

L'AGE DU BRONZE

L'AGE

DU BRONZE

OU

LES SÉMITES EN OCCIDENT

MATÉRIAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA HAUTE ANTIQUITÉ

PAR

FRÉDÉRIC DE ROUGEMONT

Auteur du *Peuple primitif*, et du *Précis d'ethnographie et de Géographie historique* d'après la méthode de K. Ritter.

Citiùs emergit veritas ex errore quam ex confusione.
BACON.

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

1866



PRÉFACE

Le titre de cet ouvrage en indique l'idée fondamentale : c'est la présence des Sémites en Occident pendant l'âge du bronze, et leur influence civilisatrice non seulement sur les Libyens et sur les Ibères, mais sur les Celtes des Gaules et des îles Britanniques, sur les Germains et sur les Scandinaves. Cette idée semblera peut-être un paradoxe à ceux de nos lecteurs qui sont peu au courant des discussions tout récemment soulevées par les bronzes d'un travail exquis qu'on découvre dans toute l'Europe transalpine et jusques dans le sud de la Suède. Mais, en laissant même de côté l'archéologie, il nous serait aisé de citer plusieurs historiens qui, tels que M. H. Martin, n'hésitent pas à admettre que le génie de la race gauloise s'est éveillé au contact de l'industrie et du commerce des Phéniciens. Et quel est le mythologue qui, en présence du druidisme et de sa doctrine de la migration des âmes, ne recherche point les liens qui rattachent l'Occident à la terre du Nil?

En poursuivant les traces des Sémites dans l'ouest et le nord de l'Europe, on est rapidement entraîné des siècles voisins de l'ère chrétienne, où florissait le commerce des Gaditains, vers les temps les plus reculés de la haute antiquité. Notre champ d'études est ainsi celui que Varron désignait par le nom de *mythique;* les ténèbres y luttent partout avec la lumière, et pour les dissiper, l'histoire, l'ar-

chéologie, la géologie ont recours à des procédés très-divers.

Il est des historiens qui, dans leurs recherches sur cette période crépusculaire de l'ancien monde, se font un devoir d'isoler chaque peuple de tous ses voisins, et qui veulent rendre compte, par son caractère propre et par la nature du pays, de sa civilisation, de son industrie, de ses mœurs, de ses croyances. Cette méthode a certainement sa valeur; mais il ne faut pas, avec Otfried Muller, en abuser au point de faire de toute nation une plante autochthone, et de l'entourer d'une muraille si élevée que nul souffle étranger ne peut l'atteindre. On est, d'ailleurs, arrêté sur cette voie par certaines ressemblances qu'offrent les nations les plus distantes, et que les esprits les plus prévenus ne peuvent ni mettre en doute ni expliquer par l'identique nature de l'esprit humain.

Ces ressemblances proviennent en partie du commun berceau d'où les peuples sont sortis. C'est ce que démontre l'école des Bopp et des Burnouf. Après avoir établi par l'étude comparée des langues la parenté des grandes nations aryas ou japhétiques, elle a déterminé non seulement la religion qu'elles avaient emportée de leur patrie primitive, mais les végétaux, les animaux, les métaux qu'elles connaissaient au temps de leur séparation, les armes et les outils dont elles faisaient usage, les boissons qu'elles préparaient, et leur mode de sépulture. Ces résultats de la linguistique, tels que les a donnés récemment M. Ad. Pictet [1], doivent être le point de départ de toute étude sérieuse de l'âge du bronze.

Cependant, issus d'une souche commune, les peuples n'ont pu se développer, chacun dans sa patrie, sans subir

[1] *Les origines indo-européennes et les Aryas primitifs*; 2 vol.

du plus au moins l'influence de leurs frères. La guerre mêle violemment les tribus, les nations, les races, ou les disperse aux quatre vents des cieux, et le commerce sème sur les routes des caravanes ou des marchands et sur les côtes des mers, des colonies qui transportent parfois à d'immenses distances le culte et l'industrie de leur métropole. Ces importations pacifiques et ces migrations remontent dans de certains cas à des siècles si reculés qu'ils se confondent avec ceux des origines nationales, et les emprunts que les peuples tout formés se sont faits les uns aux autres dans le cours de leur développement, se distinguent alors à peine de l'héritage commun qu'ils ont reçu de leur famille primordiale. Il y a là une grave difficulté, qui s'offrira plus d'une fois à nous dans l'étude de l'âge du bronze.

Cet âge a laissé après soi dans les tombeaux, dans les tourbières, dans les stations lacustres, des armes, des outils, des objets de parure, des débris de vêtements et d'aliments, des vases d'argile; il a laissé sur le sol des autels, des piliers, des dolmens, des tumulus, que l'archéologie étudie, compare et classifie. Elle a constaté qu'ils étaient tous le produit d'une même civilisation, et a reconstruit ainsi une période de la haute antiquité. Mais ces autels et ces armes sont muets; nulle inscription ne fait connaître la langue et le nom des peuples du bronze, et l'archéologie n'aurait constamment devant les yeux que des ombres insaisissables, si l'histoire ne venait, les textes à la main, lui dire les noms et lui raconter les aventures de ces nations inconnues. Le lecteur dira si l'auteur de ce livre a réellement réussi, comme il se l'était proposé, à éclairer l'archéologie par l'histoire et à compléter l'histoire par l'archéologie.

Mais tout essai d'expliquer l'âge du bronze par les textes des historiens anciens est condamné d'emblée par une nouvelle école, qui ne compte encore que peu d'années d'exis-

tence. Les géologues ont découvert dans les terrains quaternaires et récents des ossements humains et des outils en silex, et ils appliquent à cette première période de l'humanité les méthodes et les lois qui leur sont familières. Les sciences naturelles et les sciences historiques se trouvent ainsi en présence avec leurs habitudes contraires et leurs préventions réciproques. Les premières ne marchandent pas les siècles, et elles en ont le droit; car la nature a sa chronologie, qui n'est pas celle de l'humanité, et les révolutions qui font disparaître une flore et une faune, ressemblent fort peu à celles qui renversent les empires. Les secondes sciences au contraire sont économes d'années, avares de siècles. Devant faire marcher d'accord les fastes de vingt peuples contemporains, elles peuvent se trouver fort empêchées par une simple erreur de quelques mois. Aussi considèrent-elles avec une certaine défiance et quelque peu d'effroi la libéralité avec laquelle les géologues devenus historiens prodiguent les zéros et leur promptitude non moins grande à les effacer. Quand il s'agit des âges de la pierre, nous ne pouvons opposer à ces savants que des arguments tirés de leurs propres découvertes; car ici le silence de la tradition nous laisse désarmés devant eux. Mais s'ils veulent revendiquer pour eux seuls l'âge du bronze, le faire plus ancien que la légende et le soustraire ainsi au contrôle de l'histoire, nous leur opposons des faits authentiques empruntés à la science qui nous est familière, et, nous sentant sur notre terrain, nous le défendons sans trop de peine contre leurs envahissements. Le présent ouvrage prouvera, je l'espère, que l'âge du bronze, qui n'a pris fin chez les Danois qu'au huitième et en Livonie qu'au onzième siècle de notre ère, n'a pu dans nos contrées précéder de dix, quinze, vingt mille ans les temps dont la mémoire s'est conservée parmi les hommes.

Au reste, la science historique compte aussi ses romanciers qui remplissent de fictions les pages vides des annales de l'humanité et ajoutent des myriades d'années aux chronologies documentales. Il y a sans doute dans l'étude de la haute antiquité une limite où les témoignages contemporains et authentiques vous abandonnent, et beaucoup plus loin une autre limite où cessent même la tradition, la légende, la fable, et où l'hypothèse règne sans contrôle. Mais autre est l'hypothèse à laquelle on doit avoir nécessairement recours pour clore de longues recherches sur les origines de la civilisation; autre est celle que l'on prendrait pour point de départ dans ses études. Construire tout un système en opposition avec la tradition, c'est perdre son temps et ses peines. Le faire sans la tradition, c'est bâtir sur le sable un édifice que le torrent de la critique emportera une fois ou l'autre. Il n'y a de chance d'atteindre la vérité que pour qui fait de la tradition son guide et son flambeau. C'est dans cette conviction que nous nous sommes efforcé à trouver dans l'histoire de l'Orient des faits authentiques qui fussent comme le rocher où fixer l'extrémité d'une longue chaîne. Notre chaîne se déroule tout au travers de la large zone des légendes confuses et incertaines, qui se précisent à l'aide des faits déjà constatés et avec le secours de l'archéologie. Au delà, dans le domaine de l'inconnu, c'est à l'archéologie seule à nous conduire au but; c'est à elle à nous montrer les fragments avec lesquels nous forgerons nos derniers anneaux. Cette méthode a sans doute ses dangers : la légende se transforme comme de soi-même en un fait historique, et la déduction archéologique en une légende. Mais nous ne voyons pas quel meilleur procédé nous aurions pu adopter dans une étude de cette nature. Ce livre est assez semblable aux cartes des régions très-incomplètement explorées, où le dessein pointillé relie par les contours les

plus vraisemblables les tronçons bien connus des fleuves et des chaînes de montagnes.

Mon unique prétention est d'ailleurs de livrer aux historiens quelques matériaux sur la plus ancienne civilisation de l'Occident. Ces matériaux ne sont plus informes et bruts ; mais c'est à peine si le ciseau de l'ouvrier les a grossièrement équarris. Ils ne sont plus épars en vingt endroits différents, on les a rassemblés, classés, groupés; mais ils gisent sur le sol. Le plan de l'édifice est esquissé ; mais les fondements seuls en sont jetés. J'ai dû viser à l'exactitude et à la clarté sans me soucier de l'élégance. Quand on s'avance la hache à la main dans un épais tailli vers un but lointain qu'on ne doit pas perdre un instant de vue, on se préoccupe peu des gens qui vous regardent. Quand on veut éclaircir une question où tout est incertitude et obscurité, on recherche la solidité des preuves, non l'élégance de l'exposition, et il est permis, à chaque argument nouveau, de rappeler ceux auxquels il s'ajoute, tout en faisant pressentir ceux qui vont arriver. Ainsi s'expliquent les nombreux renvois dont les pages de ce livre sont semées, et qui vont se multipliant des premières aux dernières.

Des recherches comme celles-ci sont, en outre, nécessairement incomplètes. Chaque mois apporte des découvertes nouvelles, dont il faudrait tenir compte, et pour prendre connaissance de toutes celles qu'on a déjà faites, on devrait consacrer plusieurs années à visiter les musées, à travailler dans les bibliothèques de toutes les capitales de notre Occident. Il paraît dans chaque pays une foule de monographies que les étrangers ne peuvent se procurer à aucun prix. Aussi est-il dans ce volume plus d'un chapitre qui n'est qu'un cadre à peu près vide. Toutefois on accueillera peut-être avec quelque indulgence un essai tel que celui-ci. Si l'archéologie ne peut faire de réels progrès que par des

monographies consciencieuses, les travaux d'ensemble ont aussi leur utilité. La multitude des matériaux fait la richesse de la science, mais la science ne mérite son nom qu'à la condition de les réduire en un système. Le système peut être faux ; mais, s'il est présenté avec réserve, il ne fait que hâter par la discussion qu'il soulève, l'avénement de la vérité définitive. Karl Ritter avait choisi pour épigraphe de sa *Géographie* la parole de Bacon : *Citius emergit veritas ex errore quam ex confusione.*

Mais, que les lecteurs ne m'accusent pas de n'avoir su mettre un peu d'ordre dans l'archéologie de l'âge du bronze qu'en l'abrégeant outre mesure. Un des géologues et naturalistes les plus distingués de la Suisse, M. Oswald Heer, est arrivé par l'étude des végétaux de nos palafittes à une chronologie dont la mienne ne me paraît point différer. Les sciences physiques elles-mêmes protestent donc, dans le domaine de l'histoire, contre les myriades d'années dont quelques géologues sont si prodigues.

L'hypothèse même qui fait des Sémites les civilisateurs de l'Occident, est vieille de plus de deux siècles. Elle date du *Chanaan* de Bochart, qui parut en 1646. Cet illustre savant, à qui une école nombreuse ne pardonnait pas son respect pour les Livres Sacrés des Hébreux, fut d'autre part mal apprécié par les philologues, qui connaissaient d'autant moins les langues sémitiques qu'ils étaient plus versés dans le latin et le grec. Le *sémitisme* était oublié ou discrédité quand le baron de Donop en releva le drapeau, de 1819 à 1841, dans un ouvrage informe qui était proprement consacré à une tout autre cause. Il s'agissait pour lui de prouver, surtout au moyen des sources irlandaises, que les Scythes primitifs, sous la conduite des personnages mythiques Bacchus, Hercule et Persée, avaient peuplé le nord de l'Afrique et l'ouest de l'Europe, et que leur langue s'était

maintenue dans sa plus grande pureté chez les Gaëls[1]. Mais bientôt Gésénius appela l'attention du monde savant sur les inscriptions phéniciennes; la conquête de l'Algérie remit en mémoire les traditions romaines et arabes relatives aux origines orientales des peuples de l'Atlas; Raoul Rochette suivit vers l'Occident les traces des dieux et des symboles de l'Asie[2]; Movers[3] publia son grand ouvrage sur les Phéniciens et leurs colonies, et Ed. Rœth[4], Knobel[5], Redslob[6] mirent en lumière les migrations ou le commerce des Hycsos, des Phérésiens, des Philistins, des Phéniciens dans l'occident et le nord de l'Europe. Le sémitisme, qui recommence même déjà à faire valoir ses droits sur la langue grecque, s'était ainsi assuré sa place au soleil en face de l'école des Bopp, quand parut l'ouvrage du suédois M. Nilsson[7].

Cet ouvrage a fait entrer la question du sémitisme dans une phase nouvelle. Ce qui jusques alors semblait n'être que la thèse favorite de quelques érudits, s'est offert comme la seule solution possible de problèmes archéologiques. Le monument de Kivik démontre ce que des textes obscurs faisaient pressentir, et la discussion passe du cabinet des savants dans les musées d'ethnographie.

L'écrit de M. Nilsson nous arriva à Neuchâtel pendant l'hiver 1864, dans un moment où M. de Fellenberg, à

[1] *L'Europe magusanienne ou les Phéniciens dans les pays intérieurs de l'Europe occidentale.* 4 vol., 1819-1835. — *Les temps très-anciens et anciens.* 4 vol., 1838-1841 (en allem.).

[2] *Mémoires d'archéologie comparée,* à dater de 1848.

[3] *Les Phéniciens, on l'antiquité phénicienne,* 1841-1856 (en all.).

[4] *Histoire de notre philosophie occidentale,* 1er vol., 1846 (en all.).

[5] *La table ethnographique de la Genèse,* 1850 (en all.).

[6] *Tartesse,* 1849. — *Thulé, ou les routes du commerce phénicien vers le nord et en particulier vers le pays de l'ambre,* 1855 (en all.).

[7] *Les habitants primitifs du Nord scandinave. Essai d'ethnographie comparée et aperçu sur l'histoire du développement de l'humanité.* Traduit du suédois en allemand, 1863. — Avec un *supplément,* 1865.

Berne, donnait l'analyse de plus de deux cents bronzes antiques, la plupart suisses et lacustres. En même temps M. le professeur Desor retirait des palafittes de la Tène des épées en fer intactes dans leurs fourreaux, des pointes étranges de javelots et toute espèce d'ustensiles en fer. Ces découvertes et ces analyses soulevèrent de fréquentes discussions au sein de la société neuchâteloise des sciences naturelles et d'archéologie. Je lus dans cette société et dans celle d'histoire de la Suisse romande plusieurs mémoires sur l'ouvrage de M. Nilsson, sur celui de MM. Brouillet et Maillard, sur le commerce de l'étain et de l'ambre, sur la classification et la terminologie des mégalithes. Ces mémoires, retravaillés, corrigés, augmentés, sont devenus des chapitres du présent ouvrage, qui a pris une extension que je ne prévoyais pas le jour où j'ouvris pour la première fois le livre de M. Nilsson. Mais j'avais depuis nombre d'années recueilli une foule de notes sur la présence des Sémites en Occident en vue de mes *Deux Cités*, et je me suis trouvé ainsi amené à publier un gros volume de discussions et de pièces justificatives au lieu d'un court résumé où toutes les preuves auraient été supprimées [1].

[1] Les ouvrages qui m'ont fourni la plus grande partie de mes notes, ou qui traitent de la manière la plus générale les questions relatives à l'âge du bronze, sont : les *Mémoires de la Société des antiquaires* de France, la *Revue archéologique*, et les *Matériaux pour l'histoire de l'homme* par G. de Mortillet; — Fournet, *De l'influence du mineur sur les progrès de la civilisation*, 1861; — Rossignol, *Les métaux dans l'antiquité*, 1863; — de Bonstetten, *Recueil d'antiquités suisses* et *Supplément;* — tout spécialement Troyon, *Habitations lacustres des temps anciens et modernes*, 1860, — et Desor, *les Palafittes du lac de Neuchâtel*, 1866.

En allemand : les *Rapports* classiques de M. Keller *sur les palafittes*, dont le *sixième* vient de paraître ; — Beckmann, *Histoire des découvertes dans les arts et métiers*, 5 vol., 1780-1805. — Weiss *(Kostumkunde) Manuel de l'histoire des vêtements, des constructions et des meubles des peuples de l'antiquité*, 1860 ; — Klemme, *His-*

Je ne poserai pas la plume sans témoigner ici toute ma reconnaissance à M. le professeur W. Neumann, pour la patience avec laquelle il a répondu à mes questions relatives aux langues et aux peuples sémitiques. Ce savant orientaliste, qui, en s'établissant dans notre Suisse romande, est devenu en quelque sorte notre compatriote, et qui s'est acquis dans ses deux patries une célébrité justement méritée par ses travaux sur l'Ancien-Testament, a bien voulu faire à ma demande tout un travail sur les noms de villes de la Terre-Sainte au temps de Josué (v. p. 184). M. le professeur Desor, qui sait que je ne partage pas ses vues sur l'âge du bronze, n'en a pas moins eu la complaisance de mettre à ma disposition sa bibliothèque, et même de me communiquer une *note* manuscrite *sur les monuments funéraires de l'Algérie orientale*, de M. Letourneux, conseiller à la cour impériale d'Alger. Cette notice est du plus haut intérêt, et j'ai été autorisé à en faire usage dans le chapitre de la Libye. Enfin, l'aimable et savant auteur des *Habitations lacustres*, M. Troyon, m'a traité en ami, malgré mon sémitisme. Il est un de ces hommes, rares dans tous les temps, qui aime la vérité par dessus tout et défend son avis sans parti pris. Il n'a pas craint, lui qui prépare un grand ouvrage sur les trois âges de pierre, de bronze et de fer, de me remettre ses notes sur la période qui

toire de la civilisation, 10 vol., 1843-1852; — Waitz, *Anthropologie des peuples non civilisés.* 4 vol., 1859-1864; — Worsaaë, *Les temps anciens du Danemark,* traduit du danois en allemand, 1844, et *Mémoires sur les antiquités du Nord,* en particulier sur *les monuments du Bleking,* 1847, in-4°.

En anglais : Lubbock, *Temps préhistoriques expliqués par les antiquités et par les mœurs et coutumes des sauvages modernes,* 1865.

Afin de ne pas surcharger de notes le bas des pages, je renvoie pour les noms de villes et de peuples au *Manuel de géographie ancienne* de Forbiger (3 vol., 1842-1848, en all.), où les passages des auteurs anciens sont cités avec beaucoup de soin.

faisait l'objet de mes études. Son manuscrit m'a été fort utile, et je ne puis mieux reconnaître un tel acte de confiance qu'en déclarant ici que si ce volume devance ceux de M. Troyon, ses travaux archéologiques sur l'âge du bronze sont de beaucoup antérieurs aux miens.

Valentin, 30 décembre 1865.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE.

Les études préliminaires.

PREMIER CHAPITRE.

LES RÉGIONS AUTRES QUE CELLE DU BRONZE.

DEUXIÈME CHAPITRE.

LES LEGS DE L'AGE DE LA PIERRE A CELUI DU BRONZE.

TROISIÈME CHAPITRE.

GISEMENTS DE L'ÉTAIN, DU CUIVRE, DU PLOMB ET DU ZINC.

QUATRIÈME CHAPITRE

LES NOMS DU CUIVRE ET DE L'ÉTAIN.

CINQUIÈME. CHAPITRE

LE COMMERCE DE L'ÉTAIN.

Pages

TROISIÈME CHAPITRE.

LES SÉMITES DE L'ASIE ANTÉRIEURE.

QUATRIÈME CHAPITRE.

LES JAPHÉTITES DE GRÈCE ET D'ITALIE.

*

QUATRIÈME CHAPITRE.

ILES BRITANNIQUES.

CINQUIÈME CHAPITRE.

EUROPE CENTRALE.

SIXIÈME CHAPITRE.

LE NORD OU LA PROVINCE DE LA BALTIQUE.



L'AGE DU BRONZE

OU

LES SÉMITES EN OCCIDENT

Notre siècle est en histoire celui des résurrections. Dans l'antique Orient, à la voix puissante de la science, les peuples du Nil, du Tigre et de l'Euphrate sont sortis de leurs antiques tombeaux et ont commencé à nous raconter leurs exploits; les Aryas de l'Indus, dont on ignorait naguère encore jusques au nom, nous redisent aujourd'hui dans nos langues leurs hymnes védiques, et même la famille d'où sont sorties toutes les grandes nations japhétiques, a repris vie sous nos yeux avec sa civilisation et ses croyances religieuses. Dans notre Europe transalpine, dont les annales indigènes ne datent que de plusieurs siècles après l'ère chrétienne, l'archéologie à elle seule, sans le secours de la linguistique ni de la tradition, ni même de simples inscriptions, a pour ainsi dire recréé tout un âge du bronze dont l'histoire n'avait gardé aucun souvenir.

La restauration de cette grande période antéhistorique s'est faite, il y a trente ans déjà, dans deux pays voisins l'un de l'autre, le Danemark et le Mecklembourg, qui semblaient devoir être plus pauvres qu'aucune autre contrée en objets de bronze. Car ce métal est un mélange de cuivre et d'étain dont il n'existe aucun gîte dans les régions danoises et alle-

mandes de la Baltique, et rien ne pouvait faire supposer que dans la haute antiquité le commerce eût fait arriver de l'Orient et du Sud civilisés sur les rives barbares de la mer scandinave, les ouvrages et les procédés d'une métallurgie très-avancée. La lumière que la science a projetée sur l'âge du bronze, s'est donc levée au point du ciel d'où personne ne l'aurait attendue. Depuis longtemps de nombreux savants anglais, irlandais et bretons étudiaient les temples bizarres, les alignements, les piliers, les autels érigés par les Celtes et les Druides. Mais ces pierres, qui (nous le verrons) dataient la plupart des temps du bronze, ne portaient aucune inscription ; énigmes muettes, elles attendaient toujours en vain leur Œdipe, et ceux qui se présentaient pour les expliquer, ne proposaient que de vaines hypothèses dont aucune ne survivait à son auteur. Cependant les archéologues de Copenhague, ainsi que M. Lisch dans le Mecklembourg, préparaient de loin la solution du problème. Ils réunissaient dans un magnifique musée les instruments de tout genre en silex, en os, en cuivre, en bronze, en or, en argent, en fer, qu'on retirait des tombeaux et des tourbières de la Scandinavie. Comme ces objets ne se trouvaient point indifféremment tous réunis dans les mêmes lieux, il était évident qu'ils ne provenaient pas d'une même époque, et l'on découvrit qu'ils dataient de trois périodes parfaitement distinctes ; que les plus anciens étaient ceux en os et en pierre ; que ceux du fer remontaient à peine aux derniers temps du paganisme, et qu'entre l'âge antique de la hache en *pierre*, taillée et polie avec soin, et les siècles historiques et modernes du *fer*, s'interposait une époque du *bronze* dont les débris étaient d'une singulière beauté. Cette grande et simple vue d'ensemble[1] sur les trois phases du développement des pays de la Baltique fut exposée en danois par M. Thomsen en 1836, en allemand par M. Lisch à la même date, et déve-

[1] Ces trois âges se trouvent indiqués déjà avec une grande précision par Lucrèce (5, v. 1282). Personne n'y fit allusion jusques à Eckhard, mort en 1730. Ce savant historien, qui a été l'éditeur d'une partie des

loppée huit ans plus tard par M. Worsaaë. Elle fut accueillie avec une grande faveur de tout le monde savant. Elle illuminait, en effet, deux mille ans de profondes ténèbres, et elle permettait surtout de classer dans un ordre chronologique tous les tombeaux recelant des outils ou des armes, ainsi qu'un certain nombre des monuments celtiques. Aussi de toutes parts les antiquités de l'Europe transalpine furent-elles étudiées avec un zèle nouveau et avec un succès croissant. La chimie vint bientôt augmenter l'intérêt qu'excitaient ces recherches, en annonçant que les bronzes du Nord et de l'Ouest étaient au même alliage que ceux de la Grèce, avec lesquels ils rivalisaient d'ailleurs d'élégance. Toutefois les fouilles qui se multipliaient en Allemagne, en Angleterre, en Irlande n'apportaient que des preuves de détails en faveur de l'hypothèse scandinave. La vérité n'en fut pleinement démontrée qu'à dater de 1854, où M. le professeur Keller, de Zurich, fit (selon l'expression de M. Lisch lui-même[1]), « la découverte à jamais mémorable » de villages construits sur pilotis le long des bords des lacs suisses. Pendant les onze années suivantes, le nombre de ces villages s'est accru pour la Suisse seule jusques à deux cents, dont les uns datent de l'âge de la pierre, les autres de celui du bronze, et les plus récents enfin de celui du fer. L'antique Helvétie avait donc traversé les mêmes phases que les pays de la Baltique. Plus récemment encore, on s'est assuré que les lacs alpins de la Lombardie et de la Bavière contenaient des antiquités toutes pareilles à celles des lacs

œuvres de Leibnitz, avait constaté par l'étude des antiquités de la Nord-Allemagne, l'existence des deux premiers âges, ainsi qu'on le voit dans son ouvrage posthume *De origine Germanorum*, 1750. En 1758 parut le célèbre ouvrage de Goguet sur *l'Origine des lois, des arts et des sciences*, qui recueille ce qu'on savait alors des outils en pierre et discute la priorité des différents métaux. M. Lubbock nous apprend que cette même distinction des trois âges n'était point étrangère à Borlase, l'auteur de *l'Histoire de Cornouailles*, et qu'avant Thomsen, sir Richard Cott Hoare avait déjà exprimé l'opinion que les instruments en fer dénotent « une période beaucoup plus récente ».

[1] *Constructions sur pilotis dans le Mecklembourg*, 1865 (en allem.).

de la Suisse, et enfin M. Lisch vient non-seulement de retrouver dans le Mecklembourg des constructions sur pilotis semblables à celles des Alpes, mais d'en déterminer les rapports avec les tombeaux de l'âge de la pierre. L'hypothèse des trois âges est ainsi devenue un fait acquis à l'histoire, et nous pouvons bien dire de notre siècle qu'il a fait sortir des ténèbres d'un profond oubli les populations qui, dans le centre et le nord de l'Europe, ont successivement travaillé le silex, le bronze et le fer.

La France, qui fait la transition entre le Nord et le Sud, et qui est d'ailleurs aussi pauvre en bronzes que riche en *menhirs* et en *dolmens,* hésite encore à appliquer à son histoire ancienne les trois grandes périodes suisses et scandinaves. A l'en croire, ce qui est incontestablement vrai des Celtes de l'Helvétie, pourrait ne pas l'être de ceux des Gaules, et il faut convenir qu'il existe entre les antiquités de ces deux pays des différences assez grandes pour justifier bien des doutes. Mais, tout en usant d'une sage et légitime circonspection envers les découvertes de l'étranger, la France en a fait elle-même de fort remarquables : elle a constaté, avec le secours de la géologie, l'existence de deux âges de la *hache non polie* antérieurs à l'âge suisse du *celt,* et dont le plus reculé embrasse les temps antédiluviens.

M. Boucher de Perthes, qui, après onze ans de recherches faites à Abbeville, avait publié en 1847 ses *Antiquités antédiluviennes*, a vu enfin depuis 1859 ses découvertes constatées par des géologues nationaux et anglais, et confirmées par des faits analogues observés dans d'autres parties de la France et dans les îles Britanniques. Malgré l'opinion contraire de M. Elie de Beaumont, on croit avoir en mains les preuves directes que l'homme a été contemporain de la faune qui sépare de la nôtre celle de l'époque pliocène et tertiaire. L'homme dans nos climats aurait donc vécu au milieu des mammouths et des rhinocéros à longs poils ; il leur aurait fait la guerre pour subvenir à sa subsistance, et leurs débris étaient dévorés non-seulement par des renards et des loups, mais par des hyènes et des tigres. Le

diluvium des géologues qui a détruit la faune quaternaire, serait donc bien le déluge de la tradition universelle, et M. Boucher de Perthes n'aurait point commis d'erreur en déclarant antédiluviennes les haches non polies et fort grossières des terrains d'Abbeville.

Mais là ne se sont point bornées en France les découvertes de l'archéologie et de la géologie. Postérieurement au diluvium et pendant l'époque glacière, alors que le Sahara n'existait point encore et que ses vents brûlants ne fondaient point les neiges de nos Alpes, la France centrale, d'après M. Lartet, était peuplée de rennes comme l'est aujourd'hui la Laponie, et l'homme non-seulement se nourrissait de ces animaux et transformait en outils et en armes leurs os ainsi que le silex; mais il dessinait sur leurs bois des figures d'animaux d'une correction extraordinaire. L'âge du bronze, même l'âge du fer, n'offre rien de comparable à ces dessins.

C'est ainsi que l'histoire de l'Europe transalpine se trouve aujourd'hui en possession d'antiquités appartenant à cinq âges dont elle n'avait au siècle passé pour ainsi dire aucune connaissance, et qu'elle a évoqués de leurs tombeaux. Il y a : d'abord, l'âge antédiluvien des haches informes en silex et du mammouth ; puis, l'âge du renne, des instruments en silex et en os et des dessins d'animaux ; ensuite, un troisième et dernier âge de la pierre, celui des celts, pendant lequel vivaient dans nos contrées l'élan et l'aurochs[1]. Alors seulement arrive l'âge du bronze, qui éclaire de ses doux et paisibles rayons l'obscurité des temps antéhistoriques ; et enfin commence l'âge du fer, qui se prolonge sans interruption jusques à nous.

Ces cinq âges rentrent comme d'eux-mêmes dans le cadre qui embrasse d'après la tradition universelle l'histoire

[1] M. Lartet distingue dans la période de l'humanité primitive l'âge du grand ours des cavernes, l'âge de l'éléphant et du rhinocéros, l'âge du renne et l'âge de l'aurochs. M. Lubbock, au contraire, n'admet que deux grandes divisions : la période *archéolithique* du déluge et la période *néolithique* de la pierre polie.

de l'humanité[1]. Les premières périodes de l'archéologie correspondent aux dernières époques de la géologie, et les unes comme les autres sont en harmonie avec les temps antédiluviens et postdiluviens de l'histoire. Peut-être le cadre traditionnel devra-t-il s'élargir, sans toutefois se briser, et la chronologie des six mille ans s'allonger d'un plus ou moins grand nombre de siècles. Toutefois les antiquaires danois ont calculé d'après les couches d'arbres et les instruments superposés dans leurs tourbières, que les trois âges du fer, du bronze et des celts n'ont pas duré plus de quatre mille ans.

Tel n'est pas l'avis de tous les géologues. Les sciences naturelles n'ont prêté leur concours à l'histoire qu'en se réservant le droit de la contrôler, et elles ne font que peu de cas de sa chronologie et de ses traditions sur l'origine de l'humanité. M. Lyell et son école donnent cinquante mille ans à des ossements humains trouvés dans les alluvions du Delta du Mississipi, soixante et dix mille à tel village de notre Suisse romande, quelques cent mille aux haches en pierre d'Abbeville. Mais ces calculs reposent sur des bases fragiles. L'anatomie comparée, de son côté, ne se contente pas d'examiner de concert avec l'histoire si, pendant les âges de la pierre, du bronze et du fer, l'Europe transalpine a été habitée par une seule et même race ou par deux ou trois races différentes; mais elle se demande si tels crânes humains fossiles ne proviennent point d'une espèce particulière plus voisine du singe que de l'homme blanc. Il est certain que, parmi ces crânes, il en est qui sont très-semblables à ceux des Australiens; mais il en est d'autres, non moins

[1] On me permettra de rappeler ici qu'il y a déjà plus de trente ans, alors que l'on n'avait point encore trouvé l'homme fossile, je soutenais que le déluge historique avait été une immense crise de la nature et qu'il correspondait au diluvium de la géologie; que les Sethites et les Caïnites avaient vécu pendant l'époque quaternaire, et que durant les siècles qui ont suivi le déluge, la terre a été le théâtre d'une foule de révolutions locales dont les hommes avaient gardé la mémoire. Aussi les découvertes de MM. Boucher de Perthes et Lartet n'ont-elles été pour moi que des preuves directes de la fidélité de la tradition. V. *Histoire de la Terre*. Genève et Paris, 1856.

anciens, qui ne diffèrent point du crâne anglais normal. Or, M. Lyell lui-même déclare : que ce ne sont là que deux variétés contemporaines d'une même espèce ; que M. Darwin doit chercher ailleurs sa transition du chimpanzé à l'homme, et qu'il n'y a jusques ici aucun fait en faveur de l'hypothèse qui place des hommes-singes avant nos races supérieures.

Au reste, notre intention n'est point d'aborder des questions d'histoire naturelle qui sont en dehors de notre champ d'études, et dont toute solution dans l'état actuel de la science serait incontestablement prématurée. Fidèle aux lois de la recherche de la vérité, nous remonterons du connu, qui est ici l'âge du fer, à celui du bronze où commence le vaste domaine de l'inconnu. Ce n'est qu'après avoir résolu les énigmes que présente cette période, qu'on peut espérer de relier à l'histoire de l'humanité les trois âges de la pierre.

LES PROBLÈMES DE L'AGE DU BRONZE A RÉSOUDRE

La succession des âges de la pierre, du bronze et du fer peut au premier abord sembler si simple qu'on serait tenté d'y voir une loi nécessaire du développement de l'humanité. Partout l'homme n'a-t-il pas dû travailler le silex qu'il trouvait sous sa main, avant le métal qui se dérobait à lui dans les entrailles de la terre? exploiter, fondre et forger le cuivre avant le fer, qui est le moins maniable et le plus réfractaire des métaux? Mais la question n'est point aussi facile qu'elle peut le sembler à la première vue. L'histoire, en effet, ne nous permet pas de supposer que les Hébreux ni les Egyptiens aient jamais ignoré l'usage des métaux, et si les Grecs avaient eu leur âge de la pierre, comment Platon[1] l'aurait-il absolument ignoré? Comment, dans sa description de la vie des hommes après le déluge et avant l'invention de la métallurgie, les suppose-t-il réduits aux deux arts de la poterie et du tissage, et ne lui vient-il point à l'esprit qu'on

[1] *Lois, L. 3*, au commencement.

transforme aisément un silex en un outil de paix ou en une arme de guerre? Puis, il existe une espèce de fer, le fer météorique[1], qui gît à la surface du sol, et qui est parfois un acier presque pur. Cet acier natif peut se trouver en masses si considérables qu'il suffit, pour avoir un instrument d'excellente qualité, d'en détacher un morceau qu'on martelle avec une simple pierre[2]. De tels instruments auraient donc pu fort bien être, en maintes contrées, plus anciens que ceux en cuivre. D'ailleurs, tout indique que dans les pays du Sud et de l'Orient dont l'histoire nous est connue par des monuments *inscrits* ou par des écrivains contemporains, le fer a servi de si bonne heure aux travaux de l'agriculture, qu'il paraît avoir été contemporain du bronze. Tout au moins, si l'on veut appliquer à ces contrées la division des trois âges, faut-il, avec M. Nilsson, restreindre la notion de l'âge du fer à celle du temps où l'on a fait usage d'épées en fer. Enfin, et c'est ici le point qui nous intéresse directement, dans notre Europe transalpine, sauf peut-être en Hongrie et en Russie, il n'y a point d'âge du cuivre; partout les peuples passent sans transition du silex au bronze. Cependant, il n'est nullement nécessaire de mêler de l'étain au cuivre pour que ce dernier métal se prête aux besoins de l'industrie. Le cuivre pur, le cuivre auquel on n'associe pas à dessein un autre métal, le cuivre quelque peu ferrugineux de certaines mines, fournit d'excellents outils tranchants: car on a trouvé en Egypte dans les carrières de granit des ciseaux en cuivre dont on avait fait un long usage. La haute antiquité possédait donc le secret de donner au cuivre pur une telle dureté qu'il taillait même la plus résistante de toutes les roches. Ce secret a été retrouvé de nos temps: on a fondu des épées et même des rasoirs, on les a travaillés, mis au feu, trempés dans l'eau de boue,

[1] C'est celui qu'Homère désigne fort clairement par l'épithète de: *fondu de soi-même.*

[2] *Revue archéologique*, 1861, p. 105. — Hœfer, *Histoire de la Chimie*, t. 1.

écrouis (ou battus à froid), et ils ont acquis toutes les mêmes propriétés que la trempe donne à l'acier. Toutefois l'étain qu'on ajoute au cuivre pour produire le bronze a l'avantage de rendre le cuivre plus dur, plus aisé à mouler, plus malléable et plus ductile, plus élastique et flexible, plus brillant, plus inoxydable[1]. L'alliage de 10 parties d'étain et de 90 de cuivre donne notre *métal des canons*. Si l'on porte de 10 à 15 et à 20 la proportion de l'étain, le bronze devient plus sonore et prend le nom de *métal des cloches*. Mais pour découvrir la supériorité du bronze sur le cuivre, il fallait avant tout avoir travaillé le cuivre seul, et l'on se demande comment l'âge du bronze a pu, dans notre Europe, succéder à celui de la pierre immédiatement et sans l'intermédiaire d'un âge du cuivre. Telle est l'une des énigmes les plus difficiles que nous aurons à résoudre.

Au reste, les gisements de l'étain sont si rares que le moindre objet en bronze est pour l'archéologie un problème plein d'intérêt. Il suppose d'ordinaire un grand développement du commerce, qui seul a pu transporter l'étain à des distances très-considérables de ses lieux d'origine. Aussi notre première tâche sera-t-elle de rechercher les gîtes de ce métal et de découvrir ceux qui étaient exploités dans les temps primitifs.

Mais ce qui est le plus étrange, c'est la composition identique du bronze depuis les bords du Tigre jusques aux rives de la Baltique, de la mer du Nord et de l'Atlantique[2]. Par-

[1] Plutarque, *de def. orac.*, § 41.

[2] Le fait est si bien établi que nous n'en fournissons pas la preuve. On trouvera dans les *Annales pour l'archéologie et l'histoire scandinaves* (Copenhague, 1852, p. 256-265, en danois) les analyses faites par des chimistes français, allemands, anglais, scandinaves, de 121 armes et de 72 médailles. M. de Fellenberg, de Berne, a porté tout récemment ce chiffre de 120 à 300 par l'analyse d'objets trouvés en très-grande partie dans les lacs de la Suisse. Ces objets fabriqués dans l'Helvétie même présentent, il est vrai, de très-nombreuses exceptions à la règle générale; mais ces exceptions mêmes nous semblent la confirmer. — D'ailleurs M. de Fellenberg, à l'obligeance duquel j'avais eu recours pour éclaircir plusieurs questions importantes, m'écrit que les

Tel est le problème complexe que nous pose l'âge du bronze. Les données fondamentales en sont sans doute fort simples : il ne s'agit à tout prendre que de deux métaux, que l'homme a combinés, et dont il a fabriqué des outils, des vases, des armes et des objets de parure. Mais les produits de ce travail sont épars de l'Egypte à la Scandinavie, de l'Assyrie à l'Irlande, et le problème embrasse ainsi la majeure partie du monde connu des anciens. Pour en trouver la solution, il faut que nous appelions à notre aide les histoires de tous les peuples de la haute antiquité, dont la civilisation, essentiellement matérielle, se résumait en quelque sorte dans le commerce et le travail du cuivre et de l'étain, de l'or et de l'argent, du verre et de l'ambre. L'étude de l'âge du bronze est donc celle d'une des périodes les plus anciennes et les moins connues de l'histoire de l'humanité. Mais ce qui donne à ces recherches un attrait tout spécial, c'est le spectacle de ces siècles de calme et de paix où les hommes érigeaient des monuments à leurs dieux et à leurs chefs et ne construisaient ni remparts, ni forteresses ; où l'industrie était leur principale occupation ; où leurs flottes ne transportaient que des marchandises, et où le commerce, en unissant les peuples par leurs communs intérêts, semblait préparer de loin le temps où la même foi ferait d'eux tous les membres d'un même corps. Ces siècles et leur doux éclat ont disparu comme un vain songe ; cette aurore brillante qui présageait un spendide soleil, s'est évanouie sous les coups violents d'une sombre tempête ; les Vanes, joyeux adorateurs de Freya, ont fait place à la race sanguinaire des Ases qui avaient pour dieux Odin et Thor. D'ailleurs, les bronzes, les mégalithes, les Tours Rondes, les Nuraghes que nous ont laissés les peuples de l'âge du bronze, excitent d'autant plus vivement notre intérêt que l'histoire garde sur cette période un plus complet silence. En même temps nous reviennent à l'esprit les mines, les fourneaux, les tombeaux et les piliers des Tchoudes de la Russie d'Europe et de la Sibérie ; les levées et les digues en terre et en maçonnerie qui sillonnent le Kamtchatka ; les milliers de bourgades ruinées éparses sur

les rives de l'Ohio et du Mississipi ; les monuments religieux du Mexique antérieurs à la venue des féroces Aztèques ; les rochers sculptés de l'Orénoque ; les statues informes de l'île de Pâques et les piliers des Mariannes ; les ruines d'une remarquable grandeur de Zimbaoë chez les Cafres du Sofala ; les trilithes de la grande Syrte ; les dolmens de la Pérée et de l'Algérie. La terre est pleine de restes, tous muets, d'une antique civilisation qui a une grande analogie et peut-être même une connexion plus ou moins directe avec celle de notre âge du bronze.

Avant d'aborder l'histoire même du bronze et de son âge, nous devons, dans six études préliminaires, déterminer :

1° les limites de notre empire du bronze ;

2° la civilisation léguée à l'âge du bronze par celui de la pierre ;

3° les gîtes du cuivre et de l'étain, ainsi que ceux du plomb et du zinc ;

4° les anciens noms de l'étain, du cuivre et du bronze ;

5° les antiques routes du commerce de l'étain ;

6° enfin, celles du commerce de l'ambre, qui se confondent parfois avec les précédentes.

PREMIÈRE PARTIE

LES ÉTUDES PRÉLIMINAIRES

CHAPITRE PREMIER

Les régions autres que celle du bronze [1].

Pour déterminer exactement les contrées qu'il faut faire rentrer dans notre région du bronze, et pour mettre fortement en relief tout ce qu'ont d'étrange et le bronze même et la constante proportion de ses deux métaux, nous voulons jeter un rapide coup d'œil sur le reste de la surface terrestre.

Nous y compterons neuf régions : trois où l'on ne fait usage d'aucun métal; trois où l'on ne mêle point le cuivre et l'étain; deux où les alliages de ces métaux ne se font point dans les proportions de 10 à 15 sur 100, et une enfin, le Mexique, où cette proportion se retrouve avec d'autres toutes différentes.

1° AFRIQUE [2]

Région du fer non trempé, avec cuivre et laiton, sans bronze.

Aujourd'hui, tous les peuples de l'Afrique, depuis l'Atlas au fleuve Orange, font usage d'armes en fer qu'ils fabriquent

[1] Il ne nous a pas été possible de nous procurer l'ouvrage de Mauduit : *Emploi de l'airain à défaut du fer chez la plupart des peuples des cinq parties du monde*. 1844.

[2] Waitz, t. 2; C. Ritter, t. 1. Voyages de Livingstone, Burton, Speke, etc.; Lubbock.

eux-mêmes. Plusieurs d'entre eux, tels que les Mandingues, les Congues d'Angola, les Cafres du Zambèse, exploitent eux-mêmes leurs mines de fer, qui sont fort riches. Les procédés de la fonte sont d'une très-grande simplicité : les fourneaux sont de simples fosses, de simples creux, où l'on étend par couches alternatives le charbon et de menues parcelles de minérai de fer; le feu est attisé avec des sacs faisant l'office de soufflets; le métal en fusion coule dans des moules de terre, ou dans des creux ménagés à la surface même du sol. Cette même pratique se retrouve de nos jours non-seulement en Asie chez les nations Tartares, mais en Europe, dans les Alpes orientales, chez les Carinthiens qui ont remplacé les Noriques, célèbres jadis par leurs excellentes épées en fer, et il est fort probable que, dans les trois continents, les indigènes ont inventé spontanément et sans maîtres étrangers un art aussi primitif et grossier.

Les Hottentots brisent leur fer fondu en morceaux, exposent ces fragments au feu, les martellent avec des cailloux et en font ainsi de petites armes. Mais tous les forgerons africains ne sont pas aussi pauvres en outils, et il en est qui fabriquent des épées et diverses espèces d'ustensiles ou d'ornements. Leurs épées, dont la lame n'est pas aciérée, se courbe sous le moindre effort, comme celles des Gaulois. Leurs sabres, dans les contrées orientales, ont la forme de ceux des Templiers. Leurs fers de lances et de javelots, leurs pointes de flèches, dans cette même région, ont une grandeur inusitée. Ils livrent en outre au commerce des couteaux, des faucilles, des rasoirs, des cloux, des anneaux, des clochettes.

L'art du forgeron paraît être aujourd'hui encore en Afrique, comme jadis en Grèce et dans l'Europe transalpine, le monopole de certaines tribus ou familles qui inspirent au vulgaire une crainte superstitieuse. Les ouvriers en fer passent pour des sorciers dans la majeure partie de ce continent, même dans l'Abyssinie, toute chrétienne qu'elle est, où la peuplade des Falaschas est seule en possession des mystérieux procédés de la métallurgie.

Les Africains sont-ils parvenus au fer par la voie normale du cuivre? Nous ne le pensons pas; car l'industrie du cuivre est aussi rare dans leur continent que celle du fer y est générale. Il paraît que la seule contrée où l'on exploite aujourd'hui le cuivre, est le Kazembé, au cœur de l'Afrique, au sud du lac Tanganjika, et l'on n'emploie ce métal que pour des ornements dont le prix est très-élevé[1].

Il est impossible de dire à quelle date remonte en Afrique l'art de forger le fer. Il venait de pénétrer chez les Cafres Bachapins lorsque Burchell les visita; mais Kolbe l'avait déjà trouvé chez les Hottentots. S'il est d'origine indigène, il peut incontestablement remonter à une haute antiquité; car chez les peuples stationnaires dans leur barbarie comme les Africains, il n'est pas de raison pour rapporter une découverte quelconque à telle époque plutôt qu'à telle autre. Mais nous croyons que des étrangers plus civilisés ont exercé une influence puissante sur les aborigènes, et que cette influence a rayonné de trois centres sur tout le continent. 1° Les Libyens ou Berbers ont certainement été les disciples des Phérésiens, des Phéniciens, des Romains, et leur action se sera étendue sur les peuples du Sénégal, de la Gambie, du Joliba, du lac Tchad. 2° Les Sémites de l'Abyssinie ont formé sur leurs hauts plateaux un autre foyer de civilisation et d'industrie, avec lequel les ouvriers en métaux du Congo se tiennent en relation, et d'où les Cafres ont reçu certaines de leurs traditions. Enfin 3° la côte orientale a été fréquentée depuis la mer, sinon par les Phéniciens, au moins par les Grecs d'Alexandrie, par les Arabes de l'Oman, par les Indiens du Décan. L'Agisymba de Ptolémée est le Zimbaoë des Portugais dans une contrée très-riche en or, que plus d'un savant a dite être l'Ophir des Hébreux. Au dixième

[1] Nous notons en outre: les mines de cuivre de Chicowa à l'ouest du Sofala sur lesquelles on ne possède pas de renseignements récents; les Kopperberge du Cap, à l'ouest des Karroo, dont les indigènes ne paraissent pas avoir jamais exploité les richesses; les mines de cuivre de Tegidda, entre Aghadès et Gogo, célèbres à la fin du moyen âge, aujourd'hui oubliées.

siècle cette même contrée de Sofala livrait aux marchands de l'Inde des épées et d'autres armes en un fer d'une excellente qualité. Vasco de Gama a trouvé chez les Cafres de la côte des bracelets de cuivre que chacun portait, et de petites pièces de cuivre entrelacées dans la chevelure, ainsi que des poignards à poignée d'étain. Cet étain arrivait certainement de Banca par les marins de l'Inde. Aujourd'hui les Nègres de l'Afrique orientale ont appris des Arabes à fabriquer le laiton, qu'ils composent, ainsi que les Européens, d'un tiers de zinc et de deux tiers de cuivre[1]. Ils tirent leur cuivre du Kazembé, et leur zinc de l'Inde, car ils donnent au zinc le même nom de BATI qu'à l'étain, et BATI est le PATIRA sanscrit. Ils fabriquent en fil de laiton ou de fer des anneaux dont les spirales couvrent les bras et les jambes. Cette forme enroulée éveille vivement notre attention. La spirale a été le motif de prédilection pour tous les genres d'ornement pendant l'âge du bronze en Danemark, en Allemagne, en Hongrie, et les anneaux d'or ou de bronze à plusieurs tours, très-rares en Grèce, plus fréquents en Etrurie et à Rome, étaient très-communs non-seulement chez les Gaulois, mais aussi chez les Mèdes et les Perses et sans doute aussi chez les Indiens.

L'anneau d'or ou d'argent sert de monnaie aujourd'hui dans le Sennaar, comme jadis en Egypte au temps des Pharaons. Dans la Guinée, chez les Eboë et leurs voisins, la monnaie en usage, du nom de *manilla,* est de fer ou de cuivre et a pareillement la forme d'anneau ou de demi-anneau. On trouve des objets en cuivre identiques en Irlande.

2° AUSTRALIE

Pierre, os, bois, sans métal.

Les Australiens, qui sont la race la plus dégradée de l'espèce humaine, font preuve dans leur industrie, comme dans leurs chasses et leurs pêches, d'une adresse qui surprend les

[1] Burton, *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale*, p. 412.

voyageurs. Ils taillent la pierre en haches, en couteaux, en marteaux, et ils ont inventé le boumérang (en bois).

Ajoutons en vue des Kjökkenmöddings du Danemark, que l'on a trouvé vers la côte, où les Australiens se nourrissent presque uniquement des produits de la mer, des amas de coquilles, dont l'un mesure dix pieds de hauteur sur une surface d'un acre.

Sur la côte occidentale de la Nouvelle Guinée, les indigènes ont pour armes, non-seulement des arcs et des zagaies, mais des épées qui sont de cuivre et dont la provenance est inconnue.

3° POLYNÉSIE [1]

Civilisation très-avancée avec la pierre et sans le métal.

La race Malaise, qui de la Notasie s'est répandue dans tous les archipels de l'océan Pacifique, nous offre un spectacle aussi extraordinaire qu'instructif. Elle n'a trouvé dans ses îles ni fer, ni cuivre, ni or, ni argent, et elle n'allait point chercher ces métaux en Amérique ou en Asie, comme aussi nul peuple étranger ne venait les lui apporter. Cependant l'isolement où elle vivait des grandes nations historiques ne l'a pas retenue à l'état de sauvagerie. Favorisée par la beauté du climat et la richesse du sol, excitée par la vue des îles voisines à affronter les dangers de la mer, elle s'éleva au plus haut degré de civilisation qu'il fut possible d'atteindre sans le métal. Elle fabriqua en pierres, en os, en coquilles, en bois, une foule d'instruments et d'armes. Ses haches pèsent jusques à 6 et 7 livres ; ses canots monoxyles ont jusques à 90 pieds de longueur sur 2 seulement de largeur. A Tahiti, le roi Obéréa, qui vivait au temps de Cook, a érigé un tombeau qui est le monument le plus considérable de la Polynésie : c'est un monticule oblong et pyramidal, de 45 pieds de hauteur sur 87 de largeur et 267 de longueur. Les côtés sont formés de grandes pierres de co-

[1] Lubbock, ch. 3 et 11.

rail, équarries et polies avec soin, qui sont disposées en 11 degrés, de 4 pieds chacun. L'intérieur est un amas de cailloux, un cairn. Des constructions analogues, qui rappellent les téocallis mexicains, existent aux îles Fidgi où elles supportent des espèces de temples, et aux îles des Larrons. Ici ce sont de très-longues collines artificielles, hautes de 13 à 20 pieds, formées de pierres et de sable reliés par une espèce de ciment, et servant de base aux maisons des chefs.

Aux îles Fidgi un peuple mi-nègre mi-malai rend un culte à des pierres-levées, qu'on dirait celtiques. L'une des îles Mariannes possède deux rangées parallèles de piliers qui sont sans contredit aussi des idoles. A l'île de Pâques sont des espèces de statues colossales, dont une seule pierre a 27 pieds de longueur. Si elles sont l'œuvre des Malais, elles nous avertissent de ne pas conclure de la pierre sculptée au ciseau de métal, à moins que la pierre ne soit d'une très-grande dureté.

Sans outils en métal, les Fidgiens élèvent autour de leurs bourgades des remparts de terre dont la face extérieure est en pierres de grandes dimensions, et qui sont entourés de fossés pleins d'eaux. Les fortifications des Nouveaux-Zélandais ou Maoris avec leurs fortes palissades sont mieux combinées encore et plus savantes.

Cependant ces mêmes Maoris ne connaissent pas l'arc et la flèche, ni le bouclier. Ce n'est point là le seul contraste que présente la civilisation polynésienne. Les Tahitiens, chez qui elle est arrivée à son comble, n'ont aucun vase en terre, tandis que ceux des Fidgiens sont d'une élégance remarquable.

Notons que des Maoris ont, sans métal, percé un trou au travers d'un morceau de verre que leur avait donné un voyageur. Nos celts perforés ne sont donc pas nécessairement de l'âge du bronze.

4° PAMPAS ET FORÊTS DE LA SUD-AMÉRIQUE

Bois avec pierre sans métal.

Dans le bassin immense de l'Amazone, la végétation est si luxuriante et le règne minéral si pauvre, que le bois remplace dans de certaines limites la pierre pour les outils et pour les armes.

Nous n'entrerons ici dans aucun détail sur l'industrie des sauvages de l'Amérique du sud. Nous dirons seulement que ce vaste continent contient, comme la Polynésie, quelques pierres-levées et même, prétend-on, des dolmens; que les Brésiliens, avec des tiges de plantain, du sable et de l'eau, pratiquent des trous aux deux extrémités de morceaux de quartz d'un pouce de diamètre; que vers l'embouchure de La Plata une tribu armait ses flèches de pointes de fer qu'elle détachait sans doute de quelque masse météorique; que la Terre de Feu a, de même que l'Australie, ses amas de coquilles, et qu'au Brésil des amas pareils couvrent 90,000 perches carrées.

5° PLAINES DE LA NORD-AMÉRIQUE [1]

Pierre, et cuivre sans métallurgie.

Les Peaux Rouges sont à un degré intermédiaire de développement entre les Esquimaux et les Mexicains.

Les Esquimaux, malgré leur petit nombre, méritent un instant d'attention. Leurs racloirs en ivoire fossile et leurs petites haches en pierre ont les mêmes formes que les outils analogues en silex de notre Europe antéhistorique. Leurs couteaux sémilunaires en pierre se retrouvent en Danemark dans les plus anciennes stations. Leurs bateaux en peau ou *kajaks* semblent avoir la même origine que les *coracles* des îles Britanniques, qui expliquent les bateaux semblables des Ibères. Les Esquimaux, ainsi que les Peaux Rouges, dans la fabrication de leurs outils de pierre, ont

[1] Surtout d'après Lubbock, ch. 7, et Donop.

recours non point au choc, mais à la pression, et c'est ainsi que les Mexicains façonnent l'obsidienne [1]. Ces mêmes Esquimaux abattent avec le marteau les angles de masses de fer météorique et font divers usages de ces fragments sans les façonner.

Les Indiens de l'Amérique du Nord, qui cultivent le maïs, non-seulement ont des couteaux et des pointes de flèches en obsidienne, mais fabriquent en cuivre des hachettes et des bracelets. Ce cuivre, ils le trouvent vers le lac Supérieur et vers la baie de Hudson, à la surface du sol, en blocs qui pèsent jusques à 3,000 et même 15,000 livres. Comme il est d'une extrême pureté, ils le mettent immédiatement en œuvre sans le passer par le feu et en le battant simplement entre deux pierres. Le cuivre n'est donc pour eux que l'équivalent du silex, et l'usage qu'ils en font, ne les a point conduits à découvrir l'art de le fondre et de le forger. Ils sont restés à cet égard au-dessous des Cafres et des Nègres, et, tandis que les Polynésiens s'étaient élevés sans les métaux à un assez haut degré de civilisation, les Peaux Rouges n'ont tiré aucun avantage de la possession du cuivre.

Cependant les ancêtres ou les prédécesseurs des Peaux Rouges ont laissé sur le sol d'innombrables preuves d'une civilisation bien supérieure à la leur. Le long de la côte méridionale du lac Supérieur, sur une zone de 100 à 150 milles anglais d'étendue, sont d'antiques mines de cuivre que recouvre un sol formé de plusieurs générations d'arbres. Ce sont des excavations qui ont jusques à 30 pieds de profondeur, avec des haches de pierre, et des marteaux, de pierre aussi, dont quelques-uns ne pouvaient être mis en mouvement que par plusieurs hommes. Le métal était, d'ailleurs, alors comme aujourd'hui, martelé et aplati sans être fondu. Des ouvriers, d'une race inconnue, en fabriquaient sans doute les haches et les ciseaux, les anneaux et les bracelets qu'on retrouve en très-grande quantité dans les myriades de tumulus qui couvrent le bassin du Mississipi.

[1] Lubbock, p. 79.

Cinq mille villages ruinés et déserts sont semés le long des rives de ce fleuve et de ses affluents orientaux. Ces villages sont le plus nombreux dans la vallée de l'Ohio. Plusieurs d'entre eux étaient entourés de remparts en terre et en pierres. D'autres enceintes, circulaires ou carrées, isolées ou groupées, semblent être celles de *téménes* ou lieux sacrés ; au moins le fossé, au lieu d'entourer extérieurement et de protéger la levée de terre, en suit-il le pied intérieur. Des collines artificielles, dont les côtés sont par degrés, comme celles de la Polynésie et comme les téocallis, supportaient sans doute les temples des dieux et les maisons des chefs comme c'était le cas chez les Natchez. Elles ont la forme ronde, ovale, octogone, oblongue, mesurent jusques à 90 pieds de hauteur et sont le plus nombreuses vers le golfe du Mexique. Les tumulus, dont l'élévation varie de 6 à 80 pieds, contiennent d'ordinaire des urnes, qui attestent l'usage prédominant de l'incinération. Plusieurs ne recouvrent qu'un seul corps ; d'autres en renferment des milliers selon la coutume actuelle des Peaux Rouges. Certaines collines recèlent dans leur sein la demeure même du défunt qui était devenue son tombeau, et qui est reconnaissable à la pierre du foyer.

Ces tumulus et ces ruines ont livré à l'archéologie, outre les outils et les bracelets en cuivre susnommés[1] : quelques objets en argent, ce métal provenant comme le cuivre du lac Supérieur et n'ayant point été fondu ; une grande quantité de galène sans le moindre indice qu'on ait jamais fait usage du plomb ; des hachettes en pierre, perforées sans l'aide d'un outil en métal ; des ornements en coquilles et en cuivre sans le moindre grain de verroterie ni d'ambre ; des vases d'une argile très-pure et très-fine, rivalisant d'élégance et de fini avec les plus beaux types péruviens, façonnés d'ailleurs à la main et sans la roue du potier ; des pipes d'argile imitant avec assez de bonheur les têtes de toute espèce d'a-

[1] Quelques archéologues parlent d'objets en fer, dont les autres ne disent pas un mot, et que je passe sous silence.

nimaux; sans parler de chalumeaux ou tubes en bronze, que le commerce avait transportés du Mexique civilisé chez les peuplades à demi-barbares de l'Ohio. Les mêmes tumulus renferment le cuivre du lac Supérieur, l'obsidienne du Mexique, le mica des Alleghanys et les coquilles du golfe du Mexique.

Le Wisconsin et les contrées avoisinantes se distinguent par deux genres d'antiquités qui leur sont propres : les *garden-beds* et les levées de terre figurant des animaux. Ces *planches de jardin* sont des raies parallèles qui sillonnent les terres les plus fertiles sur d'immenses étendues, et qui attestent une agriculture très avancée. Elles sont ici recouvertes par d'antiques forêts, qui leur sont postérieures, et là on les voit monter et descendre sur le dos des collines artificielles et des tumulus d'un âge antérieur. Quant aux figures d'animaux dessinées sur le sol en bas-relief et parfois en creux, on les compte par centaines, et il est telle d'entre elles qui a plus de mille pieds de longueur. Le dessin en est assez correct. On remarque surtout un serpent qui tient dans sa gueule entr'ouverte un œuf, et que plusieurs archéologues ont comparé à certains alignements de piliers de l'Angleterre et de la Bretagne.

Sur le versant oriental des Alleghanis sont un certain nombre de monuments qui n'ont rien de commun avec ceux de l'Ohio et du Wisconsin. Ce sont :

les enceintès militaires du New-York ; d'après les arbres qui les recouvrent, elles paraissent n'avoir que 150 à 225 ans d'antiquité, et ne sont certainement pas antérieures à la découverte du Nouveau-Monde ;

quelques cercles de pierres-levées, qui n'ont point leurs pareils dans le bassin du Mississipi, et qui proviennent sans doute des Scandinaves visitant ces contrées au moyen-âge;

l'inscription sur un rocher du Taunton, phénicienne ou runique ;

puis, dans la Nouvelle-Ecosse, des obélisques avec des

figures d'hommes et d'animaux, et avec une croix qui leur donne pour auteurs les Scandinaves ;

enfin, dans le Canada et ailleurs, des grains de verre coloré semblables à ceux des anciens tombeaux de l'Europe et provenant de quelque vaisseau phénicien (ou vénitien) jeté par la tempête sur les rives du Nouveau-Monde.

La civilisation du Mississipi pourrait nous induire en de graves erreurs. Malgré l'absence de toute métallurgie, elle ne correspond point à celle de nos âges de la pierre. Ses belles poteries et ses représentations d'animaux la font bien au contraire équivaloir au premier âge du fer.

Voici quelles seraient les périodes antéhistoriques des peuples qui se sont succédé dans le bassin oriental du Mississipi :

1° Période du mastodonte, auquel l'homme faisait la guerre d'après les traditions des Peaux Rouges[1] et d'après les restes d'un de ces monstres trouvés dans le comté de Gasconade (Missouri). Temps antédiluviens, qui répondraient à ceux des haches non polies d'Abbeville, ou postdiluviens.

2° Période des tumulus, des enceintes et du cuivre natif. Civilisation indigène comme le prouvent la culture du maïs et l'absence de toute céréale de l'Ancien Monde. Pas d'animaux domestiques. Une grande habileté à façonner des vases d'argile. L'usage habituel de la pipe et du tabac. La sépulture par crémation. Quelque commerce avec le Mexique ; nulle relation avec l'Europe. Cette période a certainement commencé plusieurs siècles avant Jésus-Christ, et (d'après les calculs basés sur le sol et les arbres recouvrant les ruines), elle s'est terminée mille ans au moins avant les temps actuels, c'est-à-dire à l'époque où finissait en Scandinavie l'âge du bronze.

3° Pour le Wisconsin, période de la grande culture du maïs, des bas-reliefs d'animaux et peut-être aussi de la plus

[1] Voir mon *Histoire de la Terre*, p. 207.

récente exploitation des mines de cuivre ; de 7-800 ans après Jésus-Christ à 1500. Les Scandinaves, arrivant d'Islande et du Grœnland, visitaient les côtes E. de la Nord-Amérique.

4° Période historique où la forêt recouvre dans le Wisconsin les champs de maïs, où les Peaux Rouges vivent essentiellement de la chasse, et où les colons de l'Europe occidentale refoulent de la côte vers l'intérieur les aborigènes.

On ignore d'ailleurs les noms des peuples qui ont précédé les Peaux Rouges sur les rives du Mississipi et de l'Ohio. La linguistique inclinerait aujourd'hui à faire arriver de Sibérie une grande partie des tribus qui habitent le bassin de ce fleuve, et Donop prétend qu'une idole d'argile trouvée à Nashville (Kentucky) ressemble d'une manière frappante à celles que Pallas a rapportées de la Sibérie. D'autre part, les Shavanoë, qui avaient passé de la Floride dans la vallée de l'Ohio, disaient que leurs ancêtres étaient venus de l'Occident par la grande mer, et qu'ils possédaient des haches de fer. Peut-être le peuple civilisé du Mississipi était-il la souche d'où sont sortis les Natchez, les Chactas et les autres peuples de la race dite floridienne, dont les mœurs expliquent fort bien les collines en terrasses de l'Ohio.

Les habitants des Antilles, lors de leur découverte, avaient des armes en bois d'une extrême dureté, et en silex ou en jaspe. Les Caraïbes, qui étaient les moins sauvages des peuples indigènes, et qui en particulier tissaient des étoffes de six à sept pieds de longueur et fabriquaient des vases d'argile de la contenance de quinze à vingt gallons, avaient et ont encore en très-haute estime des médailles, les *caracolis*, dont ils se parent la tête. Ces caracolis, qui sont inoxydables et ont un éclat incomparable, proviennent on ne sait d'où ; car les Caraïbes ne possèdent point de métaux et n'ont point de forgerons. Dans les bas-reliefs de Palenque, la plupart des figures ont la tête ornée de médailles toutes pareilles. La composition des caracolis est de 6 parties d'argent fin, 3 de cuivre raffiné, 1 d'or pur. Nous ne connaissons nulle part ailleurs un semblable alliage.

6° MEXIQUE

Cuivre avec bronze antique, sans fer.

Les Mexicains taillaient les pierres les plus dures en instruments de tout genre et sculptaient même des bustes en basalte. Leur pays était riche en or, argent, cuivre, étain et fer. Ils n'utilisaient pas le fer, mais ils déployaient dans leurs ouvrages en or un art surprenant. Ils mêlaient le cuivre avec l'or, l'argent et l'étain pour leurs haches, leurs ciseaux, leurs perçoirs. Dans leurs bronzes, l'alliage des deux métaux varie beaucoup ; mais pour les haches la proportion ordinaire est de 10 % d'étain. Cette frappante identité avec l'alliage de nos celts en bronze est-elle un simple accident ? ou serait-elle au contraire une présomption nouvelle en faveur de l'hypothèse qui place le berceau de la civilisation mexicaine en Afrique, en Egypte, en Palestine? On retrouve sculptés sur les ruines du Yucatan et du Mexique l'éléphant, le serpent, le scarabée, le lotus, et la croix qui est l'hiéroglyphe le plus remarquable de l'Egypte. Le grand dieu de l'air et du vent, Quezalcoatl, dont le culte n'était point sanglant et qui avait enseigné aux Toltèques la métallurgie, disait dans un texte sacré (d'après Cabrera) : « Je suis serpent (le serpent était son symbole) parce que je suis Chivim, » et les Chivim sont un des plus anciens peuples de la Palestine. Il ne serait donc point impossible que le Mexique fût une province transatlantique de notre empire du bronze.

7° PÉROU

Cuivre avec différents bronzes, sans fer.

Les mines de fer, non exploitées. Des ouvrages d'orfèvrerie, d'une perfection étonnante. Plusieurs mélanges d'or, d'argent et de cuivre. L'art de souder, qu'ignoraient les Grecs, bien connu. Des instruments tranchants, des haches, de vrais celts, en pierre et en bronze. Les objets en cuivre pur, fort rares. Ceux en bronze, d'autant plus fréquents.

L'alliage du bronze, très-varié; d'ordinaire 2 à 3 °/₀ d'étain seulement, 6 pour les ciseaux. La composition des bronzes péruviens diffère tellement de celle des bronzes mexicains que de ce seul fait on pourrait au besoin conclure à l'existence de deux sources distinctes pour la civilisation de ces deux pays.

Il est fort étrange et pour nous inexplicable que le Chili possède, avec des armes de cuivre, des armes de fer, et qu'il ait même un mot spécial pour distinguer ces dernières.

8° CHINE ET JAPON

Région du bronze et de l'acier, où la métallurgie a traversé toutes les phases de son développement normal.

a) Les Chinois ont eu d'abord leur *âge de la pierre*. En étudiant leurs deux cents hiéroglyphes primitifs, on voit qu'ils ne possédaient aucun métal, quoiqu'ils eussent neuf à dix espèces d'armes, et aujourd'hui encore le nom de la hache s'écrit avec le caractère de la pierre comme pour rappeler la matière dont les haches étaient faites autrefois. Peut-être découvrira-t-on même en Chine des pierres druidiques, comme le pensait M. Ed. Biot[1].

Mais ce qui est fort remarquable, c'est que la race thibétaine des Miao-tsé, qui sont les plus anciens habitants de la Chine, et que les *cent familles* refoulaient devant elles, avaient, dès les temps les plus reculés, des armes (coutelas et haches) en fer, d'après les traditions de leurs vainqueurs eux-mêmes. Ces traditions[2], dont on pourrait contester l'antiquité, se trouvent confirmées par le tribut en fer et en acier que les peuplades des frontières thibétaines de la Chine payaient à l'empereur mythique Yu, vingt siècles, dit-on, avant l'ère chrétienne.

b) Dès les temps de Yu, les Chinois connaissaient déjà tous les métaux; mais ils ne travaillaient ni le fer, ni l'étain.

[1] *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, vol. 9, 1848.
[2] Chou-King, l. 4, in fine.

Leur deuxième *âge* a été celui *du cuivre pur, de l'or et de l'argent.*

c) L'étain abonde en Chine, vers l'est, sur une zone méridienne comprenant le Chantong, le Kiang-Sou et le Kiang-si. Il abonde pareillement dans le Tonkin, dans la Cochinchine, dans le Laos, à Siam, à Bornéo, dans les sables de la presqu'île de Malacca et dans l'île de Banca, où l'on suppose, sans raison, que les Phéniciens venaient le chercher.

Sous la dynastie des Tchéou (1123-247 avant Jésus-Christ), ou du moins vers la fin de cette longue période, les Chinois étaient en plein *âge du bronze*. Ils exploitaient leurs mines d'étain, et l'alliaient au cuivre selon six proportions diverses: $^1/_2$ pour miroirs; $^2/_5$ pour pointes de flèches; $^1/_3$ pour épées, $^1/_4$ pour lances, $^1/_5$ pour haches; $^1/_6$ pour cloches et marmites[1]. Ces proportions sont fort curieuses, parce qu'il n'en est aucune qui soit celle de notre bronze antique. La métallurgie des Chinois est donc entièrement indépendante de celle de notre monde ancien, en particulier de celle de l'Assyrie, et comme l'histoire de la civilisation pivote en quelque sorte sur celle de la métallurgie, la nation chinoise a grandi par elle-même dans une région complètement isolée du reste de l'Asie.

Au temps des Tchéou on faisait déjà usage d'armes de fer dans un royaume tributaire du nom de Thsou. Mais, à mon sens, la population du Thsou était formée de Miao-tse *sinisés*.

Les documents me manquent pour tracer l'histoire ultérieure de la métallurgie chinoise. Aujourd'hui encore l'unique monnaie de l'empire du Milieu est de bronze, et elle est moulée et non frappée. L'alliage de ce bronze varie sans doute beaucoup; nos chimistes l'ont trouvé de 10 portions d'étain et 90 de cuivre. Comme cette même proportion existe pour des monnaies indiennes, et qu'au premier siècle de notre ère on exportait d'Egypte en Inde des monnaies de l'empire romain qui avaient ce même alliage, il est permis

[1] Tcheou-li, L. 16, fol. 33 et l. 41.

de supposer une influence médiate de la métallurgie occidentale sur la monnaie de la Chine. D'ailleurs, l'alliage ordinaire du bronze est de $^2/_5$, soit 40 étain, 60 cuivre : on dirait un débris de l'antique industrie des Tchéou. Les instruments de musique nommés *gong-gong* sont formés, d'après plus de vingt analyses, de 80 cuivre et 20 étain; quatre tam-tam ont donné pareillement 78 cuivre, 22 étain. Pour les miroirs et pour les ustensiles de cuisine, les Chinois ajoutent au cuivre et à l'étain le zinc, nous ne savons dans quelle proportion. Parfois aussi ils remplacent le zinc par le plomb : un gong-gong a donné à l'analyse 67,23 cuivre, 11,28 étain, 21,47 plomb. Les tam-tam et les gong-gong sont formés de disques très-minces d'un bronze qui est cassant comme le verre, mais qui, par un effet singulier de la trempe, devient ductile et se laisse forger au marteau. Tout semble indiquer qu'en Chine, comme dans notre empire du bronze, les progrès de l'industrie du cuivre ont été marqués par le nombre croissant des métaux alliés : d'abord cuivre pur; puis cuivre et étain; et enfin cuivre, étain et plomb, ou cuivre, étain et zinc. Comme les Chinois n'ont pas notre laiton et qu'il possèdent d'autres alliages inconnus à notre Occident, tels que le *toutenague*, qui est étain et bismuth, il est évident que si leur système de monnaie s'est quelque peu modifié sous l'action lointaine de Rome, ils n'en ont pas moins poursuivi leur développement propre et indépendant.

d) De l'âge du bronze ils ont passé à celui *du fer*. Il se fait aujourd'hui parmi eux une prodigieuse consommation de ce métal. Les ouvrages en fer battu, comme les lances, sont médiocres; les vases en fer fondu sont meilleurs.

e) Le Japon, dont toute la civilisation est issue de celle de la Chine, est entré dans *l'âge de l'acier*, qui est le cinquième et dernier. Les épées d'acier japonaises surpassent, dit-on, celles du monde entier. Le fer en est préparé par un procédé tout pareil à celui des anciens Espagnols.

9° LE NORD TARTARE ET FINNOIS[1]

Région du fer comme l'Afrique, du fer sans cuivre ni bronze.

Le fer abonde dans la Ferghana (Haut-Jaxarte), dans l'Oural et dans les marais de l'Uwalli (russe) et de la Finlande.

D'après les traditions indigènes, le fer aurait été, dans cette immense région, le premier et, avec l'or, le seul métal que l'homme aurait travaillé. Les Turcs et les Mongols placent leur berceau et leur paradis dans une vallée inconnue fermée de tous côtés par d'infranchissables montagnes riches en fer; leurs ancêtres étaient sortis de cette prison par un défilé pratiqué au moyen d'un feu intense qui avait mis en fusion les rochers ferrugineux. Le souvenir de cette découverte du fer était célébré chez les Mongols par une fête annuelle, et c'est de leur premier forgeron qu'était descendu leur grand héros, Gengis-khan. En Europe, les Finnois de la Baltique, Lives, Esthes, Finlandais, Lapons, ont pour industries primitives celles du forgeron et du tisserand. Ils ont un mythe sur la naissance du fer et n'en ont aucun sur la naissance du cuivre. A leurs origines ils ne connaissaient que le fer et l'or. Leur Vulcain Ilmarinen fabrique d'or sa propre femme.

Ces mythes des Finnois et des Tartares ne prouvent pas que ces deux races sœurs n'aient pas eu leur âge de la pierre, ni que leur métallurgie remonte à une très-haute antiquité. Au moins les Scandinaves, voisins des Finnois, qui ont pour premier métallurgiste un ouvrier en fer, Volundr, le font contemporain d'un forgeron romain, Emilias.

Voici en peu de mots ce que nous savons et conjecturons de l'histoire de la métallurgie du fer dans le monde boréal.

Au sud des Tartares est la race thibétaine à laquelle appar-

[1] Klaproth, *Tableaux de l'Asie*. C. Ritter, T. 2 et 3. Voyages de Pallas, Gmelin, etc.

tiennent les Miao-tse de la Chine et peut-être les Sères des écrivains grecs et latins. Les Miao-tse, nous l'avons dit, travaillaient le fer quinze à vingt siècles avant Jésus-Christ. Les Sères de la Haute-Boukharie étaient célèbres à Rome vers l'ère chrétienne par leur fer, qui passait pour supérieur à tout autre et qui arrivait sur les côtes de l'océan Indien à travers les immenses plateaux du Thibet.

Nous supposons que ces Sères ont été les maîtres des premiers forgerons tartares, les Hakas, qui soient mentionnés dans l'histoire. Au nord de la Haute-Boukharie, par delà le Muztag, dans les hautes vallées du Jénisséi, le peuple turc des Hakas (les Saces ?) avait atteint vers le milieu du moyen-âge un assez haut degré de civilisation et, en particulier, une grande habileté à travailler le fer.

Ces Hakas auront eu à leur tour pour disciples les Mongols de Gengis-khan, et ceux-ci auront transmis leur art, d'une part, à leurs descendants, les Kalmouks, et, d'autre part, à leurs voisins, les Tongouses.

Aux frontières des Tongouses demeuraient naguère ou demeurent encore plusieurs peuples d'une singulière habileté dans l'art de travailler le fer : les Arinses et les Omokes ; les Kilaks du Bas-Amour, qui le damasquinent mieux que ne sauraient le faire nos ouvriers ; les Jakoutes, de race turque, qui l'aciérent avec un rare succès. L'industrie indigène des Hakas et des Mongols aurait-elle, par un développement spontané, atteint chez des peuplades aussi barbares un tel degré de perfection ? ou faut-il admettre que la haute civilisation du Japon aurait étendu son action sur toute la Sibérie orientale ?

Nous ne savons quand les Finnois de la Baltique ont pour la première fois travaillé le fer de leurs marais. Peut-être n'ont ils pas devancé de beaucoup les Hakas, et sont-ils les éléves des Scandinaves et des Slaves. Un des noms finlandais et lapon du fer, REUTA, ROUDE est d'origine slave et lithuanienne (ROUDA). De même les noms finnois de l'or (KULDA, finlandais ; GOLLE, lapon) sont scandinave (GULL) et germain

(GOLD)[1]. Nous verrons la métallurgie romaine pénétrer de la mer Noire chez les Lives qui ont eu après l'ère chrétienne leur âge du zinc.

Les Lapons se souviennent d'avoir vécu jadis en grande inimitié avec le peuple des Kivekkäät ou *mains de pierre*, et à leurs frontières orientales, dans l'Olonetz, on trouve, en labourant ou pêchant, des celts, des couteaux, des pointes de flèches et de lances en quartz et autres pierres de la contrée[2].

Cependant notre région tartare du fer, qui est aujourd'hui presque déserte, a été habitée jadis par une race très-nombreuse et entièrement inconnue, qui travaillait le cuivre et que les Russes désignent par le nom de Tchoudes. Du Jénisséï moyen à l'Amour vers l'est, et vers l'ouest à l'Oural, est une multitude immense de tumulus ainsi que de mines abandonnées et de fourneaux en ruines. Les mines remontent à une très-haute antiquité à en juger par le degré de pétrification des bois qu'on y trouve. Les tombeaux appartiennent à deux âges différents : les *kourgans*, de beaucoup les plus intéressants, à l'âge du cuivre et du bronze ; les *majaki* et les *slanzi*, à celui du fer.

Les majaki sont probablement hakas, turcs, mongols, et non tchoudes. Ce sont des tumulus qu'entoure une enceinte de piliers quadrangulaires, et qui renferment une chambre sépulcrale, de pierres plates, où repose un squelette inhumé. On parle de débris de corps brûlés; en tout cas point d'urnes cinéraires. Des ustensiles en cuivre; des boucles d'oreilles et des bracelets d'or; de petits vases d'argent; des

[1] D'après la linguistique, les Lapons ont reçu l'argent (SILBA) des Allemands (SILBER); les Permiens, l'or (SARNI) des Persans (SAR, zend SAR), l'argent (ESYS) des Ossètes (AWSIS cp. SCHWETA sanscrit), l'étain (OSYS) des Persans (ARSIS, cp. ERZ allemand), le plomb (SCHIROÏ) des Arabes (SURB). Mais d'où viennent les noms wogouls du cuivre HERREN, de l'étain HATTUSCH, du fer KEERE? les noms de HOPPEA, HÖBBE, GOBIJA pour argent dans les langues des Finnois occidentaux?

[2] *Bulletin de l'académie de Saint-Pétersbourg*, T. 5, p. 554.

perles; des mors et des étriers en fer. Les armes fort rares; on cite un couteau de fer sur lequel est incrusté en or un serpent de style chinois.

Les kourgans, où les squelettes sont inhumés dans des cercueils en bois, sont très-riches en ustensiles de cuivre, en ornements d'or et en plusieurs espèces d'objets de bronze. Point d'argent, sauf certaines médailles. A peine quelques faibles traces de fer. Les bronzes et les cuivres, tous coulés, sont : des celts; des poignards, que M. Schreiber dit être tout pareils à ceux de l'Europe transalpine; des couteaux semblables à ceux des Schamans; des faucilles et faux; des pointes de lances et de flèches; des vases, des lampes, des clochettes; des agraffes recouvertes de minces plaques d'or; de petites idoles représentant des argalis. M. Gœbel a trouvé les bronzes tchoudes ainsi que les bronzes chinois, formés de cuivre et d'étain, sans plomb ni zinc et à l'alliage normal de 10 °/₀ d'étain.

Cette identité du bronze des Tchoudes avec le bronze antique, si elle devait se confirmer par de nouvelles et plus nombreuses analyses, prouverait que cette nation, après avoir appris par elle-même à travailler le cuivre pur, s'était mise en relations par le commerce avec nos peuples du bronze, qui lui auraient envoyé leur étain et lui auraient enseigné l'art de le mêler au cuivre. Il est d'ailleurs hors de doute que les Tchoudes exploitaient leurs mines de cuivre avant de connaître l'étain, et qu'ils ont eu leur âge du cuivre avant leur âge du bronze. Ces deux âges se reconnaissent aisément en Hongrie et en Transylvanie, où il existe d'antiques mines toutes pareilles à celles des Tchoudes de l'Oural et de la Sibérie.

Les peuples avec lesquels les Tchoudes étaient en rapports de commerce et peut-être même de parenté, étaient ceux de l'Asie occidentale, si nous pouvons nous fier aux trois indices suivants :

1° Sur les antiquités tchoudes sont gravées des figures de chevaux ailés, de sphinx, de griffons, d'animaux s'entre-dévorant, qui se retrouvent sur les monuments assyriens.

3

2° Les nombreux miroirs en cuivre, en bronze ou en laiton, trouvés dans les kourgans, sont pareillement de fabrique étrangère et asiatique; mais ils sont postérieurs à Mahomet; car il en est qui ont des inscriptions arabes en caractères kufiques. Ils sont remarquables par les animaux fantastiques ou réels qui y sont représentés, et passent pour des miroirs magiques.

3° Le motif favori d'ornementation des Tchoudes, ce sont des figures d'argalis, de bouquetins, de cerfs, d'élans. Il n'est pas surprenant de voir les Ostiaques adorer des plaques en cuivre où sont représentés ces mêmes animaux, ni même de les entendre dire qu'ils tiennent des Tchoudes toutes leurs petites idoles en métal. Mais il est assez étrange de retrouver dans les tombeaux slaves des objets en métal où sont dessinés des cerfs, des élans, des boucs au lieu de bouquetins, des béliers au lieu d'argalis, et ce qui est bien plus extraordinaire encore, c'est que les idoles des Circassiens, avant leur conversion à l'islamisme, étaient des plaques en cuivre fondu où se voient, frappées en relief, des figures de cerfs et de béliers.

Parmi les antiquités tchoudes, on distingue des médailles d'argent ayant pour type une rose. Par leur métal elles sont postérieures à l'âge du bronze, et, comme elles sont sans légendes, elles ont été coulées ou frappées par un peuple qui ne connaissait pas l'écriture.

Les inscriptions du Jénisséi-moyen en caractères inconnus, d'après C. Ritter appartiendraient aux Hakas; selon d'autres, l'alphabet en serait runique et scandinave. Tout est énigmes et ténèbres dans ce monde des Tchoudes.

En attendant que l'archéologie jette ses clartés dans cette nuit profonde, et au risque de commettre plus d'une erreur, nous tracerions au travers de notre région boréale du fer et des races tartare et finnoise, les limites d'une antique région du cuivre pur et du bronze, avec or et sans argent, qui embrasserait l'Amour-moyen, la Sibérie méridionale et montagneuse, l'Oural au sud de Jekatherinenbourg, la Russie

scythique, la Hongrie, le Caucase, et à l'est de la mer Caspienne le pays des Massagètes.

Cette dixième région des Tchoudes, à laquelle nous donnerons le nom de *Scythique*, fait décidément partie, comme nous le dirons plus tard, du grand empire du bronze antique.

Aux neuf, aux dix régions dont nous venons d'indiquer en peu de mots les caractères distinctifs, nous devons en ajouter trois autres sur lesquelles nous ne possédons que des renseignements si incomplets que nous sommes forcé de les laisser en dehors de nos recherches. Ces régions forment de la Baltique au golfe du Bengale une zone entre notre empire du bronze au sud-ouest et les peuples de la Chine et de la Sibérie au nord-est. Ce sont les terres des Slaves, l'Iran et l'Inde.

Les Slaves et les Lithuaniens des temps anciens n'ont laissé après eux que des tombeaux. Ces *mogyles,* qu'on n'a point explorés encore avec soin, sont épars depuis le Wolga à l'Oder et des Carpathes au lac Ladoga. Ils diffèrent peu des tumulus scandinaves de l'âge de la pierre : ils sont érigés à la surface du sol, ils recouvrent des chambres formées de gros blocs et leurs instruments en silex n'offrent rien de particulier. Le mode de sépulture est tantôt l'incinération avec l'urne, tantôt l'inhumation. Dans le nombre de ces tombeaux, d'après les monnaies qu'on y trouve, il en est qui datent de l'empire romain et même du onzième siècle [1]. Mais quels sont les objets en bronze, en or, en fer, en argent, en ambre, en verre qu'ils recèlent, c'est ce que je ne saurais dire. Je n'oserais pas même affirmer positivement que ces peuples aient eu leur âge du bronze.

En Perse, d'après les traditions [2], le premier métal tra-

[1] Schafarik, *Antiquités slaves,* t. 1, p. 516 et suivantes (en allem.).
[2] *Peuple primitif,* t. 3, p. 349. 373. 374.

vaillé par les Antédiluviens aurait été le fer (météorique) qu'ils auraient trouvé en faisant un trou en terre et qu'ils auraient frappé avec une pierre pour en fabriquer une hache. L'arme du héros mythique Féridoun, est une massue en fer. Dchemchid a un poignard ou soc de charrue en or et un aiguillon en or. L'or et le fer, tels seraient donc pour les Aryas de l'Iran comme pour les Finnois de la Baltique, les deux métaux les plus anciennement exploités.

Les Mèdes et les Perses ayant reçu toute leur civilisation de l'Assyrie, leurs bronzes étaient sans doute au même alliage que ceux de Ninive. Mais l'archéologie n'a point encore fouillé leurs tombeaux et leurs ruines, et nous sommes ici réduit à de simples conjectures.

Il paraîtrait au contraire que la Bactriane a eu sa métallurgie indigène. Dans le Vendidad [1] est un passage fort curieux, où les seuls vases en usage sont de bois, d'argile, de plomb, d'or et d'argent : aucun en pierre, aucun en cuivre, aucun en fer. Dans les siècles postérieurs, les commentateurs ont complété cette bizarre énumération par des vases de cuivre, d'étain, d'orichalque ou laiton et d'acier.

Ailleurs [2] il est fait mention de pointes de flèches en fer ; de fourneaux de verrerie ; d'autres à fondre les métaux ; d'ateliers où l'on travaille l'or, l'argent, le fer et un autre métal dont le sens est fort contesté. D'après M. Spiegel, « une partie des Parsis entend au fargard VIII l'expression » *aonya paro berejya* de l'atelier de l'étameur, et cette in» terprétation est en effet possible, comme aussi elle a été » adoptée, dans son *Lexicon*, au mot *aonya*, par Justi, à qui » l'on doit le travail le plus récent sur l'ancien bactrien. Mais » une partie des Parsis n'accepte pas cette signification, et » l'on ne pourra donc affirmer que l'étain ait été connu dans » ces temps-là [3]. » Cependant les Bactriens avaient à leurs

[1] Fargard 7 dans la traduction allemande de M. Spiegel.

[2] Farg. 8 et 14.

[3] Je dois la communication de cette lettre (en allemand) de M. Spiegel à l'obligeance de M. le professeur Neumann.

frontières des mines d'étain très-abondantes. Quant au cuivre, son nom en zend serait d'origine syriaque et sémitique[1].

L'Inde est tout un monde dont l'histoire se compose de cent histoires particulières. Elle a ses aborigènes, de race camitique, dont nous ne saurions dire s'ils ont jamais travaillé les métaux. Elle a sa race étrangère, qui l'a civilisée : les Aryas, Japhétites de l'Iran, qui, déjà dans leurs plus anciens livres, parlent d'objets en fer[2]. — On a trouvé en Inde des haches en pierre, des celts, toutes semblables à celles de nos contrées. L'Inde a des monuments soi-disant druidiques, où sont enfouis des instruments, ici en cuivre, là en fer. — On cite entre le Gange et la Jumnah une province, l'Etaweh, qui a eu son âge du cuivre pur. — Les épopées supposent de fabuleuses richesses en métaux précieux. — Les *Lois de Manou* parlent de pièces de cuivre, d'argent et d'or, qu'on pesait pour les échanges (et qui auraient succédé aux cauries), et font allusion aux faux-monnaieurs. —Le *woots*, acier excellent qui doit sa supériorité non à la trempe, mais à certains procédés employés dans la fonte du minérai (qui est un sable ferrugineux), était bien connu au temps de Ctésias, qui fait mention d'épées indiennes d'un très-grand prix. Ce sont là ces épées damasquinées que les Grecs traitaient d'*admirables*. On croit que l'art de les fabriquer a passé, avant le siècle de Dioclétien, de l'Inde à Damas et mille ans plus tard, par Tamerlan, de Damas à Samarcande

[1] L'Arabie, dans la haute antiquité, possédait de l'or en pépites de la grosseur d'une châtaigne, et d'une telle pureté qu'il n'était pas besoin de l'affiner. Mais cette presqu'île ne produit ni fer, ni cuivre, ni étain. On y donnait le double du poids de l'or pour du fer, le triple pour le bronze. L'or et l'argent inondaient le pays des Sabéens, dont les vases et les meubles étaient d'une incroyable richesse (Diod. 3, 45-47). L'Arabie n'occupe aucune place dans l'histoire du bronze, et le bronze étranger n'a sans doute exercé aucune influence sur l'histoire de ce pays.

[2] Les dieux ont donné une jambe en fer à l'opulente Vispala qui avait eu une jambe cassée. Le trait d'Indra, sa foudre, est de fer. *Peuple primitif*, t. 3, p. 457. 470.

et dans le Khorassan. A une date inconnue, les Malais de Java auront appris des Indiens à tremper et damasquiner leurs fameux poignards du nom de *kris*, et il est fort probable que c'est aussi à l'Inde que les Africains de la Cafrerie et de la région des grands lacs doivent leur habileté à forger leurs lames de fer, qui sont fort bonnes[1]. — Il est aussi question d'un bronze indien, plus précieux que l'or, dont la composition dépasserait nos connaissances métallurgiques. L'alliage du bronze antique a été connu en Inde vers l'ère chrétienne par les marchands d'Alexandrie, qui y apportaient des monnaies romaines et grecques avec l'étain de la Cornouailles, du cuivre, du plomb, du fer et de l'argent.

Au retour du rapide voyage que nous venons de faire sur toute la face de la terre à la recherche du bronze, nous pouvons être certain, ce nous semble, que le bronze antique, le bronze binaire, le bronze, cuivre et étain à l'alliage normal de 10 ou 15 °/₀, est un phénomène unique dans l'histoire, et qu'il caractérise une certaine civilisation dont les limites sont, à quelques exceptions près, celles du monde connu des Anciens. Vers l'orient, ces limites passent à l'est du Tigre ou plutôt des montagnes de la Médie et de la Perse propre. Du fond du golfe Persique elles se dirigent vers la presqu'île du Sinaï, et traversent l'Afrique de Syène par les oasis de la Libye à la Mauritanie. L'océan Atlantique, au-delà duquel est le Mexique, borne à l'occident notre empire du bronze et l'Europe. Au nord, la frontière, partant des Orcades, passe par l'extrémité sud de la Norvège et le centre de la Suède. Plus loin commencent les hésitations et les incertitudes ; nous laissons à notre gauche les peuples finnois, sauf ceux de la Livonie connus par leurs ouvrages en cuivre, étain et zinc ; mais nous ne savons si nous devons faire rentrer dans notre empire les races lithuanienne et slave, ou remonter l'Oder et gagner par les monts de la Hongrie et de la Tran-

[1] C. Ritter, t. 17, p. 1385.

sylvanie les rives du Pont-Euxin; d'où nous reviendrions par le Caucase à notre point de départ, si les Tchoudes ne nous arrêtaient pas en chemin. Ils nous obligent, par leur métallurgie et par l'alliage très-probable de leurs bronzes, à faire passer nos frontières par le cœur de la Sibérie, où nous nous trouvons en présence de l'industrie chinoise.

Si l'on rencontre hors de ces limites des bronzes antiques en Inde, en Chine, au Mexique, ils y ont été apportés par les marchands de l'Egypte, comme le dit l'histoire, ou sont l'ouvrage de colonies sémitiques dont l'émigration remonte aux siècles les plus reculés.

DEUXIÈME CHAPITRE

Les legs de l'âge de la pierre à celui du bronze.

Après avoir isolé *dans l'espace* et sur la mappemonde la vaste région du bronze antique, de celles qui ont eu leur métallurgie particulière ou qui n'ont jamais travaillé les métaux, nous allons déterminer quels ont été *dans le temps* les rapports des ouvrages en bronze aux ouvrages en pierre. Dans l'empire de ce métal artificiel nous trouvons, en effet, partout des outils en silex fabriqués avec d'autres silex, des piliers bruts qui se dressent dans l'air, des blocs informes, entassés en murailles, et des collines de terre et de pierres amoncelées qui recouvrent des corps morts et qui ne supposent pas davantage la connaissance du cuivre ni du fer. Ces tumulus, ces mégalithes, ces silex taillés étaient en Orient et en Egypte contemporains de l'âge du bronze; mais dans l'Europe transalpine, ils l'avaient incontestablement précédé. Là ils étaient de simples détails dans le vaste et riche tableau d'une civilisation très-développée. Ici ils ont été les legs peu nombreux qu'une civilisation naissante faisait à l'âge du bronze, et il nous importe de les étudier pour nous rendre compte des transformations que cet âge leur a fait subir, et des choses nouvelles qu'il a ajoutées au mince trésor des choses anciennes. Cette étude est d'autant plus nécessaire que l'âge du bronze a été chez tous les peuples barbares le simple résultat de leur commerce avec les nations civilisées, et qu'étant ainsi un phénomène tout *adventice,* il a laissé partout subsister et n'a que peu modifié l'industrie de la pierre qu'il trouvait solidement établie.

L'empire du bronze se divise, d'après les rapports de ce métal à la pierre, en quatre régions :

1° L'Europe transalpine barbare, avec ses celts, ses piliers et dolmens, ses innombrables tumulus, qui continuent à se produire pendant l'âge du bronze et même pendant celui du fer ;

2° L'Egypte et l'Asie occidentale, qui n'ont point eu d'âge de pierre, et où le celt est inconnu, le pilier et le dolmen fort rares ;

3° La Grèce et l'Italie, auxquelles il faut ajouter à l'est et à l'ouest certaines contrées de l'Espagne et de l'Asie-Mineure : c'est la région des constructions cyclopéennes; sans dolmens, avec de rares piliers et moins encore de celts;

4° L'Atlas et l'Espagne, terres fort peu connues, avec des mégalithes et pas de celts.

Ces trois dernières régions ont en commun l'absence de celts, et font ainsi opposition à la première.

L'âge de pierre, qui n'a pas existé en Orient, a été fort court en Grèce, et en Italie, si même il n'y a pas fait complétement défaut, et s'est maintenu par delà les Alpes jusques vers l'an 1200 à 1000 avant Jésus-Christ. Il n'a pas encore été étudié et constaté en Espagne et dans l'Atlas.

L'âge du bronze, qui a fini en Grèce, en Italie, et peut-être aussi dans les Gaules, vers l'an 600, s'est perpétué chez les Scandinaves jusques vers le 8me siècle de notre ère.

Les *celts* avec l'art de travailler certaines plantes textiles; les *mégalithes* avec les *constructions cyclopéennes;* les *tumulus :* tels sont les trois principaux legs que l'âge de la pierre a faits à l'âge du bronze.

I. LE CELT[1]

La hache en silex non-poli, forme séminale des instruments tranchants. Universalité du celt et son développement. Celts en bronze. Celts en fer. Pierres de foudre.

En latin CELTE ou CELTES signifie le *poinçon du graveur* ou plutôt *le ciseau du sculpteur*. Ce terme, qui n'appartient pas

[1] Henri Schreiber : *Les celts de bronze en Allemagne et ailleurs,*

à la haute latinité et qui n'a pas de racine dans cette langue non plus qu'en grec, pourrait bien être arrivé à Rome depuis les Gaules; au moins KELT en cymri a le sens de *pierre à feu* et les plus anciens ciseaux étaient en silex. L'archéologie moderne entend par *celt* le coin, le ciseau, la hache faits en pierre dure et polie, ou imités en métal.

Le celt poli suppose un âge antérieur où les instruments tranchants étaient encore informes et grossiers, et ceux-ci ont été certainement les premiers dont les hommes aient fait usage. Que nos ancêtres soient sortis de terre à la façon des champignons en cent contrées différentes, selon l'hypothèse des philosophes matérialistes, ou que nous soyons tous issus d'un aïeul unique et que notre race ait commencé son histoire par un âge d'or, selon la tradition universelle [1], les premiers hommes n'ont pu subvenir à leurs plus pressants besoins qu'à l'aide des matériaux qui s'offraient immédiatement à eux, et qui sont le silex et l'argile, le bois de la forêt, l'os, la corne et la peau des bêtes sauvages et domestiques. Le silex était de ces matériaux de beaucoup le plus précieux; car, intact ou taillé, il servait de marteau et d'instrument tranchant. Toute l'industrie humaine se résumait alors en un très-petit nombre de formes primitives et pour ainsi dire *séminales*, qui ont, comme le gland, poussé et grandi dans le cours des siècles, et qui se sont chacune épanouies en une infinie variété d'instruments. Le premier vase d'argile contenait en soi les vases étrusques et la porcelaine de Chine ou de Sèvres, et l'histoire du celt reproduit en miniature toute celle de la civilisation.

L'âge le plus ancien de la pierre a fini, d'après la tradition [2], avec Tubalcaïn, qui est le Vulcain des Latins, le Chrysor des Phéniciens, un des Ribhous des Védas. Mais l'usage des instruments en silex non poli se perpétua chez les sau-

1842 (en allemand). Troyon; Fournet, p. 36 et suiv.; Lubbock, ch. 1 et 3; Jehan: *La Bretagne,* 1863, p. 212 et suiv.

[1] *Peuple primitif,* t. 2, livres 6. 11 et 13.

[2] *Ibid.,* t. 2. p. 143 et suiv.

vages du monde antédiluvien, comme le prouvent les antiquités d'Abbeville (p. 4).

Après le déluge la terre se repeupla rapidement, et nous trouvons aujourd'hui sur la plus grande surface du globe des instruments en pierre grossière ou polie, dont les uns sont aux mains des sauvages, et dont les autres gisent dans les plus anciens tombeaux. Coins, haches, couteaux, pointes de flèches, pointes de lances arrivent dans nos musées, tantôt de l'Australie, de l'Océanie, de l'Amérique, et tantôt des cavernes, des tourbières, des stations lacustres, des tumulus de l'Europe transalpine. Le coin poli, découvert dans le Bengale, ne diffère en rien de ceux de nos contrées. Le Japon livre (avec des disques en pierre qui ont servi de monnaie) des haches en silex et en jade, que les experts déclarent absolument identiques à celles de la France. Des haches toutes pareilles en jade sont semées sur le sol depuis le Chili à l'Ohio. Le Grœnland même a des haches en schiste. La ressemblance entre tous ces objets est si grande, que déjà l'on a dit qu'elle fournira peut-être un jour une preuve nouvelle en faveur de la commune origine du genre humain [1]. La linguistique n'y contredirait pas; car, la hache se dit TUK, TAK non-seulement chez les nations de la grande famille des Aryas, mais chez les Samoyèdes, chez les Nouveaux-Zélandais, chez les Peaux Rouges et, au Mexique, chez les Othomis [2].

Cependant les haches grossières ou polies ne se sont jamais rencontrées dans les plus anciens monuments de l'Egypte, ni à Ninive, ni sur les côtes de la Phénicie, et elles sont pareillement ou inconnues ou excessivement rares en Grèce et en Italie. Cette exception fort extraordinaire peut-elle s'expliquer autrement que par la supposition que l'art de Tubalcaïn s'était conservé chez les peuples les plus rapprochés du foyer de la civilisation postdiluvienne ?

[1] Jehan, p. 218, et *Annales de philosophie chrétienne*, 5e série, t. 6.

[2] Ad. Pictet : *Les Origines indo-européennes*, t. 2, p. 128.

Dans le monde barbare on peut suivre toute l'histoire de l'instrument en pierre. Le coin sert de ciseau, de grattoir, de racloir; il devient, en s'amincissant, pointe de lance ou de flèche; en s'allongeant, couteau, scie, poignard; en s'élargissant, hache de paix, hache de guerre. Puis le coin grossier se polit et, dans les contrées telles que la Scandinavie, où l'âge de la pierre a duré fort longtemps et où les matériaux employés invitaient à un travail plus soigné, les haches, les couteaux, les pointes de lances sont travaillés avec une élégance fort remarquable. Un très-grand nombre de celts danois[1] et plusieurs celts suisses sont percés d'un trou, destiné à recevoir un manche, et certains exemples cités plus haut (p. 19, 20, 22) prouvent que ces instruments-là peuvent être antérieurs aux métaux. Toutefois en Danemark on les rencontre d'ordinaire dans les tumulus de l'âge du bronze.

L'Europe barbare vit l'âge de la pierre faire place à celui du bronze; mais les antiques instruments en silex et en jade ne disparurent point devant les nouveaux en métal. Le culte les conserva par respect pour l'antiquité, et l'industrie les perfectionna au moyen du bronze. Les hommes et les tribus du passé percèrent les celts de trous cylindriques, dont on a retrouvé le noyau, tandis que les ouvriers en métaux, auxquels appartenait l'avenir, tout en apportant ou fabriquant l'épée de bronze, coulèrent dans leurs moules des celts tout pareils à ceux en silex. L'usage du métal permit d'ailleurs de varier et de perfectionner la forme de ces haches[2] : on en replia en oreillettes les deux bords pour y fixer un manche fourchu et coudé; cette façon de douille devint une douille parfaite, circulaire ou carrée; on ajouta au celt une petite anse, soit pour l'assujetir par un lien au manche, soit pour le suspendre à la ceinture; on élargit le tranchant en un

[1] Dans le musée de Copenhague, sur 2770 celts en pierre, 746 sont perforés.

[2] Il est fort étrange que les ouvriers en bronze n'aient jamais ménagé dans leurs celts des trous pour le manche. Les îles Britanniques ne possèdent pas un seul celt en métal perforé; le Danemark en a deux ou trois, qui sont d'une grande beauté.

triangle ou le déploya en deux ailerons ; partout on orna les celts de lignes symétriques. On dirait qu'ils devinrent essentiellement des armes de guerre : au moins un bas-relief de Rome nous présente-t-il un Gaulois levant le bras pour frapper son ennemi d'un celt fixé dans la main par une courroie, et en Danemark on a trouvé un celt en cuivre avec son manche, au bout duquel la courroie était encore attachée. Ce sont là sans doute les haches de jet, *secures missiles*, dont parle Sidoine Appollinaire[1]. D'autres celts en bronze sont creux, et si fragiles qu'ils n'ont pu servir que d'insignes, que de *bâtons de commandant*. Tel est le parti que l'âge du bronze a su tirer du celt que lui avait légué l'âge antérieur.

Les celts en bronze, qui sont assez nombreux dans toute l'Europe transalpine et jusques en Hongrie[2], sont le plus fréquents dans les îles Britanniques[3]. S'ils sont extrêmement rares en Italie, en Grèce, dans l'Asie antérieure, c'est que les celts en pierre y étaient à peine connus. Pallas en a trouvé en Sibérie (p. 33). On suppose que ceux du Pérou sont l'œuvre d'une nation plus ancienne et plus éclairée que celle des Incas (p. 26).

Avec l'âge du fer le celt disparaît en se métamorphosant. On ne possède que quelques celts en fer, trouvés dans le Morbihan, en Alsace, en Suisse, dans le Mecklembourg et en Scandinavie. Mais la petite hache de silex, qui s'était déjà agrandie en bronze, finit par devenir notre grosse et lourde hache en fer, tandis que le tranchet se transforme en doloire et la doloire en rabot. Le celt, dont l'histoire remonte à la porte du Paradis, s'est maintenu jusques à nos jours dans l'Islande, sous la forme d'un levier ou d'une houe.

Cependant, les révolutions de l'histoire et les progrès de

[1] L. 4, epist. 20.

[2] A en juger par le musée de M. Schwab, la Hongrie serait le pays où les celts ont revêtu les formes les plus variées.

[3] Le musée de Copenhague possède 350 celts en bronze; mais celui de Dublin 688 et tous ceux de l'Irlande plus de 2000.

la civilisation avaient plongé dans le plus complet oubli les siècles reculés où l'on ne faisait usage que de celts de pierre. Ces haches sont ainsi devenues un sujet d'étonnement pour le peuple et même pour les prêtres, qui les rencontraient semées partout sur le sol, ou déposées en grand nombre dans les tombes de tribus éteintes et près de leurs autels. Aussi devinrent-elles l'objet de superstitions populaires; mais ce qui est fort remarquable, c'est que ces superstitions sont identiques d'un bout de la terre à l'autre bout. Ces pierres, d'où le fer fait jaillir l'étincelle, s'appellent aujourd'hui vulgairement *pierres de foudre* en France, en Italie, en Espagne, où les paysans les conservent avec soin comme des amulettes qui ont la propriété de préserver les maisons et les personnes du feu du ciel. En Allemagne, elles portent le même nom de *Donnerkeile*. Déjà dans l'antiquité les Latins et les Grecs les appelaient pareillement *kéraunia*, et l'on prétendait que, par le moyen de ces haches, on prenait les villes et les flottes. Les Mages d'Asie recherchaient tout spécialement pour leurs opérations une certaine espèce de céraunies extrêmement rare qui ne se trouve que dans un lieu frappé de la foudre[1]. Hors du monde connu des anciens, en Chine, les celts se nomment comme chez nous *pierres de foudre;* à Java, *dents de l'éclair*, et la même croyance aux pierres de foudre se retrouve jusques au Brésil.

II. LES MÉGALITHES

Leur définition. Leur âge et leur durée. Piliers et dolmens.

Nous comprenons sous ce titre tous les monuments qui portent communément le nom de *celtiques* ou *druidiques*. Ce nom est impropre, car ces monuments existent et chez des peuples celtiques, tels que les Irlandais et les Celtibères,

[1] Pline, *Hist. nat.*, 37, 51. Ce passage mal compris a fait dire à Agricola que la Carmanie abondait en pierres de foudre, et cette erreur a passé d'Agricola dans Gognet, *De l'Origine des lois*, t. 1, p. 148.

où le druidisme n'avait point pénétré, et dans des régions où jamais Celtes n'ont mis les pieds.

Les mégalithes sont des blocs bruts, ou grossièrement ébauchés, d'une dimension plus ou moins considérable, qui offrent d'ordinaire la forme d'un pilier ou celle d'une table, et que l'homme a fait servir aux buts les plus variés, mais qu'il n'a jamais couchés les uns sur les autres pour en construire des murailles.

Ce genre de monuments suppose un sol jonché de blocs erratiques à la suite des dernières révolutions géologiques, l'absence du ciseau de métal et un grand concours d'hommes suppléant par le nombre et la vigueur de leurs bras au défaut de tout engin mécanique. Les mégalithes appartiennent donc proprement au premier âge de la civilisation. Mais le respect religieux pour les choses anciennes les a fait se perpétuer chez certaines nations historiques pendant la période du plein épanouissement des arts plastiques, et chez les barbares, le mégalithe s'est maintenu bien mieux encore que le celt en pierre, tout au travers des âges du bronze et du fer, pendant lesquels il a été taillé grossièrement sans rien perdre de son caractère primitif. Il a donc traversé tous les âges, et il a, lui aussi, son histoire, qui est une partie intégrante de celle de l'industrie et des beaux-arts.

En étudiant avec soin les mégalithes, nous les voyons se diviser en deux classes fort distinctes : les *piliers*, qui sous leur forme simple ne sont le propre d'aucune race, et les *tables* ou *dolmens*, qui sont bien moins un certain genre de monuments, comme les piliers, qu'un genre spécial d'architecture, faisant opposition à l'architecture cyclopéenne, et qui sont l'œuvre de deux seules nations, l'une sémitique, l'autre japhétique.

A. Les Piliers[1].

Piliers, peulvans, menhirs. Leur extension géographique et leur durée. Les trois classes de piliers.

Le *pilier* sera pour nous le terme générique, et nous appellerons *pierre-dressée* le pilier dont la hauteur n'est pas de trois pieds, *peulvan*, *pierre-levée*, le pilier de trois à six ou huit pieds, *menhir* le pilier de huit pieds en dessus. La Grande-Bretagne n'a pas un menhir qui dépasse vingt pieds, tandis que la France occidentale en possède de gigantesques qui atteignent soixante-dix pieds. A notre connaissance il n'existe de semblables colosses qu'au cœur de l'Asie, près du lac Balkasch, au pied de l'Ala-tau, dans la vallée de la Kora : ils sont au nombre de neuf, divisés en deux groupes, les uns perpendiculaires, les autres très-inclinés ; ils ont de 45 à plus de 65 pieds de hauteur. Dans la région avoisinante sont de grands tumulus avec d'immenses autels circulaires. Ces menhirs ont-ils été dressés par quelque peuple turc? ou des Celtes, des Cimmériens, ont-ils, du Caucase, pénétré dans le Turkestan, et jusqu'en Sibérie où l'on a retrouvé un Inverness? c'est ce que décideraient peut-être l'étude attentive des autels et les fouilles des tumulus avoisinants.

Les piliers ne se trouvent ni chez les peuples sauvages, trop faibles et trop paresseux pour prendre la peine de les dresser, ni chez certaines nations civilisées qui ont dès leur origine possédé le ciseau de métal, telles que les Egyptiens, ni dans les contrées dépourvues de blocs erratiques comme la Babylonie et l'Assyrie ou comme la Russie. Ils sont et ont toujours été assez rares chez les Chinois, les Indiens, les Perses, les Grecs, les Italiotes. Ils sont très-nombreux dans les pays de l'Occident où se sont succédé les trois âges de la pierre, du bronze et du fer.

[1] Chev. des Mousseaux, *Dieu et les dieux*. — Mone, *Histoire du paganisme du Nord*, 2 vol. (en allem.).— Richard et Hocquart, *Guide du voyageur dans la France monumentale*. — Jehan, etc.

Le pilier n'a par soi-même aucun sens déterminé. Ceux qui le dressent, peuvent lui faire signifier tout ce qui leur plaît. Aussi est-il dans nombre de cas fort difficile, pour ne pas dire impossible, de deviner leurs intentions. Pour y réussir, il faut recueillir les témoignages de l'histoire, et examiner attentivement: la forme de ces monuments, qui est parfois assez compliquée; leur situation dans une vallée, sur une montagne, sur un tumulus; leurs relations avec d'autres monuments voisins, et les rudiments de sculptures ou même d'inscriptions tracées par une main inexpérimentée.

Nous distinguerons les piliers en deux sous-classes principales: celle des piliers *commémoratifs*, monuments destinés à garder le souvenir d'un événement ou d'un héros, et les piliers *symboliques*, signes et demeures des dieux, idoles auxquelles on rend un culte. Une troisième classe comprendra les piliers d'une importance toute secondaire, qui servent uniquement d'*enceinte* ou d'*avenue*.

1° *Piliers commémoratifs.*

a) Erigés en mémoire d'événements pacifiques ou de victoires, en Judée, dans l'Atlas, en Grèce, chez les Celtes. b) Cippes funéraires des Phéniciens, des Scandinaves, des Ibères, des Turcs; carneillou gaulois.

a) Ceux de ces piliers qui se rapportent à un événement important aboutissent, avec le progrès des arts, à la colonne monumentale avec inscription et bas-relief.

Ici s'offrent immédiatement à notre esprit la pierre que Jacob à Béthel dresse pour *monument* (MATSEBAH) et oint d'huile; les douze pierres que Moïse érige au pied du Sinaï en *monument* de l'alliance que les douze tribus d'Israël venaient de conclure avec l'Eternel; les douze pierres que Josué fait poser dans le lit à sec du Jourdain, et les douze autres que le même jour il fait dresser à Guilgal; enfin, la grande pierre qu'il dresse à Sichem sous un chêne en témoignage contre le peuple qui venait de s'engager à garder la loi de l'Eternel. Notons que ces pierres étaient brutes, et

cependant le même Josué fit graver au ciseau de métal sur des rochers une copie de la loi[1].

C'est ainsi que les Berbers, qui cependant vivent en plein âge du fer, érigeaient tout récemment encore des piliers informes en mémoire d'un grand événement. Il y a environ quatre-vingts ans, la Confédération des Aït-Iraten éleva un monument semblable après avoir opéré dans son droit privé et ses mœurs domestiques une vraie révolution par l'abolition du droit d'hérédité établi jusques alors en faveur des femmes[2]. Avec un degré de plus de civilisation, le pilier fait place à la colonne de pierre, à la colonne d'airain, sur lesquelles on avait inscrit en Crète les rites des Corybantes et l'on inscrivait dans la Grèce entière les lois et les traités.

Un traité seul peut fixer les frontières des peuples et des tribus. En Angleterre les piliers servaient aux Bretons pour marquer les limites des pâturages. En France nous citerons la Grande-Borne (arrondissement de Saintes, Charente-Inférieure), aux confins des Santons et des Pétrocoriens[3]. En Grèce une colonne inscrite marquait la limite du Péloponèse et de l'Ionie.

Mais de tous les événements qui se succèdent dans les annales ensanglantées de l'humanité, le plus fréquent est la guerre entre deux peuples voisins, et pour un pilier qui rappelle une convention pacifique, il y en aura dix qui seront des trophées. Nous ne parlerons pas ici de la pierre que, dans un sentiment de piété et d'actions de grâces, Samuel érigea près de Mitspa en mémoire de la défaite miraculeuse des Philistins[4]. Mais nous nous appuierons sur le témoignage d'Elien[5] pour reconnaître des trophées dans un grand nom-

[1] Gen. 28, 22, et 35, 14. — Ex. 24, 4. — Jos. 4. — Jos. 24, 27. — Jos. 8, 32, — et Deut. 27, 2-8.

[2] D'après le mémoire inédit de M. Letourneux.

[3] Voyez aussi dans la Côte-d'Or, arrondissement de Châtillon-sur-Seine, une pierre-fiche de 1 mètre 60 centimètres qui passe pour une ancienne borne.

[4] 1 Sam. 7, 12.

[5] *Hist.* 12, 23.

bre des peulvans et des menhirs des Gaules. En effet, celui de Saint-Micaud (arrondissement de Châlons, Seine et Loire), haut de six à sept mètres, a été dressé, d'après la tradition, en mémoire d'une victoire remportée par les Gaulois. Un pilier, il est vrai, peu élevé, se voit près du *Champ de la bataille* aux environs de Falaise (Calvados).

b) D'autres piliers se dressent sur un tombeau pour garder le souvenir d'un chef, d'un homme puissant, d'un grand guerrier. Ce sont des cippes funéraires.

Dans les inscriptions phéniciennes, le cippe porte le nom de *matsebeth*, comme les pierres brutes de Bethel et du Sinaï.

Il prend celui de *bauta* chez les Suédois et les Norvégiens, dont l'histoire d'ailleurs ne commence qu'avec l'âge du fer. Ils disaient qu'Odin lui-même leur avait ordonné d'honorer leurs héros en érigeant de hautes pierres sur leurs tumulus. Quelques bautas portent des inscriptions runiques.

Chez les Gaulois le cippe me paraît avoir été, non un haut pilier fiché en terre, mais un gros et informe bloc posé sur le sol. C'est là du moins ce qui résulte de la comparaison des *carneillou* ou cimetières de l'Armorique [1].

Si tel était réellement le cippe des Gaulois, nous ne donnerons pas le sens d'un monument funéraire au menhir ou peulvan qui domine certains carneillou, ni à celui qui se dresse sur le sommet d'un tumulus [2]. Nous y verrions plutôt le symbole d'un dieu qui veille sur les morts.

[1] Carneillou de Perros Guyrech (Lannion, Côtes du Nord) ; sol parsemé de *gros blocs* de granit *arrondis* ou *ovales* au milieu desquels est la Pierre oscillante la plus volumineuse de la France entière ; — de Tregunc (Quimper, Finistère) ; sur 3000 mètres carrés, un grand nombre de *masses énormes* de granit et de *blocs arrondis*, informes ; — de Kerveguelen (Châteaulin, Finistère) *gros blocs* de granit entourant une pyramide de 5 mètres 60 cent. de hauteur ; — de Courtevray (Mamers, Sarthe), menhir de 3 m. 30 c. au milieu de beaucoup de *blocs ;* — de Chaudric (Laflèche, Sarthe) ; — de Corancez (Chartres, Eure et Loir) ; centaine de *très-gros blocs* de grès. — Le menhir de Men-brâo-sao, la *pierre élevée du brave*, près de Locmariaker, serait un trophée et non un cippe.

[2] Voyez entr'autres les 2 menhirs sur tumulus près de Moustoir et

Près des tombeaux sont, chez certains peuples, des piliers qni sont de vrais trophées. D'après un passage fort curieux d'Aristote[1], qui a échappé aux archéologues, « les Ibères » (d'Espagne), peuple belliqueux, élèvent autour de leurs » tombeaux autant d'obélisques que le défunt avait de son » vivant tué d'ennemis. » Or, chose étrange, les annales chinoises des Tchéou (567-579 ans après Jésus-Christ) répètent mot pour mot les paroles d'Aristote à propos d'un peuple tartare. Elles nous disent des Thoukioue ou Turcs orientaux, qui étaient des débris des Hiong-nou, et dont le nom apparaît au 6e siècle de notre ère, « qu'ils placent une » pierre sur la tombe et dressent autour autant de pierres » que le défunt a tué d'hommes pendant sa vie[2]. » Ces Thoukioue ont dominé pendant deux siècles jusques en 744 sur l'Asie centrale et la Sibérie, et M. Ed. Biot croit reconnaître leurs tombeaux aux colonnes grossières des *majaki* (p. 32).

2° *Piliers symboliques.*

Le bétyle et le pilier. Piliers-idoles des Sémites, des Grecs, des Latins, des Celtes, des Scandinaves. Mercure pilier carré; bornes, jalons; hermées, chirons; en Egypte et en Europe. — Pierres branlantes, surtout chez les Celtes. — Groupes, alignements, cercles de piliers, en Grèce, chez les Celtes. — Le cromlech, le bilithe, le trilithe celtiques, sémitiques, lybiens.

Tous les peuples croient en Dieu parce que Dieu a fait l'homme à sa ressemblance et qu'il a mis sa propre image dans notre cœur. Tous ont éprouvé le besoin de faire pour ainsi dire descendre du monde invisible la Divinité sur la terre, en lui préparant au milieu d'eux une demeure, une enceinte sacrée, un temple, ou en lui désignant pour habitation la plus haute montagne du pays. La plupart ont succombé à la tentation de représenter le Dieu pur esprit, par

non loin de Carnac (Morbihan) — un autre dans le Hérault — trois dans l'arrondissement de Semur (Côte d'Or).

[1] *Fragm. histor. græcor.*, t. 2, p. 180.

[2] Ed. Biot dans les *Mémoires des Antiquaires de France*, 1849, p. 390.

une image matérielle, qui n'a pas tardé à s'identifier et se confondre avec lui.

Les deux espèces d'images des dieux sont le *bétyle* et le *pilier*.

Le bétyle est la pierre noire tombée des cieux, « la pierre animée, » l'aërolithe qui était pour les peuples un témoignage palpable que leur grande divinité leur donnait de sa présence et de sa faveur [1].

Le pilier peut figurer indifféremment tous les dieux. Chez les Cananéens ou Phéniciens, Baal avait ses pierres-levées ou MATSEBOTH (les *mysibates* d'Eusèbe), et, comme dieu solaire, comme Baal-chamman ou Hercule, ses colonnes de pierre, CHAMMANIM. On dirait qu'au temps de leur plus haute civilisation, les Phéniciens étaient restés fidèles à l'antique coutume d'adorer leurs dieux sous la forme de piliers, et que leur pays a dû être à une certaine période hérissé de semblables idoles. Les Arabes adoraient pareillement des pierres. En Egypte, l'obélisque était un pilier solaire taillé avec soin et inscrit; mais ce pilier était plutôt un symbole du Dieu qui régnait du haut des cieux, que son idole et l'objet d'un culte. Des colonnes symboliques se dressaient dans les airs près des temples de Junon-Astarté à Hiérapolis, de Vénus-Astarté à Golgi, d'Atergatis. Les Assyriens représentaient leur Mars par une colonne. Le nom même du dieu Kijon [2] signifie *colonne* (KIÔN) en grec, et les Grecs primitifs ou les Pélasges consacraient à tous leurs dieux des piliers bruts auxquels ils rendaient des honneurs divins. A Phares, en Achaïe, trente piliers quadrangulaires portaient chacun le nom d'une divinité. Les Latins avaient un Jupiter Lapis. Les conciles

[1] Pierre noire tombée du ciel : de Cybèle à Pessinonte, fort petite; — de Cybèle sur l'Ida; — d'Emèse, très-grande et conique; — idole d'Ephèse (Actes 19, 35); — étoile tombée du ciel à Tyr; — pierre des Graces, tombée du ciel à Orchomène, — sans doute aussi la pierre de l'Amour à Thespie et celle d'Hercule à Hyètte; — pierre noire de Mars dans l'île d'Arétia, Pont Euxin; — pierres noires de la Mecque, la Caaba; du grand temple de Bénarès; de Jaggernauth, pyramidale, pesant de quatre à cinq cents livres.

[2] *Peuple primitif*, t. 1, p. 132.

des Gaules font mention de pierres et de chapelles consacrées à Jupiter et à Mercure. Chez les Scandinaves[1], HŒGR signifie à la fois *pierre* et *idole*[2].

Sur ces piliers-idoles, à leur extrémité supérieure, on traça d'abord au ciseau une figure humaine. La tête surmonta ensuite un corps en forme de gaine. Puis de la gaine sortirent les bras et les jambes, et la statue devint enfin, entre les mains d'un Phidias, un chef d'œuvre de majesté et de beauté.

Mercure ou la sagesse éternelle fut de tous les dieux celui que les Latins et les Grecs symbolisaient de préférence par le pilier et par le pilier carré[3]. Aussi entendons-nous de telles idoles, de menhirs, ce que Jules-César dit du grand nombre de *simulacres* que les Gaulois érigeaient à leur Mercure[4].

Nous ne pouvons pas discerner parmi les menhirs actuels ceux de Mercure, mais la tradition donne assez à connaître que plusieurs étaient l'objet d'un culte religieux. En effet, il en est au sommet desquels les prêtres chrétiens ont fixé ou fait sculpter une croix[5], pour attirer vers le vrai Dieu des hommages qu'on s'obstinait à rendre aux idoles. Aujourd'hui encore les paysans oignent d'huile et ornent de fleurs les piliers des fameux alignements de Carnac, ainsi que les pierres oscillantes, et dans l'arrondissement de Brest le menhir de Kerloaz, de onze mètres d'élévation, qui a sur ses deux faces une bosse ronde à la hauteur d'un mètre, voit les nouveaux-

[1] *Peuple primitif*, p. 512.

[2] Nous ne connaissons pas de traces du culte des pierres chez les Aryas des Védas et du Zendavesta, ni chez les Grecs homériques, ni chez les Slaves. — M. Pictet ne trouve dans la grande famille indo-celtique aucun nom commun et primitif pour *idole*, non plus que pour *prêtre*, pour *temple*, ni même, ce qui est assez extraordinaire, pour *autel*. Et cependant cette famille avant sa séparation avait bien son Dieu et son culte.

[3] *Peuple primitif*, t. 2, p. 156.

[4] *B. Gall*, 6, 17.

[5] Tel est à 6 kilomètres de Lannion (Côtes du Nord), un grand menhir qu'on a surmonté d'une croix et dont une des faces a été couverte des symboles du christianisme mêlés aux images du soleil et de la lune.

mariés venir à demi-nus s'y frotter l'estomac pour obtenir de quelque divinité oubliée l'accomplissement de leurs désirs. Il nous paraît donc hors de doute que dans les Gaules comme en Grèce certains piliers étaient des idoles. Ce qui est vrai des Celtes des Gaules, doit l'être de ceux de l'Allemagne, des îles Britanniques et de l'Espagne, comme il l'est aussi des Scandinaves.

Mercure était dans toute l'antiquité le dieu du commerce, le protecteur des chemins publics, le gardien des frontières. Le Terminus des Latins était, comme l'Hermès des Grecs, un bloc de pierre brute, et les petites bornes carrées de nos champs et de nos prés ne sont que des diminutifs des plus anciennes idoles de ces dieux-là. Ici le pilier symbolique se confond avec une certaine espèce de piliers commémoratifs.

Dans le département de la Dordogne, les piliers, fort nombreux, sont rangés sur de longues lignes qui convergent vers le plus remarquable de tous, celui d'Ecornebœuf, près de Périgueux, et dans le Lot, leur distribution et leur forme ont fait supposer qu'ils supportaient des fanaux servant à guider le voyageur dans les immenses forêts qui recouvrent le pays. Le pilier aurait donc été dans les Gaules et ailleurs : fanal ou du moins jalon; borne; idole; cippe funéraire; trophée, ou mémorial de quelque grand événement pacifique.

Cependant le pilier de Mercure était dans l'antiquité remplacé souvent par un tas de pierre, qui s'appelait HERMÆON, ACERVUS MERCURII. Ainsi l'unique monument mégalithique de l'Egypte était, à ses limites méridionales, dans la plaine entre Syène et Philæ, le long de la grande route, une double rangée d'hermées ou de pierres presque sphériques et polies, de six à douze pieds de diamètre, qui reposaient, chacune sur une plus grande et en supportaient une troisième sans doute plus petite[1]. Dans la Saintonge, des amas de pierres, du nom de *chirons,* qui étaient probablement consacrés à Mercure, bordent les anciens chemins et en indiquent de loin sur les collines la direction. La Dordogne a sur une

[1] Strab., 17, I, 50. Heliod. *Ethiop.*, 8, 1.

longueur de deux kilomètres une ligne formée de cailloux énormes.

Nous placerons ici la *Pierre Branlante* ou *loghan*. Ce genre de monuments est assez fréquent en France et dans la Grande-Bretagne, rare dans le nord de l'Allemagne et la Scandinavie, plus rare encore en Asie, où on le retrouve cependant jusques en Chine. Les anciens parlent d'une pierre oscillante à Héliopolis en Syrie et d'une autre à Harpasa en Carie. On en cite une dans le Massachussets et une à Rhode-island.

On prétend que dans le nombre quelques-unes sont un simple jeu de la nature. Mais leur forme ainsi que leur distribution géographique prouve le contraire pour le très-grand nombre d'entre elles. On en cite une en Angleterre, qui pivote sur une boule de pierre insérée dans un vide creusé à moitié dans le bloc qui oscille, à moitié dans le rocher qui le supporte. Une autre en France, de forme oblongue, est en équilibre par ses deux extrémités à la fois sur deux piliers servant de pivots.

On suppose que ces pierres étaient destinées à éprouver la culpabilité des accusés. Mais elles s'ébranlent si aisément que tout prévenu aurait été déclaré innocent. L'huile que les paysans versent sur ces pierres, et les vertus surnaturelles qu'ils leur attribuent, en font bien plutôt des symboles de la divinité. La pierre oscillante du carneillou de Perros Guyrech, qui pèse un million de livres, et qui mesure 40 pieds de longueur sur 20 de largeur, a sur sa surface un bassin avec déversoir, et semble être l'autel où se faisaient les sacrifices pour les morts dont les tombeaux l'entouraient (p. 51).

Nous revenons aux piliers symboliques pour en étudier les différents modes d'association.

Ils sont disposés en *groupes*, comme jadis les trente dieux de Phares (p. 53), et comme aujourd'hui les nombreux peulvans de la *Lande des soucis* (Laflèche, Sarthe), au milieu

desquels se dressent la Mère, de 5½ mètres de hauteur, et la Fille, de 2 mètres, symboles de deux grandes déesses de la nature.

Ils sont *alignés:* sur onze et douze rangées parallèles près d'Excideuil (Dordogne); sur onze rangées et sur une longueur de 1500 mètres, à Carnac (Morbihan); sur neuf rangées qui se courbent vers l'ouest, et sur deux kilomètres de longueur, à Ardven (près de Carnac); sur deux rangées et sur une longueur de deux kilomètres à Avrillé (Sables d'Olonne, Vendée); sur deux rangées et sur une longueur de 135 pas, à Plouhinec (même arrond. que Carnac); sur une rangée coupée à angle droit par deux autres, à Toulinguet (presqu'île du Crozon, Finistère). Ces alignements de piliers ne peuvent être : ni des cimetières, les carneillou offrant un tout autre aspect, et nul squelette n'étant déposé au pied de ces peulvans, ni de simples avenues, les rangées n'aboutissant point à un temple. Il y a d'ailleurs des intentions symboliques et dans le nombre des piliers, et dans l'orientation de leurs rangées, et dans les diverses figures de ces étranges monuments. Ces alignements nous semblent ne pouvoir être que des armées d'idoles dont chacune était la demeure d'un des génies qui protégeaient le pays. Telles sont aussi les deux rangées de piliers des îles Mariannes (p. 19).

Nous noterons ici pour mémoire et sans en affirmer la valeur symbolique: les alignements sinueux de la Finlande, dans une contrée qui n'a ni piliers isolés, ni dolmens, ni tumulus; les groupes des menhirs colossaux de la Kora (p. 48); l'échiquier de 1660 piliers hauts de onze pieds à Lowamahapaya dans l'île de Ceylan.

Enfin, les piliers-idoles peuvent être rangés en *cercles*, comme en quelques endroits des îles Britanniques et de la France [1] ; en cercles concentriques, comme aux Stonehenge;

[1] Dans les îles Britanniques sont quelques cercles de 12 ou de 19 pierres, dont chacune figurait un dieu subalterne, et qui entouraient un pilier plus élevé du nom de Bar-chéan, la *Grande Tête*, la divinité suprême du Cylch Byd, *le cercle du monde.* — En France, à Sailly, (Arras, Pas de Calais) sur un cône tronqué de terres apportées de loin,

en *demi-cercles*, comme à Pédernec[1]. Ils sont alors assez fréquemment associés à des pierres symboliques qui représentent d'autres idées, dont la forme est plus compliquée et qui sont la transition aux dolmens.

Les menhirs expriment uniquement et d'une manière très-imparfaite la supériorité de Dieu au-dessus des hommes, sa hauteur, sa majesté, sa transcendance. L'idée que de la hauteur, non-seulement il domine sur la terre, mais la protége et la couvre en quelque sorte de ses ailes, serait mieux rendue par un bloc immense très-élevé, qui, ne pouvant planer dans les airs, serait supporté par des piliers. Le pilier perd ici son sens symbolique, et l'idole, c'est la pierre horizontale, plate ou pyramidale, qu'il soutient. Cette *pierre*, c'est celle *d'adoration*, le *cromlech* des archéologues anglais et irlandais[2]. D'ordinaire le cromlech qui figure le dieu suprême, est accompagné d'un obélisque ou associé à des piliers moins hauts que lui, qui sont les dieux inférieurs. Ceux-ci, tantôt sont rangés en cercle autour de lui ou devant lui, tantôt achèvent l'ellipse dont il occupe une des deux

est un cercle de six pierres d'un mètre de hauteur avec une septième au centre. — Une étude attentive pourrait seul décider s'il faut ranger parmi les cercles d'idoles celui de Gelainville (entre Chartres et Berchères, Eure et Loir) : douze blocs de grès brut, posés sur le sol et disposés en forme d'ellipse dont le grand diamètre est de 21 mètres ; — celui de Kervichar (Quimper, Finistère) : 9 pierres brutes, fichées ou posées, formant une ellipse dont le grand diamètre est de 6,60 mètres, — celui de Pleuven (Quimper) : 10 pierres brutes, fichées ou posées ; ellipse de 33 mètres de circuit. — Des cercles de pierres-idoles ont existé aussi en Suède.

[1] A Pédernec (Guingamp, Côtes du Nord) est une enceinte elliptique de 500 mètres de longueur ; à son extrémité nord, sur une esplanade, sont rangés en demi-cercle 12 gros blocs de pierre, posés sur le sol (les 12 mois) ; 7 autres blocs (les 7 planètes) forment la corde de cet arc ; à l'autre extrémité est un menhir de 8 mètres de hauteur, offrant sur une de ces faces 3 cercles creusés dans la pierre (le soleil, la terre et la lune). — Chez les Khasias du Népal les cercles de pierre sont de simples cippes (p. 661).

[2] Pictet, *Culte des Cabires chez les anciens Irlandais*, 1824, p. 125 et suiv.

extrémités. Le terme de cromlech s'entend communément du groupe complet. Il était aussi appelé en Irlande *bothal*, c'est-à-dire, *maison de Dieu* (le BETH-EL des Sémites). L'explication que nous adoptons ici de ces cercles, est garantie par celui d'idoles en métal qui, en Irlande, avaient remplacé les pierres symboliques et que détruisit saint Patrick.

En France, on confond d'ordinaire le cromlech du dieu suprême avec les dolmens, et cependant il existe dans une île de la Vienne, près de Confolens (Charente), un temple gallo-romain qui ne laisse de place à aucun doute sur l'existence de vrais cromlechs chez les Gaulois. Dans une excavation elliptique, où l'on descend par quatre marches et qui a douze mètres de longueur sur cinq de largeur, sont à l'une des extrémités et derrière l'autel, quatre colonnes grossières, mais avec fût, piédestal et chapiteau, disposées en quadrilatère et supportant une roche énorme, brute, irrégulière, du poids de 18,000 kilog., qui déborde ses frêles appuis. Cette roche est à notre avis un symbole de Jupiter comme les menhirs carrés sont autant de Mercures. Toute roche pareille reposant sur des piliers bruts[1], doit être un dieu suprême de la période celtique, et nous distinguerons ce cromlech-là des dolmens à jambages ou dolmens-autels par sa face supérieure, qui doit être assez inégale et escarpée pour que l'homme ne puisse y mettre le pied. Parfois le cromlech est remplacé par une butte formée d'énormes quartiers de rocs empilés, et placée pareillement à l'une des extrémités du temple, comme au *temple de la Mère de Dieu* dans l'arrondissement de Quimper.

Sur le mont Pilat (Loire) se voient, outre des blocs de rochers du nom de *chirats* (les chirons de la Saintonge, p. 55) et des cercles de pierres levées, d'énormes pierres horizontales supportées par deux piliers (voilà le vrai cromlech), et

[1] A Neuville (Poitiers), dans un temple dont un mur forme l'enceinte, sont deux blocs de pierre de 15 et de 16 mètres de circonférence, posés, chacun, en architrave sur des piliers non dégrossis.

des pierres plates reposant chacune sur une pierre unique (le pilier étant l'accessoire, le cromlech garde son même sens symbolique, qu'il ait pour appui un pilier unique ou quatre colonnes). De même à Vauvenargues (Bouches-du-Rhône) sont à quelque distance l'une de l'autre «deux pierres horizontales placées chacune en travers sur une base plantée en terre comme un peulvan.» Dans les îles Baléares est un monument de la forme d'un T. Dans le Dir, à Gastal, vers les frontières orientales de l'Algérie, M. Letourneux a découvert des pierres plates reposant, comme celle du Pilat, les unes sur un seul, les autres sur deux piliers, mais (à en juger par ses dessins) de très-petites dimensions et de formes régulières supposant le ciseau et l'usage du métal. Enfin, les monts Ghourian, au sud de Tripoli et de la Grande-Syrte, ont offert à M. Barth des T colossaux, mais supportés à leur centre par deux piliers très-rapprochés. Ces symboles libyens du dieu suprême Amoun, le *véritable* et l'immuable, ainsi que les autels voisins, appartiennent à une civilisation assez avancée où l'on taillait avec soin la pierre si on ne la sculptait pas encore. Nous appelerons *bilithe* le monument qui a la forme du T, que le pilier de support soit simple ou double.

Quant au vrai *trilithe* ou *lichaven*, on serait tenté au premier abord de le prendre pour une haute porte, pour un pylone à l'égyptienne; car la pierre horizontale ne déborde plus d'aucun sens les immenses piliers qui la portent à ses deux bouts, et ne paraît plus correspondre au sens fondamental du cromlech. Mais le trilithe n'est que la répétition, sur une échelle colossale, d'une des deux formes que présentent les pierres taillées de Gastal, et nous ne pouvons ainsi l'isoler des bilithes T. Nous dirons donc que le trilithe figure une triade divine, un dieu suprême intimement uni aux deux divinités cosmiques qu'il domine et qui le supportent. Chacun connaît les cinq immenses trilithes des Stonehenge, qui datent de l'âge du métal et par leurs formes équarries et par leurs tenons en fer. En Irlande, Kildare avait ses Stonehenge. La Bretagne, dit-on, compte aussi des trilithes. Mais pour faire le tourment des archéologues, un

voyageur vient d'en découvrir au cœur de l'Arabie, dans le Nedsched, au district de Kasim. Ils sont si élevés qu'on passe dessous à dos de chameau, et ils forment trois vastes cercles pareils à ceux des Stonehenge ; dans la vallée sont épars de nombreux piliers. L'Inde enfin a ses trilithes, mais qui n'ont aucun sens symbolique et sacré. A Sanchée ils forment une enceinte continue et circulaire comme celle qui entoure les trilithes-idoles des Stonehenge[1]. Dans l'Himalaya, les Khasias érigent sur leurs tombeaux ou des cercles de pierres colossales, ou des trilithes que les voyageurs disent ne le céder en rien à ceux de ces mêmes Stonehenge.

Ainsi donc, si nous laissons de côté l'Inde, nous dirons : que le *cromlech* est la pierre brute horizontale que supportent un ou deux ou plusieurs piliers bruts, et qui est, ou isolée, ou associée à un cercle de peulvans[2], et que dans les âges du métal, le cromlech brut produit : *a)* le cromlech mixte de la Vienne (bloc brut sur colonnes travaillées) ; *b)* le bilithe T à simple ou double jambage, et *c)* le trilithe, dont toutes les pierres, comme celles du bilithe, ont été taillées avec plus ou moins de soins. Le bilithe lybien a été transporté d'Afrique aux îles Baléares et au mont Pilat. Le trilithe est sémitique par l'Arabie, celtique par les îles Britanniques et la France, dans sa plus petite dimension libyen par l'Algérie, d'où il aura émigré sur ce même Pilat.

Les cercles de dieux, formés de pierres levées avec ou sans cromlech, ne doivent pas se confondre avec l'enceinte circulaire d'un terrain consacré. D'ordinaire on reconnaîtra les premiers à leurs petits diamètres, mais surtout à la grande hauteur et au nombre symbolique des piliers.

[1] Les piliers de Sanchée, unis à leur sommet par les architraves, le sont en outre dans leur hauteur par trois traverses en pierre entre chaque paire.

[2] Les archéologues français appellent dolmen le cromlech des Anglais, et cromlech tout cercle ou enceinte de pierres-fiches ou de blocs posés sur le sol, quelle que soit la signification de l'enceinte et du cercle.

3° *Enceintes et avenues.*

Enceintes sacrées, politiques, funéraires, en Asie, mais surtout en Lybie et dans l'Europe transalpine. — Avenues des sanctuaires, surtout en Lybie et chez les Celtes.

Les enceintes en pierres-levées ou en simples blocs posés sur le sol, n'ont aucune valeur symbolique ou commémorative. Ils ne font qu'isoler de la terre commune, que délimiter un espace consacré au culte, aux assemblées du peuple ou aux tombeaux. Il y a donc trois espèces d'enceintes : sacrées, politiques, funéraires. Mais le tombeau est souvent un lieu de culte, et le lieu du culte un forum.

Les enceintes sont circulaires, semi-circulaires ou elliptiques, carrées ou oblongues, triangulaires et, en Scandinavie, naviformes.

a) Dans l'âge où l'on ne construisait point encore de temples ni de murailles, le lieu du culte était dans la forêt une clairière, en rase campagne un espace borné par des pierres ou par un fossé [1] ; c'est le *nemedh* des Celtes, le *téménos* des Grecs, le *templum* primitif des Latins.

Un trait distinctif du nemedh paraît avoir été la position de l'autel hors de l'enceinte.

La presque totalité des nemedh dont il reste aujourd'hui des traces, renfermait une ou plusieurs idoles. Ainsi, le cromlech de la Mère de Dieu (p. 59) est à l'extrémité d'une ellipse de 24 mètres de tour, formée de pierres brutes peu volumineuses. Le temple de Pédernec avec ses 12+7=19 dieux qui font face au dieu supérieur, est sans doute des beaux

[1] A Lèves (Chartres, Eure et Loir) est une éminence entourée de fossés, de forme circulaire, couverte encore d'un reste de forêt sacrée et peu distante d'une vaste caverne druidique. — A Alluyes (Châteaudun, Eure et Loir) est un parallélogramme rectangle, entouré de fossés, de 215 pas de longueur sur 70 de largeur. — Aux Pieux (Cherbourg, Manche) est une enceinte rectangulaire, de 23 mètres sur 17, formés de fossés construits en pierre. — Les fossés peuvent d'ailleurs être l'enceinte d'un camp, d'une forteresse et non d'un temple.

temps du paganisme gaulois (p. 58). Celui de l'île de la Vienne avec son cromlech à colonnes est gallo-romain (p. 59).

Les Stonehenge sont un nemedh circulaire qui a pour enceinte d'immenses trilithes au lieu de simples piliers ou de blocs, et qui occupe le milieu d'un vaste parvis limité par un fossé circulaire.

La forme des nemedh varie d'ailleurs beaucoup et se complique parfois d'une manière assez étrange. A Abury, deux temples circulaires sont compris dans une vaste enceinte, circulaire aussi, où l'on arrive par de longues avenues. Au Crozon (Châteaulin, Finistère) un grand nombre de pierres alignées aboutit à une double enceinte carrée de piliers, et, non loin de là, une autre avenue conduit à deux enceintes contigues, l'une carrée, l'autre triangulaire.

Si au lieu de disposer les pierres levées en trilithes comme aux Stonehenge, on les serrait toutes les unes contre les autres, on aurait un mur, une palissade, une haie de piliers, comme il en existe un exemple à Malte et un autre en Espagne [1]. Un autre temple de Gozzo a sa muraille formée d'immenses piliers couchés et entremêlés, qui ont un faux air de ressemblance avec l'architecture cyclopéenne. En Angleterre, à Furness (Lancastre) est une haie elliptique de piliers contigus, derrière laquelle est construit un mur de blocs cyclopéens sans ciment; le diamètre de l'ellipse est de 315 et 350 pieds.

Les enceintes en piliers ont pu survivre aux temps barbares et se maintenir exceptionnellement en pleine civilisation. Ainsi, dans l'île de Ceylan, à Anajapura, le temple de Bouddha est entouré à une certaine distance de 52 piliers de granit, hauts de 4 mètres.

En Bretagne la forme des nemedh circulaires s'est perpétuée jusques au temps où l'on construisait en maçonnerie des temples couverts. Le temple de Lanleff (Saint-Brieux, Morbihan) se compose d'une muraille circulaire qui sup-

[1] Au mont Serrat de Cadira est un monceau de roches entouré d'un mur de pierres fiches.

porte une voûte, et d'une autre muraille, concentrique à la première et formant avec celle-ci une galerie voûtée.

b) Les enceintes des lieux d'assemblées politiques portent en Suède le nom de *Domanringar* ou *anneaux*, *cercles des juges*. Elles paraissent être aussi rares dans notre occident qu'elles sont fréquentes en Scandinavie. Au reste, il se pourrait que ces cercles des juges, ces forum fussent aussi des lieux de culte. La véritable signification de ces enceintes est si peu connue que M. Worsaë incline à croire que dans sa patrie toute enceinte de pierres brutes contient vers son centre un tombeau.

c) Les tombeaux, soit qu'ils aient la forme d'un haut tumulus, soit qu'ils se dérobent aux regards sous la surface du sol, sont fréquemment entourés, dans l'ouest et le nord de l'Europe, comme en Algérie, comme dans l'Altaï et dans la Daourie, comme dans l'Inde, d'une ou de plusieurs enceintes de pierres. Ces pierres sont le plus souvent posées simplement sur la terre et les dimensions en sont peu considérables. En Scandinavie, ces enceintes affectent les formes les plus variées et appartiennent aux deux âges de la pierre et du fer. En Algérie, elles sont, paraît-il, des trois âges. Dans le district d'Hyderabad (Dekhan), les *maisons de Rakchasas* ou géants sont des enceintes circulaires de pierres brutes qui se touchent presque de manière à former une muraille, et vers le centre, sous le sol bombé est une tombe en dalles de granit brut liées ensemble par du *mortier* ; dans les tombes sont des crânes de race hindoue et des pots remplis d'ossements et de quelques objets en cuivre.

En Scandinavie, en Algérie et dans le Lot, un certain nombre de tumulus ont à la base et sur leurs flancs deux ou trois couronnes de blocs plus ou moins saillants. Ces cercles indiquaient sans doute les limites où s'arrêtaient le peuple et les nobles. Mais dans plusieurs cas on ne sait si les piliers qui ornent ainsi le tumulus, sont de simples enceintes ou des trophées (p. 51).

Les avenues tantôt relient les tombeaux entr'eux, comme

c'est tout spécialement le cas en Algérie, tantôt conduisent aux temples et aux autels.

Le pays de Moab, d'après M. de Saulcy, a des avenues de pierres brutes.

M. Barth a découvert dans les monts Ghourian (p. 59) des lignes simples de piliers qui dirigeaient les pèlerins vers les sanctuaires. En Egypte, des allées doubles de sphinx formaient les avenues des temples.

Dans la vaste région de l'Altaï, les voyageurs ont rencontré des avenues de piliers aboutissant à des tombeaux ou perdues dans la forêt.

En Angleterre, les avenues d'Abury nous dispensent d'en citer d'autres.

Nous connaissons déjà en France les avenues du Crozon (p. 62). Celle de Gouenach (Quimper) aboutit à un dolmen-autel. Dans l'arrondissement de Châteaudun (Eure et Loir), un chemin bordé de pierres conduit à la Fontaine des Malades, et, vers la ferme le Baignon, les pierres augmentent de nombre et de volume à mesure qu'on arrive près d'une grotte circulaire non loin de laquelle sont un peulvan et des dolmens. La Sèvre Niortaise a aussi ses dolmens avec avenues de pierres-fiches, entre Nanteuil et Exaudun.

B. Le Dolmen[1].

Architecture dolménique. 1° Dolmen-tombeau. Japhétique, cimmérien, celte et teuton. Sémitique, phérésien. Hindou. 2° Dolmen à auge, tombeau et autel; lybien et ligure. 3° Dolmen-autel; gaulois. Dolmens douteux d'Europe et d'Asie. 4° Dolmen-temple; espagnol et gaulois. — Durée du dolmen.

Le dolmen, ou *dalle-pierre*, avons-nous dit, désigne proprement un genre spécial et primitif d'architecture. Cette architecture rudimentaire ne fait usage que de grandes pierres brutes ou à peine dégrossies, qui d'ordinaire sont

[1] Baron de Bonstetten, *Essai sur les dolmens*, 1865. — Alex. Bertrand, trois articles dans la *Revue archéologique*, 1864. — Jehan, *Bretagne*. — Mone, *Le Paganisme de la Nord-Europe* (en all.).

plates et peu épaisses, et dont le côté le plus uni est toujours tourné à l'intérieur. Elle ne connaît ni le mur ni la voute, et n'a qu'un seul et unique procédé, qui consiste à dresser verticalement sur le sol des pierres plus ou moins hautes, et à coucher sur ces supports horizontalement une ou plusieurs dalles ou *tables* (DOL). Ces assemblages de pierres peuvent être des symboles de la divinité comme le cromlech et le lichaven, dont nous avons traité plus haut (p. 58), ou des autels, ou des tombeaux, ou des temples.

Les dolmens sont, d'après leurs formes, *apparents* ou *couverts*, *clos* ou à *jambages*.

S'ils sont apparents et s'élèvent librement dans l'air, ils sont autels, tombeaux ou temples.

S'ils sont entourés d'un bourrelet de terre ou cachés sous une colline artificielle, ils sont temples ou tombeaux, et, dans ce dernier cas, ils perdent leur nom de dolmens pour prendre celui de *chambres sépulcrales*.

A jambages, ils sont autels, et non temples ni tombeaux.

Clos, ils peuvent être autels ou tombeaux, mais non temples.

1° *Dolmen-tombeau.*

Le dolmen apparent et clos, celui dont les pierres verticales se touchent toutes, et qui à l'air libre offre l'aspect d'une sombre grotte avec ou sans porte, est le plus souvent un tombeau. Cette forme de tombeau paraît avoir pris naissance simultanément chez deux peuples différents, l'un sémitique, l'autre japhétique.

a) Vers l'extrémité occidentale du Caucase, dans la vallée de l'Atakoum, sont des tombes presque cubiques, d'environ sept pieds en tous sens ; elles sont formées de quatre dalles dressées, qu'une cinquième recouvre en débordant d'un côté ; sur la face de devant est un trou rond par lequel on peut passer la tête, mais non y entrer. Ce sont, disent les gens du pays, *des maisons que les géants ont bâties pour les nains*. A Gaspra, en Crimée, sont des dolmens pareils, de cinq dalles brutes, carrés ou oblongs, sans trou. Ce genre

de tombes s'est maintenu jusques dans les temps modernes chez les Circassiens, chez les habitants du Haut-Ratcha et à Kutaïs[1]. Le Caucase occidental et la *Crimée* ont été, selon toute vraisemblance, la première étape des *Cimmériens,* qui reparaissent à l'autre extrémité de l'Europe sous le nom de *Cimri* ou *Cimbres,* qui sont des Celtes. Or, le dolmen celtique est quadrangulaire, et il a parfois dans le fond une petite ouverture que certains archéologues disent être la porte par laquelle l'âme sort du sépulcre ténébreux pour s'élancer vers le ciel resplendissant de lumière. Mais peut-être était-ce plus prosaïquement le guichet par où les survivants donnaient aux manes pour aliment les débris des sacrifices offerts en leur honneur. La destination de ces dolmens est du reste attestée par une expression populaire de la Bretagne et de l'Ecosse : « On lui a mis une table de pierre, » pour dire qu'on l'a enterré.

Le dolmen-tombeau est, en France et dans la Nord-Allemagne, beaucoup plus souvent apparent que couvert. La proportion inverse existe dans la Scandinavie. Ces deux espèces de tombeaux se font équilibre dans les îles Britanniques. On dirait que le dolmen est la demeure du mort, et que plus on s'élevait vers le nord et les glaces polaires, plus on protégeait le défunt contre le froid sous un épais manteau de terre.

Les tumulus à chambres sépulcrales ont parfois des *allées* dolméniques, par lesquelles on pouvait du dehors pénétrer dans la salle pour y déposer un nouveau mort.

Lorsque la chambre est environnée et non recouverte de terre, on peut supposer que la dalle qui servait de toit, était en même temps l'autel où l'on sacrifiait aux manes des ancêtres.

b) Dans la Pérée, à l'est du Jourdain et au sud du Jabok, près de Szalt (Ramoth de Galaad), est un groupe de vingt-sept dolmens, qu'ont vus Irby et Mangles. Ces dolmens, dont

[1] DuBois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase,* t. 1, p. 43 et 432; t. 5, p. 320; t. 6, p. 73.

la forme est un carré long, ont leurs supports, au nombre de quatre, dressés dans la largeur; la dalle horizontale les déborde de tous les côtés. Il est fort extraordinaire qu'un d'entr'eux a sur sa face septentrionale une ouverture taillée, toute pareille à celle des dolmens du Caucase et de la France. Dans la contrée d'Hesbon, M. de Saulcy a découvert une vingtaine de dolmens au moins, dont quelques-uns sont entourés de cercles de gros blocs plantés en terre; ils sont orientés nord et sud, et l'entrée en est libre. Ce genre de sépulture n'est point celui des Hébreux, ni celui des Cananéens et des Phéniciens (quoique il existe deux dolmens près de Tyr), et nous devons l'attribuer aux Phérésiens ou Lydiens méridionaux, qui sont pour nous avec les Hycsos les premiers civilisateurs de l'Occident.

Dans le Malabar sont deux espèces de dolmens, qui rappellent l'une et l'autre ceux de la Pérée. On les appelle les *pierres des Pandous*. Les *pierres-parasols* (kodei-koull) forment, au niveau du sol, des caveaux creusés dans la colline où l'on trouve entr'autres, avec des ossements humains, des objets en fer d'origine hindoue. Les topie-koull ou *pierres-tumulus,* qui paraissent ne contenir ni os ni instruments, et qui sont peut-être des autels, sont formés de quatre à cinq pierres brutes que surmonte une très-large dalle; on dirait un gigantesque champignon[1].

2° *Dolmen à auge, tombeau-autel.*

Les kodei-koull font la transition aux dolmens à auge de l'Atlas. Ici le corps mort, brûlé et replié sur lui-même, a été couché dans une fosse où l'on a préparé en pierres plates une espèce de sarcophage court et bas, et le dolmen qui s'élève de peu au-dessus de la tombe est l'autel sur lequel on célébrait le culte des ancêtres. Cette destination du dolmen est indiquée par sa forme : la dalle est dans la règle

[1] *Mémoires des antiquaires de France,* 1819. p. 390 et suiv.

soutenue par de minces jambages et le monument n'est plus clos, mais *ouvert*. Elle est attestée par les bassins et les rigoles creusés à la surface d'un certain nombre de tables pour recevoir le sang des victimes.

M. de Bonstetten nous apprend que les dolmens à auge de l'Atlas ne diffèrent en rien des *jayantières*, ou tombeaux des *géants*, du midi et du centre de la France, en particulier du département de Tarn et Garonne. Ces dolmens sont peu élevés, parce que les supports des tables sont posés verticalement dans leur longueur comme en Pérée.

3° *Dolmen-autel.*

Le dolmen-autel ne recouvre plus ni auge sépulcrale, ni squelettes déposés immédiatement dans le sol; s'il se trouve sous lui des ossements humains, ils seront dispersés et mêlés comme les membres de victimes, qui ont été détachés du corps et jetés au hasard.

Le dolmen-autel se distingue en outre du dolmen à auge par ses plus grandes dimensions.

Il se distingue du cromlech par le plus grand nombre de ses supports, et par la forme plus plate et plus unie de la face supérieure de la table, sur laquelle se tenaient le prêtre et la victime.

Il est ouvert ou clos. S'il est ouvert, la dalle carrée, oblongue, polygonale, est soutenue en l'air à ses angles par des piliers, comme une table l'est par ses pieds. Lorsque par l'une de ses extrémités elle repose sur le sol, le monument prend le nom de *demi-dolmen*.

En France, les dolmens sur la table desquels l'homme a ménagé des bassins peu profonds avec leurs déversoirs, ou de petits creux ronds unis pas des rigoles, sont la plupart ouverts et à jambages.

On cite en France au moins deux dolmens [1] (ouverts ou clos, je ne sais), dont la table est percée de part en part pour

[1] Dolmens de Saint-Laurent (Mortagne, Orne), de Sem (Ariège).

laisser couler le sang des victimes, et qu'on dirait destinés à des sacrifices tauroboliques.

Un fait qui n'a point encore été relevé, c'est que, dans la Suisse romande où il n'y a pas de dolmen, ainsi qu'en Scandinavie, on rencontre des blocs erratiques où la main de l'homme a creusé de petits bassins. Ces blocs sont des autels comme les dolmens à bassins et rigoles. C'est des deux parts le même culte, c'est aussi le même usage du ciseau en métal. Mais ici le peuple encore à demi sauvage accepte de la main de la nature le bloc erratique pour autel sans le déplacer; là, plus civilisé déjà, il façonne et assemble les blocs et s'en crée un lieu de sacrifices.

Les grands dolmens se comptent par centaines en France, où ils portent le nom de *pierres aux fées* et sont l'objet de maintes croyances et pratiques superstitieuses.

Les dolmens de l'Espagne et du Portugal me paraissent être des tombeaux plutôt que des autels. On cite un dolmen en Corse, un à Gozzo, un autre, qui me paraît douteux, en Etrurie. Ceux qu'on place en Grèce, sont des monuments cyclopéens. Dans le Carnatique, entre Madras et Bangalore, à Puticondah, est un monument de cinq pierres verticales qui en soutiennent une plate, au centre de deux cercles de petits blocs. Ce genre d'autel ou de tombeau est assez fréquent dans la haute chaîne des Nilgherrys. On parle d'un dolmen au Brésil; mais les voyageurs font avec les noms des mégalithes soi-disant druidiques une telle confusion qu'on ne peut tenir compte que de descriptions précises et détaillées.

4° *Dolmen-temple.*

Il est certaines allées, les unes apparentes, les autres couvertes, qui n'aboutissent point comme celles des tumulus, à une chambre sépulcrale, et qui par leurs grandes dimensions ont toutes les apparences de chapelles souterraines et mystérieuses. Ainsi le dolmen couvert d'Antequera, près de Malaga, de forme oblongue, mesure 5 mètres de hauteur; celui semi-circulaire d'Eguilaz, 3 $^{1}/_{2}$. En France, où ces allées portent le nom de *grottes aux fées,*

celle d'Essé (arrond. de Vitré, Ile et Vilaine), aux confins de quatre peuples celtiques, a 4 mètres de hauteur, autant de largeur et 19 de longueur. Les deux plus beaux monuments de la Touraine et de l'Anjou sont l'allée de Saint Antoine du Rocher, près de Tours, et celle de Bagneux, près de Saumur, qui ont 3 mètres de hauteur sur 3 et 7 de largeur et sur 11 et 9 de longueur, et qui sont l'une et l'autre divisées en deux chambres comme la Roche aux fées d'Essé et comme la plupart des constructions de ce genre. Dans les arrondissements de Cherbourg et de Valognes sont sur les hauteurs plusieurs galeries couvertes qui n'ont, il est vrai, que de 060 à 135 centimètres de hauteur; mais elles mesurent jusques à 20 mètres de longueur, et elles portent le nom significatif de *roches pouquelées* (adorées).

Le celt était silex : il est devenu bronze d'abord, puis fer, et en changeant de matière, il s'est perfectionné, en même temps qu'il a vu surgir autour de lui une foule d'instruments nouveaux.

Le mégalithe au contraire n'a, d'un âge à l'autre, point changé et est demeuré toujours solitaire et stérile. L'Algérie a des dolmens à auge du siècle des Antonins; en France on a trouvé à Dol (arrond. de Saint-Malo) une monnaie d'Adrien sous l'immense menhir du champ Dolent, qui mesure 30 pieds au-dessus du sol et 15 au-dessous. Ce menhir, ces dolmens ne diffèrent en rien de ceux de l'âge du celt, et de l'âge du celt aux premiers siècles de l'ère chrétienne, les peuples, en apprenant à manier le bronze et le fer, n'ont pas imaginé une seule forme nouvelle de cippe, de trophée, d'idole, d'autel, ni de temple.

Aussi l'époque d'un mégalithe est-elle très-difficile à déterminer. Les piliers n'ont d'ordinaire à leurs pieds et sous eux aucun objet en métal ou silex, et les dolmens ouverts, même les dolmens clos, ayant été sans doute fouillés depuis fort longtemps, sont très-pauvres en antiquités. On peut toutefois être certain que le ciseau en cuivre, bronze ou fer

était déjà connu lorsqu'on équarrissait grossièrement certains piliers en granit, creusait des bassins dans les tables de dolmens, sculptait sur des rochers ou sur les pierres verticales des allées couvertes, des lignes symétriques, des symboles, des lettres, ou ébauchait d'informes statues. Peut-être aussi une étude plus attentive des mégalithes permettra-t-elle de distinguer les plus anciens des plus modernes à la prédominance du génie symbolique chez les premiers et aux formes plus compliquées des seconds.

III. CONSTRUCTIONS CYCLOPÉENNES[1]

Leurs quatre espèces. Leur région géographique et leur exclusion des dolmens. Leur âge et leur durée. Leur origine sémitique ou pélasgique, leur berceau dans la Paltiochide, en Aramée. La voute par encorbellement, de l'Egypte et de la Phénicie aux Orcades.

Les peuples qui s'étaient engagés dans la voie de l'architecture dolménique, s'étaient fourvoyés : ils ne pouvaient construire ni muraille ni voûte, élever ni temple ni palais, pas même bâtir la plus modeste maison. La vraie voie était celle de l'architecture cyclopéenne.

Nous distinguerons avec Dodwell quatre espèces de constructions cyclopéennes. La première et la plus ancienne consiste en blocs informes et bruts, entassés les uns sur les autres avec assez d'art pour présenter l'aspect de murailles unies et perpendiculaires. Plus tard on a façonné avec le ciseau de cuivre, de bronze ou de fer ces grosses pierres qui gisaient sur le sol, et on leur a donné la forme de polygones d'inégale grandeur et d'un nombre inégal de côtés, mais à faces planes. Cette construction en blocs polygonaux irréguliers était fort difficile à exécuter. Il fallait beaucoup d'intelligence, de travail, de persévérance pour faire coïncider exactement un si grand nombre d'angles. Aussi ces murs font-ils

[1] Petit-Radel, *Recherches sur les monuments cyclopéens,* 1841. — Abeken, *Italie moyenne* (en allem.), 1843. — Ramée, *Histoire de l'architecture,* t. 1. — Rossignol, *Les métaux,* etc.

par leur perfection et leur solidité l'admiration des observateurs. Toutefois cette architecture pouvait bien construire des murailles d'un très-grand développement et, selon l'expression d'Euripide, « les élever jusques aux cieux »; mais il était fort difficile avec des polygones de couvrir d'un ou de deux blocs une porte de ville, ou d'une voute cylindrique une chambre, un tombeau d'une certaine largeur.

Aussi n'avait-on pas tardé à demander aux montagnes formées de couches régulières de rochers, les pierres larges et plates qu'on ne trouvait pas parmi les blocs erratiques. On ouvrit des carrières, sans aucun doute avec l'aide d'instruments en métal, et l'on éleva des murs en pierres horizontales. On les employa d'abord au hasard et sans la moindre symétrie, et c'est la troisième espèce de construction cyclopéenne. Plus tard, sans les tailler encore, on choisit celles qui étaient d'égale épaisseur, et on les posa par assises régulières. Il n'y avait de là plus qu'un pas à faire pour arriver à la pierre de taille avec laquelle commence l'architecture ordinaire. Mais avant la taille, on avait inventé déjà la voûte par encorbellement, et l'on couvrait les portes et les allées d'immenses pierres plates qui ont un faux air de ressemblance avec les tables des dolmens. Le dolmen est un monument complet dont la table repose sur des pierres-supports dressées dans la hauteur ou la largeur et non couchées de champ ; tandis que les couvertures ou linteaux en pierres plates des constructions cyclopéennes reposent sur de vraies murailles qui font partie d'un vaste édifice.

Les constructions cyclopéennes et les dolmens s'excluent réciproquement au sud du Caucase, des Alpes et des Pyrénées. La Pérée et le Caucase, qui sont les deux patries des dolmens, n'ont pas de murs en blocs informes. L'Aramée, où nous plaçons le berceau de l'architecture cyclopéenne, n'a pas de dolmens. Ce genre de construction s'est répandu de là dans l'Asie-Mineure et en Crimée, est arrivé à son plus haut point de développement en Grèce et en Italie, et s'est étendu jusques à Tarragone, Sagonte et Tolède, sans

jamais se trouver en conflit avec le dolmen. Le dolmen, au contraire, n'est pas rare sur les bords nord, ouest et sud de la péninsule Ibérique, où l'on ne connaît aucun mur cyclopéen, et règne sans rival dans la vaste région de l'Atlas[1].

L'Egypte, qui n'avait pas de blocs erratiques, n'a point connu l'architecture cyclopéenne, et a d'emblée non seulement extrait de ses carrières, mais taillé et poli le grès, le calcaire, le granit et le porphyre de ses montagnes. Dans la Babylonie et l'Assyrie, la brique a été dès les premiers âges l'unique matérial en usage. Point de murs en blocs bruts dans l'Iran (si ce n'est un peut-être dans l'Aderbidjan), ni en Inde, ni en Chine, ni en Sibérie, ni dans les immenses plaines de la Basse-Europe, pas même dans la Lithuanie et la Prusse où abondent les blocs arrachés par les flots aux Alpes scandinaves. Nierupp et d'autres après lui ont en vain cherché en Suède, en Norvége, en Danemark un monument cyclopéen, acropole ou enceinte sacrée. La France, si riche en dolmens, compte à peine dans les Vosges un mur en blocs bruts. Ces constructions sont moins rares en Allemagne (du Taunus jusques à la Moravie) et en Angleterre; mais une étude plus attentive constaterait peut-être qu'elles sont moins de vraies murailles que des amas irréguliers de grosses pierres, et qu'elles ne portent pas les caractères essentiels de l'architecture cyclopéenne. Au moins les peuples dont elles sont l'ouvrage, n'ont-ils point pratiqué la taille de la pierre et franchi le plus bas degré de l'art architectonique.

Dans le Nouveau-Monde, les monuments du Pérou et sans doute aussi ceux du Mexique, ont été construits non en blocs bruts, ni en grandes pierres disposées par lits réguliers, mais en blocs de formes diverses, taillés avec soin à l'aide d'instruments en métal. Ils n'appartiennent donc pas à l'âge de pierre.

[1] La Corse a par exception une construction cyclopéenne (à Mariana sur la côte nord-est) et des dolmens (au sud-est). La Sardaigne, la Sicile, Malte ont des monuments cyclopéens et pas de dolmens. Les murs en blocs énormes carrés de la contrée de Carthage ou Tunis sont probablement des constructions phéniciennes en pierres de taille.

Mais parmi les quatre cents quatre-vingts monuments cyclopéens de l'Asie antérieure et de l'Europe méridionale, ceux-là même qui sont formés de blocs bruts, sont-ils bien de l'âge de la pierre ? Ces blocs n'ont-ils pas été taillés sur une face, comme le dit Dodwell ? Un mur formé de blocs pareils n'offre-t-il pas, dans les ruines d'Argos, un bas-relief et même une inscription ? Les acropoles et les lieux sacrés dont ces murs formaient les enceintes, ne supposent-ils pas une civilisation supérieure à la sauvagerie des races dont le celt était l'instrument le plus parfait et le plus précieux ? La tradition ne fait-elle pas des Cyclopes, tout à la fois des architectes et des forgerons ? Les murs de Mycènes sont formés, au moins dans leur partie inférieure, de blocs bruts, et, d'après Euripide, les Cyclopes qui les avaient élevés, faisaient usage de la règle phénicienne, ainsi que des divers instruments en métal avec lesquels on travaille la pierre. Cette règle était sans contredit celle dont nous parle Aristote : « la règle flexible de plomb des Lesbiens, qui était indéterminée comme ce qu'elle devait régler, et qui, une fois pliée, ne pouvait pas dans le même état servir à régler les autres. » Au moins est-il certain que la construction en pierres brutes s'est maintenue en plusieurs contrées fort longtemps après l'invention de la métallurgie. Ainsi à Rome, nous dit Denys d'Halicarnasse, « avant Tarquin l'Ancien, les « murs étaient en pierres brutes, assemblées sans aucun art, « et ce fut lui qui le premier fit bâtir avec de grosses pierres « taillées à la règle. » En Asie-Mineure, M. Texier a même découvert un mur cyclopéen qui, d'après une inscription, avait été construit sous le règne de Vespasien.

Les Cyclopes qui avaient élevé les murs de Tirynthe, et qui passaient avec les Tyrrhéniens pour avoir inventé l'art de construire les tours [1], venaient de Lycie, terre sémitique. Les Lesbiens, dont l'île se nommait aussi Pélasgie, étaient des Pélasges, c'est-à-dire, des Sémites de la race des Philistins. Les Philistins ou *Pléthi* habitaient en Asie la *Paltiochide*

[1] Pline, *Histoire nat.*, 7, 57.

au nord du Liban. Or la Paltiochide a des monuments cyclopéens, et nous inclinons à faire de ce pays le berceau de l'architecture cyclopéenne. Nous attribuerions ainsi aux Paltiochiens ou Pléthi ou Philistins ou Pélasges toutes ces constructions qu'on appelle indifféremment cyclopéennes et *pélasgiques*, et les Cyclopes sont pour nous, comme les Dédalides, une corporation sémitique ou philistine d'architectes, de francs-maçons, qui de la Paltiochide avait émigré ou plutôt essaimé en Lycie. Les Cyclopes et les Pélasges, en s'avançant vers l'Occident, trouvaient d'ailleurs les îles de la mer Egée, la Grèce, l'Italie, habitées déjà par les tribus issues de Javan ou Jon. Elles étaient sans doute à demi-sauvages ; mais par leur intelligence et par leur esprit entreprenant, elles n'étaient nullement inférieures aux étrangers qui s'établissaient au milieu d'elles. Elles auront bientôt emprunté leurs procédés industriels aux nouveaux-venus, tandis que ils auront pris la langue indigène, et s'il n'est aucune construction en blocs bruts, polygonaux ou quadrangulaires, qui ne soit de l'école des Pélasges, il en est sans doute plusieurs qui ont eu pour architectes des Ioniens, élèves de ces Sémites.

La voute par encorbellement est le trait le plus accentué de l'architecture des Pélasges, qui se confond avec celle de leurs frères et voisins, les Phéniciens. Elle était, il est vrai, pratiquée aussi par les Egyptiens ; mais comme ils n'ont jamais fait un grand commerce par mer, ni envoyé au loin des colonies, nous pouvons dans nos recherches ne tenir pas compte d'eux et admettre que toute voute encorbellée témoigne de la présence de Sémites, Philistins ou Phéniciens. Cette forme de construction a deux types distincts : l'allée et la porte ogivales, et le *trésor* ou tombeau à coupole cylindrique, taillée d'ordinaire en voussoir.

Nous citerons : d'une part, les allées couvertes de Délos, d'Argos, de Tyrinthe, de Nauplia[1] ; la porte d'Arpinum ;

[1] Je ne sais quelle est la forme des deux cavernes, garnies de ro-

une nef, qu'on dit unique en Europe, formée de pierres sèches, la plupart non taillées, sur l'une des Baléares ; d'autre part, les trésors d'Atrée, de Ménélas, de Minyas ; les tombeaux à coupoles de la Crimée ; ceux de l'Italie ; les Nuraghes de Sardaigne et les Talayots des Baléares ; le tumulus de Wellow (Somerset) en Angleterre ; les cairns de New-Grange et de Dowth, celui d'Anna-Clogh-Mullen en Irlande et plusieurs cairns dans les Orcades.

C'est donc jusques aux Orcades que l'architecture cyclopéenne nous entraîne sur les pas des Philistins et des Phéniciens ou de leurs élèves, Ioniens, Etrusques, Irlandais, et comme nous verrons que les peuples sémitiques ont connu dès leurs origines l'usage des métaux, nous ferons rentrer dans notre âge de bronze tous les monuments à voûte encorbellée, tous ceux à polygognes taillés, et peut-être même plusieurs de ceux à blocs bruts et grossiers.

IV. LES TOMBEAUX.

Inhumation avec corps repliés, assis, couchés, brisés, embaumés ; mode primitif, même chez les Aryas. — Surhumation ; caisse et chambre ; tumulus, cairn, tombelle. Développement simultané des tumulus chez les peuples les plus distants ; pyramides. — Grottes. — Dolmen, édicule, mausolée. — Fosse cubique avec foi en la résurrection. Fosse horizontale.

Incinération, fruit d'une révolution morale ; surtout chez les Japhétites. Urnes. Retour à l'inhumation par le christianisme.

On peut enterrer les morts, les brûler sur un bûcher, les jeter dans les eaux, les exposer aux bêtes sauvages, les embaumer ; mais ces divers modes de sépulture n'ont point la même antiquité. L'inhumation est (avec l'embaumement) le plus ancien de tous, et elle a précédé l'incinération. C'est ce qui résulte : des tombeaux de l'âge de la pierre ; de la croyance humanitaire en un lieu souterrain où les âmes descendent depuis la fosse (elles monteraient vers le ciel

ches énormes et travaillées avec un art extraordinaire, à Alizea (auj Natalico), en Acarnanie.

avec les flammes du bûcher); des mythes des deux mondes relatifs aux fleuves infernaux; de la foi générale à l'évocation des morts qui arrivaient du sein de la terre et ne descendaient pas de la hauteur[1]. La forme antique s'est maintenue à travers toute l'antiquité chez la plupart des peuples sémitiques, chez les Egyptiens et chez les Chinois. Les Egyptiens et les Babyloniens ne se bornaient pas à inhumer les corps, ils les préservaient de la corruption en les embaumant, comme ont fait plus tard les Guanches. Chez certains peuples, que nous dirions Camites (Babyloniens, Troglodytes d'Ethiopie, Cafres et Hottentots, Noirs de l'Océanie, Péruviens, Brésiliens, Peaux-Rouges), on était ou l'on est si persuadé non-seulement de l'immortalité de l'âme, mais de la résurrection des corps, qu'on donne au cadavre dans le sein maternel de la Terre la position repliée de l'enfant dans le sein de sa mère. Il est digne de remarque que cette même attitude a été retrouvée dans des sépultures cubiques de l'âge de la pierre en Danemark, en Suède, en Suisse[2] et dans les plus anciens tombeaux de l'Angleterre.

On confond parfois les corps repliés avec les corps assis. La position assise ou accroupie, qui a été, dit M. l'abbé Cochet, « de tous les temps et de tous les peuples, » suppose que le mort conserve dans le monde invisible les habitudes et le genre de vie qu'il avait sur la terre. Le corps couché par terre sur le dos exprime simplement la foi des survivants en une vie avenir qui leur est inconnue. Des barbares seuls, comme les Libyens, mettront en pièces le cadavre avant de le déposer dans la fosse.

La priorité de l'inhumation n'est sujette à contestation que pour les Aryas. W. Grimm et, après lui, M. Ad. Pictet ont cherché à prouver par la linguistique seule qu'antérieurement à leur dispersion, ces peuples brûlaient les cadavres et que l'inhumation est chez eux tous d'une date postérieure. Si cette thèse était vraie, il en résulterait nécessairement que

[1] *Peuple primitif,* t, 2 liv. 10.
[2] Troyon, p. 385 et suiv., et dans les *Matériaux* de G. de Mortillet, p. 230. — *Peuple primitif,* t. 2, p. 315. 339. 621.

l'Europe transalpine, dont les plus anciens tombeaux renferment des ossements non calcinés, aurait été habitée primitivement par une race non-arya (finnoise ou africaine), qui serait celle de l'âge de la pierre, et, comme dans la Nord-Europe l'incinération semble faire son apparition avec le bronze, l'âge du bronze serait celui des Scandinaves, des Germains, des Celtes, qui, venant de l'Asie centrale, auraient apporté dans notre Occident avec la coutume de la crémation l'art d'allier le cuivre et l'étain. Il faudrait donc chercher dans la Sibérie ou vers le Caucase le berceau de nos nations occidentales et le foyer de la métallurgie de leur âge du bronze. Mais les Cimmériens et leurs frères du Caucase ne brûlaient pas leurs morts (p. 66), et les peuples de la région caucasique n'ont certainement appris à mêler le cuivre et l'étain que longtemps après l'établissement des Celtes en Occident. Il y a d'ailleurs des faits positifs qui militent contre l'opinion de W. Grimm. L'Angleterre n'a jamais eu d'autres habitants que des Aryas, des Celtes, et pendant l'âge de pierre elle inhumait ses morts en les repliant plus souvent qu'elle ne les incinérait[1]. Les Gaulois brûlaient bien leurs cadavres au siècle de Jules-César; mais, à la même époque et beaucoup plus tard encore, plusieurs contrées restaient fidèles à la coutume primitive de l'inhumation. Nous verrons comment en Scandinavie la population de l'âge de la pierre était, selon toutes les probabilités, arya et non finnoise, et la crémation de l'âge du bronze un simple accident. Enfin, Cicéron et Pline déclarent formellement qu'à Rome l'inhumation fut le mode de sépulture le plus ancien[2], et elle le fut pareillement en Grèce, où dans les temps anciens on ne brûlait les morts que sur la terre étrangère[3].

L'archéologie et l'histoire ne peuvent donc accepter sur ce point spécial les résultats de la linguistique. Au reste,

[1] Lubbock, p. 101. Sur 143 tombeaux de l'âge de la pierre en Angleterre, 53 contenaient des corps brûlés, 55 repliés, 3 couchés et 32 dans une position douteuse ou non-indiquée.

[2] Cicéron, *de legibus*, 11, 22. — Pline, *Hist. nat.*, 7, 54.

[3] Hermann, *Manuel des antiquités grecques* (en allem.), t. 3, p. 40.

M. Pictet semble ne se ranger qu'avec hésitation à l'opinion de Grimm[1], et M. G. Curtius se refuse à expliquer[2] TAPHOS *tombeau*, par TAP, TEP *brûler*, et à isoler *fosse* et *fossé*, TAPHOS et TAPHROS, GRUFT et GRABEN.

La forme du tombeau dans le mode de l'inhumation variera selon la nature du sol et le degré de la civilisation. Le sol est-il dur, rocailleux, et l'homme n'a-t-il point de ciseau de métal pour y creuser une fosse? il déposera le corps mort sur la terre même. Qu'on nous permette de donner à ce mode de sépulture le nom de *surhumation*. Le corps est replié, assis ou couché; on lui crée avec des pierres un abri proportionné à sa taille, et on le protège contre les bêtes sauvages ou contre le froid (p. 67) en recouvrant de terre ou de pierre sa petite demeure (sa *caisse,* disent les Scandinaves). Si le défunt a été un grand, un prince, un héros, la caisse devient une vaste et haute *chambre,* et l'humble *tertre* un haut *tumulus*, qui ne peut être qu'arrondi et conique. Le tumulus en pierres se nommera *cairn;* en terre, *tombelle.* Dans les contrées riches en blocs erratiques et en moraines d'anciens glaciers, la colline funéraire sera entourée d'une ou de deux enceintes de grosses pierres ou de pierres-levées et surmontée de cippes bruts, de *bautasteine* (p. 50). Les tertres des pauvres et du commun peuple disparaissent avec les siècles et s'affaissent au niveau du sol; mais les tumulus demeurent. On les retrouve aujourd'hui, de même que les celts et les pierres-levées, pour ainsi dire sur toute la surface de la terre : en Virginie et au Pérou comme en Chine et en Sibérie, dans l'Asie occidentale comme dans toute l'Europe, chez les Grecs ou les Etrusques comme chez les Scythes ou les Germains, en Troade comme aux Orcades, où l'on en compte deux mille.

Les tumulus qui commencent avec l'âge de pierre, se sont perpétués à travers ceux du bronze et du fer. Toutefois avec

[1] « Les concordances directes sont rares et peu certaines, et c'est sur- » tout aux étymologies qu'il faut demander quelque lumière. Cette » voie, qui n'est pas toujours sûre, ... » T. 2, p. 505.

[2] *Etymologie grecque* (en allem.), t. 2, p. 84.

le progrès de la civilisation, on les voit se modifier spontané ment de la même manière dans les contrées les plus distantes. Ainsi les Chinois dans les temps anciens donnaient à leurs tertres une base circulaire entourée d'un mur, et les tombeaux de Sardes et de Pergame, ceux d'une partie des Lybiens, plusieurs en Etrurie offrent une construction toute pareille.

La tombelle et le cairn deviendront quadrangulaires et pyramidaux si on les construit non plus en terre ou pierres amoncelées, mais en blocs taillés avec soin ou en briques. Tels sont les pyramides d'Egypte, le tombeau de Ninus, celui de la reine des Massagètes Zarina, celui de Porsenna, le moraï d'Obéréa (p. 18).

Cependant les pays de montagnes contenaient des grottes, dont l'entrée étroite pouvait être aisément fermée, et qui offraient un paisible asyle aux morts comme aux vivants. La caverne de Macpéla près d'Hébron était probablement l'œuvre de la nature et non de l'homme. Mais, une fois en possession des métaux, les peuples creuseront pour leurs rois et pour leurs grands dans le roc vif des tombeaux, plus ou moins ornés : ainsi en Egypte, en Assyrie, en Perse, en Judée, en Asie-Mineure, en Grèce, en Etrurie, en un mot dans toute la moitié méridionale de notre empire du bronze.

Le dolmen apparent et libre, dans les climats chauds et tempérés, est la demeure du mort chez les peuples à demi-barbares qui ne rendent pas à leurs ancêtres des honneurs excessifs. Il devient chez les nations civilisées un *édicule,* quand il est formé de pierres taillées et sculptées avec art. L'édicule aboutira à de magnifiques *mausolées*.

Nous revenons à la surhumation primitive, et de ce point de départ nous prenons une autre route. Le sol est meuble ; l'homme est armé d'une petite houe en silex ou en métal ; il creuse et son travail avance peu, mais il ne compte pour rien le temps, et la *fosse* est enfin assez profonde pour que le corps mort soit à l'abri des bêtes sauvages et des oiseaux de proie.

La fosse peut être carrée, *cubique*, et le corps y sera replié sur lui-même selon la croyance primitive en la résurrection (p. 78).

Elle sera verticale et affectera la forme d'un *puits*[1], au fond duquel le corps sera assis. Telle est la sépulture la plus antique des Chinois. Les puits étaient pareillement à Rome, d'après Festus et Varron, le mode le plus ancien de sépulture. On a trouvé à Cadix de petites citernes où un corps seulement pouvait tenir, et qu'on croit d'origine phénicienne. Les puits funéraires ne sont pas rares dans les Gaules, où ils mesurent de 2 à 9 mètres de profondeur (les urnes cinéraires que contiennent quelques-uns de ces puits, paraissent y avoir été déposées à une date postérieure par des générations nouvelles qui violaient d'antiques tombeaux). De nos jours encore, au Brésil, au Pérou, chez les Caraïbes, on dépose les cadavres dans des puits.

La fosse est horizontale et *oblongue* quand le corps est couché sur le dos. Cette forme-là, qui nous paraît la plus simple et la plus naturelle, a été aussi la plus ancienne et même la seule en usage chez les Israélites fidèles à la tradition et à la loi. Ailleurs elle est plus récente que le puits et le cube.

Une forme de tombeau fort rare, au moins dans l'antiquité, est le cone ou la pyramide tronquée. Elle remonterait d'après les traditions phéniciennes aux temps antédiluviens, et à son origine elle ne se serait pas distinguée du *silo* ou grenier souterrain[2]. L'Algérie possède quelques anciens silos funéraires. On en a découvert un auprès de puits à Thoré (Vendôme, Loir et Cher). Dans les temps modernes, les Nègres de la Guinée et du Congo creusent à la mort de leurs rois d'immenses fosses, qui vont en s'élargissant avec la profondeur, et où descendent vivants les favoris et les serviteurs du prince défunt pour le servir dans l'autre monde.

[1] Comte de Rochambeau. *Mémoires sur les sépultures en forme de puits*. France littéraire, 1865.

[2] *Peuple primitif*, t. 3, p. 128.

L'inhumation, sous ces diverses formes, a fait place, plus ou moins promptement, à l'incinération par le simple fait du progrès des idées, et des crises que traverse l'esprit humain. Chez les peuples aryas ou japhétiques, auxquels est échue en partage la tâche de développer en plein la civilisation, un moment de réaction est venu où l'âme a acquis le vif sentiment de sa supériorité sur le corps. Alors il lui a suffi de se savoir elle-même immortelle, et elle ne s'est plus souciée de la résurrection de la chair; elle a prétendu ne plus descendre avec son corps dans le tombeau et du tombeau dans les *enfers*, mais monter immédiatement au ciel, et pour s'y élever elle a inventé un mode nouveau de funérailles : le bûcher, avec la fumée duquel elle fait son ascension vers les dieux, et qui réduit à un peu de cendres sa dépouille mortelle. Alors les survivants ont cessé de déposer auprès du mort ses outils et ses armes, qui lui seraient parfaitement inutiles dans sa demeure céleste[1]. Alors aussi l'urne cinéraire fait son apparition[2], et les tombeaux prennent des formes nouvelles, qui varient beaucoup, mais qui toutes témoignent par leur chétive apparence du peu de cas qu'on fait du corps mort.

L'urne paraît avoir été inconnue des Egyptiens et des Sémites, peuples du passé qui étaient restés fidèles à l'antique inhumation. Elle est tout particulièrement arya, indo-européenne, japhétique. Je ne sais si elle existe en Chine et chez la race mongole. Il est difficile de dire à quels peuples appartiennent les urnes de la Sibérie avec lesquelles on trouve des harnais et des miroirs métalliques (p. 34).

L'urne peut être déposée en terre, soit nue, soit protégée par des pierres, avec ou sans cippe. Souvent on la trouve

[1] D'après Lubbock, en Angleterre, sur 284 tombeaux où l'on n'a trouvé ni silex, ni bronze, ni fer, 223 appartiennent à la sépulture par incinération.

[2] Il est cependant un pays où l'urne funéraire est antérieure à la crémation. Certaines peuplades du Brésil fabriquent en argile des vases immenses dans lesquels ils déposent leurs morts, assis ou presque debout, et qu'ils enfouissent dans des arbres ou dans des puits.

enterrée à la surface des tumulus des précédents âges. Parfois elle a été placée sur le sol même et recouverte d'un tertre de petites pierres. Ailleurs le haut tumulus de l'âge de la pierre a survécu à l'inhumation, et il renferme des cendres.

Les peuples, fort nombreux, qui, par les seuls progrès de la civilisation ou sous la puissante action de religions nouvelles, avaient abandonné l'inhumation pour l'incinération ou pour l'exposition, sont successivement ramenés par le christianisme à la tradition primitive, qui était l'expression des vrais instincts de l'âme.

CHAPITRE TROISIÈME

Gisements de l'étain, du cuivre, du plomb et du zinc[1].

I. L'ÉTAIN.

Etain de l'Inde inconnu des anciens; de l'Hindou-kousch, de l'Ibérie, très-anciennement exploité; de la Crète; de l'Espagne, peu abondant; des Gaules, non mentionné; de Cornouailles, le seul célèbre.

Les anciens et les modernes ne connaissent de gisements d'étain ni en Afrique[2], ni en Arabie, ni le long des côtes de l'Iran. En Inde, sans parler de Banca et de Ceylan, il y a dans le Méwar *(pays central)* ou l'Odeypour, au nord-ouest des monts Vindhya, des mines d'étain fort riches, qui étaient exploitées tout récemment encore. Mais elles ne l'étaient pas dans l'antiquité ; car à peu de distance de cette contrée était Barygaza, le Bombay des siècles passés, et l'on sait par le périple d'Arrien[3], qu'au premier siècle de l'ère chrétienne le commerce égyptien, au lieu d'exporter de cette cité l'étain du Méwar, y apportait celui de la Cornouailles, qui même arrivait jusques à Nelkunda (aujourd'hui Baraki) sur la côte de Malabar, à mi-distance de Goa et du cap Comorin. On ne dira pas que vers l'ère chrétienne, des causes inconnues, de

[1] V. surtout : Pline, *Hist. nat.*, 34. — Fournet. — Forbiger. — C. Ritter, etc.

[2] Goguet *(De l'origine des lois,* t. 1, p. 143), dit le contraire sur l'autorité de Le Blanc, *Voyage,* 2me partie, p. 80 et de l'*Hist. générale des voyages*, t. 1, p. 25. La seconde citation que nous avons transcrite (p. 17) ne prouve pas. Nous n'avons pu vérifier la première.

[3] *Geogr. græci minores.* Didot, t. 1, p. CIX, ou *Périple* 49, comp. 7. 8. 28. 56.

grandes guerres, des révolutions sanglantes auraient mis fin à une très-ancienne exploitation des trésors du Méwar; car vers l'an 1000 la flotte de Salomon rapportait d'Ophir, des bouches de l'Indus, de la contrée de Barygaza, de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des singes, des paons[1], et point d'étain.

Ceylan, Malacca, surtout Banca sont très-riches en étain. Mais ces richesses étaient inconnues des peuples anciens; autrement cet étain aurait expulsé celui de l'Angleterre, des marchés de Nelkunda et de Barygaza[2].

La Perse, nous disent Chardin et Tavernier, n'a point d'étain et reçoit ce métal de l'Inde[3]. Cependant des voyageurs plus modernes ont découvert de l'étain dans la contrée de Bamian au cœur de l'Hindou-kousch ou du Paropamisus Du sein de ces montagnes descend l'Hindmend ou Hætumat, le fleuve *aux ponts* nombreux, qui, à son entrée dans la plaine aride, arrose la ville de Bost ou Best, la cité des *jardins*. Best est l'Abeste des anciens, qui était habitée par les Dranges, et ces Dranges, vers l'ère chrétienne, faisaient, d'après Strabon[4], le commerce de l'étain. Si de Bamian ce métal eût été dirigé par Caboura (Caboul) vers l'Indus, il serait arrivé à Barygaza où il aurait bientôt supplanté l'étain de la Cornouailles. Il prenait donc une autre route, et la vallée ou les eaux de l'Hætumat le conduisaient vers le lac Zareh, d'où les caravanes le portaient, sans doute par les oasis du désert iranien, vers les grandes villes du Tigre et de l'Euphrate. A quelle époque remonte dans l'antiquité l'exploitation de ces mines du Paropamisus? Si, dans le Zend-avesta, AONYA a bien réellement le sens d'*étain* (p. 36), on peut être certain que ces mines étaient fort bien connues des Bactriens au siècle plus ou moins reculé de Zoroastre. Mais peut-être l'étaient-elles déjà au berceau de l'humanité postdiluvienne;

[1] 1 Rois 10, 22.
[2] Les mines de Banca ne datent, pour le commerce européen au moins, que de 1711. Beckmann, t. 4, p. 380.
[3] Beckmann, *ibid.*, p. 368.
[4] 15, 2. 10.

car, le bassin du lac Zareh ou la Drangiane et les contrées avoisinantes offrant un nombre extraordinaire de noms de villes sémitiques[1], il se pourrait qu'Abeste dans l'origine s'appelât AB'TSA, qui en chaldéen signifie l'*étain*. Elle aurait donc été dès les temps les plus anciens la grande étape du commerce de ce métal à l'orient du Tigre.

L'Ibérie ou la Géorgie contient des mines d'étain, ainsi que d'or, d'argent, de fer et de cuivre[2]. Les Grecs ni les Romains ne nous parlent de toutes ces richesses métalliques; mais l'Ibérie était pour eux une contrée barbare, fort peu connue, et leur silence ne nous surprend pas. Il est au contraire difficile d'expliquer celui de l'arménien Moyse de Khoren[3], qui aurait dû, semble-t-il, être mieux renseigné sur les produits d'une contrée qui touchait à sa patrie. Il faut en conclure que si ces mines ont été exploitées, elles ont cessé de l'être d'assez bonne heure. Des recherches faites sur les lieux amèneront peut-être la découverte d'anciens travaux miniers. En attendant, nous admettons l'antique exploitation de ces gîtes d'étain, en nous basant sur l'extension très-considérable du nom ibérien de ce métal, sur les vases de bronze-cuivre que livraient aux marchés de Tyr les forgerons ibériens du nom de Tubal, et sur la tradition grecque qui attribuait l'art de fabriquer des instruments de cuivre-bronze aux Chalybes, peu distants de cette même Ibérie, riche tout à la fois en étain et en cuivre (v. plus bas).

[1] Zimyra, au nord d'Abeste, et Simyra près d'Antaradus au nord de la Phénicie, la ville des Tsémariens, issus de Canaan. Comp. Jos. 4, 22; 2 Cron. 13, 4. — Gadara, le pays au nord-est d'Abeste, et Gadara, Matth. 5, 1, ou Gadès, Cadix, la ville *fortifiée*. — Caboura, la ville des *sépulcres* ou la *grande* cité. — Min, la ville des *poids* et *mesures* ou de l'idole babylonienne Min (Es. 65, 11): comp. Minnith., Jug. 11, 33. — Roud, la ville des *nomades* (ou en zend la ville du *fleuve)*. — Inna, Phra, etc.— J'ajoute que le grand héros de la Drangiane, Roustem, avec sa massue (et son *lasso)*, dans sa fabuleuse capitale de Nimrus, semble le frère ou la copie du géant Nemrod des monuments assyriens. V. *P. Prim.*, t. 3, p. 390. 382.

[2] Fournet, p. 190.

[3] Saint Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. 2, p. 319 et suiv.

En Crête il y a de l'étain, de l'argent, de l'or, du fer, sur le mont Sphakia et ailleurs[1]. Nous ignorons s'il existe des traces matérielles que cet étain ait jamais été mis à profit. On inclinerait à le croire d'après les mythes des Curêtes. Mais comment expliquerait-on que les écrivains grecs ne contiennent pas la moindre allusion à l'existence dans une île grecque de ce métal rare et précieux ?

Point d'étain en Asie-Mineure, en Thrace, en Grèce, en Illyrie, en Italie. Mais en Espagne il s'en trouve : dans la vallée du Cinca[2], affluent de l'Ebre ; aux sources du Douro ; dans la Galice, où il est aujourd'hui encore recueilli, toutefois en petite quantité, et dans le Beira (Portugal), où il y a des traces de mines anciennement exploitées. D'après des renseignements officiels[3], « le gouvernement espagnol n'exploite aucune mine d'étain, et les paysans seuls, à côté de leurs occupations régulières, en recueillent quelque peu dans les rivières des monts granitiques de la Galice et près de Zamora (Léon), sans jamais ouvrir des galeries ni creuser des puits. C'est à peine si les contrées stannifères de l'Espagne entière occuperaient un mille anglais carré, et tout l'étain du commerce vient d'Angleterre. Il n'existe aucun indice que jamais ce pays ait produit plus d'étain qu'il ne le fait aujourd'hui. » Ces renseignements sont très-précieux, parce qu'ils permettent de constater une grave erreur de Pline. Il traite de fable ce que les Grecs racontaient d'îles de l'Océan d'où l'on apportait ce métal dans des barques d'osier revêtues de cuir ; « on sait présentement, ajoute-t-il, que la Lusitanie et la Galice le produisent[4]. » La Galice était la contrée où le déposaient les vaisseaux marchands venus de la Cornouailles,

[1] Fournet, p. 311.

[2] Près de Plan sont trois mines de plomb et d'un étain qu'on dit égal à celui de l'Angleterre. Mais y a-t-il là des vestiges d'une exploitation ancienne?

[3] G. Smith, *the Cassiterides, an inquiry into the commercial operations of the Phœnicians,* etc. London, 1863, p. 46.

[4] *Hist. nat.*, 34, 47.

et à Rome on confondait la première étape continentale avec le lieu d'origine.

Les auteurs classiques ignorent entièrement la présence de l'étain dans les Gaules. Et cependant il y a des amas et des filons d'étain, ou des alluvions d'or et d'étain rappelant l'Oural et la Californie, dans le Limousin, dans la Marche, à Piriac[1] (Loire-Inférieure), à Pénestin (Morbihan). Même sur plusieurs kilomètres se développent des traces de laveries anciennes, notamment le long de l'Aurence, au nord de Limoges, et en général dans tout le Limousin. Le département de la Creuse contient des déblais et des excavations qu'on a pris jusques à nos temps pour des retranchements romains ou du moyen-âge, et que M. Mallard a reconnus pour être des travaux miniers de l'époque gallo-romaine ou même de l'époque gauloise. Des exploitations pareilles qui « fourmillent » dans toute une vaste contrée, ne peuvent être que l'œuvre des indigènes[2]. Elles doivent ou remonter à une très-haute antiquité et se perdre dans la nuit des temps antéhistoriques, ce que ne permet pas d'admettre le caractère gallo-romain des ruines, ou être postérieures au siècle de Jules-César, de Pline, de Strabon, qui n'en parlent point, et dater de ces temps de décadence et de troubles où l'histoire a posé sa plume. On les aurait poursuivies jusques au moyen-âge ; au moins sait-on qu'alors on exploitait l'étain en Armorique[3].

La vraie patrie de l'étain d'Europe, ce sont les îles Cassitérides ou les Sorlingues, et la presqu'île voisine de la Cornouailles, qui est en même temps très-riche en cuivre. Ces îles ont été découvertes on ne sait d'où ni quand, par un Midacritus[4], sans doute un marchand de Gadès, s'il n'est pas plutôt le dieu même des Tyriens, Melcarth. Vers l'an

[1] Ce gîte a été découvert de nouveau en 1813 et exploité avec quelque espoir de bénéfice.

[2] Fournet, p. 75.

[3] D'après M. de Fréville, qui ne cite pas son auteur. *Mém. des antiquaires de France*, 1855.

[4] Pline, *Hist. nat.* 7, 57.

600 avant l'ère chrétienne, elles alimentaient le marché de Tyr de leur étain, qu'y portaient les vaisseaux de Tarsis[1]. Hérodote, vers 450, les mentionne pour la première fois, sans avoir pu découvrir personne qui eût vu de ses yeux la mer septentrionale d'où arrivaient (à Marseille, par terre) l'étain et l'ambre[2]. Le premier Grec qui ait visité ces îles mystérieuses, c'est Pythéas, de Marseille, vers l'an 400.

Il y avait autrefois de l'étain en Irlande, d'après Nilsson, qui ne dit pas sur quoi repose cette assertion.

Nous mentionnons pour mémoire les mines d'étain de la Saxe et de la Bohême, qui n'ont été ouvertes qu'au moyen-âge. Les analyses de M. de Fellenberg établissent d'ailleurs que l'étain des bronzes lacustres de la Suisse est si franc de toute impureté qu'il ne peut provenir que de la Cornouailles.

Point d'étain dans le Danemark, où cependant abondent les objets en bronze, ni en Suède, ni en Norvége. Le gouvernement russe a promis une prime de dix mille roubles à qui en découvrirait sur un point quelconque de cet immense empire.

En résumé, les gîtes de l'étain anciennement exploités sont, selon toute vraisemblance, le Paropamisus, l'Ibérie et les îles Cassitérides. La Galice est sans importance.

II. LE CUIVRE.

En Nubie, Arabie-Pétrée, Terre-Sainte, Liban, Arménie, Pont, Cilicie, surtout Chypre; dans les trois presqu'îles sud de l'Europe et en Aquitanie.

Ce métal étant beaucoup moins rare que l'étain, il nous suffira d'indiquer ici les principales mines où les Anciens puisaient le cuivre de leurs bronzes.

L'Egypte tirait son cuivre de la Nubie au sud et, au nord-est, du Sinaï, qui était pour eux le *Pays du cuivre*, Mafkat.

[1] Ezéch. 27. 12.
[2] 3, 15.

Ces mines du Sinaï ont pour nous un intérêt particulier par leur très-haute antiquité [1] et par le complet silence que les Grecs et les Romains gardent à leur sujet. Ils peuvent donc ne point nous parler des mines d'étain de l'Ibérie sans que nous devions en conclure qu'elles n'avaient pas été anciennement exploitées par les indigènes.

L'Idumée avait ses mines de cuivre à Phænon, le Punon des Nombres [2].

La Terre-Sainte, d'après Moïse, était riche en cuivre ainsi qu'en fer [3]. Mais on ne sait aujourd'hui encore où chercher dans les limites de ce pays des gisements de cuivre. Nous les placerions (d'après la situation des Kéniens) au sud de la Judée, et nous ferions passer par Ziph, par les deux golfes de la mer Rouge et par l'orient de l'Idumée, les limites d'une région du cuivre dont le Sinaï serait le point central. Le fer avait donné son nom à la Montagne de Fer qui borde à l'est la vallée inférieure du Jourdain depuis les limites de Moab en allant vers le nord [4]. Les montagnes opposées à l'ouest de Jéricho ont aussi du fer. Vers les sources du Jourdain, près d'Hasbeya, sont des mines de fer, de mercure et d'asphalte, qui sont aujourd'hui exploitées.

On connaît dans le Liban d'autres gisements de fer et de cuivre, que les anciens n'ont pas mentionnés. Entre le Liban

[1] Elles ont été exploitées par les dynasties antérieures aux Hycsos. On y a découvert des traces d'un temple et d'immenses tas de scories. Le Wady Nasb a non seulement du cuivre, mais aussi d'anciennes mines de fer.

[2] Nombres 33, 43. — Le livre de Job fait sans doute allusion à ces mines de Punon et du Sinaï, dans le chapitre 28, 1-11, où il décrit : les monts bouleversés, les galeries souterraines, les ruisseaux détournés et conduits vers les mines par des percées faites dans le roc vif ; — les rivières arrêtées pour recueillir l'or dans leur lit ; — l'argent et l'or tirés des veines du rocher ; — la pierre de mine livrant par la fonte le cuivre qu'elle recèle ; — le fer tiré de la poussière, c'est-à-dire sans doute pulvérisé et jeté par très-petites quantités sur des charbons embrasés selon le procédé primitif des Tartares, des Nègres et des Carinthiens (p. 15).

[3] Deut. 8, 9 ; 33, 25.

[4] Josèphe. *B. jud.* 4, 8, 2.

et l'Antiliban était une ville de Chalcis ou du *cuivre*, et de nos jours celle de Choun ou Conna est située dans cette même contrée vers les sources de l'Oronte. C'est là que nous placerions les deux cités de Coun ou Bérothaï, et de Bétah ou Tibbath [1], d'où David emporta une prodigieuse quantité de cuivre-bronze. D'ailleurs, ce métal, dont Salomon fit la mer, les colonnes et les vases du temple, ne provenait certainement pas en totalité des mines du Liban, qui ne paraissent pas avoir jamais été fort riches.

Nous ne connaissons aucune mine de cuivre dans la province syrienne de la Chalcidique, dont la ville la plus célèbre était Chalybon, aujourd'hui Alep. Mais l'Aramée tout entière était par son commerce ou par ses mines singulièrement riche en métaux, ainsi qu'on peut le conclure des vases d'or, d'argent et de cuivre-bronze que le roi de Hammath envoie en présent à David [2], et du butin que les rois d'Assyrie emportaient de cette région à dater du dixième et déjà du treizième siècles : argent, or, airain, bronze, étain, plomb, fer, et peut-être même (vers l'an 900) acier, soit en lingots et barres, soit en instruments de tout genre [3].

En franchissant le Taurus, on entre dans une vaste région du cuivre. Aux sources du Tigre, près de Diarbékir, sont les mines d'Argana Maaden, bien connues déjà des Assyriens et de nos jours encore très-riches et très-productives. D'autres mines existent: en Géorgie ; près de Trébizonde, où demeuraient les Chalybes ou Chaldéens ; à Tokat et en Cilicie.

En face de la Cilicie est l'île de Chypre, qui a été dans l'an-

[1] 2 Sam. 8, 8 ; 1 Cron. 18, 8. V. *Peuple primitif*, t. 1, p. 132 ; t. 2. p. 127. Bérothaï n'a rien de commun avec Bérythus, Béroë, la ville des *fontaines*, aujourd'hui Beyrouth, ni, sans doute, avec Béroth, situé entre Damas et Hammon ou Hammat de Nephtali (Ezéch. 47, 16 : Jos. 19, 35 ; 1 Cron. 6, 76).

[2] 2 Sam. 8, 10.

[3] Oppert, *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie*. L'étain, qui se compte par cent talents, ne venait certainement pas de l'est ni du sud ; car les peuples de l'Iran et le roi de Samarie (Jéhu) n'en livraient point à leurs vainqueurs.

tiquité la source inépuisable du cuivre, comme les îles Cassitérides l'ont été de l'étain. On a découvert dans cette île de nombreuses traces d'anciennes mines appartenant d'après leurs scories à deux époques distinctes. Vers les sommets des monts Olympes sont des scories sans silice, datant d'un temps fort reculé où la fonte du cuivre ne s'opérait qu'avec le secours de sels solubles. Dans les autres localités les scories contiennent $^{29}/_{100}$ de silice et forment des amas prodigieux ; elles attestent une métallurgie fort avancée, celle de Cinyras, qui était d'accord avec les principes actuels donnés par la théorie moderne [1].

Nous noterons en Grèce : l'Eubée où Chalcis devait son nom à son cuivre, et l'Arcadie; puis, la Macédoine, la Thrace, la Moesie ;

en Sicile, Enna; en Italie, le Brutium avec la Témésa d'Homère; Cupra maritima sur l'Adriatique; la Campanie, dont le cuivre était surtout recherché pour les ustensiles et les vases; l'Etrurie avec ses scories gigantesques de Campiglia mesurant trente millions de kilogrammes, et celles non moins immenses de Gherardesca ; sur le versant méridional des Alpes, Bergame dont le cuivre était le rival de celui des Chalybes, et Arnavasso (Domo d'Ossola) dont les mines fort anciennes ne sont pas mentionnées par les anciens; le pays des Centrons (la Tarentaise);

en Espagne, la contrée de Cordoue et, vers les frontières du Portugal, le rio Tinto. Le cuivre, qui est très-abondant en Espagne, n'est pas mentionné dans Ezéchiel au nombre des produits de Tarsis.

Dans les Gaules, l'Aquitanie seule produisait un peu de cuivre.

Les îles Britanniques passaient pour en être totalement dépourvues, tandis que aujourd'hui les mines de cuivre de la Cornouailles sont au nombre des plus importantes de l'Europe.

Point de cuivre en Danemark. Les Germains au temps de

[1] Fournet, p. 67.

Tacite n'exploitaient aucune mine quelconque. En Suède, les mines de Falun n'ont été découvertes que tard dans le moyen-âge. Nous ne possédons aucun renseignement sur l'histoire des mines de cuivre de la Hongrie, qui sont les plus abondantes de l'Europe entière, et de celles, beaucoup moins riches, des Alpes orientales.

III. LE PLOMB

En Nubie; en Inde; en Perse; en Asie-Mineure; dans l'Hémus; en Sardaigne; en Espagne; dans les Gaules; en Britannie.

Les Egyptiens trouvaient en Nubie leur plomb ainsi que leur cuivre, leur fer, leur or et peut-être leur argent.

Ce métal abonde en Inde dans le Malwah. Il se trouve à Kerwan près d'Ispahan; dans les monts de l'Assyrie; dans la contrée de Tokat; en Cilicie, où il est tout particulièrement riche en argent et prend le nom de galène[1].

Point de plomb en Grèce; mais de la galène en Macédoine, en Bulgarie (à Kurschum, *la ville du plomb)*, en Servie, en Bosnie, sans qu'on puisse dire si ces richesses ont été connues des Anciens.

Point de plomb en Italie; mais la Sardaigne en possède des mines aussi nombreuses qu'abondantes. Elle est plus riche en plomb que l'île d'Elbe ne l'est en fer. L'île de Saint-Antioche s'appelait *Insula Plumbea*, et c'est là qu'était la très-ancienne ville de Sulci.

De tous les métaux qu'exploite aujourd'hui l'Espagne, le plus abondant est sans comparaison le plomb, que Tarsis apportait à Tyr vers l'an 600, et qui au premier siècle de notre ère affluait à Rome depuis la Cantabrie et le bassin de l'Ebre et depuis la Lusitanie ou les sables du Beira.

La Gaule entière envoyait pareillement alors du plomb à

[1] Les gîtes de plomb pur sont extrêmement rares. On ne cite que celui de Villach en Carinthie. Le minerai d'ordinaire contient de l'argent.

Rome. Aujourd'hui la France ne compte que deux usines importantes, l'une en Auvergne, l'autre en Bretagne.

En Angleterre ce métal était si abondant à la surface même du sol qu'une loi romaine défendait d'en recueillir plus d'une certaine quantité. De nos jours encore ce pays, surtout le Derbyshire et le Northumberland, fournit à lui seul plus de la moitié du plomb que donne le reste de l'Europe, c'est-à-dire l'Espagne et l'Allemagne.

IV. LE ZINC

Cadmie; calamine en Asie-Mineure.

Le zinc connu des Anciens était la *cadmie*, c'est-à-dire, l'oxyde de zinc qui se produit sous la forme de dépôts grisâtres, dans les fourneaux où l'on fond le cuivre et le fer. Cependant vers l'ère chrétienne on avait découvert des gisements de zinc naturel ou *calamine* à Andéra dans la Troade, au Tmole en Lydie et chez les Mosynæques dans le Pont. Aujourd'hui on tire ce métal de la Vieille-Montagne près d'Aix-la-Chapelle, d'Angleterre et de Silésie. D'ailleurs les gîtes particuliers du zinc sont fort rares, tandis qu'il est d'ordinaire associé aux mines de plomb et à celles d'argent.

CHAPITRE QUATRIÈME

Les noms du cuivre et de l'étain.

Noms généraux et noms communs. — Pas de nom spécial pour le bronze, sauf chez les Celtes des îles Britanniques.

Deux noms généraux du cuivre : æs cuprium et berezya.

Noms communs de l'étain : patira, anak, abar. Noms locaux : ksbt, b'dil. Noms généraux et leurs régions géographiques : ab'tsa, ebro, kasdir, qala, ystaën et peatar.

La distribution géographique du cuivre et de l'étain est telle que le commerce seul peut expliquer la présence du bronze dans toutes les contrées de son vaste empire. Mais les peuples qui ne possédaient ni mines de cuivre ni mines d'étain, en recevant des marchands étrangers ces métaux, acceptaient en même temps les noms sous lesquels on les leur présentait, et ces noms *généraux*, d'origine comparativement récente, doivent nécessairement, avec l'aide des renseignements historiques, jeter une vive lumière sur le commerce du bronze. Il ne faut, d'ailleurs, pas confondre ces noms généraux avec ceux qui ont été de tout temps *communs* à plusieurs nations, et qui étaient déjà en usage dans leur famille primordiale avant sa dispersion.

C'est ainsi que les peuples sémitiques désignent par le même nom le *cuivre :* N'CHOSCHETH en hébreu, N'CHASCH en chaldéen, N'CHOSCHO en araméen, NUCHAS en arabe; — le *plomb* : ABAR en chaldéen et en arabe, EBRO en araméen, GABAR en arménien, ᵍOPH'RETH en hébreu, et peut-être ARARE en éthiopien ; — l'*étain* et le *plomb :* ANAK, ANUK en chaldéen, assyrien [1], arabe, hébreu, NAEKE en éthiopien; — l'or

[1] D'après Oppert.

ZAAB. C'est ainsi encore, que dans la grande famille japhétique, le *cuivre* se dit VARISHTA en sanscrit, WARAS[1] en lithuanien ; — que AYAS, *métal* en sanscrit, a le sens de *cuivre* et *airain* en latin, ÆS, et en gothique AIZ, d'*airain* et de *fer* en zend, AYANH, de *fer* en persan, AYAN ; — que le *plomb* se dit BAHUMALA en sanscrit et MOLYBOS, MOLYBDOS en grec ; — que le latin RAUDUS, RUDUS, le lithuanien RUDA, le slave ROUDA ont le même sens de *minérai brut*, de *métal*, de *fer*, d'*airain ;* — que l'*or*, AURUM des latins, se retrouve dans l'irlandais OR, le cymri AWR, l'albanais AR, l'ancien prussien AUSIS, le grec THES-AUROS, etc.

Il est assez extraordinaire que N'CHASCH en sémitique, ÆS en latin, CHALKOS en grec, MIEDI en slave, sans doute aussi MFA en ancien égyptien et BEREZYA en zend signifient indifféremment *cuivre* et *airain* ou *bronze,* et que ces langues n'aient point un nom spécial pour l'alliage du cuivre et de l'étain. Les peuples qui les parlaient, n'ont-ils dès leur berceau jamais employé le cuivre pur, et le bronze était-il parmi eux d'un usage général avant leur dispersion ? Ou l'usage du bronze s'est-il insensiblement introduit parmi eux sans qu'ils y aient pris garde et qu'ils aient inventé un nom nouveau pour un nouveau métal ? C'est ce que nous ignorons. Nous noterons seulement que les Celtes des îles Britanniques, qui ont à une date précise reçu de Gadès par le commerce leurs premiers ustensiles en bronze, ont, à côté de leurs antiques noms du cuivre, un nom spécial pour le *bronze*, PRAS, PRÊS.

Des noms du cuivre il en est deux que le commerce a portés à d'immenses distances de leurs points de départ : CUPRUM et BEREZYA.

1° Les Romains vers la fin de la république tiraient la plus grande partie de leurs *æs* de l'île de Chypre dont ce métal faisait la principale richesse, et le nommaient ÆS CUPRIUM. Vers l'ère chrétienne les marchands d'Alexandrie appor-

[1] WARAS donnerait-il l'étymologie de BARZ-EL, hébreu, PARZ-ILLU, assyrien, *fer*?

taient cet *æs cuprium* à Barygaza, et aujourd'hui on retrouve dans le pracrit le nom de KUPRIYA, dans le sanscrit celui de KUPYA avec le sens de *cuivre*. Notre nom français de *cuivre* semble remonter par les Gaulois à cette même époque. Au troisième siècle les Romains disaient indifféremment *æs* ou CUPRUM, et sous ce dernier nom, leur cuivre parvenait aux Ibères, aux Germains, aux Scandinaves, comme le prouvent manifestement les termes de COBREA basque [1], KUPFER allemand, KOBBER danois, COPPER anglais, KOPPAR suédois [2].

2° Le CHALKOS des Grecs n'a point franchi les limites de leur patrie, de leurs colonies et de leurs conquêtes, et ne se retrouve dans aucune langue étrangère. Mais le BEREZYA zend a produit le BURING, PIRING persan, qui s'est répandu dans toute l'Asie occidentale, comme *cuprum* dans l'ouest et le nord de l'Europe. BURING, BERINTSCH est devenu entre autres l'arménien BG'INZ.

Passant du cuivre à l'étain, nous devons avant tout noter que d'ordinaire le même nom désigne à la fois l'*étain* et le *plomb* : ainsi PLUMBUM en latin [3]; OLOVO et ALWAS en slave et lithuanien; ANAK et sans doute aussi ABAR dans les langues sémitiques; RAZAZ en arabe; TIMA en malais.

Si nous recherchons les plus anciennes traces de la connaissance de l'étain, il nous paraît qu'on peut les poursuivre jusques aux temps antérieurs à la dispersion des familles primitives. En effet, le nom sanscrit de ce métal, PATIRA, se retrouve à l'autre extrémité de l'Ancien-Monde, dans le nom

[1] Les Basques ont pour leur cuivre deux noms qui leur appartiennent en propre: URRAIDA, *pareil à l'or* (URREA) et ALAMEREA.

[2] Le commerce romain et occidental n'a point étendu ses relations immédiates jusque chez les Slaves, les Lithuaniens, les Finnois de la Baltique: car ces peuples désignent ce métal par des noms qui leur sont propres. Les Hongrois (ERTZ) et les Lappons (AIR) ont certainement reçu leur premier cuivre des Allemands (AIZ, ERZ).

[3] Aristote nomme encore l'étain « le plomb tyrien ». Beckmann, t. 4, p. 349. Les Latins et les Arabes disaient *plomb blanc* pour l'étain, et *plomb noir*. ANUK, en arabe *plomb* et *étain*, a pris le sens unique d'*étain* en chaldéen (ANAK) et en éthiopien (NAEKE).

irlandais PÉATAR. De même dans la race sémitique, le nom d'ANAK et peut-être aussi celui d'ABAR sont communs à tous ses peuples, même aux Ethiopiens que le commerce n'atteignait certainement pas sur leurs hauts et inaccessibles plateaux.

Parmi les noms que portait l'étain chez les plus anciens peuples civilisés, il en est deux qui n'ont pas franchi les étroites limites de leur patrie. C'est le KSBT des Egyptiens et le B'DIL des Hébreux qui, les uns et les autres, ne prenaient point une part active au commerce étranger.

La plupart des égyptologues traduisent dans les inscriptions des Pharaons KSBT, KESBET, CHESWET par *étain;* mais d'autres y voient le lapis lazuli. En copte l'étain se dit BAÇNES et THRAM. Ce dernier nom serait-il le TIMA des Malais? Il est fort remarquable que le premier serve à désigner la *métallurgie* en général, MNTBEÇNET, et *tout ouvrier en métal*, BAÇNET.

Le terme hébreu, B'DIL, signifie étymologiquement *ce qui se sépare, ce qui doit être séparé*, et a pour premier sens celui de *scories*. QAL'IJUN en arabe a un sens analogue[1].

Les noms suivants: AB'TSA, EBRO, KASDIR, sémitiques, QALA ibérien, YSTAEN et PEATAR celtiques ont, au contraire, chacun leur province géographique dont le commerce a tracé les vastes limites.

a) Le chaldéen AB'TSA vient d'un radical chaldéen et araméen ABATS, BOUTS, BATS, BITS, *être brillant, excellent, éminent.* Nous avons hasardé l'idée que la ville des Dranges, Abeste, devait son nom à l'étain dont elle aurait été le grand entrepôt vers l'orient (p. 86). A l'occident, dans la Terre-Sainte, était Ebets qui était échu en partage à Issacar[2] et qui, d'après Gésénius, pourrait être aussi une cité de l'*étain*. Malheureusement pour nous, l'étymologie de l'une n'est pas plus certaine que celle de l'autre : Ebets pouvant être tout

[1] Esaïe 1, 25. Comp. Pline, *Hist. nat.* 34, 47, où STANNUM est le premier liquide qui coule du minerai de plomb. Beckmann 1. 4, p. 331 et suiv.

[2] Jos. 19, 20.

aussi bien *la brillante*, ou *la haute*[1]. Nous croyons la retrouver au temps de Vespasien sous le nom de Bésara[2].

Ce nom de Bésara nous rappelle la Bésara d'Assyrie, aux confins des plaines du Tigre et des monts de l'Arménie, sur une route qui peut-être conduisait de Babylone et de Ninive aux mines d'étain de l'Ibérie ; une Bésara (Biterræ, Béziers) dans la Gaule Narbonnaise par où arrivait l'étain des Cassitérides ; en Asturie les Pæsikes qui avaient pour voisins les Artabres dont le pays était l'étape entre ces mêmes Cassitérides et Gadès ; les Pæsures en Lusitanie qui a des gîtes d'étain ; Bésaro et Bœsippo, la *ville forte* (APHA) de l'*étain* (?), l'une et l'autre soumises à la juridiction de Gadès ; en Egypte Bésa (Antinoë) qui serait la ville de l'*étain* (BAÇ-NES, ??) ; sans parler de la ville et de la rivière Pæsus en Troade, ni des Pæsikes, peuple scythe sur les rives de la mer Caspienne. Mais ces ressemblances de sons peuvent être tout accidentelles et illusoires, et nous ne les consignons ici que pour mémoire.

b) Des Chaldéens nous passons chez les Ibériens, qui possédaient des mines d'étain. Leurs descendants, les Géorgiens, ont pour tous les métaux des noms qui ne ressemblent à rien : le *cuivre* SPILENS ; le *plomb* TKUE, TQWIA ; le *laiton* TUDBER, TITBERI ; le *fer* RKINA ; l'*étain* QALA. Il est impossible d'admettre que les Arabes, qui n'ont aucun gîte d'étain dans leur patrie, aient apporté leur QAL'IJUN aux Ibères. C'est bien plutôt les Ibères qui ont donné, avec leur métal, leur QALA aux Arabes comme aux Arméniens (GLAJEK), aux Ossètes (KALA), aux Turcs (KALAI) et par les Turcs aux Persans. Si l'extension de ce nom ibère nous était mieux connue, nous verrions que l'Ibérie a été par son étain le centre d'une vaste province métallurgique au cœur de l'Ancien-Monde.

La langue géorgienne est apparentée au lesghi du Caucase

[1] Comme Japhia, Heipha. Le nom du juge Ibtsan signifie, comme Husein en arabe, l'homme *beau*, *brillant*. (D'après M. Neumann.)
[2] *Vie de Josèphe*, § 24.

oriental. En lesghi le *cuivre* se dit BACH, PACH, et BAGIR en turc et en Afghan [1].

c) L'Ibérie a vraisemblablement été la source de l'étain pour les Araméens. Ils nommaient le plomb *ebro* (p. 96). On nous concédera que ce terme a pu et dû dans l'origine signifier à la fois le plomb et l'étain. Or ne nous fournit-il pas l'étymologie la plus simple du nom d'*Ibérie ?* et l'Ibérie n'était-elle pas le pays de l'étain-plomb pour les Sémites de l'Aramée ou Syrie et pour ceux du Liban et de la Phénicie ?

Les Phéniciens avaient créé une nouvelle Phénicie au fond de la mer Egée, dans les îles et sur les côtes de la Thrace dont l'Hèbre est le fleuve principal. N'est-il pas probable que ce fleuve leur apportait le plomb argentifère de la Mœsie (p. 94) et qu'il devint pour eux un autre Ibère ou Hèbre [2]?

En Espagne est un troisième Ebre ou Ibère, dont le bassin produit un peu d'étain, beaucoup de plomb et, en Biscaie, plus encore d'un fer excellent. Ce fleuve était d'ailleurs une des routes naturelles de l'étain des Cassitérides vers la Méditerranée. Mais l'embouchure de l'Ebre et les côtes voisines ont été visitées de bonne heure par ces mêmes Phéniciens. Ils auront donc retrouvé aux extrémités de l'Occident une nouvelle *Ibérie* (p. 88).

L'Ibérie de l'Espagne et l'Ibérie du Caucase ne devraient ainsi leur nom commun qu'à l'étain-plomb qu'elles produisaient l'une et l'autre et que venait y chercher le même peuple sémitique. Ainsi tomberaient et s'évanouiraient toutes les hypothèses par lesquelles on a tenté, depuis bientôt deux mille ans, d'établir une parenté entre deux nations qui n'offraient en réalité aucune conformité, ni de langue, ni de mœurs, ni de religion [3].

[1] Les Béchires, voisins des Chaldéens de l'Arménie, seraient ils un peuple du *cuivre?* Les Taokes, celui du *plomb?* Les Tibaréniens, celui du *laiton?* L'Espagne dans Pline a ses Plumbarii.

[2] *Hèbre,* de EBRO, GEBRO, GABAR (p. 96).

[3] Les soldats de Pompée, au dire d'Arrien, avaient été plus perspicaces que les érudits et savants de cabinet. Ayant servi dans l'Ibérie asiatique, ils firent l'observation en Espagne que les Ibères d'Europe n'avaient aucune ressemblance avec les autres.

Cependant, au nord de l'Ebre et des Pyrénées est, par l'Aude et la Garonne, une route plus directe et plus facile entre la Méditerranée et les Cassitérides. Serait-elle restée inconnue aux Phéniciens? Non, car au partage des eaux, vers les sources de l'Atax qui est la rivière de Narbonne, était située une ville d'Hébromagus [1] qui était entre les deux mers la principale station de leur commerce de l'*étain*.

Un autre Hébromagus (aujourd'hui Bourg-en-Bourgès) était situé vers l'embouchure de la Dordogne à l'extrémité d'une route qui par Tarbes se dirigeait vers le fond du golfe de Biscaie [2].

Dans les Alpes françaises, où les Phéniciens exploitaient des mines de galène (voir plus bas), était Eburodunum (Embrun). L'Auvergne a des mines de plomb : sont-elles voisines d'Evorolucum? Le plomb abonde dans le comté d'York ou d'Eboracum. Dans le bas-pays du Beira dont les sables sont plombifères, était Eburobritium. A l'autre extrémité de l'Ancien-Monde, l'Halys, qui a ses sources non loin de l'Ibérie, avait à son embouchure une Ybora. Enfin, la Phénicie elle-même comptait une ville du nom d'Ebropa [3].

C'est ainsi qu'à l'ouest de la province ibérienne du QALA

[1] Cette terminaison *magus* est fort extraordinaire : elle se trouve onze fois au moins dans les Gaules et pas une fois en Espagne (tandis que l'Espagne comptait vingt-six noms de ville finissant en *briga, bria*, et les Gaules pas un). MAGOUR en hébreu signifie *séjour en pays étranger, voyage, pèlerinage*, ou simplement *demeure*. MAGON a le même sens de *demeure*. Ce nom de *magus* et d'Hercule Magusanus a fourni à Donop le titre de son ouvrage : *L'Europe magusanique*.

[2] Ausone, *à Paulin*, 22, 24.

[3] Graslin, dans son *Ibérie* (1838), est loin d'avoir épuisé la liste des noms en EBRO, EBURO, EBOR, etc. Au reste, le plus grand nombre de ces noms est celtique ; car EUR, EBR, a le sens d'*eau*, EVRAUR, d'*aqueux* ; CAER EVRAUR est *la cité voisine de l'eau*. (Ce radical se retrouve dans le latin EBRIUS, *ivre*). En outre, EBVR a le sens de *chêne*, et les *Eburovikes* (d'Evreux), voisins des Carnutes, étaient le peuple des chênes. Enfin, dans les langues germaniques, le sanglier se dit EBER, EBUR, d'où les noms d'*Eboresheim, Eporestal, Eburingen*

s'en dessine confusément à nos yeux une autre, celle de l'EBRO sémitique[1].

d) La province sémitique du KASDIR empiète sur celle de l'EBRO, mais respecte celle du QALA.

KASDIR, dont l'étymologie est encore très-contestée, ne peut venir ni du KASTIRA sanscrit, puisque l'unique gîte de l'étain en Inde n'était point encore exploité vers l'ère chrétienne[2], ni du KASSITEROS grec, puisque les Achéens d'Homère recevaient leur étain des Sidoniens et des Sémites. KASDIR n'est point égyptien; il n'est pas davantage zend. Il ne peut donc être que sémitique. Quelle en est le sens primitif? Quand nous voyons le nom latin du cuivre être celui de l'île qui le produisait, et le nom grec de l'acier être celui des Chalybes qui l'avaient découvert, nous croyons qu'il est permis de faire de KASDIR le métal des KAZDIM ou Chaldéens. KASDI est le nom du peuple comme JEHOUDI, MOABI, et la finale *r* est une simple terminaison d'après les principes exposés par MM. Furst et Délitsch.

Ce sont les Arabes qui, à une date inconnue, auront apporté à l'Inde leur KASDIR, et non les Chaldéens de la Babylonie leur GASTIRA et bien moins encore les Grecs d'Alexandrie leur KASSITEROS. Le même nom arabe a pénétré par le commerce à Souakin sur la côte africaine de la mer Rouge (KASTIR) et, de là, dans le Darfour (KESDIR). Les Persans ont altéré ce mot étranger au point d'en faire KAFSCHIR, qui signifie dans leur langue *écume de lait.*

L'étain et son nom phénicien ont passé de Sidon chez les Grecs avant Homère, avant la guerre de Troie. Le nom grec se retrouve dans l'illyrien ou albanais, KOSITAR. Il n'a pas franchi les limites de l'Adriatique; au moins est-il étranger au latin. Mais les Grecs de Phocée l'avaient emporté avec eux

[1] *Ebron* en irlandais signifie *fer :* les Irlandais ne venaient-ils point chercher leur fer aux factoreries phéniciennes de l'*Ibérie,* de la Biscaie?

[2] Le nom de KASTÎRA n'a d'ailleurs été trouvé jusques ici que dans des livres sanscrits relativement modernes, et celui de KUPYA, qui est décidément latin, rend fort probable l'origine étrangère du premier.

à Marseille, et les iles Sorlingues ont reçu d'eux leur nom de Cassitérides.

e) Avec la mer Adriatique commence la province celtique de l'étain de la Cornouailles, qui embrasse la très-grande partie de l'Europe. En cymri, l'étain se dit YSTAEN, en armorique et en irlandais STAEN, STEAN, STAN. Ce nom, d'aprés M. Pictet, a donné au latin son STANNUM (pour STAVNUM), à l'allemand du nord, à l'anglo-saxon, au danois, au suédois leur TIN ou TENN, au haut-allemand son ZINN, au bohême son CYN, au polonais son CYNA, au lithuanien son CINNAS. Les Basques ont emprunté au latin leur ESTANUA; mais ils devaient avoir un nom plus ancien et indigène pour désigner l'étain de l'Ebre ou de la Galice.

f) Enfin, cette dernière province en embrasse une autre qui est celtique aussi, mais, semble-t-il, irlandaise. Le terme de PEATAR, PEODAR (cymri FFEUDUR), est devenu le *pewter* des Anglo-saxons, le *peauter* des Hollandais, le *peautre* du vieux français, le *piatre* scandinave. Ce qui est fort remarquable, c'est que ce terme irlandais de l'étain a été accompagné dans ses migrations par le nom du bronze, en irlandais PRAS et en cymrique PRÊS, qui d'origine est étranger à toutes les autres langues japhétiques. Par le commerce il s'est introduit chez les Anglo-saxons (BRAES), chez les Scandinaves (BRAS), et peut-être est-il devenu notre BRONZE, qui est aussi italien et espagnol.

CHAPITRE CINQUIÈME

Le commerce de l'étain.

Nous diviserons l'histoire du commerce de l'étain dans l'antiquité en deux périodes d'inégale durée :

1° celle de l'étain asiatique, sur laquelle nous ne possédons pour ainsi dire aucun témoignage positif, et que nous ne pouvons reconstruire que par la voie des conjectures ;

2° celle de l'étain de la Cornouailles, qui commence au sein des ténèbres des temps antéhistoriques et que nous poursuivrons jusqu'au seuil du moyen-âge.

La première finit et la seconde commence entre Moïse et David, vers le quatorzième siécle ou le treizième siècle avant l'ère chrétienne.

I. Commerce de l'étain d'Orient.

(De l'an 2000 à 1400 ?)

Bronzes de Pépi. Etain d'Asie apporté en Egypte par les caravanes des Madianites. Métal des Chaldéens, provenant de la Drangiane ou de l'Ibérie.

Le plus ancien étain que connaisse l'archéologie, est celui qui entre dans la composition de quelques objets de bronze trouvés en Egypte et portant le nom de Pépi. Ce nom, signifiant *le chef, le grand,* pourrait être l'épithète de plusieurs rois. Mais le roi qui porte tout spécialement ce titre, est Phiops ou Appapus de la sixième dynastie. Ces bronzes démontrent ainsi que dès les temps les plus anciens le commerce apportait en Egypte de l'étain. D'où venait ce métal ?

Il ne venait certainement pas de l'Inde, qu'excluent de concert la linguistique et l'histoire, ni de la Cornouailles, qui, à cette date, était encore entièrement inconnue. Il venait d'Asie,

comme on doit le conclure des tributs que les peuples d'Asie payaient aux puissants Pharaons de la dix-huitième dynastie, et parmi lesquels figurent des briques quadrangulaires de KSBT, peintes en bleu. Ces briques, que livraient aux Pharaons les peuples de la Terre-Sainte et de la Mésopotamie assyrienne, ne pouvaient provenir que de l'Ibérie ou de la Drangiane (p. 85-90; 101-103).

Le commerce de l'étain était à cette même époque aux mains des Madianites, qui habitaient à l'est de l'Arabie-Pétrée et de Moab. Ce peuple de pasteurs, qui au temps de Joseph n'apportait en Egypte que les productions de Galaad, possédait au temps de Moïse de grandes richesses en or, en argent, en cuivre, en *étain,* en fer et en plomb[1]. Une telle affluence des métaux dans le camp d'un peuple nomade, s'explique par le fait que, situés à la porte asiatique de l'Egypte, les Madianites s'enrichissaient de tous les trésors de l'Arabie, de la Babylonie, de l'Assyrie, de l'Aramée que le commerce apportait sur les rives du Nil. Mais il est fort probable que celles d'entre les tribus madianites qui possédaient d'innombrables chameaux, prenaient à ce commerce une part active et traversaient en de grandes caravanes les vastes solitudes du désert Syrien[2]. Or, les caravanes qui, à cette date, se rendaient d'Egypte vers l'Assyrie ou vers l'Aramée ou vers la Babylonie, en rapportaient entr'autres métaux l'étain, l'étain d'Asie, l'étain d'Orient.

Cependant, nous savons par la linguistique que, dans les premiers siècles de l'histoire postdiluvienne, les peuples du Nil et de l'Asie antérieure désignaient chacun l'étain par un nom particulier, KESBET, B'DIL, AB'TSA, ANUK, ABAR. Mais à une date inconnue prévalut chez la plupart des peuples sémitiques le nom de KASDIR ou de métal des Chaldéens. (p. 103). Par ces Chaldéens on peut entendre, ou ceux de l'Ibérie, qui était le pays de l'étain-plomb (EBRO), la demeure des descendants du *Forgeron* Tubal, « la patrie de l'argent »,

[1] Nomb. 21, 22; Gen. 37, 28.
[2] Gen. 37, 28 et 36; Nomb. 31, 22; Jug. 6, 5; 7, 12.

le berceau de l'acier, ou plutôt encore ceux du Bas-Euphrate, dont on connaît le commerce très-étendu, et qui ont pu recevoir de très-bonne heure leur étain (AB'TSA) du Paropamisus par l'intermédiaire des Dranges d'*Abestə* (p. 87).

Le nom de kasdir était seul en usage chez les Phéniciens quand ils apportèrent aux Achéens l'étain d'Orient, et qu'ils allèrent chercher au fond de l'Occident l'étain de la Britannie.

II. Commerce de l'étain d'Occident.

A. PÉRIODE DES SIDONIENS.

(De l'an 1500 à l'an 1000?)

Les Sidoniens à l'embouchure de l'Ebre, dans sa vallée et en Biscaie, d'où en Cornouailles : première route de l'étain d'Occident. Seconde route, au nord des Pyrénées, par la Garonne, ouverte aussi par les Sidoniens. Commerce antérieur à David, antérieur à Gadès, remontant aux derniers temps de la puissance de Sidon.

Au siècle de l'Exode et de Moïse, le commerce des Egyptiens et des Sémites s'étendait déjà au loin dans toutes les directions, comme on peut le déduire des richesses métalliques des Madianites, des substances dont étaient composés l'encens et l'huile du Tabernacle, et des douze pierres précieuses du pectoral d'Aaron. Une de ces pierres s'appelait Tarsis[1]. Tarsis, c'est l'Espagne, et, comme Sidon était à cette date « la grande cité » [2], et que sa grandeur ne pouvait provenir que de son industrie et de son commerce, nous dirons que les Sidoniens au seizième siècle avaient pénétré sur leurs vaisseaux jusques à la côte orientale de la péninsule Ibérique[3].

Sur cette côte se verse dans la mer l'Ebre, le fleuve du *plomb-étain* (p. 101) qui a donné son nom à toute la péninsule. Vers

[1] Ex. 28, 20.
[2] Jos. 11, 8, et déjà Gen. 49, 13. Comp. Jos. 19, 28, 29, où Tyr n'est encore qu'une simple forteresse.
[3] Nous suivons ici Redslob dans son *Tartessos*.

son embouchure étaient aux temps des Romains, en face l'une de l'autre : au sud du fleuve, Ibéra, la ville du *plomb*, qui était la plus riche ville de la contrée, et au nord, Dertosa, aujourd'hui Tortose, qui avait été fondée sans doute par les descendants de Tarsis ou les Tartessiens. Or, Tortosa a donné son nom à un jaspe qui fait, dit M. de Laborde, «l'ornement de tous les cabinets d'histoire naturelle de l'Europe.» Ce jaspe serait donc la pierre précieuse qui portait le nom de Tarsis en hébreu, et que les Sidoniens allaient chercher à l'embouchure de l'Ebre.

Mais le bassin de l'Ebre tout entier est très-riche en pierres d'une grande beauté, améthistes, topazes, agathes, hyacinthes, ainsi qu'en plomb et en fer, sans parler de l'étain de Cinca (p. 88), des rochers d'argent où Stésichore plaçait les sources du Tartesse (l'Ebre), et des torrents d'argent fondu qu'une légende ou une fable faisait couler sur les flancs embrasés des Pyrénées lors de l'incendie de leurs antiques forêts. Les Sidoniens devaient donc être attirés dans l'intérieur du pays par toutes ces richesses, et ils auront remonté leur fleuve du plomb, qui était, disait Pline [1], « riche par sa navigation commerciale ». La navigation cesse, pour les grandes barques à Calagurris (aujourd'hui Calahorra), dont les monnaies ont pour type l'Astarté phénicienne sous sa forme d'Europe, et pour les bateaux légers à Varia, qui doit, dit-on, son nom moderne de Viana à un temple de Vénus, autre forme d'Astarté. De Viana on se dirige vers le fond de la mer de Biscaie par deux voies qui unissent l'Ebre et la mer d'Aquitaine, la Méditerranée et l'Atlantique. L'une conduit par la charmante vallée de l'Orduna à Bilbao ; l'autre, par Tolosa à Saint-Sébastien. Tolosa est un nom sémitique qui signifie *le lieu des interprètes, des entremetteurs.* L'Orduna pourrait bien être un *Jordan* ou *Jourdain.* Bilbao a succédé à Amanum, la ville de Baal *Chamman,* du soleil et de ses colonnes, et Saint-Sébastien à Ménosca, qui rappelle le port phénicien d'Hercule *Monœcus,* et qui était situé près du

[1] *Hist. nat.* 3, 4.

Magrada ou rivière de *Melcarth*. La contrée que traversent ces deux routes, c'est la Biscaie, qui est célèbre par l'abondance et l'excellence de son fer. Les mines les plus riches sont celles de Portugalète dans la baie même de Bilbao.

Cependant, les anciens avaient gardé un confus souvenir d'un temps où le fleuve qui avait ses sources près d'une ville du nom de Pyrène, amenait l'étain à Tartesse. Ce fleuve, c'est l'Ebre, Tartesse est Dertosa[1]. Nous supposerons donc que les Sidoniens, arrivés sur les côtes de la Biscaie, auront pris possession de l'Atlantique comme Balboa le fit de l'Océan Pacifique trente siècles plus tard, et que ces intrépides navigateurs auront pénétré jusques à la Cornouailles et jusques dans cette mystérieuse Irlande toute pleine de légendes relatives aux Phéniciens de l'Espagne. La plus ancienne route du commerce de l'étain occidental aurait ainsi été celle de l'Atlantique, de la Biscaie et de l'Ebre[2].

Mais cette route était longue et pénible, et au nord des Pyrénées la Garonne, qui coule en sens inverse de l'Ebre, en offrait une autre plus courte et plus aisée. Nous devons sans doute avouer que nulle légende ne fait de ce fleuve la voie par laquelle dans les temps antéhistoriques l'étain de

[1] Le nom de Tartesse a été transporté de Dertosa à Gadès et de l'Ebre au Bætis. C'est ainsi que Scymnus fait arriver l'étain de la Celtique par un fleuve quelconque vers une ville fabuleuse de Tartesse, située à deux journées de Gadès (vers. 161-166). Avienus confond pareillement l'Ebre, coulant vers l'est et apportant l'étain aux villes de ses rives, et le Bætis descendant vers l'ouest des montagnes d'Argent (*Ora marit.*, vers. 283-298).

[2] Appien (6, 6) fait couler l'Ebre au nord-ouest dans l'Atlantique. Une telle erreur étonne chez un historien du second siècle. Mais elle est moins étrange encore que celle d'Etienne de Byzance, au dire duquel la Seine serait un fleuve des Massiliens. Ce genre d'erreur se rencontre souvent dans les légendes et les mythes, et provient d'une confusion qu'on a faite entre les fleuves, et les routes de commerce qui en suivaient les vallées. On a supprimé les chaînes de montagnes qui forment le partage des eaux entre les bassins opposés, et que les marchands franchissaient avec plus ou moins de difficultés, et l'on a ainsi réuni en un seul système hydrographique des régions dont les eaux coulaient en sens inverse, et qui ne faisaient qu'échanger leurs produits ou livrer passage aux marchandises de pays fort éloignés.

la Bretagne arrivait sur les côtes de la Méditerranée. Toutefois la présence des Phéniciens sur le versant septentrional des Pyrénées résulte de noms sémitiques, tels que Aturis (l'Adour), Elusa, Elusio; la Tolosa de la Garonne doit avoir eu pour fondateur le même peuple que celle de la Biscaie, et les deux Hébromagus (p. 102) supposent que le plomb-étain, après s'être arrêté au confluent de la Dordogne, passait du bassin de la Garonne dans la vallée de l'Atax (Aude). Ce commerce expliquerait l'antiquité, la grandeur et la gloire de Burdigala sur l'Atlantique, de Toulouse au centre de « l'isthme, » et de Narbonne sur la Méditerranée. D'ailleurs le pays des Tectosages et l'Aquitaine étaient probablement, par l'abondance de leur or, la Californie de ces siècles reculés.

Quels chiffres assignerons-nous à ces siècles-là ?

Laissant de côté Homère, dont le silence nous induirait ici comme ailleurs en de grandes erreurs, nous ouvrons les livres des rois d'Israël et leurs chroniques, et nous y voyons au onzième siècle David amasser pour la construction du temple des quantités prodigieuses d'or, d'argent, de cuivre, et de fer, sans laisser à son fils la moindre provision d'étain[1]. Cependant les vases sacrés devaient être d'étain et de cuivre, et Hiram mêlait ces deux métaux dans des proportions différentes pour donner au bronze plus ou moins d'éclat. Comment expliquer l'oubli de David, qui avait prévu jusques aux moindres détails de l'œuvre qu'il léguait à Salomon ? Ne savait-il pas que l'on pourrait aussi peu se passer d'étain que de cuivre ? et l'étain n'était-il pas en Judée infiniment plus rare que le cuivre ou le fer dont il avait pourtant recueilli à l'avance d'immenses amas ? Où étaient donc alors les Madianites avec leurs caravanes de chameaux et leur commerce d'étain et d'autres métaux ? Ce commerce avait cessé, ou du moins l'étain n'arrivait plus de l'Euphrate en Egypte et en Judée. Autrement David en aurait acheté au prix de l'or d'innombrables *briques* (p. 106). Mais si ce métal ne venait plus de

[1] 1 Cron. 22, 14; 28 et 29.

l'Orient vers les pays du Liban et du Jourdain, il venait donc de l'Occident, des Cassitérides, sur les vaisseaux des Tyriens, et ces rois-marchands en avaient entre les mains le monopole. Hiram, qui était Tyrien, aura demandé directement à sa ville natale l'étain dont il avait besoin pour tous les ouvrages du temple qui devaient être en bronze [1].

Ainsi donc, au onzième siècle, l'étain des peuples orientaux était celui de la Britannie. Mais cette date ne nous donne point celle de l'origine de ce commerce, et nous la cherchons dans l'histoire de la Phénicie.

La Phénicie avait été témoin vers l'an 1200 d'une grande révolution : Sidon était subitement tombé du faite de sa grandeur, et Tyr, qui l'avait remplacé, avait inauguré une ère nouvelle en envoyant ses vaisseaux par delà les colonnes d'Hercule et en fondant dès l'an 1100 sur les rives de l'Atlantique la grande et illustre ville de Gadès ou Cadix. De Gadès les Tyriens allèrent chercher sur mer l'étain aux îles Cassitérides, et les écrivains anciens s'accordent à les faire traverser en droite ligne la haute mer depuis la Galice vers la Bretagne et la Cornouailles, sans longer les côtes des Asturies et de la France. Nous étions donc fondé à rapporter aux Sidoniens et non aux Tyriens la fondation des villes phéniciennes de la Biscaie et le commerce de l'étain par l'Ebre. Mais ces villes n'auront pu lutter contre la concurrence de Gadès, et elles n'auront pas survécu longtemps à leur métropole.

La seconde colonne du tableau chronologique qui termine ce chapitre, montre que la présence des Sidoniens sur les deux versants des Pyrénées aurait duré de cinq à sept siècles (de 1500 à 1000, ou de 1600 à 900). Ils y ont laissé peu de traces de leur influence sur les indigènes et moins encore de ruines.

Dans cette hypothèse, l'étain que les Sidoniens travail-

[1] Le cuivre amassé par David pourrait être du bronze : mais encore fallait-il qu'Hiram eût à sa disposition de l'étain pour varier les alliages, et David ne lui en avait point laissé.

laient au temps du siége de Troie, pourrait aussi bien être celui des Cassitérides que celui d'Asie. Ce temps doit être à peu près celui où des causes à nous inconnues ont fait abandonner l'exploitation des mines de l'Ibérie ou Géorgie et interrompre l'arrivée de l'étain du Paropamisus. On dirait que l'avénement de Tyr à la thalassocratie a été contemporain d'une révolution dans le commerce continental de l'Asie.

Nous devrions maintenant suivre les Tyriens à Cadix et les Gaditains en Britannie; mais l'âge du bronze, qui suppose le commerce de l'étain, nous appelle vers les Alpes et vers le centre de l'Europe, où il avait remplacé l'âge de pierre avant la fondation de Cadix. Ce n'est toutefois qu'en étudiant les routes de l'ambre que nous pourrons nous rendre un compte exact de celles de l'étain qui se dirigeaient vers les Alpes.

B. PÉRIODE DES AGES DU BRONZE CISALPIN ET TRANSALPIN.

(De 1500 à 500; de 1000 à 400?)

Les Philistins ou Pélasges à Adria; l'âge du bronze dans le bassin du Pô; l'étain et l'ambre arrivant au Pô par le Rhin. Les Tyriens dans la Suisse romande, où l'étain est apporté par les Santons et les Calètes.

Antérieurement à Moïse, au temps où les Sidoniens étendaient leur commerce jusques à l'Ebre, d'autres Sémites, des Philistins ou Pélasges, allaient chercher l'ambre au fond de l'Adriatique. Avec l'ambre ils recevaient, au temps de Dédale, de l'étain, qui ne pouvaient venir que de la Cornouailles, et qui leur arrivàit par le Pô et le Rhin.

Le bassin du Pô a son âge antéhistorique du bronze. Nous le disons plus ancien que l'art romain et que l'art étrusque, parce qu'il ne connaît ni la monnaie, ni les statuettes, ni les dessins d'êtres organiques, ni la belle poterie faite au tour. Cet âge, qui est tout sémitique ou pélasgique, et dont nous fixerons le commencement au seizième siècle, a pris fin au sixième siècle par l'invasion des Gaulois et avant que la civilisation de l'Etrurie eût commencé à verser

par le commerce ses bronzes et ses vases sur les plaines du Pô.

Les bronzes transapennins nous fournissent, par leur ressemblance avec les bronzes transalpins, l'époque approximative de l'âge du bronze en Autriche, dans la Sud-Allemagne, dans la Suisse romande.

Les bronzes de nos lacs suisses, comme ceux du Pô, ne sont jamais mêlés à des monnaies romaines, gauloises, massaliotes. Ils sont donc, comme eux, antérieurs à l'art étrusque, et l'industrie qui les produisait, a cessé avant la fondation de Marseille et l'an 600, ou du moins avant que le commerce de cette cité phocéenne se fût étendu jusques au Léman.

Si l'âge du bronze dans le bassin du Pô doit son origine aux Philistins de l'Adriatique, nous croyons que sur les rives des lacs romands il date du commerce que les Phéniciens, les Tyriens, faisaient à l'embouchure du Rhône et dans sa vallée. Leur Melkarth ou Hercule les a conduits dans ces contrées à une époque fort reculée, qui a probablement précédé même la ruine de Sidon, et nous pouvons ainsi supposer que, dans la Suisse romande, où ils n'auront pénétré que plus tard, l'âge du bronze est compris entre le douzième ou onzième siècle et le sixième ou le cinquième.

Les traces de fonderies et les barres d'étain trouvées dans la Suisse occidentale démontrent qu'une partie au moins des bronzes était fabriquée dans le pays même. Le cuivre de ces objets, d'après le nickel qu'il contient, venait d'Arnavasso (p. 93) et des localités voisines qui donnent aujourd'hui encore des minérais nickelifères de cuivre, et dont les gîtes ont été exploités à une époque très-reculée, comme le prouvent les restes d'antiques travaux[1]. Mais l'étain, d'où arrivait-il à nos fondeurs ?

Ce n'étaient pas les Phéniciens qui le leur fournissaient, car le nom de kasdir n'a pas franchi l'Adriatique (p. 103). L'Occident ne connaît pas ce métal sous un autre nom que

[1] D'après MM. Brauns et Gerlach, ingénieurs. (Lettre de M. de Fellenberg).

8

celui qu'il porte en cymri et en irlandais (p. 104). L'étain parvenait donc directement de la Cornouailles, à travers les Gaules, sur les rives de nos lacs, d'où il arrivait avec l'ambre par le bassin du Pô à la grande cité d'Adria.

La configuration des Gaules imposait à ce commerce de l'étain trois routes : celles de la Garonne, de la Loire et de la Seine. La dernière était la plus directe. La première, qu'avaient frayée de fort bonne heure les Phéniciens, était la plus ancienne. La route moyenne n'a probablement pas été fréquentée pendant l'âge du bronze.

Cet âge étant tout entier enveloppé dans les obscurités des temps antéhistoriques, nous aurons recours, pour l'éclairer, aux renseignements les plus anciens que les monnaies gauloises peuvent nous fournir sur le commerce transalpin de l'étain, et nous conclurons du troisième siècle au douzième.

La Suisse occidentale abonde en monnaies des Santons et des Calètes.

Les Santons, dont le nom vit encore dans celui de la Saintonge, devaient, par leur situation sur la rive droite de la Gironde, avoir une large part au commerce de l'étain qui leur arrivait de la Bretagne sur les vaisseaux des Phéniciens et bientôt après sur ceux des Vénètes de l'Armorique. Si au temps de Pline les Germains apportaient en personne l'ambre de la mer du Nord dans la Pannonie, les Santons ont fort bien pu, pendant les dix et quinze siècles antérieurs à l'ère chrétienne, transporter eux-mêmes leur étain jusques en Helvétie. Leurs monnaies y sont si nombreuses qu'on a fini par supposer qu'elles étaient celles des Helvétiens et non des Santons. Les relations que le commerce de l'étain avait établies entre ces deux peuples si éloignés, devaient être bien intimes et dater d'un temps bien reculé pour que les Helvétiens, « le peuple le plus considérable de toutes les Gaules, » quand ils abandonnèrent sous Orgétorix leur patrie, aient eu l'intention de s'établir chez leurs amis de la Gironde [1].

[1] J. César, *B. Gallic.*, 1, 3 et 10. — Dans notre Suisse romande, on

Les Calètes, dans le pays de Caux, occupaient sur la rive droite de la Seine et à son embouchure une position identique à celle des Santons sur la Gironde. Comme eux aussi, ils firent du commerce de l'étain leur grande affaire. Leurs médailles sont sans contredit les plus remarquables de toutes les Gaules. Elles le sont, d'abord, par leur immense extension : elles se trouvent éparses non seulement en Angleterre, en France, en Suisse (où, près de Soleure, un champ de deux arpents en est comme jonché), mais dans la Souabe, dans la Bavière et jusques dans la Bohême. Or il nous paraît que, les Calètes étant situés à peu de distance de la Britannie, qui ne livrait au commerce pour ainsi dire que de l'étain, l'étain rend le mieux compte de l'extraordinaire diffusion de leurs monnaies. On pourrait même, sans beaucoup de difficultés, par la direction des chaînes de montagnes et par leurs passages, tracer les diverses routes par lesquelles ce métal arrivait du pays de Caux, d'une part, au pied des Alpes, d'autre part, aux Sudètes. Nous ajouterons que, si le nom celtique de l'étain est parvenu de bonne heure par la Garonne aux Romains, ce même nom se sera répandu par les Calètes chez les Germains et par les Germains chez les Slaves (p. 404).

Sur les monnaies des Calètes abondent en outre les symboles phéniciens, qui sont fort rares sur les monnaies des autres peuples gaulois : la roue, le croissant, le triangle, l'ancre, le couteau du sacrifice, etc., et les figures d'hommes et d'animaux y sont dessinés dans un style qui est le trait caractéristique des cylindres babyloniens. Nous voyons dans ces particularités étranges les preuves des antiques et intimes relations que les ancètres des Calètes avaient soutenues avec les Sidoniens de la Biscaie et les Tyriens de Cadix. D'autre part, ces mêmes Calètes ont été très-tôt en rapport avec les Massiliens par la Seine et le Rhône ; car leurs mon-

donne le nom de *chirons* aux tas de foin sur les prés fauchés. Le terme est celtique ; mais étymologiquement il s'entend des monceaux de pierre, et c'est le sens qu'il a dans la Saintonge (p. 55). Les Santons l'auraient-ils importé avec leur étain dans nos contrées ?

naies, qui sont peut-être les plus anciennes de toutes les Gaules, ont des inscriptions en caractères grecs d'une forme angulaire et tout archaïque. Ces lettres distinguent en général les monnaies de la Gaule belgique, et les Calètes étaient un des seize peuples de la confédération des Belges[1].

Cependant les Calètes n'étaient pas les seuls Belges qui transportaient l'étain briton au cœur de l'Europe. D'autres Belges habitaient aux bouches du Rhin, qui est l'Eridan des mythes de l'ambre. Mais l'ambre semble inséparable de l'étain, et, comme le Rhin était au temps de Strabon et déjà même du vivant de Pythéas une des grandes voies par lesquelles l'étain arrivait à Marseille, nous supposerons qu'il en était ainsi mille ans plutôt au commencement de l'âge du bronze. Il ne faut pas moins que le double commerce de l'étain et de l'ambre remontant et descendant le Rhin, le Rhône et le Pô, pour rendre compte du nombre et des richesses des stations lacustres de l'âge du bronze dans notre Suisse romande.

C. PÉRIODE DES TYRIENS ET DES GAULOIS.

(De 1100 à l'ère chrétienne.)

Commerce de Tyr avec Tarsis. Les Gaditains et les Ibères font de la Galice par la haute mer le commerce avec la Cornouailles : Himilcon, les Cempses, l'OEstrymnis, l'île Sacrée. Pythéas, et passage de Strabon donnant la clef des énigmes de l'âge du bronze. Ptolémée et l'Irlande. Les épées gaditaines en Danemark. Corbilo et la route de la Loire. Les routes des Gaules, de Pythéas à l'ère chrétienne.

Avant de retourner à Gadès où nous avons laissé les Tyriens, disons quelques mots du commerce de ce peuple avec l'Espagne entière ou Tarsis.

Vers l'an 1000, au temps de Salomon et d'Hiram, les rois de Tarsis étaient assez célèbres pour figurer dans le cantique

[1] H. Schreiber dans H. Meyer, *Monnaies gauloises* (en allem.). Zurich, 1863.

sacré d'un poëte hébreu [1], et les vaisseaux de Tarsis étaient si bien connus par leurs grandes dimensions qu'on désignait de ce nom-là tout bâtiment destiné à des voyages de long cours, aussi bien ceux qui naviguaient sur l'Océan-Indien que ceux qui faisaient le commerce de l'Espagne [2]. Il paraîtrait même que Tarsis avait pris le double sens qu'a de nos jours le nom des Indes, et désignait indifféremment la péninsule Ibérique à l'extrême Occident ou les contrées maritimes de l'extrême Orient [3].

Les objets du commerce de Tyr avec Tarsis étaient sans doute au siècle de Salomon comme au siècle d'Ezéchiel [4] l'argent, le fer, le plomb et l'étain : l'argent des Pyrénées (p. 108) ou du bassin du Bætis; de ces quatre métaux c'était de beaucoup le plus important [5]; — le fer de la Biscaie; — le plomb de l'Ebre (p. 94) ou de Jaën; — l'étain de la Cornouailles. L'étain, le plomb et l'argent pouvaient arriver à Tyr depuis Cadix tout aussi bien que depuis Dertosa ou Tartesse. Mais le fer nous prouve que jusques au sixième siècle Tyr était en relations avec les ports de l'Ebre et de la Catalogne.

Cependant les Gaditains, qui ne pouvaient ignorer le commerce que les Sidoniens avaient fait par l'Ebre et l'Atlantique avec la Cornouailles, n'auront pas tardé longtemps à s'élancer sur la mer à la découverte de la région stannifère. On objecte la longueur du voyage, les côtes inhospitalières de Portugal, les tempêtes du golfe de Biscaie. Mais on oublie que les vaisseaux tyriens franchissaient parfois en sept jours et sept nuits la distance qui sépare Carthage des colonnes d'Hercule [6]. Avec une marche aussi rapide, de Cadix ils auraient abordé en moins de douze jours aux Sorlingues.

[1] Ps. 72, 10.
[2] 1 Rois 10, 22. Comp. Es. 2, 16; 60, 9.
[3] 2 Cron. 9, 21; 20, 36; 1 Rois 22, 49.
[4] 27, 12.
[5] Jér. 10, 9. L'argent venait de Tarsis ou de l'Occident, l'or d'Uphaz ou de l'Orient.
[6] Scylax, § 111.

Les Gaditains, nous l'avons dit (p. 111), s'y rendaient directement depuis le cap Nérium des Artabres, qui est le cap Finistère de la Galice. Ils ne passaient donc point par Amanum et Ménosca; aussi ne trouve-t-on, sur la côte des Asturies et sur celle de la France, aucune autre cité dont le nom soit phénicien, tandis que de Gadès au cap Nérium sont Olisippo, Colippo, Ebromagus. Cette navigation directe se conclut de la situation géographique que les écrivains anciens attribuent aux îles Cassitérides. Ils les placent en face du Nérium, à l'opposite de la Celtibérie; quelques-uns même, au devant du Promontoire-Sacré, qui est le cap saint Vincent des Algarves[1].

L'histoire de Gadès et de son commerce nous est inconnue. Mais nous savons que vers l'an 470 à 460 avant Jésus-Christ[2], les Carthaginois avaient envoyé un de leurs amiraux, Himilcon, explorer les contrées de l'étain ou les îles Britanniques, tandis que Hannon semait 30,000 colons sur les côtes océaniques de la Mauritanie. Un poëte latin de la fin du IV[me] siècle, Aviénus, qui avait à sa disposition « les secrètes annales de Carthage[3] », et qui en plus d'un endroit nomme expressément Himilcon, nous a transmis sur le commerce océanique de l'étain des renseignements très-précieux.

A ce commerce prenaient part non seulement les Gaditains (ou « Tartessiens ») d'origine tyrienne, mais « les colons carthaginois » établis sur les côtes de l'Atlantique et « la multitude » indigène « demeurant entre les colonnes d'Hercule[4]. »

« L'ardent Ibère parcourait ces parages de l'Océan sur sa barque légère faite de cuir[5]. »

« La côte (de la Galice) jette un cap vers l'âpre septentrion. » C'est le cap Nérium, d'où les vaisseaux se lancent vers la pleine mer. « Après deux jours de navigation, ils

[1] Denys Perieg., vers. 562 et les notes de C. Muller.
[2] Car. Muller, *Geogr. græc. minores*, t. 1, p. XXI.
[3] *Ora maritima*, vers. 414.
[4] *Ibid.*, vers. 113-115.
[5] *Descr.* vers. 743. Comp. *Ora,* vers. 105.

abordent à un autre cap qui s'avance (comme à leur rencontre), du nord vers le sud. Cette terre est une presqu'île que la haute antiquité a nommée Œstrymnis et qui porte aussi le nom d'Ophiusa, *le pays des serpents*. Elle a la grandeur du Péloponèse et est habitée par les Cempses. Ces Cempses, qu'on distingue des Ibères, occupent en Espagne tout le pays qui s'étend de la région maritime du Bætis et de l'Anas jusques aux pieds des Pyrénées occidentales[1]. » Les Cempses semblent être les Celtibères. Œstrymnis est certainement la Bretagne; ce nom, d'après Bochart, signifierait en hébreu *le peuple caché, inconnu*, et l'antiquité de ce nom garantit celle du commerce phénicien et maritime de l'étain. Nous verrons plus tard la part qu'y prirent les Gaulois de l'Œstrymnis ou de l'Armorique, les Osismiens et les Vénètes.

« Par de là cette péninsule s'ouvre le golfe Œstrymnique avec des îles du même nom. Ces îles (les Sorlingues et la Cornouailles), éparses au loin dans la mer, sont riches de leurs mines d'étain et de plomb. Elles sont très-peuplées, et leurs habitants ont le cœur fier, l'habileté qui donne le succès, la passion innée du commerce. Leurs barques sont de cuir (comme celles des Ibères)[2]. » D'après Denys, qui donne à ces îles le nom d'Hespérides, elles sont habitées par « la race opulente des nobles Ibères. » Ces Ibères, qui sont probablement venus de la Galice, sont les Silures de Tacite, et il est évident qu'au siècle reculé où nous transporte Avienus, ils étaient depuis longtemps établis dans la patrie de l'étain.

« De là à l'île Sacrée (c'est ainsi que les anciens l'ont appelée), il y a pour un vaisseau une navigation de deux jours. Cette île élève au milieu des eaux sa vaste surface, et la nation hibernienne l'habite au loin et au large[3]. » D'où vient à l'Irlande ce surnom de *Sacrée*, qui suppose une civilisation très-avancée et très-ancienne ? et cette civilisation n'est-elle

[1] *Ora*, vers. 90. 91; 147-157; 161; 173; 195; 257; 301. *Descript.*, vers. 480-482. Denys Per., vers. 338; Priscien, vers. 336.
[2] *Ora*, vers. 94-107. Denys, vers. 563. 564. Priscien, vers. 576
[3] *Ora*, vers. 108-111.

point lè résultat du commerce de l'étain qui avait attiré aux extrémités de l'Europe les Sidoniens de la Biscaie (p. 108) longtemps avant les Tyriens de Gadès ?

« Près de l'île Sacrée sont les îles des Albions, les Brétanides. Sur la côte (méridionale) bordée de rocs escarpés et de monts menaçants, habitent des Liguriens[1], » qui sont les Lloëgrys ou Logriens des traditions cambriennes.

Aviénus et Himilcon ne nous conduisent point dans la mer du Nord et vers les côtes de l'ambre, où n'abordaient donc pas les vaisseaux carthaginois.

Moins d'un siècle après Himilcon, un grec, un massaliote, Pythéas, visitait pour la première fois les deux berceaux de l'étain et de l'ambre (p. 90). Parti de Gadès, il s'arrêta chez les Osismiens, et voici ce qu'il dit des îles Cassitérides dans quelques lignes que Strabon lui a sans doute empruntées, et qui sont à nos yeux l'explication de l'âge du bronze transalpin.

« Ces îles sont habitées par des hommes qui portent des vêtement noirs. » A ces vêtements noirs nous reconnaissons à première vue nos Ibères (p. 119), car cette couleur sombre, qui est étrangère au génie et aux coutumes de la race celtique, est le trait distinctif du costume des Lusitaniens et des Celtibères. — « Ils ont des tuniques talaires, une « ceinture à la poitrine et un bâton à la main ; à les voir se « promener on les prendrait pour les Furies des tragédies. « Ils vivent de leurs troupeaux, la plupart à la manière des « nomades. » Aviénus nous les a dépeints moins barbares : peut-être faut-il distinguer la Cornouailles continentale plus civilisée et les îles Sorlingues à demi-perdues dans l'Océan. — « Ils possèdent de l'étain et du plomb QU'ILS ÉCHANGENT AVEC « LES MARCHANDS, ainsi que des pelleteries, CONTRE de la po- « terie, du sel et DES OBJETS EN BRONZE . . . » non en fer, et ainsi s'explique comment le fer n'est jamais mêlé au bronze dans les régions visitées par les marchands phéniciens ; ainsi

[1] *Ora*, vers. 112 ; 129-145. Denys, vers. 566.

se réfute la principale objection qu'on fait à l'hypothèse de M. Nilsson et de son école. Nous verrons d'ailleurs que les Phéniciens sont restés fidèles au bronze et ont négligé le fer jusques aux derniers temps de leur existence nationale. — « Auparavant, poursuit Strabon, les Phéniciens seuls faisaient ce commerce depuis Gadès[1]. » Les marchands de Gadès allaient donc chercher par mer l'étain de la Bretagne, qu'ils livraient aux fabriques de leur cité, et ils rapportaient en Bretagne ce même étain mêlé au cuivre et converti en *bronze*, pour l'échanger contre un nouveau chargement de ce métal. Ce commerce étrange eût été impossible si les indigènes eussent connu eux-mêmes l'art de préparer le bronze. Mais cet art leur était complétement étranger, car les auteurs anciens nous disent positivement que le cuivre ou bronze des Britanniens leur venait du dehors et que leurs armes étaient de fer[2]. Cependant on trouve dans les antiques tombeaux de l'Angleterre et de l'Irlande des épées en bronze aussi remarquables par la beauté du travail que par la petitesse de la poignée (p. 10). Elles sont de cuivre et d'étain sans plomb ni zinc, et à l'alliage assyrien, phénicien. D'où viennent-elles ? Strabon nous le dit : de Gadès. Elles porteraient gravé sur la lame le nom ou la marque de la fabrique gaditaine que la provenance n'en pourrait être plus certaine.

Ajoutons que ces épées, fabriquées à Gadès, ne peuvent être ni antérieures à l'an 1100, date de la fondation de cette cité, ni postérieures au quatrième siècle de notre ère où elle n'était qu'un amas de ruines[3].

Les Gaditains auraient aimé à tenir secrète la route des Cassitérides. Mais les Romains, maîtres de l'Occident entier, ne pouvaient les laisser longtemps jouir en paix de ce mo-

[1] Strab. 3, 3. 7. Comp. Diod. 5, 33.

[2] Jules César, *B. Gall.*, 5, 12; Strabon, 4, 5. 2; Tacite, *Agricola*, 12.

[3] *Ora marit.*, vers. 270-273. Déjà avant Aviénus. Ausone, chantant les villes célèbres de son temps, fait de Mérida la capitale de l'Espagne, place au second rang Cordoue, Tarragone et Bragues (Bracara), et ne parle point de Cadix.

nopole. A une date inconnue « un vaisseau d'Italie avait tenté « de suivre à la piste des marchands phéniciens qui voguaient « vers ces îles : ils l'attirèrent vers des écueils où il se brisa « après le leur, et leur cité les dédommagea de la perte de « leurs marchandises. Mais après de nombreuses tentatives « les Romains découvrirent enfin cette route mystérieuse : « Publius Crassus, qui l'avait trouvée le premier, la fit con- « naître à tout le monde [1], » sans doute postérieurement à Jules-César.

L'importance du commerce que les Tyriens de Cadix faisaient non seulement avec la Cornouailles, mais avec toutes les îles Britanniques, résulte d'une manière frappante de la géographie de Ptolémée. Ce savant d'Alexandrie copiait son prédécesseur immédiat, Marin de Tyr, qui avait tiré sa description de la terre et sa mappemonde de sources phéniciennes. Or la carte que Ptolémée nous trace de l'Irlande, est plus exacte que celles de toutes les autres contrées : les grandes anfractuosités des côtes y sont marquées avec une précision surprenante, et la cité la plus importante de l'île est un port de mer situé vers le *nord-ouest*. L'Irlande était au contraire, pour Strabon, Pline, Tacite, une terre presque complétement inconnue.

Des épées de bronze, fort semblables à celles des tombeaux britanniques, sont assez fréquentes en Danemark. Nous ne saurions mettre en doute leur provenance phénicienne ; mais, fabriquées à Gadès et apportées par les Gaditains dans la Cornouailles, elles ont pu passer dans la Nord-Europe sur des vaisseaux celtes, armoricains, vénètes, et il n'est point nécessaire d'admettre que les Tyriens de Gadès aient fait eux-mêmes directement le commerce avec la Scandinavie.

Pendant que les Gaditains faisaient sur mer le commerce de l'étain, ce métal continuait à affluer par la Garonne, la

[1] Strab., 3, 5. 11.

Seine et le Rhin à Narbonne, à Marseille et dans tout le cœur de l'Europe. Une route nouvelle s'était ouverte à ce commerce, celle de la Loire ; au moins les Vénètes et leurs alliés, les Namnètes, avaient-ils fondé (à deux lieues au-dessous de Nantes), la ville de Corbilo, qui florissait au siècle de Pythéas. Mais elle a disparu si promptement et si complétement qu'on doit supposer que la voie commerciale de la Loire n'a jamais eu l'importance de celles de la Garonne et de la Seine.

Le commerce des Gaules était tout entier entre les mains des indigènes, puisque nul Massaliote avant Pythéas n'avait visité les Cassitérides.

De Pythéas à l'ère chrétienne, rien n'a changé dans les routes de l'étain. Ce métal et les pelleteries de la Britannie, sans doute aussi son or, son argent, son plomb, attiraient dans ce pays les marchands gaulois depuis les embouchures de la Garonne, de la Loire, de la Seine, et depuis le port Itius (Bissan, près Calais). L'étain des différentes mines de la Cornouailles était rassemblé dans l'île d'Ictis, qui est le Mont Saint-Michel au devant et au centre de ce district minier. C'est là que venaient le prendre les marchands qui le transportaient sur la côte continentale. Du port Itius, ils gagnaient les bouches de l'Escaut et remontaient le Rhin. D'autres (les Calètes sans doute) transportaient leurs provisions à dos de cheval, en trente jours, soit à Marseille, soit à Narbonne.

Du temps de Strabon et sous la domination romaine, on utilisait les voies d'eau, et le transport par terre n'avait plus lieu qu'au partage des grands bassins[1].

[1] Diod., 5, 22. 23. 38. — Strab., 4, 1. 12 et 6. 11. — *Fragm. hist. græc.*, t. 3. Possidonius, fr. 48.

D. LES ROMAINS.

(De l'ère chrétienne au moyen âge.)

Les mines de Cornouailles exploitées jusques à Vérus; ignorance des savants de Rome. Chute du commerce océanique au 2e siècle, et exploitation de l'étain gaulois. La Cornouailles au moyen âge.

Vers l'ère chrétienne, les habitants de la Cornouailles étaient très-hospitaliers, et ils exploitaient leurs mines d'étain avec beaucoup d'habileté, purifiaient au feu ce métal et le coulaient en lingots de la forme d'un dez[1]. Ces lingots nous rappellent les briques bleuâtres des bas-reliefs des Thoutmosis (p. 106). Peut-être les Sémites avaient-ils enseigné aux Ibères à donner cette forme cubique au métal. D'ailleurs la civilisation, en adoucissant les mœurs des Silures, ne les avait point amollis; car, dans leurs vallées, leurs montagnes et leurs presqu'îles, ils se firent redouter de Rome par leur bravoure et leur esprit d'indépendance, et seuls ils maintinrent leur liberté contre les Anglo-Saxons[2].

Il est étrange que Jules-César place les mines d'étain de la Bretagne dans l'intérieur de l'île, que Tacite n'en dise pas même un mot dans sa Vie d'Agricola, et que Pline traite de fables tout ce qu'on racontait d'îles de l'Océan qui produisaient l'étain (p. 88)[3]. Mais tant d'ignorance chez les savants ne faisait pas que l'étain ne fût assez abondant sous Néron (d'après Arrien) pour que le commerce d'Alexandrie le transportât jusques sur la côte de Malabar (p. 85)[4]. D'autre part, les mines de la Cornouailles n'avaient pas cessé d'être exploitées, puisqu'elles l'étaient du vivant de Strabon sous Auguste, et que les musées d'Angleterre possèdent plus de deux

[1] Diod. 5, 22.
[2] Tacite, *Agric.*, 13. 22. — Forbiger, t. 3, p. 288.
[3] Jules César, *B. Gallic.*, 5. 12. — Tacite, *Agric.*, 12. — Pline, *Hist. nat.*, 34, 47.
[4] Comment expliquer que l'étain et le plomb disparaissent des monnaies romaines tout à coup et simultanément vers l'an 30 avant Jésus-Christ? Immédiatement après apparaît le zinc (d'Abdera?), qui d'Au-

douzaines de barres et de cubes d'étain estampillés du nom des empereurs romains qui se sont succédé de Claude[1] à Antonin et à Vérus[2]. Enfin le commerce maritime entre la Bretagne et l'Espagne n'était point suspendu ; car Pline[3] lui-même nous apprend que « de Gadès on navigue aujourd'hui sur tout l'Océan autour de l'Espagne et des Gaules, » et les voies romaines dans l'occident des Gaules convergent, entre la Loire et la Garonne, sur certains points de la côte qui étaient incontestablement des ports de mer. Nous sommes donc réduit à supposer qu'à Rome on ne possédait aucun renseignement direct sur la Cornouailles.

Cependant après Pline une révolution s'opère dans le commerce de l'étain. Appien[4], au deuxième siècle, nous dit que les peuples de l'empire romain ne naviguent pas sur la mer occidentale et septentrionale. Le commerce abandonne donc Gadès, ses navires ne se rendent plus en Britannie, l'étain de la Cornouailles n'arrive plus en Galice ni peut-être même en Gaules. Ainsi s'expliquerait pourquoi Vérus est le dernier empereur dont le nom se lise sur les briques de l'étain briton, et pourquoi les monnaies romaines, à dater du commencement du troisième siècle, ne contiennent plus d'étain. On se bornait à ajouter quelque peu d'argent au cuivre pour augmenter la valeur de la monnaie.

A dater de Claude-le-Gothique l'étain et le plomb réapparaissent en commun dans les monnaies de l'empire, où on les a suivis jusques à Constantin-le-Grand. Nous serions tenté de fixer à cette époque la première exploitation des sables

guste à Néron est allié au cuivre seul. Il paraîtrait que le zinc a eu un temps de faveur, pendant lequel on a négligé pour lui l'étain, qui, d'ailleurs, n'aurait point fait défaut. De Trajan à Marc-Aurèle, le zinc se mêle au cuivre et à l'étain, et il le fait dans une proportion qui croît d'abord régulièrement (17. 22. 27 %) et qui décroît ensuite de même (19. 15. 10. 6).

[1] Claude avait soumis la Bretagne en seize jours.

[2] Dans la Cornouailles même, on a déterré des vases d'étain dans des ruines romaines.

[3] *Hist. nat.*, 2, 67.

[4] *Hist. rom.*, 2, p. 423.

stannifères du Limousin et de la Bretagne (p. 89), de faire venir de ces contrées l'étain[1] dont était couvert le toit de l'église d'Agen au sixième siècle (d'après Fortunatus), et de compter ces richesses métalliques pour quelque chose dans la grandeur de Tolente (saint Pol de Léon), la Tyr armoricaine qui couvrait la mer de ses vaisseaux et qui a été détruite en 875 par les Normands.

Les mines de la Cornouailles, que nous supposerions avoir été abandonnées au troisième siècle, ne paraissent pas avoir été reprises sous les Anglo-Saxons. Au moins l'étain n'est-il pas mentionné une seule fois pendant leur domination de six siècles. Il ne l'est pas même depuis qu'Adelstan eut enfin soumis les intrépides descendants ou successeurs des Silures. Ce métal ne reparaît que dans les documents historiques où les rois d'Angleterre le soumettent, ainsi que l'argent, à des règlements spéciaux. Mais la Cornouailles fournissait déjà à elle seule d'étain l'Europe entière quand on en découvrit des gisements en Bohême l'an 1146 et bientôt après en Saxe[2].

Si l'on osait se fier à quelques monnaies analysées, l'étain aurait fait complétement défaut à Constantinople au sixième et au neuvième siècles ; car celles de Justinien et de Basile sont de cuivre pur[3].

En résumé, voici quelles ont été dans l'antiquité les routes de l'étain britannique :

1° Route de la Biscaie et de l'Ebre ;
2° Route de la Garonne et de l'Aude ;
3° Route transverse de la Saintonge vers l'Helvétie ;
4° Route de la Loire et du Rhône ;
5° Route de la Seine vers l'Helvétie et le Pô ;

[1] Marcellus de Bordeaux, au 4e siècle, parle de petites lames d'étain inscrites qui servaient d'amulettes.

[2] Hœfer, *Hist. de la chimie.* — Lappenberg, *Hist. d'Angleterre* (en allem.).

[3] Il en existe aussi de cuivre pur d'Auguste, de Caligula et de Vespasien.

6° Route du Rhin vers le Rhône et vers le Pô; cette route est plutôt celle de l'ambre;

7° Route maritime de Gadès par la Galice et la Bretagne.

La route de Gadès et celle de l'Ebre sont phéniciennes, l'une tyrienne, l'autre sidonienne. Celle de la Garonne est sidonienne, puis gauloise. Les autres sont uniquement gauloises, au moins jusques aux Alpes.

Tableau chronologique des routes de l'étain britannique.

Dates	Tyriens de Gadès	Sidoniens de l'Ebre	Gaules occidentales	Gaules orientales	Bassin du Pô
vant 1500	. . . . . .	Ils font à Dertosa et dans le bassin de l'Ebre le commerce des pierres précieuses et des métaux.	. . . . . .	. . . . .	Les Philistins ou Pélasges font à Adria le commerce de l'ambre, qui leur arrive du Danemark par le Rhin et le Pô (route 6). Ils reçoivent avec l'ambre par le Rhin l'étain, qu'apportent sans doute les Calètes. Age du bronze transapennin.
00-1300)	. . . . . .	Ils vont de la Biscaie chercher l'étain en Cornouailles et découvrent l'OEstrymnis (route 1).			
(1200)	. . . . . .	Ils ouvrent à l'étain la route (2) de la Garonne.	Les Santons et les Armoricains prennent une part active au commerce sidonien. Age du bronze. Gloire des Osismiens.	Les Tyriens remontent la vallée du Rhône	
1100	Les Tyriens fondent Gadès.	. . . . . .	. . . . . .	Ils font des lacs romands les entrepôts de leurs bronzes. Les Santons et les Calètes y apportent l'étain (routes 3 et 5). Age du bronze romand.	
(1000)	Les Gaditains découvrent la voie océanique (7) de l'étain.				
00-900)	. . . . . .	Les villes sidoniennes de la Biscaie périssent; la route de l'Ebre est abandonnée			
	Les Ibères colonisent les îles Cassitérides.	. . . . . .	Les Venètes succèdent aux Osismiens.		
600	. . . . . .	. . . . . .	Fin de l'âge du bronze gaulois. Epées de fer. Route de la Loire (4) ouverte par les Armoricains.	Fondation de Marseille.	Les Gaulois dans le bassin du Pô (580). Fin de l'âge du bronze transapennin ou cisalpin.
00-400)	. . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Fin de l'âge du bronze romand. Epées de fer des Helvétiens.	
chrétienne	Prospérité immense de Gadès.	. . . . . .	Le commerce de l'étain se fait par la Garonne, la Loire, la Seine et le Rhin.		
100-200	Tout commerce sur les côtes océaniques de l'Europe cesse.				
200-400	. . . . . .	. . . . . .	Les mines de la Cornouailles sont abandonnées, et l'on commence à exploiter l'étain de la Gaule occidentale.		

SIXIÈME CHAPITRE[1]

Commerce de l'ambre.

Les noms et les mythes de l'ambre prouvent que des Sémites l'ont découvert. — La péninsule Danoise, vrai pays de l'ambre, et non la Prusse orientale. La Rauronie. — L'ambre arrive du Jutland aux Philistins d'Adria et aux Phéniciens de la Ligurie par le Rhin et la Suisse romande ; aux Sidoniens de la Biscaie par la mer ; aux Gaulois et aux Massaliotes par le Rhin et le Rhône ; aux Phéniciens du Pont-Euxin et aux Venètes de l'Adriatique, par Carnonte et par le Danube ou par l'extrémité des Alpes. Le bassin du Danube, terre phénicienne, inconnue des anciens Route de Rugen au Brenner. Routes de Ptolémée, de Carnonte à la mer du Nord et à la Baltique. Route de la Prusse orientale au Pont-Euxin, vers l'ère chrétienne.

L'ambre était connu de l'ancienne Egypte où, d'après Pline, il portait le nom de *sacal*.

Ce nom se retrouve dans les saints Livres des Hébreux où il désigne sous la forme de *schecheleth,* un des trois aromates dont Moïse devait composer l'encens du tabernacle[2]. Il est bien vrai que les Septante, saint Jérôme, la Vulgate, les traductions modernes entendent par *schecheleth,* l'onyx marin, la *blatta byzantina,* le coquillage qu'on recueille dans les marais de l'Inde et dont l'écaille odorante est aujourd'hui encore très-recherchée des Orientaux. Mais l'identité de *schechel-eth* et de *sacal* donne un très-grand poids à l'opinion de ceux qui attribuent à ces deux termes le même sens d'*ambre*. L'ambre aurait donc été connu des Israélites et des Egyptiens dès les temps de Moïse.

Il est assez probable que ce nom de *schechel* ou *sacal*

[1] Pline, *Hist. nat.*, 37, 11 et 12. — Redslob, *Thulé*. — Herm. Muller, *Le monde grec dans le nord*, 1844, ch. 4 (en allem.).

[2] Exode, 30, 34.

n'était point propre aux Israélites et qu'il avait cours chez leurs voisins, les Philistins, et les Cananéens ou Phéniciens.

Cependant ce même nom était celui de l'ambre chez les Scythes, *sacrium* (pour *sac'l-ium*). Les Scythes, comme les Egyptiens, auraient donc appris à connaître le succin par les Sémites.

L'ambre chez les Grecs se disait *électron*. Les uns font dériver ce nom d'ÊLEC-TÔR, le *soleil*, l'astre *rayonnant*. Les autres veulent y reconnaître un mot sémitique : ELEK, qui en arabe désigne *les sucs que le soleil fait découler de certains arbres*.

Le verbe araméen SCHACHAL exprime la même idée que ELEK : il signifie *pleurer, suer*. Mais l'ambre gît, fossile, dans certaines formations géologiques ou est rejeté par la mer sur la côte. Or imaginer ou découvrir que cette substance est la sueur, les larmes d'un arbre, n'est point une de ces idées qui se présentent naturellement et nécessairement à tous les esprits. Comme donc les Grecs croyaient que l'ambre provenait des pleurs que versaient, aux bouches de l'Eridan ou du Pô, sur leur frère Phaéthon les Héliades métamorphosées en peupliers, nous expliquerons le mythe grec par le sens étymologique de *sacal, sacrium* et *schecheleth*.

Le mythe des Héliades était mentionné dans les poëmes d'Hésiode. Dans Homère l'électre désigne, au neutre et au masculin (ou féminin), tantôt l'ambre, tantôt un mélange d'or et d'argent qui avait l'aspect jaune et brillant de l'ambre. Au siècle de la guerre de Troie, les Phéniciens faisaient des colliers où l'ambre alternait avec l'or, et le palais de Ménélas était orné d'or et d'ambre, l'un et l'autre jaunes, d'argent et d'ivoire, l'un et l'autre blancs [1].

D'où venait l'ambre qui au treizième siècle décorait en Grèce les demeures des rois, et qui était déjà répandu au seizième siècle en Egypte et en Terre-Sainte ?

L'ambre se trouve enfoui sous le sol en petite quantité

[1] Homère, *Od.* 4, 73; 15, 460; 18, 296. Epigr. 15, 10.

en Sicile, Italie, Espagne, France, Belgique, Galicie, Sibérie. Mais la seule contrée [1] assez riche pour avoir jamais livré au commerce cette substance précieuse, c'est celle qui forme le bassin méridional de la Baltique.

La Prusse orientale, entre la Vistule et le Niémen, passe aujourd'hui pour être le vrai pays de l'ambre. Mais il n'en était pas ainsi dans l'antiquité. L'ambre se dit en scandinave RAV (RAU), RAFR, en frison RÖV, et la *Raunonie* [2] (lisez Raur-onie) désignait, au sud de l'embouchure de l'Elbe, la côte germaine de la mer du Nord où se faisait le commerce de l'ambre, et cet ambre y arrivait non de la Prusse orientale, mais de la péninsule Danoise. En effet, le succin se recueille aujourd'hui encore en assez grande abondance sur la côte orientale du Jutland, au pourtour de la presqu'île de Kalloë, depuis Ebeltoft à Grenaa, et sur la côte occidentale de ce même pays, depuis le Nissumfiord aux frontières du Sleswig. Il est moins fréquent sur cette dernière côte, du Jutland à l'Eider (qui serait, d'après Nilsson, le véritable Eridan), et assez rare de l'Eider à l'Elbe, au delà duquel il disparaît presque complétement. On le recueille aussi en plus ou moins grande quantité depuis Ebeltoft, le long des côtes orientales du Sleswig, du Holstein et du Mecklembourg, jusques à l'île de Rugen et à l'embouchure de la Vistule.

Il importe d'ailleurs de noter ici que, selon toute probabilité, on passait dans les temps anciens de la mer du Nord dans la Baltique par le sud de la péninsule Cimbrique. Même au commencement du moyen-âge, le commerce suivait encore le cours de l'Eider et faisait la richesse de Hollingstedt et de Huddébye (Sleswig) sur le Sley. Plus tard, il se porta au nord vers Rippen, parce que le Sley s'était comblé. Mais les inconvénients de cette nouvelle route le décidèrent enfin à doubler le cap Skagen et à passer par le Sund [3]. Les archéo-

[1] A l'exception peut-être de la Sicile; mais nulle tradition ne fait de cette île la patrie du succin, et nous ne ferons pas dériver *Sicile, Sikelia,* de *Schechel-eth.*

[2] Pline 4, 27, 3.

[3] Nous devons toutefois faire observer que Marcien d'Héraclée dans

logues scandinaves ne sont même point éloignés de croire que la configuration du Danemark a éprouvé des changements très-considérables depuis l'apparition de l'homme; qu'ainsi, par exemple, l'homme aurait été témoin de la révolution géologique qui aurait isolé la Scanie ou le sud de la Suède, des terres danoises et des côtes allemandes de la Baltique actuelle.

On admet généralement que les Phéniciens et les Grecs recevaient leur ambre, non du Jutland, mais de la Prusse, non de l'Elbe, mais de la Vistule. Cette erreur repose essentiellement sur la singulière coïncidence du nom des Vénètes dont le territoire touchait aux bouches du Pô, et du nom des Vénèdes qui habitaient la côte prussienne de l'ambre. On a dit que les Vénèdes ou Wendes, de race slave, uniques détenteurs du succin, avaient envoyé une colonie au fond du golfe Adriatique où ils le livraient aux peuples commerçants de la Méditerranée. Mais rien ne prouve que dans les temps les plus anciens les Vénètes aient fait le commerce de l'ambre, ni surtout qu'ils fussent slaves par leurs mœurs et leur langue. D'après la tradition grecque, ils étaient originaires de la Paphlagonie, où Homère place le peuple des Hénètes; Hérodote les suppose illyriens comme leurs voisins de l'est, et Polybe déclare positivement qu'ils n'étaient point des Celtes comme leurs voisins de l'ouest et du Pô. Cependant les Celtes de l'Armorique comptaient un peuple du nom de Vénètes qui aurait eu pour le moins autant de droits que les Vénèdes de la Prusse à réclamer pour leurs fils ou leurs frères les Vénètes de l'Adriatique. Tout indique que, les Celtes, les Slaves, les Illyriens, appartenant tous à la même famille des langues japhétiques, telles de leurs tribus ont pu prendre le même nom dans les contrées les plus distantes, sans qu'il soit nécessaire, pour expliquer ces homonymies, d'avoir

son *Periple* (2, 33) divise les côtes de la Chersonèse cimbrique en sept portions dont il donne l'étendue en chiffres très-précis. Ce qui suppose que les vaisseaux doublaient d'ordinaire le cap Skagen.

recours à des migrations lointaines, dont nulle tradition n'aurait d'ailleurs gardé le souvenir.

Ce qui prouve directement que la Prusse orientale, la Courlande ou la Livonie, n'ont point été dans l'antiquité le foyer du commerce de l'ambre, c'est que les tumulus qui caractérisent l'âge de la pierre taillée et de la hache polie, font presque entièrement défaut dans ces contrées, et que ceux mêmes du bronze y sont fort rares. Il est évident que, pendant la première de ces deux longues périodes, dont la seconde dépasse l'ère chrétienne, ces pays ont été habités par des peuples sauvages qui n'avaient aucune industrie et ne faisaient aucun commerce.

Hérodote, dans la description si détaillée et si exacte qu'il nous a laissée de l'Europe orientale, ne fait pas la moindre allusion à l'ambre de la Baltique orientale. Le succin n'arrivait donc point de son temps par les plaines du Dnieper aux colonies grecques des côtes septentrionales du Pont Euxin.

Pythéas connaît bien dans le pays de l'ambre les Guttons ou Goths ; mais, à cette date, ils ne dépassaient pas vers l'orient les bouches de la Vistule.

Tacite le premier semble parler de l'ambre de la Prusse à propos des Æstiens. Mais ces Æstiens (nous le verrons) sont, selon toutes les apparences, une branche du grand peuple celtique des Cimbres, et ils habitaient, au sud de l'embouchure de l'Elbe, les contrées basses où coulent l'*Est* et l'*Oost*.

Enfin, pour corroborer tout ce que nous venons de dire sur l'exploitation relativement récente de l'ambre prussien, ajoutons que parmi les monnaies grecques, peu nombreuses, trouvées dans la Prusse orientale, la Courlande et la Livonie, les plus anciennes sont des temps d'Alexandre-le-Grand[1].

[1] On a bien trouvé des monnaies grecques d'une époque plus ancienne dans la Posnanie, près de Bromberg, à Nackel, entre la Netze et la Vistule. Elles sont d'Egine et d'Athènes et datent du cinquième ou même du sixième siècle. Mais elles sont une énigme fort difficile à déchiffrer. Elles sont mêlées à des monnaies de Marseille, et, comme nul Grec du Pont-Euxin ni de Marseille n'avait visité avant Pythéas les pays de l'ambre, elles auront appartenu à un marchand indigène, germain,

Nous croyons ainsi pouvoir envisager comme un fait positif que le foyer de l'ambre a été bien réellement, au moins jusques vers l'an 300, non point la Prusse, mais la péninsule Cimbrique et la Rauronie.

Du Jutland et de l'Elbe-Inférieure l'ambre, aux temps les plus anciens, arrivait, à travers le continent, sur les côtes de la Méditerranée, en deux points assez distants l'un de l'autre : les bouches du Pô et la Ligurie.

a) Les bouches du Pô passaient chez les Hellènes pour la patrie de l'ambre et le théâtre du mythe des Héliades. Le fleuve, sous son nom d'Eridan, était le fleuve de l'ambre. Devant ses embouchures étaient, disait-on, les îles Electrides. Ce pays de l'ambre était d'ailleurs en un rapport quelconque avec celui de l'étain (p. 112); car, sur les îles que baignait l'Eridan, se voyaient, au dire d'Aristote, deux statues couchées, l'une d'étain, l'autre de bronze, représentant Dédale et Icare ; c'étaient les œuvres de Dédale lui-même fuyant devant Minos. L'ambre n'arrivait donc pas seul du nord de l'Europe au fond de l'Adriatique : l'étain de la Cornouailles rejoignait en route le succin du Danemark, et ce métal, dans le Delta du Pô, était mis en œuvre et mêlé au cuivre par des artistes venus de Crête. Ces artistes étaient des Pélasges ou Philistins qui avaient fondé la célèbre ville d'Adria ou Hatria. Cette ville, dont le nom sémitique est le même que celui de Gadir ou Cadix, a joui dans les temps préhistoriques d'une telle prospérité et d'une telle gloire qu'elle a légué pour toute la série des âges son nom à ce golfe étroit qui pénètre entre les Apennins et l'Hæmus jusques au pied des Alpes orientales. La grandeur d'Adria était due sans contredit au commerce de l'ambre, et l'on peut dire de l'Adriatique qu'elle a été le grand chemin de l'ambre entre le Nord et le Midi, entre l'Occident et l'Orient.

ou plutôt sigynne (p. 142), qui faisait le commerce du succin entre Carnonte et Rugium (p. 144). — Elles ont été décrites par de Lévézow dans une dissertation allemande de 1824.

Il est bien vrai que dans Homère les Phéaciens, qui habitaient Schérie ou Corfou, ne connaissaient ni l'ambre ni l'étain, et cependant leur île aurait dû être le grand entrepôt de tout le commerce primitif de l'Adriatique. Mais ce poëte, qui vivait plus de deux siècles après la fondation de Cadix et vers l'époque de la plus grande gloire de Tyr, ne tient aucun compte des expéditions mercantiles et des colonies des nations sémitiques dans le bassin occidental de la Méditerranée. Au temps de la guerre de Troie, Gozzo était, ainsi que Malte, le centre d'une civilisation très-développée, et le chantre d'Ulysse en fait sous le nom d'Ogygie la demeure déserte de Calypso. La Sicile pareillement se couvrait de cités phéniciennes et n'avait nullement pour habitants des Cyclopes, monstres sauvages, ni des cannibales Læstrygons. La description que l'Odyssée nous fait des Phéaciens se rapporte de même à une période de beaucoup antérieure à celle du siége de Troie, et elle confond d'ailleurs en un même tableau aux formes idéales, quelques vagues souvenirs de la plus ancienne civilisation sémitique dans le bassin de la mer Ionienne avec les confuses légendes de la métallurgie antédiluvienne.

A ce propos, nous ferons observer qu'Hérodote ne connaît pas mieux qu'Homère le monde sémitique occidental. C'est à peine s'il nomme une fois en passant Gadir et Carthage. L'Etrurie elle-même est déjà pour lui une terre inconnue. Les ténèbres commencent à ses yeux en Occident aux limites de la langue et du commerce des Hellènes. Mais ces ténèbres n'étaient que l'épaisse nuée qui lui dérobait le spectacle d'une immense région splendidement éclairée par le dieu solaire de Tyr.

b) Le second point de la côte de la Méditerranée où arrivait l'ambre du nord, c'était la Ligurie. L'ambre y était si abondant qu'il y avait pris le nom de *lingurium*, et Théophraste lui-même croyait qu'on tirait dans ce pays le succin du sein de la terre. Mais ici point de mythes antiques et vénérables qui seraient le pendant de ceux des Héliades et de Phaéthon : rien que les folles imaginations des érudits de la

Grèce, qui avaient changé *lingurium* en *lyncurium* et *langurion*, et qui inventaient des espèces d'animaux fabuleux pour justifier de puériles étymologies. Point non plus de Pélasges, et de cité dont les origines, comme celles d'Adria, se perdaient dans la nuit des temps; mais des colonies phéniciennes au *Port étroit* (MEN OKKA) d'Hercule ou Melcarth (aujourd'hui Monaco), et aux bouches du Rhône. D'ailleurs, ici comme aux bouches du Pô, le commerce de l'ambre s'unissait avec celui du bronze : les Ligures se distinguaient de tous leurs voisins par leurs pointes de lances en bronze, qui surprenaient tellement les voyageurs de race grecque qu'ils étaient tentés de prendre ces barbares pour des frères. L'épée des Ligures, qui était de moyenne longueur, et dont on ne nous dit pas le métal, était certainement aussi de bronze. Ils abattaient d'ailleurs les arbres avec de lourdes et très-fortes cognées de fer[1].

Par quelles routes l'ambre du Danemark arrivait-il primitivement à Adria et en Ligurie?

Peut-être la réponse à cette question s'offrirait-elle de soi même à nous si nous marquions sur la carte d'un point noir ou d'une épingle les stations de l'Europe transalpine où l'on a trouvé de l'ambre dans les tombeaux, dans les tourbières, dans les villages lacustres. Mais cette statistique n'a point encore été essayée, et voici, en attendant, ce que nous dit la tradition.

Le Pô, d'après Strabon, n'est point le fleuve de l'ambre, l'Eridan. L'Eridan, nous dit Hérodote, se verse dans la mer du Nord. Il parcourt, dit Pausanias, le pays des Celtes qui habitent à l'extrême occident la mer impraticable. C'est le Rhin. Mais si l'on en croyait Eschyle, ce serait le Rhône. Chærile le fait couler en Germanie, et sur ses rives meurt Edion, qui nous paraît être Aëddon, la divinité suprême des Ligures ou Lloëgriens, leur Adonis, leur soleil expirant et ressuscitant. Enfin, selon d'autres écrivains grecs et latins,

[1] Strab. 4. 6. Diod. 5. 39.

des Ryphées ou des Alpes, par delà la Scythie, sort l'Eridan, qui se trifurque et forme le Rhin, le Rhône et le Pô [1].

Ces fleuves fabuleux nous révèlent les routes primitives du commerce de l'ambre (p. 109). L'ambre du Jutland arrivait à l'embouchure de l'Elbe, remontait le Weser ou peut-être l'Yssel et le Rhin, et quittait ce fleuve près de Bâle. Là s'offraient à lui deux routes : l'une à l'ouest du Jura par le Doubs, la Saône et le Rhône; l'autre à l'est du Jura par les lacs de la Suisse romande, la Savoie et le Piémont, d'où il pouvait ou franchir l'Apennin et aboutir à Monaco, ou descendre la vallée du Pô jusques à la grande et illustre cité d'Adria.

Si Alesia est Alaise en Franche-Comté, la route du Doubs et du Rhône aurait passé par cette antique métropole des peuples celtiques, qu'avait fondée Hercule ou Melcarth, le dieu du commerce tyrien.

La route à l'est du Jura passait par les lacs de Bienne et de Neuchâtel, où l'on compte une trentaine de stations de l'âge du bronze, tandis que il n'en existe aucune sur les lacs de la Suisse orientale [2]. Comme nous avons vu en Ligurie et aux bouches du Pô l'ambre du Nord s'échanger contre le bronze phénicien, il ne serait point impossible que les lacs de Bienne et de Neuchâtel eussent été la principale étape du commerce entre la Baltique et la Méditerranée, entre le Pô et le Rhin. Peut-être même étaient-ils le grand et unique marché où les Tyriens d'Asie échangeaient leurs bronzes contre l'ambre, qu'ils n'auraient pas été chercher à travers toute la Germanie, et que les indigènes leur apportaient de la péninsule Cimbrique. Il est vrai que ces stations lacustres sont aussi pauvres en ambre que riches en bronze. Mais, sans parler des incendies qui les ont détruites et qui auraient fondu et comme anéanti tout morceau d'ambre, il faut bien considérer que l'ambre, étant tout spécialement destiné aux

[1] Ces passages ont été recueillis par Voss et reproduits par H. Muller.

[2] La seule qui fasse exception est celle du petit lac de Sempach.

peuples civilisés du Sud, ne faisait que traverser la contrée de nos lacs, tandis que les bronzes, phéniciens ou indigènes, s'entassaient dans des magasins pour s'échanger contre l'ambre des marchands rauroniens et pour se répandre lentement dans la région avoisinante. D'ailleurs l'ambre ne fait point défaut dans les tombeaux suisses de l'âge du bronze, et déjà l'on commence à en trouver quelques morceaux dans nos stations lacustres[1].

Le commerce de l'ambre aurait donc été indissolublement uni à celui du bronze dans le centre de l'Europe, de même que le commerce maritime du bronze l'était à celui de l'étain sur les côtes occidentales de notre continent (p. 121). Si notre hypothèse est fondée, nous pouvons nous attendre à voir les fonderies indigènes du bronze s'échelonner dans notre Suisse romande sur la grande ligne du commerce de l'ambre. Or il en est bien ainsi. Ces fonderies sont rangées du nord au sud sur une ligne droite qui de Granges (au pied du Jura soleurois) et de Tschugg (entre les lacs de Bienne et de Neuchâtel), se dirige par Estavayer et Echallens vers Burtigny et vers Morges, qui était pour ainsi dire la cité lacustre du Léman. De là le commerce se portait, non point vers Lausanne, Vevey, Villeneuve et le Grand Saint-Bernard, car la moitié occidentale du Léman ne possède que quelques débris de stations sans importance. Mais il se dirigeait par Genève et la Savoie vers le Petit Saint-Bernard ou le Mont-Cenis, ainsi que le prouvent les nombreux villages lacustres du Léman oriental, la fonderie de Dovaine près de Thonon,

[1] A Cortaillod (Neuchâtel). — On vient de découvrir près des lacs de Morat et de Bienne quelques grains de collier d'*ambre* avec d'autres grains en *verre* (phénicien), des *croissants* lunaires (sémitiques) et des vases en terre cuite incrustés d'ornements en feuilles d'*étain* gravées. D'ailleurs on n'a point encore *cherché* l'ambre dans nos lacs: on ne peut le discerner depuis le bateau au fond de l'eau pour le saisir avec des pinces, et personne n'a songé à le retirer des boues que rapporte la drague. Enfin, et surtout, l'ambre est aussi rare dans les lacs du bassin du Pô ou Eridan, que dans ceux de la Suisse romande, et il n'est même point fréquent dans les musées de Copenhague et de Stockholm.

et les lacs du Bourget et d'Annecy dont les rives comptent aussi de fréquentes stations de l'âge du bronze. De Tschugg à Annecy nous pouvons suivre de village en village, de fonderie en fonderie, la partie moyenne de la route antique par laquelle l'ambre arrivait en Ligurie et vers l'Adriatique. Un jour sans doute l'archéologie poursuivra cette route jusques à ces deux extrémités. D'après Ptolémée, le commerce du Rhin se faisait par la rive gauche de ce fleuve; car ce géographe nomme à peine trois ou quatre villes sur la rive germaine depuis le mont Adule jusques à la mer.

Cependant, à une date où ne remonte pas l'histoire, l'ambre arrivait par mer de l'Elbe au fond du golfe de Gascogne (p. 108). Car certains écrivains prétendaient que cette substance était rejetée par l'Océan au pied des promontoires des Pyrénées occidentales, et comme elle ne se trouve point de nature sur les côtes du golfe d'Aquitaine, nous supposons que l'on confondait ici encore l'étape et le berceau. Par une erreur toute pareille, Sotacus croyait savoir que l'ambre découlait de pierres *électrides,* dans la Britannie, qui n'était que l'entrepôt entre l'Elbe et les Pyrénées. Cette route maritime aboutissait à nos villes sémitiques d'Amanum et de Ménosca, et elle se prolongeait sur terre par l'Ebre jusques à Tortose, ou bien les vaisseaux s'arrêtaient chez les Santons et l'ambre arrivait par la Garonne à Narbonne (p. 110).

Mais qui donc apportait en Biscaie l'ambre de la Rauronie ? C'étaient les Sidoniens eux-mêmes qui allaient le chercher; car les écrivains classiques nous parlent de colonnes d'Hercule-Melkarth, situées sur les côtes germaniques de la mer du Nord. Toutefois leurs voyages dans ces contrées lointaines n'ont certainement pas duré longtemps; au moins n'existe-t-il que bien peu d'indices d'une influence directe des Sémites sur la Nord-Europe.

Ce même motif et le silence d'Aviénus (p. 120) ne nous permettent pas d'admettre que les Gaditains aient, dans leurs voyages mercantiles, dépassé fréquemment la Cornouailles et

visité d'une manière régulière les côtes du Jutland et de la Norvége [1].

Les temps historiques pour le pays de l'ambre commencent avec Pythéas, de Marseille, le Christophe Colomb de l'Europe septentrionale. La péninsule Danoise est pour lui une île du nom d'Abalus ou Basilia, distante d'une journée de navigation du continent. Erreur géographique qui deviendrait une vérité si à cette date un canal unissait par le Sleswig les deux mers opposées (p. 130). L'île d'Abalus produisait l'ambre que la mer rejetait sur le rivage, et qui tenait lieu pour les indigènes de bois à brûler. Ils le vendaient aux *Teut*ons (les *Tit*marses ou *Dit*marses). Ceux-ci l'apportaient vers l'embouchure de l'Elbe, sur la côte de la Scythie rauronienne ou Germanie, où demeuraient les Guttons (Goths) et vers l'Elbe les Ostions (Æstiens). C'est ainsi que cette côte, qui ne produisait aucun ambre, mais qui était l'unique contrée d'où il était exporté vers la Méditerranée, prenait le nom impropre de Rauronie, ou *pays de l'ambre*. De cette contrée, pendant l'âge du bronze, le succin se répandait par le commerce maritime sur les côtes des Gaules et des îles Britanniques. Par terre il pouvait pénétrer par plus d'une route dans le centre de l'Europe et jusques à la Méditerranée; mais l'une de ces routes était sans contredit celle du Rhin, qui se bifurquait et se portait ou vers les bouches du Rhône ou vers la Ligurie (p. 138).

Aux temps de Diodore et de Pline, c'est-à-dire, au premier siècle avant et après l'ère chrétienne, la grande route du commerce de l'ambre était certainement celle du Rhin et du Rhône. « L'ambre, dit Diodore, est apporté de l'île de » Basilie sur le continent, d'où il nous arrive ensuite (à nous,

[1] Quelques savants faisaient naître l'ambre en Afrique, soit sur les côtes océaniques de la Mauritanie, soit en Numidie, soit dans la grande Syrte. Peut-être l'une ou l'autre de ces contrées produit-elle quelque peu d'ambre; mais il est plus probable qu'on aura simplement pris pour la patrie de cette résine les lieux où les Phéniciens venaient l'échanger contre les produits de la Lybie.

» Siciliens) par le commerce. » L'expédition maritime de Germanicus sur les côtes des Frisons et des Chauques, apprit aux Romains que le grand marché de l'ambre était non sur le continent même, mais sur les îles riveraines de Borchana (Borkum) et Austrania (Œsterney). Ces îles reçurent le nom de Glessaires (de GLES, *ambre*, en ancien allemand) ou d'Electrides. C'étaient là les vraies îles Electrides que la légende avait transportées plus de mille ans auparavant en face des bouches du Pô.

Peu de temps après Pline, Tacite nous parle du *gles* que recueillaient les Æstiens. Ces Æstiens, qui sont les Ostions de Pythéas, demeuraient, avons-nous dit, à l'embouchure de l'Elbe (p. 132).

Cependant nous lisons dans Pline : « L'ambre est apporté » (au temps de l'auteur) par les Germains dans la Pannonie » principalement. De là les Vénètes l'ont mis en vogue, les » Vénètes, voisins de la Pannonie et vivant autour de la mer » Adriatique. Aujourd'hui encore les paysannes transpadanes portent un collier de succin, comme ornement sans » doute, mais aussi comme remède contre le goître. » Le même écrivain nous apprend que sous Néron un chevalier romain avait tenté de pénétrer depuis Carnuntum, la grande ville de la Pannonie, jusques au pays même de l'ambre, qu'il parcourut le littoral de la mer du Nord et les marchés de la contrée, et qu'il en rapporta une prodigieuse quantité de succin. Ce fut par lui qu'on sut qu'il y avait six cents milles (ou deux cents lieues) de Carnonte à la mer de Germanie.

Ces passages de Pline sont les seuls que nous possédions sur la route germano-pannonienne du commerce de l'ambre, et cette route remonterait selon lui à une haute antiquité, puisque ce serait aux Vénètes que le succin devrait sa vieille célébrité. Mais ce n'est jamais vers la Hongrie et l'Allemagne orientale que les anciens ont cherché l'Eridan de la fable, et nous devons, par fidélité à la tradition, maintenir la priorité de la route du Rhin, du Rhône et du Pô sur toutes les autres voies du commerce de l'ambre. Toutefois, les paroles du

grand naturaliste de Rome méritent notre sérieuse attention; car les villes que Ptolémée place en Germanie et qui ne sont sans doute la plupart que des stations de commerce, paraissent être la plupart rangées sur des lignes partant de la mer du Nord et de la Baltique occidentale et se dirigeant vers le Danube-Moyen. Aucune de ces voies ne se porte de Carnonte ou des Alpes vers la Prusse orientale; au moins n'est-il pas une seule de ces villes à l'est de la Vistule.

Il résulte des citations de Pline que, de son temps au moins, l'ambre parvenait aux Vénètes et à l'Adriatique par la Pannonie, c'est-à-dire qu'il ne traversait point le système des Alpes par la voie directe de l'Inn, du Brenner et de l'Adige, mais qu'il le contournait par Vienne et par la Carinthie. Cet immense détour s'expliquerait difficilement si Vienne ou Carnonte n'était pas le carrefour d'où partaient deux routes, l'une au sud vers l'Adriatique, l'autre à l'est par le Danube vers le Pont-Euxin.

L'immense et magnifique bassin du Danube, de l'embouchure du fleuve à ses sources, a été pour les Grecs une terre inconnue sur laquelle pesaient de sombres ténèbres. Hérodote, si abondant en renseignements de tout genre sur les terres du Dniester, du Dnieper et du Don, ne sait qu'énumérer les affluents de l'Ister et nous dire quelques mots énigmatiques des Sigynnes. Les autres écrivains anciens ne connaissent pas mieux qu'Hérodote l'antique histoire de cette large zône qui s'étend entre la Scythie et la Thrace, entre l'Illyrie et les Carpathes, entre les Alpes et la Nord-Allemagne. Cette vaste région était-elle donc restée en arrière de tous les pays voisins? vivait-elle dans une complète sauvagerie? n'avait-elle ni industrie ni commerce? Nous ne le pensons pas, et l'archéologie, qui en a tout récemment exploré quelque peu les antiquités, nous démontrerait au besoin le contraire. Mais le commerce du Danube était entre les mains de ces Phéniciens qui n'existaient pas en quelque sorte pour les écrivains grecs.

Au sud du Delta de l'Ister, sur les côtes de la Thrace, étaient Salmydessus et Phinopolis, que nous comparerons à

Pannonie et à celle des lacs romands. Vers l'orient, entre Hersbruck et Vienne, est la fonderie de Freystadt, située sans doute sur une des routes qui de la Rauronie traversaient obliquement la Germanie et aboutissaient en Pannonie. Vers l'occident, la fonderie de Homberg (près de Heiligenberg, Baden) paraît indiquer une route qui de Landshut se portait vers le lac de Constance. A l'ouest de ce lac et dans la même direction est la fonderie de Wulflingen (près de Winterthour, Zurich), d'où la station du bronze sur le lac de Sempach nous conduit vers les lacs de Bienne et de Neuchâtel, les grands marchés tyriens de l'ambre et du bronze.

Les cinq autres fonderies de l'Allemagne sont : à l'ouest, celles de Butzbach ou de Braunfels, dans la vallée de la Lahn, où abondent les tumulus, et de Thiede, près de Brunswick. On dirait une route aboutissant d'une part à Lubeck, de l'autre à Coblentz, et amenant vers le Rhin le succin de l'angle sud-ouest de la Baltique. Cette route passerait au sud de Cassel, par Mattium, aujourd'hui Maderhaide, qui est une des contrées les plus riches en antiquités antéromaines[1].

A l'est sont les fonderies de Schlieben, entre Halle et Cottbus ; de Cottbus, sur la Sprée, et de Massel, en Silésie, à l'est de l'Oder, près de Œls et de Trebnitz.

Entre Schlieben, Jessen et Ubigau, sur les deux rives de la Noire-Elster, sont trois vastes lieux de sacrifices qu'enceignent de hauts remparts, et qu'on croit avoir été situés dans la Forêt-Sacrée des Semnons. La vallée tout entière de l'Elster contient un si grand nombre de tombeaux, qu'on l'a

[1] Les colliers d'ambre trouvés dans plusieurs des innombrables tombeaux qui couvrent tout le canton hessois du Grabfold (à l'est du Rhœn), ont fait supposer, il y a quarante ans déjà, à J.-H. Hartmann (Kruse, *Antiquités allemandes*, t. 2, cah. 4 et 5, en allem.) qu'une route de l'ambre traversait cette contrée si remarquable par ses antiquités. Cette route partirait de Mattium, où se réunissait peut-être l'ambre de la Baltique et celui des îles Glessaires, traverserait du nord au sud la Franconie par Devona et Segodunum, franchirait la Rauhe Alb, dont les tombeaux contiennent de l'ambre, et aboutirait au lac de Constance.

nommée: « l'Egypte en Allemagne ». Elle devait avoir pendant l'âge du bronze sa fonderie et sa part au commerce de l'ambre.

De Cottbus à Massel s'offrent à nous: Gœrlitz, où l'on a trouvé onze cent-vingt-trois médailles d'empereurs romains des trois premiers siècles; — Liegnitz, qui rivalise avec la Maderhaide, — et le Zobtenberg, où se voient de grandes statues grossièrement sculptées, et dont Busching fait le Mons Asciburgicus par excellence, la *Forteresse des Ases*, qui aurait donné son nom à toute la chaîne des Sudètes. A Massel, un seul archéologue a trouvé dix mille urnes funéraires (d'origine slave?). Massel et Cottbus sont les jalons d'une route de l'ambre que nous allons retrouver dans Ptolémée.

Nous ne dirons que peu de mots de la Germanie de Ptolémée, dont l'étude approfondie nous jetterait dans d'interminables discussions.

Il est fort extraordinaire que ce géographe ne place aucune ville le long de l'Elbe, entre Mesuium ou Magdebourg et Tréva ou Hambourg; et cependant la vallée de ce fleuve est toute semée de mégalithes et de tombeaux.

Il paraît que la grande route de l'ambre partait des îles Glessaires et de l'embouchure de l'Ems, passait dans la vallée du Weser et se dirigeait sur Calægia ou Halle. De là elle se portait vers Carnonte par la Bohême. Nous la ferons passer par Podmokl, sur le Mies (à l'ouest de Prague), où l'on a trouvé quelques mille monnaies *irisées* en or (Regenbogenschüsselchen) et où il existe des laveries de ce métal précieux.

Mais des différentes routes de l'ambre qu'on peut suivre sur la carte de Ptolémée, celle qui est pour nous la plus importante et qui nous paraît la moins hypothétique, tend de Carnonte à la Baltique en se tenant à l'ouest de la Vistule. Le fleuve qui porte ce nom dans Ptolémée, coule en ligne droite du sud au nord, et il est formé du cours inférieur de la Vistule véritable et du cours supérieur de la Warthe. De Carnonte cette voie de commerce traverse la Moravie, fran-

chit (par le comté de Glatz) les Sudètes, et descend (par le Zobtenberg) dans les plaines de la Silésie. Là elle se bifurque. A droite elle suit la fertile vallée de l'Oder où est Lugidugum (Liegnitz)), traverse la Luzace par Gœrlitz ou Colancorum, et aboutit à la Baltique en face de Rugen (que Ptolémée ne nomme pas). A gauche, elle coupe de biais la Silésie (par Massel) et se dirige vers Calisia, qui est Kalisch. De là elle ne se porte point vers la Vistule pour aller à Kœnigsberg ni même à Danzig chercher l'ambre de la Prusse orientale. Elle se détourne bien au contraire vers l'occident et atteint la Baltique à Rugium, qui est à peu de distance à l'est de l'Oder. Ce port était sans doute la grande échelle, la colonie florissante des insulaires de Rugen.

Les médailles de Gœrlitz, dont les plus anciennes sont de Néron, attestent que les Romains ont fait depuis Carnonte par l'Oder le commerce de l'ambre pendant au moins deux cents ans, probablement jusques aux grandes invasions des Goths dans la Pannonie.

Enfin, avant l'ère chrétienne (d'après le témoignage des médailles, p. 132), les colons grecs de la Scythie se sont frayé une voie par le Dnieper et le Pripet vers la région orientale et prussienne de l'ambre. Cette route est restée ouverte pendant plusieurs siècles, à en juger d'après les monnaies grecques et romaines trouvées à Kiew, les monnaies impériales des marais du Pripet, les monnaies byzantines de la Baltique. C'est par cette voie orientale de l'ambre que des artistes grecs ont apporté aux Slaves la métallurgie antique, et qu'a pénétré chez les sauvages, de race finnoise, de la Livonie, l'art romain de préparer le laiton. Le laiton livonien relie l'antiquité au moyen-âge. Il succède aux magnifiques bronzes du Danemark et du Mecklembourg, et comble dans le nord la lacune qui sépare de l'industrie des Grecs et des Latins celle des Arabes mahométans.

En résumé, les routes du commerce de l'ambre dans l'antiquité ont été les suivantes :

1° Du Jutland (Abalus ou Basilia) aux côtes hanovriennes et frisonnes de la mer du nord (pays des Æstiens, Rauronie) et aux îles de la côte (îles Glessaires); d'où

a) par le Rhin (l'Eridan),
- le Doubs et le Rhône (l'Eridan) vers la Méditerranée.
- le Jura, les lacs Romands et les Alpes de Savoie,
  - le Piémont, l'Apennin, vers le golfe de Gênes (Ligurie).
  - le Pô (l'Eridan) vers l'Adriatique.

b) par le Weser, Halle, la Bohême, vers Carnonte, d'où
- par le Danube, vers la mer Noire.
- par le pied oriental des Alpes, vers la Vénétie et l'Adriatique.

c) sur mer, par les côtes des Pays-Bas, de l'Angleterre, de la France, vers la Biscaie.

2° Des côtes germaniques de Baltique :

a) De Lubeck par Mattium vers le Rhin à Coblentz (route très-hypothétique).

b) De Rugen directement au sud vers le Brenner, d'où par l'Adige à l'Adriatique; avec un double embranchement problématique vers Carnonte et vers la Suisse.

c) De Rugen et de Rugium par la Silésie vers Carnonte.

3° De la Prusse orientale par le Dnieper vers la mer Noire.

Tableau chronologique du commerce de l'ambre dans l'antiquité.

Avant 1500.	Les Philistins vont chercher à Adria l'ambre de la Baltique, qui leur arrive par le Rhin et le Pô.
?	Les Sémites du Pont-Euxin reçoivent par le Danube l'ambre du Jutland, dont une partie se dirige de la contrée de Carnonte vers les Vénètes de l'Adriatique.
(1300 à 1000).	Les Sidoniens de la Biscaie vont par mer chercher l'ambre en Rauronie.

(Vers 1100). Les Tyriens reçoivent en Ligurie et aux bouches du Rhône l'ambre du Jutland.

Pendant l'âge germain du bronze s'ouvre la voie de Rugen au Brenner.

Ere chrétienne. L'ambre arrive à Rome de la Rauronie et de la Baltique par le Rhin et le Rhône, ou à travers l'Allemagne par Carnonte et la Vénétie, peut-être aussi par le Brenner. — Une route nouvelle s'est ouverte par le Dnieper entre la Prusse orientale et la mer Noire.

SECONDE PARTIE

Le bronze chez les peuples civilisés de l'Ancien Monde.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

La métallurgie primitive. — Les peuples sans âge de pierre et les peuples avec âge de pierre. — Age du cuivre pur et âge du cuivre et du bronze. — Age des épées en fer au nord des Alpes et âge du fer et du bronze au sud. — Les berceaux de l'acier. L'âge des épées d'acier. — L'argent et la monnaie. — Le plomb. — Le bronze et ses alliages. — Bronze et plomb. — Laiton. — Périodes de l'histoire du cuivre et de ses mélanges. — Traditions sur les origines du bronze. — Les deux berceaux japhétique et sémitique de la métallurgie.

La métallurgie des temps modernes est séparée de celle de l'antiquité par le déluge des barbares qui avait emporté dans ses flots ensanglantés les procédés de la purification des métaux, les secrets de leur alliage et l'art d'exploiter les mines en creusant des galeries et en épuisant les eaux souterraines au moyen de la vis d'Archimède, comme cela se pratiquait en Espagne vers l'ère chrétienne. Mais l'industrie de l'antiquité avait été isolée déjà de celle du monde primitif par un déluge d'une autre nature, par l'immense cataclysme qui avait fait périr l'humanité antédiluvienne. Elle avait eu ses temps de haute civilisation et de gloire. Tubalcaïn, en travaillant le fer météorique (p. 8) et le cuivre, avait mis fin au premier âge de la pierre ou de la hache en silex, et inauguré celui des métaux ou de l'épée. Si l'on en croyait la légende, des ateliers qu'il avait créés, seraient sortis des

chefs-d'œuvre de tout genre, des statues, même des automates dont le souvenir s'était conservé chez les Chinois, les Aryas de l'Indus et de l'Iran, les Phéniciens, les Rhodiens et les Grecs [1]. Il est fort probable qu'en faisant des fouilles en Orient dans les terrains diluviens, on trouvera avec des ossements d'espèces éteintes d'animaux, non point comme à Abbeville de grossiers outils en pierre, mais des vases et des armes, d'un fort beau travail, en fer, en cuivre, peut-être même en bronze.

Quand la nature après le cataclysme eût repris son assiette et que la terre se peupla de nouveau, la grande famille des Aryas ou Japhétites connaissait avant sa dispersion l'or, l'argent, le fer, le cuivre, le plomb, l'étain (p. 98), et possédait la faucille, la herse, lè couteau et l'épée [2]. C'est là le résultat auquel aboutit la comparaison des langues indo-celtiques, et il est hors de doute qu'on arriverait au même résultat pour la famille des Sémites. La linguistique ne peut donc admettre pour les Sémites et les Japhétites un âge de la pierre qu'en

[1] *Peuple primitif*, t. 2, p. 143 et suiv.; t. 3, p. 119. 192. 293. 306. 311. 349. 355. 457, 471 et suiv., 482. 515. Quant aux légendes grecques, Vulcain a pour servantes des jeunes filles d'or qui ont intelligence, voix et forces, et ses trépieds d'or, qui étaient portés sur des roues (comme le vase de Peccatel et ceux du temple de Salomon), vont à leur place et y reviennent de leur propre mouvement (Hom. *Il.* 18, v. 369 et suiv.). Les Telchines, vrais Tubalcaïnites, qu'a détruits une inondation de la mer, surpassaient tous les hommes en adresse: ils avaient les premiers mis en œuvre le fer (d'après une tradition chypriote) et avec le fer le cuivre; leurs chemins ou leurs rues avaient des ouvrages (statues ou machines, on ne sait), qui semblaient des êtres animés (Pindare, *Olymp.*, 7). Les Phéniciens ont pour roi Alcinoüs, arrière petit-fils d'Eurymédon qui périt (dans le déluge) avec la race orgueilleuse et criminelle des géants. Le palais d'Alcinoüs avec ses chiens d'or et d'argent qui en gardent l'entrée, et ses jeunes gens d'or qui tiennent dans leurs mains des flambeaux, appartient à une civilisation qui n'est point celle des temps homériques (*Od.* 7, v. 53, etc.).

[2] *Faucille:* HARPÉ, grec; SERPO *émonder*, lat.; SERPE, franç. et SRAPUS, slave. — *Herse:* OKINA grec; OCCA, lat. et OCET cym.; EKKETI, lith. — *Epée:* ENSIS, lat. et ASI sansc. — ARMA, lat. ARSMA ombrien, et ARSTI zend, RSHTI sansc. *épée, lance.* — *Couteau:* CULTER lat. et KARTARI sansc. D'après Ad. Pictet.

supposant qu'une fois dispersés, ils auraient désappris dans leurs nouvelles demeures l'art difficile du forgeron, sans oublier toutefois les noms des métaux ni ceux des armes ou des outils, et que plus tard ils auraient découvert de nouveau les procédés de la métallurgie [1]. L'étude comparée des idiomes nous laisse d'ailleurs dans une complète ignorance sur la civilisation primitive des peuples de race finnoise ou touranienne, qu'on suppose avoir occupé les premiers le nord et l'ouest de l'Europe.

Si nous consultons l'histoire et l'archéologie, nous verrons les peuples *à celts* de l'Europe transalpine, finnois ou aryas, avoir chacun leur âge de la pierre, tandis que tous les peuples japhétiques, sémitiques, camitiques, *sans celts*, ont dès leurs origines fabriqué des instruments de tout genre en métal (p. 41).

La civilisation de l'Egypte naît, comme Minerve, armée de toutes pièces : ses plus anciens monuments sont non seulement construits, comme les pyramides, en pierres immenses, taillées avec le plus grand soin, mais, comme les grottes, les tombeaux, les palais, ornés de bas-reliefs et couverts d'inscriptions d'une admirable netteté. On a bien trouvé dans quelques tombeaux des pointes de flèches en pierre : mais elles étaient mêlées à des objets en métal d'un travail très-soigné. Pour établir que les Egyptiens auraient eu un âge de pierre avant Menès (qui est Adam [2]), il faudrait découvrir des haches en silex sous les fondements de leurs plus anciens monuments. M. Horner a bien trouvé, à 39 pieds de profondeur, près de l'obélisque d'Héliopolis, un fragment de vase en terre auquel il attribue 13,000 ans d'antiquité. Mais ses calculs reposent sur des suppositions fort contestables, et un fait isolé, qui est susceptible de plus d'une explication, ne prouve pas à soi seul contre mille autres.

Abraham était très-riche en or et en argent, et ces métaux précieux supposent des travaux métallurgiques ou des relations commerciales incompatibles avec la sauvagerie de l'âge

[1] Ad. Pictet, t. 2, p. 450.
[2] *Peuple primitif*, t. 3, p. 287. 271. 258.

de pierre. Les serviteurs du Père des croyants, quand ils livrèrent bataille aux rois d'Orient, avaient certainement d'autres armes que des celts, et « l'épée dont devait vivre Esaü, » ne pouvait être qu'en métal[1].

Que si les Egyptiens, dans certaines cérémonies religieuses telles que la préparation des momies, ont fait usage de couteaux en silex et en granit jusques aux derniers temps du paganisme; si Abraham, Moïse et Josué[2] ont pratiqué la circoncision de leur famille et de leur peuple avec des instruments en pierre comme le font aujourd'hui encore tous les Juifs, ou si les Galles, à l'exemple de leur dieu Atys, se mutilaient avec un couteau de pierre, ces faits prouvent simplement que tous les peuples de l'antiquité, même les plus civilisés, possédaient des outils tranchants en pierre à côté de ceux en métal, et que les premiers avaient à leurs yeux un degré de simplicité et de sainteté que ne pouvaient avoir les autres, fondus, forgés, polis, aiguisés, travaillés et retravaillés avec peine et sueur par l'homme.

Il est vrai qu'aux frontières mêmes de l'Egypte, étaient des tribus barbares, des Ethiopiens, des Cuschites, qui faisaient encore usage au temps de Xerxès de flèches armées de pierres, et de lances dont la pointe était en corne[3]. Mais nul ne prétendra que ces sauvages de la Nubie sont les ancêtres des Egyptiens. De même le livre de Job, qui nous transporte dans un temps peu distant du déluge, nous décrit la vie misérable de vrais Bosjémans[4]. Mais ces Bosjémans sont les aborigènes dépossédés par les enfants d'Esaü et relégués sur les confins du désert.

Les Chaldéens ou Babyloniens comptaient (d'après la légende) au nombre de leur roi un Samir, contemporain du

[1] Gen. 13, 2, 14; 27, 40; 48, 22.

[2] Gen. 17; Ex. 4, 25; Jos. 5, 2.

[3] Hérod. 7, 69. Comp. Diodore 3, 25 et 26. Les Mégabariens (3, 33) avaient des massues garnies de têtes de clous de fer. En Perse (3, 15), les ichtyophages de la Caramanie et de la Gédrosie combattaient les phoques avec des armes faites de cornes de chèvre et de pierre.

[4] *Peuple primitif*, t. 2, p. 307.

patriarche Réhu, qui passait pour l'inventeur du système métrique qu'ont adopté (d'après Bœck) les Egyptiens, les Phéniciens, les Hébreux, les Grecs et les Latins. A une civilisation aussi avancée et aussi reculée, qu'on ajoute ce que l'histoire ou la fable racontent de Nemrod, le Chomasbélus de Bérose[1], de Kédor-Lahomer, de Ninus et Sémiramis, et l'on se convaincra que les peuples de l'Euphrate et du Tigre n'ont pu traverser un âge où ils n'auraient travaillé et manié que le silex. Si M. Taylor, dans les fouilles qu'il a faites en 1860 dans les ruines de Babylone, a trouvé des haches, des couteaux et d'autres objets en silex différant fort peu de ceux de l'Europe transalpine, nous ne pouvons en conclure autre chose que l'existence dans les déserts de l'Euphrate de Bosjémans pareils à ceux de l'Idumée.

M. le duc de Luynes a de même découvert tout récemment dans des cavernes du Liban des couteaux, des grattoirs en silex, pareils à ceux de notre Europe[2]. Mais ils ne prouvent que la vie plus ou moins sauvage des anciens habitants de ces montagnes, qui n'étaient certainement pas les fondateurs de Sidon ni de Damas. Le long des rives du lac d'Apamée sont des cabanes sur pilotis semblables à celles de nos stations lacustres : en conclura-t-on que l'Aramée a eu son âge de pierre comme notre Helvétie? Mais ces cabanes sont l'œuvre de pêcheurs chrétiens!

L'Asie-Mineure n'a gardé, comme l'Asie sémitique et l'Egypte, aucun souvenir d'un âge de pierre, et l'archéologie n'a jusques ici recueilli aucun fait qui contredise la tradition.

Les Grecs plaçaient aux origines de l'humanité un âge d'or et non de pierre; le troisième âge, celui de cuivre, correspond à celui de Tubalcaïn et des Néphilim, auquel met

[1] *Peuple primitif*, t. 3, p. 56 et 77.

[2] *Revue archéologique*. Avril 1864, p 301. Le fait était d'ailleurs bien connu des anciens. M. Henry dans son *Egypte pharaonique* (t. 1, p. 251, note) dit: « Les haches de pierre étaient en si grande abon- » dance sur le Liban qu'on les ramassait pour en faire des amulettes, » que l'on disait tombées du ciel, parce que, suivant Damascius, c'était » Uranus qui les avait observées le premier. »

fin le déluge, et immédiatement après vient celui des héros homériques, que remplace l'âge de fer où vit Hésiode[1]. Hérodote et Thucydide ne parlent pas davantage d'un temps où les Grecs n'auraient point encore connu l'usage du cuivre et du fer, de l'or et de l'argent. Dans le mythe de Prométhée, il s'agit de l'humanité primitive recevant d'un génie, dieu ou démon, tous les arts[2], et non des Hellènes et des temps postdiluviens.

Ce que Platon nous dit d'un âge de la poterie (p. 7), pourrait bien n'être que le premier germe de ces spéculations philosophiques sur la sauvagerie primitive de l'humanité, qui se sont épanouies en plein dans les siècles subséquents de rationalisme et d'incrédulité, et qui ont été transformées en récits historiques par Euripide, par Lucrèce, par Diodore, par Lucien et par la foule innombrable de leurs successeurs.

Pour établir que les Grecs ont eu leur âge de pierre, dira-t-on que dans les temps les plus anciens leurs seules idoles étaient des piliers bruts et leurs citadelles ou leurs enceintes sacrées des murs cyclopéens en blocs informes? Mais les Cyclopes étaient des forgerons (p. 75), et les piliers étaient grossièrement équarris (p. 52). — Les Arcadiens, plus vieux que la lune[3], racontaient que leurs premiers ancêtres ne se nourrissaient que de glands. Mais leurs frères de Tirynthe ou d'Amyclée avaient-ils, comme eux, oublié l'art de Vulcain? — Hérodote nous parle d'habitations lacustres au lac Prasias sur les confins de la Macédoine et de l'Illyrie? Mais aujourd'hui encore les pêcheurs de ce même lac demeurent dans des huttes de bois construites sur les eaux[4], et des fouilles faites avec soin constateraient un âge de la pierre seule, qu'encore nous n'aurions pas le droit de conclure de ces rudes et sauvages montagnards à leurs frères des côtes et des plaines maritimes. — La Morée, la Béotie, la Thessalie, l'Epire, les pays de l'Hæmus sont couverts de tumulus

[1] *Peuple primitif,* t. 2, p. 380 et suiv.
[2] *Ibid.,* p. 600.
[3] *Ibid.,* p. 245.
[4] Lubbock, p. 123.

de diverses grandeurs, qui par leurs chambres sépulcrales rappellent ceux de l'âge scandinave de la pierre. Mais nul ne peut dire quels objets recélaient ces tombeaux, qui paraissent appartenir à une civilisation assez avancée. — Les pointes de flèches en pierre sur le champ de bataille de Marathon, provenaient de quelque peuplade barbare de l'armée perse, et, s'il est vrai, comme le dit M. Worsaaë[1], que toute la Grèce soit semée de pointes de flèches semblables et d'éclats de silex, qui se trouveraient même dans de très-anciens tombeaux antérieurs peut-être aux Hellènes, encore est-il certain que partout fait défaut la hache en silex, sans laquelle il n'y a pas d'âge de la pierre.

L'Italie (le bassin du Pô excepté) ne nous offre, comme la Grèce, aucune preuve incontestable qu'elle ait eu son âge de la pierre. Les constructions cyclopéennes, très-nombreuses dans plusieurs de ces contrées, attestent la plupart l'usage du ciseau (p. 75). Homère dit en toutes lettres que les murs du palais de Circé étaient en pierres polies, et si les Cyclopes étaient de vrais sauvages, les Læstrygons, tout cannibales qu'ils étaient, habitaient une ville forte[2]. Les haches et les marteaux en silex sont fort rares partout (sauf en Emilie), et il en est de perforés qu'on peut attribuer à l'âge du bronze. Les pointes de flèches en pierre sont sans doute assez nombreuses dans les diverses parties de la presqu'île; mais elles sont la plupart taillées avec assez de soin pour dater, comme celles de l'Egypte, des siècles où l'on possédait les métaux.

Ce n'est qu'au delà de l'Italie que commence la région des peuples qui ont eu leur âge de la pierre. Nous le concluons pour l'Atlas de la description qu'Hérodote nous donne des tribus libyennes, pour la péninsule Ibérique de quelques faits recueillis par l'archéologie. Nous le savons très-positivement du bassin du Pô, des Gaules, des îles Britanniques, de la Germanie et de la Scandinavie.

[1] *Bleking*, p. 35.
[2] *Od.*, 9, v. 105 et suiv.; 10, v. 80 et suiv.; 211.

Ainsi se justifie notre division de l'empire du bronze en deux mondes : le monde civilisé sans celts, et le monde barbare à celts (p. 41).

Si, dans le monde ancien civilisé, le bronze n'a pas été précédé par la pierre, ne l'a-t-il pas été par le cuivre ?

Le cuivre est si fréquent et l'étain si rare que nous devons admettre un temps quelconque, pendant lequel les peuples, métallurgistes dès leurs berceau, ont travaillé le cuivre pur. Mais l'âge du cuivre seul a certainement été de très-courte durée, car le commerce des métaux remonte à une antiquité qui nous étonne. Ainsi l'argent abondait en Egypte et dans la Terre-Sainte au temps d'Abraham, et cependant il ne se trouve ni dans ces deux pays, ni en Arabie, ni en Babylonie et en Assyrie, et les mines les plus voisines dans l'ancien monde civilisé sont celles du Pont en Asie-Mineure [1].

Il est d'ailleurs hors de doute que l'industrie du cuivre a survécu à la découverte du bronze. Les ciseaux en cuivre trouvés à Thèbes sont postérieurs au dez en bronze de Pépi. — Dans les ruines de l'Assyrie, les objets en cuivre ne sont pas moins nombreux que ceux en bronze, et à Ninive on employait, semble-t-il, indifféremment ces deux métaux aux mêmes usages (ce qui, pour le dire en passant, doit nous rendre très-circonspect dans la détermination du sens technique du N'CHOSCHETH hébreu). — En Grèce, les clous en bronze du Trésor d'Atrée établissent que l'étain était bien connu en Grèce au treizième ou douzième siècle avant Jésus-Christ, et nous devons placer à une date moins reculée si ce n'est les figurines et autres objets d'art en cuivre pur que recélait le tumulus dit d'Achille [2], ou les épées en cuivre

[1] Il y a des mines d'argent et de galène dans le Sennaar et dans le Kordofan; mais elles sont très-pauvres, et rien n'indique qu'elles aient été exploitées très-anciennement. On a supposé qu'il y avait eu aux frontières méridionales de l'Egypte de riches mines d'argent que les Pharaons auraient épuisées de bonne heure et dont le souvenir se serait entièrement perdu. Mais c'est là une hypothèse toute gratuite.

[2] *Mém. des Antiq. de France*, 1844, p. 1 et suiv.

écroui trouvées dans des tombeaux fort anciens, au moins les outils de chirurgie que d'autres tombeaux renfermaient, mêlés à des instruments de musique, à des miroirs, à des lampes, tous en cuivre sans étain ni plomb. — Faute de renseignements positifs, nous passerons sous silence les cuivres étrusques. Mais on a des monnaies en cuivre d'Auguste, de Caligula, de Vespasien, pour ne pas parler de celles de Justinien et de Basile. — Le musée de Naples contient des vases de cuivre aussi bien que de bronze, et si les premiers sont plus anciens que les seconds, encore est-il impossible de les supposer antérieurs aux premiers bronzes italiotes. — Les Gaulois nous ont bien laissé un petit nombre d'objets en cuivre. Mais il est hors de doute de plusieurs d'entre eux qu'ils sont de l'âge du fer et même de l'époque gallo-romaine : telles des monnaies qui ne peuvent être antérieures au troisième siècle avant Jésus-Christ; tels des bracelets et des fibules que contenait, avec des armes en fer, un tombeau à Vézélise (Meurthe) ; telles des bagues qu'on a trouvées dans un cimetière gallo-romain avec des agrafes en bronze damasquinées d'argent, des pointes de lances, des casse-têtes, des chaînes en fer, et des colliers de perles de verre et d'ambre jaune. — Enfin, les musées scandinaves possèdent, d'après Rafn, quelques épées en cuivre. Mais rien n'indique qu'elles soient des essais de la métallurgie indigène, et qu'elles remontent par delà les premiers bronzes apportés par le commerce phénicien.

Nous dirons donc : 1° que les objets en cuivre pur sont, du moins jusques à présent, si rares dans l'Europe transalpine qu'on peut en faire abstraction dans l'étude de sa civilisation primordiale; 2° que dans le sud de l'Europe et l'Orient, l'âge du cuivre seul se dérobe par sa brièveté aux recherches de l'historien, et 3° que celui du bronze est partout, du plus au moins, une période composite de bronze et de cuivre.

Au nord des Alpes, le fer, le fer non aciéré, principe et symbole d'une civilisation nouvelle, fait son apparition, au

moins en Helvétie et en Scandinavie, sous la forme d'épée et fort longtemps après les premières épées en bronze. Il n'en est pas de même en Grèce, en Orient, en Egypte.

Les armes et autres objets en fer sont extrêmement rares dans les tombeaux égyptiens, soit que la rouille les ait entièrement consumés, soit qu'on les estimât trop peu pour les déposer auprès des morts, soit qu'on en fît en réalité fort peu d'usage. Mais ce métal était déjà connu et employé pendant le premier royaume, avant les Hycsos ; car un bas-relief de la douzième dynastie nous montre un boucher aiguisant son couteau sur un objet qui ne peut être que de fer ou d'acier[1]. Plus tard Moïse compare l'Egypte où les Hébreux avaient été captifs, à un fourneau servant à fondre le fer[2].

Dans la Terre-Sainte, avant Josué et Moïse, on fabriquait de magnifiques vases, les uns en fer, les autres en cuivre-bronze. Les Israélites eux-mêmes avaient à cette même date des armes en cuivre-bronze et des outils en fer, et le silence accidentel de la Genèse sur ces outils, ne prouve point qu'ils fussent inconnus des patriarches hébreux.

L'industrie du fer remontait fort haut chez les Assyriens, dont les ruines datent du onzième siècle, et qui faisaient simultanément un grand usage du cuivre, du bronze et du fer. Ils employaient ce dernier métal pour des socs de charrue, des pics, des marteaux, des pioches, des grappins, des chaînes, dont le grain d'une extrême finesse indique une fabrication très-avancée; pour des cuirasses à écailles de poissons, des casques, qu'on incrustait parfois de cuivre, des pointes de lances, mais non pour des épées[3].

En Grèce, les mêmes Dactyles découvrent ou apportent l'art de travailler le fer et le cuivre-bronze, et, ici comme en Judée et en Assyrie, le fer, au moins jusques vers les temps

[1] On dit d'ordinaire : d'acier, et non de fer. Mais un proverbe hébreu (27, 17) recueilli par Ezéchias était : *Le fer aiguise le fer.*

[2] Deut. 4, 20 ; 1 Rois 8, 51.

[3] M. V. Place a trouvé à Khorsabad un vrai mur de fer formé d'outils symétriquement arrangés, dont le poids total était de 3 à 4,000 kilogrammes.

homériques, servait aux seuls instruments de l'agriculture et de l'industrie domestique.

De ces faits-là il résulte pour l'histoire de l'ancien monde civilisé :

1° que les origines de l'industrie du fer sont antérieures au siècle de Moïse et de Josué, et qu'à tout prendre, il ne serait pas impossible que la métallurgie du monde post-divulien reposât, comme celle des Tubalcaïnides, sur la double base du cuivre et du fer;

2° que l'âge du bronze est un âge composite, non-seulement du bronze et du cuivre (p. 157), mais aussi du fer;

3° que pendant cet âge, le fer servait aux outils, le bronze aux armes tranchantes, l'un et l'autre aux armes défensives et aux vases.

Quant aux épées de fer, il ne paraît pas qu'elles aient jamais été de fer mou chez les nations civilisées de l'antiquité, ni d'acier chez les Celtes des Gaules et de la Britannie, chez les Teutons de la Germanie et de la Scandinavie[1].

L'acier est nécessairement postérieur au fer. Dans notre empire du bronze, il a été découvert par les Chalybes du Pont et par les Ibères d'Espagne. Les Chalybes ont eu pour élèves les Lydiens et les Grecs, très-probablement aussi les Assyriens et peut-être les Noriques. Il existe quelques indices d'un troisième berceau de l'acier dans l'Egypte ou plutôt dans la Terre-Sainte.

Le plus ancien acier que connaisse l'archéologie (celui des bouchers égyptiens excepté), date du règne de Ramsès III, au douzième siècle. Sur ses bas-reliefs on distingue les armes de cuivre-bronze peintes en rouge, et d'autres, peintes en bleu, qui ne peuvent être que d'acier. Les premières seules sont celles des Egyptiens; les autres sont celles de

[1] Les épées des Gaulois nous sont connues à dater du 4e siècle, celles des Britons par Jules César. Les Germains n'ont eu d'épées en fer que postérieurement à Tacite, les Scandinaves que depuis le huitième siècle.

troupes étrangères et auxiliaires, les Schairitana, les Philistins.

Cette couleur bleue explique le *kyanos* d'Homère, et comme ce métal bleu-noir paraît avoir été connu au temps de la guerre de Troie, l'origine de l'acier remonte par delà le treizième siècle.

L'épée d'acier (celle des Schairitana exceptée) n'est ni égyptienne ni sémitique. Le peuple des Pharaons ne possédait ni épée ni poignard quelconques. Quant aux Sémites, les livres des Hébreux ne font pas mention d'épées en fer mou ni trempé. Nous verrons pareillement que ces épées étaient inconnues des Phéniciens, des Carthaginois, des Gaditains, et ce point est d'une extrême importance pour l'explication du bronze transalpin. On sait en outre très-positivement que les Assyriens, qui aciéraient leurs outils avec une rare perfection et qui armaient leurs javelots de pointes de fer, ont disparu de la scène du monde avant d'avoir échangé leurs épées en bronze contre celles en acier. Enfin, les Etrusques sont restés fidèles aux épées en bronze jusques après leur assujétissement aux Romains.

L'épée d'acier a fait son apparition : en Grèce vers le septième siècle sous l'influence de la métallurgie des Chalybes; à peu près à la même date chez les Romains; au plus tard vers le quatrième siècle chez les Noriques et les Ibères. La Grèce, la Grande-Grèce, le Latium, les Alpes orientales et l'Espagne septentrionale forment la région de l'épée d'acier.

Un fait très-remarquable, c'est l'absence complète de l'argent au nord des Alpes pendant l'âge du bronze, et la haute antiquité de ce même métal en Orient. Déjà du vivant d'Abraham « avaient cours parmi les marchands des sicles d'argent », qu'on pesait[1]. Le nom de l'argent était synonyme de monnaie en hébreu, en égyptien, en grec, comme il l'est en français. En effet, l'argent a été dans l'Asie antérieure la seule monnaie jusques aux statères d'or des rois de Lydie

[1] Gen. 23, 16; 20, 16; — puis 24. 33; — 37, 28; 45, 22, etc.

au huitième siècle, et aux dariques des rois de Perse au cinquième.

Telle n'est pas la marche normale de l'histoire de la monnaie, qui part du cuivre et de l'échange des objets de peu de valeur pour s'élever graduellement par l'argent jusques à l'or. C'est ainsi qu'en Chine et en Inde la plus ancienne monnaie a été de cuivre, et aujourd'hui encore l'argent et l'or n'y sont à tout prendre que de simples marchandises. En Grèce l'*obêle* ou *obole*, et sans doute aussi la *stips* en Italie étaient de petites aiguilles ou barres en cuivre-bronze. La stips a fait place à l'*æs grave* des Etrusques, qu'on pesait approximativement à la main, et l'*æs grave* aux monnaies estampillées et coulées de Servius Tullius ; puis, aux monnaies de bronze s'ajoutèrent, après la prise de Tarente, celles d'argent, les bigates, les quadrigates, et un peu plus tard celles d'or. Tandis que l'Italie parcourait ainsi toutes les phases du développement régulier : cuivre, bronze (avec plomb), argent, or, la Grèce fut violemment détournée de son orbite par l'action de l'Orient. L'obêle disparut devant la monnaie d'argent que Phædon, roi d'Argos, fit frapper au huitième siècle à l'imitation des statères lydiens ; les premières monnaies d'or furent celles qu'émirent après l'an — 400[1] les rois de Macédoine, et ce ne fut que vers cette date si tardive que commencèrent à circuler en Grèce des monnaies de cuivre, étain et plomb, à l'imitation de celles de l'Italie et de la Grande-Grèce[2].

Cependant l'antique Egypte avait pour monnaies des anneaux d'argent et d'or, et cette forme annulaire s'est propagée non-seulement en Afrique, mais dans l'Ouest et le Nord de l'Europe. L'Ouest ou la Gaule a d'ailleurs imité dans tous les genres de métaux les monnaies phéniciennes, grecques ou romaines.

[1] Nous indiquons, à l'exemple de M. Biot, les années antérieures à l'ère chrétienne par le signe algébrique — et les années postérieures à cette ère par +.

[2] Kenner. *Les origines de la monnaie dans l'antiquité* (en allem.) Vienne, 1864.

L'histoire de la monnaie se relie donc étroitement et à celle de l'âge transalpin du bronze, et à celle du bronze même chez les nations historiques de l'antiquité.

Si nous sommes surpris de voir un métal aussi rare que l'argent abonder en Terre-Sainte dès le siècle d'Abraham, le peu d'usage qu'on a fait du plomb dans toute la haute antiquité nous cause un étonnement plus grand encore. En effet, l'argent est d'ordinaire mêlé au plomb dans le sein de la terre, et les mines d'Asie-Mineure qui ont été « le berceau de l'argent », selon l'expression d'Homère (p. 169), sont des mines de galène, de plomb argentifère. On ne pouvait donc en extraire un des métaux sans l'autre, et le plomb n'est point un métal assez vil pour qu'on n'en fît aucun cas et le laissât gisant sur le sol. Cependant, il n'a été que très-tardivement mêlé au cuivre avec l'étain ou au lieu de l'étain, et je ne sais si l'on a trouvé nulle part dans les ruines ou les tombeaux de notre empire du bronze d'autres objets en plomb pur que quelques statuettes dont les unes viennent du lac Copaïs et les autres d'Italie. Le plomb est bien mentionné parmi le butin des Madianites (p. 106) ; mais il ne l'est plus dans l'énumération des richesses de Ruben, Gad et Manassé[1], ni dans celle des trésors de David (p. 110) et c'est à peine si son nom se lit sept à huit fois dans tout l'Ancien Testament. En Grèce Vulcain ne fait fondre dans son atelier, d'après Homère, que l'or, l'argent, le cuivre et l'étain, sans le plomb ni le fer, et le Prométhée d'Eschyle n'a fait connaître aux mortels que le cuivre, le fer, l'argent et l'or, sans l'étain ni le plomb. Il y a là une énigme dont je n'ai point la clef.

Le bronze le plus ancien est cuivre et étain sans plomb. On n'a malheureusement pas fait encore l'analyse chimique du cylindre de Pépi. Mais un ciseau très-ancien de Thèbes a donné 94 cuivre, 5,9 étain, 0,1 fer ; une pointe de flèche : 77,60 cuivre, 22,20 étain ; un poignard : 85 cuivre,

[1] Jos. 22, 8.

14 étain, 1 métal accidentel. Les bronzes égyptiens sont d'alliages variables; mais la proportion la plus ordinaire paraît avoir été de 10 à 20 % d'étain.

Les chimistes anglais ont trouvé les bronzes assyriens composés de 9 à 11 étain et de 89 à 91 cuivre pour une coupe, un crochet, un ornement de meuble, et 14,10 étain, 84,79 cuivre pour une clochette, qui, en effet, exigeait une plus forte proportion d'étain; d'ailleurs ni zinc, ni plomb. Ces bronzes sont, il est vrai, postérieurs à l'an 1000 avant Jésus-Christ. Mais les Assyriens avaient la coutume de revêtir certaines de leurs salles de plaques en métal fixées dans les murs par des clous. Or on a trouvé à Mycènes, dans le trésor d'Atrée, des clous qui avaient servi à ce même usage, et dont la composition est 12 étain, 88 cuivre. Ce trésor, qui passe généralement pour antérieur à la guerre de Troie, avait certainement été construit par des ouvriers d'Asie, par des Sémites, avec la *règle phénicienne* (p. 75). Il est donc infiniment probable que dès le treizième siècle, le bronze était chez les Sémites d'Asie à l'alliage de 10 % d'étain.

Cet alliage est entre autres celui des belles épées des tombeaux britons, irlandais, scandinaves. Ces épées sont gaditaines (p. 121), et M. Gosse est frappé de leur ressemblance avec celles des bas-reliefs assyriens: même lame droite à deux tranchants; même longueur de trente pouces, rarement de trois pieds; même style dans les ornements de la poignée[1]. Or, les Gaditains sont Phéniciens, et nous dirons que les Sidoniens et les Tyriens mêlaient le cuivre à l'étain selon les mêmes proportions que leurs frères d'Assyrie et que leurs fils de Gadès.

Mais les Phéniciens étaient des Cananéens comme les Héthiens de la Terre-Sainte. Les Héthiens et leurs voisins les Phérésiens ont été (voir plus bas) les plus anciens métallurgistes de l'Orient, et leur bronze ne peut avoir été à un autre alliage que celui des Tyriens et des Assyriens.

[1] *Assyria, her manners*, etc., 1852, p. 260.

Nous retrouvons dans les bronzes grecs ce même alliage qui est pour nous l'alliage *normal*, et sur les antiques vases grecs comme sur les monuments étrusques, les épées ont le même renflement aux deux tiers de leur longueur et à la poignée les mêmes volutes que les épées gaditaines du Nord. La métallurgie grecque doit donc être sémitique par ses origines, et c'est bien là aussi ce que nous enseigne directement l'histoire.

Les bronzes transalpins sont, chez les Scandinaves, pour ainsi dire tous à l'alliage 10 et 15 °/₀. Chez les Celtes, dans les Gaules et en Helvétie, on retrouve ce même alliage, mais avec de nombreuses exceptions qui s'élèvent jusques à 24 et s'abaissent jusques à 1 °/₀.

Cependant, les nations civilisées ont ajouté au bronze du plomb.

La Grèce, d'après ses monnaies (p. 161), ne l'a fait qu'à dater du quatrième siècle, et jusques à preuve du contraire nous tiendrons pour postérieur à cette date tout bronze grec contenant du plomb[1].

Cet alliage n'était point inconnu des Egyptiens, mais nous ignorons l'époque de son origine[2].

Il nous paraît être le caractère distinctif du bronze italien, et remonte par les monnaies de la Grande-Grèce jusques au septième siècle. Mais l'archéologie connaît un bronze ternaire bien plus ancien encore : c'est une fibule contenue dans une des fameuses urnes d'Albano que les uns disent antédiluviennes et les autres antérieures au moins à la fondation de Rome. Cette fibule, analysée par M. de Fellenberg, a donné 84,93 cuivre, 9,63 étain, selon la propor-

[1] Trois bronzes de l'Eubée sont formés: de 87,07 cuivre. 0,91 étain, 0,75 plomb, 10,87 zinc; — de 70,70 cuivre, 7,47 étain, 21,44 plomb; — de 80,61 cuivre, 11,05 étain, 7,91 plomb. Autre bronze grec: 98 cuivre, 0,07 étain, 1,56 plomb, (Fellenberg). — Tous ces chiffres sont anormaux.

[2] M. de Fellenberg a analysé deux statuettes d'Osiris: l'une massive, 85,52 cuivre, 9,05 étain, 4,86 plomb, 0,17 fer, 0,40 nickel; l'autre creuse, 85,6 cuivre, 2,57 étain, 10,89 plomb, etc.

tion phénicienne, 2,15 plomb et 3,39 fer. Le fer est très-probablement une simple impureté accidentelle.

Enfin, les nations civilisées ont fait usage du zinc et inventé le laiton. Le laiton était connu des Hébreux depuis le sixième siècle au moins et, déjà peut-être au temps d'Homère, des Orientaux, des Egyptiens. En Grèce, le plus ancien zinc qu'on ait découvert jusques ici, est du sixième siècle. Mais le laiton, dans le sud de l'Europe, ne date proprement que de Rome et du dernier siècle de la république.

Si nous résumons les faits que nous venons de recueillir et de grouper, nous verrons[1] que les périodes de l'histoire du bronze se mesurent dans notre monde historique, comme en Chine (p. 27), par le nombre croissant des métaux qu'on allie.

D'abord, le cuivre pur; pendant un temps si court que cette première époque est partout très-hypothétique.

Puis, le cuivre et l'étain : à alliages variables en Egypte; à l'alliage normal de 10 à 15 °/₀ d'étain en Assyrie, Phénicie et Grèce, dans le nord de l'Europe; à ce même alliage, mais avec de grands écarts, chez les Celtes.

Ensuite, le cuivre, l'étain et le plomb, depuis une date inconnue en Egypte, en Italie, depuis le quatrième siècle en Grèce.

Enfin, le cuivre, l'étain, le plomb et le zinc, depuis une date inconnue en Orient, depuis le sixième siècle en Grèce, depuis l'ère chrétienne à Rome, et, ajouterons-nous, depuis le troisième ou quatrième siècle de cette ère en Livonie, où l'on a fabriqué du laiton longtemps encore après l'apparition sur les côtes de la Baltique des premières monnaies arabes et mahométanes.

Dans l'Europe transalpine, le bronze binaire est pour nous

[1] Nous nous appuyons ici sur Lisch, *Annales de la Société d'histoire et d'archéologie mecklembourgeoises*. 1844, p. 320, en allem.

phénicien, le bronze avec le plomb est italiote, le laiton ou le zinc est romain, soit que les objets formés de ces diverses substances aient été apportés directement de leurs lieux de fabrication chez les Barbares de l'Occident et du Nord, soit que les relations mercantiles aient introduit chez ces peuples l'art même d'allier, de fondre, de marteler ces métaux.

Reste à déterminer le berceau de la métallurgie du bronze.

Interrogeons avant tout les traditions relatives aux origines des métaux.

Ces traditions sont toutes d'origine grecque et doivent s'entendre de l'histoire de la métallurgie en Grèce et en Asie-Mineure[1].

Elles rapportaient : à Cadmus la découverte des mines d'or du Pangée et l'art de couler ce métal ; — à Erichthonius celle de l'argent du mont Laurius, dans l'Attique ; — celle du fer en Crête ou en Troade aux Dactyles ; l'art de travailler le fer aux Cyclopes ; celui de le tremper aux Chalybes et aux Noriques ; — à Cinyras la découverte des mines de cuivre en Chypre et l'invention des tenailles, du marteau, du levier et de l'enclume ; l'art de travailler le cuivre aux Dactyles, aux Cyclopes, aux Chalybes, aux Noropes ou Noriques ; — l'art de couler le cuivre et de l'allier à l'étain à Scythès (d'après Hésiode), qui était lydien (d'après Aristote), ou (d'après Théophraste) à Délas le phrygien, qui est aussi appelé l'Idéen comme les Dactyles. Ajoutons que Scythès passait aussi pour l'inventeur de l'arc et de la flèche, qui d'après d'autres auraient été inventés par Persès, fils de Persée ; que la trompette d'airain était dûe aux Lydiens ou aux Etrusques ; la cuirasse à Midias de Messène ; le casque, le glaive et la lance aux Lacédémoniens, et la harpé ou poignard recourbé aux Thraces[2].

[1] Pline, *Hist. nat.*, 7, 57. — Eusèbe, *Præpar. evang.*. 10, 6, d'après Clément d'Alexandre, *Strom.*, 1.

[2] J'ajoute que la lance ou le javelot avait été inventé par les Etoliens, et le javelot avec une courroie *(jaculum cum amento)* par Etolus, fils de Mars. Voyez sur l'*amentum*, Desor, *Palafittes*, p. 86 et suiv.

Laissons de côté l'or et l'argent. Que nous disent les autres traditions?

Que la confrérie sémitique des architectes et maçons du nom mythique de Cyclopes, possédait en outre le secret de travailler le fer et le cuivre (p. 154);

que d'autres Sémites, les Dactyles de Crête et de Troade ou Phrygie, avaient implanté chez des peuples japhétiques la métallurgie du fer, du cuivre et du bronze;

que dans le monde connu des Grecs, l'acier aurait eu deux patries : l'une chez les Chalybes; l'autre chez les Noriques, et que, les uns et les autres, travaillaient en outre le cuivre;

que l'île de Chypre avec ses inépuisables mines de cuivre a été le berceau de l'industrie du cuivre pur;

que le bronze avait été inventé soit par un Idéen, c'est-à-dire par un des Dactyles sémitiques de la Phrygie, soit par un Lydien, du nom de Scythès ou de Persès. Ce Scythès est pour nous la personnification des *Chethi* ou Héthiens qui s'étaient mêlés dans la Terre-Sainte aux Loten ou Ludim, *Lydiens*. Ces Lydiens dans la Genèse portent le nom de *Phérésiens* ou Perses.

Ainsi se dessinent à nos regards dans les ténèbres des temps anciens, deux berceaux de la métallurgie :

l'un sémitique, la Terre-Sainte avec ses Héthiens et ses Lydiens, auxquels se relient les Dactyles, les Cyclopes, les Chypriotes, tous Sémites; c'est le berceau du cuivre, du fer et du bronze;

l'autre, japhétique, la terre des Chalybes, qui est devenue celle des Chaldéens, et qui ne se peut séparer de l'Ibérie, de la Colchide et du Caucase; berceau de l'acier et de l'argent, peut-être aussi seconde patrie du bronze.

Mais la Terre-Sainte sémitique et le Caucase japhétique sont déjà pour nous les deux berceaux des dolmens, et l'histoire de la métallurgie marche ainsi dès ses premiers pas en un remarquable accord avec celle des mégalithes (p. 66).

PREMIER CHAPITRE

L'Ibérie, le Pont et le Caucase[1].

Patrie de l'argent, de l'acier et peut-être du bronze boréal. Les Tubalides. Les Chalybes avec argent et cuivre; Tchoudes, Arimaspes, Agathyrses. Les Chalybes avec fer et acier; Amazones et Colchiens; bipenne et cotte de mailles. Les Chaldéens et les Chalybes avec bronze; Tchoudes, Massagètes. Acier d'Assyrie, de Lydie, de Grèce, de Transylvanie et de Norique. Damasquineurs caucasiens.

L'île de Chypre exceptée, la seule contrée de l'Asie occidentale qui abonde en métaux, précieux ou autres, c'est l'Ibérie ou le pays du plomb-étain, et le Pont ou la Chaldée du nord. Là est, d'après la tradition païenne, la patrie des Chalybes ou Chaldéens forgerons; là est, d'après l'antique Genèse, la demeure du forgeron Tubal. C'est là que nous plaçons un des plus anciens et des plus importants foyers de la métallurgie postdiluvienne. Mais, pour en reconstituer l'histoire, nous devons puiser nos renseignements aux sources les plus diverses.

La *légende* nous fait connaître dans ces régions, par les mythes d'Hercule et de Thésée, les Amazones, et, par celui des Argonautes, le roi de la Colchide Aëtès. Ces mythes se rapportent à une même période, que les historiens fixent d'ordinaire au quatorzième siècle.

La Colchide, située au pied des monts Moschiques, qui unissent les plateaux de l'Ibérie et le Caucase, est arrosée par des rivières qui roulent dans leurs sables des paillettes d'or. Aëtès possédait une toison d'or, deux taureaux, présent de Vulcain, aux pieds et aux cornes de cuivre-bronze,

[1] Knobel, *la table des peuples de la Genèse* (en all.), p. 163 et suiv.

et un soc de charrue qui était non point en diamant, mais en acier, selon l'antique sens du mot *adamas*. Une de ses filles se nommait Chalciopé, *à la face de cuivre-bronze*, et Médée avait « une table d'argent couverte de corbeilles d'or. »

Les Amazones du Thermodoon avaient pour armes : une courte épée dont on ne nous dit pas le métal, l'arc, la javeline, un corselet formé de petites écailles de fer, et la *sagaris*, hache de fer qu'avait inventée leur reine Penthésilée, et qui sur les monuments est une bipenne.

La *géographie physique* corrobore ce que la tradition nous rapporte de la métallurgie des Chalybes qui habitaient, comme les Amazones, la contrée du Thermodoon.

Homère[1] fait d'Alybé[2], qui est la ville des Chalybes, « le berceau de l'argent » Il existe en effet vers la côte, près de Taraboli (l'ancienne Tripolis, voisine d'Argyria), une mine d'argent, très-anciennement exploitée comme le prouvent des débris de fonderies; jadis très-productive, elle a été abandonnée depuis plus d'une génération. D'autres mines du même métal et de plomb, beaucoup plus importantes, sont situées plus au sud dans la même vallée à Gumischkana. Elles sont aujourd'hui encore le berceau de l'argent pour l'empire turc et fournissent d'ouvriers mineurs toute l'Anatolie. Soixante villages sont compris dans leur district[3].

Cependant les Chalybes avaient à leur portée le fer et le

[1] *Iliade*, 2, v. 857.

[2] Alybé est, en japhétique ALB-US, le métal *blanc* (ALP, la montagne *blanche* de neige; ALPHOS en grec, *blanc)*; en sémitique, CHALAB, être *blanc;* CHALAB, le *lait;* CHELBON, le *blanc* d'œuf; ELPHOS, le *beurre*, en Chypre (Hæsychius). Cependant, en sémitique, le *blanc*, CHALAB, est synonyme de *graisse*, de *fertilité*. Les Arabes disent: *Tout ce qui est blanc n'est pas graisse* (comme nous disons: *Tout ce qui luit, n'est pas or)*. C'est peut-être ce dernier sens qui a valu à Alep son nom de CHELBON (hébr.), CHOLOB (syr.). HHALAB (ar.), et à la province son nom (greco-syriaque) de CHALYBONITIS; car cette contrée était célèbre par sa fertilité. (D'après une note de M. Neumann.)

[3] C. Ritter, t. 18, p. 822 et suiv.

cuivre aussi bien que l'argent. Cette même contrée de Taraboli possède des mines de cuivre et de fer, et Trébizonde fabrique et exporte une immense quantité d'objets en cuivre. Plus à l'ouest, à Unieh, l'ancienne Œnoë, le sol, qui est argileux, recèle à une très-petite profondeur un fer excellent, que fondent sur place par les procédés les plus simples des ouvriers nomades. Tous charbonniers, ils émigrent d'une place à l'autre quand ils ont épuisé les bois voisins. Leur vie à demi-sauvage est sans doute une fidèle image de celle des Chalybes qui du temps de Xénophon ne subsistaient que de leurs mines de fer, et qui, vrais barbares, coupaient la tête à leurs ennemis [1].

Ces mêmes Chalybes avaient découvert l'art de tremper l'acier, et leur nom était devenu le terme usuel et vulgaire qui désignait l'acier chez les Grecs. Ce mot ne se lit pas encore chez Homère.

L'*histoire* nous apprend que trois contrées étaient célèbres auprès des Grecs pour leur acier : Sinope ; la Lydie, où l'on fabriquait surtout des limes, des poignards, des rasoirs et des racloirs, et la Laconie, dont on estimait tout particulièrement les outils à tailler la pierre [2]. Nous venons de voir que la tradition attribuait aux Lacédémoniens l'invention de plusieurs armes (p. 166).

D'après un passage d'Ammien Marcellin [3], les Agathyrses de la Transylvanie possédaient « une grande abondance de pierre adamante, » c'est-à-dire d'acier, d'après les plus savants commentateurs.

Si de l'histoire profane nous passons aux *livres saints* des Hébreux, nous voyons deux fils de Japhet, Tubal et Mésec, peupler l'Ibérie et la région voisine. Mésec, celui qui *tire* de l'arc ou qui *erre* de lieu en lieu, l'archer nomade, le scythe, a donné son nom aux Mosques et aux monts Moschiques, et dans le voisinage de l'Ibérie était une Scythie, qui a valu aux

[1] C. Ritter, t. 18, p. 848. 898.
[2] Etienne de Bysance, *de urbibus,* au mot *Lacedæmon.*
[3] 22, 8. 31.

Chalybes le surnom de Scythes. Tubal est l'homme *aux scories*, l'homme *au cuivre*[1], l'héritier de la science de Tubalcaïn, et les Tubalides ont certainement été, comme leur aïeul, des forgerons.

Au temps d'Ezéchiel[2], les descendants de Tubal ou les Ibères alimentaient de vases de cuivre-bronze les marchés de Tyr. Comme l'Ibérie a des gîtes d'étain, et que des objets de cuivre pur auraient été probablement peu recherchés dans cette grande cité où florissaient les arts et les métiers, on doit admettre que Tubal, au septième siècle, connaissait et pratiquait les procédés du bronze.

Les peuples métallurgiques de la famille de Tubal sont :

les Ibères, qui sont pour les Sémites de l'Aramée les habitants du pays du *plomb-étain;*

les Chalybes, qui ont donné leur nom à l'*acier* des Grecs;

les Mosynæques ou le peuple du *zink* (p. 95);

les Tibaréniens ou le peuple du *laiton;*

les Taoches ou le peuple du *plomb;*

les Béchires ou le peuple du *cuivre* (p. 101).

Les descendants de ces quatre derniers peuples et des Mosques parlent aujourd'hui le laze. Le laze est un idiome apparenté au géorgien, qui est l'ibérien moderne. Les Géorgiens, d'après Bopp, font partie de la grande race indoceltique ou japhétique, et la *linguistique* confirme donc la Genèse, qui fait de Tubal un fils de Japhet.

A ces peuples, qui s'étendent de l'Halys au Caucase entre la mer Noire et l'Arménie, s'en ajoutent, à des titres divers, d'autres plus célèbres en histoire.

L'*ethnographie,* s'appuyant sur certaines coutumes extraordinaires et caractéristiques, relie aux Tibaréniens les habitants non-aryas du Ghilan et du Mazandéran et à ceux-ci les Massagètes du Touran. Les Massagètes, dont toutes les armes étaient en cuivre ou bronze et tous les ornements en or, avaient une hache de la même forme que la sagaris des

[1] Ad. Pictet, t. 1, p. 186.
[2] 27, 13.

Amazones, et couvraient le poitrail de leurs chevaux d'une cuirasse, c'est-à-dire sans aucun doute d'une cotte de mailles. Ces nomades de l'Oxus et du Jaxarte, ces Scythes de l'Asie, touchaient vers le nord aux Issédons, qui étaient probablement leurs frères [1].

Tubal et Mésec sont dans Ezéchiel [2] les Scythes qui sous Cyaxare avaient régné sur l'Asie antérieure. Les Scythes ont leur berceau dans la Scythie ibérienne. Mais les Scythes d'Europe avaient oublié leurs origines, et leurs traditions ne remontaient pas au delà du temps où ils étaient établis dans l'Oural. Leur premier âge était non point un âge de fer, comme celui des Finnois et des Tartares (p. 30), mais un âge d'or. Ils commençaient leur histoire par une légende d'objets divers en or qui étaient tombés du ciel sur le sol. L'or ne se trouve à la surface du sol que sur le versant oriental de l'Oural, dans la contrée dont les eaux se versent dans le *Tobol*, le fleuve de *Tubal*, aïeul des Scythes, et le Tobol reçoit l'*Isset*, dont les belles et fertiles vallées ont été la patrie des *Issédons*, qui par leurs mœurs sont de vrais frères des Scythes d'Europe et d'Asie. — Les Scythes d'Europe armaient leurs flèches de pointes en cuivre-bronze. Leurs vases de prix étaient en or, et ils connaissaient aussi peu l'argent que les Massagètes. Ils adoraient un vieux cimeterre en fer, symbole de leur grand dieu des combats [3].

La tradition géorgienne, que la linguistique n'a pas encore contrôlée, déclare frères des Géorgiens les habitants de l'immense chaîne du Caucase, riche en toute espèce de métaux. Les Lesghis à l'orient, les Circassiens à l'occident, sont de nos jours célèbres par leurs talents métallurgiques, en particulier par leurs cottes-de-mailles en fer qui nous rappellent celles des Amazones (p. 169). Les Circassiens travaillent l'or et l'argent mieux qu'on ne le fait en Perse et en Asie-Mineure, et fabriquent non seulement des sabres très-

[1] Herod. 1, 215.
[2] 32, 26.
[3] Herodote 4, 1-83. Il faut expliquer 71 par 81.

recherchés, mais d'excellents canons de fusil en fils de fer tordus en spirale et damasquinés en argent. Leur dieu du feu, qui a pour prêtres les forgerons les plus célèbres, se nomme Tleps. Si Vulcain est contracté de Tubalcaïn, Tleps peut bien être une altération de Tubal.

Cependant nous avons vu déjà que les antiques idoles des Circassiens sont toutes pareilles à celles des Ostiaques modernes, et que les unes et les autres ressemblent d'une manière frappante aux plaques en cuivre des Tchoudes (p. 34). Les Tchoudes avaient des armes en cuivre-bronze comme les Massagètes et les Scythes. Comme eux aussi, les Tchoudes étaient riches en or et ne connaissaient pas l'argent. Les Tchoudes exploitaient les mines de la portion de l'Oural où nous plaçons la seconde patrie des Scythes. Aussi les Tchoudes ne sont-ils, à notre avis, ni des Turcs, ni des Finnois, mais des fréres des Scythes et des Chalybes, mais des Japhétites de la race du forgeron Tubal ou Tobol.

Des sommets du Caucase Tleps-Tubal règne sur notre vaste province *scythique* (p. 35) qui, en s'agrandissant vers le sud, change de nom et devient le monde des Tubalides. Cette race s'étend de l'Halys et du Danube-Moyen à l'Amour, du Mazandéran et de l'Oxus jusques aux plaines glaciales de la Russie et de la Sibérie, et ce sont ces peuples de forgerons qui ont, par la métallurgie, posé dans les régions hyperboréennes les fondements d'une civilisation qu'elle seule pouvait faire naître et développer dans une nature aussi hostile à l'homme.

Essayons avec ces matériaux hétérogènes de reconstruire l'histoire de la métallurgie des Tubalides.

Le pays des Chalybes fut « la patrie de l'argent » depuis les origines de la civilisation postdiluvienne jusques au siècle de la guerre de Troie ou à celui d'Homère. D'Alybé ce métal était transporté vers le sud, en suivant une route qui devait nécessairement passer par Alep ou Chalébon, qui est une autre Alybé, et il se répandait de là dans toute l'Asie sémitique et en Egypte, comme nous le savons déjà par l'his-

toire d'Abraham (p. 160). Ces mêmes Chalybes exploitaient leurs mines de cuivre et travaillaient ce métal sans l'allier à l'étain de l'Ibérie.

Les Tchoudes franchirent le Caucase, emportant avec eux l'art de travailler le cuivre pur et les métaux précieux. Arimaspes, ils dérobaient l'or de l'Oural aux griffons, c'est-à-dire aux monstres antédiluviens dont les ossements étranges le recouvraient; sans doute aussi ils exploitaient le cuivre de cette même chaîne de montagnes, et ce sont eux qui livraient aux Massagètes et aux Scythes le cuivre de leurs armes, et l'or dont ils se paraient. Sous des noms inconnus des Grecs, d'autres Tchoudes tiraient du sein de la terre le cuivre et l'or de la Sibérie, que le commerce transportait vers le sud. Ils négligaient par des causes inconnues l'argent de la Daourie, de l'Altaï et de l'Oural. En Hongrie, les Agathyrses, que la tradition faisait frères des Scythes, et qui au temps d'Hérodote, possédaient de très-grandes richesses en or et en argent, sont, à notre avis, le peuple de l'âge transylvanien et hongrois du cuivre pur. Enfin, dans des plaines dénuées de métaux les Scythes erraient avec leurs troupeaux, ou ils labouraient un sol très-fertile au sud de la Russie.

Au quatorzième siècle, la Colchide était célèbre par l'*or* que l'on recueillait dans ses rivières à l'aide de *toisons;* les taureaux que Vulcain avait donnés au roi Aëtès, étaient, dit M. Fournet, « quelque appareil métallurgique dont la soufflerie imitait les mugissements des animaux en question », et le soc de la charrue en acier indique qu'à cette époque les Chalybes avaient déjà fait la découverte de l'acier et commencé l'exploitation de leurs mines de fer.

Ces Chalybes avaient fourni aux Amazones leurs bipennes de fer et leurs cuirasses en écailles de poissons. La bipenne, aux temps de Xerxès et de Xénophon, était encore, avec l'épée des Amazones, l'arme des peuples du Pont ainsi que celle des Chaldéens de l'Arménie. La cotte de mailles et la bipenne nous paraissent avoir une certaine valeur éthnographique et marquer d'âge en âge l'extension de la famille ou de l'industrie des Tubalides. L'une et l'autre se sont répan-

dues chez les Assyriens, chez les Perses et, plus tard, chez les Parthes, chez les Massagètes et les Saces. Mais elles n'ont pas atteint l'Egypte; au moins ne les avons-nous trouvées sur aucun bas-relief. La bipenne sans la cotte de mailles avait trouvé le chemin de la Grèce, et elle était la hache des licteurs romains. La cotte de mailles était l'armure de prédilection des Sarmates au pied septentrional du Caucase, et dans les derniers siècles du monde ancien, où Rome accueillait dans son sein toutes les coutumes aussi bien que toutes les croyances, ses officiers ou ses soldats la portaient en bronze au temps de Polybe, en fer sous les Césars.

Postérieurement aux temps mythiques des Amazones et des Argonautes, les Assyriens poussèrent leurs armes victorieuses jusques au Pont, et nous supposons que leurs conquêtes ont eu pour conséquence l'établissement des Chaldéens dans le voisinage des Chalybes, avec lesquels ils se sont plus tard confondus. Ces Chaldéens étaient sans doute aussi des forgerons, mais des forgerons sémitiques, des membres de ce peuple qui avait donné son nom *(casdi)* à l'étain. Ce sont eux qui auront implanté chez les Tubalides l'industrie du bronze, dont les produits au septième siècle étaient transportés à Tyr.

Comme les Tchoudes ont eu après leur âge du cuivre un âge du bronze, et que leurs antiquités offrent les mêmes animaux symboliques que celles des Assyriens, on pourrait être tenté d'admettre que les procédés du bronze leur sont arrivés de l'Ibérie et du Pont. Mais les peuples de ces contrées travaillaient et trempaient le fer, ce que ne faisaient point les Tchoudes, et il faut donc que ceux-ci aient reçu par une autre voie l'étain et l'art de le mêler au cuivre. Or, les symboles assyriens avaient été adoptés par les Mèdes et les Bactriens; les Bactriens avaient à leurs frontières ou en leur possession les mines d'étain du Paropamisus, et les Massagètes, qui étaient les voisins des Bactriens, tiraient leur or des Arimaspes ou des Tchoudes de l'Oural. Peut-être cet or s'échangeait-il contre l'étain de Bamiam, et les armes en *chalkos* des Massagètes étaient-elles des armes en bronze.

Si les Chalybes ont dû aux Sémites de la Chaldée la connaissance du bronze, les Sémites de l'Assyrie auront dû aux Chalybes celle de l'acier. A dater d'un siècle inconnu, mais qui est antérieur au dixième ou au neuvième, les Assyriens excellaient à aciérer leurs outils et leurs armes (p. 160).

Vers l'occident, la trempe du fer se propagea du pays des Chalybes entre la guerre de Troie où toutes les armes étaient de bronze, et le siècle d'Homère où le procédé de l'aciération était bien connu de tous les Grecs[1].

Des Chalybes auront franchi l'Halys, et se seront établis dans la contrée où fut plus tard fondée Sinope. De la Paphlagonie leur industrie aura pénétré en Lydie, qui, au huitième siècle, devint un des grands centres du commerce et un des grands foyers de la métallurgie. La Lydie était en relations directes avec le Péloponèse, comme le prouvent entre autres les antiques légendes des Pélopides et dans les temps historiques la présence à Sparte du poëte lydien Alcman. Nous dirons donc que le messénien Midias, qui passait pour l'inventeur de la cuirasse, était originaire du pays, la Phrygie ou la Lydie, qui avait pour roi des Midas, et les armes offensives et défensives que les Lacédémoniens avaient fabriquées les premiers (p. 166), étaient sans doute en fer du Taygète et en fer transformé en acier, *chalybs*, selon les procédés des Chalybes.

Cependant ces procédés seraient parvenus, par la grande voie mercantile du Danube, au peuple mineur et forgeron des Agathyrses dans la Transylvanie, et dans les Alpes orientales aux Noriques, célèbres à Rome au troisième siècle pour leurs excellentes épées en fer aciéré. Les Noriques seraient donc les élèves des Agathyrses comme ceux-ci des Chalybes.

La route du Danube nous expliquerait comment, pendant l'âge du bronze, l'art de réduire le métal en lames au moyen de cylindres était à la fois connu sur les rives de nos lacs Romands et en Crimée. La Crimée avec ses Cimmériens, ses Taures, ses Scythes, n'a jamais été une terre métallurgique.

[1] *Od.* 9, v. 391.

Le laminoir, que ne possédaient point les Grecs, était sans doute une invention de nos Chalybes.

Une autre découverte bien plus importante, que nous sommes tentés de leur attribuer, est celle d'incruster dans l'acier l'or et l'argent, ou la damasquinure. Telle n'est pas l'opinion généralement admise (p. 37). Mais M. Layard croit avoir retrouvé dans les ruines assyriennes des objets damasquinés. Or, comme les Assyriens étaient de trop rudes guerriers et de trop habiles politiques pour avoir le génie de l'industrie, et qu'ils avaient reçu des Chalybes la trempe du fer, nous ne pouvons que rapporter à ces derniers la gloire de cette nouvelle découverte. Il est d'ailleurs difficile d'expliquer comment les Grecs, avant eux les Phéniciens, après eux les Romains, ont connu aussi peu la damasquinure que le laminoir.

Vers l'ère chrétienne il se fit une révolution dans les grandes routes du commerce, et le Caucase devint le principal pays de passage entre l'Asie et l'Europe. Alors peut-être naquit ou du moins grandit et se développa la métallurgie des peuples du Caucase. Nous supposons qu'ils fabriquaient des cottes de mailles et pour les Sarmates et pour les Parthes. Mais ici s'arrêtent nos études. Nous ne dirons pas comment les mêmes plaques de cuivre se retrouvent chez ces montagnards et dans les tombeaux des Tchoudes. Nous ne rechercherons pas non plus si la métallurgie des Circassiens ou des Lesghis n'a point étendu son influence jusques sur la Sibérie au nord-est et sur la Scandinavie au nord-ouest. Il est fort étrange que les Bouriètes et les Kalmouks fabriquent des plaques de ceinturon et d'autres ornements en fer damasquiné d'argent, et que des plaques toutes pareilles en fer ou en bronze, soient une des pièces essentielles du costume franc et bourgonde, qui n'est ni romain ni grec. Il n'est pas moins surprenant que les mêmes dessins d'animaux s'entre-dévorant se voient sur les antiquités des Tchoudes sibériens et sur celles des Scandinaves et des Francs-mérovingiens. On peut aussi peu faire arriver ces Germains de Sibérie que les envoyer de l'Elbe et du Rhin coloniser la Daourie,

et le Caucase serait un centre fort commode pour faire rayonner en sens contraires les mêmes procédés et les mêmes motifs d'ornementation. Mais les luttes d'animaux symboliques, qui sont d'origine assyrienne et babylonienne, ne seraient-elles point un de ces nombreux emprunts que l'Occident a faits à l'Orient sous les empereurs romains? La damasquinure n'aurait-elle point suivi la même voie? Et les Gaules ne seraient-elles point, au lieu du Caucase, le trait d'union entre l'Asie d'une part, et la Germanie ou la Scandinavie d'autre part? Le Caucase, dans cette hypothèse, n'aurait été un centre métallurgique que pour les Tchoudes du moyen âge et pour les Bouriètes.

DEUXIÈME CHAPITRE

L'Egypte.

Age du cuivre pur. Age du bronze et de plusieurs autres mélanges de métaux. Age des armes en fer.

Des Japhétites peu connus de l'Ibérie, qui ont dans le silence étendu leur action bienfaisante sur près de la moitié de l'Ancien-Monde, nous nous transportons brusquement chez les Camites du Nil, les illustres *Fils du Soleil*[1]. Les Egyptiens se sont concentrés sur eux-mêmes. Ils ont, par leurs cités, leurs monuments, leurs canaux, fait de leur étroite vallée une terre des merveilles; mais ils n'ont point essaimé, ils n'ont point envoyé au dehors de colonies. Ils ont fait des expéditions lointaines, mais non des conquêtes durables, et la Nubie est le seul pays qu'ils aient transformé à leur image. Les caravanes arrivaient chez eux de tous les points de l'horizon; mais ils ne visitaient point les pays étrangers et avaient même horreur de la mer. Les sages de la Grèce venaient s'instruire auprès de leurs prêtres : jamais ces prêtres n'auraient abandonné leurs temples pour voyager en Grèce. Aussi leur métallurgie, malgré son antiquité et le degré de perfection qu'elle avait atteint de fort bonne heure, n'a-t-elle pas franchi les limites de leur patrie, ou si elle l'a fait, ce sont des étrangers, les Hycsos, les Sémites du Delta, qui, dans les temps anciens, en ont emporté avec eux les procédés.

L'isolement de l'Egypte ressort d'une manière frappante des noms de ses métaux, qui ne se retrouvent nulle part ail-

[1] Mitsraïm; MIS, *fils*; RA, *soleil*, en égyptien; IM, terminaison sémitique du pluriel.

leurs : l'or, NOUB ; l'argent, HAT ; le cuivre, MFK ; le fer, BENIPE(?) ; le plomb, TAHT ; l'étain, KSBT ; le laiton, KASABEL, KAKHI[1].

Les Egyptiens, qui n'ont point eu d'âge de la pierre (p. 151), ont possédé dès la plus haute antiquité l'art de fondre des vases et des statuettes d'or et d'argent, d'incruster l'or dans l'argent et de donner par la trempe au cuivre une extrême dureté (p. 8).

Les mines de cuivre du Sinaï (p. 91) ont été exploitées par les Pharaons de la quatrième dynastie (Chufu), de la cinquième (Uenu) et de la sixième (Pépi).

Avec Pépi commencerait l'âge du bronze, dont l'étain serait arrivé de l'Iran (p. 99). Certains scarabées en bronze, portant les noms des Pharaons de l'ancien royaume, sont incrustés en or et en argent. Les armes en bronze sont d'une étonnante élasticité. Ces bronzes prouvent par leurs différents alliages, que la métallurgie égyptienne ne se soumettait point en esclave à une règle unique, indigène ou étrangère (p. 163).

Les Egyptiens tiraient de la Nubie, dès les temps les plus anciens, leur or[2], dont les mines étaient encore exploitées par les Arabes au moyen âge, leur cuivre, leur fer et leur plomb, ainsi que leurs émeraudes. Pendant leur dix-huitième dynastie, ils recevaient des peuples éthiopiens tributaires un peu d'argent et beaucoup d'or, en *anneaux* (p. 17) ou en poudre ; des peuples de l'Asie antérieure, de l'or en *anneaux* ou en lingots, de l'argent (d'Alybé ?), du cuivre (d'Arménie, du Pont, de Chypre ?), des briques d'étain (de l'Iran ?), des briques de fer, sans parler de magnifiques vases

[1] L'Egypte ne produit ni soufre ni antimoine. Le nom égyptien du premier, TEN, est sémitique, TAN, TUN ; le THEION des Grecs. Le STIBI, STIMMI des Grecs et des Latins est l'égyptien STM, *antimoine*. Mais d'où viennent et le minerai et son nom ? D'après M. Oppert, Salmanassar III (— 899 à 870) recevait d'un Mérodac-Baladan du stibium avec du bdellium, de l'or et de l'argent. — Il est étrange que l'acier se dise ÇTALI, en copte, STAHL en allemand, STAILIN, STALUIN en celtique. Le cuivre BAROT en copte est le BERETHE, *laiton*, en éthiopien.

[2] Diod. 3, 12-14.

en cuivre-bronze et en fer, de plats d'or et d'argent, du lapis-lazzuli, des pierres précieuses, de l'ivoire et de l'ébène.

Les Egyptiens, qui n'aimaient pas à combattre de près et corps à corps, avaient pour armes principales l'arc et le javelot; puis venaient la masse et la hache, et point d'épées. Ils empruntèrent aux Asiatiques la cuirasse à écailles sous la dix-huitième dynastie; plus tard, l'épée triangulaire ou à bords concaves, et une espèce de faucille dont le tranchant est extérieur.

Les Egyptiens ajoutaient au cuivre et à l'étain le plomb (p. 164), donnaient au cuivre et zinc ou au laiton le nom de *Kasabel*, formaient de cuivre et d'argent un soi-disant airain de Corinthe, dont ils faisaient usage pour les miroirs, et composaient de cuivre et d'or un autre métal pour des coupes de l'éclat le plus brillant. Mais Wilkinson, qui a réuni une foule de renseignements précieux sur la métallurgie égyptienne, nous laisse dans une complète ignorance sur son histoire.

Nous hésitons à faire succéder en Egypte à l'âge du bronze un âge du fer. Hérodote[1] nous dit bien que sous Psammétique, vers 650, les armes des Egyptiens n'étaient point en bronze, comme celles des Ioniens et des Cariens, et il suppose ainsi qu'elles étaient en fer. On a aussi observé dans les bas-reliefs des Pharaons que les armes en bronze font place à celles en fer et en acier. Mais l'épée fait défaut, et notre âge du fer est précisément l'âge des épées en fer mou ou aciéré.

[1] 2, 152.

TROISIÈME CHAPITRE

Les Sémites de l'Asie antérieure.

I. Les Héthiens et les Phérésiens de la Terre-Sainte.

Berceau de la métallurgie sémitique : bronze, fer, métaux précieux. Soudure ? — Les vases de Jéricho. — Les Kéniens et les Kéniziens au sud de la Terre-Sainte, et les villes de mines, de forges et de fonderies dans le reste du pays. — Berceau hypothétique de l'acier, du laiton et de l'électre. — L'armure de Goliath.

Longtemps avant Moïse et Josué, les Egyptiens donnaient à la Palestine, par des raisons inconnues[1], le nom fort extraordinaire de *Terre-Sainte*, TA-NÉTER. Elle était alors habitée par deux peuples, les Chéta et les Loutennou, qu'on dit avoir été compris sous le terme commun d'Aamou. Les Chéta, qu'on a pris d'abord pour les Scythes ou pour les Chaldéens, se sont trouvés être en définitive les très-proches voisins des Egyptiens, les Héthiens, issus de Canaan, camites sémitisés, rivaux en puissance et en gloire de leurs frères de Sidon. Les Loutennou sont des Ludim[2]. Ces Sémites descendaient de Lud, qui, d'après les traditions arabes, avait pour fils Djordjan et Pharis. Nous reconnaissons dans *Pharis* le père des *Phérésiens* qui, au temps d'Abraham[3], habitaient de concert avec les Cananéens la Terre-Sainte ; dans *Djor-*

[1] V. toutefois *Peuple primitif*, t. 3, p. 43-48. Comp. Ezech. 28, 2. 13. 14.

[2] De même que nous ajoutons le *s* du pluriel français à la terminaison sémitique de ce même nombre en *im* (cherub-im-s, Hénak-in-s), de même les Egyptiens ajoutaient à cette même terminaison en *im* ou *in* la syllabe *nou*. Loutennou est proprement Lout-im-nou, ou les Loudim, Ludim de l'Ancien Testament.

[3] Gen, 13, 7.

djan, le représentant des tribus et des cités du *Jourdain;* dans l'un et dans l'autre les aïeux des Amalécites, des Kéniens, des Kéniziens, des Cadmoniens et des autres peuplades non-cananéennes qui ont formé la plus ancienne couche éthnographique de la Terre-Sainte. Les Amalécites sont, au dire des écrivains arabes, les Hycsos, et, les Hycsos s'étant égyptisés, nous les retrouvons parmi les fils de Mitsraïm sous le nom sémitique de Ludim, ou plutôt les Phérésiens ludites de la Palestine se sont versés à plusieurs reprises sur le bas-pays du Nil et ont formé dans le Delta une population mélangée que Diodore appelle avec raison du nom d'Allophyles [1].

Les Chéta et les Louten se distinguent d'entre tous les peuples avec qui les Pharaons sont en guerre, par des vases en métal, « fabriqués dans la Terre-Divine. » Malgré leur étrangeté, ces vases, tels qu'ils sont figurés dans les bas-reliefs, sont réellement admirables par la grandeur de leurs dimensions, par la diversité et l'élégance de leurs formes, par la richesse de leurs ornements et par le degré d'habileté technique qu'ils supposent. Les Egyptiens n'ont jamais rien produit de pareil. Tel de ces vases était, au dire des archéologues, formé de plaques de fer imbriquées et soudées. Or, l'art de souder est un procédé chimique qu'on n'invente qu'après avoir longtemps fait usage de simples clous. D'autres vases étaient en bronze; car des peuples à qui les Madianites apportaient de l'étain (p. 106), ne travaillaient plus le cuivre pur. Leur bronze était sans doute au même alliage que celui de tous les autres Sémites (p. 163). En examinant leurs vases sur les monuments des Pharaons, nous pouvons en quelque sorte voir de nos propres yeux ceux de bronze et de fer que Josué trouva dans Jérico, et qu'il consacra à l'Eternel avec tout l'or et l'argent de cette riche et forte cité [2]. En outre, les Chéta et les Louten fabriquaient des statuettes d'argent, d'ivoire et d'ébène, des chariots ornés d'or et d'argent, des harpes de bronze marquetées d'or.

[1] *Peuple primitif,* t. 3, p. 148, 280.
[2] Jos. 6, 19.

L'Ancien-Testament confirme indirectement ce que les annales hiéroglyphiques des Pharaons nous disent de la haute civilisation de la Terre-Sainte au temps de Josué. Une de ses cités, Kirjath Sépher ou Débir, était la *ville des Livres* et des *Paroles* sacrées, des oracles et des saintes écritures [1]. D'autres noms propres, en très-grand nombre, supposent que, dans certaines contrées, le travail des mines et des métaux était la principale occupation des habitants. Je ne parlerai pas des Cadmoniens ou *Orientaux* dont le nom est celui de Cadmus, l'un des fondateurs de la métallurgie grecque. Mais vers le sud de la Judée demeuraient les Kéniens ou *Forgerons*, et les Kéniziens. Le territoire qu'occupaient ces deux peuplades sœurs, est entré dans les lots de Juda et de Siméon, et nous trouvons [2] parmi les villes de ces deux tribus :

Kajin, la ville des *forges*, peut-être l'ancienne capitale des Kéniens ; en Juda [3];

Scharuhen, le lieu où l'on *fondait* des vases de luxe, d'après le sens talmudique de SCHARAH, *dissoudre, fondre;* en Siméon [4];

Ziph, la ville des *fonderies*, de ZOUPH, *couler;* près d'Hébron; en Judée [5];

Nibschan, peut-être la ville des fournaux où les métaux *brillent d'une lueur sombre;* de NABASCH; en Juda, au sud-est, dans le désert, près d'Henguédi et de la Ville du Sel [5];

Schilhim, la ville des *armes;* en Juda [5];

Beth-marcaboth, en Siméon, *la maison des chars* de guerre, ou des chars du soleil qu'on adorait sans doute dans la ville voisine d'Hatzar-susa, *la cour du cheval*, et certainement à Beth-schémesch, la *maison du soleil*, en Juda [6];

[1] Jos. 15, 15.

[2] Je résume ici en quelques lignes un long travail que M. le professeur Neumann a eu l'extrême obligeance d'entreprendre à ma demande.

[3] Jos. 15, 57.

[4] Jos. 19, 6.

[5] Id. 15, 24. 62. 32.

[6] Jos. 19, 5; 21, 16. — J'aurais cru que Tsiklag, Tsiqlag, en Juda

Héther, la ville des *richesses* métalliques ; en Siméon[1].

Il nous paraît fort probable que les montagnes de Juda et de Siméon, ou des Kéniziens et des Kéniens, qui supportent au sud le plateau d'Hébron et de la Judée, sont riches encore ou l'étaient jadis en cuivre et en fer, dont les gîtes ont été très-anciennement exploités (p. 91). La Samarie et la Pérée, au contraire, ne nous offrent, dans les longues listes de villes du livre de Josué, qu'un seul nom qui ait trait aux métaux : celui de Bétser, la ville des *mines*[2] dans la tribu de Ruben. Mais en pénétrant dans la Galilée et en approchant du Liban, on voit reparaître les cités des mines et des forges.

Asser, dont « les verroux sont de fer et de cuivre-bronze[3], » comptait dans son étroit territoire trois villes, voisines l'une de l'autre, qui se nommaient Hambad, la ville du *minérai ;* Mischéal, la ville des *fosses* profondes ; Béten, la ville des *cavernes,* des *puits*. Peut-être le district de Caboul doit-il sa stérilité à ses richesses métalliques. Dans cette même tribu coulait le Sihor-libnath, le fameux ruisseau où l'on avait accidentellement fondu le premier verre ; c'est proprement l'eau *noire* qui produit quelque chose de *blanc*[4].

Au nord d'Asser, en Phénicie, était Sarepta, la grande ville des *forges*.

A l'est d'Asser est Néphthali avec Hukkok, qui semble être la ville des *creux*, des mines.

Au sud de Néphthali et d'Asser est Issacar, où nous trouvons réunies :

Beth-patsets, la *maison* de ceux qui avec leur marteau (MEPETS) *fendent* la montagne et *cassent en morceaux* la roche métallifère ;

(Jos. 15, 31) venait de TSOUQ, *fondre*, et de LOG, *bassin, plat*. Mais M. Neumann m'écrit que cette ville se nomme dans Josèphe Σεκελα, que AG est une terminaison, et que le mot signifie *contour, repli, sinuosité, rampe, pas de vis*, de TSAKAL, inusité, *tourner, rouler, faire serpenter*.

[1] Jos. 19, 7. — [2] D'après Gésénius. Deut. 4, 43 ; Jos. 20, 8 ; 21, 36. — [3] Deut. 33. 25. — [4] Jos. 19, 26. 27.

Schion, la ville des *tas de débris*, des *monceaux de scories ;*

Anaharath, la ville des *cavernes*, peut-être des mines ;

Et Ebets, qui avec l'étymologie de Gésénius aurait été, sur la grande route des caravanes, l'entrepôt de l'*étain* entre Damas et Memphis (p. 99)[1].

Nous concluons de tous ces noms de villes que la Terre-Sainte qui, d'après les traditions païennes, était la patrie du blé et de la vigne[2], a été aussi celle de la métallurgie antique. En attribuant aux Héthiens et aux Ludites l'invention du bronze, nous ne faisons que revenir par une voie détournée à la tradition d'Hésiode et d'Aristote, qui font honneur de cette découverte à Scythès lydien (p. 167).

La métallurgie des Chéta et des Louten aura survécu à leur période de liberté et de gloire, et se sera maintenue en particulier chez les Philistins, que les Hébreux n'avaient pu soumettre.

Les soldats mercenaires de Ramsès III étaient des Philistins, et comme leurs armes sont les plus anciennes armes d'acier figurées sur les monuments égyptiens (p. 160), on est naturellement conduit à penser que les héritiers de la métallurgie si avancée des Chéta et des Louten avaient fait la découverte de la trempe du fer. Ils l'auraient faite à une époque assez rapprochée de celle où nous plaçons le premier acier des Chalybes. Ce qui donnerait quelque poids à cette hypothèse, c'est l'armure que le sémite Cinyras donne à Agamemnon, et dont le métal *bleu-noir* (p. 160) faisait avec l'étain le principal ornement[3]. L'industrie du Ta-Néter, riche en fer, se serait propagée chez les peuples de même race qui habitaient l'île du cuivre, Chypre, dont Cinyras était le roi. Nous distinguerions *kyanos* et *chalybs :* l'un serait l'acier de

[1] Jos. 19, 19-21.

[2] *Peuple primitif*, t. 3, p. 45.

[3] *Il.* 11, v. 24 et suiv. Comp. dans le domaine des mythes, *Il.* 18, v. 564 et *Od.* 7, v. 87; dans celui de la vie réelle, *Il.* 11. v. 629 (table à pieds d'acier); 23, v. 850 (vaisseaux dont la proue est simplement peinte en bleu-noir), et *Od.* 9, v. 391 (trempe du fer).

la Terre-Sainte, des Sémites et du sud; l'autre serait l'acier du Pont, des Japhétites et du nord. Mais, par des causes inconnues, le premier n'aurait pu triompher du bronze, qui serait demeuré chez tous les Sémites le métal des épées, tandis que le second aurait opéré une vraie révolution dans la métallurgie européenne.

L'existence d'un foyer sémitique de métallurgie, dont les produits merveilleux arrivaient du sud chez les Grecs et les remplissaient d'admiration, nous paraît résulter en outre du nom de OREICHALKOS, qui se lit pour la première fois dans une hymne homérique en l'honneur de la Vénus de Chypre[1]. Ce mot signifie aussi peu *le cuivre des montagnes* que AURICHALCUM n'est un *cuivre* allié à de l'*or*. Ces deux termes sont un composé d'un nom sémitique, OR, *lumière*, et du nom grec du *cuivre*, et désignent un certain cuivre, le laiton, qui a l'éclat éblouissant de la lumière.

Nous donnerons enfin la même origine sémitique et méridionale au troisième des métaux fabuleux d'Homère et d'Hésiode, l'*électre,* mélange d'or et d'argent qui a la couleur jaune de l'ambre, et qui en a reçu le nom[2].

Si du domaine des hypothèses nous rentrons dans celui de l'histoire, nous trouvons dans l'Ancien-Testament une description détaillée de l'armure du géant philistin Goliath[3]. Son casque, ses cuissards, son bouclier étaient de cuivre-bronze. La *flamme* de sa hallebarde paraît avoir été de fer comme les pointes de flèches et de lances auxquelles Job fait allusion[4]. Sa cuirasse à écailles de poisson était de fer à en juger par celles des Assyriens et des Amazones (p. 174). Le métal de l'épée n'est malheureusement pas indiqué[5].

[1] Hym. 5, v, 9.
[2] *Epigr. hom.* 15, v. 10. Dans les passages des épopées où se lit le nom d'*électre*, nous entendons partout l'ambre (p. 129).
[3] 1 Sam. 17, 5-7. 45. — [4] Job 20. 25.
[5] Les bas-reliefs égyptiens nous laissent dans l'incertitude, les épées triangulaires des Schairitani étant peintes tantôt en bleu, tantôt en rouge, tantôt partie en rouge, partie en vert. (Je dois ajouter que je n'ai pas à ma disposition le grand ouvrage de Rosellini.) — L'épée triangulaire est assyrienne, grecque, étrusque. On en a trouvé une pareille à Neustadt près de Vienne.

L'industrie sémitique du bronze, qui commence si brillamment chez les Lydiens de la Terre-Sainte, arrive huit siècles plus tard à son plus haut degré de perfection chez les Lydiens d'Asie-Mineure, qui la transmettent aux artistes grecs et chez lesquels s'achève l'histoire de la monnaie sémitique. Nous terminerons ce chapitre par les Lydiens de Sardes, et nous allons recueillir et grouper les renseignements peu nombreux et incomplets que nous possédons sur la métallurgie des autres peuples sémitiques : les Hébreux, qui ont expulsé ou asservi les habitants du Ta-Néter; les Babyloniens, qui seuls pourraient contester aux Lydiens du Jourdain la gloire d'avoir inventé le bronze; les Assyriens, que nous savons avoir appris des Chalybes les procédés de l'aciération; les Philistins, dont les tribus se sont dispersées au loin sous le nom de Pélasges; les Phéniciens, frères et héritiers des Chéta, qui nous entraîneront sur leurs traces jusques aux rives de l'Atlantique et dans le temps jusques à l'ère chrétienne.

II. Les Hébreux[1].

1° Premier âge d'or, d'argent et de cuivre ou bronze. — 2° Métallurgie savante des Hébreux au temps de Moïse, laquelle s'enrichit des outils et des vases en fer des Phérésiens et des Cananéens. — Sous les Juges, pénurie d'armes, abondance d'outils en fer; Lod et la Vallée des forgerons. — Salomon et Hiram; les vases et les colonnes du temple en bronze *brillant* et fondu. — Progrès, de Salomon à Ezéchiel. — Le laiton et l'électre. — 3° Pas d'épées d'acier, ni d'âge du fer.

L'âge des patriarches est un âge d'or et d'argent, et non de pierre ou de celts (p. 151), et les deux armes principales étaient l'arc et l'épée[2]. L'épée, que les Egyptiens ne possédaient pas, est dans tout l'Ancien-Testament l'arme par excellence, celle qui représente toutes les autres et qui est synonyme de guerre et de mort violente. Il est d'ailleurs digne de

[1] De Saulcy. *Histoire de l'art judaïque.* 1858.

[2] Gen. 48, 22; Jos. 24, 12. — Pour l'épée en particulier : Lév. 26, 6; Deut. 32, 25; 1 Sam. 17, 47; Es. 4, 2, etc.

remarque que le même mot de CHEREB, qui signifie *pénétrant, tranchant, pointu,* désigne à la fois l'épée, le poignard long d'une coudée[1], le ciseau à tailler la pierre[2], et le couteau de la circoncision, qui reçoit une épithète dont le sens est fort contesté *(tranchant* ou *de pierre)*[3].

Sous Moïse, les Hébreux emportent de Gosçen les procédés métallurgiques et peut-être chimiques[4] des Egyptiens et des Hycsos, avec une très-grande quantité de miroirs fondus en cuivre-bronze et de vases d'or et d'argent[5]. Bethsaléel fondit, sans doute tout d'une pièce, les vases, les soubassements, les piliers, les crochets et les anneaux en cuivre-bronze, en argent ou en or; il façonna au marteau le propitiatoire, les chérubins et le chandelier d'or pur, et il couvrit d'or ou de cuivre-bronze tous les ouvrages en bois du tabernacle[6]. — Le fer servait non aux armes, mais aux outils (p. 159)[7].

Au terme des quarante années passées dans le désert et sur les frontières des forgerons Kéniens et Kéniziens (p. 184), les Hébreux s'étaient enrichis d'outils en fer qui leur avaient été jusques alors inconnus. Ils sont en possession de ciseaux en fer, de haches en fer et de jougs en fer, et ils trouvent chez leurs ennemis, les Héthiens et les Ludites, des vases en fer, des chars de guerre en fer et des lits en fer[8].

[1] Jug. 3, 16, poignard à deux tranchants comme toutes les épées ou comme certaines épées, Prov. 5, 4; Ps, 149, 6.

[2] Ex. 20. 22.

[3] Jos. 5, 2. 3.

[4] Ex. 32, 20.

[5] Id. 12, 36; 38, 8. Comp Job 37, 18.

[6] Ex. 36 et suiv. — Beckmann (t. 4, p 560 et suiv.) croit que la dorure était en or moulu et non en feuilles d'or, parce que les vingt-neuf talents d'or (38, 24) n'auraient pas suffi, que des feuilles appliquées sur des sculptures en bois en auraient reproduit trop grossièrement le dessin, que l'arche aurait été trop lourde pour être portée à dos d'hommes, et que les Egyptiens au temps de Moïse connaissaient déjà la dorure en or moulu.

[7] Nomb. 35, 16.

[8] Deut. 3, 11; 19, 5; 27, 5; 28, 48. Jos. 6, 19; 17, 18. Jug. 1, 9: 4, 3. La fréquente mention du fer dans le Deutéronome est la conséquence

Les Hébreux, nomades et pasteurs, ne devinrent point dans leur nouvelle patrie un peuple métallurgiste comme leurs prédécesseurs et leurs ennemis. Cependant Kénaz, qui fut le père de Caleb et de Hothniel, et qu'on dirait avoir été un Kénien ou Kénizien, eut un descendant qui s'établit dans une vallée située entre Ono et Lod (aujourd'hui Lydda), sur la route de Jérusalem à Japho (Jaffa), et qui y devint le père d'une tribu d'ouvriers en métaux. Leur vallée s'appela la *Vallée des forgerons*[1]. C'étaient eux sans doute qui fournissaient d'armes tout Israël, et comme Lod[2] était aux confins des Philistins, il ne leur fut pas difficile « d'empêcher que les Hébreux se fissent des épées et des lances ». Pendant toute la période des Juges, les Israélites ont été dans une vraie pénurie « de hallebardes, d'épées et de boucliers ». Leurs seules armes semblent avoir été l'arc et la fronde. Mais ils étaient d'autant plus riches en outils : « socs de charrue, hoyaux, haches, bêches, tridents, aiguillons »[3]. Ces outils étaient très-vraisemblablement en fer comme ceux qui sont mentionnés dans le Deutéronome, et comme la hache en fer que plus tard emprunta un des disciples d'Elisée[4].

David, dans ses guerres contre tous ses voisins, avait recueilli une quantité prodigieuse d'or, d'argent, de cuivre-bronze et de fer. Le bronze venait des villes du Liban, Bérothaï et Bétah (p. 92). On ne nous dit pas la provenance du fer, dont on ne fit usage dans la construction du temple que pour les clous (ou tenons)[5].

naturelle et nécessaire des relations qui s'étaient établies pendant les 40 ans du désert entre les Israélites et les peuples métallurgistes du Ta-Néter. Il y a là une preuve indirecte et en tout cas très-imprévue de la vérité historique et de l'authenticité du Deutéronome. Mais le rationalisme a vu dans les passages de ce livre où le fer est nommé, la démonstration qu'il avait été rédigé sous le roi Josias.

[1] Chron. 4, 14; Néh. 11, 36. Nous disons: *forgerons,* faute d'un mot français qui désigne en général les métallurgistes.

[2] Lod n'était-elle pas la ville par excellence des *Ludites* forgerons?

[3] Jug. 5, 8; 1 Sam. 13, 19-22.

[4] 2 Rois 6, 5. Comp. Ecclés. 10, 10.

[5] 2 Sam. 8; 1 Chron. 18. 22. 28. 29.

Salomon comptait bien dans ses états plusieurs artistes habiles dans l'art de travailler les métaux ; toutefois il n'osa pas leur confier l'entreprise des travaux métallurgiques du temple de Jérusalem, et il la remit à Hiram, tyrien par son père, et dont la mère était de la tribu de Dan ou de la contrée riche en mines d'Hasbeya et des sources du Jourdain[1].

Hiram ne façonna point au marteau et ne forma point de pièces assemblées par des clous l'immense mer de bronze et les deux colonnes Jakin et Boaz. Tous les vases du temple furent fondus, comme l'avaient été déjà dans le désert ceux du tabernacle. Mais le bronze-cuivre (N'CHOSCHETH) est désigné par deux épithètes nouvelles, M'MORAT et MAROUQ, qui sont synonymes et signifient *poli*, *brillant*[2] Cet éclat suppose un alliage particulier qui fût nouveau pour les Hébreux. La Vulgate entend le laiton, l'*aurichalcum*. Mais quelque reculée qu'en puisse être l'origine (p. 187), le laiton semble n'avoir été pour ainsi dire d'aucun usage avant l'ère chrétienne. Le bronze poli de Hiram n'aurait donc eu de nouveau qu'une plus ou moins grande quantité d'étain.

Parmi ces vases, il y avait dix bassins dont les soubassements étaient supportés par quatre roues de bronze[3]. La description de ces bassins étranges faisait le désespoir des commentateurs. On en a trouvé récemment d'analogues, mais en miniature, en Transylvanie, dans le Mecklembourg et dans le Danemark. Les uns et les autres sont une création de l'industrie phénicienne.

De Salomon ou de l'an mille au sixième siècle, qui est celui d'Ezéchiel, la métallurgie reste à peu près stationnaire et dans la Terre-Sainte et dans les pays voisins. La soudure, à supposer qu'elle eût été réellement connue des Chéta et des Louten, et que le secret s'en fût perdu, n'est point retrouvée[4]. Comme au temps de Moïse, les statues sculptées en bois étaient recouvertes de minces feuilles d'or ou d'argent qu'on faisait tenir avec des clous au moyen du marteau[5].

[1] 2 Chron. 2; 1 Rois 5. — [2] 1 Rois 7, 45; 2 Chron. 4, 16. — [3] 1 Rois 7, 27-39. — [4] Es. 41, 7. Nos traductions parlent à tort de souder. Il fallait dire: « Le joint est bon. » — [5] Jér. 10, 3. 4.

On s'essaiait bien à reproduire en métal la figure humaine, qui est celle qu'on donnait aux faux dieux ; mais ces idoles étaient faites de pièces rapportées qu'on unissait et consolidait avec de simples clous. Toutefois ces pièces étaient fondues et non martelées. On dirait aussi que « le fondeur en or (TSOREPH B'ZAAB) étendait » de l'or moulu « sur la statue en métal qu'avait fondue l'ouvrier » (CHARASCH)[1]. On remarque d'ailleurs quelques progrès dans l'art de manier le fer, dont l'usage devient en même temps plus général. Le vrai forgeron (CHARASCH BAREZEL) fabrique une statue ayant une forme humaine « avec la tenaille et le marteau » en présence de ses compagnons (CHABERIM)[2]. Les villes fortes, dont les portes de cuivre-bronze avaient des barres de même métal sous Josué et jusques sous Salomon, ont au temps d'Esaïe leurs barres en fer[3]. Les chaînes, qui étaient de cuivre-bronze chez les Philistins du vivant de Samson[4], le sont encore au temps de Jérémie ; mais déjà dans une des visions de Nébucadnésar elles sont de cuivre-bronze et de fer, et elles ne sont plus que de fer pour le dernier des psalmistes[5]. Jérémie fait le premier mention du « fer du septentrion », qui ne peut être que l'acier des Chalybes[6].

Avec Ezéchiel, dont le siècle est celui d'une immense révolution politique, religieuse et morale, depuis la Chine jusques en Grèce et en Italie, apparaissent en Judée deux métaux nouveaux : le CHASCHMAL[7], que je crois être le KASABEL des Egyptiens, le laiton, et le *cuivre-bronze resplendissant*, N'CHOSCHETH QALAL[8], qui correspond au CHALCOLIBANON de saint Jean, et qui ne diffère pas peut-être du *cuivre-bronze étincelant*, N'CHOSCHESTH MUTS'HAB, qu'Esdras dit plus précieux que l'or[9]. Le chalcolibanon, expression barbare mi-grecque, mi-sémitique, comme celle de *oreichalkos* (p. 187), est le *cuivre blanc* des Hellènes, l'ÆS ALBUM des Romains. Suidas en fait

[1] Es. 40, 19. — [2] Es. 44, 11, 12. — [3] 1 Rois 4, 13 ; Es. 45, 2 ; Ps. 107, 16. — [4] 1 Sam. 31, 10. — [5] 2 Chron. 23, 11 ; 36, 6 ; Jér. 39, 7 ; 52, 11. Dan. 4, 15. (Le livre de Daniel est donc de beaucoup antérieur aux plus récents psaumes.) Ps. 149, 8. — [6] Jér. 15, 12. — [7] Ez. 1, 4. 27 ; 8, 2. — [8] Id. 1, 7 ; Dan. 10, 6 ; Apoc. 1, 15. — [9] 8. 27.

une espèce d'électre plus précieux que l'or. Mais l'électre est un alliage de $^1/_5$ argent, $^4/_5$ or, sans cuivre, et l'on s'explique difficilement pourquoi on l'aurait appelé cuivre blanc. Au reste l'électre et le laiton, qui sont de beaucoup antérieurs à Homère (p. 187), étaient encore, aux temps d'Ezéchiel et d'Esdras, des métaux très-rares, dont la beauté passait pour merveilleuse.

L'Ancien Testament se termine avant que les Juifs aient manié une épée de fer aciéré, même de fer mou, eux qui pourtant avaient déjà des haches en fer au temps de Josué (p. 160).

III. Les Babyloniens.

Etain des Chaldéens. Dessin particulier des cylindres. Représentations d'hommes en très-petites dimensions. — Digression sur la bague.

La Babylonie, le Sennaar, la terre des Cuschites de Nemrod et des Kasdim ou *Sages* issus d'Arphacsad, a été le plus ancien foyer de la civilisation postdiluvienne, et en particulier le berceau de l'astronomie et d'un système de poids et mesures qui est devenu celui de toute l'antiquité. Je ne sais rien de leurs cuivres, de leurs bronzes, de leurs fers. Mais comme ils habitaient une terre d'alluvions qui ne recélait aucun métal, ils n'ont probablement pris qu'une faible part à l'industrie métallurgique de la haute antiquité. Toutefois ce sont eux qui, dès les temps les plus anciens, recevaient d'Abeste l'étain, auquel ils ont donné leur nom, et que les Madianites apportaient aux peuples du Ta-Néter et du Nil, et il ne serait pas impossible qu'ils l'eussent allié au cuivre de très-bonne heure.

Les cylindres babyloniens, en argile, offrent un genre de dessin fort extraordinaire, que nous retrouverons dans les Gaules : les articulations des membres et les traits saillants du visage sont indiqués par des points ronds ou globules.

A Warka, la grande nécropole de la Babylonie, sont des couches d'innombrables cercueils, ornés de petites figures d'hommes, d'un dessin assez correct. Ils ont un très-large

chapeau, les poings sur les côtés, les jambes écartées et d'ordinaire une canne à la main. Ce même style d'ornementation s'offrira à nous en Etrurie, à Hallstadt et en Suède.

Hérodote[1] nous apprend que de son temps chaque Babylonien portait un cachet et un bâton. Treize siècles auparavant, l'hébreu Juda, vivant dans la Terre-Sainte, avait habituellement à la main un bâton et sur lui un cachet[2]. Ce cachet n'était pas une bague ; car la coutume des Orientaux était de le suspendre à un cordon passé autour du cou. La bague est d'une date relativement récente. Celles dont il est question dans nos versions du Pentateuque, sont des anneaux que les femmes suspendaient au nez, ou des boucles d'oreilles portées par les hommes[3]. Les Assyriens, d'après leurs bas-reliefs, avaient des pendants d'oreilles ayant la forme de rosace, de croix de Malte, de croissant, de roue solaire, mais non des bagues, ni des anneaux de nez. La bague est inconnue à Homère. Elle apparaît dans les lois de Zaleucus, vers l'an 700[4]. Dans ce même temps, d'après la légende de Tarpéia, les Sabins portaient au bras gauche de lourds bracelets en or et à la main gauche des bagues de grand prix[5]. La bague et le bracelet faisaient partie des ornements des Etrusques. A Rome tout citoyen portait au doigt une bague, mais de fer, et elle resta de fer jusques aux derniers temps de la république. On en remarquait une pareille en fer aux statues de Numa et de Servius Tullius. Les statues de Romulus et des Tarquins n'en avaient point. Cet usage passait à Rome pour être d'origine grecque[6]. La bague a une certaine valeur archéologique pour la Nord-Europe, car elle se trouve dans plusieurs tombeaux, et sa présence suffit pour établir qu'ils sont postérieurs au septième siècle. Au reste on trouve d'ordinaire, à Rugen par exemple, avec les bagues, des verroteries, des objets en bronze et même d'autres en zinc.

[1] 1, 195. — [2] Gen. 38, 18. — [3] Gen. 24, 47; 35, 4. — [4] Diod. Sic. 12, 21. — [5] T. Live, 1, 11. — [6] Pline, *Hist. nat.* 33, 4.

IV. Les Assyriens.

Au bénéfice de la métallurgie de toute l'Asie occidentale. Histoire incomplète. Cuivre pur et bronze; fer et acier. Pas d'épée d'acier, ni d'âge du fer.— Croissant. — Ornementation.

Assur était frère d'Arphacsad ou des Chaldéens de la Babylonie, frère de Lud ou des Lydiens de la Terre-Sainte et des Lydiens de l'Asie-Mineure. Malgré les assertions contraires de M. Renan, les Assyriens ont été un des rameaux du grand arbre sémitique. Leur langue, d'après M. Oppert, est étroitement apparentée au chaldéen et au syriaque. Leur constitution politique était celle des royaumes d'Israël et de Damas. Leurs palais expliquent la description que Josèphe nous fait de celui de Salomon. Les ornements de leurs vases et de leurs meubles empruntent plusieurs de leurs motifs aux Phéniciens, parfois aussi aux Egyptiens. Leurs splendides vêtements et leurs chars de guerre ressemblent d'une manière frappante à ceux des Louten et des Chéta. Leur métallurgie ne peut donc différer beaucoup de celle des autres peuples sémitiques.

Il paraît d'ailleurs que, maîtres par droit de conquête de tous les peuples de l'Asie occidentale, ils étaient en industrie les élèves de leurs sujets, ou plutôt encore que, comme Nébucadnésar[1], ils transportaient d'un pays soumis ses meilleurs ouvriers en Assyrie. Leur fameuse Sémiramis passait, je ne sais à quel titre, pour avoir la première découvert les métaux; mais elle en avait confié, disait-on, le travail à ses prisonniers de guerre[2]. Nous dirions donc que les cuirasses des Assyriens en écailles de fer (p. 175), leurs casques en fer incrustés de cuivre, leurs outils en un excellent acier[3] (p. 158), leurs objets en acier qu'on dirait damasquinés

[1] Jér. 24, 1.
[2] Suidas, un mot *Semiramis*.
[3] L'acier assyrien est mentionné sous le nom de PHALDAH (l'arabe FOULAD), dans le prophète Nahum (2, 4), qui vivait au 8me siècle et qui a probablement écrit son livre en Assyrie.

(p. 177), étaient à un titre quelconque les produits de l'industrie des Chalybes (p. 176). De même la majeure partie des objets en or et en argent, en cuivre, en bronze, en verre, en ivoire, trouvés dans les ruines assyriennes, proviendrait par la déportation ou simplement par le commerce, d'ouvriers étrangers, probablement phéniciens. Les antiquités de Ninive nous feraient ainsi connaître bien plus la civilisation de l'Asie occidentale que l'industrie même des Assyriens, et elles n'en auraient à ce titre pour nous qu'une importance d'autant plus grande.

Nous ne connaissons la métallurgie des Assyriens qu'au temps de leur plus grande splendeur et de leur déclin : car les ruines de leurs cités qu'on a fouillées jusques ici, n'ont pas livré d'antiquités antérieures à l'an mille, et elles n'embrassent qu'une période de trois à quatre siècles, Ninive ayant été détruite en 625. Pendant cet espace de temps, on employait tous les métaux sur les rives du Tigre. Mais on faisait très-rarement usage du plomb, et le fer était moins utilisé que le cuivre. Le cuivre provenait sans aucun doute des mines d'Argana Maaden (p. 92) et l'étain, à cette date, de Cornouailles (p. 111).

Le cuivre pur était travaillé au marteau. Le bronze était tantôt martelé, tantôt fondu. On coulait tout d'une pièce des lions massifs d'assez grandes dimensions, dont l'un a quarante centimètres de longueur, et qui rivalisent pour la beauté des formes avec les meilleurs ouvrages de la Grèce. Des pattes de lion en bronze avaient été fondues en creux pour servir de pieds à quelque trône. L'alliage était au taux que nous appelons *normal*, de 10 et de 15 °/₀ d'étain (p. 164). Les arabesques, les figures d'hommes, d'animaux sur les vases en bronze ont été rarement tracées au burin : elles sont d'ordinaire imprimées sur le métal au moyen d'un instrument obtus et du marteau. Parfois l'artiste produit avec trois ou quatre lignes l'image ressemblante d'un animal. Sur un dez en bronze est incrusté en or un scarabée aux ailes étendues.

Le bronze et le cuivre servaient pour les épées et autres

armes et outils tranchants ; pour différents ustensiles ; pour les miroirs ; pour les clochettes, dont le battant était de fer ; pour les ornements de meubles ; pour les harnais ; pour les clous, dont on a retrouvé les pareils à Mycènes (p. 163) ; pour les tenons (le temple de Jérusalem avait ses tenons et ses clous en fer).

Nous avons dit que l'épée renflée en bronze des Assyriens est la même que celle des Grecs, des Gaditains, des Celtes, des Scandinaves, et que les Assyriens, malgré leur habileté à aciérer le fer, ont, aussi peu que les Hébreux, fabriqué et manié d'épées en fer (p. 160).

Parmi les objets en bronze des ruines assyriennes est un croissant à manche, qui rappelle ceux de nos habitations lacustres[1]. Est-ce une image de la lune, un objet de culte, une amulette ? est-ce un simple ustensile d'un usage inconnu ? On ne sait ; mais cette ressemblance ne peut être accidentelle, et, pour l'expliquer, il faut ici encore recourir aux Phéniciens.

L'ornementation des objets assyriens en bronze et en ivoire, ainsi que des vêtements, appelle tout spécialement notre attention par sa ressemblance avec celle des antiquités transalpines de l'âge du bronze. Elle comprend la rosace, le chevron, le zigzag et le losange ; la ligne ondulée, la volute, la spirale et la torsade ; les anneaux enchaînés et l'entrelacs ; le grenétis ; la palme ; puis, des sphinx ailés, des griffons, des têtes de lions et de taureaux ; enfin, de petites figures de quadrupèdes et d'oiseaux, de dieux ailés et d'hommes, dont le dessin rappelle les antiquités babyloniennes de Warka (p. 193).

Parmi les bracelets il en est de simples qui figurent un serpent. Cette forme, qu'on peut aisément développer en enroulant plusieurs fois le serpent autour du bras, nous conduit de l'Assyrie par la Grèce et l'Etrurie dans la Nord-Europe, par la Perse et l'Inde vers l'Afrique orientale (p. 17).

Les Assyriens avaient des diadèmes d'argent ou d'or, or-

[1] Bonomi : *Nineveh and its palaces*, 1857, p. 447.

nés de rubis ou de pierres bleues; des pendants d'oreilles et des colliers; pas de bagues, ni d'anneaux de nez ni d'anneaux de jambe (p. 194).

V. Les Philistins[1].

Palestine et Paltiochide. Les Pélasges. Les Crétois, les Curètes, les Dactyles. La Troade avec ses Dactyles et ses Corybantes; Lemnos et les Sintiens.-Les Telchines de Rhodes. Les Cariens. Carséoles. Adria et les Fosses Philistines.

Les Philistins, dont les armes et la métallurgie nous sont connues (p. 186), étaient un peuple d'*Emigrés* et de voyageurs, PÉLÉSCHET, PLÉTHI. A leur première origine ils avaient *émigré* de la terre des Casluchim, issus de Mitsraïm, c'est-à-dire de l'angle sud-est de la Méditerranée où sont le mont Casius et la ville de Péluse. Une partie d'entr'eux s'était établie le long de la côte de la Terre-Sainte jusques vers Jaffa. Une autre partie avait fixé sa demeure au nord du Liban dans la contrée maritime qui portait les noms de terre des Pléthi ou Paltiochide, et de Casiotide ou terre du mont Casius (p. 75).

L'histoire de leur bronze et de leur métallurgie est celle de leurs migrations.

Les Péléscheth se sont répandus, sous le nom de Pélasges, sur les côtes de la Grèce et de l'Italie, où ils ont trouvé partout des descendants de Javan avec lesquels ils se sont mêlés (p. 76). De là l'élément sémitique dans l'idiome et la religion des Grecs et des Latins. De là en particulier les constructions pélasgiques et cyclopéennes de la Grèce, de l'Italie, de l'Espagne, qui avaient pour berceau la Paltiochide, et qui supposaient le ciseau en cuivre ou en bronze.

Dans l'Ancien Testament les Philistins prennent parfois le nom de Kréthi, les *expulsés,* ou Crétois. Ce sont eux qui ont formé la plus ancienne population de la Crète, les Etéocrétois,

[1] Nos sources principales sur les Philistins sont: Knobel, Ed. Rœth, Movers et Rossignol.

c'est-à-dire Aït Kréthi. Ils arrivaient du Ta-Néter, où florissait la métallurgie et tout spécialement celle du fer. Aussi les Crétois, dont l'île est en particulier célèbre par ses mines d'or et possède du fer et de l'étain, passaient pour avoir inventé (dans leur nouvelle patrie) l'art de travailler les métaux, et leur île devint pour tout le bassin de la mer Egée un foyer d'industrie, de civilisation et de religion.

Les Curètes, qu'Hérodote prend pour des Phéniciens à la suite de Cadmus, ne sont-ils pas plutôt des *Kréthi?* Ces prêtres de Baal-Zeus, dans leurs fêtes, dansaient la pyrrhique au bruit des cymbales de bronze et au cliquetis des épées, frappées sur des boucliers du même métal. Talos, le géant de bronze, était un Baal-Moloc. Mais il était aussi un neveu de Dédale ou plutôt encore son homonyme, et il avait inventé le scie de fer, le tour et d'autres instruments [1].

Ces Curètes ont de la Crète colonisé le district de l'Eubée où était Chalcis avec ses mines de *cuivre*. Là, d'après Strabon [2], ils se sont les premiers revêtus d'armes de cuivre-bronze, auxquelles ils durent leur nom de Chalcidiens.

On disait les Curètes, tantôt fils de Danaüs, qui est la terre *basse* du Nil, tantôt fils des Dactyles crétois. D'après les Marbres de Paros, ces Dactyles auraient découvert et travaillé le fer sous le règne de Minos près d'un siècle après la fondation de Thèbes par Cadmus. On voit par là à quelle haute antiquité les Grecs faisaient remonter leur âge du fer.

D'après une autre tradition, les Dactyles seraient venus en Crète de la Troade. La Troade, aux confins de l'Asie et de l'Europe, possédait des mines d'or à Astyra, de fer au mont Ida, de cuivre à Cisthène, de zinc à Andéra. Des Allophyles, venus par terre du Ta-Néter ou par mer d'Egypte, y avaient fait leur demeure et introduit le culte d'une Grande-Mère, Cybèle. Les prêtres de Cybèle se nommaient Dactyles et Corybantes. Les Dactyles avaient « découvert la nature du cuivre et du fer et l'art de les travailler »; un incendie des forêts de l'Ida leur avait révélé le secret de fondre et de manier ce

[1] Diod. 4, 76. — [2] 10, 3. 19.

dernier métal. Les Corybantes avaient les premiers tendu un cuir sur un cercle de bronze et accompagné de ce tambour leurs danses sacrées [1].

En face de la Troade, vers le sud, était l'île de Lemnos, dont les plus anciens habitants furent les Sintiens, qui travaillaient le fer. Comme ils parlaient, au dire d'Homère [2], « une langue sauvage », nous les tenons pour des Sémites, venus de la Troade soit directement, soit après un établissement de peu de durée en Thrace [3].

Aux Corybantes, aux Dactyles, aux Curètes se relient intimément les Telchines de Rhodes, qui étaient les plus habiles et les plus illustres métallurgistes des temps mythiques. Ils savaient donner toutes les formes aux métaux et ils avaient fait les premières statues des dieux (p. 150).

Revenant aux Philistins, nous retrouvons, avec Ed. Roeth, un de leurs rameaux en Carie. En effet, les Cariens sont, dans Homère, un peuple à la langue barbare, et KARI signifie, comme Péléscheth et Kréthi, les *Fugitifs*. Ces Cariens, excellents marins et braves guerriers, mais qui se mettaient au service d'autrui et qui ont fourni les premiers soldats mercenaires, se sont répandus des îles de la mer Egée au sud jusques en Egypte, au nord jusques à Salmydessus, à l'ouest jusques au-delà des colonnes d'Hercule, le long des côtes de la Mauritanie [4].

Enfin, des Philistins ou Pélasges avaient fondé au cœur de l'Italie Carséoles, la *Ville du Renard*, et au fond de l'Adriatique, près des Fosses Philistines, la célèbre cité d'Adria.

Quant aux Phéaciens d'Homère, si nous écartons tous les mythes qui les enveloppent (p. 134), nous reconnaîtrons en eux des Sémites qui, à une date très-reculée, s'étaient établis d'abord en Sicile et en avaient été chassés par les indigènes aux mœurs barbares [5].

[1] Nous renvoyons à l'ouvrage de M. Rossignol pour les citations.
[2] *Il.* 1, v. 594; *Od.* 8, v. 294.
[3] Kruse. *Hellas* (en allem.), t. 1, p. 333.
[4] Movers, t. 2, p. 18 et suiv.
[5] *Od.* 6, v. 4 et suiv.

Partout où nous rencontrons des Pélasges, des Cariens, des Telchines, des Corybantes, des Dactyles, des Curètes, des Crétois, des Sintiens, des Cyclopes architectes, nous saluons en eux des Sémites, nous soupçonnons des Philistins, et nous admettons qu'ils font usage du bronze normal.

VI. Les Phéniciens[1].

Phéniciens et Allophyles des temps mythiques : Cadmus, Phinée, Danaüs. Phéniciens des temps historiques : 1° Sidoniens ; leurs ouvrages en bronze battu, en or, en argent, en ambre ; provenance de leur cuivre et de leur étain. Leurs colonies dans la mer Egée. Allophylie libyenne avec Malte pour centre. Phénicie pyrénéenne et alpine. — 2° Les Tyriens. Leurs vases en bronze coulé. Leur monnaie privée d'argent. Acier, ivoire, ébène des pays du sud. Epées de bronze et non d'acier. — Carthage, ses mines, sa monnaie de cuir. — Gadès.

Au sud de la Paltiochide, au nord de la Philistie habitaient les Phéniciens, qui étaient cananéens comme les Héthiens, les célèbres métallurgistes du Ta-Néter.

Les Phéniciens des temps mythiques sont des Sémites à demi égyptisés, des Allophyles, ainsi que l'indique leur soi-disant généalogie, où Baal et ses adorateurs s'unissent à des personnifications de la Libye et du Nil. Nous ne parlerons ici que de Cadmus, de Phinée et de Danaüs.

Cadmus ou l'*Oriental* a pour épouse Hermione, qu'on dirait venue de l'Hermon où l'on place les Cadmoniens. Il est un sidonien, mais c'est du Delta du Nil qu'il va s'établir à Thèbes en Béotie. Il fonde des colonies à Rhodes, à Théra, à Thasos, à Samothrace, en Thrace, où il ouvre les mines d'or du mont Pangée. Il partage avec les Curètes de Crète et les Dactyles de l'Ida l'honneur d'avoir apporté aux Grecs la métallurgie asiatique (p. 166). On faisait de lui le fondeur qui avait le premier travaillé en grand, purifié, allié, jeté dans le moule les métaux, et l'on appelait même de son nom le zinc *cadmie* (p. 95). Dans sa vieillesse il avait dû chercher

[1] Movers; Nilsson; Kenner (p. 161).

un asile en Illyrie, vers l'Adriatique, la mer de l'ambre. On disait aussi qu'il avait fondé cent colonies sur les rives des Syrtes.

Phinée était roi à Salmydessus (p. 141) et père des Paphlagoniens et des Bithyniens. La Bithynie possédait des mines d'argent, et peut-être en existait-il aussi à Chalybé (p. 169), capitale des Thraces Astiens qui habitaient les côtes escarpées de la mer Noire entre Salmydessus et Byzance. Or le mythe dit que Phinée enterrait à mi-corps ses fils et les fustigeait jusques à la mort. Ses fils étaient des ouvriers mineurs, et Phinée est le plus ancien maître d'esclaves au fouet impitoyable dont la tradition ait gardé le souvenir [1].

Danaüs est un Allophyle venu d'Egypte en Argolide. Les monuments de Mycènes de la période achéenne nous offrent trois particularités fort remarquables :

le revêtement intérieur d'un édifice en plaques de métal que fixaient aux murs des clous de bronze, selon le mode de construction des Assyriens (p. 197), qui, d'après Homère [2], aurait été aussi celui des Phéaciens ;

la voûte égyptienne et phénicienne par encorbellement (p. 77) ;

sur les colonnes, des ornements en spirales, en zigzags, en cercles, en ondes, qui ne sont point étrangers à l'Assyrie (p. 197) et à l'Egypte, et que nous retrouverons dans l'ouest et le nord de l'Europe.

Les Phéniciens des temps historiques, resserrés entre le Liban et la mer, étaient appelés par leurs ports de mer à se vouer à la navigation et au commerce. Pour eux comme pour toute l'antiquité [3], la richesse par excellence, c'étaient les métaux, et ils ne demandaient aux peuples étrangers chez qui les portaient leurs navires, que de l'or, de l'argent, du cuivre et de l'étain. Mais en échange de ces trésors ils de-

[1] Du temps de Strabon (7. 6) existait encore une Phinopolis.
[2] *Od.* 7, v. 86.
[3] Pline, *Hist. nat.* 33, 1.

vaient offrir, comme disait Homère[1], « dix mille objets de grand prix », et ces objets, c'étaient, avec des verroteries, ces mêmes métaux transformés par l'industrie, les uns en colliers et en vases de luxe, les autres en armes et en ustensiles (p. 121). Les Phéniciens ne tardaient d'ailleurs pas à s'établir dans les pays étrangers, et leurs colonies, qui de la côte étendaient leurs relations à des distances inconnues dans l'intérieur des terres, étaient toutes situées, ou dans un district de mines, ou sur la route d'un commerce alimenté par les métaux.

Sidon est dans Homère la cité « riche en cuivre-bronze », et les Sidoniens sont de très-habiles métallurgistes. Sur leurs vaisseaux noirs, ils apportaient aux Grecs des colliers d'or ornés d'ambre, et des vases d'or et d'argent qui étaient, non fondus comme ceux des Hébreux au désert du Sinaï, mais frappés au marteau[2]. Ils faisaient par leur grandeur l'admiration des étrangers. Un de leurs cratères d'argent contenait six mesures[3]. Ces vases étaient sans doute pareils à ceux que les Louten envoyaient en tribut aux rois d'Egypte, à ceux que Josué trouva dans Jéricho (p. 183), à ceux dont plus tard le roi araméen de Hamath fit présent à David (p. 92). Ils étaient artistement ciselés, ou plus grossièrement travaillés au repoussoir (p. 196). L'or servait à orner les vases d'argent (p. 180) et les boucliers, ainsi qu'à recouvrir de minces feuilles les vases sacrés en bronze et les statues des dieux (p. 189). De semblables feuilles d'or ont été retrouvées dans les ruines de Ninive.

Sidon tirait son étain d'abord de l'Orient (p. 105), puis de l'Occident (p. 111), et son cuivre de Chypre (p. 93). Le roi mythique de cette île, Cinyras, avait, au temps de la guerre de Troie, opéré une révolution dans l'exploitation des mines et dans les travaux de la forge (p. 166). C'est ce même Cinyras qui avait donné au grand Agamemnon une cuirasse ornée d'or

[1] *Od.* 15, v. 416.
[2] Il y a là une discordance qui appelle un sérieux examen et dont je ne puis rendre compte.
[3] *Od.* 15, v. 416. 424. 460; Il. 23, v. 740.

et d'étain. Cet étain n'était-il pas un mélange d'étain et d'argent offrant aux armes ennemies une résistance plus grande que l'étain pur, et le *cassiteros* des Grecs ne signifie-t-il pas comme leur *chalkos*, tantôt le métal pur, tantôt ce même métal allié à d'autres? D'ailleurs, si la cuirasse de Cinyras atteste que le commerce apportait l'étain aux Chypriotes, rien n'indique que leur île ait été, comme le suppose M. Philips, le foyer d'où le bronze se serait répandu par les Phéniciens dans tout l'Ancien-Monde.

Des neuf royaumes qui se partageaient l'île du Cuivre, cinq avaient été fondés par des Sidoniens. Ces Phéniciens dominaient pareillement à Rhodes, qui s'illustrait par sa métallurgie. Ils avaient envoyé des colonies dans l'île de Crète. Ils exploitaient à Mélos un excellent alun et des mines inépuisables de soufre. Mais surtout ils affluaient vers le fond de la mer Egée où les attirait l'or de Thasos et du Pangée. Thasos nous paraît avoir été le centre d'une Nouvelle-Phénicie ou plutôt d'une Nouvelle-Allophylie septentrionale, qui embrassait la mystérieuse Samothrace, le Pangée avec ses Cadméens, Lemnos et ses barbares Sintiens, la Troade et ses Dactyles, Salmydesse et la Bithynie avec Phinée et ses fils. De Thasos, d'après Movers, une route de commerce, marquée par des colonies sémitiques, aboutissait à Buthoë sur la mer de l'ambre. Vers le nord, les Sémites de la Thrace, nous l'avons dit (p. 141), étaient en relations mercantiles avec le Danube, où ils apportaient leurs ouvrages en bronze. Aussi ferons-nous remonter au douzième ou au treizième siècle l'âge du bronze qui dans la Hongrie a succédé à l'âge du cuivre pur (p. 33).

A cette Nouvelle-Allophylie septentrionale correspondait au sud une terre pareille dont le centre était Malte. Malte avait été colonisée par les Sidoniens, qui avaient en outre fondé la Vieille-Carthage et civilisé la Sicile. La petite île de Malte, ainsi que celle de Gozzo, est singulièrement riche en ruines d'un style mi-sémitique, mi-libyen. Au temps de Diodore[1] elle était encore une terre toute phénicienne, célèbre

[1] 5, 1.

par son commerce, auquel la conviaient sa situation et ses excellents ports, par ses toiles de coton [1] et par ses grandes richesses. Malte est pour nous le foyer d'une civilisation liby-sémitique qui s'est propagée sur les plateaux de l'Atlas, en Sardaigne, aux Baléares, en Espagne et jusques en Irlande [2].

Enfin, les Sidoniens, en se retirant de la scène du monde, avaient légué aux Tyriens vers le nord-ouest une troisième terre sémitique, que nous connaissons déjà, et qui comprenait les Pyrénées, l'Ebre, la Biscaie et la Garonne, ainsi que les Alpes méridionales. A une date fort reculée les mines du Dauphiné ont été exploitées par des Sémites qui adoraient non le Baal de Sidon ni le Melcarth de Tyr, mais la déesse suprême de Chypre. Dans la chaîne des Rousses est une foule de très-vieilles mines de cuivre gris, de galène et d'or qui ne sont l'objet d'aucune légende quelconque. On y a découvert récemment les ruines d'un établissement métallurgique, d'un fort où demeurait quelque Phinée, et d'un bagne. Près de là est une chapelle de saint Nicolas où les jeunes filles et les veuves viennent faire leurs prières à genoux sur une pierre aigue et conique toute pareille au symbole d'Astarté qu'on adorait à Paphos [3]. — Entre les Alpes et les Pyrénées les côtes du golfe du Lion sont riches en murex que les vaisseaux de Tyr venaient pêcher pour ses manufactures de pourpre dès les premiers temps de sa thalassocratie.

Vers l'an 1200 avant Jésus-Christ Sidon fut détruit par un roi d'Ascalon, et Tyr succéda à sa mère dans l'empire des mers.

Tyr recevait son étain des Cassitérides, d'abord par les

[1] Elles sont mentionnées pour la première fois dans l'histoire de Jéhu, 2 Rois 10, 22; d'après Movers.

[2] Pour M. le chevalier G. des Mousseaux, Malte est le point où convergent et se rencontrent à une époque tardive toutes les civilisations de la Méditerranée. Elle est pour nous le point d'où, à une date très-ancienne, elles ont divergé et rayonné.

[3] Fournet, p. 428.

routes des Pyrénées qu'avaient ouvertes déjà les Sidoniens, et plus tard par Gadès, fondée vers l'an 1100, quatre-vingts ans après la prise de Troie.

Avec l'avénement de Tyr s'opéra, semble-t-il, une révolution non seulement dans les routes du commerce de l'étain (p. 111), mais aussi dans la métallurgie du bronze. Les Sidoniens faisaient leurs vases de plaques martelées et frappées : Hiram, l'artiste tyrien de Salomon, jette dans des moules tous les vases de métal du temple, et même l'immense mer de bronze, qui était ornée tout autour de figures en relief et portée par douze bœufs de même métal.

Les Tyriens passaient pour avoir inventé la monnaie, divisé l'unité monétaire en ses fractions et marqué les pièces de métal du signe de leur valeur. Mais leur monnaie était pour ainsi dire une monnaie privée : les marchands avaient chacun la leur, dont le cours dépendait du crédit de leur maison. Elle était d'ailleurs d'argent, et non d'or ni de bronze. Tyr n'exploita point les mines d'or de l'Espagne ; mais elle y puisait à pleines mains l'argent, qui devint la source de sa richesse, de sa grandeur et de sa puissance. Avec ce métal précieux elle put payer les marchandises de toute espèce qu'on lui apportait d'Asie, d'Afrique et de Grèce, et à l'échange desquelles elle n'aurait pu suffire avec les produits d'un sol très-restreint, ni même avec ceux de son industrie, d'ailleurs très-active [1]. Ainsi s'explique comment, dans la prophétie d'Esaïe (au chap. 23e), Tarsis est en quelque sorte l'*alter ego* de Tyr, et les navires de Tarsis les représentants de tout son commerce.

Parmi les marchandises que Tyr voyait affluer sur ses marchés au septième siècle, où déjà elle penchait vers son déclin, nous noterons, avec les quatre métaux de Tarsis (p. 117) et les vases en cuivre-bronze, de Tubal et de Mésec (p. 171), les marchandises qui arrivaient du Sud, de l'Arabie, de l'Afrique orientale, de l'Inde, de Ceylan [2]. C'étaient un

[1] Kenner, p. 59.
[2] Ez. 27.

fer luisant qu'on suppose être de l'acier, et qui, s'il n'est pas le fameux acier de l'Inde, le *woots* (p. 37), trahit l'existence dans l'Yémen d'une métallurgie très-avancée dont l'histoire n'aurait gardé aucun souvenir ; l'ivoire, dont le commerce, d'après la linguistique [1], remonte à une très-haute antiquité ; et l'ébène, que l'Egypte connaissait déjà sous sa dix-huitième dynastie (p. 181) et qu'on prétend, mais par erreur, avoir retrouvée dans nos palafittes suisses.

Tyr avait été supplantée dans l'Occident par sa fille Carthage, quand elle fut conquise par Nébucadnésar en 585. Détruite une seconde fois par Alexandre en 319, elle disparaît de l'histoire sans nous laisser le moindre échantillon de ses bronzes et de ses armes. Mais Carthage nous vient en aide par les épées en bronze que ses soldats ont laissées sur le champ de bataille de Cannes [2], et que M. Wilde a jugées toutes semblables à celles des antiques tombeaux des îles Britanniques. Il paraît donc qu'en l'an 216 les Phéniciens de Carthage n'avaient point encore échangé l'épée de bronze contre celle d'acier. Mais cette épée d'acier n'a été connue ni des Assyriens ni des Hébreux (p. 197 et 193), et nous concluons de cette triple coïncidence que les nations sémitiques et tout spécialement les Phéniciens de Carthage et de Gadès faisaient usage d'épées en bronze à une date où les Grecs, les Romains, les Gaulois avaient déjà depuis plusieurs siècles des épées de fer ou d'acier.

Carthage est connue, dans l'histoire de l'industrie, non par ses bronzes et en général par sa métallurgie, ni, comme

[1] *Eléphant*, en sanscrit IBHA ; en hébr. HABBIM ; en égyptien EBU ; en latin *(ivoire)* EBUR ; en grec ELEPHAS, comme si le sanscrit IBHA était arrivé aux Hellènes par l'intermédiaire des Sémites qui l'auraient fait précéder de leur article AL. Le terme hébreu et éthiopien NAGE est isolé.

[2] Il faut cependant noter que Polybe (3, 34) dit : « Les Africains « étaient armés à la romaine, Annibal leur ayant donné les armes trou- » vées parmi les dépouilles de la dernière bataille. » Mais Tite-Live (22, 46) restreint le fait : « ... armés en grande partie à la romaine. » D'ailleurs les Romains, longtemps avant les guerres puniques, ne faisaient plus usage d'épées de bronze.

Sidon, par ses verreries, mais, comme Malte, par ses tissus et sans doute aussi, comme Tyr, par ses pourpres. Elle ne paraît pas non plus avoir jamais fait elle-même le commerce de l'étain, qui, par terre, était entre les mains des Gaulois, des Etrusques, des Rhodiens d'Ibérie, des Massaliotes, et, par mer, entre celles des Gaditains. D'ailleurs, Carthage exploitait dans son propre territoire des mines d'or, d'argent, de plomb et de cuivre. Elle avait inventé une monnaie en peaux, qui préludait en quelque sorte au papier-monnaie, et dont M. Nilsson croit avoir retrouvé des débris en Scanie dans des tombeaux de l'âge du bronze.

Gadès, dont la fondation avait précédé de quelques années celle d'Utique et de près de trois siècles celle de la Nouvelle-Carthage, survécut de cinq siècles à la grande rivale de Rome. Elle attirait à elle les trésors métalliques de l'Ibérie pour les verser dans le sein de Tyr, sa métropole. Les marchands tyriens, en naviguant le long des côtes méridionales de l'Espagne, avaient appris que les mines d'argent les plus riches étaient situées par delà la Sierra-Névada, dans le bassin d'un grand fleuve, le Bætis, et ils en cherchèrent l'embouchure, où s'éleva bientôt Gadès. Les marins de Gadès négligèrent les côtes atlantiques de la Mauritanie, pauvres sans doute en métaux ; c'est à peine si ses pêcheurs s'avançaient jusques au Lixus sur leurs barques, dont la proue était ornée de l'effigie d'un cheval[1]. Aussi les trois cents villes phéniciennes et carthaginoises de ces rives n'étaient-elles déjà plus que des ruines au troisième siècle avant Jésus-Christ. Le grand commerce maritime de Gadès se faisait, à l'est avec la Méditerranée, et au nord avec la Bretagne, où les bronzes de ses fabriques s'échangeaient contre de l'étain et des pelleteries (p. 121).

[8] Shab. 2, 3, 4.

VII et VIII. Les Lydiens et les Tyrrhéniens.

Première monnaie d'Etat. Révolution dans le commerce asiatique. Les Lydiens maîtres des artistes grecs dans l'art d'allier, fondre et souder les métaux.

De Gadès nous revenons à Tyr; de Tyr nous traversons sans nous arrêter nulle part l'Aramée, la Cappadoce, la Cilicie et le pays des Solymes, qui cependant sont autant de terres sémitiques, et nous ne nous arrêtons qu'en Lydie.

Les Lydiens sont dans la Genèse des frères d'Assur, et les écrivains profanes les relient étroitement, d'une part, aux Assyriens, d'autre part, aux habitants de la Terre-Sainte, que nous savons avoir été d'autres Lydiens (p. 182). Le peuple qui s'est établi au Tmole et dans la vallée de l'Hermus, arrivait du Tigre et de l'Euphrate, et il était accompagné par les Tyrrhéniens, que nous croyons (avec M. Hamilton, le Christophe Colomb de l'Asie-Mineure) être issus de Tharé, le père d'Abraham, et que nous retrouverons en Etrurie.

Dans l'histoire de la métallurgie, les Lydiens de Sardes sont connus pour avoir, au dire des Grecs, inventé l'art d'allier le cuivre et l'étain (p. 166). Cette gloire appartenait plutôt à leurs frères de la Terre-Sainte (p. 186), dont ils étaient au reste les héritiers.

Ces mêmes Lydiens avaient, vers l'an 800, les premiers de la terre entière, non plus fondu et moulé, mais frappé la monnaie, émis une monnaie d'or ou plutôt d'électre, et marqué leurs statères du signe officiel de leur valeur. C'est ainsi que le système phénicien de la monnaie privée fut peu à peu remplacé par celui de la monnaie d'Etat, qui ne tarda pas à être introduit par Phidon (750) dans le Péloponnèse et par Syracuse (700) dans la Grande-Grèce.

Cependant la dynastie entreprenante et belliqueuse des Mermnades, contemporaine de la dynastie non moins ambitieuse et conquérante de Sargonides à Ninive, détourna de Tyr et attira vers Sardes les routes du commerce asiatique,

exploita les richesses, jusques alors ignorées, de la Phrygie et de la Lydie, dont l'or se substitua à celui d'Ophir[1], et imprima aux arts métallurgiques une impulsion nouvelle. Nous ne savons pas positivement si les Lydiens avaient gardé, avec le secret de l'alliage du bronze normal, celui de la soudure que possédaient les Ludites de la Terre-Sainte (p. 183). Mais certainement Sardes a été l'école où les ioniens, Glaucus, Rhœcus et Théodore, ont appris à manier, à souder, à fondre le cuivre, l'étain et le fer. D'ailleurs ils ne tardèrent pas à dépasser leurs maîtres, et c'est à Glaucus que le roi de Sardes Alyatte II (610-559) s'est adressé pour exécuter un vase en pièces de fer soudées, qui nous rappelle les vases des Louten, et qui était de toutes les offrandes de Delphes la plus belle et la plus célèbre[2].

[1] D'après l'excellent opuscule de M. Kenner.
[2] Pausanias 10, 16.

QUATRIÈME CHAPITRE

Les Japhétites de Grèce et d'Italie.

La Grèce et l'Italie ont eu pour premiers habitants des peuples-frères appartenant à la grande famille arya ou japhétite. Parmi ces peuples nous nommerons : en Grèce, les Ioniens, qui se distinguent à peine des Pélasges ou Philistins ; les Achéens, qui avaient pour architectes des sémites, des philistins du nom de Cyclopes ; les Doriens, de tous les Grecs les plus purs de tout alliage sémitique. L'Italie compte entr'autres les Latins, qui ont eu, eux aussi, leurs Cyclopes, et les Etrusques, que nous nous hasardons à rattacher aux Javanides, et qui ont peuplé, comme Petit Radel l'a solidement établi[1], les côtes orientales de l'Espagne. — Tous ces Javanides avaient appris des Sémites l'art d'allier le cuivre et l'étain, avec celui de construire des murs en blocs immenses, bruts ou taillés.

I. La Grèce.

A. PÉRIODE ACHÉENNE.

1° Métallurgie indigène ; mythe de Vulcain, ses quatre métaux ; ni fer, ni plomb ; bronze. 2° Métallurgie sémitique ; bronze et armes de Chalcis ; outils en fer des Sintiens. — A Lemnos union des deux métallurgies. — Les trois métaux fabuleux.

La métallurgie des Grecs a deux berceaux distincts : l'un national et japhétique ; l'autre étranger et sémitique.

[1] *Mémoire sur les origines des plus anciennes villes de l'Espagne.* Acad. des inscriptions, t. 6.

1° Héphæstos possède quatre métaux[1], dont le plus important est le cuivre (le dieu est un CHALKEUS, un *ouvrier en cuivre)*. Vient ensuite l'or, puis l'argent, enfin l'étain.

La langue grecque est en un parfait accord avec le mythe de Vulcain : dans Homère, CHALKEUS signifie *l'ouvrier en cuivre, l'ouvrier en or, l'ouvrier en fer,* en un mot *le métallurgiste;* toutefois il y a un terme spécial pour l'orfèvre, celui de *fondeur d'or*, CHRUSORRHOOS.

Vulcain, qui représente la plus ancienne métallurgie grecque, tirait sans doute son cuivre de Chalcis en Eubée, son or de la Thrace, son argent d'Alybé, et enfin des *Casdim* de l'Euphrate son étain, CASSIT-EROS.

Les Grecs, qui avaient un mythe sur les origines de l'ambre, n'en possédaient aucun sur celles de leurs quatre métaux, pas même sur celles de l'étain. Sans doute ces métaux, leur étant connus de tout temps, n'avaient pas éveillé leur curiosité comme l'a fait l'ambre, qui était pour eux une grande et merveilleuse nouveauté (p. 129).

Vulcain, dans Homère, fond en même temps les quatre métaux dans ses ateliers. Mais les mêle-t-il? unit-il le cuivre et l'étain? connaît-il le bronze? M. Rossignol ne le pense point. En effet, l'étain n'est employé que pur et pour de simples ornements : tant il est rare et précieux. De même Hésiode nous décrit « l'étain qui fond, chauffé par de jeunes « ouvriers dans un fourneau où l'on a ménagé avec soin une ouverture[2] » et ne place point à côté un autre fourneau qui contiendrait le cuivre destiné à former le bronze.

On dirait donc que le premier âge de la métallurgie grecque et achéenne a été un âge de cuivre pur, et cette supposition serait confirmée par certaines épées en cuivre écroui, et par les figurines en cuivre pur du tumulus d'Achille (p. 156).

Mais un âge du cuivre pur avec une grande abondance d'étain serait un phénomène si extraordinaire que, pour en admettre la réalité, il faut autre chose que quelques antiqui-

[1] *Il.* 18, v. 474 et suiv.
[2] *Il.* 11, v. 19 et suiv. — Hésiode. *Bouclier* v. 208. *Théog.* v. 862.

tés isolées et que le simple silence d'Hésiode et d'Homère (p. 156).

2° La source étrangère de la primitive métallurgie grecque[1], c'est, sur le sol même de la Grèce, l'industrie des Curètes, des Dactyles, des Cadméens, sans parler des Telchines et des Corybantes (p. 199).

Ces Sémites travaillaient le bronze, et leur bronze était à l'alliage assyrien : c'est ce qu'établit d'une manière irréfragable ce clou en bronze du Trésor d'Atrée, qui reparaît sans cesse dans nos études (p. 197).

L'étain ne leur était sans doute pas fourni par les Phéniciens, qui étaient trop bien avisés pour livrer à des rivaux une matière première aussi précieuse, et qu'Homère nous montre n'apportant dans les flancs de leurs vaisseaux que des objets manufacturés. Mais le commerce de la Méditerranée orientale n'était pas tout entier entre les mains des Sidoniens, et d'ailleurs, dès les temps de Dédale, l'étain arrivait des Cassitérides aux bouches du Pô et dans l'Adriatique (p. 133).

Les Curètes à Chalcis étaient devenus de vrais Grecs. Chalcis a certainement été pendant un grand nombre de siècles la principale fabrique d'armes de la Grèce, car, d'après Alcée, toute épée est chalcidienne. Or les Sémites qui fabriquaient en bronze de simples clous, devaient employer le bronze pour les épées, ainsi que pour toutes les autres armes. Les Achéens d'Homère, aux *tuniques de chalkos,* portaient donc des cuirasses de bronze.

Ainsi s'expliquent : l'alliage sémitique de tous les bronzes

[1] L'influence de la métallurgie des Sémites et des Allophyles sur celle des Grecs est attestée par la langue de ces derniers :

METALLON (inconnu à Homère) : MATAL *forger*, verbe sémitique.

KASSITEROS : KASDIR.

TUMPANON, *cymbale :* TUP-IM, sémitique.

CHRUSOS, *or :* CHAROUTS, hébreu (?).

XIPHOS, *épée :* SAIFT égyptien.

Ajoutons que OPORA, la *saison de la canicule*, qui n'a d'étymologie ni dans les langues sémitiques ni dans les japhétiques, est le nom égyptien de cette même saison, P. R. copte PRA.

grecs (p. 164); la forme sémitique des épées grecques (p. 197); les casques, les cuirasses, les épées, tous en bronze, qu'on trouve dans les tombeaux grecs, et qui, par la beauté de leur travail, ne peuvent avoir été que les armes des chefs et des rois[1]; les épées ordinaires, les pointes de lances et de flèches, les anneaux de bras et de pieds, les bagues, les aiguilles à cheveux et d'autres objets de parure, tous en bronze, sans plomb, ni zinc, et sans objets de fer, que renferment des tombeaux grecs d'une date inconnue.

Nous dirons donc que pendant la période achéenne, l'étain était mêlé au cuivre pour la fabrication des armes et pour celle des clous et d'autres outils, et que l'étain pur ou mêlé à l'argent servait à orner les armes de grand prix (p. 204).

Cependant, à cette même époque, les Grecs faisaient usage déjà d'outils en fer, entr'autres d'une faucille ou serpe à dents tranchantes[2], telle qu'on la retrouve dans les dépôts de nos habitations lacustres.

Ces outils, les Achéens ne les travaillaient pas eux-mêmes, puisque leur Vulcain ignorait, semble-t-il, jusques à l'existence du fer. Ils les achetaient donc des étrangers, et ces étrangers (p. 158), c'étaient encore les Curètes, les Dactyles; c'étaient tout spécialement les Sintiens de Lemnos, «qui échangeaient leurs objets en fer et en cuivre-bronze contre le vin des Grecs»[3] (p. 200).

Mais le jour où Vulcain avait été précipité du ciel, il était tombé à Lemnos, et ces mêmes Sintiens, experts dans l'art de travailler le fer, l'avaient reçu avec bonté. Ce mythe ne signifie-t-il pas que c'est à Lemnos que l'antique métallurgie grecque, qui ne faisait usage que du cuivre[4], a appris des barbares, des Sémites, à dompter le fer?

[1] Le musée de Neuchâtel possède un poignard d'Ithaque, qui, par sa parfaite ressemblance avec ceux du Nord, est d'origine phénicienne.

[2] Hésiode, *Théog.* v. 161.

[3] Homère. *Il.* 1, v. 594.

[4] Les Taphiens (*Od.* 1, v. 180), peuple grec, échangeaient leur mine-

A une époque assez reculée, que nous placerons en hésitant vers la fin de la période achéenne et avant la grande invasion dorienne, les Grecs entendirent parler de trois métaux merveilleux, qui existaient quelque part sur la terre ou dans le ciel, et dont il ne leur parvenait que de loin en loin quelques échantillons : l'électre, l'orichalque et le bleu-noir (cyanos). Ce dernier était remarquable par sa dureté, qui lui avait valu le nom de l'*indomptable*, ADAMAS. Nous croyons que ces trois métaux sont originaires de la Terre-Sainte, et postérieurs aux émigrations des Philistins, des Curètes, des Dactyles, des Sintiens, qui ne les connaissaient point (p. 187).

B. PÉRIODE HELLÉNIQUE.

Vers 750 première monnaie d'Etat, en argent. — De 650 à 600, éveil du génie grec ; découverte de la route de Gadès ; statues en métal battu et soudé, puis en métal fondu ; ère du bronze artistique. — De 600 à 500, ère des armes en fer aciéré, provenant de la Laconie. — De 500 à 400, siècle de Périclès. — De 400, période macédonienne du plomb. — Laiton à peine connu.

La Grèce scythique.

Le monde achéen s'écroule ; ses peuples se déplacent et se dispersent en tous sens ; une ère nouvelle commence avec l'invasion et les conquêtes des Doriens. Mais la métallurgie du bronze et du fer traverse cette révolution sans même se modifier.

Plus de deux siècles se passent avant que les peuplades grecques aient repris leur assiette. Le rétablissement de l'ordre est marqué par l'ère des Olympiades (776). A cette date, Phidon, roi d'Argos (775-745)[1], qui avait tenté de réunir tout le Péloponèse sous son sceptre, frappa sur fer, à l'exemple des Lydiens, la première monnaie grecque (p. 161). Elle était d'argent, comme celle des Orientaux, et son type rappelait les scarabées de l'Egypte ; car la civilisa-

rai de fer dont ils ne savaient tirer aucun parti, contre les objets en cuivre-bronze qui sortaient des *fonderies* sémitiques de Témèse en Italie.

[1] D'après Duncker. Curtius dit : 660, et Otfr. Muller, 716-764.

tion d'Argos et de l'île voisine d'Egine s'était développée, dès les temps les plus anciens, sous la double influence de l'Egypte et de l'Asie-Mineure. Cette monnaie d'argent fit peu à peu disparaître et les obêles en cuivre-bronze qui étaient en usage dans toute la Grèce, et les pièces en fer de la Laconie, auxquelles Chilon revint pour réagir contre les progrès du luxe et de l'amollissement des mœurs.

Bientôt s'éveille le génie grec. C'est le temps où en Lydie Gygès fait monter (708) sur le trône la dynastie des Alyattes et de Crésus, et où Psammétique ouvre (670) l'Egypte aux étrangers. Les Ioniens couvrent de leurs colonies les côtes de Pont-Euxin, les Doriens peuplent celles de la Sicile et de l'Italie méridionale. Corinthe construit (vers 700) les premières trirèmes, et un samien, Coléos, poussé par les tempêtes, franchit le détroit de Gibraltar et découvre Gadès et la Bétique (639). Tandis que la poésie lyrique s'épanouit sous vingt formes diverses, l'architecture qui renaît, imite encore (vers 650) le style achéen des Trésors cyclopéens, qu'on double en cuivre selon la mode assyrienne. Mais le génie des Hellènes s'émancipe du joug des vieilles idées, s'approprie en les transformant l'ordre assyrien de la colonne ionique, l'ordre égyptien de la colonne dorique, et invente les temples périptères. En même temps la sculpture, dans l'île homérique de Chios, abandonne le bois pour le marbre (vers 650), et elle érige des statues colossales de pièces de métal battues au marteau et reliées les unes aux autres par des clous. La statue de Zeus, à Olympie, était en or; celle du même dieu à Sparte en bronze. Coléos, à son retour de Gadès et avec la dime de ses gains, consacra à Samos dans le magnifique temple de Héra, qui était à peine achevé, un cratère immense en bronze, orné de têtes de griffons et supporté par des figures agenouillées de trois mètres de haut. Ce fut alors que Glaucos de Chios, qui avait sans doute quelque connaissance des procédés de l'antique métallurgie lydienne et ludite (p. 210), inventa ou plutôt retrouva l'art de la soudure. Peu de temps après, vers l'an 600, la statuaire

métallurgique fit un progrès immense : à Samos, dans cette île qui était située en face de la Lydie, et qui, par son commerce, était en relations intimes avec l'Egypte et la Phénicie, les deux architectes de l'Héroon, Rhœcus et son fils Théodore, substituent au martelage et à la soudure l'art de jeter dans un moule le bronze en fusion, dont ils réglaient l'alliage avec une exactitude inconnue jusques alors[1], et ils forment ainsi d'un seul jet la statue. Cet art avait été pratiqué, si ce n'est pour des figures d'hommes, au moins pour des lions, par les Assyriens (p. 196), dont Nébucadnésar venait de renverser l'empire. Rhœcus était donc simplement le premier des Grecs qui tentât d'exécuter ce qu'on savait être pratiqué depuis un temps plus ou moins long par les Sémites de l'Orient. Le moulage des statues ouvrit une ère nouvelle et une carrière illimitée au génie artistique des Hellènes. L'école d'Egine en fit immédiatement son profit[2], et la nation grecque tout entière devint la nation par excellence du bronze artistique, comme les Phéniciens ont été celle du bronze usuel; car elle put jeter dans le moule toutes les statues, tous les trépieds, tous les candélabres, tous les vases, tous les ornements qu'inventait son inépuisable fantaisie.

Le siècle de Rhœcus et de Théodore, le sixième siècle, a été celui où les armes en bronze ont fait place aux armes en fer.

Cette date résulte, d'une part, d'un récit d'Hérodote qui nous apprend qu'au temps de Psammétique, vers 670, les Ioniens et les Cariens avaient encore, comme les Grecs d'Homère, toutes leurs armes en bronze (p. 181), et d'un vers d'Alcée, qui florissait vers l'an 620[3] et qui donne aux épées l'épithète de chalcidiennes ou de bronze. D'autre part, pour

[1] Pausanias 10, 38.

[2] Pline (34, 4) dit que le bronze de Délos fut le plus anciennement célèbre, et que celui d'Egine n'acquit que plus tard du renom.

[3] Il est fâcheux que ni les fragments de Tyrtée (680) ni ceux de Solon (né 650) ne contiennent aucune allusion au métal des armes.

Eschyle et Pindare, nés 525 et 521, le mot de *fer* est synonyme d'*épée* et d'*armes*, comme le prouvent plusieurs de leurs mots composés. Après eux, Bachylide, vers 470 [1], dit que le cuivre-bronze est le métal des trompettes, et suppose que les épées au double tranchant et les lances ou haches aux longues oreilles sont de fer. Dans Thucydide [2], *porter le fer* signifie *être armé;* mais ce témoignage est de peu d'importance après ceux de Pindare et d'Eschyle. Xénophon fait le premier mention d'*ouvriers en fer* (SIDÊREIS), qui ne sont plus confondus avec *ceux en cuivre*, et qui ont enfin conquis une position indépendante.

On nous opposera deux vers d'Homère et l'âge de fer d'Hésiode.

Mais la pensée d'Hésiode est simplement qu'après l'âge d'airain où le fer était inconnu, et après celui des héros de la légende est venu l'âge historique où l'on fait un très-fréquent usage d'objets en fer, tout en ayant encore des armes de bronze. Il n'y a pas, dans les œuvres de ce poëte, la moindre allusion à une épée de fer ou d'acier.

Quant à Homère [3], il est vrai que dans deux passages il s'exprime comme auraient pu le faire à sa place Thucydide ou Eschyle. Mais, ou ces vers sont des retouches du sixième siècle, ou la révolution qui a remplacé l'épée de bronze par l'épée de fer, serait antérieure à Alcée, à Psammétique, à Rhœcus, à Hésiode, à Homère, et remonterait peut-être à l'invasion des Doriens.

Mais l'archéologie donne tort au texte actuel d'Homère et droit à Alcée et à Eschyle. Les tombeaux de la Grande-Grèce sont ceux de Doriens et d'Ioniens dont la plus ancienne colonie (Cumes excepté) est de 738. Cette date est de plus d'un siècle postérieure à Homère, et les armes de ces tombeaux sont toutes en bronze.

[1] A cette même date Théognis ne parle que de l'or et de l'argent qu'on éprouve par le feu ou par le plomb (v. 417. 450. 499. 1105) et du faux or (v. 119). Le vers 539 ne prouve pas que les chaînes fussent encore de cuivre-bronze.

[2] 1, 6.

[3] *Il.* 17, v. 421; 18, v. 34.

Il y a plus : à Pæstum, colonie des Sybarites fondée en 510, on a trouvé des casques, des cuirasses, des lances, des épées en bronze. Or on pourrait bien admettre que les armes en bronze se seraient maintenues dans les colonies lointaines, cinquante et cent ans après qu'elles avaient cessé d'être en usage dans la mère-patrie, mais non trois et quatre siècles après que Homère et les Ioniens d'Asie-Mineure auraient appris à dire *fer* pour *épée*.

Cette même ville de Pæstum a fourni aux musées les plus anciennes armes en fer que l'on connaisse à cette heure. Comme elles étaient enfouies sous les fondements du temple de Neptune, et que Pæstum était déjà au quatrième siècle en complète décadence, la date de ces précieuses reliques est le cinquième siècle. Ce sont une épée, des pointes de lance, une pertuisane, une serpe et un mors en fer. Ces armes présentent une frappante ressemblance avec celles de l'âge du fer dans l'Europe transalpine. Elles sont sans doute en fer aciéré[1].

Que si l'on nous demandait quelle est la contrée où les armes en acier des Hellènes ont été inventées et d'où elles se sont répandues dans toute la Grèce, nous nommerions la Laconie (p. 166. 170).

Le sixième siècle ouvrirait l'âge du fer des Hellènes, si leur civilisation n'était pas trop intellectuelle pour qu'il soit possible d'en désigner les périodes par les métaux.

Au temps de Périclès, les artistes en bronze n'étaient considérés que comme des artisans, et l'on ne voit pas que la

[1] Les plus anciennes armes en fer mentionnées dans les écrivains grecs sont : au siége de Troie, la massue d'Aréïthoüs (qui nous rappelle celle en cuivre-bronze de Périphètes, brigand mis à mort par Thésée, et celle en fer de Féridoun, le héros iranien) ; — et la flèche de Pandarus, qui était, comme la massue, un don des dieux, c'est-à-dire un objet extraordinaire et très-précieux, tandis que dans le livre de Job les flèches à pointes en fer sont une arme vulgaire (p. 187). Voyez *Iliade* 7, v. 141 et 4, v. 128. Je ne parle pas de je ne sais quelle moitié de cuirasse qu'Hercule suspend à ses épaules pour se protéger le dos. Hésiode, *Bouclier*, v. 128.

métallurgie de l'or ni de l'argent, du cuivre ni du fer ait fait au cinquième siècle aucun progrès sensible.

Le plomb, que ne possédait pas Vulcain, ne fait son apparition dans l'industrie grecque que peu de temps avant Philippe de Macédoine, le père d'Alexandre ; ce fut alors que l'on commença à émettre en Grèce des monnaies de cuivre, étain et plomb à l'imitation de celles de l'Italie (p. 161). Les proportions de ces trois métaux varièrent beaucoup sous les successeurs d'Alexandre. On accuse en particulier les Ptolémées d'avoir effrontément altéré les monnaies et d'être les inventeurs du potin. L'ère macédonienne serait donc celle de la monnaie de cuivre et de l'usage habituel du plomb, comme elle est aussi celle des statues colossales et du plein développement de la statuaire en bronze binaire.

Le zinc et l'orichalque sont restés en quelque sorte étrangers à la Grèce, malgré sa situation géographique entre l'Egypte et la Syrie qui avaient leur kasabel ou chaschmal (p. 192), et l'Italie où nous les retrouvons sous les Césars. L'objet en zinc le plus ancien qu'on ait rencontré en Grèce[1], vient de Camiros, ville homérique de l'île de Rhodes qui fut détruite cinq siècles avant notre ère, et dont les ruines ont été tout récemment découvertes. C'est une Pompeï hellénique où l'on peut suivre toutes les transformations par lesquelles l'art asiatique ou sémitique s'est dépouillé de ses caractères primitifs et a pris ceux du génie grec. Dans ces débris était un anneau d'argent creux, qui était rempli non point d'étain comme on pouvait s'y attendre, mais de zinc, métal fort rare, qui venait d'Orient. Théophraste, né 374, est d'ailleurs le premier écrivain grec qui fasse mention de l'orichalque historique ou du laiton.

La métallurgie des Hellènes a eu son *Far West* ou plutôt son *Norland,* comme nous avons vu le Caucase avoir le sien.

[1] *Revue archéologique,* 1861.

Par les colonies grecques elle s'est propagée en Crimée et dans la Russie méridionale, où elle s'est rencontrée avec la métallurgie du Caucase y apportant ses laminoirs (p. 177). Nous ne citerons ici que le tumulus de Panticapée, tombeau d'un roi scythe du cinquième ou du quatrième siècle avant Jésus-Christ. Il contenait, sans parler de cent vingt livres pesant d'or : une couronne en or; des silex avec lesquels on s'était fait des incisions; des anneaux en bronze; des idoles en électre; une épée et une strigile en fer. Les bronzes de la Russie méridionale sont la plupart à l'alliage de 10 à 12 % d'étain; ceux qui contiennent du plomb, sont suivant nous plus récents que les autres. Mais nous ne nous arrêterons pas à étudier cette sous-division de notre province javanique du bronze. Nous rappellerons seulement que c'est à travers ces contrées que vers l'ère chrétienne le commerce de l'ambre a fait affluer les monnaies grecques du Pont-Euxin sur les rives sud-est de la mer Baltique. Ces médailles sont de cuivre et étain, ou de cuivre, étain et plomb, sans zinc.

II. L'Italie.

A. AGE DE LA PIERRE.

Age hypothétique ou du moins très-court (p. 155).

Comme la civilisation est partie de l'Euphrate et du Nil, l'Italie plus distante du foyer primitif que la Grèce et moins éloignée que la Gaule, fait son apparition sur la scène de l'histoire plusieurs siècles après l'une et avant l'autre. L'enfance de ses peuples s'étant prolongée pendant une très-longue série de générations, on devrait s'attendre à voir ses diverses contrées couvertes de monuments de l'âge de la pierre. Il n'en est cependant point ainsi : non seulement on ne connaît ni grotte, ni tourbière, ni dépôt de l'âge quaternaire d'Abbeville ou de celui du renne ; mais les seules stations de l'âge du celt sont, à cette heure, la caverne de Lumignano dans le Vicentin et la *marière* de Castelnovo di Sotto

dans le Reggianais. Les palafittes du lac de Varèse et celles du lac de Fimon dans le Vicentin sont sur les confins du silex et du bronze. Les pointes de flèches et les rares haches en pierres du pays suffisent aussi peu que les constructions cyclopéennes pour établir que l'Italie ait eu son âge de la pierre, et cet âge en tout cas n'aura pas duré longtemps[1].

Un fait digne de remarque, c'est que le seul grand atelier de fabrication d'objets en silex qu'on ait découvert dans la péninsule, est situé près de Ruvo, l'ancienne Rubi, dans la Pouille, et la Pouille est la seule contrée de cette même péninsule où l'on ait trouvé un grand nombre de celts en bronze.

B. AGE ANTÉHISTORIQUE DU BRONZE. LES SÉMITES.

Sémites sur les côtes et dans l'intérieur de la péninsule. — La Pouille, berceau des celts en bronze. — Les Philistins à Adria. L'âge du bronze chez les indigènes (étrusques ?) transapennins, ses produits et son histoire. Station lacustre de Peschiera. Les *terramares*.

Nous ne possédons aucune preuve que l'Italie ait eu, comme la Grèce, sa métallurgie indigène. Nous croyons plutôt que l'âge du bronze a commencé pour les différentes parties de la péninsule à des dates différentes avec l'arrivée de colonies sémitiques venant directement d'Asie.

Des Sémites, habiles en métallurgie, se sont établis sur les côtes du Brutium, ainsi que l'indiquent les noms de Hippon ou Vibo, de Medma, de Malaca, du Sabbat, de Temesa. Temesa ou Tempsa, bien connue d'Homère (p. 315), est une ville des *fonderies*, comme Tamasus en Chypre, et l'on y fondait le cuivre que produisait le Brutium même[2].

[1] G. de Mortillet. *Les terramares du Reggianais*, dans la *Revue archéologique*, 1865.

[2] Le Brutium comptait à l'entrée et à la sortie du détroit de Messine deux villes, Rhegium et Scylla, dont les noms en grec marquaient la *rupture*, le *déchirement* de l'isthme qui unissait jadis la Sicile à l'Italie. C'est ainsi que chez d'autres Javanides le cap Est de l'Argolide s'appelle Scyllæum (auj. Skyli), et Scyllæ, une ville de Thrace non loin

Sur la rive occidentale de l'Italie on reconnaît la présence des Sémites aux fables des Sirènes et de Circé[1], et aux ports d'Hercule-Melcarth, situés l'un entre Medma et Hippon, l'autre à Cosa près du mont Argentarius, un troisième au lieu qu'occupe aujourd'hui Livourne, et le dernier à Monaco ou le *port étroit* (p. 135); sans parler des trois villes d'Hercule, près du Sagrus, au pied du Vésuve et en Sardaigne.

Au cœur même des Apennins était la *ville* philistine *des renards*, Carséoles (p. 200), où avait pris naissance une fête religieuse dans laquelle couraient des renards tenant attachées à leurs queues des torches ardentes[2]. Au mont Soracte les Hirpins adoraient Apollon-Baal en sautant à travers les flammes d'un bûcher.

A l'entrée de l'Adriatique, la mer de l'ambre (p. 133), est située la Pouille. Les celts en bronze qu'on y a récemment découverts, sont identiques et de formes et d'alliage avec ceux de la Nord-Europe. Cette contrée est la première où, dans notre marche vers l'Occident nous rencontrions à la fois des celts en bronze et un atelier de celts en pierre. Or, nous supposons que les Sémites qui travaillaient le cuivre du Brutium, et qui allaient à Adria chercher l'étain de la Cornouailles avec l'ambre du Danemark, fondèrent des colonies sur les côtes de la Pouille, chez les Japyges, et que, voyant la race indigène travailler avec beaucoup de peine le silex, ils eurent la pensée d'imiter ses petites haches et ses ciseaux avec l'étain et le cuivre qu'ils avaient sous la main. L'Apulie serait donc le lieu où les confréries sémitiques des ouvriers en bronze, habiles à saisir les besoins des peuples étrangers et à s'ouvrir de nouveaux marchés, auraient créé une industrie qui se serait propagée de son berceau dans toute l'Eu-

de Salmydessus. Il n'est pas sans intérêt de noter que les îles Sorlingues, qui ont été *déchirées* de la Cornouailles, s'appellent aussi Scilly, les langues celtiques ayant comme le grec la racine SCULL et disant SCAOIL-LEAD pour *déchiré*.

[1] *Peuple primitif*, t. 1, p. 370.

[2] Ovide *Fastes*, 4, v. 681-712. — Comp. Juges, 15.

rope transalpine[1]. Cette hypothèse expliquerait en même temps comment la ville japyge de Brindes était un des principaux foyers de la métallurgie dans l'antiquité. Ses fabriques livraient au commerce des miroirs de cuivre et d'étain qui passaient pour les meillenrs du monde entier, et dont la réputation se conserva jusques à l'apparition des miroirs d'argent[2].

Au nord de l'Apulie, sur la même côte orientale de l'Italie, était la ville sémitique de Gadir ou Hatria, à égale distance de Brindes et de la Gadir du Pô. Entre ces deux Adria était Cupra maritima, très-ancienne ville pélasgique ou philistine dont le nom est celui de l'Ile du cuivre ou de la grande déesse des Etrusques, Cupra.

Au fond de ce golfe habitaient les Vénétes qui, seuls sur la terre entière, partageaient avec les Babyloniens la coutume de marier leurs jeunes filles à l'encan[3]. A leurs frontières orientales on adorait à Aquilée une Minerve sémitique du nom de Bélisama, *la reine du ciel.* A leur occident, des Philistins, des Pélasges avaient fondé près des Fosses Philistines la célèbre cité d'Adria qui fut pendant de longs siècles la Cadix de la Méditerranée. Elle a été la cité de l'ambre comme l'Adria de la Bétique a été la cité de l'étain, et l'une étendait son commerce dans les ténébreuses régions de l'Europe transalpine comme l'autre dans les régions non moins inconnues de l'Europe océanique.

Quels étaient dans le bassin du Pô les peuples indigènes lorsque le commerce de l'ambre et de l'étain attira des Philistins vers les bouches de ce fleuve? Les premiers habitants de ces riches plaines[4] furent des Sicanes ou Sicules, qu'on dit ligures, ibériens, libyens, et qui seraient la race brachycéphale auxquels appartiendraient certains cranes de

[1] La Hongrie, si riche en celts de toutes formes (p. 45), pourrait bien contester à la Pouille la gloire d'avoir été le berceau des celts en bronze.

[2] Pline. *Hist. nat.* 33, 45.

[3] Hérod. 1, 196.

[4] Pomp. Mela, 14.

la Nord-Italie. Ils furent chassés par les Ombriens, qui le furent à leur tour par les Etrusques, et ceux-ci ont été expulsés au sixième siècle par des Gaulois. Admettons que ces Etrusques occupaient la plaine orientale du Pô lors de la fondation d'Adria ou qu'ils s'y sont établis peu de siècles après, et qu'ils ont été civilisés par les Pélasges.

Les historiens attribuaient depuis longtemps aux Etrusques transapennins les plus anciens travaux hydrauliques entrepris pour contenir les eaux du Pô-Inférieur. Mais des découvertes toutes récentes ont complété par l'archéologie les vagues traditions de l'histoire, et démontré l'existence d'un âge du bronze dans la vaste région comprise entre les Apennins et les Alpes.

Cet âge a été d'une très-longue durée d'après les *terramares* de l'Emilie. Entre le Réno et l'Arda, le Pô et les Apennins sont des amas de terre argileuse qui ont de un à six mètres de hauteur, dont quelques-uns couvrent jusques à quatre hectares et qui sont enfouis jusques à quatre mètres par les alluvions des rivières. Ces amas sont de simples tas de débris de cuisine, de Kjukkenmödding de l'âge du bronze. Il a fallu bien des siècles pour produire une telle accumulation, et près de Parme des pilotis prouvent que la population d'un village lacustre a trois fois changé ses demeures. Ces siècles sont pour nous compris entre l'arrivée des Philistins au fond de l'Adriatique antérieurement à Moïse (p. 147) et l'invasion des Gaulois de 587 à 521. L'âge du bronze transapennin comprend donc une période de mille ans au moins. Il fait place à un âge du fer, qui a duré fort peu de temps, et qui correspond selon nous aux deux siècles pendant lesquels les Gaulois cisalpins, aux épées de fer et aux mœurs toutes rustiques et barbares, faisaient des incursions dans l'Italie cisapennine ou résistaient à la puissance toujours croissante de Rome. Mais la guerre était interrompue par de fréquentes trêves qui permettaient aux Gaulois et aux Etrusques cisapennins d'échanger leurs produits, et la conquête des plaines du Pô par les Romains a ouvert cette riche contrée à la civilisation étrusque et latine. Ainsi s'ex-

plique comment, à la superficie des terramares et dans les tombeaux, de rares objets en fer sont mêlés à des poteries étrusques, à des statuettes étrusques, à des monnaies étrusques, enfin, à des antiquités romaines.

Pendant leur âge du bronze[1], les peuples transapennins possédaient différents instruments de pêche en bronze, cultivaient le seigle et la vigne, élevaient plusieurs espèces d'animaux domestiques, taillaient la pierre avec d'excellents ciseaux en bronze, fondaient et coulaient eux-mêmes leurs objets en bronze et tissaient leurs vêtements au métier. La vigne leur avait sans doute été apportée d'Asie par les Pélasges, qui longtemps avant Homère l'avaient plantée sur les côtes de la Thrace. Les ciseaux servaient peut-être aux travaux de l'endiguement du Pô. Quant au seigle que les Romains avaient reçu des Gaulois, sa culture en Lombardie avant l'invasion gauloise, est pour nous une énigme sans solution.

Les bronzes transapennins sont de cuivre et d'étain à l'alliage normal qui en atteste l'origine sémitique, immédiate ou médiate. Ceux qui ont la teinte de l'or ont 10,78 % d'étain. D'autres, d'une couleur plus sombre, n'en ont que 3 %. Une faucille qui semblait être de cuivre pur, a cependant donné à l'analyse chimique 1,23 d'étain. Comme des objets de forme identique offrent des alliages différents, on en a conclu que « cette différence d'alliage provenait simplement de la plus ou moins grande abondance d'étain que les ouvriers avaient à leur disposition, ou de la refonte d'outils usés et du cuivre qu'on y ajoutait. »

Parmi les bronzes trouvés à Peschiéra, nous noterons :

des faucilles de moissonneurs, toute pareilles à celles de l'Orient, et qui nous autorisent à dire que nos Philistins en avaient introduit l'usage chez les aborigènes. Nous retrouverons ces mêmes faucilles dans l'Europe transalpine ;

des hameçons, longs de trois pouces, semblables à ceux

[1] Baron de Sacken. *Les constructions sur pilotis au lac de Garde* (en allem.), Vienne, 1865.

des lacs de Bienne et de Neuchâtel[1], et des harpons, propres au bassin du Pô;

des poignards dont la forme renflée est celle des épées de l'âge du bronze, et qui ont aussi une très-petite poignée. Cette arme se retrouve dans la Suisse romande et la Sud-Allemagne; elle est fort rare dans le nord de l'Europe;

des instruments formés de deux couteaux adossés l'un à l'autre et attenant à un même manche; probablement de doubles rasoirs. La coutume de se raser, qui ne s'est introduite à Rome que vers l'an 300 avant Jésus-Christ, existait depuis les temps les plus anciens chez les Etrusques, qui peut-être l'avaient reçue des Philistins. Au moins les Philistins qui servaient dans les armées des Pharaons, étaient-ils imberbes d'après les bas-reliefs de l'Egypte. Il est digne de remarque que les Celtes britanniques, qui ne se coupaient point les cheveux ni la moustache, se rasaient la barbe[2]; que les Gaulois se la coupaient les uns entièrement, les autres en partie[3], et qu'on a trouvé des rasoirs dans les tombeaux du Sleswig et du Danemark, ainsi que dans les palafittes neuchâtelois de l'âge du fer[4];

des celts, dont les uns sont des haches sans ailerons, et les autres des ciseaux évasés. La première de ces formes a été retrouvée dans plusieurs localités de l'Europe transalpine et jusques en Danemark, mais tout spécialement chez les Celtes; la seconde l'a été pareillement de Pæstum au Danemark et de la Hongrie au Yorkshire;

des aiguilles à coudre et d'autres à fabriquer des filets; en bronze, ou en cuivre presque pur; longues de 4 à 6 pouces, minces, lisses, très-pointues, d'un travail fort remarquable; il en existe de pareilles dans les lacs de la Suisse romande;

peu de fibules, mais une foule d'épingles de toutes grandeurs et de toutes formes, d'un goût exquis et d'une délica-

[1] Les tombeaux de Hallstadt ont fourni des hameçons de même forme mais de moindre dimension.

[2] J. César. *Bell. gall.* 5, 14.

[3] Diodore, 5, 28.

[4] D'après Desor, p. 97.

tesse de travail qui ne le cède en rien aux produits similaires de notre industrie la plus perfectionnée. On serait tenté d'attribuer ces bronzes aux plus beaux temps de la métallurgie romaine. Mais ils gisent dans le sol au milieu des débris d'une poterie très-grossière, avec lesquels ils offrent la plus complète et la plus étrange disparate ; aucun de ces bronzes n'offre la moindre trace de zinc (p. 165), et leur ornementation ne présente aucune de ces figures de plantes, d'animaux ou d'hommes, auxquelles on reconnaît l'art étrusque cisapennin et l'art romain. Ce ne sont que les diverses lignes de l'art assyrien (p. 197) et surtout d'élégantes spirales que nous savons déjà caractériser les bronzes scandinaves (p. 17). Plusieurs de ces épingles à cheveux ou pour vêtements sont semblables à celles de Hallstadt; d'autres se retrouvent dans les pays de la Baltique. Une épingle à tête ronde passe au travers d'un morceau d'ambre qui atteste d'antiques relations de commerce entre ces pays-là et le Pô ;

enfin, des bracelets d'un petit diamètre comme ceux de Hallstadt, et qui prouvent, avec les poignards, l'existence d'une race, indigène ou étrangère, orientale ou européenne, dont les membres étaient fins et délicats.

D'ailleurs la station lacustre de Peschiéra, la seule qui jusques ici ait été explorée avec soin, a fourni : certaines pièces de bronze supposant des fonderies indigènes ; — pas un seul objet en fer ; — un unique objet en pierre, un disque à rainure ayant fait partie d'un métier de tisserand, tel qu'il en existe dans les stations des lacs de Bienne et de Neuchâtel et dans les tombeaux du Nord ; — et un si grand nombre de bronzes et de bronzes intacts qu'ils doivent provenir d'un riche dépôt que le commerce aurait établi à l'extrémité sud du lac de Garde.

D'après les terramares, les meules à moudre le blé sont dans l'Italie transapennine : en granit des Alpes pendant l'âge du bronze et celui du fer; en trachyte d'Ombrie pendant la période subséquente de l'art étrusque.

Des faits que nous venons de résumer, nous conclnons :

1° que les bronzes transapennins ont certaines formes qui

leur sont propres, et que le bassin du Pô forme dans notre empire du bronze une province très-bien limitée;

2° que l'âge du bronze transapennin, ne possédant ni monnaies, ni statuettes, ni représentations d'objets organiques, ni vases d'argile faits au tour, est antérieur à l'art romain, à l'art étrusque;

3° que l'industrie du bronze dans cette région est d'origine sémitique d'après sa composition binaire et les proportions de son alliage, d'après les motifs d'ornementation, d'après la forme des poignards, d'après les petites dimensions des poignées et des bracelets, d'après les faucilles et peut-être aussi les rasoirs;

4° que parmi les bronzes du Pô il en est plusieurs tout pareils à ceux de l'Europe transalpine, et que les uns et les autres appartiennent au même niveau de civilisation et sans doute aussi à la même époque chronologique.

Avec ces données, nous reconstruirons ainsi l'histoire de l'âge du bronze transapennin.

Les Philistins ou Pélasges, qui avaient en Apulie fondu les premiers celts en bronze, ont établi à Adria de grandes fabriques de bronze. Ici comme à Gadès (p. 121) ils achetaient avec les produits de ces fabriques les richesses du nord de l'Europe: l'étain de la Cornouailles et l'ambre de la Baltique. Le cuivre leur était fourni par l'île de Chypre ou par l'Italie elle-même. Puis leurs ouvriers pénétrèrent sur les pas des marchands, dans l'intérieur du pays, au milieu de populations à demi-sauvages qui ne savaient façonner que des poteries informes. Pendant une période de mille ans les indigènes ont vu se développer au milieu d'eux une industrie métallurgique, à laquelle ils n'ont longtemps pris qu'une faible part, et qui répondait à leurs besoins et à leurs goûts par un petit nombre d'objets en bronze d'une extrême simplicité et d'une singulière perfection de travail. Cependant cette industrie, jointe au commerce de l'ambre et de l'étain, est devenue avec le temps un ferment de civilisation pour les Etrusques transapennins, à qui l'on doit les plus anciens endiguements du Pô.

C. AGE HISTORIQUE DU BRONZE. LES ÉTRUSQUES[1].

Alliages de leurs bronzes. Provenance de leurs métaux. Les deux périodes de leur métallurgie, la première orientale, la seconde grecque. Eléments sémitiques de leur civilisation ; leurs relations avec l'Egypte et la Libye. Celts étrusques. — Les ouvrages en fer fort rares dans les tombeaux. Pas d'épées en fer. Immense commerce d'outils en fer vers l'ère chrétienne.

L'histoire des Etrusques cisapennins commence au douzième ou onzième siècle avant l'ère chrétienne, soit environ quatre ou cinq siècles plus tard que celle des peuples transapennins de l'âge du bronze.

Nous croyons les Etrusques des Javanides qui se sont primitivement établis dans les Alpes sous le nom de Rhétiens, qui ont été civilisés dans les plaines du Pô par les Philistins ou Pélasges d'Adria, qui se sont mêlés dans l'Etrurie aux indigènes, les Ombriens, et chez lesquels sont enfin venus s'établir depuis la Lydie les Tyrrhéniens, Sémites de la race d'Arphacsad (p. 209).

Les Etrusques nous ont légué un grand nombre d'objets en bronze, mais la chimie ne les a point encore étudiés avec assez de soin pour nous dire quel en est l'alliage ordinaire ou pour les classer selon leur âge[2].

D'après les quelques analyses que nous possédons, les Etrusques n'auraient jamais travaillé le cuivre pur et l'au-

[1] Surtout d'après Otfr. Muller, *Les Etrusques*, 2 vol. (en allem.) — Abeken, *L'Italie moyenne avant la domination romaine* (en all.) — Dennis, *Les cités et cimetières de l'Etrurie*, 2 vol. (en angl.)— Weiss. — Fournet.

[2] Voici quelques analyses de bronzes étrusques, mais qui n'inspirent pas toutes une égale confiance :

Chaîne de Cornetto......	99,12 cuivre,	0,16 étain,	0,72 fer	(de Fellenb.)
Couteau de Villanova....	96,07 »	3,93 »		(Sgarzi.)
Æs rude de Villanova...	93,70 »	6,30 »		(id.)
Poignard de Campeggina	85,38 »	13,68 »		(de Fellenb.
Fibule de Villanova.....	84,26 »	15,74 »		(Sgarzi.)
Idole d'Elbe............	75. »	25. »		(d'ap. Abeken.)
Miroir de Turin.........	67,98 »	24,48 »	7,12 plomb	(de Fell.
Æs grave de Vicarello..	95,20		4,80 zinc	(Sgarzi.)

raient toujours allié à l'étain. L'étain leur arrivait de l'Occident, de la Cornouailles. Ils allaient sans doute le chercher sur les côtes gauloises et ibériques, au sud et au nord des Pyrénées[1], et l'on peut supposer que ce commerce a été la première origine de leur puissance maritime qui a fait leur grandeur et leur gloire.

Ils trouvaient chez eux le cuivre auquel ils mêlaient l'étain. Ils ont exploité avec une intelligence et une persévérance rares leurs riches mines de Volaterres et de Populonia. Dans l'île d'Elbe, le cuivre a été extrait du sol avant le fer. Le plomb et l'argent leur arrivaient sans doute de Luna (Massa Carrara), de la ville *des Métaux,* Métalla, en Sardaigne (près de Monte Ferro), et de l'Espagne où ces deux métaux abondent (p. 93). Les Etrusques n'étaient pas moins riches en or qu'en argent; leur or venait ou de Verceil et des Gaules, ou de l'Orient.

L'histoire de leur métallurgie doit se diviser, comme celle de leur civilisation, en deux périodes, dont l'une a précédé et l'autre suivi leurs étroites relations avec les Grecs. L'influence que les Grecs ont exercée sur eux, est hors de toute contestation. Les Etrusques devaient à Argos leurs instruments de musique, aux Corinthiens de Vulturnum (Capoue) et de Nola les formes et les dessins de leurs plus beaux vases, à tous les Grecs la plupart de leurs armes et leur tactique. Les deux mille statues (en bronze) de Volsinies étaient incontestablement postérieures au siècle de Rhœcus et de Théodore, et toutes leurs monnaies sont imitées de celles d'Egine, de Corinthe, de Sicile.

Les analyses de Sgarzi sont tirées de l'écrit de G. Gozzadini, *Di un sepolcreto etrusco scoperto presso Bologna.* 1854.

Le célèbre vase de Græchwyl, qui est probablement étrusque, a donné à M. de Fellenberg :

le vase même, 89,31 cuiv., 9,57 étain, 0,0 pl., 1,12 fer.
les lions .... 80,97 » 7,78 » 10,86 » 0,18 » 0,21 cobalt.

Ce dernier alliage est celui de monnaies des premiers temps de Rome républicaine, d'autres de Syracuse et du Brutium et d'une de Jules-César.

La première période est tout orientale, et les Etrusques mi-japhétiques, mi-sémitiques ont pendant plusieurs siècles été en relations intimes de commerce avec l'Orient, l'Egypte et peut-être la Libye.

La nation étrusque est sémitique[1] : par sa langue elle-même, si l'on devait en croire d'habiles linguistes ; — par son alphabet qui est dérivé du phénicien ; — par sa cosmogonie, toute mosaïque ; — par sa fidélité à l'antique tradition de l'inhumation ; — par ses tombeaux coniques reposant sur un haut disque de pierres, comme ceux des rois lydiens (p. 81), et par ses voûtes encorbellées (p. 77) ; — par les figures ailées, à l'assyrienne, de dieux ou génies, de sphinx, de griffons (p. 197) ; — par le groupe bien connu de l'Hercule assyrien domptant le lion, ou debout entre deux lions, entre deux cygnes, et par les scènes d'animaux qui s'entre-dévorent ; — par ses armes en bronze, épées courtes et renflées, boucliers ronds, cuirasses à écailles, casques, pareils à ceux de Ninive ; — par les ornements assyriens et babyloniens de ses boucliers et de ses vases, zigzags, cercles concentriques, torsades, séries de très-petites figures de quadrupèdes et, surtout, d'hommes aux jambes écartées ; — par ses bracelets et ses bagues en forme de serpent enroulé autour du bras ou du doigt ; — par ses encensoirs en bronze suspendus sur quatre roues (p. 191), ou supportés par une figure de femme debout sur un char ; — sans parler de la trompette qui était d'origine étrusque ou lydienne, de la robe de pourpre que les Romains avaient empruntée à leurs voisins et qui était en usage chez les Lydiens et les Perses, et de certaines coutumes propres aux Lydiens et aux Etrusques contre lesquels elles portaient un témoignage peu honorable.

Les relations des Etrusques avec l'Afrique sont pareillement hors de contestation. Ils fabriquaient avec de l'albâtre de l'Asie des vases à parfums, pareils à ceux de la Phénicie, dont plusieurs portent des inscriptions hiéroglyphiques

[1] *Peuple primitif*, t. 2, p. 597.

égyptiennes ou présentent des figures de nègres. Des scarabées en pierres précieuses, en argile, en bronze, des canopes en argile, qu'on trouve dans les tombeaux de la Toscane, sont des imitations indigènes de modèles égyptiens. C'est à l'Egypte encore autant qu'à la Phénicie, que les Etrusques devaient l'art de fondre et de souffler le verre, de le colorer en bleu, de vitrifier l'argile, d'imiter par l'émail les pierres précieuses, et les ornements de leurs verreries étaient entr'autres le lotus d'Egypte, ou des caractères hiéroglyphiques, ou le groupe babylonien du lion saisissant la gazelle qui s'enfuit.

Les Etrusques d'ailleurs excellaient dans l'art de graver des pierres précieuses, que le commerce seul pouvait leur fournir; ils se plaisaient à tracer des dessins réguliers sur des œufs d'autruche et à travailler l'ivoire, qu'on leur apportait d'Afrique; ils convertissaient l'ambre de la Baltique en grains de colliers.

Les Etrusques ont fabriqué des celts en bronze, mais ces instruments sont extrêmement rares dans leurs tombeaux. Ils diffèrent beaucoup des celts transalpins. Nous n'en connaissons qu'un seul à ailerons, trouvé près de Bologne, par M. Gozzadini. Tous les autres ont la partie supérieure perpendiculaire au manche à coulisse, et fort large, la forme peu évasée, les côtés et le tranchant pour ainsi dire rectilignes; ou bien ce sont de longs et étroits ciseaux. On dirait de libres imitations des celts du Pô.

Le bronze a été le métal favori des Etrusques. Ils le martelaient à la manière des Sidoniens (p. 203) pour des ouvrages de grandes dimensions, et en réunissaient les pièces par des clous sans soudure. Ils faisaient usage, comme les Assyriens (p. 196), de coins, d'étampes pour imprimer au marteau sur le bronze les dessins identiques qui le décorent. Les objets plus petits étaient fondus.

Nous ne dirons rien de la métallurgie helleno-étrusque. Nous rappellerons seulement que les plus anciennes monnaies sont du siècle de Numa. Elles étaient de lourdes pièces de bronze, *æs grave,* trop massives pour être frappées

comme l'étaient celles en argent de Phidon ou de Syracuse[1]. Elles étaient oblongues, avec le type d'un bœuf; plus tard on les fit ovales et enfin rondes. Les monnaies d'argent de Populonia ne datent probablement que du troisième siècle avant Jésus-Christ. Elles sont fort rares, ainsi que celles en or.

La nation étrusque a succombé pendant son âge du bronze et avant d'être entrée dans celui des épées de fer. Au moins pendant la seconde guerre punique, Populonia livra-t-elle aux Romains du fer, mais non des épées en fer mou ni en acier, et Arretium, qui était la principale fabrique d'armes, des milliers de boucliers, de casques, de javelots, de piques, de haches, de pioches, de faux, et pas une épée ni de fer ni de bronze[2]. Les Etrusques fabriquaient bien certainement des épées de bronze, mais les Romains n'en faisaient point usage, et forgeaient sans doute eux-mêmes leurs épées d'acier avec le fer de Populonia.

Si l'on en jugeait uniquement par leurs ruines et leurs tombeaux, on dirait que les Etrusques ne faisaient, comme les Egyptiens, presque aucun usage du fer; car on n'a trouvé dans leur pays que quelques épées non aciérées et un petit lion en fer. Ils exploitaient bien depuis longtemps les mines de l'île d'Elbe, mais ils ne savaient pas en convertir le métal en acier et n'en faisaient que des outils. Ils en transportaient sur le continent à Populonia d'immenses quantités pour les fondre. « Le fer de l'île d'Elbe, nous dit Diodore[3], » est converti dans des fourneaux faits avec beaucoup d'art » en des pièces de fonte de la forme de grosses éponges. » Des marchands transportent cette fonte par mer à Dicéarchée (Pouzzoles) ou dans d'autres marchés. (Des entrepreneurs) achètent ces chargements, les livrent à de nombreux » ouvriers qu'ils ont réunis, et les convertissent en des ouvrages en fer de toutes formes. Ils donnent aux uns des » *figures d'oiseaux*, et forgent les autres en pioches, en

[1] *L'æs grave* de Vicarello avec *zinc* me paraît bien étrange.
[2] Tite-Live 28, 45.
[3] 5, 13.

» *faux* et en autres outils aratoires. Les marchands portent » ensuite en tout lieu ces objets, et la plus grande partie » de la terre habitée participe ainsi aux bienfaits de cette » industrie. » L'exploitation des mines d'Elbe était encore en pleine activité sous le règne d'Honorius.

Les Etrusques avaient été les maîtres du golfe Adriatique et de la mer Tyrrhénienne avant la fondation de Rome, et la plus puissante de leurs villes maritimes, Cæré, était alors le centre d'un commerce pacifique et régulier, qui s'étendait au loin. Ils avaient régné à Rome par les Tarquins, et s'étaient emparés sous Porsenna de la ville du Tibre. Mais leur empire maritime reçut en — 476 de Gélon de Syracuse un coup mortel ; en 450, Carthage leur enleva la Corse, et les Romains les assujettirent de 241 à 224. Toutefois leur industrie a survécu à leur indépendance politique.

C'est ainsi que l'Etrurie a été une terre orientale au cœur de l'Occident, à deux pas des Alpes derrière lesquelles s'étendait la Germanie ; qu'une civilisation, plus sémitique que japhétique, a pu étendre par le commerce son action depuis les rives de l'Arno jusques à celles de la Baltique, et que cette action s'exerçait encore à une date où Tyr était depuis longtemps déchue de sa grandeur, Carthage transformée en une ville romaine et Cadix réduite en un monceau de ruines. Nous verrons plus tard que la route du Brenner (p. 143) a été la grande voie de communication entre l'Etrurie et la Germanie.

D. AGE DU BRONZE, DU PLOMB ET DU FER. GRANDE-GRÈCE.

Fabriques de bronze. Grand usage du plomb dans les monnaires. Armes de fer.

A dater du huitième et pour Cumes du onzième siècle, les colonies grecs apportèrent sur les côtes de l'Italie méridionale et de la Sicile la métallurgie de leur mère-patrie et en particulier les armes de bronze (p. 218). Tarente, peu dis-

[1] Rutilius, vers. 351-354.

tante de Brindes (p. 224), et Syracuse avaient d'importantes fabriques où l'on alliait le cuivre et l'étain[1].

Ces Grecs allaient chercher l'étain sur cette côte de l'Ibérie où se multipliaient les colonies des Zacynthiens, des Rhodiens et des Massaliotes. Avec l'étain ils rapportaient du plomb, et le plomb, dont la mère-patrie ne faisait encore aucun usage, devint pour eux une des bases de leur métallurgie ou du moins de la fabrication de leurs monnaies. Les plus anciennes monnaies de Syracuse et des autres colonies sont bien d'argent comme celles de la Grèce. Mais ces villes eurent de fort bonne heure une monnaie de cuivre et étain avec 7, 10, 20 $^{0}/_{0}$ de plomb (p. 161).

D'ailleurs elles ne firent preuve d'aucun esprit d'invention dans les arts et les métiers; car on ne les voit point figurer dans les longues listes que Pline et Eusèbe nous ont laissées des découvertes de l'antiquité. Les armes en fer de Pæstum, qui sont du cinquième siècle, indiquent uniquement que ces colonies suivaient la route que leur frayait la métropole, et passaient avec elle de l'âge du bronze dans celui de l'acier (p. 219).

E. AGE DU BRONZE, DU PLOMB, DU FER ET DU ZINC. LATIUM ET ROME.

Bronzes d'Albano. — Monnaies et armes de Rome. Laiton de l'empire.

Les urnes d'Albano (p. 165), qui ne sont ni étrusques ni romaines, contenaient des statuettes en terre cuite, les plus grossières connues en Italie, des anneaux, des fibules et de miniatures d'armes en un bronze normal et sémitique (avec plomb), de l'ambre et des clous en fer. Ce sont là les premiers et fort curieux matériaux d'une histoire de la métallurgie italiote antéromaine. Il est question chez les écrivains classiques d'une statue d'Hercule contemporaine d'Evandre.

La métallurgie romaine a subi d'abord l'influence de l'Etrurie et plus tard celle de la Grande-Grèce.

[1] Pline, *Hist. nat.* 34, 6 et 7.

Numa dédia une statue de Janus, et créa un collège de fondeurs de cuivre-bronze, qui venaient certainement d'Etrurie. Servius Tullius est le Phidon de Rome, deux siècles après celui d'Argos. Trouvant en circulation à Rome l'*æs grave* des Etrusques qu'on pesait approximativement à la main, il émet des monnaies estampillées, mais coulées et non frappées, en cuivre avec 5,7 à 7,6 étain et 11 à 29 % plomb. Les Décemvirs introduisent une autre monnaie d'Etat, de cuivre mêlé à 20 % de plomb. La monnaie d'argent ne fut introduite à Rome qu'en — 269, après la prise de Tarente, et celle d'or 62 ans plus tard encore, en — 207 (p. 161).

Les armes romaines trouvées dans les monuments sont la plupart en bronze. On a cependant découvert un amas considérable de pointes de flèches en cuivre. D'après Tite-Live[1], sous Servius Tullius, les armes défensives étaient de bronze : casques, boucliers, cuirasses, bottines; les offensives, de fer (aciéré) : lances et épées. Ce roi vivait au sixième siècle, qui est celui où les armes en fer seraient devenues selon nous (p. 217) d'un usage général parmi les Hellènes. Peu de temps après Servius Tullius, Porsenna victorieux impose aux Romains la condition « qu'ils n'emploieront le fer que pour la culture de leurs terres » et non pour la guerre[2]. C'était les réduire exactement à l'état où les Philistins avaient placé les Hébreux au temps des Juges. En — 389, Camille donne à ses soldats de légers casques en fer contre les coups d'épées des Gaulois[3]. Manlius, dans son combat singulier avec le géant gaulois, avait échangé sa longue épée romaine contre un glaive espagnol[4]; d'où l'on doit conclure que les Romains, en — 362, avant d'avoir mis les pieds en Espagne, estimaient déjà beaucoup les excellentes lames d'acier celtibériennes. Au temps de Polybe[5], tous les soldats avaient cette

[1] I, 43.
[2] Pline, *Hist. nat.* 34, 39.
[3] Plut., *Camille,* 40.
[4] Tite-Live, 7, 10.
[5] 6, 23.

même épée ibérique, forte, solide, excellente pour percer et tranchante des deux côtés. Le fer des javelots était égal en longueur à la hampe, qui était de trois coudées, et il se terminait par une pointe triangulaire de 1 pied à 9 pouces de longueur. Les javelots étaient parfois munis d'une courroie, *amentum*[1] (selon l'invention étolienne, p. 166). Le javelot du vélite avait une pointe si mince qu'elle se brisait dans la blessure. Le casque était de bronze ainsi que les bottines; le bouclier, de bois et de peau, avait les bords garnis d'une lame de fer, et les plus riches d'entre les guerriers avaient la cotte de mailles orientale (p. 175).

D'ailleurs le cuivre pur était encore en usage vers l'ère chrétienne pour des vases et des ustensiles, comme le prouve le musée de Naples (p. 157)[2].

Dans le premier siècle avant notre ère, la métallurgie italienne ajouta à ses trois métaux de fondation, le cuivre, l'étain et le plomb, un quatrième le zinc. Le laiton qui, venu, semble-t-il, d'Egypte par la Terre-Sainte et la Lydie, n'avait fait qu'apparaître en Grèce sous le nom mystique d'orichalque, établit sa demeure à Rome sous ce même nom légèrement modifié *(aurichalcum)*, qui s'est perpétué jusques à nous dans celui d'*archal*. En même temps le zinc entra dans la composition des monnaies de bronze des empereurs, à commencer par une de Jules-César (— 45 ans). Comme ce métal fait entièrement défaut dans les monnaies macédoniennes et qu'il est extrêmement rare dans les antiquités grecques, sa seule présence suffit pour prouver que l'objet qui le contient est romain d'origine ou du moins d'influence, et postérieur à l'ère chrétienne (p. 165).

[1] Ciceron, *de orat.* 1, 57.

[2] Caton *(de re rusticâ,* 10-13) nous a laissé une liste très-complète et fort curieuse de tous les meubles en cuivre-bronze et en fer dont une ferme romaine devait être pourvue. Ceux en fer sont singulièrement nombreux, et il serait très-intéressant de contrôler avec ces textes d'une incontestable authenticité les musées de l'Italie. Je ne sais trop si cette comparaison n'inspirerait pas de grands doutes sur la valeur des arguments que l'archéologie tire de l'absence d'objets en fer en telle contrée et dans telle période.

TROISIÈME PARTIE

L'âge du bronze chez les peuples barbares de l'Ancien monde.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

L'Occident civilisé par le commerce et les migrations des trois peuples sémitiques : les Allophyles, les Phérésiens et les Phéniciens. — Ce que nous savons déjà de la civilisation orientale qui s'est propagée en Occident.

Nous allons laisser derrière nous, dans notre marche vers l'occident, les nations qui ont dans le cours de leur longue vie traversé toutes les phases d'un développement normal et fait valoir en plein les talents divers qui leur avaient été confiés. Devant nos pas s'étend un monde dont les nations indigènes n'ont cultivé ni les sciences, ni les lettres, ni les beaux-arts. Elles ne nous ont légué aucun récit de leurs hauts faits, et les étrangers nous laissent dans une très-grande ignorance sur leur histoire. C'est à peine s'ils nous font connaître du plus au moins leurs mœurs et leur religion. Mais les tombeaux de ces peuples barbares, leurs autels, les emplacements de leurs villages et de leurs forteresses recèlent de nombreux objets en un bronze qui est celui des Orientaux et des Grecs, et ces bronzes vont nous servir de guides dans notre exploration des régions ténébreuses de l'Occident.

Cependant le commerce exerce sur les peuples qu'il met en relations, une influence qui dépasse beaucoup les profits matériels résultant de l'échange d'objets fabriqués et de matières premières. Non seulement il ne se limite point à

un seul trafic comme le serait celui du bronze et de l'étain; mais il est un puissant moyen de civilisation, et fait pénétrer chez les barbares tout ce qu'ils sont susceptibles de recevoir des arts, des mœurs, des croyances des grandes nations historiques qui leur envoient des caravanes, des flottes et des colonies. Les bronzes de l'Orient seront donc arrivés en Occident avec une foule d'autres biens ou d'autres maux matériels et spirituels, et nos études prennent ainsi une extension dont il est difficile d'exagérer la grandeur. Les preuves de la présence des Orientaux dans l'Occident se multiplient à l'infini sous nos pas. Il en est même qui dépassent de beaucoup en importance celles que nous fournissent les bronzes, et des recherches qui semblaient à l'origine devoir à peine ajouter un chapitre à l'histoire de la métallurgie, finissent par livrer d'importants matériaux à celle de l'humanité.

Trois peuples sémitiques, trois civilisations orientales vont d'abord attirer notre attention. Ce sont (avec les Pélasges d'Adria): les Phéniciens; les Ludites du Ta-Néter ou Phérésiens, et les Hycsos, les Ludites de la Basse-Egypte, les Allophyles, auxquels nous attribuerons les coutumes et les croyances évidemment égyptiennes que nous rencontrons en Occident et qui sont le plus nombreuses en Angleterre.

Nous étudierons ensuite successivement les pays que ces trois peuples ont dotés, directement ou par certains intermédiaires, des rudiments d'une civilisation toute orientale. Ces pays sont: Malte et les Syrtes libyennes, qui ont été leur première étape et d'où ils se sont hasardés dans les contrées inconnues de la Méditerranée occidentale; la Sicile essentiellement phénicienne; la Sardaigne et les Baléares libyennes; l'Atlas phérésien; l'Espagne phérésienne et phénicienne; les Gaules sidoniennes à l'ouest, tyriennes à l'est, lybiennes ou ligures au sud; l'Angleterre allophyle; l'Irlande phénicienne; la Germanie que sillonnent les routes du commerce sémitique de l'étain et de l'ambre; enfin, la Nord-Europe quelque peu sémitisée par terre depuis le Danube et l'Etrurie et par mer depuis les Pyrénées et la Britannie.

Mais avant de nous mettre en route pour visiter successivement toutes ces contrées, reportons un instant nos regards en arrière sur le chemin que nous avons parcouru, et résumons en quelques mots ce que nous savons déjà du monde barbare où nous allons pénétrer sur les pas des Sémites.

Nous savons que les peuples barbares avaient les rudiments d'une civilisation indigène, qu'elle se résumait dans le mégalithe et le celt ainsi que dans le métier du tisserand, et qu'elle s'est maintenue à travers l'âge sémitique du bronze jusques dans l'âge du fer. Le développement de la civilisation occidentale est donc le résultat de deux facteurs, l'un indigène, l'autre étranger, et il reproduit sur une vaste échelle, mais dans des conditions fort différentes, le spectacle que nous avait offert l'histoire de la métallurgie grecque pendant la période achéenne.

En outre, nous connaissons déjà par quelles routes et en quels temps les Sémites de Salmydessus, d'Adria, de Ligurie, des Bouches du Rhône, de Dertose, de Gadès allaient chercher ou recevaient, par terre ou par mer, l'étain de la Cornouailles et l'ambre du Jutland. Nous avons vu la part que les indigènes, tels que les Calètes et les Santons, prenaient à ce commerce, dont l'une des principales étapes était les lacs de Neuchâtel et de Bienne. Nous avons même, par anticipation, étudié dans les limites du monde barbare des celts tout un âge du bronze, celui de l'Italie transapennine.

Enfin, de la civilisation orientale qui s'est répandue dans l'Occident, nous connaissons non seulement l'industrie du bronze, mais, par les antiquités assyriennes, la forme et l'ornementation des armes et des objets de parure (p. 197); puis, le dessin des cylindres babyloniens (p. 194); celui des petites figures d'hommes sur des antiquités de l'Euphrate et du Tigre et sur celle de l'Etrurie (p. 197 et 232); le croissant ninivite (p. 197); les monnaies annulaires de l'Egypte et de l'Afrique (p. 180).

En civilisant l'Occident, les Sémites n'ont fait que poursuivre l'œuvre qu'ils avaient accomplie en Grèce et en Italie

sous le nom de Pélasges, de Cyclopes, de Curètes, de Telchines, de Dactyles, de Tyrrhéniens. Le point de départ de tous les Sémites civilisateurs, ce sont les côtes orientales de la Méditerranée, c'est l'Aramée et Chypre, c'est le Liban, c'est la Basse-Egypte, c'est tout spécialement le Ta-Néter, la Terre-Sainte, Canaan. Si l'Occident a été peuplé, depuis le Caucase, par les nations teutoniques et celtiques qui ont de leur berceau emporté avec elles le dolmen, la lumière de l'industrie qui réjouit et réchauffe la vie matérielle, s'est levée pour notre Occident de cette même Terre-Sainte d'où le christianisme, dix et vingt siècles plus tard, a illuminé de ses rayons spirituels la terre entière.

PREMIÈRE SECTION

Les Sémites en Occident.

PREMIER CHAPITRE

Les Allophyles[1].

Sémites égyptisés. Tombeaux de forme égyptienne en Algérie et en Espagne. Monnaie annulaire de forme égyptienne chez les Celtes et les Scandinaves. Métempsychose de l'Egypte chez les Druides de la Britannie et des Gaules. Silos sémitiques en Britannie et dans tous les autres pays sémitisés. Faucilles sémitiques en Britannie et dans toute l'Europe barbare sémitisée. Chars de guerre sémitiques chez les Britons. Bière égyptienne ; bière ibérique ; bière celtique, scandinave et germaine.

Nos Allophyles sont les Sémites issus de Lud qui ont colonisé ou envahi le Delta du Nil, et qu'un long séjour dans cette contrée a égyptisés à demi.

Les plus célèbres d'entre eux sont les Hycsos. Leur dernier roi se nommait Archlès ou Hercule. Chassés d'Egypte, ils émigrèrent vers l'Occident, où la tradition africaine faisait arriver un Hercule, qui mourait en Espagne, et dont l'armée, formée de peuples divers, se dispersa dans toute la région de l'Atlas. Cet Hercule, qui devançait de plusieurs siècles et celui de Tyr et celui de Grèce, passait avec raison pour le plus ancien de tous et pour originaire de l'Egypte[2].

[1] Knobel, Rœth, Nilsson. — Pour les Britons, voyez Jules César *Bell. gall.* 5, 12. — Diod. 5, 21. — Strab. 4, 5. 2. — Tacite, *Agric.*, 12.

[2] Ed. Rœth, notes 39 et 342. — Salluste, *Jug.* 17. — Tacite, *Ann.* 2, 60. — L'Hercule des Allophyles est sans doute le fondateur de Capsa qu'on identifie avec l'Hécatompyle de Polybe. Cette cité *aux cent portes* doit son existence à un peuple venu du pays où florissait la vraie Hécatompyle, Thèbes.

Mais les Hycsos ne furent point les seuls Allophyles que l'Occident vit arriver sur ses rives lointaines. Dans l'île qui prit plus tard le nom de Pharos, d'autres Sémites adoraient une déesse voilée, une Astarté transformée en Isis, qui avait inventé la voile des vaisseaux, et qui vers la fin du monde ancien présidait à la navigation dans tous les ports de la Méditerranée. Déjà au cinquième siècle avant Jésus-Christ elle avait une enceinte sacrée à Tithorée en Phocide; elle était à Corinthe adorée avec une somptuosité extraordinaire; postérieurement à la construction du phare d'Alexandrie, elle prit le surnom de Pharia, et elle fut importée à Rome sous Sylla.

Voyons maintenant si, parmi les coutumes et les croyances qui caractérisent l'Egypte, il n'en est point qui se retrouvent en Occident. Elles n'auraient pu y être apportées que par les Allophyles, car les Egyptiens ont, aussi peu que les Hindous, fait le commerce sur mer et colonisé les pays étrangers.

Chacun connaît les cercueils de l'Egypte, dont la forme ne se retrouve nulle part ailleurs. Ils reproduisent les contours de la momie et en dessinent la tête et les épaules. Or, près de la Calle, vers les limites de la Tunisie et de l'Algérie, sont à la surface d'une colline deux tombes creusées dans le roc et non loin de là un sarcophage, qui ont exactement l'aspect d'une momie[1]. Des tombes identiques creusées en ordre régulier sur la pente inclinée d'un rocher se voient en Espagne près de Vendrell (l'ancienne Olerdola), entre Tarragone et Barcelone. Ces sépulcres n'attestent-ils pas l'existence et les migrations d'une peuplade venue du Nil, qui avait gardé le souvenir des momies égyptiennes, mais qui n'embaumait pas ses morts et qui leur pratiquait dans le roc une fosse superficielle? Je ne sais si l'on ne trouverait point des tombes toutes pareilles dans le midi de la France.

La monnaie d'Egypte était des anneaux d'or et d'argent (p. 180), dont la valeur n'était indiquée par aucun signe, et

[1] Mémoire de M. Letourneux.

qu'on pesait à la balance[1]. Cette forme annulaire de la monnaie s'est conservée jusques à nos jours au sud de l'Egypte, dans le Sennaar, avec beaucoup d'autres coutumes remontant aux âges des Pharaons. Elle existe aussi en Guinée, mais avec un nom qu'on dit irlandais (voir plus bas). Cependant les Gaulois, avant de connaître et d'imiter les monnaies carthaginoises et grecques, possédaient comme moyen d'échange des anneaux, grossièrement travaillés, de cuivre, de bronze, de potin et de plomb, et M. le professeur Desor a trouvé de petits anneaux en bronze et de gros anneaux en fer divisés en sections, dans deux stations de ce lac de Neuchâtel[2] par où nous faisons passer une des grandes routes du commerce phénicien de l'ambre et de l'étain. Les Britons, nous dit Jules-César, avaient pour monnaie des anneaux de fer, et en Irlande on trouve dans les marais des anneaux de cuivre qui ont servi au même usage. Chez les Scandinaves enfin, il est question de chaînes d'or et, dans l'âge de fer, de bracelets en fils d'argent roulés en spirale, dont on détachait pour les marchés un ou plusieurs ronds qu'on appellait des BAUGRS *(bagues)*. Cette monnaie annulaire n'a eu cours ni chez les Philistins, les Hébreux, les Assyriens, les Phéniciens, ni chez les Grecs, les Latins, les Etrusques. Elle n'a donc existé que chez un seul peuple civilisé, les Egyptiens, et nous ne connaissons que les Allophyles qui aient pu l'apporter aux Celtes. Les Celtes l'auront à leur tour introduite chez les Scandinaves.

Les sacrifices humains, qui ont été de tout temps fort communs chez les nations païennes, étaient en usage chez les Celtes pendant l'âge de pierre et avant l'arrivée des Sémites, ainsi que le prouvent leurs dolmens-autels (p. 69).

[1] Pour les objets de peu de valeur, on faisait usage, selon toute vraisemblance, de plaques carrées de grès ou d'argile, qui étaient percées d'un trou comme la monnaie de cuivre des Chinois, et de scarabées de cette même substance, dont l'empreinte se voit sur les pièces d'argent de Phidon (p. 215).

[2] L'une des stations est de l'âge du bronze, l'autre de l'âge du fer. *Palafittes*, p. 67 et 95.

Ce culte sanguinaire faisait aussi partie intégrante de la religion druidique, dont le dogme principal était la migration des âmes. Mais il y a contradiction absolue entre ce dogme, qui suppose que la vie terrestre est un temps d'épreuve, et un culte qui abrége ce temps pour toutes ses victimes, et qui prétend être agréable aux dieux en détruisant la divine économie du monde. Aussi les Egyptiens, qui croyaient à la métempsychose, avaient en abomination les sacrifices humains. Ce dogme est donc chez les Celtes une importation étrangère. Mais il n'existait dans tout l'Ancien-Monde qu'en Egypte et en Inde, et comme des romanciers seuls pourraient le faire arriver dans les Gaules depuis les rives du Gange, où il n'a pris naissance qu'après la chute du védisme, nous devons faire de la terre du Nil le berceau de la religion druidique. Or, nos Allophyles ou Ludites ne sont devenus des fils de Misra[1], qu'à la condition d'avoir adopté sa grande et fondamentale croyance de la migration des âmes. Seulement ils ne se seront pas convertis aux idées égyptiennes jusques à renoncer aux sacrifices humains, qui sont un des caractères distinctifs du paganisme sémitique, et les mythes d'Hercule et de Busiris prouvent assez combien ce culte était en vigueur dans le Delta pendant la domination des Allophyles. En émigrant d'Egypte, ils auront donc emporté avec eux et les sacrifices humains et la métempsychose, et les Celtes, qui déjà offraient aux dieux le sang de l'homme, auront accepté de ces étrangers la croyance à la migration des âmes.

Comme le foyer du druidisme était dans la Britannie et non dans les Gaules, chez les Carnutes et non à Narbonne, dans l'île d'Anglesey et aux Stonehenge et non dans le Kent, les Allophyles auront pris la route de l'Ebre, et, subissant l'action magnétique du berceau de l'étain, ils auront gagné par mer les côtes sud-ouest de l'Angleterre, qui sont de toute l'Europe transalpine la région la plus druidique, la plus égyptisée.

[1] Gen. 10, 13.

Au reste, le druidisme a en commun avec la religion égyptienne non seulement la métempsychose, mais les mystères avec leurs initiations, les lacs sacrés, les îles flottantes, les fleuves de la mort à traverser et de nombreuses allusions à l'arche diluvienne. Toutefois nous n'insistons pas sur ces points secondaires, parce qu'ils sont sujets à bien des doutes.

Ces Britons, chez qui nous conduisons les Allophylès, avaient certaines coutumes égyptiennes et sémitiques qui corroborent notre hypothèse.

Ils conservaient leurs blés dans des silos. Le grenier souterrain, qui suppose un sol très-sec et par conséquent un climat chaud, ne peut être en Angleterre qu'une importation étrangère, venue du sud. Il était inconnu des Gaulois : les seuls silos qu'on ait découverts en France, sont dans le pays de Caux, chez ces Calètes qui faisaient un grand commerce avec la Britannie (p. 115). Leurs excavations, qui sont assez nombreuses, ont une forme conique, une profondeur de 8, et un diamètre de 15 mètres; l'ouverture est un puits de 1^{m} 60^{c} à son orifice. On dirait de vastes demeures souterraines plutôt que des greniers. Les silos sont tout aussi rares en Espagne qu'en France, à l'exception toutefois de l'Espagne citérieure, c'est-à-dire des côtes orientales et du bassin de l'Ebre, tout spécialement d'Osca et de Carthagène, (d'après Varron)[1], de Tortose et de Valence (d'après les voyageurs modernes). En Italie il n'en existe à notre connaissance que dans la Pouille et en Sicile. Mais dans la région de l'Atlas, qui est une terre mi-libyenne, mi-sémitique, le silo est aujourd'hui encore d'un usage général, et porte le nom de *mattamore*, qui prouve sa provenance orientale. On a même découvert tout récemment en Algérie des tombeaux étranges qui ont la forme des silos, et que nous tenons pour être d'origine phénicienne (p. 82). Ils nous rappellent les immenses tombes royales de la Guinée et du Congo. Si du sud nous remontons vers le nord-est, nous retrouverons le silo chez

[1] *De agric.*, 1, 57.

les Cappadociens, chez les Thraces, chez les Scythes, mais non chez les Slaves, ni chez les Scandinaves. Dans l'humide région de l'ambre, on serrait les récoltes dans des granges au siècle de Pythéas.

La région des silos est celle de la civilisation sémitique. La Britannie les doit aux Allophyles et aux Phéniciens ; aux Sidoniens, la vallée de l'Ebre ; aux Philistins et Phéniciens, l'Italie. Les Sémites de Thasos et de Salmydessus auront appris l'art de construire ces greniers aux Thraces et aux Scythes. Les Sémites de l'Atlas, arrêtés dans leur marche par l'Océan, auront dirigé leurs pas vers le sud et se seront mêlés aux nègres de la Guinée et du Congo.

Les Egyptiens, les Hébreux, sans doute aussi les Philistins et (par les Pélasges) les Grecs d'Homère ne fauchaient point comme nous le blé par le pied, mais le coupaient avec la faucille au-dessous de l'épi[1]. Telle était aussi la coutume des Britons, qui l'auront reçue de leurs civilisateurs sémitiques. Telle était celle des Scandinaves de Thulé, à qui les Britons l'auront transmise. Peschiéra nous a déjà fait faire connaissance avec les faucilles en bronze des Philistins d'Adria (p. 226), et elles s'offriront à nous partout où le commerce appelait les Sémites et jamais dans les contrées distantes des grandes routes de l'étain et de l'ambre.

Les chars de guerre faisaient la force principale des armées chez les Egyptiens, chez les Cananéens et les Ludites, chez les Assyriens, chez les Troyens et les Grecs homériques. Or, mille ans plus tard, Jules-César retrouve chez les Britons cette singulière manière de combattre. Les Gaulois possédaient bien des chars pareils, mais en faisaient peu d'usage, et peut-être les avaient-ils empruntés aux Britons. Ici encore les Britons donnent la main aux Orientaux par dessus les Gaules.

[1] Nilsson, p. 127. — Ruth., 2, 15. 16. — *Iliade* 18, v. 550. — Diod. 5, 21.

Si c'est par la route de l'étain que le char de guerre était parvenu aux Britanniens, ils l'auront fait connaître par la route de l'ambre aux Scandinaves. Une saga peint un vieux roi de la Scanie combattant sur son char de guerre et terrassé d'un coup de massue[1].

Les Egyptiens, ne possédant pas de vignobles, avaient inventé la bière : ils préparaient avec l'orge une boisson qui le cédait à peine au vin[2], et l'appelaient d'un nom que les Grecs prononçaient ZYTH-OS. Elle était en quelque manière inconnue des Sémites[3], des Grecs, des Etrusques, des Latins, qui cultivaient la vigne. Tous les peuples barbares de l'Europe au contraire en faisaient leur boisson favorite ainsi que de l'hydromel. D'après la linguistique, l'hydromel est antérieur à la dispersion de la grande famille aryâ ; car la même racine, METH, qui désigne le vin chez les Aryas du sud et des pays à vignes, a été appliquée à l'hydromel chez les Illyriens, chez les Slaves et les Lithuaniens, chez les Germains et les Scandinaves, chez les Gaulois, les Cymris et les Irlandais. Mais il n'en est pas de même de la bière, qui a reçu des noms différents chez plusieurs de ces peuples, et qui chez le même peuple est parfois désignée par plusieurs termes. Chacun d'eux avait-il inventé séparément l'art de la préparer? ou l'avaient-ils tous appris des Egyptiens, comme le suppose M. Nilsson?

La question ne peut être douteuse pour les Grecs : leur *vin d'orge*, dont ils faisaient d'ailleurs fort peu de cas et d'usage, se disait *zythos*. Les Allophyles leur avaient donc apporté d'Egypte et la chose et le nom.

A Rome, la bière passait pour être d'origine espagnole ou

[1] Nilsson, p. 132.

[2] Diod. 1, 43. Herod. 2, 77.

[3] Les Arabes ont un vin de palmier dont le nom est le même que celui qui est traduit par cervoise dans nos versions de l'Ancien Testament, SCHEKAR. Sous ce nom, on comprenait aussi le cidre, l'hydromel, qui était bien connu des Egyptiens, et enfin la bière, qui serait d'origine non-sémitique.

gauloise. Elle s'appelait en langue ibérique CÆLIA, CERIA, en langue celtique CERVESIA qui est le CWRUF cymri, ou COURMA qui est la prononciation grecque du CUIRM irlandais, *fête, festin*. Mais ces mots n'ont aucun ressemblance avec ZYTH-OS, et la linguistique ne confirme point l'hypothèse qui fait passer d'Egypte en Gaule l'art de préparer la bière. Toutefois le terme *zyth-os* se retrouve dans les langues celtiques sous la forme de SUT, SIGH, qui paraît signifier, comme le *schekar* hébreu, plusieurs espèces de liqueurs énivrantes, l'hydromel suivant les uns, le *cidre* suivant les autres, peut-être aussi la bière.

Pythéas avait trouvé la bière en usage à Thulé ainsi que l'hydromel, et Tacite nous dit que les Germains buvaient une liqueur faite d'orge ou de froment. Il nous paraît probable que les Germains et les Scandinaves avaient reçu des Celtes, des Celtes irlandais, cette boisson avec l'étain et le bronze (p. 104). En effet, la bière en scandinave se dit ŒL, qui est le EALA anglo-saxon, le ALE anglais et le ALUS lithuanien, et en irlandais OL signifie *boisson*. L'irlandais a pour bière les deux termes de LAITH et de BEOIR, cymri BUR. LAITH est le LEITHUS des Goths de la Baltique, le LIDR scandinave, le LID allemand, qui ont le sens de *cidre* ou de *boisson*. BEOIR est le BIOR scandinave, le PEOR ancien allemand, le BIER allemand moderne, qui a donné au français le mot de *bière,* et peut-être le PIVO slave et le PYWAS lithuanien.

[1] Voyez pour les matériaux de cette page et non pour toutes nos conclusions, Ad. Pictet, t. 2, p. 318 et suiv.

DEUXIÈME CHAPITRE

Les Phérésiens [1].

Les Phérésiens ludites adorant Persée-Macar, le dieu bienfaisant, et Astarté bovicorne ; le peuple des dolmens et des trilithes. Ils essaiment ou émigrent en Arabie, en Paltiochide, dans les îles et sur les côtes de la mer Egée, au Pont-Euxin et au Tyras ; en Egypte, en Italie, en Sardaigne, en Libye, en Espagne, en Cornouailles (Stonehenge), en Irlande. — Les Ethiopiens de Joppé ou Chavim aux Canaries.

Les Horiens ou Ludites de l'Idumée ; troglodytes. Le troglodytisme, résultat du climat et du sol, et non caractère de races ; fréquent dans les pays chauds, rare dans les tempérés ; se propage du sud au nord en Occident.

Les Phérésiens ou Ludites du Ta-Neter sont les constructeurs des dolmens de la Pérée (p. 67) et les plus anciens ou du moins les plus habiles métallurgistes de l'humanité postdiluvienne (p. 182 et suiv.). Ils avaient pour divinités suprêmes un Baal à la faux, connu des Grecs sous le nom de Persée (le Phérésien), et une Astarté bovicorne [2], qui est la même déesse que la Dercéto de la ville ludite d'Ascalon et que l'Atergatis des Araméens.

Les dolmens de la Pérée appartiennent à la même architecture que les piliers commémoratifs des Hébreux (p. 49). Cette architecture aboutit au gigantesque trilithe. Les voyageurs n'ont pas découvert de trilithes debout dans la Pérée ni ailleurs dans la Terre-Sainte : mais n'y en aurait-il point de gisant sur le sol ?

En Arabie, le Kaçim, situé dans le Nedjed sur la route de Médine au Bas-Euphrate, possède un groupe de piliers et de trilithes, découvert par M. Palgrave. D'après les traditions des Arabes, quelques-unes de leurs tribus seraient issues de Lud. Nous attribuerons donc aux Arabes ludites ou phérésiens la construction de ces trilithes (p. 60).

[1] Knobel, p. 198 et suiv. — Ed. Rœth, p. 15. — Movers, t. 2 et 3.

[2] D'après une de leurs principales villes, Haschthéroth-Carnaïm, la cité *des* statues d'*Astarté*, portant sur sa tête *deux cornes*, Gen. 14, 5. — Cette déesse est nommée Atergatis, 2 Mac. 12, 26.

Astarté était bovicorne. Elle était adorée à Ascalon, qui était devenue une des principales villes des Philistins, et même tous les Philistins l'avaient en très-grande vénération[1]. Sur les bas-reliefs égyptiens, ils portent des casques à cornes qui témoignent de leur dévotion à cette déesse.

Dans les mythes comme sur les médailles, Persée est armé de la faucille ou faux du grand dieu Saturne. Un dieu sémitique, Saturne ou Hercule, portait chez les Egyptiens et les Lybiens le nom de MACAR, *celui qui coupe*, qui coupe avec la faucille. Nous faisons de ce Macar le synonyme de Persée et le dieu des Phérésiens.

Ce Macar joue un grand rôle dans l'histoire primitive des peuplades grecques, et son nom en grec a pris le sens de *bienheureux*. Persée était donc un dieu bienfaisant. Or les Lybiens, dit saint Augustin, « entendaient par *nanphanum* un homme dont le pied porte bonheur», et en Egypte Persée avait laissé l'empreinte de son pied à Chemmis, où il avait un temple.

Nous reconnaîtrons donc la présence des Phérésiens et suivrons leurs migrations à l'empreinte du pied de leur dieu, au nom de Macar et à celui de Persée, comme aussi à leurs mégalithes et aux cornes symboliques de leur Astarté.

A Joppé, Persée avait délivré d'un monstre marin Andromède, la fille de Céphée. *Céphée* est la personnification des *Havi*-m, peuple camitique qui avait occupé la côte avant l'arrivée des Philistins. Comme dans les langues du nord de l'Afrique AÏT signifie *tribu, peuplade* (p. 199), la tribu de Joppé, *aït Joppé* a donné son nom à la race immense des *Æth-iopiens*. Ces Ethiopiens ou Havim ont pu aisément mêler leurs mythes avec ceux des Phérésiens, leurs voisins.

Du Ta-Néter nous dirigeons nos pas vers le nord. La Paltiochide ou la Philistie septentrionale avait vu s'établir dans ses riches vallées des essaims de Phérésiens; car le nom de Pharès y est encore vivant[2], et un district des Ansariens porte celui de Kadmus ou des Ludites cadmoniens (p. 201).

[1] 1 Sam. 31, 10.
[2] C. Ritter, t. 17, p. 877. 927.

Les Phérésiens ou Lydiens d'Ascalon ont fondé à Cythère le temple et le culte de Vénus-Astarté-Dercéto, et ils auront donné à une rivière de la Crète le nom de Jardanos ou Jourdain (p. 183).

Rhodes et les îles asiatiques de la mer Egée portaient le nom des îles des Macares, c'est-à-dire du dieu des Phérésiens.

Persée avait conduit en Argolide une colonie phérésienne, dont le culte avait un caractère éminemment oriental.

Ce même Persée était adoré comme un dieu indigène dans les villes maritimes et marchandes du Pont-Euxin, sur les côtes septentrionales de l'Asie mineure[1].

Au nord-ouest de cette mer, près des rives du Tyras (Dniester), était l'empreinte d'un pied divin qui mesurait en longueur deux coudées. C'était celle de Persée et non d'Hercule[2], et elle nous conduit par une route septentrionale vers les contrées riches en or des Agathyrses, au sud desquelles passait la grande route salmydessienne du Danube. La Transylvanie aurait donc été abordée de deux côtés opposés par deux peuples sémitiques.

Mais ce n'est pas vers le Pont-Euxin et les Carpathes que s'était porté le grand courant des peuplades phérésiennes.

Une de ces tribus s'était fixée au milieu des Misréens à Chemmis ou Panopolis dans la Haute-Egypte.

Des rives du Nil, cette race voyageuse s'était répandue vers l'ouest le long des côtes de la Méditerranée, dans la Libye, qui est riche en piliers et en bilithes. De la Libye un courant de retour amena leur dieu Macar sur les côtes occidentales de la Grèce[3].

Le Macar de Libye aux pieds bienfaisants avait pour fils Sardus, qui a peuplé la Sardaigne. SARAD, d'après Bochart, en sémitique signifie *empreinte du pied*, et tel est en effet le sens du nom grec de cette île, Ichnuse ou Sandaliotis.

[1] Movers, t. 2. p. 289.

[2] Herod. 4, 82. Comp. C. Ritter, *Propylées*, p. 341 (en allem.)

[3] Je résume ici en deux lignes tout un chapitre d'une dissertation inédite sur Macar.

Mais au fond du golfe de Tarente, à Pandosie, on montrait l'empreinte sacrée du pied d'Hercule. Hercule a pris ici, comme au Tyras, la place de Persée, et nous devons faire arriver d'Asie ou plutôt de Libye des Phérésiens sur les côtes méridionales de l'Italie comme en Sardaigne.

Le cycle des mythes de Persée avec les Grées et les Gorgones, a pour théâtre l'Atlas. D'après Salluste, les Perses, en se mêlant aux Gétules, ont formé la nation des Numides, et les terres des Numides sont aujourd'hui encore couvertes de dolmens (p. 68). Hercule avait conduit vers l'Atlas les Phaurusiens, et de nos jours Faris passe pour avoir fondé la ville de Fez. Vers l'ère chrétienne, les Phaurusiens disparaissent à nos regards au sud du Maroc dans les déserts du Sahara, et au delà de ces mêmes déserts sont aujourd'hui le pays de Fouradou et le peuple des Foulahs.

Varron nous apprend que l'Espagne avait été peuplée, après les Ibères, par les Perses. Ces Perses ou Phérésiens peuvent y être arrivés par deux routes : de l'Atlas par les colonnes d'Hercule sur la côte océanique de la péninsule, et de la Libye par la Sardaigne vers l'embouchure de l'Ebre. Les dolmens, le nom de Persée, les cornes d'Astarté nous aideront à retrouver les traces de ce peuple dans la péninsule Ibérique.

Cependant les mythes grecs[1] font arriver Persée monté sur Pégase, chez les Hyperboréens, et les Hyperboréens qui, d'après Hérodote[2] habitaient au nord-ouest de la Grèce, envoyaient dès les temps les plus reculés de peuple en peuple des offrandes au dieu de Délos, Apollon. Les commerçants grecs avaient depuis Pythéas reconnu ces Hyperboréens dans les Britons, qui avaient érigé à ce grand dieu solaire le temple circulaire des Stonehenge, et qui témoignaient aux Grecs une affection toute particulière. Les Phérésiens auraient ainsi abordé sur les mêmes côtes de la Cornouailles où les avaient devancés les Allophyles, et les Perséïdes de la Britannie n'avaient point oublié les Perséïdes de la Grèce.

[1] Pindare, *Pyth.*, 10.
[2] 4, 32 et suiv.

Aviénus[1], qui puise dans des sources phéniciennes, dit que les Hespérides avaient pour habitants des Ethiopiens. Par ces Hespérides il entend le pays de l'étain, la Cornouailles, et nous ne serions point surpris que la *tribu de Joppé* eut accompagné les Phérésiens en Britannie. Mais les Hespérides étaient les Canaries, et les Canaries sont bien placées sur la route que Céphée et ses Havim ont dû suivre pour se rendre au Mexique (p. 26)[2].

En Irlande on adorait Astarté et Dercéto, la double déesse des Phérésiens, et la légende nationale veut que cette île ait été peuplée ou civilisée par une race orientale, africaine, dont les essaims partaient les uns de la Galice, où les Phérésiens d'Afrique auraient fixé leurs demeures, les autres de la Gascogne et de la Biscaie où nous avons déjà fait arriver, par la grande route commerciale de l'Ebre, les Allophyles (p. 246), et qui nous sont connues depuis nos études préliminaires par leurs villes sidoniennes (p. 108).

Aux Phérésiens qui descendaient de *Lud*, nous donnons pour frères les habitants primitifs de l'Idumée, les Horiens ou Troglodytes, issus de Séhir par son fils *Lotan*[3]. Nous ignorons si les cavernes de ces Ludites étaient naturelles ou factices ; mais elles nous avertissent qu'on peut être troglodytes et appartenir à l'une des familles les plus nobles et les mieux douées de l'espèce humaine.

Hors de l'Idumée, mais dans les limites du Ta-Néter, les grottes factices sont fort nombreuses : à l'est du lac de Tibériade, dans le pays de Gadara ; au nord de ce même lac, dans le Wady el Humam ; puis, à Bostra ; à El Remtha (sur la

[1] *Descr. orbis*, v. 738.

[2] Il est vrai toutefois qu'à consulter l'orthographe seule, les Camites de Joppé, les Chavim, auraient moins de droit à être les Chivim du Mexique que les descendants de Canaan qui portaient exactement le même nom de Chivim. Mais ces derniers n'ont pour soutenir leur titre aucune tradition.

[3] Gen. 36, 20; 1 Cron. 1, 38; Deut. 2, 12. 22.

route de Damas à la Mecque), et enfin, dans les rochers calcaires de l'Antiliban. On les retrouve plus au nord dans le mont Casius, et à l'est de l'Euphrate, dans le mont Singara, mais surtout entre Orfa et Mardin. Ces contrées ont toutes été habitées par des Sémites, auxquels nous pourrions même rapporter les nombreuses cavernes taillées à peu de frais dans les roches tuffeuses de la Cappadoce.

Si nous franchissons les limites des nations sémitiques, les mœurs troglodytes s'offrent à nous chez les Japhétites de l'Arménie et chez les Camites de l'Afrique. D'après Du Bois de Montpéreux, les principales villes de l'Arménie ont dans leur voisinage de nombreuses cryptes qui auraient été leurs berceaux. En Géorgie, on suit à Ouplotsiké tout le développement d'une architecture qui part de la grotte la plus simple, imite ensuite la maison en bois, s'inspire plus tard du style grec et copie en dernier lieu l'art romain. Plus au nord, la crypte devient de plus en plus rare; car elle est née dans les pays chauds et suppose au moins un climat tempéré. On cite[1] : quelques grottes dans le Caucase; celles du Beeschtau, où Strabon place des Troglodytes sur la route de commerce entre les Sarmates et Dioscurias; d'autres grottes innombrables dans les monts de la Crimée, sans inscriptions ni ornements; plusieurs dans la Thrace, qui est une terre inconnue, et dans la Mœsie qui avait ses Troglodytes vers les bouches du Danube.

En Afrique, les Troglodytes étaient des tribus sauvages, qui avaient trouvé sans doute des asiles dans des grottes naturelles. Les uns habitaient, au sud de l'Egypte, à l'est du Nil, les déserts de la Nubie. Les autres vivaient à l'ouest des Garamantes ou du Fezzan, dans la Libye.

La Sicile est singulièrement riche en cryptes, demeures, tombeaux ou chapelles, dont plusieurs sont assez vastes. Il en existe aussi à Malte, entre la Sicile et la Libye; aux Ba-

[1] Il y a en outre des cryptes dans le nord de la Perse et dans le Kourdistan; dans la contrée de Bamian où elles proviennent d'ermites bouddhistes; dans le Thébel, etc.

léares, entre la Libye, l'Ibérie et les Gaules, et dans le sud de la France. Un peuple des pays chauds, un peuple libyen, celui des Ligures, a probablement introduit jusques au cœur des Gaules les mœurs méridionales du troglodytisme.

TROISIÈME CHAPITRE

Les Phéniciens.

Histoire du verre. Cette industrie naît au Bélus, se perfectionne à Sidon, est introduite en Egypte, est à peine connue des Grecs, se développe en plein à Alexandrie, pénètre d'assez bonne heure en Etrurie, vers l'ère chrétienne à Rome et de Rome chez les Gaulois et les Ibères. — Composition chimique du verre bleu. — Histoire de l'émail, phénicien ou égyptien d'origine, étrusque, gaulois au 2e siècle de notre ère. — Importance archéologique de la verroterie.

Pourpre tyrienne. — Ornementation. — Corps de métier.

Vaisseaux marchands. — Tours et fanaux.

Constructions cyclopéennes. — Murs de blocs taillés en bossage. — Parois revêtues de feuilles de métal. — Voûtes par encorbellement et circulaires. — Colonnes de pierre et de bronze.

Temples hypèthres et couverts; chapelles portatives. Pour idoles, colonnes et cônes plutôt que statues. Animaux symboliques. Culte orgiastique.

Tours militaires et funéraires.

Nous n'avons point ici à faire l'histoire des colonies fondées en Occident par les Phéniciens. Elles sont connues de chacun, et nous les avons rappelées déjà plus haut, en traitant du bronze sidonien et tyrien. Mais nous devons résumer avec d'autant plus de soin le peu qu'on sait de la civilisation phénicienne; car le moindre détail peut devenir pour nous un fil conducteur dans le labyrinthe de l'âge du bronze où nous ne tarderons pas à nous engager.

Les verroteries trouvées dans les tombeaux transalpins appellent avant tout notre attention sur une industrie qui a fait la gloire et la richesse de Sidon[1].

Des marchands de nitre, à une date inconnue, mais anté-

[1] Pline, *Hist. nat.*, 36, 65. — Beckmann, p. 1, p. 375 et suiv. — *Encyclopédie* d'Ersch et Gruber (en allem.). Art. *Glasmalerei.* — Weiss, passim.

rieure à Moïse et fort ancienne, trouvèrent accidentellement le secret de fabriquer le verre à l'embouchure du Sihor Libnat ou Bélus, petite rivière aux eaux malsaines, consacrée au grand dieu des Cananéens, Baal ou Bel. Ce littoral fut pendant plusieurs siècles la seule localité qui produisit le verre. Telle est l'antique légende, à laquelle nous ajouterons un trait: c'est que le verre le plus ancien était coloré; car, d'après les sciences physiques, il est assez difficile d'obtenir du verre incolore, et ce dernier sera partout le plus récent, le plus précieux, le plus recherché. Mais cette légende est mise en doute par l'archéologie: elle a trouvé en Egypte des objets en verre qui, d'après leurs hiéroglyphes, seraient plus vieux que les Phéniciens eux-mêmes, et Thèbes serait la vraie patrie du verre. Nulle tradition ne confirmant les prétentions de Thèbes et de l'Egypte, nous les écartons jusques à plus ample informé.

Sidon, qui tirait son sable du Bélus, se rendit célèbre par ses verreries, d'où sortaient des vases à boire ou de toilette de formes très-variées, et d'une exécution savante, parfois incrustés d'étain, pareils à ceux qu'on a trouvés dans les ruines assyriennes[1]. Les artistes sidoniens tentèrent même de faire des miroirs en verre; mais ils n'y réussirent qu'à demi et y renoncèrent, ces miroirs ne pouvant soutenir la comparaison avec ceux en bronze. Tyr, cité toute commerçante et maritime, ne paraît pas avoir jamais exercé cette industrie; mais elle en transporta les produits chez les peuples civilisés, chez les Barbares et jusques aux extrémités du monde connu, chez les Ethiopiens de Cerné, au sud du Maroc.

En Egypte, où, selon certains archéologues, la verrerie ne se serait introduite que postérieurement aux Hycsos, sous les Ramsessides, on ne réussit pas à égaler les Sidoniens dans la confection des vases. Mais on porta à un haut degré de perfection l'imitation des perles et des pierres précieuses.

Les Grecs n'ont pas connu d'autre verre que celui des

[1] Gosse, *Assyria*, p. 557.

Phéniciens. Au temps d'Hérodote, le verre n'a pas encore de nom : c'est une « pierre fondue » plus précieuse que l'or. Il apparaît sous son vrai nom dans Aristophane et Platon. Les Phocéens de Marseille n'ont donc pu enseigner aux Gaulois un art qui n'a jamais été pratiqué dans l'ancienne Grèce.

Cette industrie prit une très-grande extension à Alexandrie. La nouvelle capitale de l'Egypte excella dans la préparation des verres colorés, et elle livrait, comme autrefois Sidon, de magnifiques vases, que le commerce transportait et en Inde et à Rome.

Les Etrusques avaient appris des Orientaux le secret du verre (p. 233); mais ils l'ont gardé pour eux, et les Romains ne l'ont connu qu'après avoir réduit en province l'Egypte. Alors l'Italie eut à son tour aussi ses verreries. Au temps de Pline, la principale ou l'unique était située à l'embouchure du Vulturne, et livrait et du verre pur et des pains de verre blanc. Les ruines de Pompéi ont offert, dans leurs chassis, les plus anciens carreaux de vitre que l'on connaisse : de 74 centimètres sur 54, ils sont simplement coulés et non soufflés, et leur composition chimique est à peu près identique à celle de notre verre.

Les Gaulois et les Ibères, à qui cette industrie était entièrement inconnue avant la domination romaine, l'avaient très-promptement apprise de leurs maîtres.

Elle se maintint et se perpétua dans la Phénicie, son berceau, jusques au moyen âge, tandis qu'elle se propageait à Constantinople dès le cinquième siècle, et à Venise. Des Gaules elle passa au septième siècle en Angleterre.

La composition du verre coloré ne paraît pas avoir été la même chez tous les peuples. La couleur bleue est la plus ordinaire. Elle provient, d'après Sir H. Davy, du cobalt pour tous les vases en verre bleu clair tirés des tombeaux de la Grande Grèce, et la même matière colorante a été découverte dans les grains de verre bleu déposés sur les momies égyptiennes. Klaproth et Gmelin au contraire avaient trouvé du fer et point de cobalt dans les verres qu'ils avaient analysés. Ces derniers étaient-ils peut-être phéniciens, ou

étrusques, ou romains? La chimie éclaircira un jour la question et répandra par là une lumière inattendue sur les temps antéhistoriques. Déjà M. de Fellenberg nous apprend qu'un grain de verre bleu foncé, trouvé vers la Baltique, était teint non par le cobalt, mais par l'oxyde de fer.

L'histoire de l'émail est fort obscure. M. le comte Laborde a soutenu que l'art de fondre du verre coloré dans des alvéoles de métal était inconnu des anciens, et que tous les prétendus émaux égyptiens étaient enchassés et non fondus. Mais M. Labarte a constaté que ce sont de vrais émaux, et il suppose que cet art, inventé par les Phéniciens, n'était exercé sur les bords du Nil que par quelques artistes étrangers. D'après lui, le *chaschmal* et l'*électron* seraient l'émail. On attribue, peut-être sans avoir assez examiné la question, aux Etrusques la connaissance de ce procédé. On ne sait par quelle voie il avait pénétré chez les Gaulois; mais ils en faisaient usage au second siècle de notre ère, d'après un de leurs ouvrages trouvés en Essex dans un tombeau romain avec des monnaies d'Adrien, et la Creuze a fourni une plaque de cuivre émaillée en bleu avec des monnaies de Philippe l'Arabe. D'ailleurs les émaux gaulois ne sont que de grossières imitations de ceux de l'Egypte. Au cinquième siècle, Constantinople avait ses émailleurs, à qui probablement est dûe l'épée de Chilpéric. Leur art a pénétré en Allemagne au treizième siècle seulement.

Ces quelques données sur l'histoire de l'émail et du verre et sur la composition chimique du verre bleu foncé et bleu clair, peuvent, en se rectifiant et se complétant, être d'une grande utilité dans l'étude de l'âge du bronze et même des âges de la pierre et du fer. On démontrera un jour par la chimie que tous les verres de l'antique Europe transalpine sont directement ou indirectement d'origine orientale, et l'on déterminera exactement la contrée d'où ils sont venus. Aujourd'hui on ne sait à quelle fabrique attribuer par exemples les bracelets en verre coloré continu qui sont très abondants dans les cimetières burgondes et helvéto-romains, et assez rares en France. A en juger par la seule vue, les col-

liers en grains de verre coloré, qui appartiennent à l'âge du bronze et au premier âge du fer, et qui offrent les mêmes formes et la même disposition des couleurs depuis la Crimée aux îles Britanniques et de la Grande Grèce en Scandinavie, et même en Amérique, seraient identiques à ceux qu'on a trouvés dans les tombeaux de la terre du Nil. Enfin, dans les tourbières de la Scanie où gisent des squelettes d'urus et de tortues, et qui datent, d'après M. Nilsson, d'une période géologique peu distante de celle où le sud de la Suède et la Prusse n'avaient pas encore été séparés par la Baltique, sont, au milieu d'outils en silex, de fausses perles en verre d'un travail très-grossier qui trahit l'enfance de l'art.

L'industrie de la pourpre, bien connue déjà de Sidon, devint la gloire de Tyr. Elle était alimentée par un commerce très-étendu, qui embrassait toutes les côtes de la Méditerranée et même celles de l'océan Atlantique. Mais l'archéologie n'a découvert dans les débris de l'âge transalpin du bronze aucun lambeau de pourpre tyrienne, et nous passons outre.

Le motif favori d'ornementation pour les vases ou les armes, comme pour les broderies des étoffes de pourpre, de soie, de coton, ou pour les sarcophages et les tombeaux, était, en Phénicie ainsi qu'en Assyrie, des figures de dieux ailés, de sphinx, d'animaux réels ou monstrueux, sans parler de la rosace, de la palme, de la torsade.

L'industrie phénicienne avait, comme celle du moyen âge, ses corps de métiers. Une inscription trilingue de Sardaigne vient de nous faire connaître l'existence dans cette île d'une confrérie punique de sauniers. On en a conclu avec raison que les artisans et marchands de la nation phénicienne avaient senti le besoin de se constituer en sociétés, qui se propageaient au loin avec le commerce et les colonies. Les ouvriers en bronze auraient donc eu, eux aussi, leurs corporations, qui auront formé une espèce de franc-maçonnerie enveloppant de mystères les procédés de leur art. Or plus d'un archéologue a prétendu que les habitations des lacs suisses,

si riches en bronzes dont on n'avait fait aucun usage, étaient les magasins de marchands phéniciens qui auraient pénétré jusques au nord des Alpes. Le fait de confréries qui s'appuient et se secourent, et qui, malgré les plus grandes distances, restent unies entre elles, donnerait à cette hypothèse un degré de plus de vraisemblance.

Les vaisseaux phéniciens étaient de commerce et non de guerre. Calculés pour recevoir le plus de marchandises possible, ils étaient hauts, larges, lourds, à fond plat[1], et prenaient peu d'eau. Tels étaient aussi ceux des Vénètes en Armorique, ceux des Suions en Danemark.

Les Phéniciens érigeaient sur les côtes des colonnes ou tours ou statues, qui leur servaient de point de repère pendant le jour, et de fanaux pendant la nuit. La simple énumération de ces monuments nous permet d'embrasser d'un coup d'œil l'immense extension du commerce sidonien et tyrien, carthaginois et gaditain :

au détroit de Messine un phare sur le cap Pélore, c'est-à-dire Bel-or, sur le cap du *Seigneur du feu ;*

en Afrique et en Espagne, les guérites ou tours dites d'Annibal, où l'on allumait des feux à la sixième heure[2];

les colonnes d'Hercule ou Melcarth, le grand dieu de Tyr et de Gadès, au détroit de Gibraltar;

la tour de Cæpion, phare à l'embouchure du Bætis[3];

une autre tour à celle du Tage[3];

le fanal de Brigantium, près du « Grand Port »; ce fanal réparé par les Romains et récemment (1791) par les Espagnols, porte aujourd'hui encore le nom d'Hercule;

au fond du golfe de Biscaie, la *colonne solaire* (CHAMMAN), qui a donné son nom à la ville d'Amanum;

au cap sud-ouest de l'Angleterre, un fanal dont nous déduisons l'existence des deux noms que portait ce promon-

[1] Avienus. *Ora mar.*, v. 378.
[2] Pline, *Hist. nat.*, 2, 73; 35, 48.
[3] Strab. 3, 1 et 3.

toire : Bolérion (Pélore) et Antivestæon *(à l'opposite du feu)* ;

une colonne d'Hercule sur la côte germanique[1], sans doute vers l'embouchure de l'Eider, qui était jadis l'entrée de la Baltique pour tous les vaisseaux marchands (p. 130).

De la Baltique nous revenons sur nos pas vers la Phénicie pour y jeter un coup d'œil sur ses édifices, que nous devrons comparer avec ceux de l'Occident.

Les Phéniciens ou du moins les Sémites de la Paltiochide et de l'Aramée ont construit de vrais murs cyclopéens en blocs informes, comme le prouvent entre autres les ruines de l'antique Balanéa (au nord d'Aradus) et celles de Sphiri (au sud d'Alep)[2]. Les Cyclopes, qui ont donné leur nom à certaines édifices d'Asie-Mineure, de Grèce, d'Italie, d'Espagne et d'Afrique, sont pour nous une corporation sémitique (p. 76).

Je ne sais si l'Asie-Antérieure, du Tigre à la Phénicie, contient un seul édifice en blocs de formes diverses, en polygones, taillés et ajustés avec soin. Les murs phéniciens sont en blocs énormes, quadrangulaires, *taillés en bossage*, selon l'expression de M. de Saulcy[3], et disposés par assises régulières.

Les salles des palais chez les Phéniciens, comme en Assyrie, avaient leurs murailles révêtues de feuilles de bronze ou même d'or, et ornées en bois précieux ou en ivoire.

A en juger par les ruines de la Jérusalem de Salomon, les Phéniciens auraient connu, non seulement l'encorbellement, mais la voûte circulaire. Dans l'encorbellement, tantôt ils laissaient subsister les saillies angulaires des pierres superposées, tantôt ils les faisaient disparaître et taillaient les pierres en voussoir.

Leurs colonnes étaient ou égyptiennes et doriques[4], ou as-

[1] Tacite, *Germ.* 34.

[2] Petit Radel, *Monuments cyclopéens*, p. 118. 201. — C. Ritter, t. 17, p. 1703.

[3] *Art hébraïque*, p. 147.

[4] Id. 177. 185, etc.

syriennes et ioniques à volutes, à cornes de bélier[1], ou carrées d'un ordre inconnu[2]. Celles qui ornaient leurs temples, étaient d'or et d'émeraude à Tyr, de bronze à Gadès (comme celles du temple de Salomon).

Les temples les plus anciens étaient hypèthres, taillés dans le roc vif; au milieu de la cour on ménageait un immense monolithe, qui était ou le piédestal de la statue du dieu ou l'autel. D'autres temples étaient couverts, comme ceux de l'Egypte, avec lesquels ils avaient plus d'un point de ressemblance. Enfin, les Phéniciens, qui cependant vivaient tous dans des cités, avaient, comme de vrais nomades, des chapelles portatives reposant sur des roues[3], et Sanchoniathon nous apprend qu'à Byblos on promenait le grand dieu de la cité sur un char attelé de bœufs.

Les dieux étaient représentés dans les temples par la colonne ou par le cône plutôt que par la statue. Le temple portatif de Sidon avait pour symbole de la divinité deux triangles, qui, sur les médailles, sont dessinés à la babylonienne (p. 193) et surmontés d'un anneau ou d'une sphère. A Emèse le soleil était adoré sous la forme d'une pierre conique. La Vénus de Paphos est figurée tantôt par un cône tronqué, tantôt par un cône avec deux rudiments de bras et une forme de tête, surmonté du croissant lunaire et de l'astre solaire. Ce cône, qui est presque un homme, deviendra en Libye la figure qu'on appelle à tort l'*adorant*[4]. L'Isis Pharia voilée (p. 244) est le type des monnaies de Byblos.

Parmi les animaux symboliques des Phéniciens et des Tyriens nous nommerons la colombe de Vénus, le poisson, le lion qui se voit grossièrement sculpté sur quelques édi-

[1] De Saulcy, id., p. 231, 252.

[2] Id. 157, etc. — C. Ritter, t. 17, p. 814.

[3] Monnaie romaine de Sidon.

[4] D'après Raoul-Rochette l'adorant se verrait déjà sculpté sur la quatrième pyramide. — Je ne sais d'ailleurs si cet archéologue n'a pas réuni à tort l'adorant, la croix ansée et le thau. La tige droite de la croix exprime une autre pensée que le triangle ou cône solaire de l'adorant.

fices, et le veau dont on trouve des figurines en bronze dans le Liban[1].

Le culte phénicien avait pour trait distinctif les danses orgiastiques des prêtres de Baal qui sautaient à travers le feu du sacrifice. Ces danses avaient encore leur caractère asiatique en Phrygie dans le culte de Cybèle et en Italie chez les Hirpins, adorateurs d'Apollon (p. 223). Mais le génie grec les tempère et les ennoblit en Crète chez les Curètes (p. 199). Nous les retrouverons à chaque pas que nous ferons dans l'Occident, et de nos jours les feux de joie du printemps ou du solstice d'été avec leurs sauts à travers le feu et leurs danses s'allument chaque année en Grèce, en Italie, en France, en Angleterre et en Irlande, en Scandinavie et jusque chez les Slaves[2].

La Phénicie et tous les pays voisins sont couverts de tours en ruines que les Arabes nomment BOURDSCH. Ce nom est celui de BYRSA, la citadelle de Carthage. Ces tours étaient ou militaires ou funéraires. Elles sont la plupart carrées, ont jusques à cinq étages, et supportent parfois une haute et mince pyramide; d'autres sont rondes et se terminent par un cône. Plusieurs comprennent quelques chambres; l'escalier est tantôt intérieur, tantôt extérieur. Certaines tours ont le toit plat, formé de larges dalles[3].

D'ailleurs les plus anciens tombeaux phéniciens que l'on connaisse, ont été probablement des grottes naturelles ou factices. La disposition de ces grottes ne différait point des excavations sépulcrales de Jérusalem. Or ces tombeaux, au dire de M. de Saulcy, sont identiques à ceux des nécropoles étrusques, notamment à ceux de la vallée de Castel-d'Asso : mêmes portes évasées à la base et mêmes encadrements à crossettes[4].

[1] C. Ritter, t. 17, p. 814 et 817.
[2] Grimm, *Mythologie allemande,* p. 583 et suiv. (en allem.).
[3] C. Ritter, t. 17, passim. Plusieurs de ces *burdsch* sont romaines et grecques; mais le style en est certainement phénicien.
[4] *Art judaïque,* p. 279. 284.

DEUXIÈME SECTION

L'Occident sémitisé.

PREMIER CHAPITRE

I. La Libye et les îles de la Méditerranée occidentale.

A. MALTE ET GOZZO[1].

Région libyenne sémitisée par les Phérésiens et les Allophyles et par les Phéniciens. Murs cyclopéens et dolméniques. Avenues de piliers. Dolmens cyclopéens et vrais dolmens. Bilithes et trilithes. Temple à piliers et à colonnes. Temples quadrangulaires, circulaires, en trèfle. Cones, têtes de bélier et autres symboles. Vases étranges. La triade des dieux de Malte. — Cossura. — La Libye, foyer de civilisation pour la Grèce et l'Italie.

Ces deux îles sont l'anneau qui relie l'Orient à l'Occident. C'est là que nous voyons apparaître certains édifices, certains mégalithes, certains symboles, certains vases qui sont incontestablement l'œuvre de peuples sémitiques, mais qui portent un cachet particulier et qui s'offriront fréquemment à nous chez les Barbares du monde occidental. Ces petites îles sont d'ailleurs le centre d'une région liby-sémitique qui comprend la célèbre région du lac Triton ou de la petite Syrte avec l'île de Meninx, la Byzacène avec Cossura, la côte de Tripoli et le plateau de Barca.

Sont phéniciennes (p. 263): à Malte, les constructions cyclopéennes en blocs bruts d'un temple qu'on suppose avoir été celui de Junon; des ruines indéterminées à Ghiménès au sud de Benghazi; d'autres ruines dans la contrée de Tunis.

[1] Mes principales sources sont ici l'*Univers pittoresque;* le célèbre *Voyage* (en allemand) de Barth, et ceux de Nathan Davis à *Carthage* et aux *Villes ruinées de la Numidie* (en angl.).

Sont d'invention phérésienne (p. 251) et liby-sémitique : à Gozzo, autour de deux temples jumeaux, une grande enceinte circulaire de pierres colossales posées alternativement l'une dans la longueur du mur et l'autre dans la largeur; et surtout, à Malte, une enceinte de pierres levées de dix-huit pieds d'élévation. Voilà la première apparition des pierres-fiches, formant enclos d'un temple; mais elles sont ici toutes serrées les unes contre les autres et forment un mur continu (p. 62).

Au sud de Tripoli, dans le Djébel Messid, sur le flanc de la montagne est une longue série de piliers peu distants les uns des autres, et percés, on ne sait dans quel but, de trous carrés sur un de leurs côtés. A leurs pieds était la voie sacrée que suivaient les processions se rendant sur le sommet du mont. D'autres séries pareilles existent dans la contrée, et l'on se croirait en Bretagne plutôt qu'en Afrique (p. 65).

A Moghrawa (Tunis) sont des pierres-levées hautes de 10 pieds et brutes, dont M. Davis ne nous a pas dit la situation réciproque. Dans une gorge voisine sont des tombeaux ou des chapelles dont les *murs* sont formés de grands blocs à peine équarris, et qui sont couverts par des *dalles* dont l'une a 15 pieds de longueur. Ce sont des dolmens cyclopéens, des monuments mi-phérésiens, mi-phéniciens. Non loin de là, à Elmédad (l'ancien Macrinus), sont de vrais dolmens-tombeaux, de forme quadrangulaire, mesurant de 7 à 12 pieds de longueur, de $4 \frac{1}{2}$ à 5 de hauteur et formés de pierres plates non taillées.

Le Djébel Messid offre aussi au voyageur étonné de singuliers bilithes (p. 59). Sur un soubassement de larges pierres formant deux degrés se dressent deux piliers quadrangulaires, hauts de dix pieds, percés de trous carrés et si rapprochés qu'un homme peut à peine passer au travers. Ils supposent une pierre horizontale, qui a leur largeur, mais qui les déborde de beaucoup à droite et à gauche. Tout autour sont des pierres qui, d'après leur forme, leurs rigoles et leurs bassins, ne peuvent avoir été que des autels. Dans le voisinage sont d'autres bilithes dont l'un, grossièrement

sculpté, présente dans sa partie supérieure la figure d'un monstre. Les ruines d'un temple quadrangulaire ne contiennent pas moins de six de ces mêmes bilithes, qui sont incontestablement des symboles de la divinité. Les deux piliers verticaux, nécessaires pour supporter la pierre horizontale, ne comptent proprement que pour un, et le tout représente l'immutabilité du Dieu suprême, Amoun, qui domine le monde visible.

Sont pareillement phérésiens ou liby-sémitiques : le cromlech ou trilithe de Malte, pierre oblongue supportée par deux autres plus étroites où sont sculptés un œuf et un serpent; à Gozzo, dans un temple à forme de trèfle, et près d'un cône phallique, deux pierres-levées à architrave.

Dans le voisinage de Leptis est un temple, unique sur la terre entière : la façade est formée de deux rangs de pierres très-hautes fichées en terre, et l'intérieur est orné de colonnes que M. Barth dit ioniques. Mais est-ce l'ordre ionique assyrien des temps antéhistoriques, ou l'ordre ionique grec des siècles de Cyrène et de Rome ? Quoi qu'il en soit, ce mélange de colonnes et de peulvans est fort étrange.

Sont phéniciens (p. 264) les temples cyclopéens quadrangulaires et hypèthres de Malte et des côtes libyennes[1]. Mais sont liby-sémitiques les temples hypèthres et *circulaires,* comme celui de Malte, cercle parfait de cent pieds de diamètre, avec des murs divisant l'étendue de cette circonvallation ; comme celui de Baal à Carthage avec ses quatre murs concentriques; comme les deux temples jumeaux de Gozzo, compris dans une seule et même enceinte, et ayant chacun la forme d'un trèfle double, ou du feuillage d'un arbre s'arrondissant sur un tronc commun. Cette forme bizarre est celle de quelques nuraghes sardes et d'un temple gaulois, celui de Kerkeville.

Sont phéniciens et syriens (p. 264): un cône de deux pieds dix pouces de hauteur et un autre cône obtus, qui se voient encore dans les temples de Malte et de Gozzo, ainsi que les

[1] Dans l'île de Meninx le temple d'Hercule avec son autel d'une grandeur extraordinaire était sans doute dans le style phénicien pur.

deux cônes en quartz de deux pieds six pouces de hauteur, qu'on a découverts dans une grotte de l'oasis d'Augila, et un autre cône enfoui dans les ruines de Carthage. A Siwah l'élément phénicien se mêlait à l'élément égyptien : Jupiter Ammon y était figuré par une pierre conique comme le soleil à Emèse; mais il avait une tête de bélier comme le grand dieu de Thèbes, et ce symbole égyptien s'était propagé au loin vers l'ouest. Sur une monnaie qu'on dit de Malte, se voient une tête de bélier, et une femme voilée qui est l'Isis de Pharos et de Byblos (p. 264). Les Libyens attribuaient aussi des cornes à leur *roi* suprême, Milichius (MELEK, Moloc), qui ne différait peut-être pas de Macar, et le dieu de Leptis, Bel Macar, était d'après ses monnaies un bouc à queue de poisson. Nous retrouverons le symbole du bélier à Lanleff en Bretagne.

Sur les murs des temples maltais s'offrent à nous la spirale de Mycènes et de l'Asie sémitique (p. 202), le croissant lunaire, des cercles solaires, l'ibis égyptienne, le serpent. Mais à nos pieds sont taillés dans le roc deux vases qui (d'après M. Nilsson) n'ont leurs pareils que dans le cairn de New-Grange en Irlande : circulaires et de quatre pieds de diamètre, leur surface plate se relève et s'évase quelque peu sur les bords. Ils étaient probablement destinés à recevoir le sang de victimes humaines.

L'adorant (p. 264) avec ses deux bras bien dessinés est le type des monnaies de Cossura et de Carthage. Les bas-reliefs puniques le reproduisent plus d'une fois. On l'a retrouvé près de Leptis.

Malte avait (d'après Movers) ses trois dieux comme la plupart des peuples phéniciens. Sa triade était composée d'une Junon-Astarté chaste et sévère, qui est sans doute celle des Phérésiens et qui diffère complétement de l'Astarté-Vénus de Tyr; d'un Hercule, Macar ou Milichius, et d'un Baal Chamman qui figure à la troisième place dans les inscriptions puniques, et que nous avons retrouvé en Biscaie (p. 108). Il existe encore à Malte des restes des trois temples élevés en l'honneur de chacune de ces divinités.

Cossura était l'île des Cabires, des Patæques, des dieux forgerons, et ce culte, que nous tenons pour phérésien et allophyle, est antérieur à celui de la Vénus des Tyriens et de leur Melkarth.

Nous ne parlerons pas des silos de la Tripolitaine et de tout le nord de l'Afrique, qui sont une importation sémitique et orientale (p. 247); ni de l'alphabet libyen, qui est sémitique aussi, et qu'on prétend être plus ancien que le phénicien; ni des bas-reliefs symboliques et d'une exécution assez correcte que Barth a découverts en traversant le Fezzan, et dont le dessin nous paraît être tout pareil à celui de certains monuments au nord du Liban; ni d'une salle en ruine construite en grandes assises et couverte à la manière égyptienne (par encorbellement?), à Djaus sur le plateau cyrénéen; ni des *bourdsch*[1] ou tours très-nombreuses, de forme carrée comme les tours de l'Asie antérieure (p. 265), n'ayant pas de porte comme la tour de David à Jérusalem, et éclairées par le haut. Elles sont semées dans la Tripolitaine sur les hauteurs et sur les plaines, et elles servaient, d'après Diodore et Appien, de lieux de refuge et de magasins. D'autres tours circulaires étaient des tombeaux, et les tombeaux de l'époque romaine ont plusieurs étages. Mais nous rappellerons que le Sémite Cadmus avait fondé cent villes le long des Syrtes; que les Grecs avaient appris des Libyens l'art d'atteler les chevaux; que Neptune était un dieu libyen; que Minerve avec son égide était née près du lac Triton; que Macar était adoré dans la Grèce occidentale (p. 253); que les Machlyes, voisins de ce même lac Triton, se disaient venus de Troie; que les mythes phérésiens des Hespérides, des Grées, des Gorgones sont africains, et, enfin, que la Grèce et l'Italie, d'après la linguistique ou la légende, devaient à la Libye le miel et la cire, les choux, les pois, les fèves et les lentilles[2]. Malte et les Syrtes ont été un foyer de civilisation

[1] Ce mot est devenu le latin *borgus* que M. Barth a lu dans une inscription romaine de l'Empire, au sud de Tripoli, près de Gharia.

[2] Movers, t. 2, p. 409.

sémitique, et ce foyer a été assez actif pour influer puissamment sur la Grèce elle-même.

Cette civilisation liby-sémitique remonte à une trop haute antiquité pour appartenir à l'âge du fer. Elle ne peut, d'autre part, dater de celui de la pierre, puisque les piliers, les bilithes, les murs des temples ont été taillés ou sculptés avec des outils en métal. Elle s'est donc développée pendant l'âge du bronze, et, en effet, les Sémites qui l'ont fondée, Hycsos, Phérésiens, Sidoniens, connaissaient tous l'art de mêler le cuivre et l'étain quand ils abordèrent à Malte et sur les côtes du bassin des Syrtes.

B. L'ATLAS[1].

Libyens, leur religion et leurs symboles; leurs tombeaux; leurs piliers.

Libyens orientaux. Inhumation avec désarticulation. Cairns ou bazinas. Tourelles. Cairns sur tourelles. Dolmens incomplets. Pas de culte des morts.

Libyens occidentaux, Numides. Inhumation et culte des morts. Corps repliés dans une auge, sous un dolmen-autel, dans une enceinte.

Monuments funéraires sémitiques et allophyles : chambres taillées dans le roc, silos, tombes en forme de momies.

Résumé.

L'Atlas, antérieurement aux premières colonies sidoniennes, était déjà mi-berber, mi-sémite, ainsi que le prouvent et les traditions antiques et celles que nous ont conservées les historiens arabes. Mais cette vaste région est encore pour l'archéologie une terre bien peu connue, et nous ne nous y arrêterons pas longtemps.

La religion des indigènes ou des Berbers paraît avoir été le culte des astres ainsi que celui des morts. Les monuments et les médailles de l'Atlas nous semblent présenter beaucoup plus fréquemment que ceux de la Phénicie et de la Syrie le croissant lunaire et le cercle solaire. D'autres symboles assez communs dans le nord de l'Afrique sont la

[1] *Recueil de notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine*. 1863. — Mémoire de M. Letourneux.

colombe et le poisson, le serpent, l'œuf, le caducée et l'adorant, qui tous sont d'origine sémitique.

Les Libyens avaient, comme tous les autres peuples, la coutume de dresser sur les tombeaux des pierres brutes. Quelques-unes de ces pierres, qui datent de l'âge du bronze et des métaux, portent des inscriptions en caractères libyens ou touaregs. Une de ces pierres inscrites fait partie d'un cercle, de 2 mètres de diamètre, formé de pierres droites qu'elle domine de sa hauteur. Les enceintes de pierres-levées, circulaires, ovales, rectangulaires, avec une ou plusieurs pierres semblables au centre, ne sont pas rares dans les terres libyennes : les piliers du centre sont-ils des cippes ou des idoles? on ne sait. Après l'établissement des Phéniciens en Libye, les indigènes ont appris d'eux à tailler et sculpter leurs piliers qui représentent un homme ou un Dieu à tunique courte tenant à la main la pomme de pin assyrienne et ayant au-dessus de lui le croissant lunaire de la religion nationale. Ce croissant reparaît identique sur des cippes à inscriptions phéniciennes.

1° Les Libyens orientaux, tels que nous les connaissons par les monuments funéraires de la contrée de l'Algérie voisine de la Tunisie, et tout spécialement par ceux du mont Aurès et de l'Hodna, inhumaient leurs morts sous de petits tertres, ou dans des tourelles, ou sous des tertres surmontant des tourelles.

Le tertre, dont le diamètre est de 9 à 10 mètres et dont la hauteur n'atteint pas 3 mètres, est un amas de rocailles contenu dans un mur de grosses pierres dont chaque assise est en retrait sur l'autre. Sur le sommet plat et large se dressent vers le centre trois ou plusieurs pierres disposées en un rectangle ouvert sur une de ses faces: c'est une grotte dolménique sans dalle qui la recouvre et sans porte qui la ferme. Ces cairns ou *bazinas* sont d'ordinaire entourés d'une enceinte circulaire de pierres-fiches peu élevées. Une de ces pierres est parfois percée d'un ou de plusieurs trous, comme les pierres des avenues sacrées et les bilithes de Tripoli (p. 267). Ces pierres trouées établissent l'identique origine

des Libyens des Syrtes et de ceux de l'Aurès. Près de ces bazinas sont sur le sol des espaces rectangulaires couverts de pierrailles et délimités par de grosses pierres.

Les tourelles sont formées de vrais murs perpendiculaires. Elles sont circulaires comme plusieurs tourelles des Syrtes. Le diamètre n'en est que de 7 pieds, et la hauteur ne dépasse pas 5 pieds. Une large dalle leur sert de toit. Sous le sol qu'elles entourent, est une auge rectangulaire que recouvre une pierre plate et dont la longueur n'est pas de trois pieds. Le corps y est couché sur le flanc, et il a été plié en deux après désarticulation du fémur (p. 78). Ce mode étrange d'inhumation nous rappelle que les habitants des Baléares[1], qui étaient libyens, brisaient à coups de massue les corps avant de les déposer en terre. Avec les ossements on n'a trouvé jusques ici que des vases en terre; point de haches en silex, point de bronzes. Ces tourelles ne sont jamais, dit-on, environnées d'enceintes en pierres-fiches. Comme les basinas, elles n'ont point d'autels dolméniques sur leur sommet ou à leurs pieds. Le mort, une fois confié à la terre, n'était pas l'objet d'un culte; on l'abandonnait à lui-même, on l'oubliait; ce que ne faisaient pas les autres Libyens.

Si l'on élargit la tourelle et qu'on la remplisse de terre ou de pierres, et si l'on construit sur elle une bazina, on a les deux mausolées colossaux du Médreçen et de la Romaine, ou des rois Numides. Le premier, qui est le mieux conservé, rappelle, sinon par sa hauteur, au moins par sa forme extérieure, le tombeau lydien d'Alyattes, cône immense se dressant sur une base circulaire à murs droits (p. 232).

La coutume d'inhumer dans des fosses rectangulaires, dans des tourelles, sous des tertres, s'est sans doute maintenue chez les Libyens orientaux jusques à leur conversion au christianisme, et l'on trouvera certainement un jour dans ces monuments des objets en bronze et d'autres, plus récents encore, en fer. Déjà l'on a découvert des fûts de

[1] Diod. 5, 18.

colonnes romaines dans les pierres de l'enceinte d'une bazina.

2° Cependant une autre branche des Libyens, les Numides, qui étaient, selon Salluste et les écrivains carthaginois, un mélange de Gétules et de Perses ou Phérésiens, ne connaissait ni la tourelle ni le tertre, et construisait dans le style dolménique des tombeaux et des autels tout pareils à ceux des Celtes. Cette ressemblance provenait de ce que les Phérésiens avaient, comme les Cimmériens du Caucase, les Cimrys et les Gaëls, la coutume d'élever en l'honneur de leurs morts des dolmens (p. 67).

Les Numides inhumaient leurs morts comme leurs frères de l'Aurès et ne les brûlaient point à la manière des Celtes. Ils repliaient le corps mort sur lui-même comme faisaient les Scandinaves de l'âge de pierre (p. 78), et le déposaient dans une auge ou caisse en pierres brutes (p. 68), parfois avec les os du cheval favori du défunt. Si le sol offrait un roc nu, on amoncelait un peu de terre qui présentait l'aspect d'un tertre fort bas, et l'on y ménageait la place pour l'auge. Sur cette fosse on plaçait horizontalement une large dalle, qui tantôt reposait immédiatement par trois de ses angles sur le sol, le quatrième étant soulevé par une grosse pierre, et tantôt était soutenue en l'air par quelques jambages. Le tertre était entouré d'une, de deux, de trois enceintes de grosses pierres disposées avec une régularité géométrique en rond ou en carré. Ces enceintes étaient reliées entre elles par des avenues de pierres fiches rangées sur une seule ou sur plusieurs lignes.

Le dolmen a d'ordinaire la forme d'un autel. Mais il a aussi parfois celle de la grotte sépulcrale ouverte sur un de ses côtés. Parfois aussi la dalle repose, non sur des piliers, mais sur des murs de gros blocs informes ou de pierres taillées (p. 267).

La pensée qui préside aux monuments des Numides, c'est le culte que les morts réclament des survivants et qui, d'après Hérodote, faisait toute la religion des Libyens d'Augila. Le dolmen est la chapelle érigée sur la fosse, et quelques-

unes des grandes dalles qui recouvrent ces monuments, offrent des rigoles et des trous creusés à la surface pour recevoir le sang des victimes.

D'ailleurs ces dolmens présentent plusieurs particularités qui sont étrangères aux monuments celtiques. La dalle de l'autel a le plus souvent un angle plus élevé que les trois autres, et pointant vers le ciel comme pour implorer de la Divinité une réponse favorable. Parmi les pierres soulevées en l'air, il en est qui sont non des autels, mais des symboles de la Divinité : telle la dalle taillée avec soin et de forme rectangulaire qui repose sur une pierre unique, équarrie et assez basse, et qui a devant soi plusieurs pierres-fiches. Elle déborde de tous côtés son support, et nous y voyons le rudiment des bilithes T des Baléares, des faux trilithes T de Tripoli, ainsi qu'une preuve nouvelle de l'identique origine des Libyens orientaux, des Numides et de certains peuples de l'Espagne (p. 59). Puis, si l'enceinte du dolmen est carrée, à l'un des angles se dresse parfois un haut pilier, qui indique peut être, comme chez les Ibères et chez les Turcs (p. 51), le héros ennemi que le défunt avait égorgé de sa propre main. Certaines pierres cubiques sont percées d'un trou qui nous rappelle ceux des pierres des basinas. Un dolmen du Tarf, au sud de la Calle, grotte ouverte sur une de ses faces, est aû centre d'un dallage circulaire de pierres équarries. Il y a d'ailleurs des dolmens sans enceintes et des enceintes sans dolmens. Enfin, la proximité des dolmens et des bazinas ou des tourelles et, surtout, un ou deux dolmens érigés au sommet de bazinas attestent que les Numides et les Libyens orientaux vivaient mêlés les uns avec les autres, et que leurs alliances avaient pour résultat la fusion de leurs coutumes différentes.

Les fouilles qu'on a pratiquées dans les auges sous les dolmens ont produit, entre autres: des objets en cuivre et en bronze, tels que des bagues (p. 194); des mors en fer; une médaille de Faustine et des boucles de ceinture identiques à celles des cimetières gaulois et franks. Ces trouvailles, mais plus encore la multitude immense de ces monuments, dont la

province de Constantine est pour ainsi dire « constellée », les formes variées des enceintes, la longueur des avenues, tout indique que ce genre de constructions s'est perpétué pendant un très-grand nombre de siècles, et que chez les Numides comme chez les Scandinaves il a pu épuiser toutes les combinaisons dont il était susceptible.

Les autres monuments funéraires dans la province de Constantine sont d'origine sémitique et phénicienne : ce sont des chambres cubiques taillées dans le rocher d'une colline, avec des portes carrées, oblongues, ou même en forme de trapèze, et avec de très-larges disques sculptés sur les parois; c'est, ailleurs, une salle sépulchrale rectangulaire dont le haut a été taillé en voûte.

Nous rapporterons encore aux Phéniciens (p. 82) les silos funéraires du Jurjura, qui d'ailleurs existent aussi en grand nombre à l'ouest d'Alger, notamment non loin de Cherchell et de Ténez. Ils sont fort rares ou n'existent pas dans l'Algérie orientale. De forme circulaire, ils ont été creusés d'en haut dans des rochers peu élevés et l'ouverture qui regarde le ciel est fermée par d'énormes dalles. Quelques-uns présentent même souvent deux ou trois chambres communiquant entre elles. Autour des silos effondrés sont disposées des pierres dont quelques-unes semblent avoir été travaillées.

Nous rappellerons enfin le sarcophage du Tarf qui reproduit exactement la forme d'une momie égyptienne, et ces deux tombes, ayant exactement la même forme, qui ont été creusées à la surface rocheuse d'une colline voisine (p. 214).

Si nous résumons ce peu de pages relatives à l'Atlas, nous dirons :

1° qu'il n'existe aucune preuve directe et positive que l'Atlas ait eu son âge de pierre, et que le seul élément indigène que l'archéologie reconnaisse dans les antiquités libyennes, c'est le culte des morts et des astres;

2° que les monuments libyens n'ont à peu près rien de commun avec l'architecture cyclopéenne ;

3° que les mégalithes, piliers ou dolmens, appartiennent

à l'âge du bronze par les formes équarries, les inscriptions, les sculptures, les rigoles qu'offrent un grand nombre d'entre eux, et qu'il en est de postérieurs à l'ère chrétienne;

4° que ces mégalithes, comme toute la civilisation libyenne, sont d'origine sémitique et plus spécialement phérésienne;

5° que de l'est à l'ouest on peut distinguer à cette heure trois genres de monuments libyens : *a)* les bazinas et les tourelles, avec auges et corps désarticulés; *b)* les dolmens-autels avec auges et corps entiers et avec enceintes; *c)* les silos;

6° que l'unique mode de sépulture chez les Libyens a été l'inhumation;

7° que les bilithes, la désarticulation des cadavres, et les dolmens à auges indiquent une émigration des Libyens vers les Baléares et les Gaules.

C. LES ILES DE LA MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE.

Sicile. Grottes d'Ipsica. Monnaies de Syracuse à dessin babylonien et de Motyé.
Sardaigne. Nuraghes. Tombeaux phéniciens. Cabanna. Pleureuses.
Corse. Pelone. Mégalithes.
Baléares. Talayots. Bilithes. Corps désarticulés.

Nous détachons de l'Italie ses trois grandes îles, parce que leurs plus anciens monuments ne s'expliquent que par ceux de l'Afrique sémitisée.

La Sicile, si riche d'ailleurs en antiquités, ne nous en présente aucune qui ait pour nous un grand intérêt. Nous noterons seulement, avec les grottes d'Ipsica, les monnaies de Syracuse et de Motyé. Quelques-unes des premières nous offrent à notre grand étonnement ce dessin barbare des cylindres babyloniens (p. 193) que les Hellènes ou n'avaient jamais connu ou avaient immédiatement répudié, et que les Phocéens de Marseille n'avaient point non plus adopté, mais qui est très-fréquent sur les monnaies gauloises. — Motyé avait pour grande divinité une Astarté-Méduse qu'on repré-

sentait avec la langue pendante. Cette même Astarté avec le croissant sur la tête était adorée des Sardes, comme le prouve un de leurs bronzes. Or l'Hercule Ogmius des Gaulois était aussi figuré la langue pendante. Un courant sémitique qui part de l'Asie, arrive dans les Gaules par la Sicile et la Sardaigne.

Les Nuraghes de la Sardaigne sont l'héritage d'une race liby-sémitique, celle de Sardus-Jorbas-Jolaus et du carien ou philistin Dédale, qui avait su pendant son âge du bronze imprimer un caractère spécial à la civilisation qu'elle avait apportée de son berceau africain. Ce sont des tours circulaires comme le sont exceptionnellement celles des Syrtes et de la Syrie (p. 270). Quelques-unes ont la forme d'une feuille de trèfle, ainsi que le temple double de Malte (p. 268). Hautes de cinquante pieds, en mesurant quatre-vingt-dix de diamètre, toutes se terminent en cône surbaissé, et cette forme conique est leur trait distinctif. Elles sont massives, les plus anciennes en pierres brutes horizontales, les autres en pierres équarries et rangées par assises régulières. Ce genre de construction s'est donc perpétué pendant un grand nombre de siècles, comme le prouve d'ailleurs le nombre de ces tours qu'on évalue à six cents, selon d'autres à trois mille. Dans le massif ont été ménagées avec beaucoup d'art une ou plusieurs chambres au même niveau ou à deux étages différents, et unies par un corridor ou par un escalier intérieur en spirale. La porte d'entrée, très-étroite et très-basse, est formée par une architrave plate. Les chambres sont voûtées en ogives par encorbellement, selon le style allophyle (p. 76). Dans ces chambres sont des niches qui semblent avoir été destinées à recevoir des corps entiers; mais on n'y trouve ni ossements, ni urnes, et l'on n'est pas unanime à reconnaître dans ces monuments des tombeaux. Les anciens ne nous viennent point en aide: Aristote parle vaguement de constructions très-anciennes; Diodore, de gymnases, de tribunaux, dont il ne reste aucun vestige. On recueille dans ces Nuraghes de petites idoles grossières,

hideuses, uniques; on dirait des diablotins. Une d'elles a sur la tête deux cornes qui rappellent les casques des Philistins (p. 252). Ces idoles, coulées d'un seul jet, sont en bronze. Elles situent donc dans l'âge du bronze la civilisation liby-sémitique des Sardes et avec elle celle de Malte et des Syrtes dont elle est la fille[1].

On a d'ailleurs découvert en Sardaigne, taillés dans le roc, des tombeaux phéniciens de forme cubique ou oblongue, et contenant d'un à quatre squelettes avec armes de guerre ou parures de femme. A l'entrée était une colonne à inscription phénicienne[2]. D'autres tombeaux, du genre des mausolées, semblent copiés sur ceux d'Antiphellus en Lycie.

Nous noterons en vue des bas-reliefs scandinaves de Kivick, que les Sardes portent une longue simarre noire à capuchon et à manche, du nom de *cabanna*. C'est la *lacerna cucullata* des Romains, que nous estimons être, comme les Sardes primitifs, originaire de Libye et qui diffère peu du *burnous*.

Nous croyons reconnaître une autre trace des mœurs sémitiques des Sardes primitifs dans la coutume actuelle des pleureuses qui, parentes du défunt ou salariées, font retentir les airs de leurs cris et de leurs complaintes.

En Corse, les bergers et la plupart des paysans portent ce même manteau à capuchon, qu'ils appellent *pelone*. Mais cette île n'a ni nuraghes, ni traditions sémitiques ou libyennes, et les seuls monuments anté-romains qu'on cite, sont un dolmen rectangulaire à bassins et deux menhirs très-rapprochés l'un de l'autre, que nous supposons d'origine celtique.

[1] A Volterra sont deux tombeaux en forme de dome, tout pareils aux nuraghes. Les Etrusques nous ont aussi laissé quelques statuettes assez semblables à celles des Sardes. — Stephens (*Yucatan*, t. 1, p. 433, en angl.) parle de constructions coniques, semblables au Trésor d'Atrée, qu'on a découvertes dans la vallée de l'Ohio. Il n'admet pas qu'on doive recourir, pour les expliquer, à l'hypothèse d'une commune origine. (Dennis, *Etrurie*, t. 2, p. 161).

[2] Nilsson, *Appendice* (en allem.), p. 30.

Les Baléares, au contraire, sont toutes liby-sémitiques. Elles le sont par leurs nuraghes, qui prennent ici le nom de *talayots*, et qui sont aussi nombreux que ceux de la Sardaigne, et par leur *Autel des Gentils*, qui ne nous paraît être qu'une variété de ces mêmes nuraghes ; — par leurs hauts bilithes en forme de *Thau*, qui sont les frères aînés des bilithes en miniature du Dir (p. 275) et les proches parents des faux trilithes de Tripoli (p. 267); — par leur antique coutume de briser les corps morts (p. 273) et par les débauches toutes libyennes[1] de leurs fêtes nuptiales; — enfin, par les noms sémitiques de plusieurs de ces îles ou de leurs cités. De la Libye, de la Sicile, de l'Italie méridionale, la grande route des Sémites se dirigeait par la Sardaigne et les Baléares vers l'Ebre et Tarsis (p. 107) et non par la Sardaigne et la Corse vers la Ligurie et le Rhône.

[1] Hérodote 4, 172.

DEUXIÈME CHAPITRE

La Péninsule Ibérique[1].

Epoque antédiluvienne. — Les peuples qui ont habité ou colonisé l'Espagne : 1° Les Tartessiens japhétites; leur alphabet et leur littérature. — Légendes achéennes. — 2° Les Ibères, d'origine inconnue; leurs cippes; leurs mines; leurs colonies en Cornouailles; leur fer et leur acier. — 3° Les Phérésiens, liby-sémites; leurs villes et leurs monnaies; leurs dieux, taureaux sculptés, cabires; tombeaux; le cètre; le manteau noir; les dolmens. — Culte dans les grottes fatidiques. — 4° Les Sidoniens de l'Ebre; les Tyriens de Gadès. — 5° Les Celtibères; armes, vêtements, dolmens. — 6° Les Etrusques; les Zacynthiens, les Rhodiens, les Massiliens. — 7° Les Carthaginois. — 8° Les Romains. — Ruines de l'âge du bronze. — Les quatre périodes des mines.

L'histoire de cette presqu'île remonte par la géologie jusques aux temps antédiluviens : près de Madrid une assise quaternaire, inférieure (chose étrange) à celle qui contient les ossements d'éléphants, de rhinocéros, recèle des haches non polies en pierre, dont une est en quartzite ; c'est la première hache quaternaire qui ne soit pas en silex. Dans cette même localité, mais dans le terrain superficiel, sont des haches polies.

1° Après le déluge, la péninsule hispanique a reçu, (selon la Genèse), son nom de Tarsis, de Japhétites issus de Javan ou Jon, que nous supposons établis à l'embouchure de l'Ebre (p. 211). Ce sont « les Dariens ou Doriens qui ont suivi depuis les Gaules un antique Hercule et habité les lieux voisins de l'Océan »[2]. Leur première cité s'appelait Derkissa, Dertosa, ou d'après une médaille (d'une authenticité contes-

[1] Strabon, 3. Diodore 5, 33-38. Pline 3. 2-4; 4, 34-36. — *Histoires d'Espagne* ou de *Portugal* de Ferréras, de La Clède, de Paquis et Dochez, de Rosseeuw Saint-Hilaire.
[2] Amm. Marcell. 15, 19.

tée) Tartès[1], et le fleuve se nommait aussi Tartesse (p. 108). Les Tartessiens, sous la dénomination de Turdétans ou Turdules[2] se seront étendus au sud, le long de la côte, où ils étaient voisins de Sagonte, et de la côte, vers l'ouest, dans le magnifique bassin du Bætis. Ils auront pénétré de là jusque dans les forêts du pays des Cunètes (Algarves) et auront occupé toute la Lusitanie jusques au Douro. Le lieu de leurs assemblées, leur ville principale, leur nouvelle Tartesse, fut Asta-la-Royale à l'embouchure du Bætis, dans la contrée de Geryon, où s'éleva plus tard Gadès. Ces Javanides atteignirent par eux-mêmes et de fort bonne heure un haut degré de civilisation : ils possédaient toute une littérature, histoires, lois rythmées, poésies, qu'ils disaient vers l'ère chrétienne avoir six mille ans d'antiquité[3]. Leur alphabet[4], qui nous est connu par leurs monnaies de la Bétique et de la Tarraconaise, diffère fort peu des plus anciens alphabets italiotes, osque ou étrusque. Mais un peuple qui écrit des livres, travaille les métaux, et les Turdétans, s'ils ont eu jamais un âge de la pierre, l'avaient depuis longtemps dépassé quand ils faisaient usage de leur alphabet.

Nous ne rechercherons point ici le degré de confiance que méritent les légendes ou les fables qui se rapportent : à la ville d'Ulysse située sur le versant maritime de la Sierra Névada ; au port et à l'oracle de Ménesthée près de Gadès ; aux colonies fondées par le troyen Anténor et par les Lacédémoniens dans les terres des Cantabres ; à Teucer abordant à Carthagène et traversant en diagonale la péninsule pour venir s'établir en Galice et y fonder les deux villes d'Hellènes et d'Amphiloques. Ces traditions pourraient à la rigueur n'être que des hypothèses d'un érudit tel qu'Asclépiade, qui

[1] Redslob, *Tartessus*.
[2] Comp. Bastétans et Bastules, Sicanes et Sicules.
[3] Justin nous en a conservé un débris fort curieux dans la légende de Habis, qui se retrouve trait pour trait dans les antiques livres sacrés des Chinois (*Peuple Primitif*, t. 2, p. 593).
[4] Cet alphabet est d'ordinaire appelé celtibérique.

avait le premier enseigné la langue grecque aux Espagnols vers le temps de Sertorius[1]. Toutefois on conçoit l'étonnement des anciens, qui retrouvaient chez les Lusitaniens les jeux gymniques des Grecs, leurs hécatombes, leurs rites du mariage et la prédiction de l'avenir par l'inspection des entrailles des victimes (humaines), et l'on peut se demander aujourd'hui encore si des tribus achéennes, sœurs des Tartessiens, ne se seraient point réellement égarées jusques dans l'angle nord-ouest de la péninsule, où se sont confondues des peuplades appartenant aux races les plus diverses.

2° Les premiers étrangers qui se sont établis en Tarsis sont les Ibères, qui même, d'après Varron[2], en auraient été les plus anciens habitants. Par leur langue, qui vit encore dans le basque, ils sont entièrement étrangers et aux Aryas et aux Sémites. Sont-ils venus du Sud et de l'Afrique? de l'Ouest et de l'Amérique par l'Atlantide? ou du nord-ouest et des terres finnoises? on ne sait. L'histoire les trouve établis, sous le nom de Cantabres, dans les Pyrénées d'une mer à l'autre. Ils occupaient les acropoles de l'Espagne, où ils se sont maintenus à travers tous les siècles, et leur caractère fait pour ainsi dire le noyau de celui des Espagnols modernes. Ils s'étaient d'ailleurs répandus sur toute la péninsule : dans la Lusitanie; sur les plateaux Castillans ; dans la vallée du Bætis dont le nom en basque signifie le fleuve *plein*, et au sud-est jusques au Tader (aujourd'hui la Ségura).

Ils dressaient auprès du tombeau d'un guerrier autant de piliers qu'il avait tué d'ennemis (p. 51). L'archéologie n'a point encore retrouvé ces cippes. Elle nous laisse pareillement dans une grande ignorance sur la métallurgie des Ibères. Nous attribuerons aux Ibères une mine de cuivre, en Asturies, qui est la plus ancienne connue: elle offre en

[1] Les Hellènes de la Galice, par exemple, sont des Grecs; ces Grecs sont les Graviens qui habitaient entre le Douro et le Minho, et ces Graviens, des Celtes demeurant dans des *lieux escarpés*, KRAIG. C'est ainsi que les Alpes occidentales se trouvent être des Alpes grecques.

[2] Pline, *Hist. nat.* 3, 3. 3.

effet le phénomène, inoui en Europe, d'une exploitation sans un seul outil en métal, avec de simples instruments en pierre et en cornes de cerf et avec le secours du feu (comp. p. 21). Les Ibères auraient donc, semble-t-il, travaillé le cuivre pur dans des temps antérieurs à toute histoire. A supposer que les Ibères aient été une race de mineurs, nous compterions au nombre de leurs tribus les Médubriciens, que Pline désigne sous le nom de *Plumbarii*, et qui exploitaient dans le mont Herminius (aujourd'hui Arminas; Sierra d'Estrella) des mines de plomb, qui ne sont aujourd'hui encore point épuisées. Enfin, nous avons vu (p. 118) que les Ibères prenaient une part très-active au commerce gaditain de l'étain britannique et que même ils ont colonisé la Cornouailles. Mais nous ne saurions dire s'ils ont eux-mêmes travaillé le bronze; car on n'a trouvé en Espagne qu'un seul celt en bronze, et on ne parle point d'épées en bronze indigènes, ni même gaditaines, déposées dans d'antiques tombeaux. Il ne serait au reste point impossible que les Ibères eussent, comme les Africains, passé immédiatement du silex ou du cuivre au fer; car, dans les îles Baléares les javelots étaient des bâtons brûlés au feu et non armés, ou avaient des pointes en fer. Les Lusitaniens faisaient usage d'un court javelot tout de fer qui se terminait comme un hameçon. Les femmes ibères portaient un collier de fer surmonté d'un corbeau ou branche recourbée qui s'élevait en arc au-dessus de la tête et que recouvrait un voile. Du moins est-il certain que les Ibères avaient par eux seuls inventé l'art de fabriquer l'acier. Ils donnaient au fer une dureté extraordinaire en enfouissant les lames de leurs épées en terre pendant plusieurs années[1]. Ce procédé, qui n'est ni grec ou italiote, ni sémitique, ni égyptien, est certainement une découverte des Ibères. Ce qui est fort étrange, c'est qu'il se retrouve le même au Japon pour les socs de charrue et les ustensiles domestiques (p. 29)[2]. Les épées ibériques, dont on faisait à Rome le

[1] Diod. 5, 33.
[2] Beckmann, t. 5, p. 88.

plus grand cas dès le quatrième siècle avant Jésus-Christ (p. 237), étaient à deux tranchants, et coupaient boucliers, casques et os sans que rien pût y résister. Le meilleur acier était celui de Bilbilis, sur un affluent méridional de l'Ebre. L'art de préparer ces armes s'est conservé jusques à nos temps : au moyen âge les épées de Tolède, en fer de Mondragon (Guipuscoa), étaient fort recherchées, et de nos jours encore les Biscaïens excellent, comme leurs ancêtres les Cantabres, à tremper l'acier et à fabriquer des armes.

3° Après les Ibères sont arrivés les Perses (p. 254), c'est-à-dire les Phérésiens ou plutôt les Liby-Sémites de l'Atlas et de la Sardaigne[1]. Nous expliquons par ces Perses :

1) le nom de Prse qui se lit avec celui de Saghts sur les monnaies de Sagonte ; celui de Perseiana (Prschr, Persecahr, *ville des Perses*) sur la route qui conduisait de l'embouchure de l'Anas à Emérita, et celui de Bursada (Prsdes) à l'est de Madrid, non loin de Santaver[2] ;

2) un certain nombre des noms de villes libyens qui sont communs à la péninsule et à l'Atlas, et en particulier les légendes d'un Hercule anté-phénicien fondant certaines cités, telles que Sagonte ou Numance[3] ;

3) les monnaies de quelques villes du bassin de l'Ebre ayant pour type l'éléphant, qui est le symbole bien connu de la Libye ;

4) le culte des astres dans le sud de la péninsule, « culte libyen et non phénicien, » dit Movers[4] ; en particulier celui de la Lune que les monnaies figurent par une tête de femme

[1] Norax, qu'on suppose être l'inventeur des nuraghes, était arrivé d'Espagne en Sardaigne. Mais il n'est point sans exemple que dans les légendes des migrations le point de départ ait pris la place du point d'arrivée et vice versa.

[2] Donop. *L'Europe magusanienne*, t. 5. — Avienus, *Ora marit.*, v. 150, donne le nom de mer Sarde à la portion de la Méditerranée comprise entre l'Espagne et l'Afrique, et Sarde est synonyme de Phérésien (p. 253).

[3] Movers, t. 2, 2, p. 629 et suiv.

[4] Ibid. p. 652.

radiée ou surmontée d'un croissant, et qui est avec Hercule le type principal des monnaies espagnoles. Cette déesse bicorne est Astaroth carnaïm (p. 251). A ce culte de la Lune-Vache[1], se relie celui d'un dieu figuré par des taureaux en pierre, qui se voient les uns en Catalogne, les autres et les plus nombreux en Lusitanie. Ce dieu, du nom de Net, Néton, était le Mars radié des Espagnols. Mais ce nom était celui du soleil à Héliopolis, où l'on consacrait à ce dieu un taureau, et comme ce culte était étranger aux Phéniciens, nous le ferons arriver d'Héliopolis et du Ta-Néter en Espagne par l'intermédiaire des Phérésiens. Les taureaux à inscriptions de Guizando attestent d'ailleurs que le peuple qui les a taillés, avaient des ciseaux en métal et connaissaient l'écriture ;

5) les traces d'un culte des Cabires forgerons, qui est plutôt cadméen et allophyle que phénicien, et qui doit avoir été très-florissant chez les Kéniens, les Kéniziens et autres Ludites du Ta-Néter ;

6) les tombeaux en forme de momies d'Olerdola (p. 244).

7) Si les Ibères ne sont pas africains d'origine, ils ne peuvent avoir reçu que des Phérésiens le *cetre* ou petit bouclier rond des Mauritaniens (qui est aussi celui des Britons), et cette longue tunique noire et traînante des antiques races de l'Atlas, qui était le vêtement des Sardes (p. 279) ;

8) Enfin, nous devons attribuer à nos Phérésiens, à nos Numides (p. 254) une partie au moins des dolmens de la péninsule Ibérique. Mais ici les matériaux nous font défaut. Existe-t-il plusieurs espèces distinctes de dolmens dans cette région ? Quel est le trait distinctif des Antas du Portugal ? S'ils sont tous clos, ils offriraient une ressemblance frappante avec les dolmens-tombeaux du Ta-Néter. Mais y en a-t-il aussi de libyens à auges et à autels ? Ou sont-ils tellement semblables à ceux de l'Armorique qu'il faille les donner tous aux Celtibères ? Plusieurs n'ont-ils pas, comme celui

[1] Depuis Hercule, dit Diodore, les vaches ont été regardées comme sacrées en Ibérie (4, 18).

d'Eguilaz en fer à cheval (p. 70), un caractère tout spécial, qui ne se rencontrerait pas ailleurs et attesterait une civilisation indigène[1] ? Nous noterons ici seulement deux faits : *a)* la présence dans le dolmen d'Eguilaz d'objets en silex, en cuivre, en bronze et en fer ; d'où l'on peut, semble-t-il, conclure qu'ici comme en Libye et comme en Celtique, l'architecture mégalithique s'est maintenue à travers les trois âges ; — *b)* la distribution des dolmens espagnols qui sont nombreux sur les côtes sud-est, sud, ouest et nord de la Presqu'île, fort rares ou inconnus sur les plateaux Castillans et même dans le bassin de l'Ebre. Cette distribution s'expliquerait fort bien par nos Liby-Sémites arrivant du sud par mer, s'établissant dans les régions maritimes, et respectant le bassin de l'Ebre qu'avaient occupé dans ce même temps les Sidoniens.

Ces Liby-Sémites se seraient d'ailleurs fondus à peu près partout dans les Ibères et dans les Tartessiens ou Turdétans. On peut supposer qu'ils étaient le plus nombreux sur la côte méridionale de l'Espagne, où se sont établies plus tard de nombreuses colonies phéniciennes et carthaginoises. Cette côte était habitée par les Bastétans ou Bastules qui sont appelés chez les écrivains anciens Blasto-Phéniciens. Leurs monnaies, qu'on nomme à tort turdétanes, sont par leur alphabet phéniciennes ou du moins liby-phéniciennes.

Nous placerons ici les traces, en Espagne, d'un culte mystérieux que nous retrouverons dans les Gaules, en Irlande, au Mecklembourg, et que nous supposons d'origine sémitique et libyenne.

[1] Les groupes de trois à quatre pierres que Strabon (3, 1) place au cap Sacré (cap Saint-Vincent), et dont les visiteurs font le tour, étaient non des dolmens-autels, ni des dolmens-tombeaux, mais des cromlechs, des piliers-idoles. — Près de Géréna (Grenade) est une multitude de piliers dont nous ignorons la distribution. — Les antas sont situés entre Garda et Penalva dans la vallée supérieure du Mondégo. Sur la route d'Alméïda à Oporto est un cercle de 9 piliers hauts de 8 pieds.

Entre Gadès et l'embouchure de l'Anas étaient, près d'un vaste marais du nom, tout sémitique, d'Erébe, une ville d'Herbus, détruite par les tempêtes de la guerre, et une montagne avec un temple *(fanum)*, fort riche, consacré à la déesse des enfers, sanctuaire creusé dans le roc, grotte d'une obscurité profonde[1].

Au sud de Gadès était, dans une île consacrée à Vénus, nn temple *(templum)* avec un sanctuaire creusé dans le roc et un oracle[2].

4° Varron fait arriver en Espagne après les Ibères les Phéniciens, c'est-à-dire nos Sidoniens de l'Ebre et de la Biscaie et, bientôt après, les Tyriens de Malaga et de Cadix. Ce sont les Tyriens qui, d'après Strabon, se sont établis en Espagne peu après la guerre de Troie, et qui dès avant le siècle d'Homère possédaient la plus grande partie de la Libye et de l'Ibérie.

L'influence des Sidoniens dans le bassin de l'Ebre nous est attestée aujourd'hui encore par les antiques monnaies au type d'Europe-Astarté (p. 108), par les silos (p. 247), par les lamentations tout orientales que les descendants des Cantabres (comme les Sardes, p. 279) poussent dans leurs funérailles[3], et même, dit-on, par leur langue qui contiendrait un certain nombre de mots sémitiques. On poursuit cette influence assez loin à droite et à gauche du fleuve; la limite au nord en est Pampelune. L'Ebre ou fleuve du *plomb* explique mieux le nom d'Ibères que le basque IBARRA, *vallée*, et les Ibères sont des *plombaires* comme les Médubriciens. Les Bérons du Haut-Ebre sont aussi des *plombaires*[4], le plomb se disant en basque BERUNA, qui n'est peut-être qu'une altération du sémitique EBRO.

[1] Avienus. *Ora*, v. 241-247.
[2] *Ibid.* v. 313-316.
[3] Ces mêmes chants funèbres et lugubres existaient chez les Callaiques ou Gallèces (Sil. Ital. 3. v. 345), qui auront été, eux aussi, plus ou moins sémitisés par les Phérésiens (p. 255) et par les Gaditains (p. 118).
[4] Diefenbach. *Celtica*, t. 2, 2; p. 37.

Les Tyriens avaient fondé Gadès en face d'Asta-la-Royale, près des bouches du Bætis, dans le pays des Tartessiens méridionaux. Les Gaditains ont étendu leur action civilisatrice et leur despotique empire sur les indigènes pendant six à sept siècles sans rencontrer aucune résistance dont l'histoire ait gardé le souvenir. Mais vers l'an — 500, les indigènes réunirent leurs forces pour briser le joug de l'étranger. Ils échouèrent dans leur tentative, et Gadès fut délivrée par sa sœur, Carthage, qui accourut à son secours. Plus tard la Tyr ibérique et la Tyr libyenne devinrent jalouses l'une de l'autre; car on voit les Gaditains, vers l'an — 200, peu de temps après la fondation de Carthagène, déserter la cause des races sémitiques pour faire alliance avec Rome. La ruine de Carthage aura donné un immense développement au commerce et à la prospérité de Gadès. Vers l'ère chrétienne cette cité était la première du monde entier par le nombre et la grandeur de ses vaisseaux qu'elle envoyait et dans la Méditerranée et sur l'océan Atlantique, et elle devait à l'intrépidité de ses navigateurs et à son amitié pour Rome d'être devenue la plus célèbre ville de l'empire[1]. Des causes inconnues ont mis fin pendant le second siècle au commerce océanique (p. 125), et au quatrième siècle Gadès n'était plus « qu'un monceau de ruines » (p. 121).

Les Gaditains, en demandant aux indigènes l'argent et les autres métaux de leurs montagnes, auront éveillé ou développé leurs talents de mineurs. De la Galice ils les ont entraînés après eux sur l'Océan vers la Britannie, et ils auront fait des peuplades riveraines une race de hardis marins, qui envoyait au loin des essaims de colons. Mais je ne connais aucun fait qui atteste l'influence que la métallurgie gaditaine du bronze (p. 121) a exercée sur l'industrie des Ibères.

5° Les Phéniciens, les Tyriens étaient déjà établis en Espagne quand eut lieu par l'ouest des Pyrénées l'invasion des Celtes. Les Celtes, venant du nord-est, n'avaient refoulé de-

[1] Strab. 2, 1. 8; 2, 1; 5, 11; — 3, 5, 3.

vant eux les Ligures de la Loire qu'assez tardivement, peut-être vers l'an mille seulement, et des Pyrénées ils dirigèrent leurs pas vers la Galice et la Lusitanie. De l'occident ils se sont ensuite répandus sur les plateaux Castillans, où ils se sont mêlés aux indigènes sous le nom de Celtibères. Au temps de leur entrée en Espagne ils n'avaient point de prêtres, de Druides, et leur religion a toujours été, comme celle des Ibères, d'une extrême simplicité. Ils ne possédaient pas non plus de chars de guerre (p. 248).

Peut-être ont-ils apporté aux Ibères l'art de préparer le beurre, qui est une invention des pays tempérés. Les Ibères connaissaient probablement avant eux la bière (p. 250).

Il est difficile de distinguer dans les récits des anciens ce qui est armes et mœurs ibériennes ou celtes-espagnoles. Le javelot de fer et l'épée d'acier sont ibères; le pelte ou cètre est liby-sémite et ibère. Mais à qui donner le casque et la lance de cuivre-bronze, la cuirasse de lin et les rares cuirasses en cottes de mailles ?

Aux Celtibères appartiennent peut-être « les longs manteaux de toutes couleurs des Ibères occidentaux[1], » qui rappellent les plaids écossais; aux Ibères les longs manteaux noirs, qu'avaient d'ailleurs adoptés plusieurs peuples celtibériens; aux Turdétans les vêtements de lin d'une éclatante blancheur et ornés de bandes de pourpre, qui distinguaient à Cannes les Espagnols de l'armée d'Annibal.

Nous ne reviendrons pas sur les dolmens espagnols, dont une partie au moins peut provenir des Celtibères (p. 286). — Ce sont eux sans doute qui ont dressé la pierre branlante du cap Finistère, pour laquelle les habitants ont aujourd'hui encore une grande vénération.

6° Peut-être l'invasion des Celtes a-t-elle détruit les établissements des Sidoniens dans la Biscaie et fermé une des grandes routes de l'étain. Dans ce même temps commence l'empire maritime des Etrusques que nous supposons avoir

[1] Athénée 12, 5.

fondé Tarracone pour en faire le grand marché de l'Ebre, et avoir cherché dans la cité de Narbonne l'étain de la Britannie.

Entre la route du nord et celle du sud il s'établit le long des côtes méditerranéennes un commerce très-actif, qui amenait entr'autres l'argent de l'Ebre et de l'Espagne à Narbonne, dont les plus anciennes monnaies sont en ce métal[1]. Narbonne, dit Strabon[2], passait pour le port de toutes les Gaules, tant cette cité se distinguait par son antiquité et par son commerce. Entre Narbonne et Ibère, vers le pied des Pyrénées, fut fondée, on ne sait par qui, la ville d'Illibéris, qui fut « jadis grande et florissante, » mais dont il n'existait déjà plus que « de faibles restes » au temps de Pline[3].

Les Etrusques avaient pour voisins les Latins. Parmi les Latins les Rutules d'Ardée faisaient sur mer un commerce, qu'écrasait celui des Etrusques. A cette époque reculée les Zacynthiens sur la côte occidentale de la Grèce se hasardaient dans la partie occidentale de la Méditerranée. Ils avaient, eux aussi, appris la découverte des Iles de l'étain; mais ils ne s'étaient point encore hasardés jusques vers l'Ebre. Quelques Rutules les y conduisirent[4], et, comme les bouches du fleuve étaient au pouvoir des Phéniciens d'Ibère, les Zacynthiens allèrent au loin vers le sud fonder une seconde Zante, Sagonte, que devaient un jour illustrer et sa fidélité aux Latins et ses malheurs. La fondation de Sagonte, d'après Bocchus[5], serait de deux siècles antérieure à la guerre de Troie; mais on la place d'ordinaire vers l'an 900 avant Jésus-Christ.

Si les Zacynthiens étaient de tous les Grecs les moins éloi-

[1] Diodore dit positivement que les Gaules ne produisent pas d'argent. C'est donc immédiatement après lui qu'on aura découvert les mines d'argent dont parle Strabon (4, 2), chez les Ruthènes et les Gabales.

[2] 4, 1. 12.

[3] *Hist. nat.* 3, 4; Pomp. Mela, 2, 5.

[4] T. Live, 21, 7.

[5] Pline, *Hist. nat.*, 16, 79.

gnés de l'Ebre, les Rhodiens étaient probablement les plus grands métallurgistes, et ils ne tardèrent pas à aller eux-mêmes acheter de première main l'étain ibère. Ainsi sans doute prit naissance, entre 900 et 800, dans la contrée d'Illibéris et auprès de nombreuses mines de plomb, une nouvelle Rhodes (Rosas), qui éleva un temple magnifique à Diane, à la Diane d'Ephèse, à Astarté la grande déesse des Phéniciens.

Les Phocéens, qui laissaient derrière eux leur ville déserte, n'allèrent point fixer leur nouvelle demeure aux rives les plus lointaines de la Méditerranée. Ils fondèrent Marseille vers les bouches du Rhône, par delà les Alpes, mais non point vers les Pyrénées. Toutefois ils comprirent fort bien l'importance du commerce de l'étain britannique et des métaux de l'Ibérie. Car de leur ville de Diane-Astarté, ils essaimèrent au loin vers l'occident, et fondèrent : près de Narbonne, Agatha (Agde); près de Rhodes (qui passait aussi pour être une de leurs colonies), Emporium où l'on adorait Diane comme à Rhodes; au sud de Sagonte (vers 383), Dianium, avec un temple très-célèbre, consacré pareillement à Diane, et deux autres villes moins importantes.

7° Après les colonies grecques qui ont peu marqué dans l'histoire de l'Espagne, vinrent de nouveau des Sémites, les Carthaginois, qui fondèrent vers 228 Carthagène dans un district de mines d'argent, et qui firent la conquête de la majeure partie de la péninsule.

8° Enfin arrivèrent les Romains, qui la soumirent tout entière à leurs lois. Ils exploitaient tout spécialement les mines de la Sierra Moréna.

Au temps des Romains, l'Espagne et tout spécialement ses côtes orientales avaient déjà une histoire ancienne et glorieuse dont il n'était resté aucun souvenir précis et qui est celle de notre âge du bronze. Ainsi nous compterons avec Aviénus[1] en suivant les rives ibériques de la Méditerranée ;

[1] *Ora marit.* 438-561.

dans le golfe Massiénique (au sud de Carthagène), un sol aride et désert où furent jadis de nombreuses villes phéniciennes ;

le fleuve Tader dont la contrée avait été autrefois habitée par les Phéniciens;

le nom de la cité d'Herna;

l'Alébus, privé de ses riverains;

Héméroscopium, inhabitée, le sol couvert par l'eau dormante d'un marais;

les emplacement déserts de Hylactès, Hystra, Sarna et de la fameuse Tyriché (peut-être Tariché, la ville où l'on *salait* le poisson), vers l'embouchure de l'Ebre ;

vers le mont Sillus, Lébédontie, jadis florissante et qui n'était plus que le repaire de bêtes sauvages;

Salauris et l'antique Callipolis aux hautes murailles; l'une et l'autre avaient disparu;

au nord de Tarracone et de Barcino, Cypséla, dont il ne restait aucun vestige;

par delà les Pyrénées, l'opulente cité de Pyrène, où les Massaliotes venaient souvent faire leurs échanges de commerce.

Les quelques pages qui précèdent, nous font sentir l'ignorance où nous sommes sur l'histoire de la métallurgie et de la civilisation des anciens Espagnols. Nous avons indiqué deux civilisations indigènes : celle des Turdétans, essentiellement poétique et littéraire, et celle des Ibères, tout industrielle, et nous pouvons compter en outre six ou huit peuples étrangers qui ont apporté à ces deux races primitives leurs mœurs, leurs arts, leurs sciences : les Phérésiens, sémites de Libye; les Phéniciens, sémites d'Asie ou d'Afrique, arrivant de Sidon vers l'Ebre à l'est, de Tyr sur la côte sud, de Carthage à l'angle sud-est; les Celtes, à demi-barbares; les Etrusques, les Grecs et les Romains. Sous l'action complexe de ces races étrangères, quel a été le développement des indigènes? ont-ils eu un âge du bronze avant leur âge du fer et de l'acier? leurs bronzes étaient-ils à l'al-

liage normal de 10 % d'étain? ce sont là des questions que nous laisserons sans réponses.

Un mot seulement en finissant sur l'histoire des mines en Espagne. Elle comprend quatre périodes : *a)* la période antéhistorique des mines de cuivre en Asturie, touchant à l'âge du silex; *b)* à l'âge de l'étain et du bronze, la période où les Sidoniens à dater du quatorzième siècle et plus tard les Tyriens obtenaient à bas prix des indigènes, qui n'en connaissaient pas la valeur, l'argent et l'or gisant à la surface du sol; *c)* la période où, « longtemps après, » lorsque les Carthaginois étaient les maîtres du pays, les Ibères entreprirent de très-grands travaux pour exploiter les mines, et acquirent ainsi de grandes richesses; *d)* enfin, celle des Romains avec leurs malheureux esclaves et avec leurs puissantes vis d'Archimède et autres machines ingénieuses [1].

[1] Diod. 5, 35-38. — A quelle date a été fondée, près de la cité sidonienne de Calagurris, la Calagurris fibularensis? Les fibules qu'on y fabriquait, étaient-elles en bronze ou en fer?

TROISIÈME CHAPITRE

Les Gaules.

Vers l'ère chrétienne, les Gaules, qui sont la terre des plus beaux dolmens et des menhirs les plus élevés, étaient habitées par des peuples de race celtique. L'histoire avait bien gardé le souvenir de leurs migrations les plus récentes, et la légende, celui d'un dieu phénicien, d'un Hercule, qui, en leur donnant une métropole, avait déposé dans leur sein le levain de la civilisation. Mais la tradition se taisait sur leur berceau, que la science moderne n'a point encore retrouvé. Elle sait seulement qu'ils appartenaient à la grande famille japhétique des Aryas, et une ancienne hypothèse, qui jouit d'une faveur générale, fait des Cimmériens, auxquels on attribue les dolmens du Caucase, les ancêtres des peuples qui passaient naguère encore pour avoir seuls élevé des mégalithes. Les Cimmériens auraient franchi rapidement les plaines de la Russie méridionale et de la Pologne sans y laisser aucune trace de leur présence. Ils se seraient arrêtés en Silésie où reparaissent leurs dolmens, et de là ils se seraient portés vers l'Elbe-Inférieur, où ils se seraient partagés en deux bandes. L'une, celle des Teutons, ou des Germains et des Scandinaves, aurait occupé les contrées maritimes des Frises, du Holstein et du Mecklembourg, le Jutland, les îles Danoises et la Scanie. L'autre bande, celle des Celtes, ou des Gaëls et des Cymris, se serait épanchée sur la Belgique, sur la Grande-Bretagne et l'Irlande, et, dans les Gaules, sur une zône comprise entre l'Océan et le Rhône. Mais les découvertes toutes récentes des géologues et des antiquaires ont compliqué singulièrement le problème des origines celtiques et teutonnes : les terrains quaternaires ont livré des outils en pierre antédiluviens ; une race incon-

nue a surgi des cavernes; parmi les dolmens du centre et du sud de la France il en est un grand nombre qui paraissent être non point cimmériens, mais libyens, et les Ligures, que l'histoire négligeait et qui sont probablement d'origine africaine, revendiquent au tribunal de la science leurs droits sur le vaste territoire s'étendant des Pyrénées jusques au fleuve, la Loire, auquel ils avaient donné leur nom de Ligur ou Liger. Si la péninsule Hispanique a été pour nous un désert où l'on court à chaque pas le risque de se perdre, les Gaules sont une forêt épaisse où l'on ne sait par où pénétrer, tant les faits abondent, tant ils se multiplient de jour en jour, tant ils sont confus et contradictoires.

I. LES AGES DE LA PIERRE (p. 5).

a) Age antédiluvien du mammouth. b) Age du renne et des dessins d'animaux; incertitudes, contradictions. c) Age de l'urus et du celt; premières toiles de lin; les Cadurces; indices de commerce.

Le *Premier âge de la pierre,* celui dont M. Boucher de Perthes a fait la découverte, est caractérisé, en géologie, par le mammouth, le rhinocéros tichorhinus, l'hyène et l'ours des cavernes; en archéologie, par de rares ossements humains et par une prodigieuse quantité d'outils, grossiers et non polis, en silex du pays même. Ce sont des casse-tête, des couteaux massifs, des pointes de flèches; pour tout objet de parure, un collier en grains de pierre calcaire; aucun vestige de métal, et certains cailloux qui semblent avoir été taillés en figures d'animaux. Comme cet âge, de l'avis de chacun, est antédiluvien, nous n'avons point à nous en occuper.

Il nous importerait au contraire beaucoup de savoir si les populations de l'âge de bronze sont les mêmes que celles de l'*âge du renne.* Mais ici nous sommes arrêtés par d'inextricables difficultés.

a) Les géologues sont en un complet désaccord sur l'or-

dre de succession et sur la vraie nature des couches à outils de pierre qui représentent l'âge du renne. Ici le diluvium rouge est inférieur au gris, là c'est l'inverse. Ici les dépôts sont séparés les uns des autres par des myriades de siècles; là ils sont le produit d'un seul et même cataclysme. De leur côté, les archéologues trouvent les outils tantôt distribués dans une série de couches, les plus grossiers dans la profondeur, les haches polies vers la surface; tantôt confondus dans un unique et mince dépôt, qui est la couche superficielle et végétale. Les peuplades de l'âge du renne auraient donc, dans la même contrée et à quelques lieues de distance, franchi les premiers degrés de l'industrie en un temps fort court et en un temps d'une longueur démesurée[1].

b) L'opinion commune place le déluge historique entre l'âge du mammouth et celui du renne; mais on vient de découvrir un dessin de mammouth dans une caverne de ce second âge, et il devient difficile de ne pas transporter avec M. Troyon[2] le déluge entre le renne et l'urus.

c) L'hypothèse de M. Troyon explique comment les artistes de l'âge du renne, qui dessinaient sur des bois ou des os de ce quadrupède les figures de toute espèce d'animaux, disparaissent subitement avec l'âge de l'urus et du celt. Mais d'autre part on a signalé dans les immenses et très-nombreux ateliers d'outils en pierre (trente dans la Vienne, cinquante dans la Seine-Inférieure) un progrès lent et continu de la pierre grossièrement taillée à la hache polie et aux têtes de lances les plus élégantes.

Nous noterons que dans les cavernes de l'âge du renne, on a trouvé :

parfois dans la même grotte, des crânes humains du type

[1] Voyez MM. Brouillet et Meillet, *Epoques antédiluvienne et celtique du Poitou;* — Lartet, dans la *Revue archéologique;* — des Moulins et de Gourgue, pour la Dordogne; Belgrand, pour le bassin de la Seine, dans les *Matériaux* de M. de Mortillet.

[2] Ce n'est pas abuser de la confiance que me témoigne M. Troyon, que de consigner ici à l'avance son opinion; car son *Mémoire* paraîtra sans doute avant ce volume.

le plus noble et d'autres qui diffèrent peu de ceux des Esquimaux;

un poignard en os fait pour une main beaucoup plus petite que les nôtres;

des valves de cardium perforées, qui attestent que les habitants de la France centrale étaient en relations avec ceux des côtes de la mer.

L'*âge de l'urus et du celt* est représenté : en Suisse, par de très-nombreuses stations lacustres; dans les Pyrénées, par les cavernes de l'Ariège; dans la France centrale et occidentale, par la couche superficielle des cavernes du renne et par les anciens dolmens.

Les populations de cet âge possédaient déjà la plupart de nos animaux domestiques[1], cultivaient l'orge et le froment et tissaient en lin plusieurs étoffes plus ou moins grossières. Les débris de ces étoffes n'ont été jusques ici retrouvés que dans les lacs suisses et italiens de la chaîne des Alpes. Mais nous ne saurions admettre que la civilisation y fût plus avancée que dans les chaudes et riches vallées de la France centrale. Or la vallée du Lot, où les cavernes à silex taillés sont très-nombreuses, était la patrie des Cadurces dont les toiles de lin étaient très-estimées à Rome vers l'ère chrétienne. Nous supposerons donc que la culture de cette plante textile et le tissage de ces toiles occupaient déjà les habitants d'une partie des Gaules à l'âge reculé du celt.

Les seuls indices d'un commerce lointain sont : certaines haches en néphrite des Alpes (d'après M. de Mortillet), en

[1] Entre autres, deux races de bêtes à cornes, l'une grande et l'autre petite, qui se trouvent mentionnées dans Tacite (*Ann.* 4, 72), à propos d'un impôt prélevé sur les Frisons. L'âge des celts n'est certainement pas séparé du temps de Tacite par des milliers de siècles. — J'ajoute avec M. Keller (*sixième rapport*) que, dans certaines parties des Apennins, on fabrique les vases d'argile exactement d'après les mêmes procédés qui étaient en usage chez les habitants des palafittes, et qu'un harpon en bois, d'une forme étrange, trouvé à Robenhausen, est tout pareil à ceux qu'emploient aujourd'hui les pêcheurs de l'Arve, près de Genève.

néphrite d'Orient (d'après M. de Fellenberg)[1]; le corail de la Méditerranée trouvé à Concise (lac de Neuchâtel); l'ambre de la Baltique, dont un morceau s'est égaré à Meilen (Zurich), et des perles de verre.

II. AGE DU BRONZE[2].

Considérations générales.

Les métaux. Les tombeaux. Les mégalithes, et division géographique des Gaules.

Sur les bords de nos lacs romands, le cuivre pur est entièrement inconnu et l'âge du bronze a sans contredit succédé immédiatement et brusquement à celui de la pierre. Nous croyons qu'il en a été de même en France. Au moins les objets en cuivre pur y sont fort rares; il n'en est d'ailleurs aucun qui ait été trouvé dans un gisement tel qu'on dût nécessairement en conclure son antériorité au bronze et l'existence intermédiaire d'un âge du cuivre; plusieurs au contraire sont gallo-romains et postérieurs à notre ère (p. 157); enfin, il n'est pas prouvé qu'ils ne contiennent point une proportion quelconque d'étain.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il existait dans les limites des Gaules trois foyers de fabrication de bronzes: notre Suisse romande ou l'Helvétie occidentale, le Périgord ou le pays des Pétrocoriens, et l'Armorique.

Nous expliquons les origines de cette industrie: dans notre Suisse, par le commerce des Tyriens du Rhône; chez les Pétrocoriens, par le voisinage des Sidoniens de la Biscaie; dans l'Armorique, par les flottes marchandes de ces mêmes Sidoniens et par celles des Gaditains.

[1] Desor, p. 26-28.

[2] Troyon et Desor pour la Suisse romande: et, pour la France, Fournet, Alex. Bertrand, de Bonstetten, Brouillet (p. 197), Richard et Hocquart (p. 47); *Mémoires des Antiquaires de France; Revue archéologique;* de Longuemar, *Compte rendu du congrès scientifique de Fontenay-le-Comte;* Mone (p. 47); Weiss.

Au reste, d'après les écrivains anciens, dont les récits se rapportent, il est vrai, aux siècles moins reculés de l'âge du fer, les Gaulois étaient singulièrement riches en objets en or, et leur premier âge du métal était peut-être encore moins un âge du bronze qu'un âge de l'or.

Les tombeaux appellent ensuite toute notre attention. A l'époque qui nous occupe, ils sont ici d'immenses tumulus à chambres sépulcrales, là des tertres peu élevés avec de petites chambres; ici des dolmens à auge, là des fosses; ici des puits, des silos qu'on dirait sémitiques (p. 82), là des urnes déposées en terre. Les faits sont tellement nombreux et en apparence si contradictoires, que l'archéologie n'a encore hasardé aucun système sur la chronologie des tombeaux celtiques dans les Gaules. Nous croyons :

1° que le mode de sépulture le plus ancien a été l'inhumation, soit dans le tumulus, soit dans le dolmen à auge, soit dans la simple fosse, soit dans le puits;

2° que l'inhumation s'est maintenue dans certaines localités pendant l'âge du bronze; car on connaît des tumulus à chambres sépulcrales et des fosses renfermant des bronzes et des squelettes[1];

3° que l'incinération a succédé à l'inhumation sans révolution violente et par une lente transformation des croyances et des mœurs. En Bretagne, la crémation est si répandue qu'on la prendrait pour l'unique et primitif mode de funérailles; mais les ossements brûlés reposent sous des tumulus comme le font au Poitou les squelettes inhumés.

4° Avec le bronze et l'incinération, le tumulus s'abaisse, sa chambre se rétrécit et le tertre apparaît. Cette espèce de tombeaux n'a point été encore l'objet d'études spéciales. On cite des tertres où les débris des corps brûlés sont accompagnés, non plus d'objets en bronze, mais déjà d'objets en fer. Dans la Suisse occidentale, ce n'est qu'avec l'âge du fer qu'apparaissent le tertre et la crémation.

[1] Weiss, p. 658.

5° L'incinération ayant de plus en plus prévalu (c'est la seule sépulture gauloise dont nous parlent les anciens), l'urne déposée en terre et protégée tout autour par des pierres, aurait succédé au tertre et caractériserait l'âge du fer;

6° L'époque gallo-romaine a vu l'inhumation reprendre le dessus sur la crémation et le cimetière apparaître avant le christianisme.

Si nous revenons à l'âge du bronze, les Gaules nous offrent des antiquités qui ont une extrême importance par leur nombre, leurs dimensions et leur origine indigène: les pierres-levées et les dolmens.

Les mégalithes, qui constituent l'élément indigène de la civilisation gauloise (p. 211), appartiennent bien réellement la plupart à l'âge du bronze, et non à celui de la pierre.

Les dolmens occupent la région comprise entre l'Atlantique à l'ouest, la Garonne au sud, le Rhône et l'Allier. Du côté du nord ils sont peu nombreux au delà de la Seine.

Il n'y a de menhirs (p. 48) que dans les limites des dolmens, et les pierres-levées d'une moindre grandeur nous paraissent elles-mêmes être rares hors de ces limites.

Nous diviserons, d'après les mégalithes et pendant l'âge du bronze, les Gaules en quatre régions, dont deux au moins sont pour nous des terres inconnues en archéologie:

1° La Gaule mégalithique ou occidentale;

2° La Gaule belgique, au nord de la précédente;

3° A son sud, la Gaule pyrénéenne.

4° La Gaule orientale comprenant la vallée du Rhône et de la Saône, et les lacs de la Suisse romande et de la Savoie.

Nous parlerons d'abord des bronzes de ces lacs, parce que nous en connaissons déjà la conformité d'alliage et de formes avec ceux de la Haute-Italie (p. 226), et les fonderies situées sur la grande route du commerce de l'ambre et de l'étain (p. 137).

A. Gaule orientale.

Les Tyriens du Rhône et de la Ligurie, faisant le commerce de l'ambre et de l'étain. Isis à Arles et dans la haute vallée de la Loire. Silence de l'archéologie sur les temps primitifs de la Gaule rhodanienne. Le Melkarth des Tyriens du Rhône à Nîmes, dans les Alpes, à Alesia. — Le Melkarth des Tyriens de la Ligurie en Savoie et dans la Suisse romande. Singulier contraste entre la Suisse romande et la Suisse allemande; leur histoire primitive; la limite de l'Aar. Les bronzes romands, à l'alliage normal, recuits et martelés à froid; leurs espèces; croissants assyriens. Objets en or. Ornementation sémitique. Commerce avec l'Asie. Poteries. Mégalithes. Religion : le Soleil, la Lune, Mercure; Naria. Elément sémitique dans les patois romands.

Les Tyriens, nous l'avons dit (p. 205), venaient au treizième, au douzième siècle, chercher sur les côtes du golfe du Lion le murex pour leurs fabriques de pourpre, et des Chypriotes exploitaient les mines du Dauphiné.

Ces Sémites abordaient au port où devait se fonder, six siècles plus tard, la grande cité de Marseille. En 1864, en creusant un puits dans cette ville, on a trouvé à 4 mètres 50 centimètres de profondeur un bateau qui se perdait sous les fondements des maisons voisines. La quille a un mètre de largeur et l'on a évalué la longueur à 12 mètres. Le bateau est en bois de cèdre, et il ne peut donc avoir été construit que par le peuple qui demeurait au pied du Liban.

Les Tyriens avaient pour Dieu principal Melkarth, qui était leur Hercule. Ce sont eux, sans doute, qui avaient fondé à l'est de Marseille la ville de Menokka consacrée à Hercule (p. 135).

La côte était à cette date habitée, des Pyrénées à l'Etrurie, par des Ligures. L'ambre arrivait sur les côtes de la Méditerranée occidentale, soit par la route des lacs du Jura et de la Savoie, qui aboutissait à la Ligurie proprement dite ou au golfe de Gênes, soit par celle du Rhône qui était un des Eridans (p. 133 et suiv.) Les Tyriens se seront donc établis à Monaco et aux bouches du Rhône, attirés par l'ambre, qu'acompagnait l'étain, et par ce double établissement ils auront donné aux deux routes ligurienne et rhodanienne

une telle importance que celle du Pô aura été de moins en moins fréquentée et qu'Adria aura ainsi perdu toute sa gloire.

Les Tyriens pénétrèrent des bouches du Rhône dans l'intérieur des terres, où les mineurs Chypriotes leur avaient frayé le chemin. On ne peut attribuer qu'à des marchands qui adoraient Melkarth, un antique temple d'Hercule, situé au confluent du Rhône et de l'Isère.

A une moindre distance de la mer, dans les ruines romaines d'Arles, une inscription latine offre les deux noms sémitiques de Istilli, *Isis de ma colline artificielle*, et Isporan, *Isis des branches ombreuses*. On dirait que des Allophyles avaient dans les temps les plus reculés transporté à l'entrée des Gaules le culte de la grande déesse des Egyptiens. Ce culte avait probablement franchi les monts du Lyonnais, et s'était établi dans la vallée de la Loire-Supérieure où étaient une ville de Icidmagus (Issengeaux) et, dit-on, un temple d'Isis au mont d'Isoure (Loire). Nous retrouverons cette déesse chez les Pétrocoriens et chez les Armoricains.

L'archéologie ne nous vient point en aide par d'heureuses trouvailles de bronzes phéniciens qu'elle aurait faites dans la vallée du Rhône, dans celles de ses affluents alpins, ni dans celle de la Saône. Ces contrées sont jusques à ce jour aussi pauvres en antiquités de l'âge du métal qu'en haches polies; en pierres-levées et en tumulus, qu'en grossiers outils de silex et qu'en cavernes à ossements. Mais l'avenir nous réserve peut-être de grandes surprises. Ainsi, au nord des sources de la Saône, en Lorraine, dans la vallée marécageuse de la Seille, est un plateau artificiel, un *tell* prodigieux, qui mesure dix lieues de longueur et supporte les villes de Vic, Moyenvic, Marsal, Burthecourt et Dieuze. Ce plateau est formé tout entier de briques cuites au feu, et l'argile en était prise dans les deux flancs de la vallée, où l'on voit encore, prétend-on, les empreintes des mains des enfants et des femmes.

Mais si l'archéologie ne nous dit rien de la présence des Tyriens dans le bassin du Rhône, la légende supplée ce si-

lence et nous dit expressément qu'un Hercule a été le civilisateur des Gaules[1].

Elle ne le faisait point parcourir l'Armorique ou l'Aquitaine, ni visiter la région des dolmens et des menhirs, ni même conquérir Narbonne, dont nous rapportons la gloire au commerce sidonien de l'étain. Cet Hercule était le demi-dieu de la Gaule rhodanienne. Vers l'ouest il avait fondé Nismes, mais ne l'avait pas dépassée : Nismes, située à égale distance des Alpes et des Pyrénées, et au pied méridional des Cévennes aurifères, dont les habitants portaient le nom tout sémitique de Gabales, *montagnards;* Nismes, Nemausus, la ville *sainte* (NEIMHEIDH, prononcez *némèse*) des Celtes, mais où l'on adorait, comme à Aquilée (p. 224), Bélisama, *la reine des cieux,* l'épouse de Belsamen, le dieu solaire des Phéniciens et des Carthaginois.

Puis, portant ses pas vers l'est, Hercule avait ouvert, par les Alpes méridionales, au commerce de l'ambre et de l'étain, une route si sûre que tout voyageur, barbare ou hellène, y était à l'abri de tout danger. Cette route suivait la vallée de la Durance, passait par Embrun (Ebrodunum) et Briançon (Brigantio) et conduisait aux mines d'or du Piémont (des Taurins), d'Aoste (des Salasses), de Verceil, aux cités étrusques du Pô et à la fameuse Adria.

Hercule, enfin, s'était avancé vers le nord jusques en une contrée où il réunit une foule immense de Gaulois et d'étrangers (de Ligures) en une cité du nom d'Alesia, qui devint la métropole des Gaules et qui l'était encore vers l'ère chrétienne. Alesia est-elle Alaise en Franche-Comté? Le plus ancien commerce des Tyriens dans les Gaules aurait été dans ce cas celui de l'ambre et aurait passé du bassin du Rhône par la vallée du Doubs dans celle du Rhin (p. 136). Alesia est-elle Alise-Sainte-Reine sur le mont Auxois entre Semur et Montbard, au partage des eaux de la Saône et de la Seine? Hercule aurait fait choix de cet emplacement parce que de là il demandait pour les Tyriens aux Calètes l'étain de la lointaine Cornouailles (p. 115).

[1] Diod. 4, 19; 5, 24.

La tradition ne dit point que l'Hercule rhodanien ait franchi le Jura et qu'il ait séjourné sur les rives des lacs romands et savoisiens. Cependant ces lacs ont vu après l'âge de la pierre se former au devant de leurs rives un si grand nombre de villages et des villages si riches en bronzes, que l'historien s'en étonne et cherche avec curiosité le mot de l'énigme.

Ces bronzes, avec les fonderies que le hasard a fait découvrir jusques à ce jour (p. 137), sont d'autant plus étranges que la Suisse orientale n'en possède qu'une seule, celle de Wulflingen (p. 144), et que les beaux lacs de Zurich et de Constance, qui comptent une foule de stations lacustres de l'âge de la pierre, n'en ont pas une de l'âge du bronze. Il résulte de ces faits que, pendant l'âge de la pierre, la Suisse orientale et la Suisse occidentale étaient habitées par la même race qui travaillait l'os, polissait les haches en silex et tissait le lin : l'industrie, la civilisation, ou, si l'on veut, la sauvagerie étaient les mêmes des deux parts. Puis tout à coup on se sépare ; à l'est, l'on poursuit l'ancienne ornière, et de longs siècles s'écoulent sans amener aucun progrès sensible dans la fabrication des outils en pierre ; à l'ouest, au contraire on s'élance dans une voie nouvelle et l'on apprend à faire usage des métaux, à mêler le cuivre et l'étain, à fondre le bronze. La station de Robenhausen (tourbière près de Wetzikon, Zurich) a été trois fois détruite par l'incendie accidentel ou par une tribu ennemie ; trois fois elle a été reconstruite, toujours dans le même style, mais à des niveaux plus élevés, et au temps de sa ruine finale elle ne possédait encore aucun instrument en métal. Tous les villages aquatiques du lac de Zurich ont de même disparu avant l'âge du fer, et pendant celui du bronze ils avaient si peu de relations avec nos lacs romands que c'est à peine si l'on trouve une station du bronze dans le petit lac de Sempach ou quelques objets en bronze dans les tombeaux de la Suisse orientale[1]. C'est ainsi qu'à quarante lieues de distance la lumière

[1] On a trouvé deux uniques bronzes dans le lac de Zurich : un celt et

qui s'était levée sur les lacs de Neuchâtel et de Bienne, ne dissipait point les ténèbres qui enveloppaient encore ceux de Zurich et de Constance. L'Aar, qui dans les temps les plus anciens coulait au milieu de populations toutes semblables, a marqué, semble-t-il, depuis l'âge de la pierre, la limite entre les terres occidentales du bronze et celles où se maintenait le silex, et plus tard, à dater de l'invasion des Germains, ce même fleuve a séparé de la Suisse allemande la Suisse romande, qui avait reçu l'ineffaçable empreinte de la civilisation méridionale.

L'industrie du bronze dans la Suisse occidentale n'a point été apportée par l'immigration d'une race nouvelle, la race celtique, qui aurait expulsé, détruit, soumis les indigènes, ligures ou autres. Car elle aurait introduit avec la métallurgie d'autres mœurs. Or les flèches sont restées les mêmes; la poterie n'a fait que se perfectionner; les constructions lacustres ont continué; surtout les sépultures n'ont point changé, et l'on trouve auprès de corps inhumés et non brû-

un bracelet, à Meilen. — D'après le *Sixième rapport* de M. Keller, que je viens de recevoir, Robenhausen a livré, contre toute attente, six creusets où l'on avait fondu du bronze, et qui par leur composition prouvent une certaine expérience de la métallurgie. On dirait que d'habiles ouvriers sont venus s'établir dans cette localité aux derniers moments de l'âge de la pierre, sans y laisser un seul de leurs bronzes. Ils auraient, d'après M. Keller, tiré leur cuivre des montagnes du lac de Wallenstadt où il existe de très-anciennes mines. D'ailleurs les habitants des palafittes de la Suisse orientale, pendant l'âge de la pierre, recevaient du Val-de-Travers (Neuchâtel) de l'asphalte, du marbre blanc du Splugen, de Rheinfeld (Argovie) du grès rouge servant de pierre à aiguiser. — Mænedorf (lac de Zurich) a aussi donné un creuset sans un seul objet en métal. — Hors des limites de la Suisse, dans le lac d'Uberlingen, qui est le bras nord-est de celui de Constance, on vient de découvrir une hache en cuivre avec quelques objets en fer à Sipplingen; une autre hache en cuivre à Maurach; quatre objets en bronze à Bodmann, et une station des trois âges à Unteruhldingen, à mille pieds au devant du rivage. Nous dirons donc aujourd'hui que la route de Landshut vers l'ouest se dirigeait par Heiligenberg (p. 144) vers Unteruhldingen, contournait par Sipplingen et par Bodmann le lac d'Uberlingen, laissait à sa droite celui de Zell et, traversant le Rhin, se portait vers Wulflingen.

lés, les uns étendus, les autres repliés, ici des objets en silex, là des objets en bronze.

Ces bronzes sont aussi peu que ceux du Pô l'invention de la race aborigène. Les vaisseaux tyriens auront débarqué en Ligurie des métallurgistes qui, de stations en stations, auront étendu le réseau de leurs corporations et de leurs fonderies jusques au Jura le long de l'une des grandes routes de l'ambre. Comme à Peschiéra (p. 228), ils auront entassé les produits de leur industrie dans des magasins que protégeaient les eaux du lac (p. 261), et les indigènes auront sans doute appris de leurs hôtes à travailler le cuivre d'Arnavasso (p. 113), et l'étain qu'apportaient les Calètes et les Santons (p. 113 et suiv.). Si le Melkarth du Rhône n'a pas franchi le Jura, celui des Tyriens de la Ligurie, dont la légende s'est perdue, avait traversé les Apennins et les Alpes Pennines et s'était établi sur les bords de nos lacs.

Les bronzes romands sont, comme leurs contemporains et leurs frères du lac de Garde et des terramares, à l'alliage normal de 10 °/₀ d'étain, sans plomb ni zinc. Les ouvriers qui les fondaient, savaient fort bien, comme ceux d'Assyrie (p. 163), que pour augmenter la sonorité du métal, il faut élever la proportion de l'étain: elle est de 21 °/₀ pour une de leurs clochettes. D'ailleurs les mêmes stations livrent des bronzes dont l'alliage s'élève de 10 à 15 et 20, ou s'abaisse de 10 à 6, à 3, à 1, à — 1. Ces différences s'expliquent ici comme ailleurs (p. 226) par la refonte d'anciens bronzes et les vicissitudes du commerce de l'étain.

Les objets en bronze trouvés dans nos lacs sont, à peu près comme à Peschiéra (p. 227), des haches ou celts, la plupart sans aucune trace d'usure, de plusieurs types (la forme à douille parfaite, très-commune en France, manque dans nos lacs); des couteaux; de nombreuses faucilles; des marteaux; des hameçons; — puis, de rares épées, peu ornées, à petites poignées; des poignards, peu nombreux; des pointes de lance et de rares pointes de flèche; — des épingles à cheveux, moins variées et moins élégantes que celles du lac de Garde, et peu de fibules; des bracelets, singulièrement étroits

et dont aucun n'est en spirale; des anneaux de jambes; — des monnaies (allophyles, p. 245) en anneaux à bords dentelés, et certains croissants à manche, qui sont identiques à celui qu'on a trouvé dans les ruines de Ninive (p. 197).

L'or est très rare dans nos stations lacustres de l'âge du bronze, l'argent fait complètement défaut. Il se pourrait cependant que les populations de cet âge eussent été fort riches en objets en or, et que lors de l'incendie des villages ils eussent été tous sauvés par les habitants ou emportés dans le pillage. Des pendants d'oreille sont d'un travail si soigné et si savant que d'habiles orfèvres à qui on les a présentés, ont à peine réussi à les imiter.

Nous relions les bronzes romands à l'Orient par leur alliage, par la petite poignée des épées et le petit diamètre des bracelets, par les croissants, par les anneaux-monnaies et par les motifs d'ornamentation, qui sont les cercles concentriques, la ligne ondulée, le triangle, le chevron, et, rarement, la spirale et la torsade. Un bracelet de Cortaillod (Neuchâtel) reproduit exactement le dessin babylonien des monnaies de Sidon (p. 264)[1].

Les relations des habitants de nos stations lacustres avec la Méditerranée et l'Orient résultent en outre: de leur coraux; — de leurs colliers en perles de verre coloré; — des haches en pierres de prix qui n'existent qu'en Asie.

La poterie des stations lacustres de l'âge du bronze nous permet d'apprécier l'influence que la civilisation étrangère a exercée sur l'industrie indigène. Comparés à ceux de l'âge antérieur de la pierre, ces vases se distinguent par une plus grande variété de types, et, du moins pour les plus petits, par une pâte fine et très homogène, par l'élégance des formes et par des rudiments de dessins gravés à la pointe, qui représentent des chevrons, des triangles, etc. Sous le rapport des dessins, ils rappellent ceux qu'on trouve dans les chambres des tumulus de la Bretagne[2].

Dans le lac de Morat, la station de Montellier qui a sub-

[1] *Palafittes*, p. 52. — [2] Id., p. 35.

sisté pendant les trois âges, se distingue par la beauté et la variété de ceux de ses vases d'argile que leurs méandres et leurs autres ornements situent dans la période du bronze. Ils sont à tous égards bien supérieurs à ceux des stations de ce même âge qu'on a découvertes dans le lac de Sempach et à Unteruhldingen, et indiquent, comme le fait observer M. Keller[1], un très-ancien foyer de civilisation dans la contrée où devait plus tard se fonder la grande et célèbre cité d'Avenches. Avant de devenir ville romaine, Avenches avait été déjà la capitale des Helvétiens, et elle fabriquait alors en or des monnaies du plus grand type, dont on a retrouvé tout récemment le coin dans ses ruines. Peut-être Avenches existait-elle déjà pendant l'âge du bronze; peut-être était-elle déjà le principal marché de l'étain et de l'ambre au nord des Alpes; peut-être le vrai nom de la Suisse romande à cette date reculée serait-il celui d'Aventicie. L'Aventicie est pour nous la contrée d'où les bronzes se répandaient par le commerce dans la Suisse orientale (p. 113, 136, 144), et cette hypothèse nous semble confirmée par ce que dit M. Keller[2] des bronzes du lac d'Uberlingen : « Entre » ces bronzes et ceux des palafittes de la Suisse occidentale » il n'existe pas la moindre différence, et l'on est tenté de » croire que les uns et les autres sont sortis de la même fa- » brique. » Cette fabrique, nous la chercherions près d'Avenches ou de Morat, de Bienne ou de Neuchâtel.

Les indigènes de l'Aventicie étaient-ils à l'âge du bronze des Celtes ou des Ligures? Nous ne le dirons pas; mais en tout cas nous rapporterons à cet âge les pierres-levées et les blocs à bassins de cette contrée, comme nous faisons les mégalithes de la France. On a trouvé des objets en bronze *sous* des peulvans des environs de Grandson, et il existe des objets pareils auprès des blocs erratiques du Jura qui offrent de petits creux quelquefois reliés par des rigoles[3].

[1] *Sixième rapport*, p. 271.
[2] *Id.*, p. 263.
[3] On compte quatorze blocs pareils dans les deux seules paroisses de Saint-Aubin et de Bevaix (Neuchâtel).

La pierre-levée nommée la Pouëte-Manche, qu'entoure une enceinte de petits blocs[1], est très-exactement orientée.

En anticipant sur nos ultérieures recherches, nous dirons qu'en Suisse, comme en France, en Irlande, en Scandinavie, les deux grandes divinités pendant l'âge du bronze ont été le soleil, le Baal des Sémites, auquel on offrait des sacrifices humains sur les pierres à bassins, blocs erratiques ou dolmens, et la Lune, la Baaleth ou Balthis de ces mêmes Sémites, dont le culte est attesté par les croissants. Les piliers représentaient probablement le dieu des limites, des routes et du commerce plutôt que le soleil (p. 54).

Les deux Isis d'Arles nous enhardissent à donner une origine phénicienne à la déesse Naria[2], qu'on adorait du temps de la domination romaine à Cressier, entre les deux lacs de Bienne et de Neuchâtel qui sont unis par la Thièle. Cette déesse n'est ni latine, ni celtique, ni grecque. Elle n'est pas davantage la divinité d'un peuple ou d'un lieu de ce nom, et elle ne se retrouve qu'à Muri près de Berne. Nous ferons de Naria une Naharia; Naharia viendrait du sémitique NAHAR, *fleuve,* d'où les Grecs ont fait leur Nérée[3], et les Phéniciens établis dans une contrée de rivières et de lacs auront appris aux indigènes à adorer une déesse des eaux, qui probablement se confondait avec celle de la lune, et dont le culte aura survécu de mille ans à la retraite des étrangers[4].

[1] *Musée neuchâtelois*, 1865.

[2] L'inscription est : *Nariæ nous antia.*

[3] *Peuple primitif*, t. 1, p. 237.

[4] Les patois romands contiennent, dit-on, un certain nombre de mots sémitiques. On en a attribué l'introduction dans notre contrée aux médecins juifs du moyen-âge. Aujourd'hui la question se présente sous un jour tout nouveau et elle mériterait d'être étudiée avec quelque attention. Deux mots m'ont particulièrement frappé : *cramache* et *schouël.* Nos lecteurs se rappellent Carséoles et sa fête des renards lâchés dans l'arène ou dans la campagne. N'est-il pas étrange qu'à Neuchâtel un certain jeu de cache-cache où les enfants se dispersent au loin en tous sens, se nomme *schouël,* qui est l'hébreu SCHOUAL, *renard.* — Dans le patois de ce même pays, *cramache* signifie l'écume du beurre cuit, et le mot hébreu a le sens d'*être gras,* CHAMASCH. On dirait que le terme étranger qui désignait la graisse, a perdu en route son sens et a fini par signifier le résidu d'une substance grasse.

L'âge romand du bronze était passé et avait fait place à celui du fer quand l'influence des Grecs de Marseille commença à se faire sentir en Suisse. Les premières monnaies massaliotes ou gauloises franchirent alors le Jura, et des marchands étrusques semèrent les leurs avec leurs statuettes le long des routes qui traversent les Alpes (p. 113).

B. La Gaule occidentale ou mégalithique.

1) Le bronze avec l'or et l'argent.

Vésone (Périgueux), centre d'un vaste système de mégalithes, immense atelier d'outils en pierre et foyer méridional de la métallurgie gauloise; étain des Santons; cuivre et or des Aquitains; influence des Sidoniens de la Biscaie. — Objets en cuivre du Lot et des Cadurces. — Objets en bronze des jayantières.

Fonderies des côtes nord-ouest, indice d'un commerce sémitique de l'étain. Nom sémitique des nains-forgerons de la Bretagne, Korrig. Mercure Korrig. — Bronzes gaulois, leur alliage, leur âge, leurs espèces, leur similitude aux bronzes des Alpes, leur infériorité à ceux de la Scandinavie.

Objets en or. — Objets en argent; Narbonne et son commerce d'argent avec l'Ebre. — Les Gaulois cisalpins, leurs richesses extraordinaires en métaux et leurs vases d'argent.

Le Périgord, que M. Fournet appelle « le pays classique des anciennes fabrications, » est pour la France occidentale ce que sont les stations lacustres pour la Suisse: la seule contrée où l'on ait jusques à présent trouvé représentés par leurs produits spéciaux les trois âges de la pierre, du cuivre ou bronze, et du fer.

A Ecornebœuf, près de Périgueux, est une quantité vraiment étonnante d'armes et d'instruments qui tous sont en roches de la contrée, sauf une belle hache en jaspe vert[1]. Voilà un atelier qui représente l'âge de la pierre jusques au temps où le commerce apportait d'Orient des pierres de prix dans le bassin de la Garonne.

Cette même localité abonde en objets de cuivre et en ob-

[1] Un seul musée près de Périgueux contient 5025 objets en pierre taillée, dont 3002 sont des haches polies. Tant est riche le Périgord en antiquités du premier âge.

jets de bronze, confondus les uns avec les autres et manifestement contemporains. Dans leur nombre il en est certainement de très-anciens, mais il en est d'autres de l'ère chrétienne. Ce sont : des ciseaux de cuivre trempé ; des fibules représentant des poissons, des oiseaux, des fleurs, des lyres, ou des objets d'une brutale obscénité; des anneaux dont quelques-uns auront servi de monnaies; des monnaies gauloises; des styles à écrire. Ces monnaies, comme toutes celles du Périgord, sont les unes anté-romaines et du genre le plus barbare, les autres post-romaines et plusieurs fort belles. Les premières offrent des têtes qui n'ont plus la figure humaine, des coiffures étranges, des animaux phantastiques, des symboles sémitiques ou libyens; quelques-unes même sont dessinées à la manière des cylindres babyloniens, sans doute à l'imitation des monnaies de Syracuse arrivant par Narbonne dans les vallées de la Dordogne (p. 277). Voilà l'âge du bronze et du cuivre plongeant par ses racines dans celui de la pierre, et poursuivant son œuvre jusques au temps où Rome enseigna aux Gaulois l'art d'écrire.

Enfin, le Périgord abonde en fer géodique, dont les quatre amas principaux sont reliés entre eux par des amas de moindre importance, et ces nombreux amas de scories appartiennent, en partie du moins, à l'époque gallo-romaine. Voilà l'âge du fer qui remonte peut-être jusques vers la moitié de celui du bronze, et se prolonge jusques à la fin de l'empire et à l'invasion des barbares.

Cependant à Ecornebœuf est un obélisque (p. 54), aujourd'hui brisé, qui est le centre d'un système de peulvans semés sur tout le Périgord. Les peulvans, au nombre de plus de cent, les dolmens, au nombre d'au moins quatre-vingts, les cromlechs, les pierres oscillantes sont placées sur des lignes partant du menhir d'Ecornebœuf ou de la tour de Vésone. Une de ces lignes a une longueur de six myriamètres (p. 55).

Cette tour de Vésone (Vésone est le nom ancien de Périgueux) formait la *cella* d'un temple romain probablement dédié à Isis (p. 303).

Dans les environs de Sarlat est un grand nombre de dolmens, et la tradition veut qu'il y eut jadis dans ces lieux un collége de druides. A deux kilomètres de Périgueux, le vallon de Puy-Gauthier est semé de mégalithes de tout genre sur un espace d'un kilomètre carré. Ailleurs sont des alignements et des cercles aussi remarquables par leur forme que par leur étendue (p. 56)[1].

Si nous ajoutons que les départements voisins de la Gironde, des Landes et de Lot et Garonne ne comptent pour ainsi dire aucun monument mégalithique, on comprendra l'importance historique du Périgord, d'Ecornebœuf et de ses ateliers.

Pendant l'âge du bronze, les Pétrocoriens ne pouvaient recevoir leur étain que de la Cornouailles par les Santons (p. 114) et leur cuivre que de l'Aquitaine (p. 93). L'Aquitaine en effet était la seule contrée des Gaules où l'on exploitât des mines de cuivre dans l'antiquité. D'ailleurs la vraie richesse de cette contrée, c'était l'or du pays des Tarbelles (ou de Tarbes). L'or y gisait à la surface du sol; on le recueillait sans grande peine dans des fosses peu profondes et il s'offrait en morceaux qui avaient parfois la grosseur du poing[2]. Ce métal abondait aussi dans le pays des Tectosages[3], depuis les Pyrénées aux Cévennes, ainsi que l'auraient indiqué au besoin les trésors déposés dans le grand temple de Toulouse ou enfouis dans les lacs sacrés. Il paraît même que les fleuves des Gaules roulaient alors dans leurs eaux une très-grande quantité de sable d'or[4]. Cependant les Aquitains étaient des Ibères, ainsi que le prouve leur nom de Vascons ou Basques, et, comme les Ibères, ils excellaient, au dire de Jules-César, dans l'art d'exploiter leurs mines de cuivre[5]. Nous supposons donc qu'ils livraient leur cuivre et leur or à leurs voisins, les Pétrocoriens. Mais qui avait appris à ces derniers l'art de travailler les métaux?

[1] Notons que Uxellodunum qui, après la prise d'Alésia, a soutenu les derniers efforts de l'indépendance gauloise, est Ussolud sur la Dordogne. — [2] Strab. 4, 2. 1. — [3] Strab. 4, 1. 13. — [4] Diod. 5, 27. Ausone au 4e siècle confirme le témoignage de Diodore: *Auriferum Tarnem. Mosella*, v. 465. — [5] *B. Gall.* 3, 21.

Les Aquitains étaient sans contredit, vers le sud, en relations intimes avec les Sidoniens de Ménosca et d'Amanum, puisque ces Sémites avaient donné le nom tout asiatique d'Atur ou Assur à l'Adour qui arrose le pays des Tarbelles (p. 110). Mais ces Phéniciens fabriquaient certainement, eux aussi (p. 229), des bronzes pour les échanger contre l'étain de la Cornouailles. Nous dirons donc que les Pétrocoriens auront reçu de ces Sidoniens, par l'intermédiaire des Aquitains, l'art de fondre le bronze, et qu'à leur tour ils l'auront enseigné à d'autres peuples celtes. La vallée de la Dordogne, où était le centre d'un vaste système de mégalithes et où l'on adorait la déesse orientale Isis, serait ainsi non seulement « la terre classique » de l'industrie gauloise, mais le foyer d'où la métallurgie du bronze phénicien se serait répandue dans la région comprise entre la Garonne, le Rhône et la Loire.

L'âge du bronze dans cette vaste région n'a point encore été l'objet d'une étude spéciale, et cependant cette étude ne serait pas sans intérêt. Aux frontières du Périgord est la vallée du Lot, la patrie des Cadurces célèbres par leurs toiles, et dans cette vallée, qui est couverte de mégalithes, on a trouvé sous les dolmens plusieurs épées et poignards en cuivre. Ce cuivre ne contient-il point quelque peu d'étain? Ou est-il réellement pur, et prouverait-il que le cuivre de l'Aquitaine aurait été travaillé par les Gaulois avant l'arrivée des Sidoniens en Biscaie? — Dans le département voisin de Tarn et Garonne, par où passait l'une des grandes routes du commerce de l'étain, les *jayantières* ont livré des objets en bronze, joints à des haches en silex, à des colliers en coquilles, à des débris du cheval de guerre du défunt; en particulier, un petit disque en bronze fortement mêlé d'étain, qui avait fait partie d'un ceinturon (p. 69).

Nous traversons la Saintonge, le Limousin, le Poitou sans rencontrer une seule fonderie du bronze. A notre droite il en est une dans le Nivernais, que nous laissons de côté. Mais en entrant dans l'Armorique, le Maine et Loire, le Calvadoz, la Manche, le Morbihan nous en offrent chacun une,

et les Côtes du Nord deux. Puis la Bretagne est tout spécialement riche en celts de bronze. Ajoutons qu'une grande déesse avait à Rennes un temple d'une architecture qu'on dit égyptienne, et que la statue de Quinipili passe pour représenter Isis.

Ces fonderies, qui semblent se multiplier vers les côtes de la mer, attestent l'importance du commerce que les Armoricains faisaient avec la Cornouailles. Mais il n'y aurait eu, selon nous, dans ces contrées reculées, ni commerce de l'étain ni fabrication de bronze sans les Sidoniens de la Biscaie et les Gaditains, et la linguistique vient confirmer notre hypothèse.

En Bretagne, on appelle *korr, korrig,* des nains, des sorciers qui habitent les sombres et mystérieux dolmens et font de la fausse monnaie. Qui sont ces korr? Dans la Grèce antique comme dans l'Afrique actuelle (p. 15), forgeron est synonyme de sorcier, et les Scandinaves ont métamorphosé dans leur imagination en des sorciers-nains les forgerons de race finnoise. Ces korr sont donc en quelque sorte les ombres des anciens ouvriers métallurgistes de race celtique, qui formaient comme une espèce de franc-maçonnerie mystérieuse. Si nous prétendions retrouver chez ces korr les fondeurs phéniciens et leurs confréries, on nous accuserait sans doute de pousser à outrance notre sémitisme. Et pourtant KOUR est en hébreu le terme propre pour *creuser, exploiter les mines,* et pour *creuset, fourneau de fonte.*

A Lyon, d'après une inscription latine, on adorait Mercure Corig : Mercure, le dieu des arts et du commerce, qui depuis l'arrivée des Phéniciens devenait la grande divinité des Gaules et faisait rentrer dans l'ombre Apollon Belénus ou le soleil; Corig, le dieu phénicien de la métallurgie, le Vulcain gaulois.

L'industrie du bronze s'était répandue sur toute la surface des Gaules. Les bronzes gaulois sont un mélange intentionnel de cuivre et d'étain avec des impuretés naturelles de fer, de plomb et de zinc. L'alliage le plus fréquent est ici encore de 10 à 14 $^{0}/_{0}$ étain. Ainsi les celts du nord de la France, de

la Somme, de l'Oise, du Maine et Loire, du Calvados, du Morbihan donnent en moyenne 87 cuivre, 9 étain, 3 fer. Dix-huit hachettes renfermées dans une chaudière en bronze, étaient à l'alliage de 86,85 cuivre et 14,15 étain. Mais d'autres analyses ont fourni pour l'étain des chiffres beaucoup plus élevés : 19. 20. 21. 24, tandis qu'une épée de la Seine-Inférieure, épée fort simple, peu ornée, mais d'un beau style, est de 97 cuivre et 3 étain. Ces excès en moins ou en plus n'ont pas lieu de nous surprendre après les phénomènes tout pareils des bronzes romands et des bronzes transapennins (p. 307), et il est en tout cas hors de doute que les bronzes gaulois sont formés de cuivre et d'étain sans plomb ni zinc.

Les bronzes gaulois, ainsi que les cuivres, épars en très-grand nombre sur toute la surface de la France, se trouvent, ici dans des tourbières, là en plein champ, ailleurs dans des tombeaux ou sous des mégalithes. L'âge de ces objets est souvent incertain. Quelques-uns sont mêlés à des antiquités gallo-romaines; mais on peut rapporter à la période du bronze les épées, les celts, les poignards, qu'il n'est point rare de trouver sous des pierres-levées avec des couteaux et des haches en silex.

La France nous offre les mêmes espèces d'objets en bronze qui nous sont déjà familiers par les stations lacustres de la Suisse romande et par celles du lac de Garde. Ce sont: des épées que nous reconnaissons pour phéniciennes à la petitesse de leur poignée, à l'élégance de leur travail et à leur alliage de 10 % d'étain; — d'autres épées, du même style, mais plus grossières et dont l'alliage varie beaucoup; — des poignards; des celts avec ou sans ailerons, avec ou sans anneau latéral, qu'on trouve fréquemment par dixaines, par centaines, en un même endroit, sous des arbres ou dans la campagne ; — des bracelets, pleins ou creux, de formes très-variées; — des fibules; — des aiguilles à coudre; — des rasoirs, qu'on aiguisait au marteau; — des anneaux en fils de laiton, que nous prenons pour des monnaies.

Les bronzes gaulois atteignent aussi peu à l'élégance de

ceux au Nord, que les bronzes du Jura et du Pô. Tous, ils sont plus pauvres en espèces différentes que ceux de la Scandinavie, et dans les limites d'une même espèce, moins variés dans leurs formes, moins riches d'ornementation, moins finis, moins élégants. Tous aussi, ils ont pour principaux motifs d'ornementation des lignes symétriques. Nous attribuons aux derniers temps de l'âge du bronze ou à celui du fer les fibules du Périgord représentant des oiseaux, ainsi que la fibule surmontée d'un oiseau trouvée dans le canton de Vaud, que les épingles à tête d'oiseau des environs du lac de Constance, et que la fibule étrusque ornée d'un oiseau, qui vient de Crémone (comp. p. 234).

L'or est d'une trop grande valeur pour que la rareté actuelle des antiquités en or prouve rien contre le grand usage que les Gaulois faisaient de ce métal. Les anciens nous disent « que non seulement les femmes, mais les hommes s'en servaient comme ornement, et qu'ils en faisaient des bracelets qu'ils portaient autour des bras et des mains, des chaînes massives pour le cou, des bagues de prix et même des cuirasses[1]. » On a trouvé dans les tumulus quelques objets en or, entre autres les deux beaux colliers de Plouharnel (Carnac) ayant probablement appartenu à un grand prêtre.

La Gaule au temps de Diodore ou plutôt de Posidonius ne produisait point d'argent, et ce n'est que depuis la conquête du pays par Jules-César que les Rutènes et les Gabales ont exploité leurs mines d'argent (dans le Rouergue et le Gevaudan)[2]. Cependant les plus anciennes monnaies des Gaules sont celles en argent de Narbonne avec celles de l'Aquitaine en or, et les Tectosages avaient la coutume de faire offrande à leurs dieux des masses d'argent aussi bien que d'or qu'ils déposaient dans les temples ou jetaient dans les lacs sacrés. C'est ainsi qu'à Toulouse les Romains trouvèrent quinze mille talents d'or et d'argent[3]. L'or, nous l'avons dit, prove-

[1] Diod. 5, 27. Strab 4, 4. 5. — [2] Diod. 5, 27. Strab. 4, 2, 2. Comp. Pline. *Hist. nat.*, 33, 20. — [3] Strab. 4, 1. 13.

nait du pays même des Tectosages et de l'Aquitaine (p. 313). Mais l'argent ne pouvait arriver que d'Espagne par le commerce, et la seule voie possible entre l'Espagne et Toulouse ou Narbonne est celle qui suit la mer, et qui contourne à son extrémité orientale la haute et impraticable muraille des Pyrénées. Aussi avons-nous relié (p. 291), dès les temps reculés de l'âge du bronze, Narbonne, « le grand marché des Gaules, » par la route de l'argent au bassin sidonien de l'Ebre et à la primitive Tartesse, comme nous l'avions déjà unie à Bordeaux par la route de l'étain (p. 110). Ainsi s'explique l'antique célébrité de Narbonne, que nous faisons remonter aux siècles où la zône maritime était encore occupée par des Ligures tels que les Elysciens dont cette cité était la principale ville. Ainsi s'explique encore l'existence à demi fabuleuse d'Illibéris ou Pyréné qui, sous Auguste, n'était plus déjà qu'une insignifiante bourgade. Elle était située sur le Ter, au pied de cette chaîne des Pyrénées célèbre dans les âges mythiques par ses torrents d'argent fondu, et elle aura grandi et décliné avec le commerce de ce métal qui se faisait entre Tortose et Narbonne, et dont nous ignorons les vicissitudes.

Un indice, bien faible sans doute, de l'extension du commerce de l'argent dans les Gaules, ce sont les garnitures de lances en argent trouvées avec des pointes de flèches en silex et avec des anneaux et des colliers en or massif dans le grand et haut tumulus d'un chef gaulois à Carnoët (Quimperlé, Finistère).

Les Gaules offraient pendant les âges du bronze et du fer le singulier spectacle d'une profusion de métaux précieux entre les mains de peuples dont la civilisation ne dépassait pas ou même atteignait à peine celle des Péruviens et des Mexicains. Polybe[1] décrit les Gaulois des plaines du Pô vivant dans des villages sans murailles, n'ayant pour lits que le gazon, cultivant la terre sans propriété privée, se nourrissant de la chair de leurs nombreux troupeaux et pos-

[1] 2, 17.

sédant néanmoins dans leur pauvreté une très-grande abondance d'or. Si l'on additionne dans Tite-Live[1] les chiffres des tributs qu'ont payés aux Romains ces mêmes Gaulois vaincus dans cinq guerres, on arrive à la somme fabuleuse de 247 livres pesant et 1471 colliers d'or, de 772,540 livres pesant d'argent, en monnaie (bigats), en barres, en *vases d'un travail moins grossier qu'il ne l'est d'ordinaire*[2] et de 1,131,000 livres pesant de cuivre ou bronze *(æs)*. Si les monnaies romaines aux mains des Gaulois sont le fruit de leurs guerres heureuses en Italie, leurs vases indiquent une métallurgie indigène assez avancée. Avaient-ils emporté cette industrie de la Gaule transalpine ? Ou l'avaient-ils apprise des Etrusques du Pô, disciples eux-mêmes des Philistins d'Adria ? Exploitaient-ils les mines de cuivre de Bergame et d'Arnavasso, les mines d'or des Taurins et des Salasses ? Mais d'où leur venait l'argent en barre ? Sans doute des Carpathes métalliques ou de Transylvanie. Comment d'ailleurs se fait-il que ni les terramares ni les palafittes de la Gaule cisalpine ne contiennent le moindre objet en argent ?

2) Les mégalithes.

Les pierres-levées, la plupart taillées au ciseau de métal.

Les dolmens, contemporains des couches superficielles des cavernes à silex taillé et des palafittes pictons; datant de la plus ancienne race et d'une race celtique. Dolmens-autels, tumulus et tertres du Poitou. Dolmens pareils du Quercy et de la Saintonge. Dolmens travaillés avec les métaux, même avec le fer. Tous, pauvres en bronzes, et à poteries grossières.

Les dolmens celtiques et les dolmens ligures. Indices de plusieurs immigrations libyennes dans le sud des Gaules.

Distribution géographique des dolmens. Zone intérieure, formée antérieurement au commerce phénicien. Zone maritime, devant au contraire à ce commerce ses plus beaux mégalithes.

Les mégalithes gaulois, qui sont l'objet de grandes contestations et sur lesquels la science n'a point encore assis son opinion, dateraient à mon sens des derniers temps de

[1] 31, 49; 33, 23 et 37; 36, 40.
[2] « Gallicis vasis, non infabre suo more factis », 36, 40.

l'âge de la pierre, auraient été érigés en très-grande partie pendant l'âge du bronze, et auraient vu leur nombre s'accroître encore pendant celui du fer.

Disons d'abord quelques mots des pierres-levées et de leur longue histoire.

Parmi les pierres-levées, il en est de brutes : ce sont les plus anciennes ; il en est en granit qui sont dégrossies : elles supposent nécessairement l'outil en métal.

Les premières comptent dans leur nombre des rochers qui sont des blocs et non des piliers ; des masses informes, rondes, carrées, et non des colonnes naturelles. Tels sont les carneillous (p. 51) : tel l'alignement de Toulinguet.

Les peulvans, les menhirs ont été, en presque totalité je le crois, façonnés par l'homme. Le fait n'est pas douteux pour les menhirs quadrangulaires, triangulaires, fusiformes[1], et à bien plus fort raison encore pour ceux qui ont été sculptés tels que le menhir quadrangulaire en granit de Plouarzel ou Kerloaz (p. 54). Je ne comprendrais pas comment la nature à elle seule aurait fourni aux auteurs des alignements de Carnac onze mille piliers, qui la plupart sont plus minces à l'un des bouts qu'à l'autre.

Nous avons d'ailleurs dit déjà (p. 71) qu'on dressait encore des menhirs sous Adrien, sept siècles au moins après l'âge du bronze, et quatorze après celui de la pierre[2].

[1] Nous citerons comme exemples :

Menhir de Gandouit (Argentan, Orne), 4 mètres de hauteur ; les quatre faces distinctes et les angles répondant aux quatre points cardinaux.

Menhir de Locmariaker (Morbihan), le plus grand connu ; brisé en quatre morceaux ; long de 19 mètres ; fusiforme ; diamètre de deux mètres vers le milieu, et les extrémités se terminant en pointe.

Peulvan de la Garenne (Châteaudun, Eure et Loir), de forme triangulaire et pyramidale.

Peulvan de Saint-Laurent-sur-Gorre (Rochechouart, Haute-Vienne), triangulaire, avec trois mortaises verticales.

[2] Au pied du menhir granitique de Saint-Samson, qui a trente pieds de hauteur (mais non sous lui), gisaient un cône et un anneau de fer.

Mais ce sont les dolmens qui appellent tout spécialement notre attention.

Dans les cavernes du Poitou est une couche superficielle qui est séparée par des stalagmites d'un dépôt inférieur à os de rennes et à silex taillés. Dans cette couche superficielle où le renne ne reparaît plus, sont des haches polies, de magnifiques couteaux en pierre et de grossières poteries noires. Or, d'après MM. Brouillet et Meillet, ces mêmes poteries, ces mêmes couteaux, ces mêmes haches se trouvent dans les dolmens du Poitou. Ils sont donc contemporains de l'âge de la hache polie, et comme on n'a jamais découvert sous eux et autour d'eux le moindre débris d'urus, on doit ajouter qu'ils datent des derniers temps de l'âge du celt ou des temps de transition entre cet âge et celui du bronze.

Dans le Bas-Poitou, des dunes couvrent des villages qui datent des époques les plus reculés du moyen-âge et qui sont eux-mêmes superposés aux substructions et débris gallo-romains; ces débris le sont à leur tour aux dolmens, qui reposent enfin sur le sol naturel [1]. Ici les âges des cavernes font défaut, et l'histoire commence avec les dolmens. Mais les dolmens, que certains archéologues inclinent à attribuer à une race anonyme plus ancienne que les Celtes, ne sont séparés par rien de l'époque gallo-romaine dans ce précieux chronomètre de l'antiquité gauloise. Ils sont donc les œuvres du seul peuple qui ait habité le Poitou depuis les temps les plus reculés jusques au siècle de la conquête du pays par Jules-César, et ce peuple est celui des Pictons, qui est celtique.

Dans l'ancien golfe des Pictons, que des rivières ont par leurs alluvions transformé en un marais (le marais Vendéen), l'ancien rivage et certains rochers qui jadis étaient des ilots, présentent des bourrelets d'un sol artificiel qui supposent des palafittes. Ce sol, qui atteint jusques à deux mètres de profondeur, contient dans sa couche inférieure un nombre infini de débris de terre mal cuite, qui ne peut s'expliquer

[1] De Longuemar, *Compte rendu*, p. 8.

que par de nombreuses poteries, et qui en tout cas proviennent des plus anciens habitants de ces stations maritimes. Mais qui sont ces habitants ? Sans aucun doute les Pictons des dunes. Car les vases des palafittes sont entièrement semblables à ceux des dolmens et à ceux des couches supérieures des cavernes[1]. N'est-il pas évident que les Pictons, qui ont érigé les dolmens du Poitou, ont été les fondateurs de ces villages de potiers, et les derniers habitants des grottes à ossements qui bordent les riches vallées du pays ?

Ces mêmes dolmens du Poitou sont des autels et non des tombeaux. Ils sont bien *clos* (p. 66); ce sont des chambres en grandes pierres dressées qui servent de supports à une ou deux immenses dalles. Mais ces dalles, orientées avec soin (p. 310), ont la plupart des rigoles, de petits creux symétriques, des bassins peu profonds avec déversoirs. Puis, les supports sont entourés d'un bourrelet de terre ou de pierres qui n'a jamais recouvert les dalles ou l'autel, et qui paraît destiné à en faciliter l'accès aux prêtres. Enfin, les ossements humains qui gisent dans la salle sont toujours épars en un complet désordre et ne forment jamais un squelette complet (p. 69). On a compté jusques à trois couches de ces os, séparées par autant de lits de pierres plates. Ces os sont manifestement ceux de victimes humaines. Ils n'ont pas été brûlés. Auprès d'eux sont des pots en terre grossière et peu cuite, contenant des phalanges des doigts des pieds et des mains ; des silex d'un travail primitif, de jolies pointes de flèches en silex, des poignards en os, des grains de collier en calcaire, et quelques haches polies très-rares. Le dolmen est entouré d'une enceinte de pierres sèches, marquant sans doute la limite du terrain consacré.

Les tumulus, au contraire, contiennent dans la chambre sépulcrale, un ou plusieurs squelettes *toujours complets,* étendus ou assis, parfois disposés comme les rayons d'un cercle[2]. Près de chaque corps est un vase ou une hache.

[1] De Longuemar, *Compte rendu,* p. 31.

[2] Ainsi, dans un des tumulus d'Antigny (arrond. de Montmorillon, Vienne), les corps étaient rangés les pieds vers le centre, la tête rayon-

Dans la chambre sont en outre de grands couteaux en pierre avec des pointes de flèches, etc.

Dans ces tumulus et ces dolmens sont d'ordinaire, en grand nombre, des ossements d'animaux, appartenant aux espèces qui vivent aujourd'hui en France. Ce sont ou les restes de repas funèbres, ou la nourriture destinée aux morts, ou des sacrifices offerts soit aux dieux, soit aux mânes.

Les tombelles du Poitou sont, les unes des dolmens reconnaissables à leurs ossements humains en desordre, les autres des tumulus avec des squelettes entiers. On ne sait la destination de celles qui ne cachent aucun ossement et qui sont comprises dans des séries d'enceintes en pierres.

Parmi les haches polies trouvées dans les plus anciennes sépultures du Poitou, les unes sont en saussurite des Alpes, les autres en roches ou variétés de roches qui n'existent, dit-on, qu'en Inde: sardoine, jade vert-clair ou blanc, pierre de touche qui n'est ni celle de l'Europe occidentale, ni celle de la Lydie. Les premières sont pour nous un indice du commerce de l'étain que les Santons faisaient avec notre Suisse romande (p. 114) ; les secondes supposent des relations mercantiles entre les Pictons et les Sidoniens de l'Ebre et de la Biscaie ou les Gaditains. Les unes et les autres attestent que ces tombeaux sont de l'âge du bronze, qui est celui du commerce des pierres de prix et de l'étain (p. 298 et 308).

La distinction si simple et si vraisemblable que MM. Brouillet et Meillet établissent pour le Poitou entre le dolmen-autel et le tumulus à chambre sépulcrale, contredit l'opinion généralement admise qui fait de tout dolmen un

nant vers les parois. Cette disposition des corps n'est, d'ailleurs, point particulière au Poitou. On l'a retrouvée près de Crozon (Châteaulin, Finistère), dans un tumulus de sable servant de sépulture à une cinquantaine de cadavres qui formaient plusieurs lits superposés, et qui avaient tous la tête au centre et les pieds vers la circonférence (d'après une lettre de M. Letourneux). Dans le tumulus de Condé-sur-Laizon (Falaise, Calvados), sous une voûte en forme de ruche et en moëllons, étaient dix squelettes de femmes, ayant les pieds tournés vers le centre ; mais il paraît qu'ils étaient assis et adossés contre la paroi.

tombeau. Mais ce qu'ils ont observé dans leur pays, se reproduit dans d'autres contrées des Gaules mégalithiques. Ainsi dans le pays des Cadurces ou le département du Lot, on a trouvé dans les 52 dolmens qu'on a fouillés, des ossements humains le plus souvent placés *sans ordre*, avec des flèches et des haches en pierre, des fragments de poterie grossière, des ornements ovoïdes, des disques, des cylindres en pierre ou en os, des valves perforées de cardium (p. 298), et quelques longs poignards en cuivre (p. 314). Un dolmen sur une butte conique ne contenait dans l'intérieur ni ossements ni objets d'art; mais la butte recelait dix tombeaux avec une vingtaine de squelettes, et dans ces tombeaux un seul renfermait des os calcinés. Tout indique donc que chez les Cadurces comme chez les Pictons le dolmen était un autel, et que dans les siècles des dolmens l'inhumation était le mode unique ou habituel de sépulture.

Dans la Charente-Inférieure, les fouilles faites dans les dolmens n'ont fourni pareillement que quelques ossements humains (et non des squelettes?), avec des haches en silex et des débris de poteries grossières.

Cependant les poignards en cuivre du Lot, les dalles à bassins des dolmens du Poitou et les haches en pierres orientales des antiques tombeaux de cette même province établissent solidement que les dolmens, qui nous occupent ici tout spécialement, ont passé de l'âge du celt à celui du métal sans changer de forme ni sans doute de destination. C'est là ce que confirment :

les dolmens de la France entière à creux, bassins et rigoles ;

ceux qui sont, à leur dalle supérieure (p. 69) ou à l'une des dalles latérales[1], percés de part en part d'un trou fait de main d'homme ;

ceux qui offrent des sculptures, des dessins plus ou moins informes et surtout des caractères alphabétiques ;

[1] Ainsi le dolmen de Trie-le-Château (Oise), avec son trou rond de 0 m. 40 c. de diamètre, percé presque à fleur de terre au bas de la pierre du fond. On dit cette particularité unique en France.

ceux, plus nombreux peut-être qu'on ne le pense, qui ont leurs dalles trop unies sur une de leurs faces, ou la table trop régulièrement carrée, oblongue, circulaire, pour être l'ouvrage de la nature seule ;

les deux dolmens des environs de Rochefort (Saintonge ou pays des Santons), formés l'un et l'autre d'un quartier de roche dans lequel on a taillé une auge de 75 centimètres de profondeur, et qui est recouvert par une pierre plate ;

plusieurs des pierres branlantes à en juger d'après celles de l'Angleterre ; celle de Chez Barrat (Clermont, Puy de Dôme) est entourée d'échancrures « évidemment faites par la main des hommes dans le dessein de la mettre en équilibre » (p. 55).

On possède même plus d'une preuve directe que parmi les dolmens de France il en est, comme les Stonehenge, qui sont postérieurs à l'emploi du fer. Ainsi, dans l'arrondissement de Châteaudun (Eure et Loir), près de la Planche-de-Beaumont, est un dolmen gigantesque, de forme circulaire, dont la table offre à son pourtour deux petits trous dans chacun desquels est un morceau de fer cassé, et sous le quadruple dolmen de Roscoff (Morlaix, Finistère), une lame en fer oxydée gisait auprès d'une hache de six pouces en bronze.

Il est d'ailleurs incontestable que les dolmens et les tumulus de France sont singulièrement pauvres en objets en métal[1]. On dirait que les Gaulois faisaient un trop grand cas de leurs armes en bronze pour les déposer dans la tombe des leurs, ou que les tumulus étaient élevés plutôt en l'honneur des grands prêtres que des rois et des héros. Mais les haches en pierres orientales, jointes à quelques colliers et bracelets en or, suffisent pour situer ces monuments à l'âge

[1] Un fait fort extraordinaire, qui relie l'âge du bronze à celui des cavernes, c'est la trouvaille faite par M. Lartet dans la grotte de Laugerie (Dordogne) d'un fragment de bronze pareil à ceux qui s'échappent des moules au moment des coulées, et offrant l'alliage normal et phénicien de 85,98 cuivre et 12,04 étain, plus 1,09 plomb et 0,51 zinc d'impuretés naturelles.

du commerce phénicien et de la métallurgie ; ce que confirmeraient au besoin les colliers de verre et d'ambre, qui supposent des relations avec la Baltique et avec l'Orient. On dirait d'ailleurs que la même disparate qui nous avait frappé dans les plaines du Pô (p. 228), se reproduit ici entre ces objets en métal ou en pierre travaillés avec un soin remarquable, et la poterie qui les accompagne. Cette poterie est pétrie et modelée à la main, n'offre aucune représentation d'êtres organiques, aucun signe emblématique, et n'est ornée que de lignes droites et courbes combinées avec des pointillés[1].

De même que les dolmens ne datent point tous du même âge, de même aussi ils ne sont pas tous l'œuvre de la même race. Les dolmens-autels des Gaules se relient à ceux de la Nord-Europe ; les jayantières, au contraire, qui recouvrent un ou plusieurs squelettes, ont été construits par le même peuple que les dolmens à auge de l'Atlas, que nous avons rapportés aux Phérésiens de Libye ou Gétules.

On a supposé que ces dolmens à auge du Tarn et Garonne provenaient d'une branche de la race celtique, qui auraient franchi la Méditerranée et peuplé l'Atlas. Mais nous ne connaissons aucune tradition favorable à cette hypothèse, tandis que c'est la tradition elle-même qui nous conduit de Libye en Espagne, aux Baléares, en Sardaigne. L'archéologie, de son côté, retrouve au Pilate les pierres T des Baléares et de la Libye (p. 253 et 254. 275. 280).

Mais ces bilithes et ces jayantières ne sont pas les seuls indices de la présence de populations africaines et orientales vers le sud des Gaules. Nous citerons en outre : à Calès (Arles, Bouches du Rhône), les grottes taillées dans le roc à l'exposition du midi, formant cinq et six étages, et offrant la plus complète analogie avec les grottes d'Ipsica en Sicile, qui se relient à leur tour à celles des Troglodytes de l'Afri-

[1] La même poterie se retrouve dans les dolmens de la Grande-Bretagne.

que et de l'Asie (p. 255). Comme la vie dans les cavernes suppose un climat chaud, nous attribuerons pareillement à des tribus apportant du sud vers le nord ce genre de vie : les onze localités de la Haute-Loire où des grottes ont servi d'habitations aux anciens habitants du pays, et les grottes voûtées à branches latérales et à puits, de Soumans (Boussac, Creuse). Enfin, il est impossible de rapporter à la race celtique le Trou-des-Fées d'Aix. On donne ce nom à des salles à ciel ouvert, creusées dans le rocher, unies les unes aux autres par des corridors souterrains, ayant des parois qui surplombent à la manière des silos, recouvertes par de grandes pierres qui en font peut-être un temple sombre et mystérieux, et ne ressemblant d'ailleurs en rien aux monuments religieux des Druides.

Nous supposerons donc que d'Afrique et des îles italiennes et espagnoles sont arrivés sur les côtes des Gaules des tribus appartenant à plusieurs peuples libyens : des Troglodytes n'élevant ni piliers ni dolmens ; des Numides dressant des bilithes ; des Gétules construisant des dolmens à auges, mais n'érigeant pas de peulvans ; au moins n'y en a-t-il pas dans la patrie des jayantières. Ces enfants du sud auront rencontré les enfants du nord-est, les Celtes, vers la région moyenne de cette France où le Nord et le Sud se touchent, se mêlent et s'harmonisent.

L'histoire confirme notre hypothèse en plaçant dans les Gaules deux races distinctes, les Celtes frères des Germains et des Scandinaves, et les Ligures, qu'elle incline à croire libyens.

L'archéologie, de son côté, nous l'avons vu, a découvert dans les cavernes des âges de pierre deux types de crânes bien distincts, dont l'un serait celte et l'autre ligure (p. 297).

Cette même science vient, avec l'aide de la botanique, de constater un fait aussi curieux qu'imprévu. D'après M. Oswald Heer[1], les habitants des palafittes suisses, dès les

[1] *Les plantes des palafittes* (en allem.), dont M. Keller a donné un extrait dans son *Sixième rapport*.

temps les plus anciens, auraient cultivé non point le seigle de l'Europe orientale et des Gaules (p. 226), mais le blé et l'orge, et les variétés d'orge et de blé propres à l'Italie méridionale et à l'Egypte; non point le chanvre ni notre lin commun, mais le lin de l'Egypte et des pays du Sud; sans parler du millet du Nil, du pavot figuré sur les monnaies de Smyrne et de Métaponte, et d'une variété éteinte de pois qui nous rappelle les pois libyens (p. 270). Mais ce qui ne peut, semble-t-il, laisser aucun doute sur l'origine méridionale de la population primitive de la Suisse, c'est qu'en venant s'établir au nord des Alpes, elle avait emporté avec ses céréales la *Centaurea cyanus* dont la Sicile est la patrie, et la *Silene cretica* qui aujourd'hui ne croît plus ni en Suisse ni en Allemagne, et qui est au contraire commune dans le bassin de la Méditerranée. Cette race du sud serait celle des Ligures, et comme, au temps d'Hérodote, des Ligures habitaient au dessus, au nord de Marseille (p. 142), nous pourrions supposer qu'au cinquième siècle les indigènes de la Suisse n'avaient point encore été remplacés par des Celtes, par les Helvétiens, ou du moins que la nouvelle de cette révolution n'était pas arrivée jusques en Grèce. En substituant au cinquième siècle le septième ou le huitième, nous mettrions d'accord l'histoire avec l'archéologie qui fait arriver l'épeautre et l'avoine (sans le seigle) et la fève celtique sur les bords de nos lacs vers les derniers temps de l'âge du bronze.

Les Ligures sans dolmens auraient donc occupé la côte, de l'Arno aux Pyrénées, le Piémont et peut-être, sous le nom de Libues et de Sicanes, tout le bassin du Pô; les Alpes françaises avec leur vallée du Rhône, et tout le plateau suisse. Les Ligures à jayantières se seraient fixés dans les plaines de la Garonne; mais, jusques où s'étendent vers le centre et l'ouest des Gaules leurs dolmens à auges? c'est ce que nous n'avons pu découvrir dans les travaux des savants archéologues qui se sont spécialement occupés des mégalithes.

Les dolmens à auges ou sans auges, autels, temples, tombeaux, supposent, semble-t-il, un certain degré de civilisa-

tion ; car, dans les limites même de la Gaule mégalithique, ils font défaut dans les Cévennes où vivaient de rudes montagnards, tandis qu'ils abondent dans les plaines et les vallées les plus fertiles.

Ils sont distribués sur deux zônes très-distinctes : celle des vallées de l'intérieur et celle des côtes de l'Atlantique.

a) La première de ces zônes a son foyer dans la vallée du Lot, où l'on ne compte pas moins de cinq cents dolmens. Décrivant un vaste hémisphère, elle s'étend à l'est par les vallées de l'Aveyron (125 dolmens), du Tarn et du Gard, jusques à l'Ardèche (155 dolmens), vers le nord par les vallées de la Dordogne (100 dolmens), de la Charente, de la Sèvre niortaise, de la Vienne (92 dolmens), de la Creuse et de l'Indre, jusques à celles de la Sarthe, du Loir, de l'Eure et de l'Orne.

Ces dolmens des vallées sont rangés comme sur les rayons d'un cercle dont les Cévennes seraient le centre, et sont très-rares sur les rives de la Garonne, peu nombreux même sur celles de la Loire. Ils ont donc été construits par des peuplades qui à leurs origines vivaient isolées, chacune le long de sa rivière, et ne faisaient aucun commerce ni entre elles, ni par les grands fleuves avec les étrangers. Le mode de distribution de ces dolmens confirmerait ainsi ce que nous avions déduit de leurs outils en silex et de leurs poteries : ce genre d'autels est antérieur à l'âge du bronze et à l'arrivée des Phéniciens dans les Gaules.

Mais ces peuplades des vallées ont pu avec le temps prendre part au commerce des métaux et ne point renoncer à construire des dolmens. Il est certainement des dolmens qui sont en rapport avec les longues allées des piliers-fanaux (p. 312) et des chirons (p. 55). Nous croyons[1] que ces allées ne suivent pas les vallées, mais les croisent, qu'elles les re-

[1] Les mégalithes du Poitou sont groupés sur les bords de l'Océan et le long des cours d'eau, d'après MM. Baudry et de Longuemar. D'autres archéologues disent au contraire que les mégalithes du centre de la France sont la plupart comme égarés sur des plateaux arides et dans des forêts. La question mérite examen.

lient les unes aux autres par dessus les collines et les plateaux qui les séparent, et qu'elles marquent les routes du commerce du bronze.

b) La zône maritime a son centre dans la Bretagne, dont les trois départements péninsulaires comptent aujourd'hui encore plus de huit cents dolmens et tumulus, et elle s'étend au nord-ouest jusques à l'Orne, au sud jusques à la Gironde.

Les deux zônes des dolmens de la côte et de ceux des vallées semblent se confondre dans la Saintonge et la Vendée. Mais elles sont fort distinctes au nord de la Loire, où un vrai désert les sépare. Entre les huit cents monuments de la Bretagne et les soixante-dix dolmens de la Sarthe, du Loir et de l'Eure, les deux départements de la Mayenne et de l'Ile-et-Vilaine n'en comptent que six.

Les dolmens de la zône maritime, ainsi que les menhirs qui les accompagnent, sont situés non pas sur les hauteurs qui de loin dominent le rivage, mais sur la côte elle-même, sur les pointes et les promontoires, sur les îles.

Il nous paraît que les monuments de la zône maritime se distinguent de ceux des vallées par leur multitude, par leurs grandes dimensions, par la richesse et la beauté des objets qu'ils recèlent, par leurs sculptures et par les formes variées de leurs associations.

Une partie sans doute de ces mégalithes, de ces tumulus, de ces dolmens, peut provenir de peuples que les ressources alimentaires de la mer auraient attirés et fixés sur les côtes à la même époque où leurs frères cultivaient les vallées de l'intérieur, et où nul commerce ne faisait encore circuler la vie dans les Gaules. Mais les ichthyophages sont d'ordinaire les plus pauvres, les plus misérables, les plus sauvages de tous les hommes, et le commerce maritime seul peut expliquer les magnifiques mégalithes des rives armoricaines de l'Atlantique.

Le commerce le plus ancien qui se soit fait le long de ces côtes, ne peut être pour nous que celui des Sémites de la Biscaie avec les pays de l'étain et de l'ambre. Les dolmens de la zône maritime seraient donc en majeure partie posté-

rieurs au treizième siècle, où les Phéniciens se sont pour la première fois hasardés sur les flots de l'Atlantique (p. 127).

Essayons de reconstruire avec l'archéologie et l'histoire les origines et le développement de la civilisation sur les côtes océaniques des Gaules.

3) Histoire de la civilisation et de la religion.

Les Osismiens; monument de Toulinguet; légende d'Is. Les Vénètes; vaisseaux; monnaies; pierres précieuses des Alpes et d'Asie; industrie; innombrables et magnifiques mégalithes, à dessins étranges, à inscriptions; Carnac. Les Namnètes. Les Pictons. Les Santons.

Religion primitive des Gaulois. Elément sémitique. Le soleil, bélier, lion, et la lune, Isis; principes mâle et femelle. Génies. Typhon. Sacrifices humains. — Culte mystérieux dans les ténèbres. — Statuette à capuchon.

Druidisme sans monuments.

Nos Phéniciens de la Biscaie, en allant chercher dans le nord l'étain et l'ambre, passaient et repassaient sur leurs hauts vaisseaux le long des rives gauloises. Les indigènes étaient des japhétites, des aryas, qui avaient emporté d'Asie tous les germes de la civilisation. Leur génie, qui était endormi, s'éveilla à la vue des navires étrangers qui s'arrêtaient dans leurs ports[1]. Ces enfants qui étaient appelés à devenir des géants, brisèrent leurs langes; ils s'élancèrent sur la grande mer à la suite des étrangers, leurs canots devinrent des bâtiments à hauts bords, et les ichthyopages se transformèrent en une race commerçante, riche et puissante.

Cette métamorphose s'opéra premièrement chez les Osismiens, qui habitaient l'extrémité de l'Armorique et possédaient d'excellents ports. Ils allèrent aux îles Cassitérides prendre l'étain qu'ils livraient aux Phéniciens de la Biscaie.

[1] M. H. Martin, dans son *Histoire de France,* dit pareillement (t. 1, p. 9) que « le génie des Gaulois fut éveillé par les Phéniciens, ces grands propagateurs de la civilisation matérielle dans le monde ancien, ces navigateurs infatigables qui les premiers enseignèrent les échanges pacifiques du négoce aux naturels habitués à ne se rencontrer que pour se combattre. »

Parmi les innombrables mégalithes du pays des Osismiens ou du Finistère, il y aurait un partage à faire entre ceux qui remontent aux siècles reculés où florissait ce peuple de navigateurs, et ceux de l'âge du fer tels que le dolmen de Roscoff. Nous rangerons parmi les premiers le monument de Toulinguet, qui est le plus remarquable de la Bretagne après celui de Carnac. La haute antiquité en résulte de la nature des blocs dont il se compose : ce ne sont pas des piliers (p. 320), mais des rochers informes de 10 à 15 pieds de base sur autant de hauteur. Ils sont d'ailleurs très-inégaux; le plus grand pèse 200,000 livres. Vers la côte, sur un terrain uni et aride, incliné au sud par une pente douce, sont 60 ou 61 blocs placés à la file, dans la direction est et ouest, à des distances égales sur 1800 pieds de longueur. Sur cette ligne principale tombent perpendiculairement, séparées l'une de l'autre par une distance d'environ 900 pieds, deux autres lignes composées chacune de 12 masses pareilles aux précédentes, et courant droit au nord. Les chiffres des distances et ceux des blocs qui sont les multiples les uns des autres, ont certainement une valeur symbolique, et supposent, avec l'orientation du monument, une civilisation assez avancée.

Nous rapportons pareillement aux Osismiens un mythe diluvien[1] qui aura été enté sur la vague tradition de leur antique puissance : le mythe de la cité d'Is, qui était située dans la baie actuelle de Douarnénez et qui fut subitement engloutie à cause de la corruption de ses habitants.

Lorsque la route sidonienne de l'Ebre se fut fermée et que s'ouvrit celle de la Garonne, les Vénètes du Morbihan, plus voisins de la Gironde, auront attiré à eux tout le commerce de l'Armorique, et les Osismiens seront rentrés dans l'ombre. L'histoire ne connaît la thalassocratie des Vénètes qu'au jour de leur ruine. Jules-César, qui leur a porté le coup mortel, nous parle de leur flotte nombreuse qui faisait le commerce avec la Bretagne, des droits qu'ils prélevaient

[1] *Peuple primitif*, t. 2, p. 530.

sur ceux qui naviguaient dans ces parages, et de leurs lourds vaisseaux qui avaient la poupe et la proue très-élevées, la carène presque plate (p. 262), des voiles de peaux, les bancs attachés par des cloux en fer, et des câbles de fer pour les ancres [1].

Le seul témoignage que nous pourrions invoquer en faveur de l'immense extension du commerce des Vénètes, ce sont leurs médailles au type de l'androcéphale, qu'on trouve éparses non seulement dans les Gaules, mais en Thuringe et en Hongrie.

Dans les tombeaux des Vénètes comme dans ceux des Pictons (p. 323) sont des haches et des colliers en turquoises, en callaïs [2], en jade de l'Asie centrale et de l'Inde, et en jaspe des Alpes. Indices d'un double commerce par la Loire avec l'Europe centrale, et par Narbonne ou par Gadès avec l'Orient.

Les Vénètes travaillaient la pierre avec une rare perfection. La butte de saint Michel, près de Carnac, contenait entre autres onze celts en jade d'une admirable pureté de forme et vingt-six très-petits celts en trémolithe. Non loin de Vannes, dans la presqu'île de Rhuys, un immense tumulus, sépulture d'un grand-prêtre, a livré à ceux qui l'ont ouvert (outre des colliers et des bracelets en jaspe, en agathe, en cristal, qui étaient autant d'ornements sacerdotaux), une trentaine de celts en jade ou trémolithe, dont l'un ne pèse pas moins de deux kilogrammes et demi : c'est la hache en pierre la plus considérable connue. Les fouilles toutes récentes de la Montagne de la Fée, près de Locmariaker, ont donné quatre-vingt-trois celts en trémolithe, treize

[1] *B. gall.* 3, 8-14. Strab. 4, 4. 1. Nous rappellerons ici qu'au temps d'Annibal les Gaulois du Rhône passaient le fleuve sur de simples monoxyles, et qu'au temps de Jules César les Helvétiens traversèrent la Saône sur des radeaux et des barques (Jules César, *B. gall.* 1, 12). On pourrait aisément supposer quelques milliers d'années entre ces barques de sauvages et les hauts vaisseaux des Vénètes.

[2] Voyez sur la callaïs d'un tombeau du Morbihan les *Matériaux* de M. de Mortillet, p. 207.

en jade, dont un, « parfaitement conservé, accuse par l'exquise élégance de ses formes un art véritablement avancé, » et neuf magnifiques pendeloques en jaspe, dont quelques-unes sont grosses comme des œufs.

Nous jugeons de la prospérité des Vénètes comme de celle des Osismiens par le nombre immense et la variété de leurs mégalithes. Le Morbihan et le Finistère se distinguent à cet égard de toutes les autres contrées de la France. Le commerce des Sémites explique par ses conséquences historiques l'archéologie gauloise.

Dejà même les Vénètes commençaient à sculpter leurs mégalithes. Le menhir de Kerloaz (Finistère) a sur ses deux faces une bosse ronde taillée de main d'homme (p. 54). Dans le dolmen de Locmariaker, sur la partie inférieure de la table, sont des trous ronds et symétriquement placés, de 45 millimètres de diamètre, au nombre symbolique de sept. Les Pierres Plattes, allée couverte de soixante-trois pieds de longueur, offrent sur cinq pierres sculptées des chevrons (qu'on a pris à tort pour un rameau de fougère), la faucille à long manche, le cercle, le croissant et autres symboles orientaux. Ces symboles ont ici pour nous une très-grande importance, parce qu'ils sont très-fréquents sur les monnaies gauloises, et qu'ils relient ainsi solidement les Gaulois des temps historiques aux peuples qui construisaient les dolmens. D'autres sculptures sont au contraire si étranges, si inouies, qu'on serait tenté de les attribuer à quelque race inconnue et anonyme. Mais elles n'en sont pas moins vénètes et celtiques. Près de Dariorigum (aujourd'hui Vannes), capitale des Vénètes, est l'île de Gavrinniz avec son fameux tumulus de pierres entassées, qui a une forme elliptique, trente pieds d'élévation, trois cent quatre-vingt-dix de pourtour à sa base, et qui cache une allée de quarante-sept pieds de longueur, sans aucun débris d'ossements humains, d'armes ou d'ustensiles. Les dalles en granit des parois sont couvertes de sculptures en relief bien saillantes, malgré la dureté de la pierre. Ce sont, avec quelques celts et trois serpents, des lignes flexueuses et parallèles, concentriques ou

paraboliques, décrivant des chevrons, des entrelacs, des ellipses, des demi-cercles, des coins, des encadrements, des rangées de zigzags. Un dolmen tout récemment fouillé dans les landes de la *ferme de Rô* (Morbihan), a offert pareillement des lignes indéfinissables, ressemblant tantôt à un immense serpent s'enroulant sur lui-même, tantôt à des coins s'enfonçant les uns dans les autres. Ce dolmen est d'ailleurs bien celtique par sa rigole qui conduisait le sang dans des vases sacrés, et par l'empreinte des anneaux destinés à retenir les victimes. A Tumiac, des lignes droites et courbes, gravées sur les parois de la chambre du tumulus, ne ressemblent à rien, pas même à celles de Gavrinniz; mais avec ces lignes est figuré un collier à double rang, qui est manifestement celtique. Sur le dolmen de Crach (entre Carnac et Auray) sont tracées la figure d'une hache, et une série de crochets qu'on serait tenté de prendre pour des chiffres ou des lettres.

Les dessins de Gavrinniz et de Rô, que nous retrouverons dans un cairn d'Irlande, soulèvent de graves questions archéologiques. Ils ne se voient pas sur les médailles gauloises; mais aussi sont-elles peut-être de sept siècles postérieures à ces monuments. Comme les ruines liby-sémitiques de Malte présentent quelques ébauches de ces dessins (p. 269), ce genre de sculpture pourrait bien être d'origine orientale comme l'est incontestablement le style babylonien des monnaies gauloises. Cependant les lignes entrelacées des pierres runiques ont assez d'analogies avec celles du Morbihan et de l'Irlande pour qu'il soit permis de se demander si les Celtes n'ont point été, en ce point comme en plusieurs autres, les maîtres des Scandinaves. En nous livrant entièrement à l'esprit d'hypothèses, nous dirions même que la sculpture des Mexicains, avec ses méandres inextricables et ses serpents entrelacés, est sœur de celle des Scandinaves et des Celtes; qu'elle a, elle aussi, pour berceau la région liby-sémitique de Malte, et qu'elle a été transportée par delà l'Atlantique, avec le bronze sémitique, par les sept tribus de Quetzalcoatl, de la race des Chivim (p. 255).

Non seulement les Vénètes s'essayaient à sculpter le granit; mais déjà ils y tracaient des inscriptions. On connaissait depuis longtemps celle du dolmen de Locmariaker, qu'on appelle la Table de César. Tout récemment, en fouillant la Montagne de la Fée, on en a découvert une, très-nettement gravée, sur une longue pierre assez régulièrement taillée. Les caractères en sont aussi inconnus que ceux de la précédente. Ce peuple de hardis commerçants, tout en apprenant des Phéniciens l'art de décomposer les mots en leurs sons constitutifs et de représenter chaque son par un signe, aurait inventé de toutes pièces un alphabet à son usage.

Près d'Avranches sont le village de Vains ou des Vénètes et le port de Genets (l'ancien Ingena). Dans l'église de Genets est une longue inscription en un alphabet dont les lettres semblent les unes sémitiques de la forme la plus ancienne, les autres grecques.

Il existe ailleurs en Bretagne quelques autres inscriptions plus courtes et moins importantes.

Pendant les siècles de sa thalassocratie, les Vénètes auront érigé un nombre immense de dolmens, de tumulus et de pierres-levées. Ainsi de l'île de Gavrinnis la vue embrasse une côte couverte de monuments sur trois lieues de longueur et une lieue de profondeur. Quelques menhirs ont des dimensions gigantesques : celui de Crach a vingt mètres de hauteur. A Locmariaker, au milieu d'une prodigieuse quantité d'autels, il en est un fusiforme, qui gît par terre, brisé en quatre fragments mesurant vingt trois mètres et pesant cinq cent mille livres. Que de bras! que de temps! que de fatigues, de réflexions, d'habileté pour ériger un tel colosse!

Les Vénètes dévéloppérent en plein un genre de monuments dont nous placerons le berceau à Excideuil dans le Périgord (p. 56 et 313). Carnac, dans son état primitif, était une armée de pierres symboliques, de dieux-piliers, rangés au nombre de onze mille sur onze lignes parallèles et sur plus de trois lieues de longueur. Ces piliers, qui ont la plupart la pointe en bas, mesurent de quatre à vingt-deux pieds d'élévation. Ils sont entremêlés de tumulus et de dol-

mens-autels et se terminent par un demi-cercle de pierres. Les Vénètes adoraient sans doute dans ces pierres-fiches les innombrables génies qui protégeaient leurs vaisseaux dans les tempêtes, leurs armées sur les champs de bataille. Aujourd'hui leurs descendants vont de nuit oindre ces colonnes d'huile et les couronner de fleurs. Nous ne pouvons que donner le même sens religieux aux alignements de Plouhinec (à l'ouest de Carnac) et aux deux mille pierres-piliers de douze à trente pieds de haut, qui couvrent, sans être alignées, une surface de demi-lieue carrée sur la lande du haut Brambien (à 8 lieues de Vannes).

Voisins des Vénètes, les Namnètes avaient participé à leur civilisation. C'étaient leurs femmes qui étaient prophétesses et magiciennes sur une petite île à l'embouchure de la Loire ; c'était dans leur territoire qu'avait été fondée la grande cité de Corbilo. Toutefois leur patrie, comparée à celle des Vénètes et des Osismiens, est pauvre en mégalithes [1].

La zône maritime de la Vendée a certainement été le théâtre d'un grand commerce et d'une civilisation pareille à celle des Vénètes. Les ports inconnus de la côte où (d'après M. de Longuemar) convergeaient les routes romaines (p. 125), avaient sans doute été déjà ceux des Pictons. Sur les 190 mégalithes du Bas-Poitou, 134 sont compris dans le seul arrondissement des Sables d'Olonne. L'alignement d'Avrillé (p. 56) est une double rangée de piliers, dégrossis au marteau, prismatiques, pyramidaux, coniques, hauts de trois à sept mètres, bordant un chemin qui commence et finit on ne sait où. — Le temple-dolmen de la Frébouchère est couvert par une table unique, longue de 8,66 mètres, large de 5,33,

[1] Les peuples voisins de la Bretagne actuelle savaient d'ailleurs comme les Vénètes sculpter leurs mégalithes. Ainsi, dans un tumulus de Bougon (Melle, Deux-Sèvres), sur une pierre verticale de la chambre funéraire, sont tracées des lignes confuses, représentant peut-être une figure allégorique. Sur les côtés du très-haut menhir de la Bernardière (Mamers, Sarthe), vers son sommet, se voient deux empreintes, l'une d'un pied de bœuf, l'autre d'un mulet. A Gennes (Saumur, Maine et Loire), plusieurs figures sont gravées en relief ou en creux sur deux pierres sépulcrales, entre autres l'*ascia* et l'équerre.

épaisse de 66 centimètres et pesant 75,000 kilogrammes ! — Ces deux monuments et d'autres pareils sont en blocs de granit qui ont dû être transportés de fort loin.

Vers le sud, la zône maritime finit à la Gironde, parce que la Gironde était l'extrême limite du commerce vénète de l'étain. Là vivaient les Santons (p. 114), dont le pays est celui des *chirons*, bordant les routes consacrées à Mercure (p. 55). Ce peuple avait pour voisins les Pétrocoriens, qui nous sont bien connus par leurs ateliers et par leurs mégalithes (p. 311).

Il nous reste, avant de quitter la Gaule mégalithique et l'âge du bronze, à indiquer, si possible, les rapports existant entre les dolmens-autels, les menhirs, les alignements, d'une part, et la religion druidique, d'autre part. Dans une question aussi obscure, nous appellerons à notre aide certains monuments religieux de l'époque gallo-romaine, qui témoignent à notre sens des plus anciennes croyances des Armoricains et des Gaulois.

D'après la loi du développement des peuples, les Druides, formant une classe sacerdotale, ne peuvent remonter aux origines de la race gauloise, et doivent nécessairement être postérieurs à l'époque patriarcale pendant laquelle il n'existe encore ni société constituée, ni Etat, ni culte public. Le druidisme ne date donc pas de l'âge de la pierre, que personne ne fera contemporain de la fleur de la civilisation gauloise. Puis, comme cette religion a pris naissance en Britannie (p. 246), elle peut n'avoir passé dans les Gaules qu'assez longtemps après sa naissance. Nous savons, enfin, qu'elle n'était point encore devenue celle de tous les peuples gaulois lors de l'émigration d'une partie des Celtes dans la péninsule Ibérique (p. 290). Cependant les Celtes avant le druidisme adoraient déjà des dieux, et les mégalithes sont les monuments de leur culte primitif.

Ce culte était formé de deux éléments différents : l'un indigène ou celtique, l'autre oriental ou phénicien.

La présence de l'élément sémitique a été déjà constatée ici par les *korr* avec leur Mercure Corig (p. 315), par Bélisama

(p. 304), et par les traces assez nombreuses de l'adoration d'Isis (p. 340). Nous ajouterons, mais sous toutes réserves, le dieu syrien Balmarcos, qui avait à Paris des autels; Bélénus, nom du Soleil ou d'Apollon chez plusieurs peuples gaulois; le grand dieu Hésus, qui semble être ᵍEZOUS, le *Fort*, le *Puissant* en hébreu; Camule, qui serait le Cadmile oriental; Gwyon, le Gigon ou Kijon des Egyptiens et des Phéniciens, et Onouava, figurée sur les monuments par une tête dont les ailes et les serpents rappellent les globes ailés, efflanqués de serpents, qui accompagnent les dieux du Nil. Dans l'Armorique en particulier le nom de *prêtre* est aujourd'hui encore en bas breton BELEC; celui de la célèbre île des mystères était *Sena, Sain,* et celui des prophétesses de cette île *Barrigènes*. Or *belec* n'est-il pas un serviteur du Bel ou Baal des Phéniciens? SAN en sémitique signifie *loi, doctrine,* et les Barrigènes ne seraient-elles point celles qui des rochers de l'île sainte *bénissent* (BARIGIM) les vaisseaux de leur peuple?

Le grand dieu des anciens Gaulois était vraisemblablement le soleil. C'est à ce culte que nous rapporterons les faits suivants :

Non loin de Locmariaker, l'ancien Dariorigum, sont taillés en saillie sur un rocher deux cercles concentriques, l'un de 10, l'autre de 7 mètres de circonférence, et un travail pareil, mais usé par le temps, existe sur une roche voisine. La même figure a été tracée sur une pierre détachée et posée sur le sol, dans le Champ-Dolent, près de Machecoul (Loire-Inférieure). La signification de ces cercles est, ce nous semble, fixée par le cercle rayonnant sculpté en bas-relief sur le temple du soleil à Lanleff et par les trois cercles du menhir de Pédernec (p. 57).

Au temple de Lanleff, dont les pilastres ont des chapiteaux à tête de bélier[1] (p. 269), le soleil, qui est le dieu de la

[1] Le symbole du bélier solaire était si répandu dans les Gaules que la tête de bélier a été le premier ornement architectural de la période post-romaine et déjà chrétienne.

force productrice, a pour symbole deux béliers accouplés. Ainsi s'expliquent les deux statues de Berven (Morlaix, Finistère) représentant un homme et une femme entièrement nus et accusant le culte priapique le plus éhonté.

Un autre symbole du soleil est le lion. Dans le pays des Santons est, à Saint-Maurice-des-Lions (Confolens, Charente), un lion en granit, plus grand que nature, d'un travail très-grossier. Les Phéniciens seuls auraient pu faire connaître le lion aux Celtes de la Charente [1].

Ce dieu mâle et solaire suppose une déesse lunaire de la nature, une Céridven, une Onouava, une Cérès, une Isis. Le cercle et les trois croissants du dolmen de Saint-Sulpice-sur-Rille (Mortagne, Orne) figurent les phases de la lune et indiquent un culte rendu à la Reine des nuits. Isis ou Cérès avait un temple à Rennes (p. 303). Peut-être la ville mythique d'Is était-elle une cité d'Isis (p. 332), et l'on s'accorde assez généralement à reconnaître une Isis dans la soi-disant Vénus Armoricaine de Quinipili, sur le devant de laquelle sont sculptées très-distinctement les lettres latines I I T. De granit et très-grossièrement travaillée, la déesse est debout, nue [2] (et non voilée comme l'Isis Pharia et la Néhalennia des bouches du Rhin), une bandelette autour de la tête, une étole tombant par devant jusques aux genoux, les bras grêles, les seins à peine marqués, le nez plat et la bouche indiquée par un coup de ciseau. Cette statue, haute de deux mètres, était encore au siècle passé l'objet d'un culte superstitieux. Elle est accompagnée d'une cuve en granit, où se plongeaient les femmes relevant de couche, ainsi que les jeunes garçons et les jeunes filles qui espéraient ainsi se marier selon leurs désirs [3].

A Paris l'Eglise de Saint-Germain des Prés avait remplacé

[1] Il se pourrait toutefois que cette ébauche fût du temps des Mérovingiens, comme les deux lions de Limoges qui passent pour être un mémorial de la victoire de Charles-Martel sur les Sarrasins.

[2] Comme les deux statues de Berven, et la plupart des Mercures antéromains qui sont sur la cime du Donon, près de Saint-Dié (Vosges).

[3] Voyez p. 54 le menhir de Kerloaz.

un temple païen dédié à une déesse dont la statue ne fut abattue qu'en 1514. Elle était « maigre, haute, droite, *nue,* » sinon avec quelque figure de linge enlacé entour ses mem» bres. » Elle passait, elle aussi, pour être une Isis. Le portail de Notre Dame offre aujourd'hui encore des traces du culte de cette même déesse, et au temps de Charlemagne il y avait à Melun un *castrum Iseos*[1].

La cuve d'Iit est toute pareille à celle qui se voit dans le temple du soleil à Lanleff[2]. Le culte du dieu et celui de la déesse reposaient donc sur une base commune, l'idée de fécondité, avec un sentiment accessoire de souillure et un besoin de purification.

Les divinités qui présidaient au mariage devaient être aussi les auteurs de la vie et rendre aux malades la santé. A Guesnou (Brest) est un bloc de granit arrondi, percé d'un trou circulaire de 54 centimètres de profondeur sur 13 centimètres de diamètre. On obtenait la guérison d'un membre blessé en le plongeant dans ce trou.

A ces deux grandes divinités solaire et lunaire il faut certainement associer un Mercure figuré par certains piliers quadrangulaires (p. 53).

Nous avons expliqué l'innombrable armée de Carnac par la foi en une multitude innombrable de génies protecteurs qui sont peut-être les âmes des héros, des ancêtres (p. 54).

On dirait, enfin, que les Gaulois avaient un Ahriman, un Typhon. Près de Jublains (Mayenne) on voyait sur un monument nommé *la chaire du Diable,* l'empreinte gravée en creux d'un homme, les bras écartés, les mains ouvertes, avec des griffes aux doigts et des mains et des pieds. Au Port Faisant

[1] Nork, *Dictionnaire mythologique* (en allem.), art. *Isis.* Ces grossières statues d'Isis sont certainement antérieures au culte d'Isis que les Romains ont propagé dans tout leur empire, et auquel se rapportent les inscriptions latines en l'honneur d'Isis trouvées à Nismes, à Soissons et en Flandre.

[2] La cuve demi-circulaire qui servait autrefois de baptistère pour les baptêmes par immersion dans l'église de Saint-Pol-de-Léon (Morlaix, Finistère), ne serait-elle point un legs du paganisme ?

(Nantes) sont sculptées sur un dolmen quatre têtes d'hommes, dont trois sont hideuses; elles ont une bouche énorme, et le front est si écrasé qu'il n'y en a plus.

Les sacrifices humains sont attestés par les ossements jetés en désordre qui gisent sous les dolmens-autels. Ils se célébraient, dans le culte national, à la face du ciel sur les dolmens à bassins ou sans bassins, au dedans ou en dehors des nemedh, en l'honneur des dieux figurés par les menhirs ou les cromlechs. Mais il existait dans les Gaules comme en Espagne (p. 267) un autre culte qui s'enveloppait de mystères et affectionnait l'obscurité de grottes factices ou naturelles. Les anneaux du dolmen de Rô (p. 335) indiquent la destination des temples mégalithiques (p. 70). On y égorgeait dans le silence et dans la nuit des victimes humaines. Ces anneaux, se retrouvant ailleurs, nous obligent à attribuer à ce même culte, que les Druides au reste ont pu s'approprier :

la grotte du mont Cornador (Clermont, Puy de Dôme), avec des espèces d'anneaux taillés dans la roche ;

la grotte-temple d'Uzès (Gard) avec son autel à rigoles et ses trois anneaux [1] ;

le temple extraordinaire et souterrain dans l'arrondissement de Limoges, de forme absolument sphérique, avec un autel au dessous du centre, lequel avait été réservé en entaillant le sol tout autour, et avec cinq gros anneaux *de fer*, suspendus à la voûte au dessus de l'autel.

En terminant, nous mentionnerons les statuettes en bronze de l'époque gallo-romaine, décrites par M. Boucher de Perthes [2]. Elles figurent des dieux bizarres, qui sont étrangers au druidisme et que nous supposons lui être antérieurs [3]. Deux de ces statuettes ont les yeux énormes et la bouche très-petite. L'une a sur la tête un capuchon dont les deux coins s'élèvent comme des cornes. Ce capuchon, ce man-

[1] *Notice sur le temple des Druides d'Uzès*, par V. de Baumefort. Lyon, 1861.

[2] T. 1, p. 148.

[3] La statuette de Chiwa avec ses quatre bras et sa ceinture de têtes humaines me paraît d'une authenticité douteuse.

teau, du nom latin de *bardocucullus*, était le vêtement des Santons et d'autres peuples gaulois qui l'auront reçu d'Afrique comme les Sardes (p. 279), et que nous retrouverons dans l'île toute phénicienne d'Irlande.

Nous ne traiterons pas ici de la religion druidique, qui tient sans doute par ses origines aux Sémites de la Basse-Egypte, mais qui, dans les Gaules, a fleuri plutôt pendant l'âge du fer que pendant celui du bronze qui seul nous occupe. Elle n'a d'ailleurs laissé que peu de traces matérielles de son existence; car elle célébrait son culte dans les forêts et n'avait ni temples ni idoles, et les Druides étaient philosophes, physiciens, médecins, astronomes, poëtes, chantres plutôt qu'architectes. Ils se seront d'ailleurs approprié les mégalithes de la religion antérieure. Les faucilles de bronze, qu'on supposait être celles avec lesquelles ils coupaient le gui sacré, sont trop nombreuses pour n'avoir pas servi simplement aux moissons (p. 226).

C. Gaule pyrénéenne.

Très-pauvre en mégalithes. — Les pavés.

La région qu'arrosent les rivières des Pyrénées, présente par le très-petit nombre de ses mégalithes une frappante disparate avec le versant sud de la région Cévennique. Ce phénomène s'explique par la différence de population des deux contrées : ici des Celtes, là des Ibères. Les Ligures, qui ont possédé les côtes de la Méditerranée, appartenaient à une race africaine qui ne construisait pas de dolmens à auges, et les Celtes qui ont envahi au quatrième siècle le pays de Nismes, de Narbonne et de Toulouse, étaient de Volques ou Belges, qui, eux aussi, n'érigeaient pas des mégalithes.

Nous ne noterons ici que le *Tumul des Gentils* (Prades, Pyrénées orientales), dolmen entouré d'un pavé en pente, composé de grandes dalles et qui se prolongeait vers un point culminant voisin où sont des amas de rochers sans ciment.

Ces pavés-là ne sont pas inconnus en Algérie (p. 275). Dans les Gaules on cite bien plusieurs dolmens qui sont à l'intérieur pavés en dalles; mais de pavés extérieurs je ne connais que ceux de Plésidy et de Morancez. A Plésidy (Côtes du Nord) est un menhir taillé en obélisque à quatre faces, haut de 11 mètres et entouré d'un pavage circulaire en pierres plates, sous lesquelles on a trouvé un fer de flèche triangulaire et des poteries grossières. A Morancez (Chartres, Eure et Loir), un espace considérable est couvert d'énormes pierres posées à plat sur le sol et qui mesurent jusques à 10 mètres de longueur sur 5 de largeur. Ce pavé de géants est un des ouvrages les plus extraordinaires des Celtes. Mais il n'est en relation avec aucun dolmen ni menhir.

D. Gaule belgique.

Pauvre en mégalithes. — Les Calètes.

Les dolmens, les menhirs, les cromlechs y sont rares; mais le nombre en est toutefois assez grand pour attester la présence des Celtes dans cette région. Cependant, quelle que soit la différence de climat et de fertilité entre le centre et le nord des Gaules, on s'étonne que les dolmens se comptent là par centaines, ici par unités. Surtout nous devons avouer que l'absence de mégalithes dans le pays des Calètes qui sont pour nous les Santons et les Vénètes de la Seine, est une énigme dont nous n'avons pas la clef. On dirait que le commerce développait avec une extrême force la passion des dolmens et des menhirs chez ceux des peuples celtes qu'elle possédait déjà, mais qu'il ne la faisait pas naître chez les autres.

III. AGE DU FER.

Epées celtiques en Suisse ; dessin santon.
Industrie du fer, indigène chez les Gaulois, et naissant de celle du bronze chez les Pétrocoriens avant — 400, vers — 600, sans que les outils aient précédé l'épée.
Influence des Sémites sur la monnaie gauloise, sur les Massaliotes, sur leur commerce. Pied phocéen sur toute la route du Rhin. Commerce par le Danube avec l'Europe occidentale.
Antiquité de la civilisation gauloise. Découvertes des Gaulois en agriculture, en industrie, surtout en métallurgie. Armes. Arabesques. Corail. Email et verre.
Routes du commerce sous les Romains.
Culte de Mercure vers l'est, d'Isis et du Soleil vers l'ouest. Temple de Lanleff.
Les Gaules à l'entrée du moyen-âge, foyer de la métallurgie, de la damasquinure, des arabesques, de la verrerie pour tout le nord de l'Europe.

Dans la Suisse romande[1], l'âge du bronze a été, dit-on, brusquement remplacé par celui du fer. Les armes, les ustensiles, même les objets de parure sont en fer, et le bronze, dont la composition chimique reste d'ailleurs la même, est battu et non plus coulé dans le moule.

Le peuple qui possédait et sans doute fabriquait ces objets en fer, était gaulois. C'est ce qui résulte des épées des palafittes de la Tène (Neuchâtel) et de celles du champ de bataille de la Tiefenau (près de Berne). Elles sont de fer non trempé, comme celles des Gaulois de Brennus, et longues, droites, à double tranchant, l'extrémité mal apointissée, comme celles d'Alaise et d'Alise. Toutes ensemble, elles ont la même forme et les mêmes ornements que celles qui, d'après M. Franks[2], auraient appartenu aux nations celtiques des Gaules et de la Britannie pendant la dernière période de leur histoire. Mais ce qui est fort extraordinaire, c'est que sur un des fourreaux de la Tène, comme l'a dit fort bien M. Desor, est dessiné au repoussoir le cheval cornu des monnaies des Santons. Quelles autres relations pouvait-il y

[1] Nous renvoyons ici nos lecteurs aux ouvrages de M. Troyon et de M. Desor.
[2] Keller, *sixième mémoire*, p. 303 (en allem.).

avoir entre la Saintonge et le lac de Neuchâtel que celles du commerce de l'étain? (p. 114).

Les palafittes de la Tène ont livré cinq monnaies de ces mêmes Santons, et d'autres monnaies gauloises ont été recueillies à la Tiefenau avec quelques-unes de Marseille. Les unes et les autres établissent que l'âge du fer romand comprend au moins les deux ou trois siècles qui ont précédé l'ère chrétienne, et qui sont ceux du monnayage gaulois.

S'il est vrai que cet âge du fer ait succédé à celui du bronze par une révolution subite, il faut nécessairement admettre à cette date un changement de population, soit que les indigènes de race ligure (p. 328) aient été alors seulement refoulés, détruits, soumis par la race celtique, soit qu'une nouvelle nation celtique, les Helvétiens, ait fait invasion dans ce pays qu'occupaient déjà des peuples de cette même race. Mais, dans l'une ou l'autre de ces hypothèses, l'âge du fer n'aurait été dans ces contrées qu'un simple accident comme celui du bronze. La Suisse romande s'était trouvée située sur la grande route du commerce de l'étain, et les marchands phéniciens y avaient établi leurs demeures et leurs magasins lacustres. Plus tard elle aurait vu d'autres étrangers apporter avec eux l'art de travailler le fer. L'histoire des trois âges dans la Suisse serait donc non point celle de la race indigène s'élevant par une marche lente et régulière du silex au bronze et du bronze au fer, mais uniquement celle des étrangers que le commerce y attirait en petit nombre, ou que la guerre y précipitait à grands flots. Toutefois il est des archéologues du premier rang qui croient que, dans notre Suisse occidentale, comme dans les Alpes Noriques, la même population a passé plus ou moins rapidement de l'industrie du bronze à celle du fer. Dans cette incertitude, pour n'être troublé dans nos études par aucune idée préconçue, nous devons, en abordant la Gaule, oublier nos lacs romands, dont nous n'emporterons qu'un seul fait, l'identité de leurs épées avec celles des Gaulois.

Les Gaulois ne recevaient certainement pas de l'étranger leurs épées, et l'on peut être certain qu'ils les fabriquaient eux-mêmes : car elles étaient dans l'Europe entière les seules en fer mou. Celles des Phéniciens, des Etrusques, des anciens Grecs étaient en bronze ; celles des Romains, des Noriques, des Ibères, en acier. Les Germains connaissaient à peine cette arme.

Dans quelle partie des Gaules chercherons-nous le berceau de l'industrie du fer ? D'après le témoignage de l'histoire[1], deux seuls peuples y exploitaient et travaillaient le fer : les Bituriges Cubi et les Pétrocoriens. Nous ne connaissons dans la patrie des Bituriges qu'une seule forge anté-romaine, celle de Ferrières (Loche, Indre et Loire). Mais les Prétrocoriens sont ce même peuple qui habitait « la terre classique des anciennes fabrications », où les amas de scories de fer abondent (p. 312). Ici l'archéologie confirme en plein l'histoire, et l'une et l'autre appuyent indirectement l'hypothèse qui fait du Périgord le principal foyer de toute la métallurgie gauloise, aussi bien de celle du fer que de celle du bronze.

Il est digne de remarque que (à notre connaissance) il n'y a pas dans toute la Bretagne une seule fonderie de fer datant de la période celtique, ni même de la période gallo-romaine ; et cependant la Bretagne abonde en minérai de fer qui gît à la surface du sol, et qui est exploité aujourd'hui à ciel ouvert. Au temps de leur thalassocratie les Vénètes auraient donc été tellement préoccupés de l'étain et du bronze qu'ils auraient négligé les autres richesses métalliques qui les entouraient de toutes parts ! Ils auraient reçu des Bituriges ou des Pétrocoriens les clous et les câbles de fer de leurs vaisseaux !

Les Calètes, qui ont déjà si souvent éveillé notre intérêt par leurs monnaies et leur commerce (p. 115), par leurs silos britons (p. 247) et par le très-petit nombre de leurs mégalithes (p. 344), ont laissé après eux de très-nombreuses

[1] Strabon 4, 22. — J. César, *Bell. gall.* 7, 12.

ferrières. Mais par leurs tuiles, leurs poteries, leurs médailles, elles sont gallo-romaines. Quelques-unes n'ont même été abandonnées qu'au quatorzième, qu'au dix-septième siècle. Les Calètes peuvent donc, aussi peu que les Vénètes, contester aux Pétrocoriens la gloire d'avoir été les premiers forgerons et les grands métallurgistes des Gaules[1].

En supposant que dans les Gaules l'industrie du fer est fille de celle du bronze, nous nous appuyons sur les celts et les pointes de lances en fer qui sont tout pareils à ceux en bronze, sur certaines épées en fer qui imitent celles de l'âge antérieur, et sur les ornements orientaux par lignes parallèles et symétriques que reproduisent, mais plus grossiers, les objets en fer.

Si avec le double secours de l'histoire et de l'archéologie nous croyons avoir retrouvé le principal berceau de l'industrie gauloise du fer, nous serait-il possible de déterminer approximativement la date de son origine ?

Par l'histoire nous savons que les Gaulois cisalpins, dans leurs guerres défensives contre Rome et déjà sous Brennus en — 389, avaient des épées en fer non aciéré qui pliaient tellement en long et en large que, si on ne laissait pas aux soldats le temps de les redresser avec le pied contre la terre, l'atteinte en était dès lors impuissante[2].

Nous ignorons depuis combien de générations les Gaulois du Pô possédaient cette épée. Il est probable qu'ils l'avaient déjà quand ils franchirent les Alpes en 587. Mais cette date est en quelque manière la plus reculée où nous puissions placer les origines de la fabrication des épées en fer chez les Celtes de la Gaule. En effet, il existe entre toutes les nations historiques, membres du grand organisme de l'humanité, comme une mystérieuse sympathie en vertu de laquelle elles éprouvent toutes ensemble les mêmes besoins et les satisfont d'une manière analogue dans le double domaine de la vie

[1] M. Quiquerez a découvert tout récemment dans le Jura bernois plusieurs fonderies de fer sur lesquelles il n'a encore rien publié.

[2] Polybe 2, 30 et 33. — Plutarque, *Camille*, 41.

matérielle et de la vie spirituelle ; et, si les mieux douées devancent les autres, celles-ci les suivent à la manière de la fugue appelée *canon,* où chaque voix, partant à des intervalles réguliers, exécutent successivement le même chant. Aussi nous serait-il impossible d'admettre que les Gaulois ou les Ibères, plus distants du foyer de la civilisation que les Grecs, auraient possédé l'épée de fer avant eux, et nous estimons qu'ils ne la connaissaient pas avant l'an 600 (qui est la date de la fondation de Marseille).

L'archéologie nous est ici de peu de secours. Elle n'a point encore découvert dans les Gaules de ces registres, pareils aux palafittes romandes, aux skoumooses scandinaves, où les siècles ont successivement inscrit pour la postérité la plus reculée les vicissitudes ou les progrès de l'industrie. Nulle tourbière, nulle station aquatique, nulle coupe de terrain qui offre à ses divers étages les ouvrages en fer des Gaulois ou mêlés, ou superposés, ou *sous-posés* à leurs bronzes [1]. Nous savons seulement que les premiers sont excessivement rares dans les dolmens et dans les tombeaux

[1] Dans les stations à poteries du Marais vendéen le sol artificiel comprend dans sa couche moyenne des poteries moins grossières que celles de la base et des instruments de fer en forme de lance et de trident, et dans ses couches supérieures des fragments de poteries sigillées à pâte fine, incontestablement gallo-romaines. Ici le fer gaulois est antérieur aux Romains, mais il n'est pas précédé par le bronze. Dans la même Vendée, une coupe faite dans un terrain d'alluvion au gué de Minerval (Fontenay), a fourni un chronomètre fort curieux et très-précieux de l'industrie gauloise ; mais si le bronze y est à sa place, le fer fait défaut.

A la base, à 2 m. 50 c. de profondeur, une hache grossièrement appareillée en silex blanchâtre ;

à 0 m. 50 c. plus haut, une hache en silex blond zoné d'un meilleur aspect, à demi polie ;

à 0 m. 40 c. au-dessus, une hache en porphyre d'un poli remarquable ;

à 0 m. 15 c. seulement plus haut, une hache en bronze creuse, de modèle connu (et gallo-romaine ?) ;

enfin, dans les couches superficielles, des pièces de monnaie du moyen-âge jusqu'au XVI[e] siècle et un canon en bronze aux armes de Thouars.

celtiques, tandis que ils sont très-fréquents dans les monuments gallo-romains. Ajoutons, à défaut de preuves directes en faveur de l'origine comparativement récente de l'industrie du fer, que les habitants de nos lacs romands ont reçu pendant un grand nombre de siècles leur étain de la Cornouailles à travers les Gaules, sans que jamais les marchands celtes aient apporté avec ce métal le moindre objet en fer : ce qui ne s'expliquerait pas si cette industrie eût été de tout temps très-active chez les peuples gaulois.

Nous pensons donc que les Gaules, qui forment la transition entre le Sud et le Nord, ont, dans leur développement industriel, suivi la loi de l'Europe transalpine et non celle de la Grèce et de l'Orient. Leur deuxième âge a été un âge du bronze seul et non du bronze et du fer, un âge d'armes et d'outils en bronze et non d'armes en bronze et d'outils en fer (p. 157). Ce point est d'une très-grande importance pour fixer la date des mégalithes de Roscoff, de la Planche-de-Beaumont (p. 325), de Saint-Samson (p. 320), de Plésidy (p. 344), et celle du temple de Limoges (p. 342), ainsi que celle des Stonehenge.

Mais ici s'offre à nous une très-grave difficulté. Comment les Gaulois qui, pendant leur deuxième âge, auraient été en possession d'excellentes épées en bronze, auraient-ils pu les abandonner pour ces méchantes épées en fer avec lesquelles ils ne pouvaient frapper que de taille et porter qu'un seul coup? La seule réponse que nous puissions donner, est de supposer que jusques à l'âge du fer les simples soldats gaulois connaissaient aussi peu l'épée que les Germains de Tacite ou que les Egyptiens des Pharaons (p. 181), et qu'elle était bien plus un insigne qu'une arme dans la main de leurs chefs.

Ainsi donc, en résumé, vers l'an 600, l'industrie du fer avec ses épées, ses outils et ses objets de parure en fer non trempé serait née chez les Pétrocoriens, qui avaient appris des Sidoniens à travailler le bronze et le cuivre.

Pendant toute la durée de l'âge gaulois du fer, les industries des deux âges antérieurs se sont maintenues, mais ne

perdant de leur importance et en se modifiant. Ainsi le veut la loi générale du développement des nations (p. 44), sur laquelle nous insistons ici pour dissiper plus d'un malentendu.

M. Cochet a découvert dans la Seine-Inférieure au Baillolet, avec des vases romains, des haches en silex à peine dégrossies. L'âge de pierre a donc dans les Gaules prolongé son existence jusques à l'invasion des Germains. Il l'a même dépassée ; car des sépultures frankes et bourgondes renferment de ces haches, qui n'étaient point d'antiques et vénérables amulettes, mais de vraies armes de guerre. Des hachettes en silex sont encore mentionnées dans la vie de saint Eloi [1].

Des épées en cuivre reposaient dans le lit de la Meuse avec des monnaies gauloises, et toute monnaie celtique est de beaucoup postérieure à l'an 600.

Enfin, non seulement des colliers, des bracelets, des fibules en bronze accompagnent partout les fibules, les épées, les poignards, les javelots, les haches, les agrafes de ceinturon en fer ; mais aux monnaies romaines du troisième et du quatrième siècle après Jésus-Christ sont encore mêlés des épées et même des celts en bronze dans le nord et l'ouest de la France.

L'influence des Sémites sur les Gaulois a été sans doute remplacée pendant le troisième âge par celle des Grecs de Marseille, à laquelle s'associa plus tard celle des Romains. Mais elle ne cessa point brusquement, et il nous est possible de la suivre par delà l'an — 600.

Elle n'est nulle part plus sensible que dans le domaine de la numismatique. Un grand nombre des monnaies gauloises présente ce dessin par points, par petits ronds, qui est le

[1] Ziska (mort 1424), le fameux chef des Hussites, faisait encore usage dans les combats de pierres rondes percées d'un trou et attachées à une corde, qu'il lançait à la tête de ses ennemis. Eckard, p. 79, ajoute que des pierres toutes semblables se trouvent dans les antiques tombeaux du Holstein.

trait distinctif des cylindres babyloniens, et qui ne peut avoir pénétré dans l'antique France que par le commerce phénicien. Nous avons indiqué Syracuse comme étape intermédiaire entre Tyr et Narbonne (p. 312). Mais il est difficile d'expliquer comment les plus anciennes monnaies de cette cité grecque avaient encore cours dans les Gaules vers l'an — 260, date la plus reculée qu'on assigne aux monnaies celtiques, et comment elles y étaient estimées si haut que plusieurs peuples se complaisaient à les imiter. Si ce dessin se retrouvait sur les monnaies de Gadès, tout s'éclaircirait à l'instant. Au moins n'est-ce que par le commerce des Gaditains que nous pouvons rendre compte de la présence des emblèmes orientaux du croissant, de la roue solaire, du triangle, etc., sur les monnaies de la Gaule occidentale et océanique.

Nous rappellerons que la forme annulaire de la monnaie était encore usitée chez les Helvétiens de l'âge du fer comme chez les Britons. D'autres anneaux monétaires sont de plomb ou de potin (p. 245, 307, 316).

Les monnaies gauloises présentent plusieurs emblèmes indigènes et druidiques : le gui, le cheval cornu, les animaux monstrueux, le pentagone. Mais le plus important de tous pour nos ultérieures recherches est le sanglier.

Nous noterons en outre que les monnaies gauloises en cuivre, bronze, potin, passent pour être postérieures à l'an — 160 et pour être une imitation du monnayage italiote. Il n'en est aucune de cette nation qui soit plus récente que le règne de Tibère. C'est Tibère qui a interdit le culte druidique.

Les Hellènes de Marseille ont eux-mêmes subi l'influence

[1] Les monnaies prouvent chez les Gaulois un esprit plutôt capricieux qu'inventif dans les formes qu'ils donnent à leurs produits. Non seulement elles sont rondes, carrées, radiées, concaves, sphériques, plates, épaisses, minces; mais elles sont de cuivre et étain, de cuivre seul, de cuivre et plomb, d'argent, d'or, d'or, argent et cuivre. Avec toute cette variété de composition et de formes, elles ne trahissent pas ce goût fin et délicat qui aspire à l'idéal, ni cette persévérance qui fait arriver à un certain degré de perfection.

des Sémites qui les avaient devancés. La civilisation dont ils avaient déposé le germe fécond à l'extrême limite des Gaules, était incontestablement bien supérieure à celle, toute matérielle, mercantile et industrielle, des Cananéens. Membres vivants d'un Etat libre et républicain, ces Japhétites savaient unir à la poursuite des richesses l'amour du beau, du vrai, du bon, et ils devaient initier les Gaulois aux nobles jouissances des lettres et des sciences. Mais ils avaient néanmoins placé sous la protection des dieux des Sémites leur cité naissante, qui était destinée à devenir l'Adria et la Gadès de la race hellénique. A leur arrivée ils avaient trouvé l'emplacement de leur future demeure visité déjà et occupé par des marchands phéniciens (p. 302). Ces barbares adoraient Baal ou le soleil, et Astarté ou la lune : les Hellènes érigèrent dans leur citadelle des temples à ces deux mêmes divinités sous leurs formes grecques d'Apollon et de Diane. Cette même Diane, qui était celle d'Ephèse, eut un second temple sur une des îles du delta du Rhône, et Astarté métamorphosée en la fille de Latone régna des Alpes au Tader sur toutes les villes maritimes fondées par Zacynthe, Rhodes et Phocée (p. 292). Les Massaliotes imitèrent aussi les Phéniciens en bordant de tours-signaux[1] les côtes basses et dangereuses de leur delta (p. 262). Une inscription phénicienne, récemment découverte, a d'ailleurs révélé l'existence à Marseille d'une colonie carthaginoise ayant ses prêtres et son culte.

Plus de deux siècles s'écoulèrent en luttes continuelles avec les indigènes. C'est sans doute pendant cette période que Marseille fonda, autant pour sa sûreté[2] que pour l'extension de son commerce (p. 292) : vers l'ouest, Agathe contre les Ibères; vers l'est, Olbia, Antipolis, Nicæa contre les Salyens et les Ligures. Son influence sur les Gaulois ne peut dater que de l'an — 388, où se termine l'ère des combats et commence celle de la paix et de la bonne amitié. Toutefois

[1] Strab. 4, 1. 8.
[2] Strab. 4, 1. 5.

le commerce avec l'intérieur des Gaules et le nord de l'Europe restait aux mains des indigènes, puisque nul Grec avant Pythéas n'avait visité la patrie de l'étain ni celle de l'ambre, et ce n'est qu'au premier siècle avant notre ère que les marchands grecs, en se répandant dans la Gaule, implantèrent les mœurs de leur race chez les peuples celtiques, auxquels ils procuraient ainsi l'abondance et les jouissances du luxe [1]. Mais ici encore nous pouvons discerner l'influence des Sémites sur les Massaliotes et les Gaulois, et constater que le commerce des Phocéens a suivi les antiques routes que les Phéniciens s'étaient frayées vers les pays de l'ambre et de l'étain. La plus importante de ces routes était celle du Rhin et du Rhône (p. 116 et 136). Or le pied des Massaliotes était de 300 millimètres; à l'autre extrémité de cette voie, aux embouchures du Rhin et de l'Escaut, où régnait la déesse Néhalennia, est aujourd'hui, dans l'île de Walcheren, Middelbourg, dont le pied mesure 300 millimètres, et entre Middelbourg et Marseille sont Mayence, Bâle et Neuchâtel, dont les pieds sont de 301, de 299 et de 300 millimètres [2]. Ne suit-on pas comme à l'œil l'extension du commerce massaliote depuis la vallée du Rhône jusques à la mer du Nord, et quelle n'a pas été l'importance de ce commerce pour qu'après deux mille ans le système métrique en usage chez les Phocéens se soit conservé jusques à nos temps sur toute la route ?

Sur la route de la Seine, les monnaies des Calètes indiquent fort bien par leurs emblèmes sémitiques et par leurs lettres grecques (p. 115) la double influence qui s'exerçait sur les Gaulois pendant leur âge du fer. Il est fort probable que celle de Marseille prédominait dans la Gaule orientale et celle de Cadix dans la Gaule occidentale. Jules-César avait trouvé l'alphabet grec chez les Helvétiens : il ne l'aurait certainement pas rencontré chez les Vénètes.

[1] Scymnus, et César. *Bell. gall.* 6, 24.

[2] Saigey. *Traité de Métrologie*, 1834. — Le pied de Zurich est de 301, celui de Nuremberg de 303, celui de Varsovie de 297,8 millimètres.

Pendant ce même âge du fer, les Sigynnes de la Hongrie (p. 142) arrivaient en colporteurs jusques sur les bords du Rhône; les monnaies des Calètes et des Vénètes circulaient jusques en Bohême et en Hongrie (p. 333), et les *plaques irisées* de la Bohême (v. plus bas) se répandaient dans tout le nord des Gaules. C'était d'ailleurs un temps où la région située au pied septentrional des Alpes était en grande partie occupée par des peuples gaulois, Helvétiens, Boïens, Gothins. Les relations commerciales que les Sémites du Pont-Euxin avaient créées par la voie du Danube et le nord des Alpes entre l'Orient et l'Occident, se seraient donc maintenues longtemps après eux et jusques aux siècles de la monnaie celtique. C'est par cette voie qu'à une date quelconque l'art de préparer le feutre aurait passé des Perses et des Scythes dans les Gaules, et l'on se rendrait ainsi compte comment la fabrication du savon, inconnue à Rome au temps de Galien, était à la fois pratiquée par les Gaulois, par les Germains et par les Scythes[1].

Quelle qu'ait été en réalité la marche de leur développement industriel (p. 350), les Gaulois au siècle de Jules-César étaient une nation vieille déjà de quinze et vingt siècles, comme celles du Sud et de l'Orient, et non point, comme les Germains, un peuple enfant qui avait devant soi vingt siècles de croissance et de vie. D'après Jules-César lui-même[2], antérieurement à leur contact avec la civilisation romaine, ils étaient déjà « une race très-industrieuse et très-adroite à

[1] Nous ne parlons pas du beurre qui au temps de Pline n'était encore à Rome qu'un médicament, tandis qu'il était une nourriture pour les Celtes, les Germains et les Scandinaves, pour les Scythes et pour les Aryas védiques. L'usage du beurre sur les rives de l'Indus au temps de Védas, le fait remonter à une date si ancienne qu'elle dépasse les limites de nos études. Nous noterons en revanche que le nom du drap foulé était chez les Roxolans SKUNÉ, qu'il est chez les Slaves modernes GUNÉ, et que GUNÆ désigne dans Luitprand les vêtements des Saxons. Les Saxons, au commencement du moyen âge, recevaient donc des Slaves leurs vêtements par une voie transalpine dont l'histoire n'a pas gardé un souvenir distinct.

[2] *Bell. gall*, 7, 12.

imiter et à exécuter (comme le sont aujourd'hui les Chinois) tout ce qu'elle voyait faire. » Mais, plus impartiale que ce conquérant, l'histoire[1] nous apprend que ces Gaulois avaient peut-être fait plus de découvertes que les Romains eux-mêmes en agriculture et en industrie. Ce sont eux qui ont enseigné à Rome les systèmes d'assolements, et l'amendement des terres par la marne qu'ils exploitaient jusques à cent pieds de profondeur, par les cendres et par la chaux ; — la charrue à avant-train avec le coutre ou fer tranchant placé un peu en avant du soc ; la herse, et les chariots à récoltes et à transport, portés par quatre roues, ou par deux de grande dimension ; — le crible pour nettoyer les grains, et (qui l'aurait cru si Pline ne nous le disait ?) une machine à moissonner, portée sur deux roues et attelée d'un bœuf qui en marchant la poussait devant lui ; — puis, la culture de l'orge à deux rangs, et du seigle, dont le nom latin SECALE est l'armorique SEGAL ; celle des navets en pleins champs pour les bestiaux, des pavots pour leur huile, du chervis, espèce d'asperge ; — en outre, le foulage des étoffes ; les matelas d'étoupes de lin chez les Cadurces, de rognures de drap chez les Lingons ; la préparation des savons ; divers procédés de teintures végétales, en pourpre, en rouge, en bleu ; la tonnellerie ; — enfin, l'étamage des métaux pour vaisselles, meubles, harnais de chevaux et chars de luxe. Les célèbres toiles des Cadurces sont pour nous la fleur d'une industrie indigène dont les origines se perdent dans les profondes ténèbres de l'âge de pierre (p. 298).

La métallurgie gauloise, telle que l'histoire et l'archéologie nous la font connaître, livrait aux guerriers, outre la longue et lourde épée, des poignards à un seul tranchant et à manche bigorne ; des javelots dont le fer, d'un demi-mètre de longueur, était ou droit, ou flamboyant (d'après les découvertes de la Tène), ou bordé d'hameçons (d'après Diodore)[2] ; des cuirasses formées d'anneaux ou de pla-

[1] Reynier, *Economie publique et rurale des Celtes*, etc.
[2] Comparez le javelot ibère (p. 284) et les *lanceæ uncatæ* des Visigoths (Sid. Apollinaire, l. 4, ép, 20).

ques de fer fixées sur le cuir; puis, pour les chevaux, des étrilles et des mors; pour les chars, des cercles de roues (retrouvés à la Tiefenau). Le fer d'ailleurs n'était point le seul métal qui servît à l'art cruel des combats : les casques étaient de bronze, et sans doute aussi les cors et les trompettes, dont les Gaulois possédaient un nombre immense [1].

Les Bituriges Cubi, le peuple des mines et des forges de fer, avaient inventé l'étamage du cuivre ; les habitants d'Alésia, la métropole mercantile des Gaules, l'étamage de l'argent ; les Ædues, le placage [2].

Sur les fourreaux en fer des épées de la Tène apparaît pour la première fois l'arabesque qui transforme en lignes fantastique les animaux fabuleux des monnaies. Le goût des Gaulois pour ce genre de dessin s'était montré à nous déjà sur les parois des dolmens des Vénètes (p. 334). Il aura grandi et se sera épuré au contact de l'art romain et de l'art étrusque, et l'entrelacs, les monstres, les animaux s'entre-dévorant, qui ornent les plus anciennes églises des Gaules, auront passé de ce pays chez les Anglo-Saxons (d'après leurs monnaies) et chez les Scandinaves.

C'est à l'art étrusque (p. 232) que nous rapportons les petites figures d'hommes imprimées par le bosselage sur les minces lames de bronze qui recouvraient des ceinturons, et qu'on a trouvées à Alaise et en Suisse (ainsi qu'à Hallstadt).

Les artistes gaulois ornaient, nous dit Pline, de corail les épées, les boucliers, les casques. Ici encore l'archéologie a confirmé par les fouilles d'Alaise le témoignage de l'histoire [3].

L'art phénicien ou égyptien d'imiter les pierres précieuses en fondant et versant du verre coloré dans des cloisons de métal, avait pénétré, sans doute vers l'ère chrétienne, chez les Gaulois, qui paraissent l'avoir pratiqué avec moins de bonheur que de zèle. On dit leurs émaux assez grossiers,

[1] Diodore 5, 30. — Strabon 4, 4. 3. — Polybe 8, 30 et 33.
[2] Pline, *Hist. nat.* 34, 48.
[3] Pline, *Hist. nat.* 33, 11. — Voyez Troyon p. 337.

et cependant un écrivain du quatrième siècle, Philostrate, nous apprend que les Gaulois passaient pour avoir découvert et pour posséder seuls ce secret (p. 260).

L'émail suppose le verre. L'industrie gauloise réclame en tout ou en partie les bracelets en verre blanc, bleu, brun, les colliers en verre coloré et en pâtes émaillées, trouvés, en Suisse et en France, dans les palafittes et les tombeaux de l'âge du fer (p. 260). Des vases de verre et d'ambre et des colliers étaient les principaux objets que les Gaules échangeaient contre les productions de la Britannie du vivant de Strabon[1].

Pendant la domination romaine, le commerce suivait les antiques routes tracées par la nature et frayées par les Sémites. La Britannie avec son étain et son plomb (p. 95), son or et son argent[2], avec ses pelleteries, ses esclaves et ses chiens de chasse, était toujours pour les Gaulois ce que Tarsis avait été pour Tyr : le trésor où ils puisaient à pleines mains, la région maritime où se dirigeaient tous leurs vaisseaux ou leurs canots. Seulement les richesses qu'ils apportaient aux embouchures de leurs grands fleuves, ne traversaient plus le pays à dos de cheval : elles remontaient les rivières, dont les Romains avaient relié les bassins par de bonnes routes. De Narbonne par l'Aude ou plutôt par terre, on se rendait à Toulouse, qui était au point le plus étroit de l'*isthme* entre la Méditerranée et l'Atlantique, et la Garonne emportait les bateaux vers Bordeaux et vers l'océan, où elle se jetait entre les Santons au nord, et les Bituriges, de race celtique[3] (et non aquitaine), au sud. Le Rhône était trop rapide pour qu'on tentât de remonter son cours, et de sa vallée les chariots passaient chez les Arvernes, d'où

[1] 4, 5. 2,

[2] Strabon, *loc. cit.*; Tacite, *Agricola*, 12.

[3] D'après les formules magiques que nous a conservées le médecin Marcellus de Bordeaux (4e siècle), le dialecte de ces Celtes aurait été l'irlandais, si l'on en croyait J. Grimm. (Voir ses deux dissertations en allemand sur Marcellus.)

l'on s'embarquait sur la Loire, qui avait pour principaux marchés Noviodunum (Nevers) et Genabum (Orléans), et dont on ne nous dit pas la grande cité maritime (ce n'était plus Corbilo, p. 123). Les eaux de la Saône conduisaient jusques au point où l'on franchissait la ligne de partage pour descendre vers l'océan par la Seine, qui s'y jetait entre les Lexobiens au sud et les Calètes au nord. De la Saône une autre route conduisait par le Doubs vers le Rhin. A ces routes par les fleuves et les affluents, Agrippa en avait ajouté quatre autres qui partaient de Lyon, et qui se dirigeaient, l'une vers Narbonne, qui était toujours le port et le marché de toute la Gaule (p. 318); l'autre vers le Rhin; la troisième (vieille de mille ans, p. 114) à travers les Cévennes vers les Santons et l'Aquitaine; la quatrième par le pays des Bellovaques et des Ambiens vers le Canal de la Manche[1].

Les Gaulois, si commerçants et si industrieux, avaient au temps de César pour principale divinité Mercure, Mercure Korrig ou le Forgeron (p. 315), le dieu des marchands et des artisans. « Il avait, dit l'historien romain, un grand nombre de simulacres », c'est-à-dire de piliers (p. 51) et non de vraies statues; au moins n'existe-t-il aucun indice que les Gaulois avant la conquête eussent, à l'exemple des Phocéens, érigé à leurs dieux des idoles à figure humaine.

Du reste le culte de Mercure, que nous ne confondons point avec celui des dieux druidiques, ne prédominait sans doute que dans la Gaule orientale. Vers l'occident et l'Atlantique régnait encore la religion des deux principes mâle et femelle. Nous ne pouvons, en effet, rapporter qu'aux derniers siècles de l'âge du fer et à la période gallo-romaine : l'Isis de Quinipili et celle de Paris; — les deux statues priapiques de Berven; — et le temple de Lanleff (p. 63), qui rappelle le temple de Baal à Carthage (p. 268) par sa forme circulaire, ses deux murs concentriques, les douze arcades ou portes de la tour intérieure et les douze fenêtres du mur ex-

[1] Strabon 4, 1. 12-14; J. César, *Bell. gall.* 7, 55.

térieur. Il est liby-sémitique par ses chapiteaux représentant des pommes de pin (p. 272) et des volutes à tête de bélier, et par ses deux bas-reliefs dont l'un a pour objet deux béliers accouplés et l'autre un cercle rayonnant, grossière imitation du soleil (p. 269)[1].

C'est ainsi que l'influence des Sémites se poursuit dans les Gaules jusques par delà l'ère chrétienne et sous la domination romaine. Cependant les temps approchent où l'empire romain va être renversé par les Barbares et le monde ancien faire place aux races transalpines. Mais les Franks, les Bourgondes, les Allémans, les Anglo-Saxons, les Normands arrivent de la Germanie et de la Scandinavie, armés de ces grandes et droites épées en fer mou qu'on retrouve dans leurs tombeaux et qui sont toutes pareilles à celles des Gaulois. Les Gaulois étaient donc alors les grands forgerons de l'Occident, et il n'est pas sans intérêt pour nous de constater qu'au quatrième siècle les vastes forges des Bituriges rivalisaient encore avec celles de l'île d'Elbe, de la Sardaigne et de la Norique[2]. C'étaient les Gaulois qui fournissaient d'armes tous les peuples du centre et du nord de l'Europe, et aussi nous croyons-nous autorisé à faire dériver d'eux ce

[1] A cette même période se rapportent les monuments religieux suivants, sans que nous puissions indiquer les cultes auxquels ils appartiennent:

le cromlech et le temple de l'île de la Vienne (p. 58);

le temple de Kerkeville (Cherbourg, Manche), remarquable par sa forme d'un trèfle, qui ne se retrouve sur la terre entière qu'à Malte et en Sardaigne (p. 278); il a 24 pieds du nord au sud, 34 de l'est à l'ouest, et il était terminé par trois dômes, dont l'un, celui du milieu. avait une ouverture circulaire de 3 pieds de diamètre;

le temple octogone de Curiosolitum ou Corseul (Dinan, Côtes du Nord). Celui de Montmorillon (Vienne), malgré une ouverture ronde pratiquée dans la voûte comme à Kerkeville, et en dépit d'un des bas-reliefs qui semble celtique, date du moyen-âge.

[2] Rutilius, v. 661-354. — A cette même date Narbonne voyait encore arriver dans ses ports les marchandises de l'Orient et celles de l'Espagne, les flottes de la Libye et de la Sicile, et recevait de terre par les fleuves d'autres richesses. Tout l'univers lui envoyait ses trésors. (Au-

goût pour les arabesques qui caractérise entre autres les épées de l'âge du fer en Scandinavie.

C'est pareillement de la Gaule que s'est répandu dans la Nord-Europe l'art de la damasquinure. Quel que soit le vrai berceau de ce procédé (p. 177), on sait que les Gaulois incrustaient d'argent leurs épées en fer. Les Bourgondes, qui le faisaient aussi, auront appris ce secret des Gaulois au milieu desquels ils s'étaient établis, et l'on ne peut que faire la même supposition pour les Scandinaves, dont les épées elles-mêmes étaient gauloises.

Nous ne savons d'ailleurs expliquer l'apparente obstination des Gaulois à ne pas aciérer leurs armes, quand les Romains, les Noriques, les Ibères excellaient à le faire.

Le rôle principal que nous assignons aux Gaulois dans la métallurgie des premiers temps du moyen-âge, est en pleine harmonie avec l'histoire, à cette date, du verre et de l'émail. Déjà sous les premiers empereurs romains, c'est des Gaules que se répandaient en Britannie les vases de verre (p. 358); des Gaules qu'avaient passé dans cette même île deux boucliers incrustés, l'un d'émail rouge (p. 260), l'autre de corail (p. 357), ce dernier portant l'image du fameux sanglier celtique (p. 352). Plusieurs siècles ensuite, c'est des Gaules (et non de Venise ou de Constantinople) que saint Benoît, abbé de Wearmouth, fit venir en 680 des verriers pour les églises, et que leur art, jusques alors inconnu au nord de la Manche, se propagea chez les Anglo-Saxons[1].

sone, *Ordo urbium, Narbo)*. Plus tard, Grégoire de Tours dit de Marseille que non seulement c'était par elle que se faisait le commerce des Gaules avec Rome, mais qu'elle était l'étape des marchandises de l'Orient.

[1] D'après Bède. Voyez W. Willie, *Fairford Graves*. Oxford, 1852.

QUATRIÈME CHAPITRE

Iles Britanniques.

A. Grande-Bretagne[1].

Age de la pierre : tumulus; bestiaux; race de Finnois ou de Gaëls; âge abrégé au SO. par le bronze; corps inhumés et brûlés. — Poteries semblables des trois âges. — Mégalithes des trois âges; plus nombreux au SO; plus variés que ceux des Gaules, mais moins vastes; d'un caractère sacerdotal; Stonehenge et Avebury, foyer du druidisme mi-sémitique. — Age du fer et temps historiques; mœurs encore sémitiques; commerce avec Gadès; épées gaditaines en bronze, celtiques en fer; commerce avec les Gaules; richesses métalliques.

Iles Sorlingues et Cornouailles; monuments nombreux; les Silures. Anglesey, centre du druidisme.

L'âge du bronze a été précédé en Grande-Bretagne d'un âge de la pierre, pendant lequel on érigeait parfois des tumulus qui par leurs dimensions rappellent le moraï tahitien d'Obéréa (p. 18). Celui de West Kennet (Wiltshire) mesure 336 pieds de longueur, 40 de largeur à l'une des extrémités, 75 à l'autre, et 8 de hauteur; l'allée est à ciel ouvert, la salle sépulcrale contenait 4 squelettes assis, avec 50 vases d'argile façonnés à la main. Les allées sont d'ailleurs fort rares dans les tumulus britons, et au lieu d'une chambre ils recèlent fréquemment un coffre en pierre (le *kistvaen* danois) ou une simple fosse. Ils se distinguent en général de ceux des Gaules par une grande variété de formes, qui les rapproche de ceux de la Scandinavie. Cette variété s'explique moins par de nombreuses migrations, que par le besoin que l'esprit humain éprouve au bout d'une longue série de siècles de rompre la monotonie de l'ancienne tradition (p. 276).

[1] Lubbock et Mone.

Les tribus qui ont érigé les tumulus de l'âge de la pierre, possédaient de nombreux troupeaux de bêtes à cornes et fort peu de chevaux. Tout indique qu'ils immolaient parfois l'épouse et des esclaves sur la tombe du défunt.

Les crânes sembleraient prouver la présence d'une race finnoise, touranienne, avant l'arrivée des premiers Celtes. Mais la linguistique n'est nullement favorable à une telle supposition. Elle affirme que les plus anciens habitants de cette région ont été des Gaëls, frères de ceux de l'Irlande. Ces Celtes, en se retirant devant d'autres Celtes, les Cymris, ont, en effet, laissé après eux un grand nombre de noms de lieux, et des ruines appelées ordinairement *Maisons des Gaëls*. Les Cymris de la race des Belges et les *Logriens* venus de la *Loire* (p. 120) ont formé, les uns à l'ouest, les autres à l'est, le peuple des Britons.

S'il est vrai que des Sémites ont colonisé de très-bonne heure le sud-ouest de l'Angleterre, l'âge de la pierre doit avoir cessé beaucoup plus tôt dans cette contrée que dans le nord. On n'a jusques ici fouillé que les tumulus du Wiltshire où sont les Stonehenge, et que ceux des comtés de Derby, de Strafford et de York. Or, là, sur 267 tumulus, 9 seulement contenaient des objets en silex sans bronze ni fer, tandis que, ici, sur 297, on en a compté 134 de l'âge de la pierre.

Dans ces comtés du Nord l'inhumation et l'incinération se font à peu près équilibre pendant le premier âge : 53 squelettes repliés ou assis et 2 couchés, contre 48 brûlés (p. 79). Dans le Wiltshire, au contraire, qui est une terre du bronze, on a compté 214 tumulus à os brûlés contre 15 à squelettes repliés ou assis, et 13 étendus [1].

Les vases en argile trouvés dans les tumulus anté-romains sont tous façonnés à la main sans la roue du potier, et n'offrent comme motifs d'ornementation ni lignes courbes, circulaires, ondulées, ni représentations de plantes, d'animaux

[1] Lubbock, p. 101.

et d'hommes. Ici donc comme en Gaules ils sont de fort peu de secours pour distinguer l'âge de la pierre de ceux du métal, et ils nous fournissent une nouvelle preuve que la poterie était un art indigène qui suivait sa marche propre et progressait très-lentement, tandis que des étrangers introduisaient brusquement leur savante métallurgie du bronze (p. 326).

Les mégalithes, étant comme les vases de terre le produit de la civilisation indigène, datent eux aussi des trois âges. Le tumulus de West Kennet nous apprend qu'au temps de la pierre on remuait, dressait, couchait déjà des blocs de grandes dimensions. Certaines pierres branlantes (p. 55) et les piliers équarris des Stonehenge nous démontrent que l'on est resté fidèle à l'architecture dolménique dans la période où l'on était armé du ciseau métallique. Enfin, on a trouvé dans le Perthshire, sous une pierre-levée, des fers de cheval et des armes en fer (p. 71). Peut-être même un assez grand nombre de cercles de pierres sont-ils l'œuvre des Danois qui ont envahi la Grande-Bretagne sous les Anglo-Saxons, et nous attribuerions à ces derniers certaines variétés de mégalithes qui se rencontrent à la fois en Allemagne et en Angleterre, et qui sont inconnues en France (voir plus bas).

Les mégalithes, ainsi que les tumulus, sont beaucoup plus nombreux dans les îles et sur les côtes que dans l'intérieur des terres. Nous en concluons qu'ils se sont multipliés chez les Britons comme chez les Gaulois, sous l'influence du commerce maritime étranger et pendant l'âge sémitique du bronze (p. 329).

La Grande-Bretagne a, comme les Gaules, ses piliers, ses pierres oscillantes, ses dolmens-autels, ses pierres de sacrifice à bassins, ses cromlechs, ses grottes aux fées. Mais les plus hauts menhirs des Britons ne dépassent pas vingt pieds (p. 336), et aucun de leurs alignements ne peut se comparer à ceux de Carnac. Les Gaulois disposaient donc d'un plus grand nombre de bras ou mettaient à leurs travaux plus d'ardeur et de persévérance. Mais ils n'ont rien à opposer aux Stonehenge et à Avebury : il y a ici de savantes combinaisons et, paraît-il, des intentions symboliques, qui attestent

une certaine culture intellectuelle et religieuse et l'action d'une classe sacerdotale. Or chacun sait ce que Jules-César dit des Druides[1] : « On croit que leur doctrine a pris nais- » sance dans la Bretagne et qu'elle fut de là transportée dans » les Gaules, et aujourd'hui ceux qui veulent en avoir une » connaissance plus approfondie, vont ordinairement dans » cette île pour s'y instruire. » Pour nous, qui cherchons dans la Basse-Egypte les premières origines du druidisme (p. 246), nous supposerons que nos Allophyles avaient débarqué au fond du golfe de Bristol, et que, pénétrant de là dans les terres, ils avaient fixé leurs demeures dans la contrée des Stonehenge et d'Avebury, qui aurait été ainsi le siége principal du sacerdoce druidique.

Les Stonehenge appellent tout spécialement notre attention. D'après la tradition, ces piliers gigantesques auraient été transportés, par les génies, à travers les airs, d'Afrique en Irlande et d'Irlande à Salisbury. Cette origine africaine attribuée à ce temple circulaire nous rappelle le temple circulaire de Baal à Carthage (p. 268). Baal était le dieu du soleil, et voici ce que les Grecs, depuis Pythéas, racontaient d'un temple du soleil ou d'Apollon situé en Angleterre[2] :

« A l'opposite de la Celtique est une île qui n'est pas moins » grande que la Sicile, et qui est habitée par les Hyperbo- » réens... Ils honorent Apollon plus qu'aucune autre divi- » nité, et ils se regardent comme des prêtres de ce dieu » parce qu'ils chantent chaque jour ses louanges en un culte » continuel. Dans cette île est une magnifique enceinte sa- » crée qui lui est dédiée (un témène, un nemedh, p. 61) et » un temple fort remarquable, de forme *circulaire*, orné » d'un grand nombre d'offrandes. La ville est consacrée à ce » dieu ; ceux qui l'habitent, sont la plupart des joueurs de » cithares, et ils chantent incessamment dans le temple, en » s'accompagnant de leurs instruments, des hymnes où ils » célèbrent les actions d'Apollon. Les Hyperboréens parlent

[1] *Bell. gall.* 6, 13.
[2] Diod. Sic. 2, 47, d'après Hécatée.

» une langue qui leur est propre. Ils ont, dès les temps an-
» ciens, une grande bienveillance pour les Grecs, mais plus
» particulièrement pour les Athéniens et les Déliens... On
» dit que, vue de cette île, la lune paraît à une très-petite dis-
» tance de la terre et qu'on y observe très-distinctement des
» élévations en terre. Enfin, on prétend qu'Apollon fait dans
» cette île une apparition tous les dix-neuf ans... Les Bo-
» réades règnent sur la ville et ont la garde du témène. » Ces Boréades sont les bardes, et ces joueurs de cithare sont encore ces mêmes bardes qui formaient la troisième classe des Druides. Cette période de dix-neuf ans est le cycle de Méthon et témoigne des grandes connaissances astronomiques de ces prêtres. Ces collines de la lune indiquent ou l'usage de verres grossissants ou de hardies et heureuses spéculations sur la nature des astres. Ce temple circulaire, ce sont les Stonehenge, et Apollon, c'est le soleil, c'est le dieu suprême sous sa forme solaire, c'est Baal.

Les Stonehenge, au dire d'anciens archéologues anglais, ont été construits par un peuple qui avait pour mesure, non la coudée romaine, mais celle des peuples orientaux. Le plan de cet édifice, formé de quatre cercles et ovales compris les uns dans les autres, est très-compliqué et très-savant. Il suppose d'ingénieux calculs qui prouvent, ainsi que les tenons en fer, une culture assez avancée, et le monument date sans doute des beaux temps du druidisme briton, qui sont peut-être de la même date que ceux de la thalassocratie vénète. Les blocs énormes qui entrent dans sa construction, ont été apportés, aussi bien que les simples pierres-levées, d'une carrière distante de seize mille anglais et à travers une contrée très-accidentée.

Autour de l'édifice, sur un rayon de 3 milles anglais, on compte environ 300 tertres inégalement répandus dans la plaine, qui, plus loin, n'en offre plus qu'un très-petit nombre. Ceux qui ont été fouillés à une date déjà assez ancienne[1], ont livré : des squelettes inhumés et des urnes contenant

[1] D'après des brochures que j'avais rapportées de Salisbury en 1831.

des cendres humaines; des grains de colliers en ambre, en verre jaune, bleu et noir, et en cristal; des couteaux de cuivre, des armes en bronze, en particulier une hache en bronze du poids extraordinaire de vingt livres; enfin, de toutes petites plaques d'argent où étaient gravés quelques caractères. Des 150 tombeaux ouverts plus récemment par sir R.-C. Hoare[1], 39 contenaient des objets en bronze, et le corps avait été brûlé dans 129, replié dans 4, étendu dans 3. Ces tombes, qui étaient sans doute celles des prêtres d'Apollon et des habitants de sa ville, appartiendraient à l'âge du bronze, attesteraient l'existence d'un commerce avec la Baltique (par l'ambre) et avec l'Orient (par le verre), et dateraient même des temps relativement récents où les Britons et les Vénètes auraient tenté d'écrire leur langue.

Le monument d'Avebury, formé de 650 pierres dont 20 seulement sont aujourd'hui debout, est plus ancien que les Stonehenge, à en juger par la forme plus grossière des piliers, et « il les surpasse autant en étendue et en grandeur qu'une cathédrale fait une simple église de paroisse. » Il embrasse dans ses limites la colline factice de Silbury, qui est la plus élevée de la Grande-Bretagne; elle mesure 170 pieds de hauteur.

Dans les temps historiques que comprend l'âge du fer, les Britons étaient des Gaulois attardés, des Celtes ignorant encore, au dire des Romains, l'agriculture, l'industrie et le commerce[2]. Ils ne se nourrissaient la plupart que de lait et de chair, ne connaissaient point l'art de faire le fromage, cultivaient peu le sol, et ne possédaient point de légumes; ils étaient vêtus de peaux et marchaient pieds nus; ils se peignaient le corps en bleu, et même aurait régné parmi eux la communauté des femmes, la polyandrie[3]. Malgré les

[1] Lubbock, p. 102.

[2] Tacite. *Agric.*, ch. 11. *Manent quales Galli fuerunt.* — V. pour les sources p. 243.

[3] Peut-être a-t-on pris le lévirat pour la polyandrie.

richesses en cuivre de la Cornouailles, le cuivre dont ils faisaient usage était importé.

Mais ces mêmes Britons à demi sauvages combattaient sur des chars, à la manière des héros d'Homère et de plusieurs peuples gaulois; coupaient les épis avec des faucilles de bronze et serraient leurs blés dans des silos; préparaient de la bière et de l'hydromel et faisaient usage pour monnaies d'anneaux de fer d'un poids déterminé, ainsi que de cuivre-bronze. Ces éléments d'une civilisation toute orientale ne peuvent s'expliquer, selon nous, que par l'arrivée des Allophyles, mi-Sémites, mi-Egyptiens (p. 213). D'ailleurs ce ferment étranger n'a pas été assez actif pour développer chez la race britone une civilisation analogue à celle des Gaulois.

Quant aux bronzes d'un si beau travail qui gisent dans les tombeaux de ces barbares Britons, ce sont ceux que les marchands de Gadès échangeaient contre l'étain de la Cornouailles, et qu'achetaient sans doute à très-hauts prix les rois et les grands de l'île (p. 121).

Les fonderies de bronze découvertes aux deux extrémités de l'Angleterre, dans la Cornouailles et dans l'Essex, prouvent l'établissement d'ouvriers phéniciens dans ces contrées. La présence d'étrangers sémitiques sur les côtes de l'Angleterre occidentale résulte (p. 262, 304) des noms du cap Bélérium (Lands End), du cap d'Hercule (Hartland), de la baie de Bélisama (Mersey), et nous voyons une preuve de la longue durée du commerce gaditain dans l'inscription grecque en l'honneur d'Hercule Tyrien (ou Gaditain) trouvée à Colchester (Essex). D'ailleurs nous devons convenir que, les bronzes exceptés, les musées anglais sont très-pauvres en antiquités phéniciennes.

Au temps de Jules-César, les armes des Britons étaient en fer, comme l'étaient celles des Gaulois depuis trois siècles au moins. Cependant le commerce du bronze entre Gadès et la Britannie n'a cessé qu'au second siècle de notre ère. Les âges de ces deux métaux se croisaient donc et existaient simultanément. Si les tombeaux britons de cette double époque contiennent des épées en bronze et non en fer, c'est que

les armes indigènes étaient en trop basse estime pour être déposées auprès de la dépouille mortelle des chefs et des rois.

Nous savons que les objets en verre comme ceux en ivoire, trouvés dans ces tombeaux, sont d'origine gauloise (p. 358).

Nous ne pouvons passer sous silence ce que Strabon, Pline et Tacite disent de la richesse de la Bretagne en or, en argent et en plomb. Les mines de plomb du Derbyshire et du Northumberland auraient été exploitées déjà par les Phéniciens, si Eboracum est bien la ville sémitique du *plomb* (p. 102). Ces mêmes mines l'ont certainement été pendant la domination romaine, et sous celle des Anglo-Saxons qui recouvraient de plaques de plomb de vastes édifices, et qui exploitaient en outre les mines de fer des comtés de l'ouest. Pendant l'Heptarchie, la Bretagne, non seulement passait pour être plus riche en métaux précieux que les Gaules, mais était nommée à cause de son or, non sans quelque emphase, « le trésor de l'Arabie »[1].

Nous quitterons la Bretagne par la Cornouailles et les îles Sorlingues pour passer en Irlande.

Les îles Sorlingues sont les Cassitérides. Elles ont aujourd'hui peu d'étain et l'on n'y découvre que de rares et faibles traces d'anciennes mines. Mais des barrows, des cairns, des pierres oscillantes, des dolmens, des granits creusés en bassins avec des ciseaux de métal, et des édifices que la mer a détruits et dont on aperçoit les ruines à la marée basse, attestent une antique et longue période de prospérité que le commerce de l'étain peut seul expliquer.

Les îles Sorlingues doivent leur nom aux Silures qui habitaient la Cornouailles. Ces Silures sont venus d'Espagne, d'après les témoignages concordants de Tacite et d'Aviénus (p. 119), ainsi que d'après leurs vêtements noirs et d'après

[1] Lappenberg, *Histoire de l'Angleterre,* t. 1, p. 622 (en allem.).

leurs bateaux de cuir. Ces bateaux, pareils à ceux sur lesquels les Lusitaniens traversaient les marais et les fleuves débordés[1], rappellent ceux de l'Euphrate décrits par Hérodote et ceux du Tigre figurés sur les bas-reliefs assyriens. Ils sont aujourd'hui encore en usage, sous le nom de *coracles*, en Irlande, dans le pays de Galles et dans quelques contrées de l'Angleterre. Ils l'étaient naguère en Suède au lac Mœlar. Ils diffèrent peu de ceux des Esquimos[2].

Les mégalithes des îles Sorlingues et ceux de la Cornouailles sont si nombreux que nous les expliquons, comme ceux des Osismiens, des Vénètes, des Pictons, des Santons, par la civilisation que le commerce phénicien de l'étain a fait naître sur les côtes européennes de l'Atlantique. Les noms antiques des caps de la Cornouailles (p. 368) marquent la présence de Sémites sur ces côtes, et de nos jours encore, les descendants des Silures allument des feux de joie au solstice d'été selon les rites des religions orientales. Il serait d'ailleurs très-intéressant de rechercher quels rapports il y a entre les monuments de la Cornouailles, et les Stonehenge qui en sont peu distants et qui étaient un des grands centres du druidisme. Ces relations étaient sans doute toutes semblables à celles qui unissaient et séparaient l'Armorique et le pays des Carnutes.

Cependant les Silures n'étaient probablement pas les seuls Ibères qui se fussent établis sur les côtes occidentales de l'Angleterre et confondus avec les Celtes indigènes. Dans l'île d'Anglesey, peuplée d'habitants courageux, les soldats romains se virent un jour avec effroi en présence de druides qui vomissaient contre eux des imprécations barbares, et de femmes telles qu'on peint les Furies (p. 120), *vêtues de noir* et des torches dans les mains[3]. Anglesey ou Mona passait pour être le berceau et le tombeau de Hu, le dieu suprême.

[1] Strabon, 3, 3. 7.
[2] Nilsson, *Supplément*, p. 16 et suiv.
[3] Tac., *Ann.*, 14, 29.

B. Irlande[1].

Civilisation mi-indigène, mi-sémitique comme celle des Gaules. 1° Age de la pierre : les Gaëls ou Némèdes ou Scots ; religion ; mégalithes ; crémation ; *crannoges*. — 2° Age du bronze. Les Danaan forgerons. Simon Brec, galicien et phérésien. Fingal et les Finn ou Phéniciens de la Biscaie ; *ebron*, fer de l'Ebre ; lamentations funèbres ; manteaux noirs à capuchon. Religion sémitique ; *cois* ; dieux, fêtes du feu, sacrifices humains ; déesses ; Cabires. Cérès et Proserpine, l'Ile sacrée. Dieux d'origine douteuse. Cairns de New-Grange et de Dowth, religion sanguinaire, ténébreuse, liby-phénicienne. Les Tours Rondes, œuvres des Phérésiens. Ambre ; or ; bronze ; épées ; cuivre ; pierres précieuses. Anneaux-monnaies, *manillas*. — 3° Age du fer. Statues. Mégalithes des trois âges, leurs traits distinctifs ; foyer de la civilisation irlandaise. Disparates de cette civilisation ; ses lois ; sa religion, sa durée, son déclin ; sa renaissance par le christianisme.

La Gaule explique l'Irlande. L'une et l'autre se sont élevées avant l'ère chrétienne à un assez haut degré de civilisation, et l'une et l'autre ont eu pour maîtres des Sémites. Mais la civilisation de l'Irlande semble avoir été moins métallurgique et industrielle que celle des Gaules, et la puissance de l'influence orientale et du développement national a fermé l'Irlande au druidisme briton, qui s'est au contraire propagé dans toutes les Gaules. D'ailleurs, les bronzes de l'Irlande, qui pour le nombre et pour la beauté ne le cèdent même pas à ceux du Danemark, sont de provenance étrangère comme ceux de la Grande-Bretagne et comme les belles épées de la France.

La plus ancienne population de l'Irlande, celle de l'âge de pierre, est de la race celtique des Gaëls. Nul autre peuple celtique n'a plus tard envahi l'île et asservi ou refoulé les indigènes.

Les traditions irlandaises, que nous avons étudiées avec plus de zèle que de succès, sont extrêmement confuses. Elles

[1] Ad. Pictet. *Du culte des Cabires chez les anciens Irlandais*. — Histoires de l'Irlande par Th. Moore, par Leland, par Gordon. — Donop, Mone, Herm. Muller. — Surtout *Celtica* de Dieffenbach (en allem.) — *Annales de Philosophie chrétienne*, 1840.

ont été retravaillées par les moines et les érudits, qui, en voulant les réduire en un système, les ont altérées et y ont introduit d'insolubles contradictions. En les contrôlant et redressant par la linguistique et l'archéologie, nous arriverons, avec Eckstein, à diviser l'histoire de l'Irlande en trois périodes, que nous identifierons avec les trois âges de la pierre, du bronze et du fer, et qui vont nous offrir une série de phénomènes analogues à ceux de l'histoire des Gaules.

1° Age de la pierre, et des Gaëls primitifs, pasteurs et agriculteurs.

Les Celtes qui ont habité l'Irlande déserte, n'ont gardé aucun souvenir de leur arrivée. Ils figurent dans les traditions sous le triple nom de Gadhèles, de Némèdes, c'est-à-dire de *Saints*, de *Consacrés aux dieux* (p. 304) et de Scots ou Scythes, c'est-à-dire d'*archers* (SCUIT). Ils adoraient, comme les Gaulois (p. 339), le Soleil, sous le nom de Grian qui se retrouve chez les Celtes de l'Ecosse (Apollo Grannus) et du Rhin; en seconde ligne, la Lune, Ré, Eire; puis les sources et les bosquets. Ils élevaient des mégalithes comme tous les autres peuples celtes. Il est fort remarquable que des centaines de tombeaux appartenant non-seulement à l'âge du bronze, mais à celui de la pierre, contiennent des preuves manifestes de la crémation, tandis qu'on a des exemples de l'inhumation pendant l'âge du fer[1].

2° Age du bronze et des colonies étrangères, sémitiques et espagnoles, que les traditions connaissent sous les noms de Tuatha de Danaan, de Finn et de Simon Brec[2].

Les *Danaan* étaient des forgerons et des magiciens, tels que les Telchines, les Dactyles, ou les Korrigs (p. 315). Ils venaient de l'est; les traditions disent: d'Ecosse, de Danemark;

[1] Les *crannoges* ou îles factices de l'Irlande, qui étaient encore habitées au XVI[e] siècle, n'ont qu'une ressemblance éloignée avec les villages lacustres de la Suisse, qui appartiennent la plupart à l'âge de la pierre et dont aucun n'a survécu à la domination romaine.

[2] Il existe de singuliers contrastes entre les traditions des Irlandais et celles des Cymris. Les premiers ont vu arriver chez eux des Espagnols et point de Gaulois; les seconds des Gaulois et point d'Espagnols.

nous dirons : de la Cornouailles où demeuraient les *Damnoniens*, et où s'étaient établis des Ibères, des Ibères sémitisés, les Silures, attirés de la Galice par les mines d'étain de cette presqu'île.

D'autres Ibères de la même Galice avaient peuplé l'Irlande. Le principal peuple de la Galice était celui des Brigantes, dont la capitale Brigantium (aujourd'hui la Corogne) était célèbre par son phare très-élevé (p. 262)[1], et un peuple du même nom occupait l'angle sud-est de l'Irlande. Dans les traditions de ce dernier pays, qui s'accordent ici merveilleusement avec la géographie et l'histoire classiques, Simon *Brec* ou *Bréogan* (le représentant des *Brigantes*), et les trois frères Ir, Hiber et Hérémon, auraient découvert depuis le sud l'Irlande et y auraient fondé trois royaumes. Hiber est le père mythique des Ivernes, que Ptolémée place dans la Momonie.

Simon Brec avait pour premier aïeul Séra ou Easrou, qui était mort en Egypte; et dont les descendants avait séjourné en Afrique avant de passer en Espagne et de s'établir en Galice. Mais cet Easrou est le Persée de Chemmis, le Perse-Gétule de Salluste, le Perse-Ibère de Varron, celui qui a semé de dolmens les côtes occidentales de l'Espagne (p. 285). Seulement les moines irlandais du moyen-âge, n'ayant pas su résister à la tentation d'identifier les *Gœtules* et les *Gadhèles*, ont fait arriver d'Asie les Gaëls par l'Afrique et la Galice en Irlande. De nos jours on aurait complété l'hypothèse avec les habitants de *Galaad* en Terre-Sainte et avec les *Gallas* de l'Abyssinie.

Les Brigantes étaient des Phérésiens *celtisés* ou des Celtibères mêlés à des Phérésiens; car ce n'est que par les langues celtiques et japhétiques que ce nom propre peut s'ex-

Les premiers ont la prétention de posséder une histoire certaine et authentique qui remonterait au siècle des plus anciens historiens latins; les autres n'ont d'autre document historique que leurs triades sans chronologie.

[1] « Altissimam pharum, dit Orose 1, 26, et inter pauca memorandi operis. »

pliquer, BRIGA ou BERG signifiant *sommet, colline, montagne*. Les Brigantes de la Galice et de l'Irlande sont des *montagnards* de race celtique, comme les Brigantes du nord de l'Angleterre, ou comme les riverains du lac Brigantinus (de Bregentz, de Constance). Mais dans la Biscaie et la Gascogne étaient des forgerons et marins sémites, des Phéniciens, et les traditions irlandaises parlent beaucoup des *Finn*, de leur grand héros Fingal, ainsi que d'un roi des Scots en Asie, Fein Farsa, le fondateur des Fein. FINN, en irlandais, signifie *marchand* ou *guerrier*, mais il est pour nous le *pœn-us* des Latins, le *phœn-ix* des Grecs, le peuple *phénicien*, et comme Fingal (le Finn-gaulois?) est désigné dans les sources irlandaises sous le titre de *dux e clientelâ Vasconiorum*, nous ne pouvons voir en lui que la personnification de nos Phéniciens de la *Gascogne* et de la Biscaie, qui auront colonisé l'Irlande les uns directement sous le nom de Finn, les autres sous le nom de Danaan ou Damnoniens en passant par la Cornouailles. Ces Finn ont pris en Irlande le nom de Ysgodiaid, qui se retrouve dans Ptolémée sous celui de Usdiens, et ils se sont confondus avec les Gaëls ou Scots.

Ce sont les Finn qui auront apporté en Irlande le fer de leurs riches mines de Portugalète, et comme ce métal venait de la célèbre région de l'*Ebre*, il aura pris dans cette île le nom de EBRON (p. 103). Ce sont ces Finn qui auront apporté aux Irlandais les plus anciennes épées en bronze, fabriquées en Biscaie avec le cuivre de l'Aquitaine et l'étain de la Cornouailles, et les premières parures faites avec l'or des Tarbelles (p. 315). Ce sont ces Finn qui auront introduit en Irlande la coutume orientale et cantabre des lamentations bruyantes dans les funérailles (p. 288). C'est par cette même voie qu'aura pénétré d'Orient et d'Arabie[1] en Irlande l'usage bizarre de se raser les cheveux sur le devant et les côtés de la tête et de les laisser croître par derrière. C'est pareillement encore d'Ibérie que le manteau talaire et à capuchon

[1] Lévitique 19, 27.

des Liby-phéniciens, des Sardes (p. 288) et des Arabes se sera répandu d'une part chez les Santons et les Vénètes (le *bardocucullus*, p. 343) et d'autre part chez les Cymris du pays des Galles (le *kougoul)* et chez les Irlandais. Ceux-ci ont des manteaux de couleur noire (p. 370) comme est la laine de leurs moutons.

Mais le sémitisme de l'Irlande est surtout évident dans sa religion et son culte. Le prêtre s'y nommait COIS, qui est le COIÈS de Samothrace et le COHEN des Hébreux. Le dieu suprême est Béal, Baal, le Bahal des Phéniciens, le Bélus des Allophyles; ou Séadhac, le Sydic, le dieu *Juste* de Sanchoniathon, ou Samhan, Béal Samhan, le *Seigneur du ciel.* A chaque équinoxe du printemps on célébrait en l'honneur du dieu suprême la fête du *feu de Baal*, Baal-tinne; on éteignait tous les feux,. et sous peine de mort personne ne devait en rallumer un seul avant que celui des sacrifices ne l'eut été de nouveau dans le palais de Tara[1]. Une cérémonie toute pareille avait lieu chez les Perses le 24 avril. La veille de la fête de Samhan, qui avait lieu le premier jour de novembre, on brûlait entre deux feux les condamnés à mort, qui étaient ainsi tout à la fois purifiés et punis. Aujourd'hui encore dans certaines nuits on saute à travers le feu ou l'on y fait passer les bestiaux pour écarter tout accident (p. 265, 223, 370). Enfin, sur *le champ du massacre* on immolait les enfants premiers nés à l'effroyable Crom-cruach. Ce culte est celui de Moloc.

La grande déesse des Irlandais, la mère de leurs dieux, la personnification de la matière et de la nature sous la forme spéciale de la lune, Eire, portait entre autres noms ceux de Dercith *(la pauvre Ith)* et d'Aistoirith *(Ith qui cherche de nouveau* ou bien *l'antique chercheuse)*. Mais ces noms sont ceux d'Astharoth et de Dercéto, les deux principales déesses des Ludiens ou Phérésiens (p. 251), et Astharoth est l'Astarté des Phéniciens. Or la Lune, que nous avons vue déjà être en

[1] Cette fête a été transportée à cause du carême à la première nuit de mai, où l'on allume aujourd'hui encore des feux de joie.

très-grand honneur chez les Espagnols (p. 285), passait en Irlande pour la mère des Finn ou Phéniciens de la Gascogne.

Les Irlandais avaient leurs cabires ou *associés*, au nombre de douze, leurs mystères, leurs îles sacrées[1], comme les Egyptiens, les Phéniciens, les Samothraciens. Parmi leurs cabires étaient un Alla; un Chodia[2]; un Jon ou Janus; un Cadmaol ou Camille (p. 339); un Æsar *qui allume le feu*, et chez les Etrusques Æsar signifie *dieu;* un Céaras, *le feu du ciel qui ouvre et commence la création,* et le Cérus manus des Etrusques était un *creator bonus*. Céara, l'épouse de Céaras, avait, en vraie Cérès, inventé le moulin à bras, et elle était la mère de Porsaibhéan, la *formatrice,* la *magicienne*. On conçoit sans peine comment les voyageurs grecs et romains que le commerce attirait en Irlande, pouvaient dire que ce pays était une *île sacrée*[3] où Cérès et Proserpine étaient adorées avec les mêmes rites qu'à Samothrace[4]. Ce nom d'île Sainte donné à la terre qu'habitaient les Hiberniens, remonte d'après Avienus à un temps reculé (p. 119).

A ces noms étrangers des divinités irlandaises nous pourrions ajouter plusieurs surnoms d'Eire, tels que Easire ou Axire, qui semble être l'Axiéros ou l'Axiocersa de Samothrace; Sibhol qu'on prendrait facilement pour une Cybèle phrygienne; Ops, qui est l'Ops des Latins, l'Opis des Thraces, et Nannu, Anu, la *mère*, dont le nom rappelle le NANA des Lazes de Trébizonte et le NUNOI des Wotiakes, qui ont le même sens. Plusieurs de ces ressemblances peuvent être illusoires ou s'expliquer par la commune origine de toutes les langues. Mais deux monuments irlandais nous paraissent laisser peu de doutes sur les relations de la verte Erin avec le foyer maltais de la civilisation liby-phénicienne. Nous voulons parler des deux cairns de New-Grange et de Dowth, près de Droghéda et de Tara.

[1] Une des Scilly se nomme Innis Caw, l'*île de l'association*.
[2] *Peuple primitif,* t. 1, p. 136.
[3] Le promontoire de Carnsore qui regarde le pays de Galles et la Cornouailles, se nommait le promontoire Sacré.
[4] Strab. 4, 5. 6.

Ces cairns, qui sont peu distants l'un de l'autre, sont formés de petites pierres entassées, et ils n'ont pu être érigés que par une population très-considérable. Ils ne sont en aucune manière des tumulus ; car les chambres qu'ils recouvrent, sont des chapelles où se célébraient loin des regards du soleil un culte sanguinaire. Le cairn de New-Grange, qui est de beaucoup le plus grand, s'appelait primitivement Grein-uaïgh, *la caverne du soleil*, et autrefois s'élevait sur son sommet une pierre d'une grosseur considérable, qui était ou un pilier celtique ou une colonne solaire phénicienne. Ce tertre était entouré d'un mur de grandes pierres ornées de zigzags et de spirales (p. 202). On entre dans l'intérieur de ces deux monuments par un canal ménagé au niveau du sol, long ici de 63, là de 27 pieds, et si étroit qu'on peut à peine y passer en rampant : cette entrée est une invention irlandaise ; nous ne connaissons nulle part ailleurs rien de semblable. Le canal conduit dans une grotte voûtée par encorbellement comme le Trésor d'Atrée (p. 77), et ayant à droite et à gauche deux petites chambres latérales avec lesquelles elle forme une croix ou plutôt peut-être un trèfle (p. 360). Les pierres-parois des salles ont dans le cairn de New-Grange jusques à 18 pieds de hauteur. Elles sont couvertes de spirales, de zigzags, d'arcs, de rhombes, d'un dessin grossier[1] ; dans les salles de Dowth ce sont, avec des zigzags, des roues à quatre rayons, des cercles entourant une croix, de doubles cercles, des cercles à rayons solaires. Ces symboles sont sémitiques (p. 115, 197, 264, 269, 271) et ces dessins informes proviennent, comme ceux, plus compliqués, de Gavrinnis, de la même école que ceux de Malte. En outre, dans la salle de New-Grange est une pierre pyramidale de cinq à six pieds de hauteur, qui n'est point celtique, et qu'on prendrait aisément pour un dieu phénicien et libyen (p. 264, 268). Mais ce qui relie d'une manière indissoluble

[1] D'après Lubbock, p. 90, les pierres sculptées de New-Grange seraient bien par leurs dessins de l'âge du bronze ; mais le cairn serait d'une date postérieure, les figures tracées sur ces pierres étant en partie recouvertes par les pierres voisines.

à Malte ces deux cairns, c'est qu'ils contiennent chacun, reposant sur le sol, deux pierres plates et rondes, légèrement concaves, de cinq pieds de diamètre, toutes pareilles à celles des grottes de Malte (p. 269) et indiquant que ces cavernes étaient le théâtre de sacrifices humains[1]. Enfin, sur les autels ou les parois de New-Grange se lit en ogham le nom sémitique de Bothal, *maison de Dieu* (p. 58), avec ceux de la grande déesse Ops et du dieu suprême désigné par le pronom *Lui*[2].

Ce culte ténébreux et sanguinaire, nous le connaissons déjà par les Gaules (p. 342) et nous le retrouverons dans le Mecklembourg. L'histoire en est pour nous pleine d'obscurité. On le dirait formé de deux éléments, l'un liby-phénicien, l'autre celtique.

Les inscriptions de New-Grange prouvent que l'alphabet ogham n'est point postérieur à Patrick et au christianisme, mais qu'il était bien réellement en usage au temps du paganisme. Les traditions nationales disent qu'il fut inventé par Ogham[3], descendant d'Easra et aïeul de Simon Brec, ou par Milésius, chef des Finn. L'histoire de cette écriture est probablement liée à celle des écritures espagnoles et vénètes (p. 336), et si les Irlandais n'ont pas copié les lettres phéniciennes, au moins leur auront-elles inspiré la pensée de peindre la parole par un petit nombre de signes.

C'est encore aux Sémites que nous devons rapporter l'origine de la fameuse *pierre fatidique* des Irlandais, le Liafail, sur laquelle était placé le roi lors de son inauguration; car sur cette pierre, qu'avaient apportée les Danaans, était empreinte la forme du pied de leur premier souverain, et ce souverain au pied bienfaisant nous est bien connu, c'est Per-

[1] Ces pierres évasées n'ont rien de commun avec les cuves de l'Armorique (p. 341).

[2] Nous ne parlons que de ces deux cairns, mais il paraît qu'une multitude d'autres, appartenant pareillement à l'âge du bronze, renferment aussi des salles pour le culte. Toutefois ne confond-on pas la chapelle avec la simple chambre sépulcrale?

[3] C'est l'Hercule Ogmius des Gaulois.

sée-Easrou (p. 253). Il est certainement fort extraordinaire que les Perses eussent, eux aussi, une pierre fatidique. Elle se nommait Atizoë [1].

Mais la grande énigme de l'archéologie irlandaise, ce sont les Tours Rondes. Ce sont des colonnes creuses plus encore que de vraies tours. Toutes à peu près semblables, elles ont de 13 à 16 pieds de diamètre, 120 pieds de hauteur, et c'est à peine si de la base au sommet elles se rétrécissent quelque peu. La porte, fort petite, est à 8, à 16, à 20 pieds du sol, et le vulgaire ne peut y atteindre. Cinq à six étages fort bas conduisent vers la partie supérieure, que couvre un toit conique et où sont ménagées de petites fenêtres, ordinairement au nombre de quatre et bien orientées. Ces tours sont construites en grandes pierres, taillées avec le ciseau de métal. On en compte aujourd'hui 118, dont 15 parfaitement intactes et 36 seulement dont il ne reste que les fondements. En Europe, il n'en existe de pareilles que deux ou trois dans les contrées de l'Ecosse qu'ont occupées les Irlandais. Ces monuments sont donc irlandais et non celtiques, ni danois, normands, scandinaves. Ce ne sont ni des phares, plusieurs sont situés au loin dans l'intérieur des terres ; ni des vigies, en en trouve au fond des vallées les plus écartées ; ni des forts, les fenêtres sont trop hautes et trop étroites.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que dans l'Indostan, à Bhaugulpore, sont deux tours-colonnes à quatre fenêtres orientées et avec la porte inaccessible, comme celles de l'Irlande; seulement elles sont ornées ; on ignore d'ailleurs entièrement qui les a érigées. Puis, un voyageur irlandais traversant le Mazandéran a passé, non sans surprise, auprès de tours toutes semblables à celles de sa patrie. Enfin, les pyrées des Guèbres ont aussi jusques à 120 pieds d'élévation, et les minarets des Mahométans sont pareillement des tours-colonnes. Si l'on découvrait dans la Terre-Sainte des

[1] Pline, *Hist. nat.*, 37, 54. — Notons qu'on faisait asseoir sur une pierre sacrée, à leur avénement au trône, les rois de Suède, ceux de Danemark et les ducs de Carinthie.

ruines de semblables édifices, nous dirions que les peuples de Persée en ont emporté avec eux l'idée, les uns jusques au fond de l'Orient, les autres jusques aux dernières limites de l'Occident. Mais ici, comme pour le Lia-fail et l'Atizoē et comme pour la fête des feux éteints et rallumés, nous avons devant les yeux des phénomènes identiques chez des peuples que la tradition et l'histoire nous interdisent de faire voyager d'un bout du monde à l'autre, et cependant nous hésitons à supposer que les Indiens et les Perses d'une part, les Irlandais d'autre part, ont pu imaginer dans l'âge des métaux exactement la même forme de tours et une forme aussi singulière que celle de nos Tours Rondes.

Ces Tours ne peuvent avoir été bâties dans le dernier âge du paganisme irlandais, parce que alors les palais mêmes des rois n'étaient construits qu'en bois. Elles ne peuvent donc dater que de l'âge du bronze, ou que des siècles qui ont immédiatement suivi la conversion du peuple au christianisme.

Cette dernière hypothèse a pour soi : le fait que presque toutes ces tours sont entourées des ruines d'anciennes églises qui sont d'ordinaire au nombre de sept; les croix et les images de la sainte Vierge sculptées sur quelques-unes de ces tours; une petite croix de pierre qui surmonte celle de Swerds (Dublin), et enfin leur état remarquable de bonne conservation. Mais ces croix et ces images sont l'œuvre de chrétiens consacrant à leur Dieu d'anciens édifices païens, et les tours ne peuvent avoir été construites pour servir de clochers, car le son y aurait été étouffé.

Reste donc l'hypothèse qui fait remonter ces tours par delà les siècles des églises et des palais en bois, aux temps où les Finn, les Danaan étaient les maîtres du pays, à l'âge de bronze où d'autres Sémites élevaient en Sardaigne les nuraghes. C'est bien là aussi ce que dit la tradition, qui les nomme *feed-neimheidh* et en fait des *lieux sacrés* du paganisme. Les Phérésiens auront apporté en Irlande, comme en Argolide, le même culte du feu qui prévalait en Assyrie, et ce culte, qui s'entait sur celui de Grian ou du Soleil, aura

pris un assez grand développement pour faire naître dans l'esprit des Irlandais l'idée de construire une multitude de pyrées dépositaires du feu sacré, du sommet desquels ils observaient, par les fenêtres ouvertes aux quatre points cardinaux, la marche du soleil et le retour des grandes fêtes des équinoxes et des solstices. Ces tours auront plus tard servi aux chrétiens de forteresses où déposer les trésors de leurs églises, et peut-être même de clochers. Mais la destination païenne, par là même la haute antiquité de ces colonnes creuses, résulte directement des antiquités trouvées dans leurs débris : figures rayonnantes connues en Orient sous le nom de Mithra et rappelant celle de Lanleff (p. 360); croissants en or et trompettes de forme singulière. Dans l'île de Scattery, à l'embouchure du Shannon, est une Tour Ronde avec ses sept, églises dans l'une desquelles est enchassée, avec une antique inscription, une pierre sculptée représentant une tête humaine de style égyptien, aux oreilles s'écartant de la tête.

Les Tours Rondes, les cairns-temples seraient donc l'œuvre des Sémites et spécialement de ceux de l'Ebre et de la Biscaie, dont l'histoire est comprise entre — 1500 et — 1000 ans (p. 127). A supposer qu'ils ne disparaissent au pied des Pyrénées que parce qu'ils ont émigré en masse vers la Cornouailles et l'Irlande, l'âge où aurait fleuri la civilisation sémitique de la sainte Erin daterait du dixième siècle avant l'ère chrétienne, et les Finn y auraient été bientôt suivis par les Brigantes de la Galice, que le commerce maritime des Gaditains auraient entraînés vers les régions de l'étain. Mais ces migrations avaient été précédées d'une période plus ou moins longue de simples relations mercantiles entre l'Espagne et l'Irlande, et l'âge du bronze dans ce dernier pays peut fort bien remonter à l'an 1200 et 1300. Il se sera prolongé à travers l'âge du fer jusques à la ruine de Gadès.

[1] On explique ce chiffre de sept par le souvenir des sept chapelles de Moloc, ou par l'introduction en Irlande, longtemps avant Patrick, du christianisme de l'Orient où l'on comptait sept églises écuméniques.

Les tombeaux de l'âge du bronze et les tourbières fournissent en Irlande à l'archéologie des bronzes à l'alliage phénicien, des objets en or, presque aucun en argent, et de l'ambre.

L'ambre est si abondant qu'il suppose un commerce assez actif entre l'Irlande et le Jutland. Les mots irlandais qui se sont introduits dans les langues scandinaves (p. 250), semblent indiquer que les habitants de l'Ile Sacrée prenaient à ce commerce une part très-active.

L'or était autrefois si commun en Irlande qu'on y a compté deux cents antiques mines de ce précieux métal. Les rivières, ici comme dans les Gaules (p. 313), en roulaient des paillettes dans leurs eaux, qui aujourd'hui n'en contiennent pour ainsi dire plus. Cet or indigène était sans doute travaillé dans l'île même par des colons sémitiques ou par leurs élèves de race gaëlique. Les produits de cette orfèvrerie locale, qui sont à peine inférieurs à ceux de l'orfèvrerie des Hellènes, remplissent en quelque sorte les marais, du fond desquels on en retire des milliers pour un à peine en argent. Nous noterons les croissants en or, qui par leur nombre témoignent de l'importance du culte d'Eire ou la Lune, et nous savons que cette déesse était adorée par les frères des Gaëls dans l'Armorique (p. 340).

Les bronzes sont ou étrangers et gaditains, tels que les épées, dont la beauté s'explique par les progrès que faisaient les fabriques d'armes de Gadès sous l'influence des artistes grecs et latins, ou nationaux, tels que les petites images de sanglier, très-bien réussies et très-fréquentes, qui sont les plus remarquables des bronzes irlandais. Le sanglier nous est déjà connu par les monnaies des Gaules (p. 352); il est représenté sur beaucoup de tombeaux étrusques et nous le retrouverons chez les Germains et les Scandinaves, associé au culte d'une Grande Déesse.

Certaines épées irlandaises ont une ressemblance frappante avec celles de la Suisse et de la Suède : la poignée, au lieu d'être tout entière de métal, comme celles des épées danoises, n'offre à nos regards qu'une simple pointe que

devait envelopper et cacher un os ou un morceau de bois, ouvragé avec soin. D'autre part, l'Irlande a en commun avec le Danemark une forme particulière de celt. Elle ne possède en bronze ni hameçons, ni couteaux, ni scies, qui sont plus ou moins fréquents en Suisse et dans la Nord-Europe.

On a prétendu que l'Irlande avait eu, comme la Hongrie, son âge du cuivre. Mais ses cuivres, qui sont à tout prendre peu nombreux[1], n'ont point été analysés, et il ne serait point impossible qu'ils continssent tous quelque peu d'étain.

M. Mallet, qui a distingué dans le musée de Dublin sept espèces de pierres précieuses, ne pense pas qu'aucune, sauf peut-être le cristal de roche, soit de l'âge de l'or et du bronze. Ce serait là un fait bien singulier à côté des nombreuses haches en pierres précieuses que recèlent les antiques tumulus gaulois (p. 383).

Que dirons-nous des anneaux-monnaies ou demi-anneaux de cuivre[2] qu'on retire en très-grand nombre des tourbières irlandaises et qu'on dit identiques aux *manillas* des nègres d'Eboë et de Brass (p. 245)? Manilla est-il bien le mot irlandais MAIN *valeur*, et AILLECH, *bétail, propriété quelconque, pecunia?* Aujourd'hui, à Birmingham, on fabrique en fer de ces demi-anneaux qu'on expédie en Afrique et avec lesquels on paie les Achanties et les autres peuples nègres[3].

3° Age du fer et de la civilisation nationale.

Si, dans notre division de l'histoire irlandaise, nous plaçons après l'âge sémitique du bronze un âge indigène du fer, nous le faisons en nous appuyant moins sur les armes en fer trouvées dans quelques tumulus païens, que sur l'analogie du développement des Gaulois. Naguère encore le musée de Dublin ne possédait que trois antiques objets en fer et en fer non trempé : une épée, un couteau et un clou.

Ce troisième âge de l'Irlande, comme celui des Gaules,

[1] Sur 1283 armes, 30 celts et une épée passent pour être de cuivre; toutes les autres pièces sont de bronze.

[2] Quelques-uns sont d'argent, il en existe un en or.

[3] Herm. Muller, p. 463.

commencerait vers l'an 600 avant Jésus-Christ, et il finit avec l'établissement du christianisme au cinquième siècle.

Nous attribuerons ici comme dans les Gaules à la dernière moitié de cet âge les pierres grossièrement taillées en figures humaines et les statues en métal. Au temps de Patrick, la principale idole était celle de Créan Croith, *la Tête de tous les dieux :* elle était recouverte d'or et d'argent, et était au centre d'un cercle de douze plus petites statues d'airain, les douze Cabires, qui se tenaient inclinées devant lui (p. 58).

Nous n'avons point tenté de répartir entre les trois âges les pierres-levées et les dolmens de l'Irlande. Nous noterons seulement que les dolmens et les cairns contiennent assez souvent des ornements en or, qui sont fort rares en France; que les urnes cinéraires de l'Irlande sont plus élégantes et plus riches que celles de l'Angleterre (p. 308), et que les monuments les plus considérables, appartenant sans doute à l'âge du fer, sont situés dans la région centrale et orientale de l'île. Ainsi le cairn d'Usnéach, avec une pierre immense au sommet, où se tenaient les grandes assemblées des peuples, des princes et des prêtres, était l'*omphalos* de l'Irlande[1], près de Killery (Westmeath), où se touchaient les cinq royaumes. Le foyer de la civilisation, de la poésie, de la musique irlandaise, Tara, était situé à deux ou trois lieues de New-Grange et à quelques lieues de Droghéda. Le seul temple celtique que l'Irlande pût opposer aux Stonehenge, est celui de Kildare, et ceux qui viennent immédiatement après, sont dans le voisinage de Dundalk. Le plus grand des cromlech, celui de Crom-cruach, est peu distant de Brefin dans le Cavan.

Par un concours de circonstances politiques inconnues, l'Irlande avait désappris la taille des pierres et n'élevait à ses plus grands rois que des palais en bois, dont la simplicité contrastait d'ailleurs avec la richesse et l'élégance des ornements. C'est ainsi que le peuple était vêtu d'habits gros-

[1] Comme Delphes, de la Grèce; Enna, de la Sicile; le Mérou, du monde hindou.

siers en peaux ou en laine, et portait des objets de parure en or. Les Gaulois cisalpins nous avaient déjà donné l'exemple d'un pareil contraste (p. 318).

Cette même disparate existait sans doute entre le centre civilisé de l'Irlande et ses extrémités barbares. Si l'on ouvre les annales nationales, où l'histoire certaine commence en l'an 305 avant Jésus-Christ, il y est question: d'un roi Tighernmas, sous lequel l'or fut pour la première fois travaillé en Irlande; de son successeur Achy, qui promulgua une loi somptuaire fixant le nombre des couleurs qui devaient distinguer les six classes de la société; du Grand-Fès ou convention nationale, dont on inscrivait les décisions dans un registre; d'un collége des savants; d'un magnifique palais à Emania; de juges, les Bréhons, s'assemblant sur les collines dans des enceintes régulières de grosses pierres; de cours de justice municipale pour connaître des affaires des marchands et des artisans; de trois académies fondées à Tara vers le milieu du troisième siècle de l'ère chrétienne, et du Psautier de Tara, qui était le recueil des hauts faits des guerriers, que chantaient les bardes. Cette civilisation avait son sacerdoce, que nous n'appellerons pas druidique, parce que les prêtres de l'Irlande ne croyaient point à la métempsychose, comme ceux de la Bretagne et des Gaules, adoraient d'autres dieux et n'étaient point constitués en une société hiérarchique d'initiés. L'Irlande païenne, dont les derniers siècles furent troublés par de sanglantes guerres intestines et par les déprédations de marins étrangers venus d'Ecosse, brilla encore du plus vif éclat en la personne de Fingal et d'Ossian. Mais il faut que l'île Sainte fût à son pourtour habitée par des peuples singulièrement barbares pour que les écrivains classiques n'aient connu de ses mœurs que son cannibalisme. Au temps de Patrick, les Irlandais étaient divisés en deux races, qui d'ailleurs parlaient la même langue: les Scots, qui étaient les civilisés, et les *Agrestes* ou les sauvages, qui passaient alors encore pour anthropophages[1].

[1] Saint Jérôme a confondu les Agrestes avec les Attacotti qu'il accuse de cannibalisme.

La civilisation des Scots était en pleine décadence quand Patrick la relevá en la pénétrant de la vie nouvelle de l'Evangile, et bientôt l'Irlande devint l'asile de la foi et de la science chrétienne dans l'Eglise ébranlée jusques dans ses derniers fondements par l'invasion des Germains.

CINQUIÈME CHAPITRE

Europe centrale.

Nous laissons derrière nous les contrées océaniques de l'Europe, les terres des Celtes britanniques et gaulois. Les bronzes splendides de la Baltique nous appellent vers les pays qu'ont explorés les grands maîtres, MM. Lisch, Worsaaë, Nilsson, et la linguistique (p. 382) s'offre à nous pour nous conduire directement par mer de l'Irlande vers la patrie de l'ambre. Mais l'archéologie nous impose un travail bien autrement long et pénible. Elle a découvert entre les bronzes de la Nord-Europe et ceux de la Pannonie et de l'Etrurie des ressemblances si frappantes qu'elle nous oblige à pénétrer chez les Scandinaves par les routes des Alpes à travers les épaisses ténèbres qui recouvrent encore à nos yeux l'antique Germanie.

A. Rhétie.

Age de la pierre. — Route étrusque du Brenner. Graphite de Passau.

Les Rhétiens, qui étaient ou les pères ou les fils des Etrusques, occupaient les Alpes des Grisons et du Tyrol et le plateau bavarois.

C'est à eux sans doute qu'il faut attribuer les outils en silex découverts tout récemment dans les stations des lacs de la Bavière, outils pareils à ceux qu'offre partout l'âge de la pierre, et dont l'unique intérêt est de constater une fois de plus l'existence de cette période.

L'âge du bronze chez les Rhétiens n'a été jusques à ce jour l'objet d'aucune étude spéciale. Mais à cette période appartiennent certaines antiquités qui ont pour nous un assez grand intérêt. Nous avions déduit des fonderies de bronze

trouvées en Allemagne l'existence d'une route de l'ambre par le Brenner, qui aurait été ouverte longtemps avant les Romains (p. 143). Or, près de Trente, dans la vallée de Cembra, gisait en terre un vase à eau *(situla)*, sur lequel se lisent cinq inscriptions en caractères qui diffèrent fort peu des lettres étrusques, et sur le versant nord du Brenner, à Matray et à Sonnenbourg, sont des bas-reliefs, qui, sans doute, sont assez grossièrement dessinés, mais dont le style est incontestablement étrusque, et dont l'un entr'autres présente une scène de pugilat toute semblable à celles des tombeaux de Chiusi et de Tarquinii. Auprès de ces bas-reliefs sont des fibules, des anneaux et des couteaux en bronze, des pièces d'ambre et de corail et des urnes cinéraires d'une argile noire. Le Brenner a donc été le passage des Alpes par où se faisait le commerce étrusque du bronze et de l'ambre, et c'est près de Matray qu'il faut chercher « les antiques monuments et tombeaux inscrits en lettres grecques » (ou étrusques) que Tacite place aux confins de la Germanie et de la Rhétie[1].

Au pied du Brenner coule l'Inn. L'Inn s'unit au Danube à Passau. Dans la contrée de Passau sont des gites d'un graphite très-pur, dont on fait des creusets dits *de mine de plomb*, qui sont très-réfractaires. Ces gites sont, avec ceux de Borrodale en Cumberland, les seuls en Europe qui livrent ce minéral à l'état d'homogénéité requis pour l'industrie. Comme dans toute la Germanie les urnes des tombeaux sont en très-grand nombre enduites de graphite, Passau ou Bojodurum a dû être dès la haute antiquité un des principaux marchés de l'Europe centrale[2].

Cependant la route du Brenner n'était point la seule par laquelle les bronzes étrusques pénétraient en Germanie (p. 311). Le fameux vase de Græchwyl sera arrivé en Suisse par les Alpes Pennines (le Grand Saint-Bernard). La route du Splügen et celle du Septimer étaient certainement ou-

[1] *Germanie*, 3.
[2] Keferstein, p. 178. Beudant, *Géologie*, 5e éd., p. 213.

vertes au commerce longtemps avant d'avoir livré passage aux armées romaines. Vers l'est, la Pannonie était unie à Aquilée et à l'Italie par Celeia qui est Cilly, et l'on a trouvé à Cilly deux casques en bronze avec des inscriptions à peu près étrusques.

B. Norique [1].

Celtes noriques célèbres par leurs épées d'acier. — Age de la pierre. — Age du bronze; alliage normal; exploitation des salines; or de Transylvanie; pas d'argent; ambre, ivoire, verre; ornements babyloniens et étrusques. Date de l'influence étrusque. Tombeaux des Noriques.

Les Alpes orientales ont eu pour premiers habitants les Taurisques ou Noriques, qui passent pour des Celtes. Ils étaient célèbres à Rome dès le troisième siècle avant Jésus-Christ par leurs épées d'acier, et elles conservaient encore leur renom au cinquième siècle de notre ère.

Les Noriques ont certainement eu leur âge de pierre, dont on retrouvera un jour les débris dans les lacs et les marais des Alpes orientales qui s'abaissent vers les plaines de la Hongrie. Mais jusques à ce jour ces montagnes, ainsi que la Moravie, n'ont livré que des objets en pierre trop élégants pour appartenir au premier âge, et percés à l'aide d'instruments en métal.

Etant de la race industrieuse des Celtes et placés sur le parcours de la route pélasgique et vénète de l'ambre (p. 147), les Noriques auront spontanément entrepris l'exploitation des mines de fer très-nombreuses et très-riches dans les Alpes styriennes, de même que leurs frères, les Gothins, tiraient des entrailles de la terre les métaux des Carpathes [2]. Mais nous ignorons s'ils ont découvert par eux-mêmes l'art d'aciérer ce métal, ou s'ils l'ont appris des Chalybes par l'intermédiaire des Agathyrses (p. 176). D'ailleurs la supé-

[1] Troyon, p. 486; de Mortillet, p. 211; de Sacken, p. 226.
[2] Tacite, *Germ.*, 43. Le *ferrum* du texte signifie un métal quelconque.

riorité de leurs armes n'était peut-être dûe qu'à l'excellence du minerai. Ajoutons que Come, au pied des Alpes rhétiennes, était, elle aussi, renommée par ses fabriques en fer et acier[1].

Les Noriques avaient eu leur âge du bronze avant celui de l'acier et du fer. C'est ce qui résulte des antiquités très-remarquables découvertes à Hallstadt près de Salzbourg, dans un champ de sépulture, où l'épée, le poignard, le couteau et le celt de bronze sont accompagnés des mêmes pièces en fer. L'identité de formes de ces deux séries d'objets, les uns en fer, les autres en bronze, atteste qu'ici comme à peu près partout ailleurs, et au contraire de ce qui s'était passé en Helvétie (p. 346), l'âge du fer ne date pas de l'immigration d'une race nouvelle, et que le même peuple qui avait pendant longtemps mêlé l'étain au cuivre, se mit à travailler le fer d'après les mêmes modèles et dans le même goût.

Les bronzes noriques de Hallstadt sont de la même composition que les cisalpins et les romands; un celt 89,07 cuivre, 9,60 étain; un instrument de mineur 89,57 cuivre, 8,45 étain; autre celt 85,19 cuivre, 13,22 étain; puis aussi un casque 91,48 cuivre et seulement 5,16 étain.

On conclut d'une pioche en bronze à quatre ailerons trouvée dans les salines voisines de Hallstadt, que le peuple celte des Alpes noriques, avant d'exploiter leurs mines de fer, tirait bon parti des autres richesses minérales qu'elles cachent dans leur sein.

Les tombeaux de Hallstadt ont livré quelques rares objets en or. Cet or, analysé par la chimie, s'est trouvé être celui de Fuses en Transylvanie[2]. La Transylvanie était alors habitée par les Agathyrses, dont l'or était sans doute apporté aux Noriques par les Sigynnes (p. 142).

Point d'argent, et comme les monnaies en argent imitées

[1] Pline, *Hist. nat.*, 34, 41.

[2] Ce point-ci me paraît douteux. D'après Polybe, les Noriques possédaient dans la région d'Aquilée vers la surface du sol de l'or en extrême abondance (Strab. 4, 6. 12), et peut-être cet or était-il de même nature que celui de Fuses.

des *philippes* macédoniens sont fort nombreuses en Hongrie, les sépultures de Hallstadt sont antérieures au troisième siècle avant notre ère.

Ces tombeaux contiennent: beaucoup d'ambre en grains de collier, très-peu de grains de collier en verre émaillé; deux petits vases en verre à côtes; un peu d'ivoire façonné en têtes d'épingles à cheveux et en pommeaux de poignées d'épées. L'ambre arrivait de Rugen par Halle (p. 143); l'ivoire, d'Afrique; le verre, d'Etrurie, de Phénicie ou d'Egypte. Au temps des Romains, la contrée de Hallstadt et de Salzbourg (Juvavum) était reliée à Aquilée par une route, sans doute fort ancienne, qui traversait les Alpes Noriques et Carniques.

Sur des lamelles de bronze recouvrant des ceinturons en cuir, sont des ornements repoussés, tout pareils à ceux qu'offrent des pièces trouvées à Alaise et dans les tumulus helvétiens (p. 357). Ce sont des disques à rayons et des losanges, des miniatures d'oiseaux et de quadrupèdes, entr'autres de chevaux et de pégases, et de petites figures d'hommes qui, les bras levés et un disque à la main, semblent chanter en dansant. Ces figures d'hommes, nous les avons vues déjà en Babylonie, nous les reverrons bientôt sur les bas-reliefs de Kivik, et Hallstadt est ainsi pour nous l'anneau moyen d'une chaîne qui s'étend de l'Euphrate et du golfe Persique à la Baltique et à la Scanie. Cette chaîne nous est connue. De Hallstadt au nord elle passe par Halle et Rugen. De Hallstadt au midi et à l'orient elle fait un détour à travers l'Etrurie, où nous avons noté ce même genre de dessin (p. 232). Si les Noriques l'avaient appris des Pélasges d'Adria quinze ou dix siècles avant Jésus-Christ, il ornerait les bronzes des lacs lombards et romands. Mais il n'apparaît dans notre Suisse que pendant le premier âge du fer. A cette date il n'y avait plus de Pélasges à Adria, et les Etrusques seuls ont donc enseigné aux Noriques ce dessin à une date comparativement assez récente. Cette date doit être postérieure à l'âge du bronze en Helvétie, antérieure aux *philippes* du Danube et des Gaules, et c'est ainsi vers le cinquième

ou quatrième siècle que les Etrusques auront commencé à exercer leur influence sur les peuples des Alpes et de la Germanie.

A cette époque, voici quel était le mode de funérailles chez les Noriques : sur 968 tombeaux de Hallstadt, une moitié contenait des squelettes inhumés, l'autre moitié des urnes, et ces derniers, étant les plus récents, sont aussi les plus riches en antiquités de tout genre.

Les Noriques, sous les empereurs romains, travaillaient dans la fabrique de boucliers de Laureacum (aujourd'hui Lorch) sur le Danube. Cette fabrique alimentait les arsenaux de la Pannonie et de la Mœsie, et il se faisait de ses produits un grand commerce en Italie.

C. Pannonie.

Age indigène du cuivre. — Age sémitique du bronze. Bronzes étrangers : vase à roues, épée, casque. Métallurgie nationale : celts, *handberge* ; la Germanie orientale et la Germanie occidentale. — Age du fer.

La Pannonie ou Hongrie, et la Dacie occidentale ou Transylvanie sont encore pour l'archéologie une terre inconnue. Ce n'est pas qu'elles ne soient extrêmement riches en antiquités de tout genre, dont il existe déjà de très-belles collections. Mais ces débris des anciens âges n'ont point été décrits dans des langues ou des publications accessibles aux lecteurs français, et nous sommes ici réduit à glaner çà et là quelques épis.

Nous ne dirons pas si le bassin du Danube moyen a eu son âge de pierre.

Les mines attestent l'existence exceptionnelle d'un âge de cuivre, qui relie cette région à celle des Tchoudes (p. 33).

Bientôt seront arrivés les Sémites de la Thrace, apportant comme toujours leur bronze et l'échangeant contre l'ambre de Rugen et de la Rauronie (p. 140). Ce commerce, auquel les Sigynnes prenaient la part la plus active, aura donné une puissante impulsion à l'industrie minière et métallurgique

des Agathyrses, des Gothins et des Noriques, qui se fait connaître à nous par certains produits d'un caractère très original.

Recueillons d'abord les indices de la présence des Sémites en Pannonie, ou du moins de leur commerce avec ce pays. On a trouvé en Transylvanie un vase en miniature, à roues et de bronze. Des vases de ce genre servaient au culte, comme le prouvent ceux, tout pareils, du temple de Salomon (p. 191). Mais le culte avec lequel ils étaient en une complète harmonie, était celui des Phéniciens, dont les idoles et leurs chapelles étaient portées sur des chars (p. 264). Nous ferons donc venir de Sidon et de Tyr par le Danube en Transylvanie le culte que suppose ce vase, et que nous poursuivrons bientôt jusques au Mecklembourg.

Un poignard en bronze trouvé récemment à Neustadt (près de Vienne), a la poignée très-petite, la lame pyramidale (p. 187) et des ronds concentriques pour ornements (p. 232). Cette arme est orientale et sémitique.

Un casque en bronze trouvé en Hongrie a, comme le vase à roues, vivement excité l'intérêt des archéologues par sa ressemblance avec le casque mecklembourgeois de Dobbertin. Il serait fort curieux de les comparer avec ceux de Cilli, et comme on a découvert jusques en Valachie une inscription euganéenne sur un collier en or, il faut laisser une large porte ouverte à l'influence de la civilisation italiote sur la Pannonie.

Que cette vaste et riche contrée ait eu sa métallurgie indigène, c'est ce que prouvent ses celts et ses *handberge*.

Les celts se distinguent par la variété de leurs formes (p. 224), leur grandeur et leur beauté. Il en est de semblables à ceux des lacs romands. Mais il importerait de les comparer à ceux de l'Etrurie et à ceux du Mecklembourg.

Les *handberge* des archéologues allemands sont des bracelets dont les tours en spirale autour du bras se terminent aux deux bouts par un enroulement concentrique formant rosace et couvrant le haut de l'avant-bras d'une part, le poignet et la main d'autre part. On dirait bien moins un objet

de parure qu'une arme défensive. Les handberge ne se retrouvent que dans le Mecklembourg, qui ne se peut donc séparer de la Pannonie. Mais il existe des fibules à immenses spirales en Silésie, en Bohême, dans le Brandenbourg, dans la vallée de la Saale, et nous sommes tenté de diviser, à l'âge du bronze, la Germanie en deux moitiés, l'une orientale à grandes spirales, l'autre occidentale, où ce motif d'ornementation, sans être inconnu, n'a point été l'objet d'une prédilection aussi extraordinaire.

La Pannonie aura passé, comme la Norique, de l'âge du bronze à celui du fer, pendant lequel elle aura d'abord imité les *philippes* de Macédoine, puis subi par la conquête l'influence de la civilisation romaine.

D. Les Boiens.

Les *plaques irisées* et les *astérides;* datant du cinquième siècle; originaires de Bohême; leur région.

Les philippes d'argent de la Dacie nous permettent de fixer approximativement la date des *plaques irisées* (p. 145), monnaie en argent et en or des Celtes, les Boiens, qui ont habité la Bohême pendant les six siècles antérieurs à l'ère chrétienne.

Elles sont rondes et concaves comme certaines monnaies grecques et italiotes très-anciennes. Les unes n'offrent aucune empreinte. Sur les autres on voit certains symboles phéniciens, siciliotes, celtiques, tels que l'anneau et le triangle, même la triquêtre et la grenade; ou les images du soleil, de la lune et des étoiles; ou enfin un cheval dont le dessin rappelle celui des monnaies gauloises; jamais de figures humaines. D'autres monnaies plates et d'argent, qui ont les mêmes types, ont reçu le nom d'*astérides*. Les plaques irisées trouvées à Podmokl dans un vase, étaient d'or, pesant toutes ensemble 80 livres, les plus légères un quart de ducat, les plus grandes 2 $^1/_2$ ducats. Sur notre route de Landshut au lac de Constance (p. 306), à Gangers (Fried-

berg, à l'est d'Augsbourg), un vase en contenait 1400, partie en or, partie en argent.

La date des plaques irisées ne peut être ni antérieure aux anciennes monnaies grecques dont elles semblent être une imitation, ni postérieure aux philippes daces, dont la forme et les types indiquent un art moins grossier. Nos limites extrêmes sont donc le huitième et le quatrième siècle. Mais elles se resserrent beaucoup par le fait que l'argent n'apparaît dans l'Europe transalpine qu'après l'âge du bronze, et que rien ne nous autorise à supposer que les plaques en argent soient d'une autre époque et d'une époque plus récente que celles en or. Les unes et les autres ne peuvent reculer leurs origines au-delà du cinquième siècle, et l'on ne saurait les faire beaucoup plus anciennes que les premières monnaies gauloises.

Leur berceau est la Bohême au temps où elle était habitée par des Celtes. Voici nos raisons à l'appui de cette hypothèse : 1° Podmokl est peu distant d'une laverie d'or, et il est très-vraisemblable que l'or des milliers de monnaies trouvées en cette localité provenait du gîte voisin. 2° L'argent abonde dans l'Erzgebirge saxon au nord de la Bohême et à ses frontières sud-est dans les Carpathes Métalliques. Les richesses de Freyberg n'ont été exploitées qu'au moyen-âge; mais nous plaçons le peuple mineur des Gothins dans la contrée de Schemnitz et de Kremnitz, qui est celle de la Hongrie la plus riche et en or et en argent. Les Gothins, de race celtique, livraient donc à leurs frères et voisins, les Boiens, les deux métaux avec lesquels ceux-ci fabriquaient leurs monnaies. 3° Ces monnaies ne sont nulle part aussi nombreuses qu'en Bohême. Elles se sont répandues de là, par nos routes du commerce de l'ambre et du bronze, d'une part en Hongrie, en Transylvanie et en Valachie; d'autre part dans la Thuringe, qui en est très-riche parce que c'est là que ces routes se croisaient en tous sens, dans la Nord-Allemagne et le Danemark qui sont le pays de l'ambre, et, en moindre quantité, dans l'Angleterre et le nord de la France. 4° L'origine celtique et boienne de ces monnaies

explique comment elles ressemblent aux autres monnaies celtiques et à la fois diffèrent de celles des Gaulois.

E. Germanie[1].

Les trois âges. — Armes d'après Tacite et bronzes. Vases et idoles en forme d'animaux. — Les mégalithes; l'Allemagne du nord seule mégalithique. Les dolmens funéraires : tombeaux des Huns, lits des Huns, tumulus; leurs régions. Les piliers et les autels; leurs différences d'avec ceux des Celtes; bas-reliefs, inscription; identité des mégalithes de l'âge de la pierre et de ceux de l'âge du bronze; leur région. Les Erdbourg et les Bourgwall. — Les trois classes de tombeaux : dolmens, tertres, tombelles; inhumation avec crémation, puis crémation avec inhumation. Identité des poteries des trois âges. Même race pendant les trois âges, et la lente révolution de ses croyances marquée par la dimension de plus en plus humble de ses tombeaux.

L'état de barbarie où les Germains étaient encore lors de leurs grandes invasions au cinquième siècle de notre ère; l'impossibilité de détacher de l'âge du bronze scandinave celui de la Nord-Allemagne; le peu d'intérêt qu'ont excité jusques ici chez les archéologues les bronzes germains; le silence des écrivains anciens sur l'ancienne histoire de cette vaste région; tout, jusques à la multitude et à la variété des matériaux qui s'offrent à nous en un désordre presque complet, explique l'extrême brièveté et aridité des quelques pages où nous traitons de la Germanie.

Les trois âges. Traversée en tout sens par les routes du commerce sémitique du bronze et de l'ambre et située entre les Alpes et la Scandinavie, qui ont eu leur âge du bronze, la Germanie doit nécessairement avoir eu, elle aussi, le sien.

[1] Fr. Kruse, *Antiquités allemandes*, Halle, 1824-29, 3 vol. (en allem.) — K. Preusker, *Coups d'œil dans les temps anciens... de la Saxe et des pays voisins*. Leipzig, 1841-43, 3 vol. (en allem.). — Keferstein, *Vues sur les antiquités celtiques, surtout en Allemagne*. Halle, tome 1er, 1846 (en allem.). — Dans le vingt-quatrième Rapport (1864) de la Société archéologique pour le Sleswig et le Holstein, le mémoire sur *les tombeaux païens*, de Weingold, l'auteur des *Sépultures païennes en Allemagne*, 1859 (en allem.). — Schreiber (p. 41). — Weiss.

Le sol de la Germanie est en effet semé d'objets de bronze. Comme ce bronze est cuivre et étain sans plomb ni zinc, et que l'alliage en est de 10 % d'étain, nous ne pouvons que le dire antérieur à l'ère romaine du zinc et du laiton (p. 165) et que le faire dater du commerce des Sémites.

Cet âge du bronze a été précédé d'un âge de la pierre, ainsi que le prouvent les palafittes des lacs bavarois et celles du Mecklembourg, trois espèces de tombeaux dolméniques et des mégalithes en blocs bruts.

L'âge du fer a commencé non point avec les marchandises romaines qu'à dater de l'ère chrétienne le commerce a pu répandre dans toute la Germanie, mais avec l'usage qu'ont fait de l'épée gauloise en fer mou les Barbares de l'invasion (p. 360).

Nous assignerons donc à l'âge germain du bronze pour limites extrêmes les 1500 ans compris entre l'an — 1100 et + 400. Il aurait survécu de 700 ans à l'âge du bronze romand et aurait pris fin 4 à 300 ans avant l'âge du bronze scandinave.

Armes et bronzes. Le deuxième âge était loin encore de sa fin, quand Tacite décrivait les mœurs des Germains. Ils négligeaient les mines si riches de leur patrie, et leurs armes, qui différaient complètement de celles des Gaulois et des Cimbres, étaient les armes d'un peuple pauvre en métaux, tout spécialement en fer: des boucliers de bois ou de branches tressées; peu ou point de casques de métal ou même de cuir, ni de cuirasses; les épées rares, sauf toutefois (fait digne de remarque) chez les Goths de la Baltique. L'arme principale des Germains était la framée avec les javelots[1]. La framée était une pique dont la pointe (en bronze)[2] était courte et étroite, mais bien acérée. Le témoignage de l'his-

[1] Tacite, *Germ.*, 5. 6. 43. Comp. Weiss, p. 638 et suiv.

[2] Tacite dit : *ferro ;* mais comme la framée est l'arme de l'infanterie et de la cavalerie, et que l'historien conclut des armes des Germains au peu d'usage qu'ils faisaient du fer, il nous paraît incontestable que *ferro* signifie ici *pointe de métal*. C'est au reste l'opinion de MM. Klemm et Lisch.

toire est confirmé sur ce point par les armes en bronze qu'on trouve partout en Allemagne. Vers le Rhin et le Danube, elles sont fréquemment mêlées à des monnaies romaines, qui en donnent la date.

Quelle était la provenance de ces objets de bronze? Les belles épées à la courte poignée venaient-elles de Tyr par le Rhône et les lacs romands, de Gadès par le Rhin? ou, comme les épées grossières, les celts, les couteaux, les faucilles, étaient-elles le produit d'une métallurgie indigène? Au moins l'existence de cette industrie est démontrée par les fonderies (p. 143), et si les écrivains romains n'en ont point eu connaissance, c'est qu'elle avait son foyer dans la Germanie orientale, patrie des handberge? (p. 394).

Parmi les bronzes de l'Allemagne, nous citerons certains vases du poids de 3 à 8 livres, qui ont la forme d'un animal, et qui, sacrés ou profanes, étaient destinés à recevoir un liquide. Tels le cheval de Grobzig (Anhalt), le chat de Skenditz (entre Halle et Leipzig), le monstre à quatre têtes de Kœnigsgrætz (Bohême), le cheval enharnaché de Prague, le lion du Brunswick. Tous ces bronzes, représentant des êtres organiques, ne peuvent dater que des derniers temps de la métallurgie germaine, et le lion suppose des relations de commerce entre les Germains et les peuples du Sud. On a trouvé à Kelbra (Mersebourg) un vase du même style, qui ne pèse pas moins de 75 livres, a 2 pieds de hauteur et qui a été l'idole d'un peuple germain ou slave. C'est le Pustrich qui, rempli d'eau et posé sur un feu, ne tarde pas à lancer, avec de violentes détonations, de longs jets de vapeurs bouillantes[1].

Les mégalithes. En Germanie comme dans les Gaules (p. 301), les Alpes semblent tenir à distance d'elles les dolmens, les menhirs, qui sont très-rares depuis les bouches du Rhône, par les plateaux de la Suisse et de l'Allemagne, jusques au Danube-Moyen et à la Vistule. La Germanie se divise donc, elle aussi, en deux parties : l'une continentale sans

[1] Kruse, t. 1, cah. 4.

mégalithes ni celts, l'autre maritime à mégalithes et à celts. Les limites seraient, d'après Keferstein, à peu près celles du bas-allemand et du haut-allemand.

Les mégalithes de l'Allemagne sont assez différents de ceux de la France et des îles Britanniques pour que les uns et les autres ne soient pas l'œuvre d'un même peuple, et assez semblables pour que les deux peuples soient frères. L'un étant celte, l'autre ne peut être ni finnois, ni ligure, ni ibère, et la seule nation qui ait en Allemagne parlé une langue sœur des idiomes celtiques, c'est la nation germanique.

Le caractère distinctif de la Basse-Allemagne mégalithique et maritime, ce sont les *Lits des Huns*[1] : tertres funéraires de terres rapportées, hauts à peine de 5 à 6 pieds, de forme oblongue et quadrangulaire, mesurant en longueur de 10 à 400 pieds, bordés de piliers ou de gros blocs et supportant à l'une de leurs extrémités un ou plusieurs (jusques à seize) dolmens-tombeaux et parfois vers le milieu un pilier ou un cercle de piliers. Ces monuments occupent la zône maritime qui longe la Baltique et la mer du Nord, jusques à une ligne qui passerait au nord de Custrin, au sud de Magdebourg, par le Harz et la Forêt de Teutobourg. Ils s'arrêtent vers l'est à la Vistule-Inférieure au delà de laquelle commence le monde slave ou lithuanien. Vers l'ouest ils disparaissent dans l'Over-Yssel où (d'après Keferstein) ils s'associeraient aux grands et beaux dolmens celtiques.

Dans ces mêmes limites existe un grand nombre de *Tombeaux des Géants* ou *Huns*. Ce sont des dolmens qui reposent sur le sol naturel et non sur des *Lits* factices, et qui ne sont entourés d'aucune enceinte. Ils sont clos, rarement entourés d'un bourrelet, de forme carrée ou ronde (cette dernière forme est étrangère aux dolmens de la France). Deux blocs placés en face l'un de l'autre en supportent un troisième, les deux autres côtés sont fermés par de moindres

[1] Hun en celtique signifie *sommeil* et (avec l'espoir de la résurrection ou de la métempsychose) *mort*.

pierres. Le plancher est formé d'argile, de sable, et de silex blanchis à un feu ardent. Parfois quatre tombeaux pareils sont réunis en un groupe unique.

Les dolmens ensevelis sous une colline de terre ou de pierres, en d'autres termes les tumulus à chambres sépulcrales, sont très-rares en Allemagne, si ce n'est dans la vallée de la Saale[1]. Parfois ils ont sur leur sommet un haut pilier (un cippe, p. 50), ou sont environnés d'une enceinte de pierres, de forme circulaire (et non carrée, comme les enceintes des Lits des Huns). Quelques-uns ont des allées couvertes, qui se distinguent de celles des tombeaux celtiques par leur extraordinaire longueur : il en est qui mesurent plusieurs centaines de pas[2]. Ces tumulus à allées sont propres au Sleswig et à la Scandinavie.

Mieux encore que les dolmens-tombeaux, les piliers et les autels nous permettent d'apprécier jusques où les mégalithes d'Allemagne ressemblent à ceux des terres celtiques et en diffèrent.

Les piliers sont beaucoup moins fréquents en Allemagne qu'en Angleterre et en France, et il en est à peine deux ou trois qui mesurent 16 pieds de hauteur[3].

Isolés, ils sont des cippes funéraires ou des bornes nationales (p. 49). Il n'en est aucun qui, à sa forme ou aux superstitions dont il serait l'objet, aurait droit au rang des piliers symboliques ou idoles. On dirait que d'âge en âge les Germains ont toujours adoré un dieu invisible.

Les alignements de piliers[4], dont les formes chez les Celtes varient à l'infini et supposent un génie symbolique, sont extraordinairement rares chez les Germains. On cite à Besow

[1] Ils font entièrement défaut dans la Saxe royale, la Lusace et la Silésie. Preusker, t. 3, p. 197.

[2] Je laisse à Keferstein, p. 61, la responsabilité de cette assertion.

[3] Dans l'Odenwald, sur le Felsberg, gît à terre une colonne en granit de 31 pieds de longueur ; mais on ne la tient pas pour germaine. — Je ne parle pas d'un pilier de 18 pieds de hauteur et de 28 de circonférence à Sins, dans la Basse-Engadine.

[4] Preusker, t. 3, p. 173. 175. Keferstein, p. 76. 96.

(Poméranie) deux lignes de pierres (blocs ou piliers? je ne sais), se coupant à angle droit et rappelant ainsi de très-loin Toulinguet; — à Niendorf (Meningen, Hanovre), deux lignes parallèles de piliers, distantes de 4 pieds, sur une longueur de 400, et à Thondorf une double allée pareille, longue de 100, large de 5 pieds.

Les cercles sont plus fréquents, et l'on en cite jusques en Bavière. A Boitin, près de Gustrow (Mecklembourg), sont trois cercles, disposés à peu près en triangle, chacun de 9 piliers, et mesurant de 30 à 60 pieds de diamètre; une des pierres du plus grand cercle est un autel à bassins, reposant sur le sol, et chaque cercle a un pilier taillé en forme de siége. On dirait un temple triple où l'on adorait sur un autel unique trois dieux invisibles. — Près de Schwerin, le cercle de piliers entoure une pyramide de pierres, qui a les apparences d'une idole ou cromlech (p. 59). — Au dessous de Francfort sur l'Oder, près d'Arendorf, sont six cercles concentriques de piliers, et six autres cercles disposés autour d'une croix. Enigme insoluble! — Nous ne connaissons aucun cercle qui soit un groupe de dieux (p. 61).

Les piliers, en Allemagne comme en Scandinavie, servent le plus souvent de simples enceintes aux tombeaux, tout spécialement aux Lits des Huns.

L'Allemagne possède un certain nombre de piliers, isolés ou d'enceinte, dans lesquels on a taillé des degrés ou des siéges. Il en existe plusieurs en Angleterre *(les piliers à oracles)*, aucun dans les Gaules.

En Allemagne sont à peine deux ou trois pierres branlantes [1], tandis que elles sont fort nombreuses dans les Gaules et dans les îles Britanniques.

Pas de trilithes, sauf un près de Ranis et un autre près de Saalfeld, dans la vallée supérieure de la Saale.

Quelques rares dolmens-autels, à jambages et à bassins creusés dans la table, tels que ceux de la Ditmarsie ou que

[1] Une dans le Hanovre, une autre dans la principauté de Lippe-Detmold. L'île scandinave de Bornholm en a trois à elle seule.

celui de Wiesbaden. Ce dernier, qui est très-bas, est taillé avec trop de soin pour être d'une date très-ancienne.

De nombreuses tables à bassins, d'une grandeur parfois immense, gisent sur le sol, soit que l'homme les ait trouvées sur place, soit qu'il les ait transportées de fort loin au prix d'efforts inouïs : autels inconnus dans les Gaules, mais non en Angleterre[1].

De hauts blocs de granit, à creux plus ou moins nombreux, plus ou moins symétriques; assez semblables à ceux de notre Jura (p. 70).

Ces blocs et ces tables portent le nom de Teufelstein *(pierre du diable)*, Drudenstein, Truttenstein, et le peuple croit y reconnaître des empreintes de mains et de pieds, qu'il serait curieux de comparer avec celles des Gaules (p. 341).

Dans quelques chambres sépulcrales sont de grossières sculptures, qui n'ont aucune analogie avec les dessins tourmentés de l'Armorique (p. 335)[2].

Un tombeau des Huns offre une inscription en caractères qui sont presque les mêmes, dit-on, que ceux du Jénisséi (p. 34)[3].

Cette inscription, ces sculptures, ces empreintes de mains

[1] Ces autels-là, comme les piliers à siége, pourraient être en Angleterre d'origine germanique, anglo-saxonne, et non celtique.

[2] Près de Mersebourg, sous un haut tumulus, une caisse sépulcrale qui contenait une urne, un celt, un couteau en silex, a offert sur ses parois des lignes symétriques pareilles aux ornements de l'urne, et les dessins d'un arc, d'un carquois, d'un marteau, etc. A Niedleben, près de Halle, la chambre d'un tumulus où le squelette était assis, renfermait avec des outils en silex un celt en bronze, un morceau d'ambre perforé et taillé, une chaise en chêne, et sur les parois se voyaient une croix assez bien sculptée (la croix est un des symboles les plus anciens et les plus généraux, voir *Peuple Primitif,* t. 1, p. 267 et suiv.), et des dessins de plantes et d'armes (Kruse, t. 2, cah. 2 et 3; Keferstein, p. 31).

[3] Kruse, t. 1, cah. 2, p. 71. — Nous rappellerons ici les vases de Radeberg (près de Dresde), où sont tracés des caractères pareils à ceux d'autres vases (étrusques ?) faisant partie des musées de Gœttingue et de Gotha. Heyne croyait y reconnaître l'alphabet celtibérique. (Kruse, ibid., cah. 6.)

et de pieds, ces creux, ces bassins taillés dans les blocs et les tables, ces autels façonnés avec un certain art, les siéges ménagés dans les piliers, plusieurs pierres des dolmens-tombeaux dont la face intérieure a été travaillée au ciseau : tout prouve qu'une grande partie des mégalithes date de l'âge du métal, et que la race qui pratiquait l'architecture dolménique pendant l'âge de la pierre, est la même qui a plus tard appris à manier le bronze ou le fer.

C'est là ce que confirme la distribution géographique de ces piliers et de ces autels. Ils sont le plus nombreux dans les limites des Lits des Huns, et s'ils les franchissent, ce n'est qu'en devenant de plus en plus rares. A l'E. ils s'avancent au delà de la Vistule jusques en Courlande, en Livonie, en Esthonie. Au S. on les voit remonter la vallée de l'Oder jusqués vers la Haute-Silésie, celle de l'Elbe et de la Saale jusques aux frontières de la Bohême et au pied du Frankenwald et du Thuringerwald. Au S.-O. une lacune nous semble isoler du Teutobourgerwald les mégalithes du Nassau et de l'Alsace.

Un autre genre de monuments, qui caractérise l'archéologie germaine, ce sont les enceintes de terre et de pierres. Elles sont : en terre dans les plaines sablonneuses ou marécageuses de la Germanie mégalithique [1]; de pierres dans la zône de montagnes qui s'étend de la Lusace au Taunus, dans l'Odenwald, dans les Vosges. On n'en connaît pas dans les plaines de la Bavière, ni sur le Jura souabe, ni vers les Alpes. Ces *Erdbourg*, ces *Bourgwall* ont été, les uns, des lieux de sacrifices, comme le prouve le sol formé de cendres et d'ossements brûlés d'animaux ; les autres, des asyles temporaires où se réfugiait la population voisine à l'approche d'une bande ennemie ; les troisièmes, des forteresses permanentes.

[1] Font exception : une vaste et grandiose enceinte cyclopéenne près de Blumenthal, entre Wrietzen et Berlin ; une enceinte pareille près d'Oderberg, entre Custrin et Stettin, et non loin de là une troisième près de Trampe. Ces monuments n'ont pas leurs pareils en Allemagne. (Keferstein, p. 111).

Dans l'Allemagne orientale les Erdbourg, la plupart circulaires et de 100 à 200 pieds de diamètre, sont d'origine slave. Ce sont les *Hradist* des Bohêmes et des Polonais, les *Grodzisko* des Russes, et ils s'étendent, partout les mêmes, de l'Elbe à la Kama et au Don, de la Duina à la Baltique et à la mer Adriatique[1]. Sont slaves aussi les hautes collines artificielles dont le sommet plat supportait les temples en bois de ces peuples.

Les Bourgwall en pierres sont d'ordinaire de simples remparts de pierres amoncelées. Mais en Alsace, sur le mont Sainte-Odile (arr. de Schelestadt) est le *Mur Païen* qui est formé de pierres grossièrement équarries et jointes entre elles par des tenons en bois, et qui, avec une hauteur primitive de 18 mètres, embrasse une surface d'un million de mètres carrés. Ce mur offre une si grande ressemblance avec les constructions cyclopéennes de l'Etrurie, que Niebuhr l'attribuait aux Etrusques de la Rhétie qui auraient étendu leurs demeures jusques aux Vosges. Mais la tradition n'appuie en rien cette hypothèse, et la Rhétie elle-même n'offre aucun ouvrage de ce genre. Le Mur Païen serait-il le chef-d'œuvre des Germains qui se seraient lentement élevés de la levée en terre au rempart en pierres informes et du rempart à la vraie muraille[2]?

Les tombeaux. M. Weinhold les range en trois grandes classes, qui comprennent dix espèces distinctes et près de trente variétés.

Les tombeaux de l'âge de la pierre sont nos dolmens libres, les dolmens sur les Lits des Huns, et les rares dolmens sous les tumulus. Ils sont d'ordinaire si étroits que le corps ne pourrait y être couché dans toute sa longueur, et

[1] D'après Chodanowsky, dans Keferstein, p. 254 et suiv.

[2] D'après des descriptions qui n'ont pas toute la rigueur scientifique désirable, nous devrions ranger parmi les murs cyclopéens : les trois enceintes dans le Brandebourg (p. 403, note); de hautes murailles près de Kaaden, sur l'Eger (Bohême); d'autres à Ranis (p. 402), dans le Grabfeld (Hesse-Cassel), et surtout le Grotenbourg, près de Detmold, sur la Werra.

qu'il y est toujours assis. La face est tournée vers l'Orient. Auprès des corps sont, en granit, en grès, en silex, des haches de guerre, des pointes de lances et de flèches, des poignards, des couteaux, des celts ou coins, avec des débris d'une poterie grossière et de l'ambre. Les objets en pierre sont dans les Lits des Huns mieux travaillés et mieux conservés que dans les Tombeaux des Huns. L'inhumation est la règle. Toutefois, au nord et au sud de l'Elbe-Inférieure, les peuples qui érigeaient les Tombeaux des Huns brûlaient d'ordinaire leurs morts, et quelques Lits des Huns ont offert aussi des traces d'incinération.

A ces tombeaux mégalithiques du premier âge ont succédé les tertres coniques de l'âge des métaux, du bronze et de l'or, et plus tard du fer et de l'argent. Ils ont assez fréquemment à leur pied une couronne de pierres, et parfois d'autres pierres sont éparses sur leur surface. L'inhumation y est plus ancienne que l'incinération; mais celle-ci est la plus fréquente. Les corps sont d'ordinaire étendus sur le dos, quelquefois accroupis; ils ont été déposés tantôt dans la terre, tantôt dans une caisse de pierres, tantôt dans un tronc d'arbre creusé. S'il y a crémation, les os ont été ou recouverts de terre sur la place du bûcher, ou rassemblés dans une petite caisse de pierre, ou (et c'est le cas ordinaire) enfermés dans des urnes.

Les tertres de la deuxième classe sont les tombeaux de gazon dont parle Tacite [1], qui ajoute que les Germains (comme les Gaulois) brûlaient le mort avec ses armes et quelquefois avec son cheval. Mais l'archéologie nous apprend qu'en Germanie comme dans les Gaules l'inhumation s'était maintenue à côté de la crémation (p. 300).

La troisième et dernière forme des sépultures païennes en Allemagne sont les *tombeaux plats* de M. Weinhold, avec corps inhumés, sans tertres et sans caisses, ou avec ossements brûlés, qui d'ordinaire sont contenus dans des urnes. Ces urnes couvrent des champs entiers ou des collines, qui

[1] *Germ.*, 27.

étaient de vrais cimetières. Dans le Mecklembourg on attribue communément aux Wendes ces cimetières, mais ils sont très-fréquents dans des contrées où jamais Slaves n'ont pénétré. Les sépultures de cette troisième classe contiennent peu d'or, des armes et des haches en fer, des couteaux, des fibules, des épingles de fer ou de bronze, des objets de parure en argent, des perles de verre et des émaux. Les vases ne sont supérieurs en rien à ceux des tombeaux plus anciens. En Allemagne donc, comme en Angleterre (p. 363), la poterie n'a fait aucun progrès de l'âge de la pierre à celui du fer, tandis que la Suisse romande et peut-être aussi l'Irlande (p. 384) nous présentent à l'âge du bronze un progrès très-frappant.

M. Weinhold admet qu'avec l'âge du bronze les crânes changent de forme et annoncent l'apparition d'une race nouvelle. A cette opinion nous opposons celle de M. le professeur Virchow, de Berlin, qui « éprouve beaucoup de scrupules à formuler déjà maintenant un jugement sur la nature des races qui ont peuplé l'Allemagne et sur le temps de leur habitation dans le pays. »[1] Nous rappellerons que les mégalithes élevés pendant le bronze ne diffèrent en rien d'important de ceux de l'âge antérieur. D'ailleurs il est plusieurs tumulus à hautes chambres dolméniques qui contiennent avec des squelettes assis des bronzes[2]; on en cite même où l'on a trouvé des objets en fer et en argent[3]. Les caisses en pierres dans les tertres du bronze sont non point une forme nouvelle qu'auraient apportée des étrangers, mais un simple diminutif de l'antique dolmen. Enfin, l'identité des poteries

[1] *Sur les tombeaux des Huns et les palafittes*, 1866 (en all.), p. 34.

[2] Par exemple, à Rœdchen, entre Weissenfels et Naumbourg, 70 tumulus avec chambres, squelettes assis, pointes à flèches, anneaux, celts en bronze. — Dans la vallée de l'Unstrut, près d'Ober-Farrnstædt, plusieurs tumulus à chambres dont les pierres étaient soigneusement jointes: squelettes assis, bronzes, armes. — A Putbus (Rugen), tumulus avec une chambre de 15 pieds de long où plusieurs squelettes assis étaient entourés d'urnes et d'objets en silex, en ambre et en bronze.

[3] Ainsi à Ramstedt, entre Weimar et Dornbourg, un tumulus de 35

des trois âges (et c'est M. Weinhold lui-même qui la constate) nous paraît de nature à ne laisser aucun doute sur l'identité des races qui ont travaillé la pierre et les métaux. Nous dirons donc que l'histoire des sépultures païennes en Allemagne est celle des transformations qu'ont subies les croyances des Germains sur l'état des âmes après la mort. Les tombeaux sont devenus de plus en plus petits, bas, insignifiants, à mesure que ces peuples se préoccupaient plus du présent, oubliaient plus promptement leurs morts et les faisaient monter plus directement au ciel avec la fumée du bûcher.

pieds de hauteur, de 100 de circonférence; vastes chambres sépulcrales; squelettes avec couteaux de *fer,* urnes, etc. ; hors de la chambre, mais dans le tumulus, couteaux de fer, agrafes de bronze et d'*argent,* colliers de perles de verre et de cristal de roche, boucles d'oreilles de carnéole.

SIXIÈME CHAPITRE

Le Nord ou la province de la Baltique [1].

Difficultés du sujet. — Le chronomètre des Skoumoose. — L'ambre danois. Le *détroit* de l'Eider. Les métaux et le sol de la Scandinavie.

Dans les pays qui entourent la Baltique et tout spécialement dans le Danemark et le Mecklembourg, les antiquités des trois âges ont été recueillies, étudiées, classées avec tant de soin, et les archéologues scandinaves sont arrivés par leurs patientes et exactes recherches à les embrasser dans une vue d'ensemble si simple et si précise, qu'on devrait, semble-t-il, pouvoir les relier sans grande difficulté à l'ethnographie européenne, à l'histoire authentique du sud et de l'ouest de notre continent, à celle fort récente de la Scandinavie. Mais il n'en est point ainsi, et les hypothèses les plus différentes ont été proposées par les Worsaaë, les Steenstrup, les Nilsson. La faute en est surtout aux écrivains grecs et romains, qui gardent un silence presque complet sur la Scandinavie, et aux traditions nationales *(sagas)* où l'âge du bronze n'a pas laissé la moindre trace de son existence. Cet âge, naguères encore complètement inconnu, ne se rattache aux mythes du Nord que par celui des Vanes, et à l'histoire authentique de l'antiquité que par quelques lignes de Tacite sur les épées des Gothons et les vaisseaux des Suions.

Cependant l'archéologie a découvert, pour la Scandinavie, dans les *skoumoose*, de vrais chronomètres des temps antéhis-

[1] Lisch (p. 3), Worsaaë, Nilsson, Redslob, Lubbock. — J. Grimm, *Mythologie allemande*, 2 vol., et *Histoire de la langue allemande*, 2 vol. (en allem.). — Geyer, *Histoire de la Suède*.

toriques. Les marais présentent des enfoncements fort singuliers, où l'on distingue trois couches d'arbres superposées l'une à l'autre. A en juger d'après le silence des témoins oculaires, aucune des trois ne frappe l'observateur par sa très-grande ou sa très-petite épaisseur, et nous devons admettre qu'elles occupent toutes à peu près le même espace dans la hauteur totale. La couche inférieure est formée de pins et l'on y trouve de nombreux objets en silex sans cuivre, ni bronze, ni fer. Au-dessus sont des chênes avec des silex et des bronzes. Les chênes sont recouverts par des hêtres qui croissent aujourd'hui encore dans la contrée et qui recèlent entre leurs lits des bronzes et des fers. En supposant, assez gratuitement, que les conditions de la vie végétale n'aient pas changé depuis l'apparition de l'homme, on a calculé qu'il a fallu quatre mille ans pour produire ces enfouissements avec leurs tourbes. Telle serait donc la durée, très-approximative, de l'histoire de l'homme dans le Nord, et l'âge de la pierre ne comprendrait point un nombre de siècles beaucoup plus considérable que l'un ou l'autre des deux âges subséquents. Ces calculs concordent si exactement avec la chronologie profane et sacrée qu'on aimerait à les voir contrôlés par des savants de l'école de Lyell, qui se complaisent dans les périodes de cent mille ans.

Avec les écrits que nous avons sous les yeux, il nous est impossible de détacher l'histoire de l'âge du bronze de celle des deux autres âges. Mais, avant que de résumer les faits archéologiques et d'en tenter à notre tour l'explication, nous voulons rappeler, d'abord, la distribution géographique de l'ambre sur les côtes de la péninsule danoise et l'hypothèse d'un ancien *détroit* de l'Eider (p. 130); puis, ajouter quelques mots sur la nature du sol et les richesses métallurgiques de la Scandinavie.

Le Danemark n'a ni or, ni argent, ni cuivre, ni étain; mais ses marais sont fort riches en fer, son unique métal. Quant à la Suède, une de ses provinces s'appelle Iernbäraland, *le pays qui produit le fer,* et ce royaume abonde non-seulement en un fer excellent, mais en cuivre, en plomb et

en argent. On pourrait croire que le fer y a été exploité dès les temps plus anciens, lorsque, en lisant les sagas, on les voit faire mention fréquemment des nains-forgerons de race finnoise et des épées finnoises, donner au Vulcain scandinave, Volundr, pour père un roi finnois des frontières de la Suède propre, et parler du géant Jarnsaxa, *le Rocher de Fer,* ou des géants qui habitent la *forêt de fer,* les Jarnwidiur. Mais ces sagas se rapportent à des temps beaucoup moins reculés qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord ; il n'existe aucun indice d'anciennes exploitations des mines de la Suède, et l'histoire positive nous apprend qu'elles ont toutes été ouvertes pendant le moyen âge et à une date assez récente.

Le Danemark est une terre basse, sans rochers, et par conséquent le menhir y sera fort rare et le cairn y est impossible, tandis que la Suède et la Norvège, très-riches en rocs et très-pauvres en terre végétale, élèveront peu de tumulus et une foule de *bautasteine* et d'enceintes en grosses pierres.

I. AGE DE LA PIERRE.

Mecklembourg : les deux espèces de tombeaux, les palafittes, les cavernes et leur synchronisme ; civilisation ; commerce.

Scandinavie : les deux espèces de tombeaux, et leurs limites ; les *Kjukkenmöd-ding,* contemporains des tombeaux.

Race de cet âge : non finnoise, ni anonyme, mais teutonne et se divisant en Germains et en Scandinaves, en tribus *errantes* et en tribus *fixes*. Explication par le teuton des plus anciens noms de lieux de la Scandinavie. Ambre; outils en pierre d'un travail exquis ; verroteries ; cauries.

Jusques en 1865 on ne connaissait dans la Nord-Allemagne la période de la pierre que par les *Lits* et les *Tombeaux des Huns* (p. 399) et par les celts qu'on rencontrait dans les champs. Aujourd'hui l'on sait par M. Lisch que dans le Mecklembourg et la Poméranie, comme dans la Suisse et le Bas-Poitou (p. 221), des débris d'habitations lacustres sur pilotis sont enfouis dans des lacs, ou dans des marais qui

étaient autrefois des lacs, ou sur les bords de la mer vers l'embouchure des rivières.

Les objets trouvés entre les pilotis attestent que ces villages appartiennent à l'âge de pierre, et l'on a rencontré précisément les mêmes instruments et les mêmes ossements d'animaux domestiques dans des grottes artificielles creusées le long d'une chaîne de collines à Dreveskirchen, près de New-Bukow (Mecklembourg), ainsi que dans certaines *maisons de pierres,* qu'on a récemment explorées à Hilvarsum en Nord-Hollande.

Mais une découverte bien autrement importante, c'est que les vases en terre, les haches de guerre en grünstein ou diorite, les coins en pierre-à-fusil, les pierres à aiguiser en grès rouge (p. 306) et les os d'animaux trouvés dans ces palafittes sont identiques à ceux des Lits des géants. Les peuplades qui construisaient sur les eaux leurs demeures ou qui les creusaient dans les collines, et qui ne possédaient que des outils en pierre, étaient donc assez nombreuses, assez persévérantes, assez adroites pour transporter, dresser, soulever à six pieds de hauteur des blocs immenses. Or nous avons vu que les dolmens du Poitou ont pareillement été construits par les derniers habitants des cavernes.

Au reste, les habitants des villages aquatiques du Mecklembourg étaient au même degré de civilisation que ceux des lacs alpins, qui pourtant n'érigeaient ni Lits des géants, ni dolmens. Sur les bords de la Baltique comme au pied des Alpes, tant en Suisse que dans la Haute-Italie, on cultivait le blé et l'orge, on élevait et nourrissait le bœuf, le mouton, la chèvre, le porc, le cheval, l'âne et le chien, on tissait le lin, on préparait le cuir, on construisait en bois des chariots à roues pleines, on faisait usage de peignes en os (p. 298. 305. 363). Les instruments ne diffèrent entre le sud et le nord que par les espèces de pierres dont ils sont formés. La plupart sont en pierre à fusil dans tous les pays de la Baltique, en serpentine, diorite et autres pierres pareilles dans la Suisse.

Cependant les villages lacustres du Mecklembourg et les

Lits des géants occupent dans l'âge de la pierre une place plus voisine de l'âge du bronze que ceux des Alpes suisses. C'est ce qui résulte de la comparaison de leurs faunes : ici les espèces des animaux domestiques sont plus pures, là plus mêlées; ici l'aurochs existe encore et là il fait défaut; ici, parmi les bêtes sauvages, plusieurs espèces ont disparu depuis l'âge de la pierre, là toutes celles dont les os sont enfouis entre les pilotis, vivent aujourd'hui encore dans le pays, à la seule exception du castor.

Enfin, les villages aquatiques du Mecklembourg étaient en relations de commerce avec les Alpes; car on trouve entre leurs pilotis ou dans les Lits des géants quelques celts qui non-seulement sont en roches des Alpes, en diorite, en serpentine, mais qui ont une certaine forme ovale étrangère au Nord, habituelle dans nos contrées. Ces celts étaient d'ailleurs pour les habitants de la Nord-Allemagne des objets de luxe et non des outils ni des armes, car ils sont aujourd'hui encore tous intacts, sans aucune brèche. Comme ces haches de guerre sont toutes percées pour le manche d'un trou rond, elles supposent, semble-t-il (p. 19), l'usage des métaux, et l'on dirait que le bronze était déjà connu des premiers habitants des Alpes aux siècles où ils livraient leurs celts en diorite aux peuples de la Baltique. Nous supposons, en nous appuyant sur l'antique route des fonderies, que ces belles haches percées arrivaient des Alpes noriques (p. 389) au Mecklembourg. Elles s'échangeaient sans doute contre l'ambre; mais l'ambre s'est rencontré jusques ici aussi peu entre les pilotis du Mecklembourg qu'entre ceux des lacs suisses, lombards et allemands (p. 136. 228). Ce qui est en outre fort remarquable, c'est l'absence complète dans la Nord-Allemagne de ces pierres orientales qui abondent dans les dolmens et les tumulus gaulois, et qui proviendraient du commerce des Phéniciens (p. 223. 383). Les Gaules, en effet, devaient les recevoir bien des siècles avant qu'elles pussent pénétrer jusques dans le Mecklembourg.

En Scandinavie l'âge de pierre compte deux espèces de tombeaux : les *Tombeaux de pierre* oblongs ou circulaires, qui correspondent aux Lits des Huns, et les *Chambres des Géants* ou *Jettes*, qui doivent leur nom à leurs dimensions colossales, et qu'on suppose avoir été la sépulture des grands. Ce sont de hauts tumulus coniques (p. 400) sous lesquels une allée dolménique conduit à la chambre sépulcrale. Cette chambre est le plus souvent circulaire, de la hauteur d'un homme et d'un diamètre égal à la hauteur; il en est d'ovales, les plus grandes sont oblongues. Les pierres en sont si grandes et si lourdes qu'elles attestent à elles seules l'existence d'une population très-considérable et sédentaire, qu'on ne peut pas sans injustice traiter de sauvage, malgré son ignorance des métaux. Ce qui ne veut pas dire que par exception telle tribu, réduite par la guerre à l'état de Bosjémans (p. 152) et tourmentée par la faim, n'ait pu devenir anthropophage[1].

Les corps déposés dans ces deux espèces de tombeaux étaient repliés sur eux-mêmes ou assis. Auprès de leurs os se trouvent, ainsi que dans les tourbières, toute espèce d'instruments en pierre et en os, des poteries, une très-grande quantité de morceaux d'ambre provenant des côtes voisines et dans quelques cas même des *cauries*.

Ces tombeaux, très-fréquents en Danemark, sont la plupart situés près des côtes de la mer Baltique. Ils sont peu nombreux dans l'intérieur des îles de Séeland et de Fionie, très-rares sur les côtes *occidentales* du Jutland, et assez également dispersés sur les côtes opposées du Sleswig et du Holstein. En Suède, où ils ne franchissent pas les limites nord de la Vestrogothie et du Smaland, on les rencontre dans les plaines maritimes et sur les rives des lacs. L'île d'Œland en possède un grand nombre et celle de Gothland aucun. Ils font pareillement défaut en Finlande, en Livonie

[1] M. Worsaaë a tenté de prouver dans une dissertation de 1861 que les sauvages qui érigeaient les tombeaux à galeries, se nourrissaient de chair humaine.

et dans la Prusse propre, jusques à Dantzig, où apparaissent les tombeaux analogues de la Nord-Allemagne (p. 399).

Les objets trouvés dans les tombeaux scandinaves, tant ceux en pierre à fusil et en autres roches que les vases en argile, ne laissent pas de doute sur la communauté d'origine et de mœurs des peuples de la Nord-Allemagne et de ceux du Danemark.

Il est très-probable que le Danemark et la Scanie ont eu comme le Mecklembourg leurs villages aquatiques. Mais on ne les a pas encore découverts, tandis que l'on y connaît les fameux Kjukkenmödding, qui font défaut dans la Nord-Allemagne.

Ce sont d'immenses tas de *débris de cuisine*, qui s'élèvent comme des remparts, le long des côtes de la mer. Ces collines ont jusques à trois mètres et demi de hauteur, soixante-cinq mètres de largeur et trois cent-vingt-cinq mètres de longueur. On y distingue quatre espèces de coquilles, en nombre immense; puis aussi des ossements d'animaux sauvages, aucun de renne (fait étrange) et un seul animal domestique, le chien; des ustensiles grossiers en pierre ou en os; de rares fragments de poteries; aucun indice d'agriculture. Des tertres tout pareils existent: en Ecosse; à l'embouchure de la Somme, près de Saint-Valery; dans la Cornouailles et le Devonshire; dans la Nouvelle-Ecosse, au Brésil, dans la Terre-de-Feu (p. 20); en Australie (p. 18); à Poulo-Pinang (Sonde); (sans parler des terramares, p. 225, et des collines de débris dans le voisinage de certaines villes de l'Orient, comme Smyrne).

Les Kjukkenmödding du Jutland et des îles Danoises prouvent que la configuration des côtes a changé depuis ces temps reculés, non seulement par des érosions de la mer, mais par des soulèvements du sol. La contrée était alors aussi couverte de forêts de conifères, qui ont complètement disparu. Les peuplades riveraines vivaient de coquilles, ainsi que de poissons et de gibier. Contrairement à l'opinion de M. Worsaaë, et d'après celle de M. Steenstrup à laquelle se range à tout prendre M. Lubbock, elles étaient contempo-

raines de la population agricole qui occupait l'intérieur des terres et qui nous est connue par ses tumulus. Plusieurs de ces tumulus en effet contiennent des objets en silex aussi grossiers que ceux des *amas de cuisine,* tandis que dans ces amas sont quelques fragments de haches polies. On sait d'ailleurs combien restent sauvages les peuplades ichtyophages aux siècles mêmes de la plus haute civilisation des grandes et nobles races auxquelles elles appartiennent.

Les crânes de ces tribus de la côte semblent indiquer une race finnoise. Mais elles sont sœurs de celles qui ont érigé les tumulus et les dolmens de la Scandinavie et de la Nord-Allemagne (p. 399), et celles-ci le sont à leur tour des Vénètes, des Pictons et des autres Gaulois occidentaux. Or les Finnois ne sont point de la même famille arya que les Gaulois, et, d'ailleurs, jamais peuple de race finnoise n'a érigé de dolmens ni de tumulus à chambres sépulcrales.

Nous ne pouvons pas davantage avec M. Worsaaë attribuer les antiquités de l'âge de la pierre dans la Nord-Europe à une race inconnue et anonyme. Car elle aurait laissé aux fleuves et aux montagnes des noms barbares [1], tandis que les noms de lieu s'expliquent aisément par le teuton ou le celte.

Les Teutons sont frères des Celtes comme les tumulus et les mégalithes de la Nord-Europe le sont de ceux des Gaules, qui ont eu des Celtes pour auteurs, et nous croyons que sur les bords de la Baltique comme sur ceux de l'Atlantique la race qui nous a légué les antiquités de l'âge de la pierre, est la même qui aujourd'hui encore habite ces contrées.

Les Teutons, ancêtres des *Germains* et des *Scandinaves* (p. 295), venant de l'Asie, berceau de la race des Aryas, auront emporté avec eux nos céréales et nos animaux domestiques. Mais quelques-unes de leurs familles, sous le rude climat de la Baltique, auront désappris l'agriculture, et de toute

[1] Comparez les Gaëls en Angleterre, p. 363.

leur suite le chien seul aura survécu. Les auteurs des Kjukkenmödding peuvent donc être aussi bien des Scandinaves que des Finnois, malgré leur sauvagerie et leur pauvreté.

Arrivés sur les côtes sud-est de la Baltique, les uns, les Germains, auront peuplé à rang serré le Mecklembourg, le Hanovre, le Holstein et le Sleswig, la Westphalie et les terres frisonnes ; les autres, les Scandinaves, se hasardant sur la Baltique, se seront établis sur le bord des îles et sur la côte *orientale* du Jutland.

Scandinaves et Germains, au temps de leur séparation, parlaient la même langue, qui s'est divisée en deux branches. Ils adoraient les mêmes dieux, tels qu'Odin et Thor; ils avaient la même cosmogonie et les mêmes croyances sur la fin des temps.

Tous les *Germains* parlaient alors le bas-allemand; car aucune de leurs grandes familles n'avait encore pénétré dans les immenses forêts de l'Allemagne moyenne. Ils se divisèrent en deux races : les *Errants* ou Suèves, qui se promenaient avec leurs troupeaux sur les landes et les marais de la Basse-Allemagne, et les *Sédentaires* ou Saxons, qui en cultivaient les districts fertiles.

Chez les *Scandinaves* nous retrouvons, si ce n'est les deux mêmes genres de vie, au moins les deux mêmes noms. Dans Tacite, les Suions ou Swions habitent les îles Danoises et le sud de la Suède ; peuple maritime, ils *errent* sur les flots. Leurs voisins vers le nord, en Gothie et en Suède propre, se nomment les Sitons, les *continentaux*. Ces Sitons sont les Suéthides de Jornandès, et comme les deux peuples se sont confondus dans la suite des âges, Adam de Brême dit indifféremment Siæons ou Suèdes, et même Suèces. Aujourd'hui les habitants de la région du lac Mœlar ou la Suède propre se nomment Swearn. Pères des Suédois, les Suions et les Sitons de Tacite le sont aussi des Danois et des

[1] SCHWEIFEN, *errer ;* bas-allemand, SUEVEN, SWEVEN ; anglo-saxon, SWEOVAN. — SITZEN, *être assis ;* bas-allemand, SETTEN, SITTEN, d'où SATEN, et en haut allemand SACHSEN.

Norvégiens ; car on sait que ces trois peuples ont parlé la même langue à une époque comparativement récente, leurs inscriptions runiques étant d'un seul et même dialecte.

Les Germains et les Scandinaves étant issus des mêmes ancêtres, les monuments de leur première civilisation doivent être identiques entre eux, et aussi avons-nous vu que leurs tombeaux et leurs instruments ne présentent aucune différence de quelque importance (p. 399 et 413).

Les limites de ces tombeaux du premier âge indiquent avec une parfaite exactitude celles des contrées où la population teutonique était assez condensée pour exécuter de grands ouvrages. Au delà vagabondaient les *pionniers,* enfants-perdus qui nous ont laissé, épars sur le sol, de rares objets en silex.

La plus ancienne population de la Scandinavie étant de race teutonique ou de celle des Ases[1], les plus anciens noms de lieux et de peuples, soit qu'ils se lisent dans Pline[2], soit qu'ils aient survécu jusques à nos temps, doivent s'expliquer sans peine par les langues du Nord, spécialement par le danois. Il en est bien réellement ainsi.

Le danois seul dit pour *ceinture* BÆLT et KAT : d'où le Kattégat, les deux Belt et la Baltique[3].

Rauronia est le pays de l'*ambre,* RAV (rau), RAFR en scandinave (p. 130 et 139)[4].

Nérigon, de NERIGE, le *bas pays;* nom de la plus grande des îles danoises, celle de Séelande, d'où l'on s'embarquait pour Thulé. Nériké est aujourd'hui le nom d'une province intérieure et basse de la Suède.

[1] As-Kenaz, fils de Gomer, fils de Japhet : *Asorum genus* ou *gens.*

[2] *Hist. nat.*, 4, 27 et 30.

[3] Cependant nous devons dire, d'après Lelewel, qu'en slave BELT signifie *passage,* et que BALTAS en lithuanien, BIALKI en slave ont le sens de blanc. « L'île immense de Baltia ou d'Abalcia » devrait son nom à la mer Blanche ou Laiteuse (Amalchienne) qui l'entoure.

[4] Notez que l'ambre se dit en germain GLÊS et en anglo-saxon GLÆRE, en allemand BERSTEIN, *la pierre qui brûle,* en lithuanien GINTARAS, en finnois MERIKIVI.

Thulé, de DYLJA, *cacher;* le pays caché, nébuleux, inconnu, l'Œstrymnis scandinave (p. 119). Suivant Redslob, ce nom vit encore dans celui de la petite île de Tülö, Tylö, près de Halmstad, sur la côte occidentale de la Gothie. Dans l'intérieur est la grande forêt de Tylö sur les confins de la Vestrogothie et de la Nériké.

« Lagnus, golfe qui touche aux Cimbres » : le port de Halmstad, où se jette le Laganan, et qui était probablement au temps de Pline le centre du commerce entre la péninsule Cimbrique et la Suède.

Scandia, de SKAN, SKOGN, *forêt* : proprement la Scanie et par extension toute la Scandinavie. Un district de la Norvége occidentale se nomme Skogn.

Mont Sevo : aujourd'hui encore les monts Sêve.

Les Hillévions qui habitent, en cinq cents cantons *(pagi)*, la seule partie de ce monde scandinave, qui fut connue des Romains ; de HELLA, *rocher :* les Hallin de Jornandès.

Dumna : ou l'île Dunö, Dönna dans l'Helgeland (Norvége) à sept lieues au sud du cercle polaire, ou une des îles danoises.

Bergos, l'île *montagneuse :* Bornholm avec ses hautes collines de granit.

« Iles Oones, où les habitants vivent d'œufs d'oiseaux et d'avoine » ; de OE, *île :* les îles de la Ditmarsie et de la Frise, où l'on se nourrit aujourd'hui encore d'œufs de mouettes et de vanneaux.

Burchana, aujourd'hui Borkum, et Austrania, aujourd'hui Œsterney, l'*île à l'est* de Borkum ; les deux principales des îles Glessaires (p. 140).

GLÊS, en ancien allemand, *ambre* (qui avait passé dans la langue celtique des Æstiens, et qui a pris le sens de *verre,* GLAS, dans l'allemand moderne), explique (d'après M. Redslob) plusieurs localités du nom de Gleschendorf dans le Holstein, Glasau près d'Eutin, Glesborg sur la côte E. du Jutland et l'île de Lessoë dans le Kattégat.

Palus Estia (de Pomponius Mela) : les plaines humides au sud de l'embouchure de l'Elbe, traversées par l'Est et par

l'Oost (p. 132), ou dans un sens plus général les rives ditmarses et frisonnes de la mer du Nord, qui pour les Celtes étaient situées à leur *orient*, OEST, OST en danois, EST en bas-allemand.

Mer Amalchienne ou *congelée,* de MÄLK, danois, MOLKEN, et MILCH, allemand, *traire, lait.*

Les Teutons qui, dans l'âge de la pierre, donnaient aux lieux de leur patrie des noms dont plusieurs se sont conservés jusques à nos jours, trouvaient dans l'ambre de leurs côtes une substance dorée qui avait la couleur de l'or, la transparence du cristal, et qui faisait tout leur luxe. Ce sont eux qui auront les premiers mis en circulation ces morceaux d'ambre qui parvinrent d'assez bonne heure, de mains en mains, par terre aux Sémites du Danube, du Pont-Euxin et de l'Adriatique; par mer, aux Britons, aux Gaulois; par l'une et l'autre voie aux Etrusques, aux Grecs et aux Orientaux.

Ces mêmes Teutons trouvaient sur les bords de la Baltique des espèces de roches singulièrement propres à être taillées et polies. Ils en firent des ustensiles d'une rare beauté et, comme le premier âge fut pour eux de plus longue durée que pour tous les autres peuples, ils purent développer en plein l'art de travailler le silex[1].

Il n'est point surprenant que leur âge de la pierre durât encore lorsque leur parvinrent par l'Europe occidentale les verroteries des Egyptiens ou des Phéniciens. Quant aux cauries, les intermédiaires nous manquent entre la Baltique et l'océan Indien.

[1] On évalue à 30,000 le nombre des objets en pierre réunis dans tous les musées danois, à 16,000 ceux du musée de Stockholm.

II. AGE DU BRONZE.

A. Les Antiquités.

L'incinération ; les tertres funéraires et leurs limites. Cas d'inhumation. — Les bronzes ; leur alliage ; leurs espèces, preuves d'une métallurgie indigène ; ornementation ; incrustation ; coulés, martelés ; usage simultané d'outils en silex. — Objets en or. — Monuments de Peccatel, de Kivik et de Willfara.

De l'âge de la pierre à celui du bronze la population de la Nord-Europe n'a point changé. Des marchands étrangers lui auront apporté ses premiers ustensiles en métal et de nouvelles divinités ; elle aura été envahie, inondée dans telle ou telle contrée par des tribus d'une autre race. Mais elle n'a point été extirpée, expulsée, remplacée ; car les tombeaux des deux âges offrent des crânes identiques. Elle n'a pas même été troublée dans son lent et insensible développement : les poteries, qui représentent partout la civilisation indigène, sont toutes semblables dans les deux périodes, comme en Angleterre et en Allemagne (p. 406).

Cependant une transformation spontanée s'est produite, ici comme chez les Germains (p. 407), dans le mode des funérailles pendant l'âge du bronze[1]. L'incinération apparaît (p. 405) et prévaut sur l'inhumation. En même temps la forme des tombeaux se modifie : le haut tumulus s'abaisse et n'est plus qu'un tertre très-peu élevé ; de simples *coffres de pierres* (Kistvaën) ou des urnes ; plus de chambres sépulcrales ni d'allées couvertes, et les enceintes de pierres-levées très-rares. Ces tertres sont la plupart situés sur des hauteurs d'où la vue s'étend sur la contrée environnante et tout spécialement sur la vaste mer. Il existe d'ailleurs des tertres à

[1] L'archéologie n'a point encore dit son dernier mot sur les tombeaux scandinaves. La distinction qu'elle avait établie entre ceux de la pierre à corps inhumés et ceux du bronze à os brûlés, est ébranlée plutôt que confirmée par les fouilles nouvelles, et les exceptions se multiplient au point que la règle finit par être mise en question.

caisses avec squelettes inhumés et urnes cinéraires, comme aussi avec bronzes et silex. Les anciennes mœurs se maintenaient à côté des nouvelles.

La géographie de l'âge du bronze diffère peu en Scandinavie de celle de l'âge de la pierre et ne fait qu'en élargir quelque peu les limites. Dans les îles et la péninsule danoises, que la primitive population a fini par occuper tout entières, les tertres sont aussi nombreux à l'intérieur du pays que vers les côtes, où ils se mêlent aux tombeaux de l'âge précédent (p. 413). En Scanie, qui est plus danoise que suédoise, on les rencontre en grand nombre jusques à une distance de plusieurs lieues de la côte ; mais le Bleking est resté plus fidèle à l'inhumation que les contrées avoisinantes. Ces mêmes tertres sont assez rares en Vestrogothie et en Smaland. Toutefois ils franchissent les limites de l'âge de la pierre et vont se perdant vers le lac Mœlar et dans le nord de l'Upland. Ils sont pour ainsi dire inconnus en Norvége, qui est restée presque déserte jusques à l'âge du fer. On n'y a trouvé jusques ici que deux objets en bronze, un celt et une épée.

Œland et Gothland possèdent plusieurs tombeaux de l'âge du bronze. La Finlande ne paraît pas en avoir ; cependant sur ses côtes sont des armes en bronze. L'Esthonie, la Livonie, la Courlande sont excessivement pauvres et en bronzes et en tertres. Ceux-ci sont peu fréquents, malgré l'ambre, dans la Prusse orientale et occidentale (p. 132. 403) ; mais ils abondent dans la Poméranie et surtout dans le Mecklembourg, qui rivalise à cet égard avec le Danemark et avec l'Irlande. Les tombeaux de ces pays allemands avec bronzes ont de deux pieds de hauteur verticale jusques à vingt-cinq et trente pieds, et les plus petits sont une voûte en pierres brutes, recouvertes d'une mince couche de terre. Ces tombeaux hémisphériques, qu'aucune pierre-levée ne surmonte ni n'entoure, se retrouvent, d'après M. Lisch, de la Scandinavie jusques sur les plateaux de l'Allemagne méridionale, et depuis le bassin de la Vistule jusques en Ecosse et jusques aux Pyrénées. Ce sont ceux des Germains, que Tacite nous a dé-

crits (p. 405), et ceux des Gaulois de l'âge de l'incinération et des urnes (p. 300).

Au reste, dans le Mecklembourg comme en Scanie, l'incinération n'était point pendant le bronze l'unique mode de sépulture. Dans une tourbière de ce pays étaient enfouis plusieurs cercueils en bois, dont l'un, plus intact que les autres, contenait le corps d'un homme armé d'une de ces célèbres épées de bronze à petite poignée. De haute taille, il était vêtu d'une chemise de laine ample et descendant aux genoux, d'une espèce de tablier large d'un pied, long de six, entouré autour de ses jambes comme le kilt écossais, de souliers de laine et d'un bonnet de laine. Il avait auprès de lui un très-petit rasoir en bronze, un peigne, une corne à boire et un coffret en bois de bouleau recouvert de laine. La laine était tordue en fils épais comme celle des draps trouvés en Suisse dans le lac de Pfæffikon.

Cette sépulture dans des troncs d'arbres évidés n'est point particulière au Mecklembourg et à la Baltique (p. 405). Elle était usitée chez les Suèves de l'Allémanie ou les Souabes, et en 1551 Intériano trouvait au Caucase chez les Circassiens la coutume de déposer les corps dans un tronc fendu par le milieu, creusé des deux côtés et refermé.

Les bronzes de notre province Baltique se distinguent entre tous par la constance de leur alliage, par leur nombre, par leur beauté, par leur variété, par leur caractère oriental, ainsi que par la foule d'objets en or auxquels ils sont mêlés, et par l'absence absolue de tout objet en argent. Le fer est excessivement rare. L'ambre est beaucoup plus fréquent que le verre.

Les bronzes du Nord sont uniformément à 90 cuivre et 10 étain, sans ces immenses écarts que nous ont offerts les bronzes romands et gaulois (p. 316). On cite à peine quatre objets en cuivre avec 1,16 ou 1,66 seulement d'étain.

C'est par centaines que l'on compte les épées en bronze, entières ou brisées, qu'on a retirées en Danemark des tourbières et des tombeaux. Ces épées, qui n'ont pas deux pieds

de longueur, sont, comme celles des terres celtiques, remarquables par la petitesse de la poignée et par la perfection du travail, tandis que d'autres sont assez grossières et ont de grandes poignées. Des poignards, courts et larges, ressemblent d'une manière frappante à ceux des Romains. Nous ne parlerons pas des rares pointes de lances et de flèches, ni des faucilles, ni des couteaux, ni même des rasoirs aiguisés au marteau comme nos faux (p. 316); ni des fibules, qu'on a cru provenir de Rome, ni des bracelets, ni des colliers, ni des épingles à cheveux. Mais nous noterons comme propres à cette province du Nord : les fameuses handberges, qu'on dit ne pas exister ou être fort rares en Danemark (p. 393); les haches de guerre fixées à une hampe en chêne de trois à quatre pieds de long, et munies d'une courroie (p. 45); les miroirs, brillants et fort bien polis, à l'alliage de 20 % d'étain; les loures, trompettes recourbées, de plusieurs pieds de longueur; des casques dont le plus connu est celui de Dobbertin (p. 393), des boucliers ronds et le fameux vase à roues de Peccatel, près de Schéwrin. Ce vase, de bronze battu, large, bas, armé de deux anses doubles, est supporté par un cylindre dont les quatre pieds reposent sur des essieux très-arqués, reliés l'un à l'autre par deux pièces pareillement arquées. Les quatres roues de bronze coulé ont chacune quatre rais. L'alliage est 87,20 cuivre, 12,76 étain. Des fragments d'un vase pareil ont été trouvés en Danemark, d'autres en Transylvanie (p. 393) et le modèle en est phénicien.

Les bronzes du Nord ont pour ornement favori la spirale, simple, double, diversement combinée; puis, le cercle, la roue à quatre rais, l'arc, le zigzag et le rhombe. Toutes ces figures nous sont bien connues par les antiquités de l'Irlande (p. 377), des Gaules (p. 317 et 308), de l'Etrurie (p. 232), de la Phénicie (p. 261) et de l'Assyrie (p. 197).

De ces différents ornements on croit que le plus ancien est la spirale; qu'à la spirale s'est plus tard ajouté le cercle, et que la fin de l'âge du bronze s'annonce par certaines lignes ondulées et compliquées qui annoncent les arabesques

de l'âge du fer. Il est à peine nécessaire d'ajouter qu'aucun bronze n'offre la représentation d'êtres organiques.

Ces bronzes sont la plupart coulés. Quelques vases sont faits au marteau de feuilles très-minces. Ce dernier procédé n'est devenu général que dans l'âge du fer, après qu'on eût appris l'art de forger ce métal. La soudure est inconnue.

L'incrustation semble n'avoir pas été entièrement étrangère à l'âge du bronze : les restes d'un vase en bronze fondu étaient incrustés d'une substance noirâtre.

Il ne faut d'ailleurs pas s'exagérer l'usage qu'on faisait du bronze pendant le deuxième âge. Les objets de parure, certains vases sacrés, les épées et les poignards, les boucliers et les casques, les faucilles étaient bien en bronze ; mais les autres instruments d'agriculture, les outils des métiers, les armes de jet étaient en pierre à fusil. Les pointes de flèche en bronze sont très-rares ; des armes en silex gisent dans les tombeaux avec des épées en bronze et des objets de parure en or, et c'était avec des haches, des scies, des ciseaux, des couteaux en pierre que les indigènes construisaient et leurs maisons et leurs vaisseaux.

Les objets en bronze sont dans la Nord-Europe, comme en Irlande (p. 382), accompagnés d'un très-grand nombre d'objets en or. Ce sont des diadèmes, des bracelets et des bagues en spirale, des coupes, des urnes funéraires. Le travail en est fort beau, et l'ornementation du même style que celle des bronzes. D'ailleurs, ces ouvrages sont en feuilles minces et légères, et non en or massif. Ils n'ont point encore été l'objet d'une étude spéciale.

Les verreries du deuxième âge sont d'une teinte bleu-clair (p. 260) et d'origine étrangère. Elles disparaissent avec le bronze.

Le célèbre vase à roues de Peccatel était enfoui dans un tumulus qui renfermait trois cellules ou chambres voûtées. Près d'un autel où gisaient les restes d'une victime humaine, se voyait un vase muré qui en avait reçu le sang. Ce tumulus nous remet en mémoire le cairn de New-Grange (p. 377).

Le monument le plus extraordinaire, non-seulement de notre province Baltique, mais de toute l'Europe transalpine, c'est celui de Kivik en Scanie. Il est le seul où soit sculpté avec un certain art un bas-relief figurant une scène d'histoire.

Ce monument est un cairn. Vingt cairns plus petits l'entourent de tous côtés. Il contient une crypte de treize pieds de longueur sur trois seulement de largeur : les pierres-parois de granit sont recouvertes, à la manière des dolmens, de gros blocs posés horizontalement. Cette chambre est trop étroite pour avoir jamais servi de lieu de culte et ne peut avoir été qu'un tombeau. Sur les pierres verticales sont sculptées, d'un dessin bien supérieur à celui de New-Grange ou de Gavrinniz, des symboles qui caractérisent l'âge du bronze et dénotent une influence phénicienne : la roue à quatre rayons, les zigzags simples et doubles, un coin qui rappelle les pierres coniques de New-Grange, de Malte, de Chypre, de Syrie (p. 377); puis, deux couteaux sacrés de la forme de ceux en silex, deux haches pareilles à certains celts de bronze, des chevaux informes, une grossière ébauche de bateau. Mais ce qui fait tout l'intérêt du monument, ce sont les deux scènes représentant des prisonniers de guerre que des hommes armés d'une épée et des musiciens qui dansent ou marchent en jouant, conduisent hors de la prison vers un large et haut vase, devant lequel les attendent des prêtres encapuchonnés. L'épée aux mains des hommes armés est celle de l'âge du bronze; deux des instruments de musique sont le grand cor scandinave des tourbières; les autres semblent être le tambourin de bois couvert de peau et la tymbale de métal, qui ne se voient dans aucun musée du Nord ni de l'Ouest de l'Europe; le vase rappelle celui du tumulus de Peccatel.

Dans la même contrée, sur le tertre funéraire de Willfara, est un grand bloc à bassins, sur lequel sont gravés un char à deux chevaux et trois barques toutes semblables à celles de Kivik. Le tertre, fouillé par M. Nilsson, a livré, avec une pointe de lance et un couteau de sacrifice en silex, une pièce

en bronze qui était le fragment de quelque fibule et qui est ornée des belles spirales caractérisant l'âge du bronze.

Telles sont les principales antiquités de l'âge du bronze dans le Nord de l'Europe. Le problème à résoudre est de rattacher cet âge, au moyen des traditions et des documents écrits, à l'histoire spéciale de cette région et à l'histoire générale de l'humanité.

B. Métallurgie des Goths de la Baltique.

Famille des Guttons, Goths, Vandales. Les Gothons, Rugiens, Lémoviens de la Poméranie; leurs armes en bronze et leur civilisation d'après Tacite et l'archéologie; origine pannonienne de leur métallurgie; province danubo-baltique. Leur cuivre venant de Hongrie; objets en cuivre pur de la Nord-Europe. Or de l'Oural et de la Hongrie. Etain.

D'après l'archéologie, l'âge du bronze dans les pays allemands de la Baltique et spécialement dans celui qui est le mieux connu, le Mecklembourg, a pris fin vers le cinquième siècle par l'invasion des Slaves. Il subsistait donc encore au siècle de Tacite où les Rugiens et les Lémoviens habitaient le Mecklembourg, la Poméranie et l'île de Rugen, et avaient pour voisins au sud les Gothons, qui les séparaient des Lygiens [1].

Au temps de Pythéas le nom de Guttons était celui de tous les peuples du *Mentanomon*, des terres basses qui s'étendent depuis les bouches de la Meuse et du Rhin jusques au Jutland [2]. Ces peuples, dont les plus célèbres sont les Frisons, les Chauques et les *Teutons des marais* ou Ditmarses (p. 139), sont compris dans Pline sous la désignation générale d'Ingævons, tandis que les Gothons font partie des Vandales [3]. Les Vandales ou les *Errants* (DIE WANDELNDEN) sont les Suèves (p. 416) de la Baltique, et le nom de Gothons ou Guttons

[1] *Germ.*, 43.
[2] Pline, *Hist. nat.*, 37, 11. 5.
[3] Ibid , 4. 28. 2.

semble désigner, tantôt, tous les Germains parlant le bas-allemand, qui habitaient les côtes de la Baltique et de la mer du Nord, entre la Meuse et la Vistule; tantôt, dans un sens spécial, les peuples de la Baltique qui, sous le nom de Goths, se sont illustrés dans l'histoire de concert avec les Vandales.

Les Gothons, les Rugiens et les Lémoviens, dit Tacite (p. 397), « se distinguaient de tous les Germains par leurs boucliers ronds, par leurs épées courtes et par une docilité à leurs rois, » qui suppose des mœurs pacifiques, des besoins d'ordre et de sûreté, le genre de vie d'un peuple qui veut se livrer sans crainte aux soins de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. Ces épées courtes, qui pour tout archéologue ne peuvent avoir été que de bronze, ce sont celles qui font la richesse des musées du Nord. Les boucliers ronds de ces mêmes musées, ce sont ceux dont nous parle l'écrivain latin, et cette civilisation plus ou moins avancée, qu'atteste la déférence témoignée à leurs rois par ces peuples armés du bronze, nous aurions pu la déduire de leurs handberges et de leurs loures, produits originaux d'une métallurgie nationale. Ici donc l'histoire et l'archéologie sont en un parfait accord; l'une possède les chefs-d'œuvre d'une race anonyme, dont l'autre lui fait connaître et le nom et la date, date toute récente au prix de l'immense antiquité qu'on se plaît parfois à attribuer à l'âge du bronze.

Comme nul fait ne nous oblige à admettre que dans la Nord-Europe et dans l'Europe centrale les peuples du bronze aient été d'une autre race que ceux de la pierre, nous devons attribuer aux Goths, aux Vandales les Lits des Huns du nord-est de l'Allemagne et faire passer leurs limites par celles de ces tombeaux. La Vistule-Inférieure serait bien ainsi, pendant les deux premiers âges, la frontière orientale de la race germanique (p. 399).

Par cette même considération, la civilisation primitive des Goths serait celle des palafittes, des cavernes et des tumulus de la Poméranie et du Mecklembourg (p. 411).

Les Rugiens de Rugium et de l'île de Rugen auront trans-

mis à leurs voisins, les Gothons, l'ambre, aussi précieux que l'or, qui, par la route de l'Oder (p. 146) et par le Danube (p. 141), sera parvenu aux Sémites du Pont-Euxin. Ceux-ci auront envoyé en échange des bronzes, et des fondeurs auront par cette même voie apporté sur les bords de la Baltique les procédés de la métallurgie phénicienne.

Si nous relions par l'Oder et le Danube la Baltique allemande à l'Orient, c'est que les handberges, les casques, les vases à roue sont communs au Mecklembourg et à la Hongrie et étrangers à toutes les autres régions (p. 393). Notre province de la Nord-Europe devrait s'étendre du Jutland à la Transylvanie, embrasser la Germanie orientale avec ses belles spirales et se nommer *Danubo-Baltique*.

C'est de la Hongrie que, dans notre hypothèse, les fondeurs établis chez les Goths recevaient leur cuivre; car le Danemark n'en produit point; les mines de la Germanie, de la Suède et de l'Angleterre n'étaient point exploitées; celles de l'Aquitaine suffisaient à peine sans doute aux besoins des Gaules, et les Alpes, où les handberges sont inconnues, n'ont pas été après l'âge de la pierre (p. 412) en relations de commerce aussi fréquentes avec la Baltique que ne l'était la Hongrie.

La Hongrie a eu son âge du cuivre (p. 392), et ici se présente à nous une question importante. La Nord-Europe a livré à ses archéologues un assez grand nombre d'objets en cuivre, grossièrement travaillés, coulés et non polis. Ce sont des colliers et surtout différentes espèces de celts, sans une seule épée. Si ces objets sont bien réellement en cuivre pur, ils prouvent que les rapports entre la Hongrie et la Baltique remontent au delà de l'âge du bronze et sont antérieurs au commerce des Sémites qui ne travaillaient pas le cuivre sans l'étain. Mais dans ce cas les formes de ces celts doivent être les mêmes que celles des celts pannoniens en cuivre[1]. Que

[1] Une autre hypothèse serait celle qui ferait venir ces cuivres de l'Armorique par mer. On a trouvé un assez grand nombre de celts en cuivre à Caden (Morbihan).

si le métal de ces celts et de ces colliers de la Baltique contient une quantité quelconque d'étain, si petite qu'elle soit, ces objets n'ont plus pour nous qu'un très-médiocre intérêt (p. 307).

On aurait pu supposer que les fonderies du Mecklembourg étaient alimentées de cuivre depuis l'Oural. Car c'est de là qu'est incontestablement venu l'or des antiquités mecklembourgeoises, qui contient, comme celui de l'Oural, de 10 à 18 °/₀ d'argent et des traces de platine. Mais nous verrons plus bas que le commerce entre l'Oural et la Baltique ne date que du second siècle de notre ère. S'il est dans les musées de la Nord-Europe des objets en or antérieurs à cette date, le métal en serait originaire, comme le cuivre, de la Transylvanie, le pays des Agathyrses (p. 33), ou des Carpathes Métalliques, le pays des Gothins (p. 395).

Quant à l'étain, les métallurgistes du Mecklembourg, comme au reste ceux de toute de l'Allemagne, le recevaient de la Cornouailles par l'intermédiaire des Celtes ainsi que l'indique le nom de ZINN (p. 104). Mais avec l'étain les Celtes ont apporté aux Goths et aux Germains le culte d'une grande déesse, que nous croyons être une Isis Pharia celtisée.

C. Les déesses Nerthus, Eisen, Isis et Nehalennia.

Les peuples du Holstein et Sleswig oriental. Varins, Angles, etc.; Nerthus, épouse de Niord, et son char; culte d'une déesse suprême. — Suèves; leur Isis et son bateau. — Bataves; leur antique commerce; Néhalennia et son char-naval. — Dame Eisen et les lieux consacrés à Isis. — Isis Pharia, Naria à Neuchâtel, Nehalennia au Rhin-Inférieur. — Commerce de l'étain et de l'ambre aux îles Glessaires; civilisation des Chauques; relations entre les Bataves et les peuples de Nerthus.

Nous quittons les Gothons et leurs frères sans nous arrêter dans l'île de Rugen, le Morbihan de la Baltique, où les antiques mégalithes des Germains sont mêlés à ceux, beaucoup plus récents, des Slaves. Après avoir traversé le Mecklembourg, que sillonnaient en plusieurs sens les routes de l'am-

bre (p. 147), nous nous voyons entouré de peuplades que Tacite nous fait connaître et dont il nous décrit le culte. Ce sont : les Reudignes ou les *Vénérables* (d'après J. Grimm); les Avions qui habitaient quelque *contrée basse, humide* et maritime (AUE en all.); les Angles dont le nom vit encore dans celui d'un district du Sleswig (Angeln) entre le Sley et la baie de Flensbourg ; les Varins dans le district de Warnow non loin de Wismar ou peut-être dans la Wagrie ; les Suardons dans celui de Schwartau, près de Lubeck; les Eudoses, inconnus, et les Nuithons ou Vithons[1].

Ces peuples, que nous comprendrons sous le nom d'Anglo-Varins, occupent une contrée qui, en archéologie, nous paraît être assez extraordinaire. Elle comprend les seuls tumulus à allées couvertes (p. 400) qui existent hors de la Scandinavie dans les terres germaniques (le plus méridional est à Missunde); des dolmens-tombeaux construits (comme ceux au sud de l'Elbe), par une population qui brûlait ses morts, et une multitude de Lits des Huns, dont le plus grand (dans la paroisse de Quern) mesure 60 pas de largeur sur 140 de longueur, et est entouré de piliers qui ont six pieds de hauteur.

Nos Anglo-Varins, d'après Tacite, adoraient Nerthus, la Terre-Mère. Elle avait son sanctuaire dans une île, qui ne peut être que Fémarn. Là était dans un bois sacré un chariot que recouvrait un voile, et dans lequel reposait, invisible à ses adorateurs, l'image de la déesse. On la promenait de peuple en peuple dans ce char (qui, pour passer de l'île sur le continent, devait avoir la forme d'un bateau), et ce n'étaient que fêtes et réjouissances dans tous les lieux qu'elle honorait de sa présence; les guerres étaient suspendues, et la paix se faisait partout sur son passage.

Nerthus est l'épouse de Niord[2], le Nérée des Vanes, leur Brahma Narayana, leur grand dieu des eaux, de la mer primordiale du chaos et des mers actuelles, et les deux enfants

[1] Tacite, *Germ.*, 40.
[2] *Peuple primitif*, t. 1, p. 236 et suiv.

de Niord, Freir et Freya, avaient chacun leurs chars sacrés. Mais ce qui distingue de la religion des Vanes celle des Angles et des Varins, c'est que Nerthus est leur seule et unique divinité, et l'on ne connaît dans l'antiquité qu'un très-petit nombre de peuples qui avaient pour divinité suprême une déesse sans son père et son époux ou, en d'autres termes, la nature sans Dieu [1].

Un culte pareil était en vigueur chez des Suèves dont Tacite ne nous dit pas la demeure. Ces Suèves adoraient Isis sous la figure d'un vaisseau [2]. Cette Isis était pour Tacite l'Isis Pharia, la déesse des navigateurs sur la Méditerranée, qui était toujours représentée avec un vaisseau derrière elle. Elle ne peut avoir différé beaucoup de Nerthus, l'épouse du Dieu des mers, et le bateau de l'une ressemble au char-bateau de l'autre. Cependant le culte d'une déesse de la navigation chez un peuple continental, tel que les Suèves, est une étrange énigme, dont Tacite avait en vain cherché le mot. J. Grimm nous paraît avoir été plus heureux, et nous allons le suivre vers les embouchures du Rhin et de la Meuse, chez ceux des Celtes qui touchaient aux Frisons, chez les Bataves, vers l'empire de la grande déesse Néhalennia (p. 354).

Mais ne pénétrons pas dans ce labyrinthe de fleuves depuis les Gaules : nous croirions nous avancer vers la région la plus sauvage de l'Europe transalpine. Jules-César nous dit : « A l'embouchure du Rhin sont plusieurs grandes îles habitées par des nations féroces et barbares, parmi lesquelles il en est qui passent pour vivre de poissons et d'œufs d'oiseaux. » « Les Belges eux-mêmes, de la Marne et de la Seine au Rhin, étaient tout à fait étrangers à la civilisation des provinces romaines ; les marchands allaient rarement chez eux et ne leur portaient point ce qui contribue à amollir le courage [3]. » Des routes romaines que nous fait connaître Strabon dans sa description des Gaules, la plus septentrionale

[1] *Peuple primitif,* t. 1, p. 69.
[2] Tacite, *Germ.*, 9. 38.
[3] *Bell. gall.*, 1, 1 ; 4, 10.

aboutit au Pas de Calais (p. 359), et l'Empire s'écroulera sans qu'aucune voie de commerce traverse la Belgique du sud au nord. Mais si nous suivons la vallée du Rhin, un spectacle tout autre s'offre à nos regards : déjà du vivant de Jules-César [1], le peuple germain des Ubiens avait de nombreux rapports avec les marchands romains, et plus tard la grande route de la rive gauloise (p. 138) se trifurquait à Noviomagus (Nimègue) et se portait sur trois lignes parallèles vers les côtes de la mer du Nord. C'est dans cette région maritime qu'on a découvert seize autels dédiés par leurs inscriptions latines à Néhalennia ou Néha, qui avait un temple dans un bois sacré à l'embouchure de l'Escaut. Assise ou debout, elle est enveloppée d'un large manteau qui couvre sa tête et cache ses mains. Elle a pour attribut à ses pieds un chien, que nous prenons pour le symbole égyptien des chaleurs de l'été [2]. Cette jeune déesse présidait, du fond et du bord des eaux, à la renaissance de la nature et au printemps qui rappelle les laboureurs à leurs charrues, les marins à leurs vaisseaux. On célébrait son culte en promenant dans les campagnes et dans les villes une charrue et un bateau porté sur un char, ou un *char-naval,* et le *carnaval* n'est pas le seul reste de ces antiques processions, qui se sont renouvelées solennellement en 1153 près d'Aix-la-Chapelle. Un des chars de Néhalennia existe encore à *Nivelles* (Brabant mérid.), qui passe pour avoir été fondé par sainte Gertrude, la patronne des matelots [3]. Le culte de Néhalennia n'était d'ailleurs point confiné à la contrée où le Rhin, la Meuse et l'Escaut mêlent leurs eaux : on en suit les traces dans la vallée du Rhin jusques en Souabe [4].

[1] *Bell. gall.*, 4, 3.

[2] *Peuple primitif*, t. 1, p. 543.

[3] Nivelles, Niella, est contracté de Nehalennia; cette déesse a fait place à Gertrude, et son chien est devenu celui de Jean de Nivelles.

[4] Donnop retrouve des traces de l'Hercule phénicien à Erckloo, Erquelines, Erkelens, Arkelar, etc. Mais HEARK en ancien allemand signifie *bois sacré*. Toutefois il est assez étrange que ce nom soit si fréquent près du Rhin et si rare dans le reste de l'Allemagne. — Herm.

En Souabe et dans quelques autres contrées de l'Allemagne on adorait cette même déesse sous le nom d'Eisen. La Dame Eisen avait enseigné aux hommes tous les arts de la paix et l'on promenait en son honneur une charrue et un bateau. Le nom d'Eisen ou d'Isis entre dans ceux de plusieurs localités de la Souabe et de l'ancienne Allémanie, tels que Isenhain près de Sulz (Forêt Noire); Isenberg et Iselisberg (Thurgovie), l'une et l'autre avec les ruines d'un temple d'Isis [1].

Nous ne savons comment on figurait cette Eisen; mais si elle est bien réellement la même que Néhalennia, elle était voilée comme Isis Pharia (p. 244), et non point nue comme l'Isis de Paris et de Quinipili (p. 340). Son culte n'aurait donc pour berceau, ni les bords de la Seine, et en effet nulle route ne reliait ce fleuve aux bouches du Rhin, ni l'Armorique, dont les vaisseaux auraient cependant pu arriver sans peine sur les côtes de la Hollande. Nous devons chercher ailleurs les origines de ce culte, et la tradition sera notre guide. Si le Rhin est l'Eridan, le fleuve de l'ambre, c'est du sud, c'est de la vallée du Rhône, où l'on adorait deux Isis (p.303), que nous devons faire arriver en Souabe Isis-Eisen, et en descendant le Rhin elle aura changé de nom et pris celui de Néhalennia. C'est la route qu'a suivie le pied des Phocéens que nous avons retrouvé à Middelbourg (p. 354).

Mais que signifie le nom de Néhalennia ou Néha? Néha en celte est l'*esprit des eaux*, et l'on admet que *lennia* est une simple terminaison. Cependant, à en juger par d'autres mots celtiques, la terminaison devrait être *enna*, et la racine *néhal*. Dans ce cas nous dirions que primitivement la déesse s'appelait Néharia, que cette Néharia est la Naria phénicienne du lac de Neuchâtel (p. 310), et que les Celtes du Rhin-Inférieur ont imprimé à ce mot étranger le sceau de leur langue en en faisant Néhal-ennia et Néha.

Muller voit les débris d'un ancien mythe dans le nom de Hellegat, *Porte d'enfer*, que porte un bras de mer près de Vlissingen, dans la Zélande.

[1] J. Grimm, *Mythologie allemande*, p. 236 et suiv. (en allem.) — Simrock, *Manuel de la mythologie allemande*, p. 398 et suiv. (en all.).

Quoi qu'il en soit de l'étymologie de Néhalennia, le voile de cette déesse est celui d'Isis Pharia et rappelle celui du char de Nerthus dont les adorateurs ignoraient l'art de sculpter des bas-reliefs ou des statues. Nerthus et Néhalennia étaient l'une et l'autre promenées sur un char naval. Le bateau de Néhalennia est celui d'Eisen, qui est celui d'Isis, et comme les Suèves occupaient le sud-ouest de la Germanie, auquel ils ont donné le nom de Souabe, nous supposerons que les Suèves adorateurs d'Isis dont nous parle Tacite, sont les ancêtres de ceux qui ont fondé Isenhain, Isenberg, Iselisberg.

Mais comment le culte de Néhalennia s'est-il propagé des bouches du Rhin sur les rives de la Baltique ?

A mi-chemin sont les îles Glessaires ou le grand marché de l'ambre. La côte qu'elles bordent, était la demeure des Chauques, « le peuple le plus distingüé de la Germanie, moins encore par ses armées que par son abstention de toute guerre injuste et par son esprit de modération, de paix et d'équité »[1]. N'est-il pas évident que les Chauques avaient subi l'influence civilisatrice du commerce, et que, pour exercer une telle action sur une nation puissante et belliqueuse, ce commerce devait à la fois être très-important et avoir duré fort longtemps? Mais l'ambre que du Jutland et du Mecklembourg on apportait à Borkhum, s'y échangeait sans doute contre l'étain de la Cornouailles; car, d'une part, nous savons qu'il arrivait par mer à l'embouchure du Rhin (p. 123), et, d'autre part, les fonderies du Mecklembourg et du Danemark, qui ne pouvaient le tirer que de la Cornouailles, en faisaient une grande consommation. Or, les Celtes du Rhin, les Bataves, qui naviguaient sous la protection de leur Néhalennia, auront apporté avec l'étain leur grande déesse aux Germains adorateurs de Nerthus[2]. C'est ainsi que l'Isis Pharia, en voyageant de station en station et en changeant de nom et de forme,

[1] *Germ.*, 35.

[2] A cette supposition, on peut faire une forte objection : l'absence de toute monnaie gauloise dans le Hanovre et le Danemark.

aura pénétré par le Rhône, le Rhin et la côte frisonne, jusques à l'angle sud-ouest de la Baltique.

D. Les Cimbres et les Æstiens.

Les Æstiens au Palus Estia; celtes, peut-être irlandais; leur Grande déesse avec les images de sangliers. Le *pras* et le *peatar* irlandais chez les Scandinaves.

Les Cimbres, celtes par leurs noms de lieux et par leurs armes. Leurs bronzes. Leur immigration dans le berceau de l'étain. Leur commerce avec Thulé et leur influence sur les Scandinaves. Leur départ pour le sud. Leurs descendants, les Elfes forgerons.

De la contrée où règne Nerthus, nous passons : vers le Nord, dans la péninsule Cimbrique ou le Jutland, d'où les Cimbres s'étaient jetés au temps de Marius sur l'Italie, et vers le sud-ouest, dans le Palus Estia (p. 418), où nous plaçons (avec M. Redslob) les Ostions de Pythéas et les Æstiens de Tacite[1].

Les Æstiens, suèves par leurs mœurs, étaient celtes, bri-

[1] Tacite (*Germ.* 45) a été induit en erreur par des renseignements incomplets. Il ne dit pas le moindre mot des îles Glessaires de Pline, et cependant il avait vingt-cinq ans à la mort de ce dernier. Or il est difficile d'admettre qu'en moins de quarante ans le commerce de l'ambre qui se faisait dans l'île de Borchana, eût complètement cessé, et que le seul peuple qui recueillît cette substance fût celui des Æstiens qu'on prend pour les aïeux des Esthoniens et pour des Finnois habitant la Prusse orientale et la Courlande. Nous savons sans doute que dans les premiers siècles de notre ère il se faisait entre la côte prussienne et les villes grecques du Pont-Euxin un commerce fort actif, dont l'ambre était le principal objet; mais à cette même époque Rome recevait certainement par une voie directe l'ambre de l'Elbe et du Jutland. Tacite aura confondu ces deux routes, et transporté les Æstiens de la patrie occidentale de l'ambre dans sa patrie orientale. — Les Æstiens ont fait place aux Saxons-Ostphales, que l'on connaissait en Angleterre sous le nom d'Easterlings. Ces Saxons ont été par leur commerce les précurseurs des Hambourgeois au commencement du moyen âge. Ils étaient célèbres par leur probité, comme les Chauques de Tacite, et par la pureté de leur or, qu'on appelait l'or *sterling*.

tons par leur langue et par leur culte. Ils adoraient la Mère des dieux, et le signe de leur religion, leur amulette était une figure de sanglier, qu'ils portaient à la main. Le sanglier est druidique (p. 352), les images de sanglier sont irlandaises (p. 382). Les Æstiens seraient-ils des Gaëls qui seraient venus d'Erin recueillir l'ambre aux lieux qui le produisent? Leur divinité suprême était, comme celle des Varins et des Angles, leurs voisins, comme celle des Suèves, comme celle des Bataves, une grande déesse; mais cette déesse n'était ni Nerthus, ni Isis, ni Néhalennia; peut-être était-ce la Cérès irlandaise (p. 376).

Que les Æstiens soient ou non des Irlandais, au moins nous paraît-il certain que les Irlandais, pendant l'âge du bronze, ont non-seulement fait le commerce du bronze et de l'ambre avec les Scandinaves, mais exercé sur eux une certaine influence. Nous rappellerons ici ce que nous avons dit de la propagation dans le nord et dans le centre de l'Europe des noms irlandais IARN, *fer*, LIDR, *cidre*, BIOR, *bierre*, et nous insisterons spécialement sur ceux de PRAS, *étain*, et de PEATAR, *bronze* (p. 104. 250).

Le nom primitif et indigène du cuivre chez les Germains et les Scandinaves est AIS, EIS, ÉR, qui est le ÆS latin et qui s'est conservé jusques à nos temps sous sa forme de ERZ. Plus tard le nom irlandais de PRAS s'introduit non point chez les Germains, mais chez les Scandinaves, qui donc étaient seuls en relations de commerce avec l'île d'Erin. A dater de l'ère chrétienne, le CUPRUM latin reçoit droit de cité dans la langue germaine et pénètre par la Germanie dans les langues scandinaves. Il fait tomber en désuétude le terme de *bras* chez les Danois plus voisins des Germains que les Suédois; mais ce nom de *bræs* se maintient chez les Anglo-Saxons, qui dans leur berceau avaient été en contact journalier avec les Æstiens, que nous supposons irlandais[1].

Quant à l'étain, ni les Scandinaves ni les Germains n'ont

[1] Il est digne de remarque que les Lapons, qui ont appris à connaître le cuivre par les Suédois, le nomment non point *koppar* ni *bras*, mais *air*, qui est le terme le plus ancien (p. 98).

de nom indigène pour le désigner, et les uns et les autres ont reçu ce métal des Celtes. Mais il est arrivé aux Germains sous le nom de *zinn,* comme aux Latins sous celui de *stannum,* par les routes du commerce continental, tandis que le *peatar* irlandais arrivait par mer aux seuls Scandinaves. Ajoutons que l'archéologie, qui a recueilli dans notre Suisse des masses d'étain, n'en trouve en Danemark que de bronze. Les Danois recevaient des étrangers l'étain et le cuivre déjà mêlés et jamais purs.

Les Cimbres sont, comme les Æstiens, des Celtes, et sans doute des Cymris, des Belges, comme les Celtes des Gaules septentrionales et des Pays-Bas. Leur indigénat celtique résulte de leur nom même, et des noms de lieux que les anciens nous ont conservés [1].

KIMRO, KIMBRO, dans le dialecte du pays de Galles, signifie *le premier habitant* en date ou en rang.

Mentanomon, la côte des Guttons dans Pythéas (p. 426), que le voyageur phocéen disait être, par une très-grave erreur [2], de 6000 stades ou de 250 lieues de longueur, et qui comprenait le Watt ou la zône mi-terre mi-mer des Pays-Bas, des Frises et de la Ditmarsie; l'*æstuarium Oceani,* de Pline; en cymri, le *lieu,* MEN, de la *petite,* TON, *vague* ou *eau,* MAN.

Basilia; BAS ILE, *bas-pays :* ce nom convient parfaitement aux marais et aux îles des Ditmarses (p. 426). Il subsistait encore au moyen âge dans celui de Basilibora, aujourd'hui Wesselburen, *la maison des échanges.*

Abalus, sans doute la capitale des Cimbres; c'est le même nom qu'Aballo, aujourd'hui Avallon (Yonne) et que l'île d'Avallonia dans le canal de Bristol [3]. Les Danois ont changé plus tard ce nom celtique en Ebeltoft, le *fond* (TOFT) des *pommes*

[1] Pline, *Hist. nat.*, 4, 27. 4.

[2] L'erreur provient des lenteurs d'une navigation qui suit tous les replis d'une côte profondément découpée. La côte d'ailleurs n'avait pas sa forme actuelle avant l'inondation cimbrique.

[3] *Peuple primitif,* t. 2, p. 594.

(AEBLE). Ebeltoft, qui a été au moyen-âge un port important et qu'a remplacé Aarhuus, est en face de Halmstad ou de Thulé (p. 418) et au centre d'une des contrées les plus riches en ambre (p. 130). Les Cimbres d'Abalus vendaient cette précieuse substance à leurs voisins, les Teutons ou Ditmarses du Holstein oriental, qui l'apportaient vers les îles Glessaires (p. 139).

Cartris, le cap Skagen, de CARTH, *côté extérieur, extrémité.*

Rubeas, promontoire qui sépare la mer Morimaruse au sud et la mer Cronienne au nord; de RHYBYZ, *signe, avertissement,* signal, colonne d'Hercule, élevée par les Cimbres ou les Phéniciens sur la côte suédoise au nord de Halmstad.

Morimarusa, Y MOR MARW, *la mer morte;* la partie de la mer Baltique qui baigne les îles danoises.

Cronium, la mer qui commence un jour de navigation au delà de Thulé, et que Redslob place sur la côte suédoise du Kattégat, où la mer est couverte d'armées de méduses, comme elle l'est du reste aussi vers le Holstein oriental; de CRONI, *rassembler,* ici dans le sens d'*épaissir*. Cette mer aux eaux gélatineuses est la même que la mer Amalchienne ou Laiteuse (p. 419).

Lund en Scanie et Londres sur la Tamise.

Les Cimbres sont, ensuite, des Celtes par leur armure[1], qui différait complètement de celle des Germains (p. 397) et était toute pareille à celle des Gaulois. Leurs longues et lourdes épées étaient sans contredit de fer (p. 345), et leurs quinze mille cavaliers, s'ils eussent été des Germains, n'auraient pas eu des cuirasses de ce même métal (p. 356). Leurs chaînes de fer rappellent sans doute celles des Chattes ou Hessois; mais les Chattes n'avaient-ils pas emprunté aux Cimbres l'usage de s'enchaîner les uns aux autres pendant le combat? D'ailleurs l'archéologie n'a pas retrouvé dans le Jutland les armes des Cimbres, sauf des cottes de mailles en fer dans les tourbières de Flensbourg (p. 447). Les épées des Cimbres ont-elles été consumées par la rouille? ou les confond-on avec

[1] Plutarque, *Marius*, 25 et 27.

celles de l'âge danois du fer? ou le séjour des Cimbres dans le Jutland a-t-il duré trop peu de siècles pour qu'ils aient laissé après eux de nombreuses preuves de leur présenec?

Les Cimbres appartiennent d'ailleurs à l'âge du bronze : par leur taureau de bronze, qui était leur palladium; par leur vase très-sacré de bronze, dont les restes de ce peuple firent présent à l'empereur Auguste[1]; par l'immense vase de bronze, du contenu de vingt amphores, au dessus duquel leurs vieilles prêtresses égorgeaient les prisonniers; par les ceintures de bronze que portaient ces prêtresses. Je ne sais si l'on a trouvé de pareilles ceintures dans le Nord, mais elles apparaissent avec le premier âge du fer en France, en Suisse, dans les Alpes orientales. Le taureau de bronze nous rappelle les vases et idoles en forme d'animaux de la Nord-Allemagne (p. 398), et le vase des sacrifices celui du bas-relief de Kivik et celui du tumulus de Peccatel (p. 425).

Comme dans le Jutland ainsi que dans toute la Nord-Europe le peuple de l'âge de la pierre était selon nous de race teutonique, nous ne pouvons faire arriver les Cimbres dans leur presqu'île qu'avec ou pendant l'âge du bronze. Nous supposons que le motif de leur invasion a été de s'emparer du principal berceau de l'ambre, la contrée d'Ebeltoft ou Abalus, et que cette invasion a eu lieu à l'époque, assez récente, où d'autres Cimbres, d'autres Belges abandonnaient leur patrie, le nord des Gaules, pour prendre possession de toute la côte méridionale de l'Angleterre et attirer à eux le commerce de l'étain.

D'Abalus les Cimbres auront étendu leurs relations mercantiles sur tout l'archipel danois, et fondé au Lagnus, près de Thulé, dans la province de la Suède qui fait face au Jutland (p. 418), une colonie où se faisait tout le commerce de pelleteries de la péninsule scandinave. Ainsi s'expliqueraient les mœurs et les coutumes celtiques des habitants de Thulé au temps de Pythéas[2]. Ils cultivaient les céréales, les légu-

[1] Strab. 7, 2.
[2] Strabon, 4, 5. 5.

mes, les arbres fruitiers et, ce qui est fort remarquable, ils coupaient leurs blés par l'épi (p. 248), sans doute avec des faucilles de bronze, dont les archéologues du Nord ont trouvé plusieurs exemplaires. Ils fabriquaient non seulement de l'hydromel, du meth, ainsi que tous les peuples transalpins, mais aussi de la bière, qui était la boisson favorite des Gaulois (p. 249). Si les Cimbres eussent été des Britons, leurs élèves à Thulé auraient eu pour greniers des silos ; mais ils serraient les épis et les battaient dans des granges à cause des pluies fréquentes et des nombreux jours sans soleil, et les granges sont très-probablement une invention des Gaulois. Les Cimbres, qui peut-être travaillaient le fer plus que le bronze, auront poussé leur commerce sur les côtes de la Norvège jusques aux Loffodes, et ainsi s'expliquerait encore comment la Norvège ne possède pas d'antiquités de l'âge du bronze, et comment, néanmoins, elle excitait assez vivement la curiosité de Pythéas[1] pour qu'il ait poussé son exploration jusques au cercle polaire. Enfin, les relations mercantiles des Cimbres d'Abalus et du Lagnus avec la Scandinavie rendraient compte, dans l'ancienne religion des Scandinaves et dans les superstitions actuelles de leurs descendants, de certains traits qui caractérisent la race celte ou que du moins elle partage avec les Sémites : la coutume d'allumer de grands feux (p. 375) et de les traverser d'un saut à la fête de Balder, qui se célèbre en Norvège jusques sous le cercle polaire ; certaines pratiques relatives au gui ; dans le mythe de ce même dieu Balder, le gui qui fournit la flèche dont il est mortellement blessé de la main du méchant Hoeder ; une grande vénération pour l'if, qui, dans les Gaules, était, comme le gui, une plante sacrée, chère aux Druides[2], et, pour les rois au moins, l'usage des chars de guerre (p. 248).

Au temps de Marius les Cimbres, chassés de leur patrie par une invasion de la mer du Nord, descendirent au sud et

[1] Pythéas distingue Thulé ou Halmstadt, et le pays de Thulé ou la Scandinavie.

[2] Voyez pour ces faits l'écrit de Nilsson, qui les expose au long et les discute avec soin.

allèrent périr dans les champs de Verceil. Les faibles restes de cette puissante nation végétèrent quelque temps encore dans leur péninsule, où Tacite fait mention d'eux, et où Ptolémée les place vers le cap Skagen. Dans les traditions scandinaves, ils habitent, sous le nom d'Elfes, la contrée de la Norvège qui fait face à ce cap, mais où l'archéologie n'a su découvrir ni les urnes cinéraires ni les bronzes du second âge. Ces Elfes passaient pour les armuriers des Ases et leurs alliés contre les géants. Ce sont eux qui ont forgé (on ne dit pas en quel métal) le marteau-foudre de Thor et l'épée d'Odin, comme aussi le vaisseau de Freyr et son sanglier aux poils d'or.

E. Commerce maritime des Phéniciens.

Indices : épées; monnaies; symboles de Kivik; culte de Baal et de Balthis. Eléments multiples des bas-reliefs de Kivik. Culte ténébreux de Peccatel.

Nous avons cherché jusques ici à expliquer l'élément sémitique de la civilisation du Nord pendant l'âge du bronze par l'action intermédiaire des Celtes, belges ou irlandais, et par le commerce danubien. Mais les Phéniciens n'ont-ils pas visité en personne les terres de l'ambre ? les vaisseaux de Ménosca et de Gadès n'ont-ils point abordé aux îles Glessaires et pénétré par le *détroit* de l'Eider jusques au cœur de la Baltique ?

Le seul souvenir que la tradition ait gardé de leur présence dans ces contrées, ce sont les colonnes d'Hercule, qu'elle croyait exister sur les côtes germaines de la mer du Nord (p. 263). La géographie ne connaît sur ces côtes ni cap, ni île dont le nom soit sémitique. La linguistique ne signale aucun élément phénicien dans le bas-allemand et le danois. L'archéologie seule croit en découvrir quelques traces dans les mœurs et les croyances des Scandinaves. Mais il est fort difficile de faire le partage entre le Baal des Sémites et le Béal des Irlandais (p. 375), ou entre les feux des cultes orientaux

et les feux du druidisme. En tout cas, il serait bien difficile d'admettre qu'aux temps de Strabon, de Pline et de Tacite des vaisseaux gaditains sillonnassent la mer du Nord, et il faudrait reculer bien des siècles avant Jésus-Christ l'époque où les marchands tyriens de Cadix, où les colons sidoniens de la Biscaie seraient venus chercher eux-mêmes l'ambre sur les côtes des Frisons.

Les indices, d'une réelle valeur, fournis par l'archéologie sont les suivants :

1° Les nombreuses épées à petite poignée trouvées dans le Danemark. Elles ressemblent beaucoup à celles de l'Angleterre, de l'Irlande et de la France, que nous savons par Strabon être de fabrique gaditaine (p. 121). Mais elles pourraient avoir été apportées aux Scandinaves par l'intermédiaire des Vénètes ou des Irlandais. Il est d'ailleurs impossible aujourd'hui d'expliquer comment elles sont d'un travail plus soigné et plus élégant que celles d'aucun autre pays.

2° D'après M. Nilsson, on a trouvé à plusieurs reprises, dans des monuments de l'âge du bronze, des fragments de cuir percés de plusieurs clous rivés, qui seraient des débris de la monnaie carthaginoise en morceaux de cuir scellés (p. 208). Mais un cachet est autre chose que des clous.

3° Le cône solaire et le croissant lunaire des bas-reliefs de Kivik sont phéniciens et carthaginois.

4° Dans la paroisse de Raflunda (sud de la Suède), qui doit avoir été le siége d'un important commerce de succin (RAF), est un gros bloc informe de granit, le Balthastein, où, d'après la tradition populaire, la déesse Balthe faisait sa demeure. Balthe est l'épouse de Baal, et nous ne connaissons pas de déesse de ce nom chez les Gaulois ni chez les Irlandais.

5° Plusieurs noms de lieu témoignent du culte qu'on rendait à Balthis et à Baal. Ainsi Belteberga et Balsberg en Scanie, Bals-elf et Bals-fiord au sud de Tromsoë en Norvége.

6° Près de Falköping est un Balderstein, *pierre du* dieu *Balder*, qui est un bloc erratique à bassins, où l'on immolait sans doute des victimes humaines. Balder était donc primi-

tivement par son nom et par son culte un Baal-Moloc, et une révolution quelconque dans les croyances scandinaves aura fait de lui le jeune dieu *blanc* (BALTAS, en lithuanien), le dieu de la beauté et de la bonté. Le même tumulus en Norvége s'appellera indifféremment dans la bouche du peuple Baleshaug et Baldershaug, et *les feux de Balder* en Scandinavie sont les mêmes que *les feux de Baal* en Irlande (p. 375).

7° M. Nilsson, trouvant sur la côte de la Norvége, près des Loffodes, plusieurs noms de lieux formés avec celui du dieu Baal ou Balder, suppose que les pêcheries de cet archipel remontent aux Phéniciens. Mais les Phéniciens auraient apporté dans ces contrées leurs bronzes, qui accompagnent partout leurs pas, et on n'en a point trouvé encore dans la Norvége.

L'argument le plus puissant en faveur de la thèse de M. Nilsson, ce sont sans contredit les symboles de Kivik; car ils sont du plus pur style phénicien. Mais ce monument est le produit d'une civilisation très-complexe, dans laquelle en tout cas l'action immédiate des Sémites n'entre que pour une faible part. Les prêtres encapuchonnés[1], supposent le bardocucullus des Gaulois et des Irlandais (p. 375). Le dessin des hommes qui dansent, est venu de Babylonie par l'Etrurie, Hallstadt et la route des fonderies ou de Rugen (p. 391). Les instruments de musique et les barques sont indigènes, et le vase du sacrifice est peut-être, comme celui du cairn de Peccatel, l'indice de l'influence que les Cimbres auraient exercée sur les Scandinaves comme sur les Goths du Mecklembourg[2].

[1] Comparez le bas-relief de Kivik avec la pl. 57 de l'*Espagne* dans l'*Univers pittoresque :* c'est une scène de l'inquisition où des prêtres encapuchonnés (et masqués) accompagnent au supplice les condamnés.

[2] Voyez sur ce culte sanguinaire et mystérieux, qui semble accompagner partout le culte public des Celtes, p. 378. 342. 287. 269.

F. Les Suions ou les Vanes.

Suions, mœurs pacifiques, flottes, commerce. Mœurs pacifiques des Vanes, et leurs dieux Niord, Freyr et Freya avec leurs chars et leur sanglier. Suions, Vanes, Angles, Gothons, Suèves, Vandales : même famille. — Les Vénèdes de la Prusse, slaves ou lettes.

Dans les îles danoises vivaient au temps de Tacite[1] les Suions, qui ressemblaient bien peu à ces intrépides pirates qui sous le nom d'*Hommes du Nord* furent pendant plusieurs siècles la terreur de la France et de l'Angleterre. Ils obéissaient à un souverain absolu ; leurs armes étaient renfermées sous la garde d'un esclave; les richesses étaient chez eux en grand honneur, et leur puissance résidait dans leurs bateaux ou vaisseaux à deux proues et sans voiles. Chez un peuple désarmé, qui estime très-haut la richesse, une flotte ne peut servir qu'au commerce, et dans une région aussi pauvre, aussi sauvage, aussi froide qu'était ou qu'est encore la Scandinavie, le seul objet d'échange devait être l'ambre avec les pelleteries. Mais rien ne nous autorise à croire que les bateaux des Suions allassent en Armorique ou en Irlande échanger leurs richesses contre l'étain. Il est bien plus probable qu'ils se bornaient à recueillir l'ambre de la Baltique et les pelleteries de la Suède, et à les déposer à l'entrée du détroit du Slesvig, d'où les Teutons et les Æstiens les transportaient aux îles Glessaires.

Les mœurs pacifiques des Suions correspondent à celles que l'Edda attribue aux Vanes. Les Vanes se distinguent des Ases belliqueux par leur caractère bon et aimable, leur sagesse et leur vie de laboureurs et de marins. La guerre qui avait éclaté entre les Vanes et les Ases, s'était terminée par une alliance et une paix durable, et les adorateurs d'Odin, de Thor et des autres vieilles divinités de la race teutonique ou askénazite empruntèrent à leurs nouveaux amis trois

[1] *Germ.*, 44.

dieux, dont le culte n'avait rien d'austère, et auxquels la vie humaine était redevable de tout ce qu'elle peut avoir de grâce et de charmes: c'étaient Niord, Freyr et Freya.

Niord, le dieu de la mer, est l'époux de Nerthus et le père de Freyr et de Freya (p. 431). Nerthus n'a pas été adoptée par les Ases ou les Scandinaves du moyen-âge. Ils l'ont métamorphosée en une Jord, qu'ils ont donnée pour compagne à leur grand dieu Odin et pour mère à Thor.

Freya est la lune et Vénus; Freyr le soleil. Ils ont pour attribut commun un sanglier aux poils d'or [1]; c'est le sanglier des Æstiens (p. 436). Freya avait en outre un char, celui de Nerthus; Freyr, un char sur lequel on le promenait solennellement et qu'accompagnaient de jeunes prêtresses, et un vaisseau qui était le symbole des nuées et qui correspond au vaisseau de l'Isis des Suèves.

Les Vanes sont, par les symboles et les noms de leurs dieux, frères des Suèves, des Angles, des Æstiens, qui adoraient Isis, Nerthus, la Mère des dieux. Les Suions, d'autre part, par leur obéissance à leurs rois, sont frères des Rugiens, des Lémoviens, des Gothons, qui ne se peuvent séparer des Angles et des Varins, et qui faisaient, comme eux, partie de la grande famille des Guttons ou Goths, des Suèves ou Vandales (p. 426). Mais le nom des Suions n'est qu'une forme scandinave de celui de Suèves, et les Vanes semblent être des Vandales.

Toutefois des mœurs aussi pacifiques que celles des Suions surprennent chez des Germains ou des Scandinaves. Elles conviendraient mieux à des Slaves. Or, les Slaves ou les Lithuaniens n'étaient séparés des Germains, des Lémoviens, des Gothons que par la Vistule, et de ce fleuve jusques aux premiers Finnois, ils portaient le nom de Vénèdes. Peut-être ces Vénèdes des côtes prussiennes de la Baltique avaient-ils occupé en même temps que les Suions les îles danoises, et tempéré par la douceur de leur caractère la violence du

[1] Les fibules à tête de sanglier sont en Scandinavie assez fréquentes dans l'âge du fer.

tempérament suève. Les Vanes seraient ainsi des Vénèdes plutôt que des Vandales, et les Suions un mélange de Slaves et de Scandinaves.

G. Derniers siècles de l'âge du bronze.

Invasions et conquêtes des Goths.

Aux second et troisième siècle, commerce par mer des Gaulois avec le Danemark (épées de fer), et commerce par l'Oder, Bornholm et Gothland avec les Suédois du Mælar.

Les Goths dans la Gothie suédoise et les Jutes en Jutland. Les Suions devenant les Danois; Dan et Freyr inhumés. Fin de l'âge du bronze dans le Danemark.

Fin de cet âge dans le Mecklembourg.

Depuis le cinquième siècle, commerce de la Scandinavie avec Constantinople et plus tard avec les Arabes de la Perse.

Moins d'un siècle sépare de la *Germanie* de Tacite la *Géographie* de Ptolémée, et dans cet intervalle une grande révolution s'était opérée dans la Nord-Europe. Les peuples goths s'étaient ébranlés et avaient commencé cette grande migration qui devait mettre fin à l'empire romain. Au sud-est, ils avaient envahi la Russie méridionale, où Hermanrick devait fonder vers l'an 350 un immense empire. A l'est, les Gothons, franchissant la Vistule, avaient refoulé et soumis les Vénèdes. Au nord, les Goutes de Ptolémée, les Gautigoths de Jornandès s'étaient emparés de toute la Suède méridionale, qui porte aujourd'hui encore le nom de Gothie. Vers l'ouest, peu de temps après Ptolémée, ces Goutes ou Joutes, avaient occupé la péninsule Cimbrique, que le départ de ses Cymris avait sans doute laissée à demi déserte, et qui est devenue le *pays des Jutes*, le Jutland.

Mais avant de poursuivre l'histoire des nations scandinaves, disons quelques mots de leur commerce avec les Romains.

Nulle route de commerce n'unissait Cologne à Tréva ou Hambourg : aussi le bassin du Weser est-il complètement dépourvu de monnaies romaines. Mais elles se trouvent en assez grand nombre dans le Slesvig et le Danemark avec

toute espèce d'antiquités, statuettes, vases, miroirs, armes, outils, dont la provenance romaine est attestée ou par leurs formes et leur style, ou par leurs inscriptions latines, ou par l'emploi du zinc[1]. Déjà même apparaissent en foule les objets en fer et quelques rares objets en argent. Ainsi les tourbières de Nydam, près de Flensbourg, ont livré récemment, avec des monnaies impériales de l'an + 67 à 217, un bateau qui avait coulé à fond, et dont la cargaison était composée de haches, de couteaux, d'épées, de lances, tous en fer. On prétend lire des caractères runiques sur les planches de ce bateau. De même en Fionie, à Westerschnabek sur la côte ouest, on vient de déterrer sous six pieds de tourbe un autre canot contenant des monnaies romaines du troisième siècle et des armes en fer. A Thorsbjerg, les médailles étaient de l'an + 60 à 197, et il ne restait plus des armes et des haches en fer que les poignées en bronze, que la rouille avait respectées. A Alesö, en Fionie, c'étaient des fers de lance ornés en bronze, tout pareils à ceux qu'on a trouvés dans le lit de la Tamise, des celts ou haches en fer et un ornement en laiton figurant un oiseau de proie fantastique (p. 317). Enfin, les mêmes tourbières de Nydam avaient déjà fourni, mais sans médailles, un diadème en argent, un mors de cheval en bronze, et une foule d'objets en fer : 160 flèches, dont une porte des caractères runiques, 30 haches, 500 lances, 80 épées et quelques cottes de mailles. De ces précieuses trouvailles nous concluons que le commerce étranger inondait pour ainsi dire d'objets en fer les pays danois pendant les derniers temps de leur âge du bronze; que ce commerce se faisait par mer sur des bateaux qui partaient probablement des bouches du Rhin, et qui sombraient parfois dans le *détroit* de l'Eider; que ces épées en fer étaient de fabrique gauloise, et que nous étions bien fondé à chercher dans les Gaules le berceau de la métallurgie scandinave de l'âge du fer (p. 361); enfin, que les Cimbres recevaient déjà des Gaules leurs cottes de mailles (p. 438). Mais ce commerce

[1] *Das Ausland,* 1864, N° 39. — Lubbock. p. 8-10.

n'a pas duré longtemps ; car les monnaies romaines du quatrième siècle sont extrêmement rares en Danemark. Les invasions sans cesse renaissantes des Germains auront isolé la Scandinavie et les Gaules, et ruiné à demi l'industrie de ce dernier pays.

Si le Weser, si le nord-ouest de l'Allemagne est pauvre en monnaies impériales, elles abondent au contraire dans les bassins de l'Oder et de la Vistule, le long des grandes routes du commerce de l'ambre (p. 147). Ici, comme en Danemark, les plus anciennes de ces monnaies sont de Néron et les plus récentes d'Alexandre Sévère. Elles ne sont d'ailleurs nulle part aussi nombreuses qu'à Bornholm, et elles ne sont même point rares dans les deux îles d'Œland et de Gothland. Ptolémée nous avait conduit de la Pannonie à Rugium ; de Rugium, guidé par l'archéologie, nous naviguons en droite ligne vers Bergos qui est Bornholm (p. 418), et de Bornholm vers la côte orientale de la Scanie et le Bleking. Là sont les monuments de Kivik et de Willfara ; là les tombeaux de l'âge du bronze sont plus nombreux que partout ailleurs ; là est Raflunda, le marché de l'ambre (p. 442). Plus au nord vivaient dans la Suède propre les Suéthans de Jornandès, dont la richesse consistait en pelleteries, et les îles de Gothland et d'Œland étaient vraisemblablement les marchés où les marchands du sud échangeaient contre ces peaux de grand prix l'ambre et les monnaies romaines, dont les barbares du Nord se faisaient des colliers.

Les Goths, que nous avons laissés dans la Suède méridionale, y avaient apporté leurs armes de bronze. Aussi la limite du bronze y est-elle celle de leurs établissements. Ils se sont fixés à l'ouest, du côté de Thulé, dans la *Vestrogothie*, qui fut le foyer de leur puissance. L'*Ostrogothie*, malgré la fertilité de sa région centrale et la beauté de ses campagnes entrecoupées de rivières, resta longtemps une terre à demi déserte et sans histoire. Les côtes à l'ouest, le Wiking, et au sud-est le Bleking et le Smaland, devinrent célèbres par leurs hardis pirates, qui furent l'effroi de la Bal-

tique et de la mer du Nord, et dont le butin allait, au travers d'immenses forêts, s'échanger dans les villes de l'intérieur de la Vestrogothie. Les Goths ont été soumis au neuvième siècle par les Suédois du lac Mælar et de Sigtuna, dont les armes étaient de fer.

L'histoire des Jutes est très-obscure. Peu nombreux, ils se seront mêlés aux indigènes, qui étaient scandinaves et dont la langue ne pouvait différer beaucoup de la leur. Une partie de ces Jutes émigra après les Anglo-Saxons en Britannie. C'est là qu'ils sont mentionnés pour la première fois dans l'histoire par Bède le Vénérable (vers 700). Les Anglo-Saxons, qui étaient Germains comme eux, les reconnaissent formellement pour leurs frères, et les louent de leur haine mortelle pour les Danois, qui étaient des Scandinaves.

Les Goths ont-ils envahi les îles danoises comme ils ont fait le Jutland et la Gothie? On l'ignore. Il paraît en tout cas que les Suions ou les Vanes, qui s'étaient enrichis par le commerce pendant de longs siècles de paix, furent arrachés à leurs fêtes et forcés à saisir leurs armes par les émigrations et les attaques des Goths, qui les cernaient de tous les côtés. Cent ans après Ptolémée, cent ans avant Hermanrick, vers l'an 270, parut, d'après la légende, Dan le superbe, qui réunit sous son sceptre la Sélande et la Scanie et qui donna son nom aux Danois. Il fut l'aïeul de ces redoutables rois qui firent sous Swenon (981) et Canut la conquête de l'Angleterre. De 856 à 936, le trône avait été occupé par Gorm et son épouse Thyré, dont les tumulus, de l'âge du fer, dépassent en grandeur et en hauteur tous ceux de l'âge de pierre. Ils ont 35 coudées de hauteur, 250 de circonférence, et celui de Thyré renferme une chambre en chêne comme les tombeaux norvégiens de l'âge du fer.

Il est digne de remarque que Dan le superbe passe pour avoir le premier en Danemark répudié le mode de l'incinération et ordonné qu'on l'inhumât avec toutes ses richesses et son cheval. Le retour à la sépulture de l'âge de la pierre,

qui, au reste, pendant l'âge du bronze, n'avait jamais été entièrement délaissée, n'indique-t-il pas que Dan était le chef ou la personnification de la race primitive des Suions, reconquérant leur indépendance et passant de leur paisible enfance à leur héroïque et turbulente jeunesse ?

La sépulture de Dan nous rappelle celle de Freyr. Dan était le roi des Suions, qui sont des Vanes ; le dieu des Vanes était Freyr ; Freyr dans la légende était devenu un roi, un homme mortel, et l'on racontait que, tandis que Odin ordonnait à ses adorateurs de brûler les corps, les serviteurs de Freyr avaient à sa mort résolu de l'inhumer sous une haute colline, où ils pratiquèrent une porte et trois fenêtres, et où ils jetèrent par ces fenêtres son or, son argent et son cuivre-bronze. La mention de ces trois métaux à l'exclusion du fer est d'ailleurs très-significative. Le bronze et l'or caractérisent le second âge, et l'argent apparaît vers la fin de cet âge et à l'approche de celui du fer.

Nous ne poursuivrons pas plus loin l'histoire des Vanes scandinaves, dont le nom historique a été d'abord celui de Suions et plus tard celui de Danois. Le traité de paix qui est intervenu d'après l'Edda entre les Vanes et les Ases, signifierait, suivant une hypothèse assez accréditée, que les Scandinaves de la Suède auraient par petites bandes émigré en Danemark et auraient communiqué aux Suions leur religion d'Odin et leurs mœurs sanguinaires.

Les archéologues scandinaves admettent qu'en Danemark l'âge du bronze n'a pris fin que peu de temps avant l'établissement du christianisme dans ce pays, vers le septième ou le huitième siècle. Dans l'immense durée de cet âge, la domination des Cimbres sur le Jutland avec leurs épées en fer ne serait qu'un épisode, qu'un accident.

Dans le Mecklembourg et la Poméranie, l'âge du bronze finit aux cinquième et sixième siècles par l'arrivée des Wendes, les plus occidentaux des Slaves, qui occupent des contrées abandonnées par la population germaine. A cette même

époque apparaissent : le fer sous des formes et avec une ornementation toutes semblables à celles des Scandinaves ; le bronze avec une addition de 1,57, de 4,24, de 5,6 % de plomb ; le zinc et les antiquités des Romains ; l'argent ; les urnes funéraires[1] en argile, d'un fort beau travail, déposées en nombre incroyable dans des cimetières. Plus d'inhumation ; plus de celts ni de courtes épées ; plus de spirales. Mais, en fer, de longues épées flexibles, repliées dans les urnes ; des couteaux, des pointes de lances et de flèches, même des haches de guerre, et en bronze quelques ornements ; puis, du verre blanc et bleu et de l'ambre ; l'or excessivement rare, tandis que l'argent devient très-fréquent.

Vers la fin de l'âge du bronze et dans les premiers temps de l'âge du fer, il s'opère une grande révolution dans les relations commerciales de la Nord-Europe avec le monde civilisé. Du côté de l'Occident elles sont interrompues par les longues tempêtes qui jetèrent les Germains sur l'empire romain (p. 448). Mais elles ne cessent à gauche que pour devenir d'autant plus actives avec l'Orient. La route que les marchands grecs du Pont-Euxin s'étaient frayée avant l'ère chrétienne par le Dnieper et le Pripet vers la patrie prussienne de l'ambre (p. 146), avait été peu fréquentée pendant plusieurs siècles ; car sur les rives sud-est de la Baltique les monnaies grecques sont très-rares, et les antiquités de l'âge du bronze y sont si peu nombreuses que ce pays est certainement resté jusques à l'approche de l'âge du fer dans la barbarie où l'avait laissé celui de la pierre (p. 132). Tout à coup, au cinquième et pendant le sixième siècle, les Scandinaves se trouvent en rapports si fréquents avec Constantinople qu'ils en reçoivent une quantité de monnaies d'or. Ils les portaient suspendues au cou, et déjà même ils tentaient de les imiter. Ces copies grossières sont connues sous le nom de *bractéates d'or*. A cette date, ces peuples ne connaissaient

[1] Voyez cependant les doutes exprimés, p. 406.

encore pas d'autre moyen d'échange que des barres d'or ou d'argent et surtout des anneaux d'argent (p. 245). La première monnaie scandinave date de l'an mil et d'un roi danois.

Cependant, déjà vers l'an 700, arrivaient en Danemark les premières monnaies arabes, à légendes kufiques. Elles abondent en Bornholm, comme celles des empereurs romains (p. 448), et en Gothland. C'était le temps où il se faisait par le Wolga un commerce très-considérable, dont Nowgorod était le principal centre, et qui donnait à Sleswig une importance telle que cette cité était fort bien connue des écrivains mahométans. Le déclin de ce commerce asiatique s'annonce par le fait que les monnaies arabes disparaissent de la Scandinavie vers l'an 1050. Mais au dixième siècle, l'île de Gothland, où grandissait Wisby, recevait en très-grand nombre des monnaies anglo-saxonnes et allemandes, et la Nord-Europe renouait ainsi avec l'Occident des relations qui, d'ailleurs, n'avaient certainoment jamais été tout à fait brisées.

Le commerce de Nowgorod, dont nous venons de dire un mot, était en partie alimenté par un foyer de métallurgie qui s'était formé chez les peuples de la Livonie. Ils ne mêlaient plus le cuivre et l'étain, comme l'avaient fait avant eux ou comme le faisaient encore tous les peuples transalpins. Leurs procédés étaient ceux de l'industrie romaine : ils employaient le zinc et produisaient du laiton. Comment expliquer cette métallurgie romaine chez les Finnois des provinces russes de la Baltique ? Si nous ne pouvons résoudre d'une manière satisfaisante cette question, nous chercherons au moins à déterminer et rassembler les faits d'où doit surgir la solution.

H. L'âge du laiton en Livonie.

Les antiquités. Le peuple métallurgiste : les Vénèdes; Novgorod. Histoire du commerce dans l'Europe orientale. D'où les Vénèdes tiraient leurs métaux. Industrie à la fois romaine et grecque, scandinave, finnoise et tchoude.

Les antiquités livoniennes offrent au premier aspect une ressemblance frappante avec celles du Mecklembourg et du Danemark. On dirait les mêmes celts, les mêmes bracelets, les mêmes fibules, les mêmes colliers, les mêmes ustensiles; c'est la même prédilection pour la spirale, le cercle et la ligne ondoyante[1]. Mais un examen plus attentif ne tarde pas à faire découvrir des différences très importantes entre ces deux provinces. A l'ouest de la Baltique tout est bronze (sauf le zinc des objets de fabrique romaine, p. 447). A l'est au contraire, tout est laiton; les vingt-trois pièces analysées par M. Kruse sont toutes formées de cuivre, zinc, plomb et étain, la proportion du zinc variant de 13 et même de 7 à 20 %, celle du plomb et de l'étain de 1 à 4 ou 5. A l'ouest, grande abondance d'or et point d'argent; à l'est, grand nombre d'objets de parure en argent et peu d'or. Là, point de fer (sauf les armes qu'apportait le commerce étranger); ici, des ustensiles et point d'armes en fer. Puis à l'est, pour ornements des dessins de serpents et de dragons qui, en Scandinavie, n'apparaissent qu'après le bronze; des bagues servant de cachets, des éperons avec des étriers : tout spécialement, certaines fibules en forme de tortues, qu'avaient adoptées les Suédois de l'âge du fer, mais qui sont d'ailleurs inconnues dans tout le reste de l'Europe, tandis qu'elles font partie des ornements des chamans sibériens[2].

A quel peuple faut-il attribuer la métallurgie livonienne?

[1] On retrouve même jusques en Suisse dans les monuments de l'âge du fer les chaînettes des Livoniens à grelots en bronze et leurs perles en bronze prises dans l'étoffe des habits.

[2] J.-K. Baehr, *Les Tombeaux des Lives*, 1850 (en all.).

Les indigènes de la Courlande, de la Livonie, de l'Esthonie sont des Finnois, qui, au temps de Tacite[1], « vivaient, comme les derniers des sauvages, dans une misère affreuse; sans maisons, sans autres armes que des os aiguisés, sans chevaux. » En effet, dans ces contrées il n'y a ni tombeaux de l'âge de la pierre avec leurs silex artistement travaillés, ni tertres de l'âge du bronze avec leurs urnes, leurs armes, leurs objets de parure, leurs colliers d'ambre. Cependant, derrière ces Finnois si pauvres et si barbares, étaient cachés aux regards des Romains les Tchoudes industrieux, qui travaillaient le fer du Waldaï, et dont le commerce aurait pu développer subitement le génie industriel. Mais Ptolémée nous apprend que les Vénèdes de la Prusse (slaves ou lithuaniens) s'étaient retirés devant les Gothons vers la Courlande et la Livonie, qui doivent en effet leurs noms actuels à des peuples de race lithuanienne. Or, ces Vénèdes (p. 445) ont certainement plus de titres que les sauvages Finnois à la gloire d'être les premiers civilisateurs de ces contrées. D'ailleurs, ce sont bien certainement des Slaves, et non des Finnois, qui ont fondé au cinquième siècle Nowgorod la Grande.

Mais comment expliquer ce commerce immense dont Nowgorod devint le centre pendant que l'Occident traversait les siècles ténébreux des Mérovingiens?

Au temps d'Hérodote, le commerce des villes grecques du Pont-Euxin ne s'étendait pas dans l'intérieur de la Russie au-delà des Scythes. Aussi cet historien n'a-t-il aucune connaissance des riches contrées qu'arrose le Wolga moyen, ni des marais de la Lithuanie, ni de la Baltique. C'est à peine s'il a entendu parler des Esthes et des autres Finnois leurs voisins, les Mélanchlènes, qui ont pour vêtements *de longs manteaux noirs*.

Quatre siècles après lui, avant que le commerce de l'ambre par le Dnieper eût pris assez d'importance pour attirer l'attention des écrivains, Strabon ne connaît plus de la vaste

[1] *Germ.*, 46.

Scythie que les quelques peuples riverains de la mer Noire. Mais à mesure que la nuit s'étend sur la Russie, le jour se lève sur les régions du Caucase et du Bas-Wolga, qui pour Hérodote étaient enveloppées de voiles épais. C'est que le commerce avait pris une autre direction, et que les trésors de l'Asie centrale, auxquels les Parthes par une fausse politique fermaient la voie de l'Iran, arrivaient en Europe par les steppes du Jaïk et les passages du Caucase.

Cependant les Aorses de race finnoise et les Alains de race arya, qui erraient dans les steppes du Jaïk, ouvrirent au commerce de nouvelles routes vers l'ouest et le nord-ouest, comme le prouve la *Géographie* de Ptolémée. On ne peut qu'admirer la précision avec laquelle ce savant indique les sources de la Kama, celles du Wolga, les moindres groupes de collines dans l'intérieur de la Russie, tout spécialement le plateau du Waldaï et les rivières de la Courlande, de la Livonie et de l'Esthonie.

Ce commerce du deuxième siècle, dont l'histoire est presque entièrement inconnue, a pris au cinquième siècle (nous l'avons dit p. 451) une activité nouvelle et s'est soutenu jusques aux beaux temps des Arabes mahométans. Aussi les tombeaux livoniens livrent-ils des monnaies allemandes, anglo-saxonnes, byzantines et kufiques, dont les plus récentes sont de 1040. Différentes causes ont mis fin au onzième siècle et au commerce de Nowgorod et à cette demi-civilisation de la Livonie, qui avait duré au moins cinq siècles. Les indigènes de race finnoise sont ensuite retombés dans leur ancien état de sauvagerie, où les ont trouvés au douzième siècle les marchands de Brême, et dans lequel aujourd'hui encore végète un trop grand nombre d'entr'eux.

D'où les Livoniens recevaient-ils leurs métaux?

Le fer, des marais de la région du Waldaï.

Le cuivre, de l'Oural.

L'or, de l'Oural aussi, puisque avant eux déjà les artistes du Mecklembourg recevaient de ces riches montagnes le plus précieux des métaux. Mais, comment se fait-il que les objets en or soient si rares dans les tombeaux livoniens?

L'argent, de Transylvanie par quelque route inconnue qui aboutissait à celle du Dnieper.

L'étain, de Cornouailles? Mais où sont dans l'histoire et l'archéologie les indices d'un commerce paisible et régulier entre l'Angleterre et la Livonie, du quatrième et cinquième jusques au onzième siècle?

Le plomb... avec l'étain, d'Angleterre?

Le zinc est de nature associé au plomb et à l'argent.

Qui avait enseigné aux Livoniens les procédés romains de la fabrication du laiton?

Cet art a toujours été étranger aux Germains et aux Scandinaves. Ce n'est donc point par les Alpes et l'Allemagne ni par la mer du Nord et la Baltique qu'il a pu arriver sur les rives de la Duna. Mais si ces deux routes sont exclues, il ne reste que celle de la mer Noire et du Dnieper. On sait en outre que, sur les pas des marchands, des artistes byzantins étaient allés s'établir chez les Wendes de la Poméranie et leur avaient fabriqué leurs idoles. D'autres auraient pu sans contredit se rendre tout aussi bien chez les Vénèdes ou Wendes de la Livonie. Mais ces ouvriers alliaient-ils au cuivre l'étain ou le zinc (p. 221)? A-t-on trouvé sur les rives de la mer Noire, sur celles de la Baltique, sur la route de Kiew, des monnaies, des vases, des outils, des armes en laiton? C'est ce que nous n'avons pu vérifier.

Au reste, la métallurgie des Livoniens s'est développée sous l'action simultanée d'influences différentes. Elle s'inspirait des beaux bronzes nord-germains et scandinaves, dont elle copiait et les formes et l'ornementation. Les forgerons finnois du Waldaï lui enseignaient peut-être l'art de manier le fer (p. 30). De l'Oural enfin, elle aura reçu avec le cuivre et l'or les produits de l'industrie de ces Tchoudes qui sont pour nous des Scythes du Caucase (p. 173), et qui affectionnaient les entrelacs, les animaux s'entre-dévorant et les fibules en forme de tortue.

III. AGE DU FER.

Tombeaux, bautasteine, pierres runiques et bas-reliefs. Limites géographiques des tombeaux. Leurs antiquités.

Odin et son peuple. L'hypothèse reçue. Leur histoire authentique. Leur métallurgie ; mythe de Volundr.

En Danemark et en Scanie, où l'âge du bronze a subsisté, dit-on, jusques vers l'an 700, on a trouvé à peine une dixaine d'épées en fer. La Suède-Moyenne, au contraire, et la Norvége qui n'ont ni antiquités de l'âge de la pierre, ni antiquités de l'âge du bronze, sont très-riches en tombeaux de l'âge du fer (les *Ættehögar*) qui appartiennent aux siècles du paganisme ou d'Odin et de Thor.

Ces tombeaux sont la plupart de terre et très-bas, les autres de pierre et plus élevés ; sans chambres sépulcrales, mais avec des caisses oblongues en pierre, contenant les restes de corps incinérés. Ils sont entourés d'enceintes de blocs ou de piliers comme ceux de l'âge de la pierre, et cette coïncidence, reliant le premier âge au dernier, nous confirme dans la pensée (p. 415) que la race qui élevait les Tombeaux des géants, était bien scandinave comme le sont les Suédois et les Norvégiens. Les enceintes de leurs tombeaux ont la forme d'un cercle, d'un ovale, d'un carré, d'un triangle, d'un vaisseau. Parfois elles n'entourent aucun tertre, et le corps a été déposé dans une fosse dont rien ne trahit la présence : ce sont ces enceintes dont on aurait fait à tort des *cercles de justice* (domanringar) ou des lieux de sacrifice (p. 63).

Près du tertre, rarement à son sommet, se dresse un *bautastein* (p. 50), un cippe informe, qui parfois avait été amené à grand'peine de très-loin, et qui par sa hauteur frappe les regards quand les pierres de l'enceinte échappe-

raient à la vue. C'était, disait-on, Odin qui avait ordonné d'honorer par ces pierres-levées les héros, comme aussi de livrer aux flammes leurs dépouilles mortelles.

Quelques bautastein ont des inscriptions runiques; mais on ne parvient pas à les déchiffrer. Elles sont écrites en un alphabet particulier, très-ancien, que les Anglo-Saxons ont employé en Angleterre, et qui serait ainsi d'origine germanique et non scandinave [1].

Sur des rochers de granit sont d'informes bas-reliefs, qui sont de l'âge du fer d'après la forme particulière des épées qui y sont dessinées. Ce sont des bateaux à la poupe et à la proue d'égale hauteur comme ceux des Suions et des bas-reliefs de Willfara, les uns avec, les autres sans mâts; des armes, des chars, des animaux, des chevaux (ceux des Suéthans de Jornandès), des bœufs, des cerfs, des oiseaux.

Les tombeaux de l'âge du fer sont très-fréquents vers le centre de la Suède propre, le long des côtes de la mer, dans les îles Aland et dans celle de Gothland. Ils sont déjà fort rares : au sud du lac Mælar, où vivait à demi-sauvage une population mélangée de Goths et de Swearn; au nord de

[1] De toutes les hypothèses qu'on a émises sur les runes, la plus plausible est celle qui en attribue l'origine aux Goths antérieurement à leur dispersion. Ainsi s'explique comment une inscription runique en Valachie est écrite avec les mêmes lettres qu'une autre au Kattégat. Cet alphabet gothique a été remanié par Ulfilas chez les Visigoths du Bas-Danube, tandis que près de son berceau il aura été adopté par les Anglo-Saxons, qui l'ont emporté avec eux en Angleterre et l'y ont complété. — Par l'ordre de ses lettres et la forme de plusieurs d'entre elles l'alphabet runique est une création originale des Goths. Mais elle a été provoquée par la connaissance qu'ils ont eue d'alphabets étrangers. Plusieurs des lettres sont par leur forme et même par leur nom gréco-phéniciennes; ce qui ne peut surprendre, puisque des médailles grecques du cinquième siècle ont été trouvées vers la Vistule (p. 132), sans parler de l'alphabet grec dont faisaient usage les Helvétiens au temps de Jules-César. Parmi les runes suédoises, il en est deux au moins qui ont été empruntées à l'alphabet ogham des Irlandais; d'autres sont latines. — D'ailleurs on compte 5000 pierres runiques en Suède, 100 en Norvége, moins de 200 en Danemark. Le très-grand nombre sont postérieures à la conversion des Scandinaves à la foi chrétienne.

l'Upland malgré ses mines, et aux limites occidentales du Westmanland. Nombreux à l'embouchure de la Dala, ils disparaissent en remontant sa vallée : la Dalécarlie ne possède qu'un seul bautastein. Les derniers tertres païens sont à l'entrée de la Vestrobothnie ; plus au nord, amas de pierres et noms de lieux, tout est lapon.

Les tertres de la Suède propre indiquent par la variété de leurs formes l'existence de peuplades distinctes et plus ou moins indépendantes. Ceux de la Norvège, de Christiania à Drontheim, diffèrent, au contraire, fort peu les uns des autres. Ils sont plus grands que ceux de la Suède, et comprennent parfois plusieurs chambres en bois, semblables à celles des immenses tumulus de Gorm et de Thyré (p. 449).

Les objets que contiennent les Ættahögar, sont des armes de beaucoup inférieures en élégance et en beauté à celles du bronze, et ornées de dessins d'un goût nouveau, qu'on retrouve les mêmes dans toute l'Europe après la chute de l'empire romain. Ce sont : des épées, d'ordinaire à un seul tranchant, et sur ces épées sont tracées des lignes entrelacées, où l'on a cru reconnaître des serpents enroulés et des dragons qui s'entre-dévorent ; des pointes de lances et de flèches ; de rares cuirasses en écailles ou en anneaux ; des boucliers bordés de fer, ronds comme ceux du bronze (p. 427) ; des casques en cuir. Ce sont en outre des fibules en bronze doré ; des vases à boire ou des vases sacrés, en or, en argent, en verre, ayant la plupart la forme de cornes de bœuf ; des colliers de bractéates d'or (p. 451) ; des bracelets d'or, quelques-uns en spirale ; des bagues d'or ; des anneaux d'argent, servant de monnaie (p. 452) ; des objets divers en ambre, en verre, pur ou coloré, en émail. L'or massif, et non plus en minces feuilles, provenait des pirateries des Normans et du commerce avec l'Occident ; l'argent, rare en Danemark, est d'ordinaire associé à des monnaies cufiques. Le fer est souvent damasquiné en argent.

L'âge du fer est d'un consentement unanime celui des Ases, ou des Suédois et Norvégiens, qui adoraient Odin et Thor, et dont les mythes ont été recueillis dans l'Edda.

Mais qui sont ces Ases ?

On admet d'ordinaire comme un fait historique qu'Odin et ses Ases sont partis du Caucase et du Pont-Euxin au temps de Pompée et sont venus par l'Esthonie ou la Finlande s'établir dans la Suède propre. Cette migration en soi n'est sans doute point invraisemblable. Les Ases sont les Ossi ou Ossètes du Caucase. Ces Ossètes sont le même peuple que les Albaniens, et ceux-ci que les Alains. Les Alains, vers l'ère chrétienne, se sont répandus en tous sens du Caucase sur les pays voisins. Ils se mêlent avec les Aorses de race finnoise dans les steppes du Wolga-Inférieur ; avec les Scythes et avec les Taures ou Ros entre le Don et le Dnieper, où apparaissent les Scythes Alauns et les Roxolans (Ros-Alains), et où Ptolémée place les monts Alauns. C'est là que, d'après les annalistes russes, vivent les Jases, qui sont les Osses ou Ases ou Alains. Ces Alains du Don et de l'Oka sont à la limite de l'histoire et du roman. L'imagination des savants les représente, sans preuves quelconques, traversant la Russie, entrant en guerre, sur les bords de la Baltique, avec les Vénèdes qui deviennent les Vanes de l'Edda, franchissant ce golfe par les îles Aland et fondant à Sigtuna leur empire et leur religion [1].

Pour nous, nous rappellerons qu'Odin est le dieu des Germains aussi bien que des Scandinaves, et que son culte est ainsi plus ancien que la séparation de ces deux races, qui se perd dans la nuit des temps. Nous fondant sur les témoignages positifs de l'histoire, nous dirons qu'au temps de Tacite, la Suède était habitée non point par la race cruelle, violente, barbare des Wiking ou Normans, mais par des Sitons que gouvernait une femme. Ces Sitons sont les Suéthans de Jornandès, qui possédaient d'excellents chevaux, et

[1] J. Grimm lui-même cite à l'appui de cette hypothèse le nom de Ruotsi et de Ruotsalainen que les Finnois donnent au pays et au peuple de la Suède, et qui serait celui des Ros ou Roxolans. Mais ces mêmes Finnois nomment les Russes Wenalainen, et *lainen*, simple terminaison, n'a rien de commun avec les Alains, les Ossètes et les Ases.

qui étaient vêtus de peaux de martres dont ils faisaient un grand commerce avec les Romains à travers un nombre immense de peuples divers. La Suède propre et Sigtuna sont encore inconnus à Alfred au neuvième siècle, qui est pour la Suède entière l'aurore des temps historiques. Enfin, les monuments de l'âge du fer, qui sont ceux du peuple des Ases, ne sont pas assez nombreux pour qu'on doive nécessairement les faire remonter au temps de Jésus-Christ.

Il nous paraît plus conforme et à l'archéologie et à l'histoire, d'admettre que le peuple primitif scandinave s'était peu à peu multiplié dans la Suède propre pendant l'âge des Cimbres et des Goths; que les Swearn du lac Mælar sont les frères des Suions des îles danoises; qu'ils seront arrivés à leur période de force et de puissance lors du déclin des Goths de Suède; qu'en se constituant en nation, ils auront imprimé le sceau de leur individualité aux croyances de la race scandinave et les auront transformées au point d'en faire une religion nouvelle, et que, intrépides guerriers qui ne connaissaient d'autres joies que l'ivresse des batailles, ils auront emprunté aux peuples du bronze l'incinération, dans la pensée que le bûcher était une voie plus directe pour monter au Walhalla que la chambre sépulcrale. Ils auront d'ailleurs subi l'influence des Vanes ou Suïons ou Danois, et Freyr aura été inhumé à la manière des Vanes au foyer même de la Suède propre et en présence de tous les Ases.

Les Suédois et les Norvégiens auront probablement appris des Finnois leurs voisins les premiers rudiments de la métallurgie du fer (p. 30). On sait d'autre part que de fort bonne heure ils ont porté leurs armes en Livonie, et que leur roi Yngle y a trouvé la mort. Ils auront donc eu connaissance des produits en laiton et en fer de cette industrie vénède. Mais, comme elle ne fabriquait pas d'épées en fer, leurs armes et l'art de les forger a dû leur venir d'ailleurs. Leurs épées étaient pareilles à celles des Anglo-Saxons, des Allémans, des Bourgondes, des Francs, à celles des Helvétiens de la Tène et des Gaulois de Brennus; elles étaient damasquinées en argent, comme celles de notre second âge du fer. Leurs

cottes de maille, leurs pointes de lances ressemblaient à celles de la Tiefenau et de la Tène. Les arabesques tracés sur leurs épées ou leurs fibules sont de la même école que ceux qui caractérisent dans notre Occident la période mérovingienne. Leurs verres colorés, surtout leurs émaux, provenaient très-vraisemblablement des Gaules. Tout semble donc concourir à nous faire chercher dans les Gaules les vrais maîtres des forgerons suédois et norvégiens (p. 361).

Les traditions des Scandinaves eux-mêmes sur la primitive histoire de leur métallurgie[1] nous paraissent concorder en plein avec notre hypothèse.

Le forgeron du Nord, Volundr ou Wieland[2], a pour père, selon les uns, un roi finnois; selon les autres, le roi des Elfes ou des Cimbres (p. 441), qui passait pour le plus célèbre des forgerons; selon les troisièmes, un géant scandinave, dont l'épouse était une nymphe de la mer.

Ce géant porte son fils à travers la mer à l'école des nains forgerons, qui travaillaient dans une caverne et qui étaient plus habiles que tous les hommes. Ces nains sont les Finnois comme les Elfes sont les Cimbres, et ces Finnois *transbaltiques* peuvent être les Finlandais.

Wieland a aussi pour maître le sage Mimer, que les Ases avaient envoyé chez les Vanes avec le roi dont il devait être le conseiller. Mimer semble être la personnification du génie inventif des Scandinaves. Il était du Hunaland, c'est-à-dire du *pays* où sont les soi-disant tombeaux *des Huns*, et ces Huns désignent le plus ancien peuple civilisé de la race teutonique(p. 399).

Wieland a pour rival un Romain, reconnaissable à son nom d'Æmilias.

[1] Nous laissons de côté leurs mythes de l'âge de l'or, qui a précédé la grande guerre de Vanes. Des nains tirent l'or de la terre, et l'or devient la cause du premier meurtre; mais ce meurtre est celui du minérai qu'on jette avec la fourche dans le feu trois fois et qui trois fois ressuscite.

[2] *Veland le forgeron*, par Depping et Francisque Michel, 1833.

Le Vulcain du Nord excelle à travailler le fer, l'or et l'argent. Le bronze n'est pas mentionné une seule fois dans son mythe. Il y aurait au contraire occupé la première place si Wieland avait été le forgeron des Vanes.

C'est ainsi que la science des mythes, l'archéologie et l'histoire s'éclairent et se confirment mutuellement.

CONCLUSIONS

Ces études si longues et si compliquées nous ont conduit à une conclusion très-simple et très-brève :

L'étain de la Cornouailles et l'ambre de la Baltique ont été les deux aimants qui, déjà avant Moïse, ont attiré chez les Barbares de l'Occident les peuples civilisés, de race sémitique, pure ou mélangée, qui habitaient les contrées maritimes de l'Orient, et ces peuples, Phérésiens, Philistins et Phéniciens, ont, par leur commerce et par leur industrie, éveillé le génie des Lybiens, des Ligures et des Ibères, des Gaulois, des Gaëls et des Britons, des Germains et des Scandinaves.

A cette conclusion générale se relient, comme résultats secondaires, les propositions suivantes :

1° Les peuples barbares de l'Europe, au temps où le commerce de l'ambre et de l'étain les a mis en relation avec les nations civilisées et historiques, n'étaient à l'état sauvage ni sur les deux versants des Alpes, ni en France, ni en Angleterre, ni dans la Nord-Allemagne, ni même en Scandinavie. Partout ils cultivaient la terre, possédaient plusieurs espèces d'animaux domestiques (ou du moins le chien), tissaient le lin, travaillaient le cuir, polissaient leurs instruments en pierre et (ceux des Alpes exceptés) érigeaient des mégalithes èt de grands tombeaux. Que ces peuples *barbares* aient eu précédemment leur temps de sauvagerie, c'est ce que la linguistique ne permet pas de supposer pour ceux d'entre eux qui sont de race arya ou japhétique. Mais l'archéologie fait, en France, ses réserves à l'égard de peuples plus anciens et qui appartiendraient à d'autres races.

2° Le principal foyer de la métallurgie du bronze et du fer a été la Terre-Sainte au temps des Héthiens et des Phé-

résiens. Du Ta-Neter cet art s'est répandu chez les Phéniciens et chez les Assyriens, et il a été transporté par les Curètes et les Dactyles chez les Grecs, qui plus tard ont été les élèves des Lydiens.

3° Les peuples sémitiques, Allophyles, Phérésiens, Philistins, Phéniciens, se sont propagés sur les côtes européennes et africaines de la Méditerranée occidentale, apportant avec eux leur métallurgie du bronze, leurs verroteries, leurs mégalithes ou leurs constructions cyclopéennes, ainsi que leurs dieux et leur culte. Ils ont entre autres créé au fond de l'Adriatique, dans le bassin du Pô, un empire du bronze et de l'ambre, et fait de Malte le centre d'une civilisation mi-sémitique mi-libyenne, qui a rayonné sur les îles Italiennes et jusques en Britannie et en Irlande.

4° Les Barbares de l'ambre ont été mis en rapport avec le Sud civilisé par la route qui de Rugen se dirigeait vers le Danube et du Danube vers le Pont-Euxin et vers l'Adriatique; les Barbares de l'étain l'ont été par l'Océan et Gadès, par le golfe de Biscaie et l'Ebre, par la Garonne, la Loire et la Seine; les uns et les autres, par le Rhin et par le Pô ou le Rhône.

5° Les Gaulois, les Irlandais, les Britons doivent leur industrie métallurgique et leur commerce aux Sidoniens de la Biscaie et aux Gaditains; les peuples de la Suisse romande, aux Tyriens de la Ligurie et du Rhône; ceux du Pô et de l'Allemagne orientale, aux Philistins d'Adria.

6° L'âge du bronze est compris pour les peuples des Alpes et des Gaules entre le seizième siècle et le septième avant l'ère chrétienne; pour l'Irlande et la Britannie probablement entre les mêmes limites; pour la Nord-Europe entre une date postérieure au seizième siècle et le cinquième aprés Jésus-Christ en Mecklembourg, le huitième en Danemark.

7° L'âge du bronze chez les Barbares, bien loin de faire partie des temps inconnus et antérieurs à toute histoire, est par ses premiers commencements contemporain des siécles où les Egyptiens, les Hébreux, les Phéniciens, les Assyriens, les Grecs étaient parvenus déjà à un degré plus ou moins élevé

de civilisation, et il ne se termine dans le nord de l'Europe, en Livonie, qu'au onzième siècle de notre ère.

Avant de poser la plume, déterminons la place de l'âge du bronze dans l'histoire de l'humanité.

L'humanité n'est point une armée qui marche sur un front immense à la conquête de l'avenir. Parmi les races qu'elle comprend, il en est une, la race blanche, qui, mieux douée, devance les autres sur la voie du progrès et les attire lentement et péniblement après elle. De même, chaque race compte un ou plusieurs peuples privilégiés, qui, tout en faisant leur propre éducation, communiquent à leurs frères cadets leurs découvertes : tels ont été les Chinois parmi les Mongols; les Aryas de l'Indus et du Gange parmi les indigènes du monde indien; les Egyptiens dans le nord-est de l'Afrique; les Grecs et les Romains en Orient et en Occident; tels nos Sémites métallurgistes et commerçants dans le bassin de la Méditerranée et dans l'Europe transalpine.

Le progrès que les peuples et la race d'élite font faire à l'humanité, traverse trois phases successives, ou plutôt ils construisent dans la longue série des siècles un édifice dont le plainpied doit supporter trois étages. Pendant la première période de l'histoire ils assurent leur existence matérielle en s'assujétissant la nature par l'agriculture, l'industrie et le commerce. C'est là la tâche où ont excellé les peuples d'origine camitique : les Egyptiens; les Phéniciens, descendants sémitisés de Canaan, et les Allophyles, Sémites camitisés. La deuxième période voit les arts inférieurs de l'âge précédent poursuivre leur développement et en même temps naître la vie politique avec les beaux-arts et les sciences. L'esprit humain se met à la poursuite de l'idéal : il tente de réaliser dans le domaine de l'état la justice, de donner un corps à la beauté, d'atteindre à la vérité absolue et à la science universelle. Cette fonction multiple a été tout spécialement confiée aux Grecs et aux Romains. Mais il est pour l'homme une vie supérieure à celle de l'âme et du

corps, ou à la civilisation : il aspire à Dieu ; il ne lui suffit pas de l'adorer de loin, il veut être en rapport intime avec lui par une foi vivante et efficace, et c'est à cette vie spirituelle et divine que l'humanité a été initiée par le christianisme, dont la Judée fut le berceau.

L'âge du bronze a donc été pour l'Europe barbare la période pendant laquelle les Camito-Sémites de l'Orient lui ont communiqué leur civilisation matérielle, à laquelle devaient s'ajouter plus tard les arts et les sciences des Grecs de Marseille, les institutions politiques des Romains, les croyances nouvelles et les lois morales de l'Eglise.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Au dernier moment, j'ai reçu d'Allemagne le mémoire de M. Wilhelm Christ : *Avien et les plus anciens renseignements sur l'Ibérie et la côte occidentale de l'Europe* (Munich, *Mémoires de l'Académie royale de Bavière,* en all.), et l'écrit de M. Voisin : *La France avant César, par le Marin de Tyr; origines gauloises,* etc. M. Christ établit d'une manière très-heureuse que l'Ibérie d'Aviénus est antérieure à Polybe et à la seconde guerre punique ; qu'elle ne peut être que celle de Pythéas ; mais que, les écrits de Pythéas étant déjà perdus au temps de Pline, Aviénus a puisé dans Eratosthène qui avait dans sa géographie mis à profit les découvertes du voyageur massaliote. M. Voisin pousse le sémitisme jusques à un point où il m'est impossible de le suivre, et la plupart de ses étymologies me semblent bien hasardées et bien forcées ; mais il m'a fourni quelques faits nouveaux, que j'indique ici à leur place. Les corrections sont, en majeure partie, des retouches faites aux premiers chapitres d'après des renseignements qui me sont parvenus avant l'impression des dernières feuilles. Je ne note pas les simples errata suivants : p. 100, l. 11, lisez : Bæsippo, — p. 136, l. 1, lisez : Riphées, — p. 161, l. 20, lisez : Phidon, — p. 378, l. 7, lisez : (p. 59), — p. 396, note, lisez : Weinhold.

P. 32, l. 2, lisez : chez les Livoniens qui, finnois ou lithuaniens, ont eu.....

P. 38, l. 29, lisez : sauf ceux de la Livonie, chez lesquels on trouve de nombreux objets en cuivre, étain et zinc.

P. 51, l. 17, ajoutez : On compte en Suède des centaines de piliers de dimension moyennne, semés sans aucun ordre sur des champs de bataille.

P. 60, l. 36 : La Bretagne, dit-on, compte aussi des trilithes. Je les vois indiqués dans mes sources allemandes ; mais il n'en est fait auaucune mention dans le *Guide* de MM. Richard et Hocquart.

P. 61, l. 1, ajoutez : un voyageur, M. Palgrave.

P. 70, l. 4, lisez : ainsi que dans la Nord-Allemagne et la Scandinavie.

P. 70, l. 32, après : mystérieuses, ajoutez : (v. p. 342).

P. 74, l. 17-26, à rectifier d'après p. 403 et 404.

P. 80, l. 31, ajoutez : (p. 421).

P. 93, l. 16, effacez : Cupra maritima sur l'Adriatique.

P. 94, l. 6, ajoutez : Nous ne rappellerons pas ce que nous avons dit plus haut du cuivre de l'Oural (p. 32-35).

P. 100, l. 12 et 13, effacez Besa.

P. 102, note 3, fin. Enfin, SEBOUR en hébreu, SIBOUR en chaldéen, a le sens de *blé*.

P. 103. M. Christ (p. 60) dérive *kassiteros* du mont Cassius et Argentarius, qui dans Aviénus est la Sierra Moréna, Cassius étant un nom indigène que les Latins avaient adapté à leurs oreilles et qui se retrouve dans celui de Castille. Mais les montagnes de la Castille, si elles produisent du plomb, ne possèdent point d'étain.

P. 110, l. 14. D'après M. Voisin, Carcassone serait en sémitique une *Gaza*, une *ville très-forte ;* le pays voisin du Razez, celui du *plomb* (v. p. 98); le pays de Sos dans le cœur des Pyrénées, celui des *chevaux ;* l'Atax, la rivière d'un peuple *audacieux,* etc. Beziers a des inscriptions phéniciennes. M. Jouannet fait d'Agen le point le plus important d'une ligne de comptoirs phéniciens.

P. 111, l. 26. Ces villes de Menosca et d'Amanus portus auront cessé d'être des cités sidoniennes; mais les indigènes y auront pris la place des étrangers; car elles subsistaient encore après l'ère chrétienne. Au temps de Pythéas (d'après M. Christ, p. 51), une route de commerce conduisait en sept jours du fond du golfe d'Aquitaine sur les rives de la Méditerranée (Aviénus, *Ora,* v. 146 et suiv.) Cette route est sans contredit celle dont parle Strabon, (3, 4. 10), qui unissait Oiaso à Tarragone et dont la longueur était de 2,400 stades. Mais le commerce qui se faisait par cette route, n'était sans doute plus celui de l'étain. Ajoutons que 2,400 stades qu'on ferait à pied en sept jours, donneraient de 17 à 18 lieues de marche par jour, ce qui ne se peut admettre. Nous supposons que la plus grande partie du trajet se faisait sur l'Ebre.

P. 123, l. 1-9. D'après M. Christ, la route de la Loire, avec Corbilo pour port de mer, aurait été pour Marseille la grande route du commerce de l'étain au temps de Pythéas. De Corbilo les vaisseaux se seraient rendus en trois jours à Onxisama (Ouessant) et en trois autres jours en Britannie.

P. 124, note 4. Toute cette question est singulièrement obscure. M. Christ (p. 5 et 15), d'après un texte, très-corrompu et très-douteux, de Pline (*H. nat.* 34, 48), dit qu'au temps de Néron, la livre romaine d'étain pur se vendait 80 deniers (10, d'après d'autres manuscrits), tandis qu'elle ne coûtait à Athènes au siècle de Périclès que 2,64 deniers.

P. 129, l. 24, voyez p. 187.

P. 131, l. 14, lisez : les Vénèdes, de race slave ou lithuanienne.

P. 132, l. 19, lisez : mais à cette date et jusques au siècle de Ptolémée, ils ne....

P. 132, l. 23, lisez : une branche de la grande race celtique, et ils....

P. 133, note. Cet archéologue croyait que la très-grande partie de ces 39 médailles étaient d'Olbia, et il les fait donc arriver par le Borysthène sur les bords de la Netze. Mais si cette supposition est fondée, il

en résulterait au moins qu'à cette date l'ambre courlandais et prussien n'était réellement point encore exploité, puisque ces monnaies ont été trouvées *à l'ouest* de la Vistule. — L'île d'Oesel et le golfe de Riga ont livré des monnaies grecques de Thasos (Mer Egée), de Syracuse et de Panorme (Sicile) et de Démétrius Poliorcète.

P. 136, l. 5, lisez : à l'embouchure de l'Elbe et aux îles Glessaires, remontait le Rhin.

P. 144, l. 4-11, à compléter par la note de la page 305.

P. 145, l. 10. A Hundsfeld, dans l'ancienne principauté d'Oels, on a trouvé une monnaie d'or d'Alexandre-le-Grand.

P. 146, l. 12, lisez : Ce port était sans doute la ville principale des Rugiens de Tacite, qui habitaient une partie de la Poméranie et du Mecklembourg, et dont le nom vit encore dans celui de l'île de Rugen.

P. 157, l. 23, quelques épées en cuivre. D'après d'autres archéologues (p. 428), les objets scandinaves en cuivre ne compteraient point d'épées.

P. 205, l. 22. Orange a une fontaine où les nouvelles mariées vont demander la fécondité.

P. 220, l. 2, ajoutez : A cette époque, d'après une inscription athénienne, l'étain était si abondant que le talent (qui passe pour équivaloir à 111 $^{1}/_{4}$ livres romaines) ne coûtait que 230 drachmes (ou 293 deniers). — W. Christ, p. 74.

P. 258, l. 32, note : Le musée égyptien du Louvre a une infinité de colliers de momies composés de figures variées de formes et de couleurs en verre mat, et il en est dans le nombre qui datent des Ramsessides.

P. 260, l. 11, note : Au musée du Louvre, sont des bijoux émaillés, des émaux cloisonnés, datés du règne de Ramsès II.

P. 285, note 2, lisez : Aviénus.... donne d'après Eratosthène (Pline, *H. nat.*, 3; comp. Scymnus, v. 196 et suiv. et le Pseudo-Aristote, *de mundo*, 3).

P. 287, note. D'après M. Christ (2-48), le cap Sacré qu'Artémidore compare avec les îlots voisins à un navire, est non pas le cap Saint-Vincent, mais celui de Sainte-Marie, qui a exactement cette forme.

P. 288, l. 3. Herbus doit se lire Erèbe, et M. Christ (p. 63) suppose qu'Aviénus a transporté vers l'Anas le cap et la ville des Ténèbres que Ptolémée place au sud de l'Ebre. — Ce culte qui se cache dans les ténèbres, doit être en un rapport quelconque avec les mythes grecs de l'Erèbe, du Tartare (Tartesse?) et des enfers qu'on plaçait vers l'Occident, sur les bords de l'Océan; avec la descente d'Hercule aux enfers : avec la *nécromantie* d'Ulysse, et avec les ténébreux Cimmériens (en hébreu KAMAR, *être sombre, noir)*.

P. 315, l. 22, ajoutez : En Normandie, d'après M. Voisin, quelques associations métallurgiques ont ou avaient des lois, des symboles, dont l'origine paraît des plus anciennes.

P. 324, l. 29. A Vernéaz (Neuchâtel), gît sur le sol une grande pierre

à bassins et rigoles, qui a été le 30 mai 1866 l'objet de discussions très-vives et très-prolongées entre savants suisses et français réunis autour d'elle. Les creux qui semblent semés sans ordre sur la surface, et les rigoles qui suivent le sens de la pierre, peuvent être le résultat de l'action des eaux de pluie. Mais vers un des bords est un hiéroglyphe, de grandes dimensions, où l'on a cru reconnaître le seuil, les colonnes et l'architrave d'un temple. Ces traits qui se croisent à angle droit, ont incontestablement été taillés par l'homme, soit avec un caillou, soit avec un ciseau de métal, et ce même hiéroglyphe se voit sur certaines monnaies gauloises, comme l'a affirmé l'élève et ami de M. de Saulcy, M. Griolet. D'où il résulte que les monnaies et les signes du bloc sont d'un seul et même peuple, que ce peuple est celtique, et qu'à l'âge de son monnayage, qui est celui du fer, il faisait usage des mêmes symboles que dans l'âge incertain où il taillait les blocs à bassins.

P. 328. M. Christ (p. 72), qui retrouve Pythéas dans Aviénus, insiste plus que je n'osais le faire (p. 120), sur les vers de ce dernier, qui parlent de Ligures sur les côtes sud du Canal de la Manche et y placent le théâtre de leurs luttes contre les Celtes et de leurs défaites.

P. 361. D'après M. Voisin, il y avait pendant la période romaine des fabriques d'armes à Feurs (Lyonnais), à Auxerre, à Verdun, à Rheims, à Amiens.

P. 393, l. 26. La civilisation italiote et étrusque étant elle-même en majeure partie sémitique, il est difficile de distinguer son influence de celle que les Phéniciens ont directement exercée sur les peuples du Danube et sur ceux de la Baltique. Ainsi plusieurs archéologues font venir d'Etrurie le vase à char de la Transylvanie et celui qu'on a plus tard découvert à Judenbourg en Styrie. Ils s'appuient sur la ressemblance de ces deux vases avec celui du musée du Louvre, dont l'origine étrusque est incontestable.

P. 394, l. 9. On prétend que la Moravie, la Silésie et Posen appartiennent par leurs antiquités à l'âge du fer et à la période romaine. Mais ces immenses fibules en bronze ne sont-elles pas de la même époque que les bronzes pannoniens et baltiques?

P. 428 et 429. L'analyse chimique des bronzes mecklembourgeois et danois a donné un cuivre d'une singulière pureté, qui est tout pareil à celui de l'Oural. Mais je ne vois pas qu'on ait constaté que le cuivre de Hongrie contienne trop de fer, de nickel, de plomb pour être celui de ces bronzes.

P. 433, l. 32. Les Celtes ou Belges de la Flandre et de la Zélande. qui adoraient Néha et qui se seront mêlés aux Bataves de race germaine, étaient sans doute des Nerviens. Mais ces Nerviens ne sont-ils point le peuple de Neharia et du pays des *fleuves ?*

P. 434, l. 29, lisez : les Celtes du Rhin, les précurseurs ou les ancêtres des Bataves.

F.

